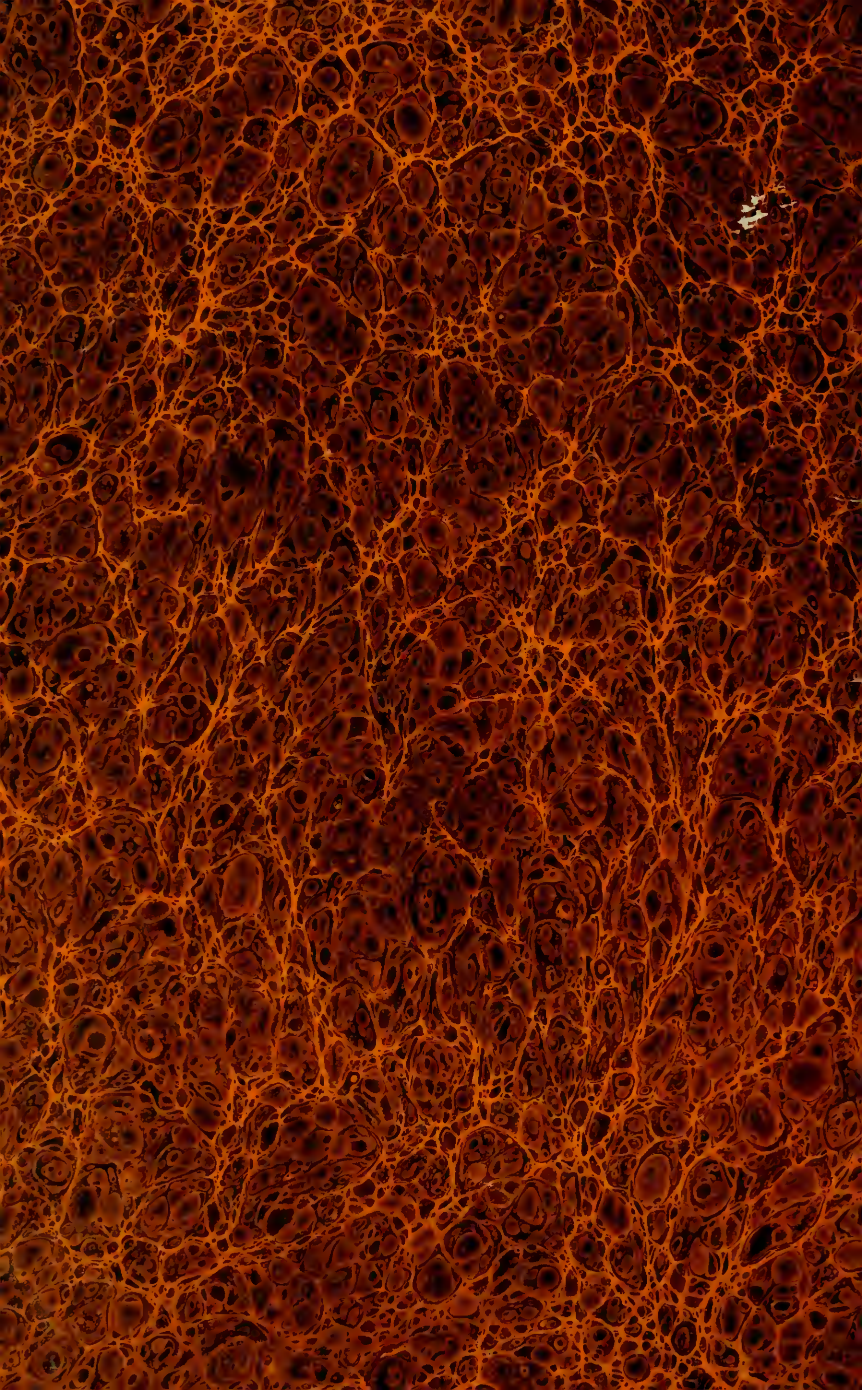
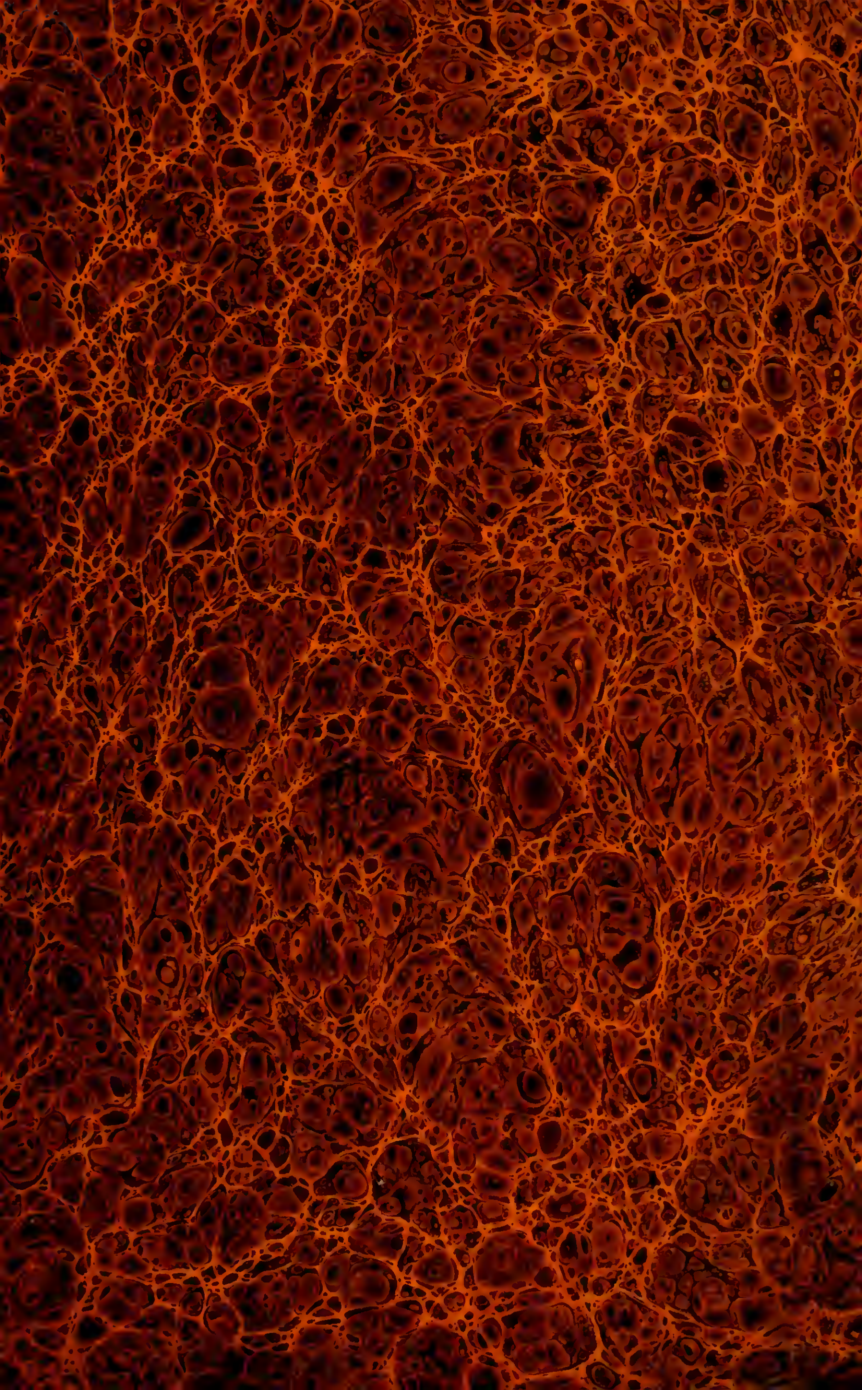

3 1761 08101573 7






LIBRARY
MAY 28 1968
UNIVERSITY OF TORONTO

L'UNIVERS,

OU

HISTOIRE ET DESCRIPTION

DE TOUS LES PEUPLES,

DE LEURS RELIGIONS, MOEURS, INDUSTRIE, COUTUMES, ETC.

ILES DE L'AFRIQUE.

SECONDE PARTIE.

ILES AFRICAINES DE L'OCÉAN ATLANTIQUE,

PAR M. D'AVEZAC.

INTRODUCTION.

Démarcation, à travers l'Océan, entre les domaines insulaires d'Afrique et d'Amérique.

Dans le classement général que nous avons fait des îles susceptibles d'être comptées comme annexes du continent africain, nous avons cru devoir comprendre en une seule grande division celles qui, tantôt groupées en archipels, tantôt isolées au milieu des flots, sont répandues à la surface de l'océan Atlantique, dans les limites que l'Afrique peut revendiquer.

Quelles sont ces limites? Telle est la première question que nous devons nous poser aujourd'hui, en étendant des regards incertains sur cet immense domaine liquide où, de temps immémorial, règne sans partage le nom africain d'Atlas.

Avant qu'une découverte fameuse fût venue révéler à l'ancien monde l'existence d'un monde nouveau par delà cette mer où le soleil allait s'éteindre chaque jour, toutes les îles d'Occident que l'antiquité put connaître ou soupçonner, toutes celles que des navigations aventureuses vinrent plus tard ajouter à la carte de nos connaissances géographiques, devaient naturellement être considérées comme des appendices du continent autour duquel elles étaient aperçues; mais quand l'immortel Génois, osant percer les lointaines obscurités de la mer Ténébreuse, eut trouvé un continent immense pour limite réelle de l'Océan occidental, il devint nécessaire de partager entre les deux mondes cet Océan qui baigne de part et d'autre leurs rivages.

Cette division, ce n'est point la géographie qui fut la première à la provoquer; elle fut la suite de rivalités politiques bientôt écloses entre les Portugais qui venaient de frayer la route maritime des Indes orientales en contournant les côtes africaines, et les Espagnols qui, pour avoir ac-

cueilli le rêve sublime de Colomb, se trouvaient à la fois les découvreurs et les maîtres des Indes occidentales. Le pape Alexandre VI fut appelé à décider la question; et, par une bulle célèbre, du 14 mai 1494, il fixa la ligne de démarcation qui devait séparer désormais le domaine respectif des Castillans possesseurs du nouveau monde, et des Lusiades explorateurs de l'Afrique et de l'Asie, en traçant d'un pôle à l'autre une ligne qui passât à cent lieues à l'ouest des Açores et des îles du Cap-Vert, laissant aux Portugais tout ce qui était en deçà, attribuant aux rois de Castille et de Léon tout ce qui était au delà (*).

Sans discuter la légitimité d'une pareille décision, dont, au surplus, la valeur politique nous inquiète aujourd'hui fort peu, nous n'hésitons pas à la prendre pour guide dans notre départ géographique des îles africaines et de celles d'Amérique; seulement, comme les Açores se trouvent plus avancées à l'occident que les îles du Cap-Vert, de telle manière que le méridien de 27° 40′ à l'ouest de Paris, marque à la fois l'extrémité orientale du groupe des Açores, et l'extrémité occidentale de l'archipel du Cap-Vert, il convient d'observer que la ligne de démarcation, à moins d'être flexueuse, doit être prise à cent lieues de ce méridien commun, et coïncider elle-même, dès lors, avec celui de 32° 40′ à l'ouest de Paris. Au nord comme au sud, les parallèles de 40 degrés de latitude marquent une limite naturelle, que le domaine de l'Afrique ne saurait dépasser sans empiétement sur les mers d'Europe, ou sur celles que peuvent revendiquer les terres australes.

(*) « De nostrâ merâ liberalitate et ex « certâ scientiâ ac de Apostolicæ potestatis « plenitudine, omnes insulas et terras firmas « inventas et inveniendas, detectas et detegendas versùs occidentem et meridiem, « fabricando et construendo unam lineam « a polo arctico scilicet septentrione ad polum antarcticum scilicet meridiem, quæ « linea distet a quâlibet insularum quæ vulgariter nuncupantur *de les Açores* et *Cabo-Verde* centum leucis versùs occidentem et « meridiem, auctoritate omnipotentis Dei « nobis in beato Petro concessâ ac vicariatûs Jesu-Christi quo fungimur in terris, « cum omnibus illorum dominiis, civitatibus, castris, locis et villis, juribusque « et jurisdictionibus ac pertinentiis universis, « vobis hæredibusque et successoribus vestris Castellæ et Legionis regibus in perpetuum tenore præsentiarum donamus, concedimus et assignamus, etc. »

Distribution, en divers groupes, des îles africaines de l'Océan Atlantique.

Dans ces bornes se trouvent compris, du nord au sud, les quatre archipels des Açores, de Madère, des Canaries, et du Cap-Vert, en ces parages où les traditions antiques placent la problématique Atlantide; puis, au fond du golfe de Guinée, la chaîne d'îles de Fernan-do-Po, du Prince, de Saint-Thomas et d'Anno-Bon, intéressantes aujourd'hui par l'importance commerciale que leur attribuent de récentes transactions politiques; enfin, jalonnant la route de l'Inde, l'île douteuse de Saint-Mathieu, l'Ascension, Sainte-Hélène, à jamais illustrée par l'exil du plus grand homme de guerre des temps modernes; et un peu à l'écart, le Penedo de San-Pedro, les rochers de Martin Vaz, ceux de Tristan da Cunha, et de Diego Alvarez.

L'énumération que nous venons de faire suffit pour montrer la convenance de considérer successivement toutes ces îles comme formant trois grandes divisions; l'une comprenant les archipels qui occupent aujourd'hui l'emplacement de l'ancienne Atlantide; une autre, les îles du golfe de Guinée; et une troisième, les stations successives de la grande route des Indes. Cet arrangement est en parfaite harmonie avec les indications de l'histoire, qui rattache à la première ses plus vieilles traditions; à la deuxième, les explorations littorales antérieures au passage du cap de Bonne-Espérance; et, à la dernière, les découvertes qui furent la conséquence des relations maritimes nouvellement ouvertes avec l'Orient.

Mais l'importance de ces divisions successives est très-diverse sous tous les rapports; et la première semble effacer les deux autres par l'étendue des développements qu'elle réclame : le lien traditionnel et conjectural qui permet de réunir sous un seul point de vue les quatre archipels atlantiques n'est point d'ailleurs assez fort pour les constituer en un seul tout homogène. Après le coup d'œil historique d'ensemble qui les signale en commun ainsi que les débris d'un continent effondré, ou comme un monde de merveilles où les légendes du moyen âge aussi bien que celles de l'antiquité classique plaçaient le séjour insulaire des bienheureux; au sortir de cette nuageuse atmosphère de conjectures et de fables, les archipels de la mer occidentale se montrent à nous comme autant de groupes mutuellement indépendants, qui exigent chacun une description particulière et une histoire séparée.

Tel est donc l'ordre dans lequel nous devons procéder nous-même dans cette partie de notre travail. D'abord les antiques traditions de continents perdus, et les légendes d'îles merveilleuses de l'Océan occidental; puis tour à tour les Açores; Madère et ses annexes, les Canaries, les îles du Cap-Vert; ensuite l'archipel de Guinée; enfin les escales de la grande route des Indes orientales.

§ Ier.

ANCIENNES TRADITIONS DE L'OCÉAN ATLANTIQUE.

Ce n'est point à la théogonie des Grecs que nous voulons ici demander l'histoire du vieil Océan; ce n'est pas le fils du Ciel et de la Terre, le frère et l'époux de Téthys, le père des soixante et douze Océanides, l'aïeul des Néréïdes, des Phorcydes et des Hyades, dont nous voulons tenter ici de débrouiller le mythe obscur. Nous n'avons même point à chercher sur la bordure du merveilleux bouclier forgé par Vulcain, et chanté par Homère, ou sur les pans du vaste manteau *historié* par Jupiter lui-même, et célébré par Phérécyde de Syra, l'Océan servant de limites à la terre habitable, et coulant comme un fleuve autour d'elle.

Laissons à l'écart de notre sérieuse étude les mythologues et les poëtes, et leurs décevantes fictions : laissons le divin Homère retirer, à l'orient, des profondeurs océaniques, le flambeau du jour qu'il ira replonger, au couchant, dans les mêmes ondes (*); laissons Orphée tracer, autour de notre terre, le cercle où il fait rouler sans terme un océan infatigable et limpide (*). Nous avons bien assez des philosophes, des cosmographes et des historiens pour nous montrer, comme l'auteur du livre aristotélique *Du Monde*, « la terre habitée formant une seule « masse insulaire au milieu de la mer « appelée Atlantique; » ou comme Cicéron, au dernier livre de sa *République*, « toute la terre ramassée en une « île étroite et longue, plongeant dans « cette mer que l'on décore des noms « d'Atlantique, de grande mer, ou d'O- « céan; »... ou encore, comme Possidonius dans Strabon, et comme Plutarque, en son livre *De la fortune des Romains*, « l'Océan roulant circulaire- « ment ses flots autour de la terre ha- « bitable. »

Nous n'avons pas à nous préoccuper ici de cette extension du nom d'Atlantique sur toute la périphérie du monde alors connu; ce n'est point cette mer

(*) Ἐξ ἀκαλαῤῥείταο βαθυῤῥόου Ὠκεανοῖο. *Iliad.*, VII, 422.
Ἐν δ' ἔπεσ' Ὠκεανῷ λαμπρὸν φάος ἠελίοιο. *Ibid.*, VIII, 485.

(*) Τὸν κύκλον ἀκαμάτου καλλιῤῥόου Ὠκεανοῖο
Ὅς γαῖαν δίνησι πέριξ ἔχει ἀμφιελίξας.
ORPH., *de Jupiter et de Junon.*

amphitrite, ce *bahhr mohhyth* (mer ambiante) comme l'appellent les Arabes, que nous avons à considérer en son entier : nous devons nous borner exclusivement à la portion qui constituait pour les anciens la mer *hespérienne*, c'est-à-dire la mer du soir, du couchant, que les Arabes dénommèrent *El-bahhr-el-mozhallam* (mer ténébreuse), ou *bahhr-el-zholmât* (mer de ténèbres), avec une parfaite justesse. Jamais, en effet, obscurité plus profonde n'a enveloppé notions plus incertaines sur des plages inexplorées.

Les premières connaissances positives que l'antiquité put recueillir au delà des colonnes d'Hercule. restèrent, on le sait, un secret national pour les Phéniciens, qui ne craignaient pas de faire sombrer leurs propres navires afin d'assurer la perte des étrangers assez hardis pour s'aventurer sur leurs traces. S'il transpira quelque chose de leurs decouvertes, ce ne furent que de vagues indices, livrés au caprice de l'imagination des Grecs; et peut-être est-ce là le fondement unique des récits de Théopompe et de Platon, aussi bien que des traditions morcelées recueillies ou reproduites par l'auteur du livre aristotélique *Des ouï-dire merveilleux*, et par Diodore de Sicile.

Donnons, des uns et des autres, une analyse rapide.

La Méropide de Théopompe.

Midas, qui vivait dans les temps héroïques, et qui avait, comme chacun sait, les oreilles longues, oreilles fameuses dans tous les âges!... Midas régnait sur la Phrygie; et il avait entendu parler avec grand éloge de son contemporain Silène, roi de Carie au dire de quelques-uns, roi de Nysa en Afrique d'après Diodore, savant philosophe selon d'autres, joyeux et insouciant buveur suivant des traditions qui n'ont guère conservé la mémoire que de son gros ventre, devenu célèbre presque à l'égal des oreilles de Midas. Quoi qu'il en soit des quolibets dont est parsemée cette histoire, Midas, malgré ses longues oreilles, ou plutôt à cause d'elles, car elles sont représentées par quelques-uns comme une expression métaphorique de la haute intelligence du monarque phrygien,... Midas avait eu grande envie de posséder à sa cour le savant aimable que Bacchus de Thèbes avait eu pour précepteur; et il avait, afin d'y parvenir, à ce que racontent les poëtes, employé la supercherie, de douces violences, et des chaînes de fleurs.

L'ayant ainsi attiré près de lui, il écoutait avec avidité ses discours; et dans un de ces doctes entretiens, il reçut de son hôte les révélations géographiques que nous a transmises Théopompe de Chio, dont Élien nous a conservé ce curieux fragment.

« L'Europe, l'Asie et la Libye, disait Silène, étaient autant d'îles autour desquelles circulait l'Océan; en dehors de ce monde existait un continent unique d'une immense étendue, peuplé de grands animaux; les hommes qui l'habitaient avaient une stature double de la nôtre, et la durée de leur vie s'allongeait dans la même proportion; on trouvait chez eux de grandes et nombreuses cités, des mœurs particulières, et des lois tout différentes de celles qui nous régissent. Il y avait surtout deux cités, les plus considérables en étendue, qui n'offraient entre elles aucune espèce de ressemblance; l'une appelée *Makhimos* ou la Guerrière, l'autre *Eusebès* ou la Pieuse : les Eusebiens vivaient dans une douce paix, recueillant sans labeur d'amples moissons des fruits que la terre leur prodiguait sans culture; exempts de maux, ils coulaient leurs jours dans la joie et le bonheur; chez eux, point de procès : ils étaient si équitables, que les dieux mêmes ne dédaignaient pas de descendre souvent parmi eux. Les citoyens de Makhimos, au contraire, étaient très-belliqueux, toujours armés, toujours en guerre pour subjuguer leurs voisins, en sorte que cette république commandait elle seule à un grand nombre de nations; elle ne comptait pas moins de deux cents myriades d'habitants; peu mou-

raient de maladies, ils périssaient presque toujours dans les combats, sous les coups de pierre ou de massue, car ils n'avaient pas à redouter d'être blessés par le fer. Ils possédaient tant d'or et d'argent, que l'or avait à leurs yeux moins de prix que le fer n'en a pour nous. Une fois ils tentèrent de venir dans nos îles; et d'innombrables guerriers, traversant l'Océan, arrivèrent jusque chez les Hyperboréens; mais ayant appris que nous regardions comme les plus heureux de la terre ces peuples dont la vie s'écoulait obscure et sans gloire, ils méprisèrent une telle conquête, et dédaignèrent d'aller plus loin.

« Mais voici le plus merveilleux du récit de Silène : Des hommes appelés *Méropes*, constitués en cités nombreuses et considérables, occupaient une vaste région qui se terminait à une espèce d'abîme appelé *Anostos*, rempli d'une vapeur sombre et rougeâtre. Dans ce pays coulaient deux fleuves, l'un *de la Joie*, l'autre *de la Tristesse*, bordés d'arbres semblables à de grands platanes, et dont les fruits participaient à la nature et à la vertu du fleuve près duquel ils naissaient : les cueillait-on sur les rives de la Tristesse, celui qui en mangeait versait désormais d'incessantes larmes, passait le reste de sa vie dans les pleurs, et finissait par mourir de chagrin. Les fruits cueillis sur les bords du fleuve de la Joie avaient un effet tout contraire; celui qui en goûtait perdait le désir de ce qu'il avait le plus recherché, oubliait ce qu'il avait chéri, et rajeunissant graduellement, repassait tour à tour de la vieillesse à l'âge viril, à la jeunesse, à l'adolescence, au premier âge, jusqu'à ce qu'enfin il retournât au néant. »

Voilà le récit que Théopompe de Chio mettait dans la bouche de Silène. Élien, en le répétant, n'y voulait point ajouter foi, et ne voyait dans Théopompe, ici comme ailleurs, qu'un simple mythologue. Nous n'avons garde d'accorder plus de valeur qu'Élien à l'abîme sans issue et aux fleuves merveilleux de la Méropide; mais l'indication même de cette contrée trahissait du moins une vague notion de l'existence réelle d'une grande terre d'Occident, que les révolutions physiques ont ensuite fait disparaître, ainsi que va nous le raconter Platon.

L'Atlantide de Platon.

Ici la tradition, revêtue de formes plus sérieuses, se produit avec toute la gravité d'une narration historique.

Critias avait, en sa jeunesse, partagé avec son père Dropidas l'intimité de Solon, le législateur d'Athènes et l'un des sept sages de la Grèce. Il avait entendu de sa bouche des récits que sa mémoire avait précieusement conservés; et dans sa vieillesse il les transmit à son petit-fils Critias, alors enfant. Le divin Platon, évoquant à son tour ces vieux souvenirs, dans les deux dialogues qu'il a intitulés, l'un *Timée*, et l'autre *Critias*, place dans la bouche de l'un des interlocuteurs, Critias, arrière-petit-fils de Dropidas, le récit des conversations qu'à l'âge de dix ans il avait entendues de son aïeul, alors nonagénaire.

Un jour que devant celui-ci étaient vantés, pour lui complaire, les talents poétiques de Solon, le vieillard s'était écrié que certes le grand législateur ne l'eût cédé, comme poëte, ni à Homère ni à Hésiode, si les troubles politiques de sa patrie ne lui eussent ôté le loisir d'achever la grande épopée qu'il avait entreprise à son retour d'Égypte : le sujet en était d'un bien haut intérêt; c'était l'histoire des plus anciennes luttes de la Grèce primitive contre les peuples étrangers. Ces événements avaient été effacés de la mémoire des hommes par une grande révolution physique qui, engloutissant sous les eaux débordées les villes et leur civilisation, n'avait épargné que les grossiers habitants des montagnes, bientôt redevenus presque sauvages sous l'empire de la misère et des premières nécessités, et n'ayant pu renaître à une civilisation nouvelle qu'à travers de longues épreuves et une enfance lente, comme celle de toutes les

nations barbares. L'Égypte, qui se trouvait, par un heureux privilége, à l'abri de pareilles catastrophes, avait pu conserver dans ses livres et sur ses monuments la tradition écrite de ces temps antiques, et c'est là que Solon l'avait recueillie.

Solon avait reçu bon accueil des habitants de Saïs, fondée par la déesse Neïth, la même que l'Athené des Grecs; et il avait eu avec leurs prêtres de savantes conversations. Un jour qu'il évoquait devant eux les plus anciennes traditions de sa patrie, le premier Phoronée, Niobé, le déluge, Pyrrha, Deucalion, et les temps héroïques, un des vieux prêtres se récria sur la nouveauté relative de pareils récits, et, à sa prière, lui déroula l'histoire des siècles antérieurs au grand cataclysme qui avait replongé la Grèce dans la barbarie : il indiqua la fondation de la première cité Athénienne mille ans avant la fondation de Saïs, dont les annales, gravées en caractères sacrés dans les temples, embrassaient un espace de huit mille ans : il rappela quelques institutions de cette antique Athènes, en tout semblables à celles de Saïs, et poursuivit ainsi :

« Nos monuments écrits célèbrent « beaucoup de grandes actions de votre « cité, mais une surtout plus grande « et plus belle que toutes les autres : « ils disent en effet comment votre « cité anéantit jadis une puissance « formidable qui, de la mer Atlanti- « que, s'avançait pour envahir à la fois « l'Europe entière et l'Asie. Car on « pouvait alors traverser cette mer : il « y avait, devant l'embouchure que « vous appelez les Colonnes d'Hercule, « une île plus grande que la Libye et « l'Asie ensemble, et d'où les naviga- « teurs pouvaient passer aux autres « îles, puis de ces dernières à tout le « continent opposé, qui entoure cette « mer proprement dite. Car ce qui est « en deçà de l'embouchure dont nous « parlons, ressemble à un port ayant « une entrée étroite; mais quant à « cette mer-là, certainement la terre « qui l'entoure de toutes parts doit avec « juste raison être appelée continent.

« Dans cette île Atlantide s'était « formée une grande et merveilleuse « puissance de rois dominant sur l'île « entière, de même que sur beaucoup « d'autres îles et de portions du conti- « nent. En outre, dans nos contrées « en deçà du détroit, ils dominaient « sur la Libye jusqu'à l'Égypte, et sur « l'Europe jusqu'à la Tyrrhenie. Toute « cette puissance se réunit un jour « pour asservir d'un seul coup votre « pays, le nôtre, et tous ceux qui se « trouvent en deçà du détroit. C'est « alors, ô Solon, que la puissance de « votre cité brilla aux yeux de tous les « hommes par la vigueur et le cou- « rage; car, supérieure à tous par sa « vaillance et par son habileté dans les « arts relatifs à la guerre, d'abord à « la tête des Hellènes, puis réduite à « elle seule par la défection de ses al- « liés, exposée aux plus grands dan- « gers, elle triompha pourtant de l'in- « vasion et en érigea des trophées, « sauva de l'esclavage les peuples en- « core indépendants, et délivra du joug « les autres, situés comme nous en « deçà des limites héracléennes.

« Mais, dans la suite des temps, « d'affreux tremblements de terre et « des inondations étant survenus en « un seul jour et une seule nuit de dé- « sastres, la terre engloutit tout ce « qu'il y avait chez vous de guerriers, « et l'île Atlantide disparut sous les « eaux : aussi, maintenant encore, ne « peut-on parcourir ni reconnaître « cette mer, à cause de la quantité de « vase profonde que l'île abîmée a lais- « sée à sa place. »

Tel est le récit que le prêtre de Saïs avait fait à Solon, et que Solon avait répété à l'aïeul de Critias, dans la famille duquel étaient même restées les notes manuscrites du sage. Oserons-nous, armés d'un scepticisme commode, reléguer parmi les fables et les contes philosophiques cette relation de l'existence et de la disparition soudaine de l'Atlantide? Elle est trop gravement écrite, et par un homme trop sérieux, pour qu'il soit possible d'en faire si bon marché : c'est évidemment une tradition réelle que Pla-

ton a voulu constater; et Proclus, son commentateur, atteste que Crantor, postérieur de trois siècles à Solon, avait retrouvé les mêmes récits chez les prêtres de Saïs, qui lui montraient les stèles couvertes d'inscriptions où cette histoire était, disaient-ils, consignée.

Mais cette tradition égyptienne, quels en étaient l'origine et le fondement? Et quelle croyance méritait-elle en elle-même? Solon qui la recueillit, et Platon qui la promulgua, y avaient-ils une foi entière? C'est ce qu'il serait bien difficile de décider au milieu des opinions diverses qui eurent cours à ce sujet dans l'école néo-platonicienne : Longin allait jusqu'à regarder cet épisode du Timée comme un simple ornement littéraire; quelques autres y voyaient une allégorie où se cachaient des doctrines profondes sur la nature de notre univers; mais le plus grand nombre, et, à ce qu'il semble, les plus éclairés, se bornaient à prendre le récit au pied de la lettre, comme avaient fait jadis Crantor, Philon, et le géographe Marcellus, auteur d'un livre sur l'Afrique intérieure; ou bien ils conciliaient, avec une foi absolue dans la vérité historique du fait, l'idée que Platon l'avait choisi comme un symbole de dogmes philosophiques, et telle était la croyance d'Origènes, de Porphyre, de Jamblique, de Syrianus et de son disciple Proclus, et de bien d'autres. Hors de l'académie, le géographe Possidonius, et chez les Latins, Pline, Ammien-Marcellin, Arnobe, et Tertullien, admettaient de même, sans conteste, la narration de Platon. Chez les modernes, les opinions sont fort partagées : les géographes positifs, les critiques rigoureux la rejettent, comme d'Anville, Gossellin, Malte-Brun, Ukert, Letronne, Humboldt; mais c'est moins, de leur part, une négation absolue du fait, qu'une juste réserve à l'égard d'une tradition vague et dénuée de preuves; tandis que d'autres, moins exigeants sur la production des documents justificatifs d'événements si anciens, reçoivent sans difficulté le récit égyptien, comme Ortélius, Beckmann, Cellarius, Mentelle, Engel, Schérer, Tournefort, Buffon, Bory de Saint-Vincent, sans parler de mille autres qui ont abordé la question avec moins d'autorité : mais leur assentiment ne peut faire perdre, non plus, à la tradition de l'Atlantide son caractère d'incertitude, et aux explications qui s'y rattachent leur nature conjecturale. C'est le sort commun de tous les récits qui se rapportent aux âges antérieurs aux temps historiques.

Toujours est-il que si la vieille légende saïtique, accueillie par les anciens philosophes, admise par des géographes et des naturalistes célèbres, se trouve ainsi garantie du dédaigneux oubli d'une critique superbe, les singulières hypothèses auxquelles elle a servi de fondement, et qui en ont tour à tour transporté le théâtre au nord ou au sud de l'Europe, en Asie, en Amérique, et jusqu'en Océanie, prêteraient à la raillerie si elles n'étaient émises par des hommes pleins de savoir et de renommée, dans des ouvrages quelquefois brillants, quelquefois remplis d'une érudition peu commune. Mais nous n'avons à nous préoccuper aucunement ici des excentricités de Rudbek ou de Bailly, de Bær, de Latreille ou de Delisle de Sales, de Sanson ou de Stalbaum, ou de tels autres rêveurs moins célèbres.

En prenant le récit de Platon dans le sens géographique le plus prochain et le plus naturel, il ne sera douteux pour personne que les vestiges de l'Atlantide, s'il en existe encore, ne peuvent être cherchés ailleurs que sur l'emplacement qu'il a lui-même désigné, c'est-à-dire vis-à-vis du détroit des Colonnes, dans un espace aussi grand que les contrées auxquelles appartenaient de son temps les dénominations d'Asie et de Libye; là doit se trouver une mer moins aisément navigable, dont les flots soient épaissis par les détritus des terres englouties. Telle a dû être en effet, dans des siècles moins éclairés que le nôtre, l'explication donnée à cette épaisse végétation

de sargasses brunâtres, qui couvre de ses amas flottants les immenses plaines liquides autour desquelles un grand courant circulaire accomplit et recommence sans fin sa route éternelle. Raynal, au siècle dernier, s'y trompait encore : pour lui ces sargasses, où la science moderne n'aperçoit que des produits spontanés d'une mer plus tranquille, étaient des débris arrachés à une terre cachée sous des eaux peu profondes.

Quoi qu'il en soit des causes qui déterminent la circulation de ce courant et le repos des eaux qu'il entoure de son flot accéléré, c'est bien dans le cercle circonscrit par ce même courant, que, réelle ou conjecturale, était sise l'Atlantide effondrée de Platon; et si quelques pointes de rochers, sommets de ses plus hautes montagnes, percent encore la surface de l'Océan, c'est là seulement qu'elles doivent se montrer. Or, c'est là précisément que l'on voit émerger, du sein de la mer Atlantique, les archipels des Açores, de Madère, des Canaries, du Cap-Vert, et cette foule de rochers, d'écueils, de vigies, de bancs, de récifs, dont la position incertaine et l'existence même, souvent problématique, font le désespoir des hydrographes.

Les découvertes phéniciennes.

L'historien auquel nous devons l'ouvrage le plus considérable que l'antiquité nous ait transmis sur les traditions primitives des peuples et des pays connus de son temps, Diodore de Sicile, qui avait donné à l'un de ses livres le titre de *Nèsiôtikè* ou *Insulaire*, ne pouvait manquer d'y consigner quelques récits des îles de l'Océan occidental, cette mer au delà des colonnes d'Hercule, où les Phéniciens avaient eu seuls la hardiesse de pénétrer.

Il raconte, avec plus de détails que nous n'en voulons transcrire ici, comment, à plusieurs journées de navigation de la Libye, il existe au sein des mers une île considérable, au sol fertile, coupée de montagnes et d'agréables vallées, sillonnée de rivières navigables; la richesse féconde des forêts, des vergers et des jardins, la douceur des eaux, la pureté de l'air, la bonté des fruits, du gibier et du poisson, tout concourait à en faire un séjour de bien-être et de santé. Séparée, dès l'origine, du reste du monde, cette île était longtemps restée inconnue : elle fut découverte par des navigateurs phéniciens partis de leur établissement de Gadir pour explorer l'Océan; comme ils voguaient le long des côtes Libyennes, ils furent assaillis et ballottés pendant plusieurs jours par une tempête qui les porta sur cette île, dont ils reconnurent et signalèrent les heureuses qualités. Plus tard, les Tyrrhéniens, maîtres de la mer, projetèrent d'y envoyer une colonie; mais ils en furent empêchés par les Carthaginois, qui voulaient se réserver à eux-mêmes ce refuge pour le cas où la fortune leur deviendrait contraire.

Le livre aristotélique des Ouï-dire merveilleux contient aussi la mention de cette île punique de l'Océan occidental; mais ce qu'il en rapporte semble applicable à une époque moins reculée : « On raconte, y est-il dit, que dans la mer au delà des colonnes d'Hercule, à plusieurs journées du continent, les Carthaginois avaient trouvé une île admirablement riche en bois de toutes sortes, en cours d'eau navigables, en productions de tout genre. La beauté de cette île y attirait fréquemment les Carthaginois, et un certain nombre d'entre eux s'y étaient établis; mais les suffètes résolurent de s'opposer à cette émigration : ils défendirent, sous peine de mort, de se rendre dans l'île, et ils firent même périr tous les habitants qui persistèrent à y demeurer, de peur qu'elle ne devînt un point de ralliement pour des factieux, qui, maîtres de cette île, pourraient venir porter le trouble dans la mère patrie, attenter à sa liberté, peut-être l'asservir. »

Ce n'est plus de la Méropide fabuleuse ou de la douteuse Atlantide qu'il est question en ces récits. Le grand cataclysme qui engloutit les

Atlantes et submergea leur île immense, n'avait déjà laissé que des îles lointaines et inhabitées, comme celle où abordèrent les Phéniciens, et les feux volcaniques sous l'effort desquels avait péri la grande terre océanienne, en jalonnaient dès lors l'emplacement : du moins ces feux ont-ils une mention aussi dans les Ouï-dire merveilleux : « On assure qu'en dehors des colonnes d'Hercule (c'est le disciple d'Aristote qui parle), sont des volcans dont les uns brûlent sans interruption, tandis que les autres ne montrent leurs feux que pendant la nuit; ainsi (ajoute-t-il) l'a fait connaître le périple de Hannon. »

Nous allons recourir nous-mêmes à ce fameux périple, pour nous former une idee moins vague des explorations que les Phéniciens avaient effectuées dans l'Océan occidental; mais remarquons dès ce moment que l'île où la tempête les avait poussés, d'où leur jaloux égoïsme avait exclu les Tyrhéniens, et qu'eux-mêmes s'interdirent plus tard de coloniser, n'était point signalée par des volcans, que c'était une terre riante, fertile et surtout boisée. Peut-être, sur ces indices, est-il permis de supposer que le hasard et les vents les avaient conduits à Madère.

Strabon affirme au surplus, de la manière la plus expresse, que les Phéniciens connaissaient, dès avant le temps d'Homère, les îles des Bienheureux, dont nous aurons à nous occuper plus loin.

Mais venons au périple de Hannon : le morceau qui nous est parvenu sous ce titre est-il bien le même que cite l'écrivain aristotelique; et n'avons-nous pas à regretter la perte d'une relation beaucoup plus étendue, mentionnée par Pline le Naturaliste, et ne s'arrêtant qu'aux confins de l'Arabie? Ce serait un grave sujet d'interminables discussions dont nous n'avons que faire ici : examinons ce qui nous reste, voilà raisonnablement où nous devons borner notre tâche, et quoique ce morceau ne soit guère étendu, nous le réduirons à un simple résumé, plus concis encore.

« Les Carthaginois ayant ordonné à Hannon d'aller fonder des colonies au delà des stèles Héracléennes, il partit avec soixante vaisseaux portant trente mille personnes de tout sexe. A deux journées au dehors du détroit il forma l'établissement de Thymiatérion, dominant une vaste plaine; puis continuant de voguer à l'ouest, il atteignit Soloïs, promontoire boisé où il éleva un autel à Neptune; il courut ensuite une demi-journée vers l'est jusqu'à une lagune voisine de la mer, remplie de grands roseaux et fréquentée par les eléphants. Après avoir fait encore une journée, il échelonna sur la côte cinq comptoirs; après quoi il se rendit au grand fleuve Lixos où il s'arrêta; les Lixites étaient nomades, et avaient au-dessus d'eux des Éthiopiens, au milieu desquels s'élevaient des montagnes habitées par des Troglodytes. Ayant pris des interprètes en cet endroit, il longea pendant deux jours une côte déserte, et tourna à l'est pour gagner, en une autre journée, le fond d'un golfe où il trouva une petite île de cinq stades de tour, qu'il appela Kernè. Il estima sa route, et en conclut que Kernè devait être, à l'égard du détroit des Colonnes, à la même distance, mais à l'opposite de Carthage.

« De là, traversant le grand fleuve Khrétès, Hannon arriva dans une lagune renfermant trois îles plus grandes que Kernè, au delà desquelles il navigua une journée pour atteindre le fond, où s'elevaient de hautes montagnes peuplées d'hommes sauvages; il passa de là dans un autre fleuve très-large rempli de crocodiles et d'hippopotames, et revint à Kernè.

« Repartant de Kernè pour aller vers le sud, Hannon longea pendant douze jours une côte habitée par des Éthiopiens qui fuyaient à son approche, et parlaient une langue inconnue à ses interprètes lixites; il atteignit ainsi de grandes montagnes couvertes de bosquets odoriférants; après avoir mis deux jours à les doubler, il entra dans un immense golfe terminé, vers la terre, par une plaine d'où l'on voyait

briller de toutes parts et par intervalles des feux, tantôt plus, tantôt moins nombreux. Il avança pendant cinq jours encore le long du rivage jusqu'à un grand golfe dont le nom, suivant les interpretes, signifiait Corne du couchant; là se trouvait une grande île, et dans cette île un estuaire renfermant à son tour une autre île, où l'on aborda; le jour on n'y voyait qu'une forêt, mais la nuit c'étaient des feux ardents, des sons de flûte, des bruits de cymbales et de tambourins, des milliers de cris; la peur s'empara des navigateurs, et sur l'ordre de leurs devins, ils quittèrent l'île au plus tôt et longèrent la contrée brûlante des Parfums, d'où il s'écoulait vers la mer des courants embrasés; on ne pouvait marcher sur le sol à cause de la chaleur, et l'on s'en éloigna au plus vite. Pendant quatre journées on aperçut, la nuit, la terre couverte de feux, au milieu desquels s'en élevait un plus considérable que tous les autres; au jour il n'offrait qu'une haute montagne appelée Théôn okhèma ou chariot des Dieux.

« Après avoir mis trois journées à doubler ces torrents de feu, Hannon atteignit un golfe nommé Corne du midi, au fond duquel était une île pareille à la précédente, ayant comme elle un estuaire, et dans cet estuaire une autre île, peuplée de sauvages; les femmes, proportionnellement beaucoup plus nombreuses, avaient le corps velu, et les interprètes les appelaient Gorilles ou plutôt Gorgades (*). Il ne put s'emparer d'aucun homme; mais il parvint à saisir trois femmes, qui se défendirent si opiniâtrément à coups de dents et d'ongles, qu'on finit par les tuer et emporter leurs peaux à Carthage. Ce fut là le terme de cette navigation, faute de vivres pour aller plus loin. »

Tel est ce voyage de découvertes, le plus ancien dont une relation détaillée soit parvenue jusqu'à nous; les savants en ont trop exagéré ou trop restreint l'antiquité et l'importance: sans le faire remonter, comme Vossius et Gossellin, jusqu'à la date incertaine de la guerre de Troie, sans l'abaisser non plus, comme Dodevell, jusqu'au siècle d'Alexandre le Grand, on doit le rapporter à un âge antérieur à celui d'Hérodote et d'Aristote; et quant à l'étendue géographique des navigations qu'il raconte, autant il serait imprudent de les prolonger avec Campomanes et Bougainville jusqu'au golfe de Guinée, ou même, avec Bochart et Heeren, jusqu'au Sénégal et à la Gambie, autant il serait peu sage de l'arrêter, comme Gossellin, aux environs du cap Noun.

Dans tous les cas, ce n'est point des îles de la haute mer qu'il est question dans ce fameux périple, mais de quelques îlots collés au rivage; et pour les retrouver aujourd'hui, c'est entre d'obscurs rochers, sans importance et sans nom, qu'il faut rechercher Kerné aussi bien que les Gorgades; la tradition nous y aidera-t-elle? Hélas, elle s'arrête et s'éteint trop tôt. Cependant il n'est pas sans intérêt de la suivre, d'abord dans les instructions nautiques de Scylax, qui compte cinq journées depuis les Colonnes jusqu'à Soloïs, et sept journées de plus jusqu'à Kernè; ensuite dans le périple de Polybe, résumé par Pline avec moins de précision qu'il n'eût été désirable; enfin dans les Tables de Ptolémée, qui énumère un plus grand nombre d'îles littorales, savoir, Pœna ou la Phénicienne, Erythia, Kernè et Autolala, en détaillant en même temps les formes générales de la côte africaine et la situation relative des îles Fortunées, représentées maintenant par les Canaries. Une comparaison de ces formes avec celles que les reconnaissances modernes ont procurées, permet de déterminer en gros leurs correspondances mutuelles; des traits les plus saillants passant aux délinéations secondaires, on parvient ainsi à reconnaître conjecturalement l'île Pœna dans l'îlot de Fedâlah, l'île Ery-

(*) Il semble hors de doute que *Gorilles* est une mauvaise leçon provenant de l'analogie de formes, dans l'écriture onciale des anciens manuscrits, entre les mots ΓΟΡΙΛΛΑΣ et ΓΟΡΓΑΔΑΣ.

thia dans le rocher de Mazaghan, l'île de Kernè dans celle qui avoisine le cap Cantin et à laquelle Livio Sanuto attribue le nom de Doqâlah, enfin l'île Autolala ou Junonia ou du Soleil dans celle de Mogador.

Puis identifiant le promontoire Soloentia au cap Noun, et le promontoire Arsinarium ou Surrentium au cap Bojador, on retrouve, immédiatement après, la Corne du couchant, avec plusieurs îlots que les Grecs et les Latins, par confusion, appelèrent Gorgades et îles des Gorgones; enfin il semble que ce soit à l'entrée du Rio do Ouro et dans les îlots voisins qu'il faille reconnaître la Corne du midi et l'île des Gorgades de Hannon.

Ce n'est donc point dans le périple qui nous est parvenu de l'amiral carthaginois, que sont consignées les notions puniques sur les îles pélagiennes de l'Océan occidental; et si les Gorgades ont pris ultérieurement dans la géographie grecque une place plus considérable; si d'un autre côté le nom d'Atlantide était venu se confiner, au temps de Pline, dans l'une des petites îles de la côte que nous venons d'explorer (probablement dans celle que Ptolémée appelle Autolala), on n'y saurait voir qu'un résultat de cette incertitude et de ces capricieux déplacements qui caractérisent les traditions géographiques de l'antiquité.

C'est ce dont nous allons nous convaincre en passant en revue les notions classiques sur les îles occidentales, toujours placées aux dernières limites d'une sphère qui s'agrandissait successivement à mesure que le progrès des lumières ajoutait quelques terres de plus à l'orbe du monde connu.

Les Hespérides.

Au temps où la Grèce poétique, planant du haut de l'Olympe sur le disque terrestre, voyait à l'horizon les montagnes de la Thrace, les derniers cantons de l'Asie Mineure, les côtes de la Libye, et les rivages ultérieurs de la Sicile se perdre dans une lointaine obscurité, au voisinage du circulaire Océan qui formait le limbe du planisphère, les désignations absolues d'Orient et d'Occident avaient une application bien différente de celle que nous leur donnons aujourd'hui. Il suffisait d'atteindre la plage où la Pentapole cyrénéenne venait expirer devant les flots redoutables de la grande Syrte, pour se trouver dans le domaine des Hespérides ou enfants du couchant, dont les bosquets embaumés, étalant les fruits dorés du citronnier et de l'oranger, étaient justement vantés comme un jardin aux pommes d'or; et leur ville, baignée par le lac de Triton, portait elle-même le nom d'Hespéris, échangé plus tard contre celui de Bérénice, que remplace maintenant celui de Ben-Ghâzy.

Aux indications de la géographie, la fable était venue lier ses traditions mythiques : ces Hespérides, qui possédaient le délicieux jardin aux pommes d'or, elle en faisait des nymphes peu nombreuses, rarement plus de trois, filles, comme les Gorgones et les Grées, de Phorcus et de Céto; quelquefois elle confondait entre elles ces triades diverses nées d'un même père et d'une même mère, et c'est la gorgone Médusè qu'elle donnait pour reine aux peuples riverains du lac Triton. D'autres circonstances encore rattachaient ce mythe au sol de la Cyrénaïque, car Cyrène était la patrie de Phorcus, et Pallas y était adorée sous le nom de Gorgone.

Mais, plus tard, c'est au fond de la petite Syrte que nous retrouvons le lac Triton, avec le culte de Pallas, et l'origine du nom aussi bien que du redoutable ornement de son égide; car c'est l'*égide* ou vêtement de peau de chèvre des femmes libyennes que la déesse avait adoptée; et des franges de cuir, vues à travers le prisme de l'imagination poétique des Grecs, s'étaient transformées en serpents, ainsi que nous le révèle naïvement Hérodote (*). La tête de Gorgone, attachée par Homère et par Euripide au bou-

(*) Ὀυχ ὄφιες εἰσὶ, ἀλλὰ ἱμάντινοι.
HÉRODOTE, IV, 189.

clier de Pallas, et par Virgile sur la poitrine cuirassée de la déesse (*), n'était donc, suivant toute apparence, autre chose qu'un de ces bouquets de lanières de cuir diversement coloriées, qu'on voit encore, de nos jours, orner le centre des boucliers africains.

Puis enfin le Triton, les Gorgones, et les Hespérides avec leurs pommes d'or, furent transportés au fond de l'Occident, et reculés jusqu'au delà des Colonnes d'Hercule quand les Grecs en eurent connaissance par des récits étrangers avant que le samien Koléos eût été poussé jusque-là par les vents (**). Alors le jardin merveilleux des Hespérides fut placé sur les bords du Lixus, et leur ville fut Lixa, baignée aussi, comme l'antique Hespéris, par un lac Tritonide. Mais si la fable était obligée de s'enfuir au couchant devant les progrès successifs de la géographie, elle se modifiait sans effort et s'accommodait volontiers à ces nouvelles conditions; ce n'est plus alors du cyrénéen Phorcus que les Hespérides avaient reçu le jour, mais bien d'Hespérus frère d'Atlas, ou de sa fille Hesperis et d'Atlas lui-même; et le nom d'Atlantides leur appartenait désormais aussi bien que celui d'Hespérides : leur nombre aussi s'était accru jusqu'à sept. Les Gorgones ellesmêmes, au lieu de rompre leur ancienne liaison avec les Hespérides, étaient entraînées dans leur marche vers l'Occident, et les unes et les autres enfin quittaient le continent pour se réfugier dans des îles plus reculées. Des découvertes géographiques successives étaient ainsi constatées par les diverses transformations du mythe; mais qu'il nous suffise d'avoir indiqué celles-ci, et hâtons-nous de puiser à des sources plus sérieuses les traditions de ce monde insulaire que nous voulons reconstituer.

« Dans les temps primitifs » (c'est à Diodore de Sicile que nous empruntons ce récit), « il y eut, dit-on, en Libye des Amazones; et l'on assure, au surplus, qu'il a existé en Libye plus d'une nation de femmes belliqueuses et puissantes, telles que furent aussi les Gorgones. Les Amazones habitaient, aux dernières limites du monde, dans l'île Hespéra, ainsi appelée de sa situation occidentale; cette île se trouvait dans le lac Tritonide, au voisinage de l'Éthiopie et du mont Atlas; île grande, fertile, couverte d'arbres, de fruits et de troupeaux, semée d'escarboucles, de sardoines et d'émeraudes. Les Amazones s'emparèrent de tous les points de l'île, hors un seul, appelé Menes, qu'elles respectèrent comme sacré, et qui resta aux Éthiopiens ichthyophages; puis ce fut le tour des nations libyennes les plus voisines, notamment des Atlantes, maîtres d'un beau pays et de grandes villes; conduites par leur reine Myrina, elles enlevèrent Kernè aux Atlantes vaincus, et leur accordèrent ensuite paix et amitié; si bien qu'elles prirent fait et cause pour eux contre les Gorgones, qui infestaient leurs frontières; il y eut de grands combats, où la victoire resta aux Amazones. Plus tard, les Gorgones étant redevenues puissantes sous leur reine Méduse, elles subirent une nouvelle défaite de la part de Persée. Enfin les Amazones et les Gorgones furent détruites les unes et les autres par Hercule, dans sa grande expédition d'Occident. »

En cette narration, sortie d'une bouche grecque, pouvons-nous ressaisir les lambeaux d'une histoire réelle des premières races occidentales de la Libye? Les Atlantes, les Amazones et

(*) Ἐνδέ τε Γοργείη κεφαλὴ δεινοῖο πελώρου
Δεινή τε, σμερδνή τε, Διὸς τέρας Αἰγιόχοιο. HOMÈRE, *Iliade*, V.

Γοργὼ δ' ὡς ἀπ' αἰγίδος θεᾶς
Χαλκῆ μετώποις ἱππικοῖσι πρόσδετος,
Πολλοῖσι συνκώδωσιν ἐκτύπει φόβον.
EURIPIDE, *Rhésus*.

Connexosque angues, ipsamque in pectore Divæ
Gorgona desecto vertentem lumina collo.
VIRGILE, *Enéide*, VIII.

(**) Γοργούς θ' αἳ ναίουσι πέρην κλυτοῦ Ὠκεανοῖο,
Ἐσχατιῇ πρὸς νυκτός· ἵν' Ἑσπερίδες λιγύφωνοι.
HÉSIODE, *Théogonie*, 274.

Πείρασιν ἐν γαίης, πρόπαρ Ἑσπερίδων λιγυφώνων. *Ibid.*, 518.

les Gorgones sont-elles en effet des nations libyennes tour à tour dominatrices du couchant, jusqu'à ce qu'Hercule, personnification de la race punique, fût venu leur enlever l'empire? Nous pouvons poser la question; mais c'est à des esprits plus hardis que nous laissons le soin de la résoudre.

Il règne, dans tous les cas, une grande confusion dans l'application faite par les Grecs, aux îles occidentales, des noms de Gorgades, d'Hespérides et d'Atlantides.

Quant aux Gorgades, nous avons vu qu'Hannon les avait trouvées dans la Corne du sud; Xénophon de Lampsaque ne croyait point s'écarter du récit de Hannon en les plaçant dans la Corne de l'ouest; et Pline, ainsi que bien d'autres, ont répété cela sur la foi d'un tel guide; mais Statius Sébosus, qui avait recueilli, soixante ans avant notre ère, les informations des navigateurs gaditains sur ces parages, rapprochait bien autrement les Gorgades, puisqu'il les mettait à quarante journées en deçà de la Corne du couchant. Et, quant aux Hespérides, est-il besoin de faire ressortir combien la position de l'île Hespéra de Diodore (à laquelle nous pouvons joindre Kernè, conquise par les Amazones Hespérides) est éloignée des deux îles des Hespérides de Sébosus, qui les établit à une journée seulement de la Corne du couchant, et à quarante journées de navigation au delà des Gorgades?

En ce qui touche les Atlantides, nous avons vu combien l'île de Platon est différente de celle de Pline; combien l'une et l'autre diffèrent à leur tour de Kernè, où Diodore avait placé les Atlantes avant d'y faire arriver ses Amazones ou Hespérides; enfin combien toutes trois sont dissemblables des sept Atlantides ou Hespérides, filles d'Atlas et d'Hespéris, signalées par Diodore de Sicile lui-même, énumérées par les poëtes (*), et que nous allons retrouver en pareil nombre sous le nom de Fortunées.

Les Iles Fortunées.

Homère avait placé aux extrémités de la terre, sur les bords de l'Océan, le champ Élyséen, où les dieux admettaient les héros à jouir d'une vie éternelle; séjour délicieux, sans neige, sans long hiver, et sans pluie, mais toujours rafraîchi par la suave haleine du zéphyr. Hésiode vint expliquer à son tour que cette demeure réservée aux héros était aux dernières limites du monde, dans les îles des Bienheureux, contre le profond Océan. Et Plutarque, mentionnant la rencontre faite par Sertorius, dans un port de la Bétique, de quelques mariniers nouvellement revenus d'un voyage aux îles Atlantides, les décrit, d'après leur rapport, comme deux îles peu distantes entre elles, éloignées de dix mille stades du continent ibérien, et appelées îles des Bienheureux; jouissant du climat le plus doux et de la plus admirable fécondité; si bien que les Barbares même les regardaient comme étant réellement le champ Élyséen, séjour des bienheureux, célébré par Homère.

Cette dénomination d'îles des Bienheureux, constamment retenue par les Grecs, et devenue vulgaire en leurs écrits, est celle que les Latins ont traduite par l'appellation, non moins répandue, d'îles Fortunées.

Après les indications recueillies par Sertorius, les premiers renseignements précis qui nous parviennent de l'antiquité nous sont transmis par Pline, d'après Statius Sébosus, qui les avait obtenus des navigateurs gaditains. Sébosus avait appris qu'à sept cent cinquante milles de Gades, le moderne Cadiz, on trouvait d'abord l'île Junonia, à l'occident de laquelle, et à pareille distance, étaient Pluvialia (ainsi nommée parce qu'elle n'avait d'eau que celle des pluies), et Capraria. A deux cent cinquante milles de celles-ci étaient les Fortunées, sur la gauche de la Mauritanie, au sud-ouest: l'une était appelée Convallis à raison de sa

(*) . . . Ἑπτὰ δ' ἐκεῖναι ἐπιῤῥήδην καλέονται
Ἀλκυόνη, Μερόπη τε, Κελαινώ τ', Ἠλέκτρη τε,
Καὶ Στεροπὴ, καὶ Τηϋγέτη, καὶ πότνια Μαῖα. ARATUS, *Phænomena.*

convexité, l'autre Planaria à cause de son aspect uni ; cette dernière avait trois cents milles de tour.

Le roi Juba le Jeune, qui avait établi des teintureries de pourpre dans les îles voisines de la côte des Autololes, d'où elles furent appelées îles Purpuraires, Juba s'enquit aussi des îles Fortunées, et voici ce qu'il apprit. Il fallait naviguer six cent vingt-cinq milles au sud-ouest des Purpuraires, savoir : trois cent soixante et quinze milles au midi, et deux cent cinquante milles à l'ouest (*), pour arriver, d'abord à Ombrios, qui n'offrait aucune trace d'habitations, et avait un lac dans les montagnes, ainsi que des arbres semblables à la férule, les uns noirs et fournissant un liquide amer, les autres blancs et donnant une boisson agréable. Une autre île était appelée Junonia, et ne renfermait qu'une petite maison de pierre ; au voisinage, un îlot de même nom. Au delà se trouvait Capraria, remplie de grands lézards. De ces îles, on apercevait la nébuleuse Nivaria, ainsi appelée de ses neiges perpétuelles. Sa voisine, Canaria, devait ce nom à la multitude de ses grands chiens, dont on amena deux à Juba ; elle offrait des vestiges d'habitations ; outre l'abondance des fruits et des oiseaux communs à toutes ces îles, celle-ci était surtout fertile en dattes, pommes de pin et miel ; elle produisait le papyrus ; l'esturgeon se trouvait dans ses rivières ; mais elle était souvent infectée par les monstres putrescents que la mer rejetait sur ses côtes.

Ainsi, au lieu des deux îles Fortunées indiquées à Sertorius et à Sébosus, Juba en comptait cinq, et même six, si l'on fait état distinct de la petite Junonia. Ptolémée, à son tour, énumère les Fortunées, et en compte six, se succédant du nord au sud en cet ordre : Aprositos, Junonia, Pluitalia, Casperia ou plutôt Capraria, Canaria, et Ninguaria.

Malgré les divergences que l'on aperçoit entre les indications de ces trois autorités, on ne peut manquer d'être en même temps frappé d'un certain accord mutuel d'où il est aisé d'arriver, par induction, à des résultats plus complets. Ainsi, entre la nomenclature de Juba et celle de Ptolémée, la concordance est presque parfaite : la pluvieuse *Ombrios* de Juba nous présente, sous une forme grecque, la *Pluitalia* de Ptolémée. Elle a près d'elle *Junonia*, ainsi appelée de part et d'autre ; et *Capraria*, dont le nom se lit *Casperia* dans Ptolémée, peut-être par une simple erreur de copiste. *Canaria* se produit sans variantes dans les deux documents ; et *Nivaria* de Juba, neigeuse et nébuleuse à la fois, se retrouve sans difficulté dans la *Ninguaria* de Ptolémée.

Sébosus, après une Junonia qui, d'après le compte des distances, ne peut être la même que celle dont nous venons de parler, offre *Pluvialia*, qu'il est impossible de ne pas identifier à la Pluitalia de Ptolémée, à l'Ombrios de Juba ; puis *Capraria*, qui est aussi la Capraria de Juba, et la Casperia de Ptolémée ; enfin *Planaria* et *Convallis*, les seules qu'il appelle Fortunées, et qui correspondent à Canaria et Nivaria, ou Ninguaria des deux autres autorités.

Essayons de nous rendre compte de la valeur géographique de ces indications.

Il suffit du nom de Canaria parmi ceux des îles de ce groupe, pour nous tenir dûment avertis qu'il s'agit bien certainement de l'archipel des Canaries. Or, cet archipel se compose de sept îles principales, et en dédoublant la Junonia de Ptolémée, sur l'autorité de Juba, on aurait précisément sept îles Fortunées, pour répondre une à une aux sept grandes Canaries. Des géographes éminents se sont laissé prendre à cette apparente concordance, même Gossellin, naguère l'oracle de nos académies en ce qui touche la géographie positive des anciens : lui,

(*) Le texte de Pline porte 250 milles à l'*ouest*, et 375 milles à l'*est*; mais il est évident que la somme totale déjà énoncée étant de 625 milles au *sud-ouest*, c'est le *sud* qu'il faut lire, au lieu de l'*est*.

dont la critique sévère semblait prendre à tâche de resserrer dans les plus étroites limites le monde connu des Grecs et des Romains, il s'écartait ici de son système restrictif pour embrasser tout l'archipel canarien dans le cercle des découvertes antiques, s'inquiétant peu de bouleverser toutes les indications de position relative des sept Fortunées, pour les identifier aux sept îles principales que nous connaissons aujourd'hui, déclarant inexplicables les mesures qui ne cadraient pas à ses idées, et corrigeant avec une liberté sans bornes les documents dont il s'était constitué l'interprète souverain.

Il est bien certain, toutefois, que Canaria et Ninguaria ou Nivaria, d'après les Tables de Ptolémée comme d'après la relation de Juba, sont les dernières îles visitées, peut-être même seulement aperçues, dans le groupe des Fortunées; or, puisque Canaria a conservé son nom jusqu'à nos jours, et que Nivaria, par sa dénomination aussi bien que par la position que lui assigne Ptolémée à l'égard de Canaria, est certainement Ténérife, ainsi que l'on s'accorde unanimement à le proclamer, il en résulte sans conteste que Gomère, Palme et Fer doivent être rejetées en dehors de la limite des connaissances des anciens sur cet archipel.

Pluitalia et Capraria, qui précèdent immédiatement Canaria et Nivaria, paraissent répondre naturellement à Lancelote (*) et Fortaventure. Junonia, au nord de Pluitalia, serait dès lors la moderne Graciosa, à laquelle il faut adjoindre Clara, pour représenter la Petite Junonia, que Juba signale comme une annexe de l'autre. Et il nous restera Allegranza pour répondre à Aprositos de Ptolémée.

Quant à cette autre Junonia que Sébrosus indique à moitié chemin de Gades et de Pluvialia, on la reconnaît sans difficulté dans la Junonia Autolala de Ptolémée, c'est-à-dire, dans l'îlot de Mogador. Et les Purpuraires de Juba, ces quelques îles situées vis-à-vis des Autololes, ce sont, d'abord cette même Junonia Autolala, et probablement avec elle Cerné (*), Érythia (**) et Pœna de Ptolémée.

La connaissance de ces îles se perdit dans le moyen âge, à tel point que leur exploration devint une entreprise de découvertes nouvelles, après un intervalle de plusieurs siècles. Et l'Océan eut derechef ses légendes d'îles merveilleuses, tant pour l'Europe chrétienne que pour le monde musulman dilaté jusqu'aux extrémités occidentales de l'Afrique et de l'Andalousie.

Occupons-nous d'abord des vagues notions qui eurent cours parmi ces enfants de l'Orient sur les îles de la mer Ténébreuse.

Iles connues des Arabes.

Au dire du noble géographe Mohhammed el-Edrysy, Ptolémée le Pélusiote avait porté le nombre des îles de la mer Ténébreuse à non moins de vingt-sept mille, les unes peuplées, les autres désertes. Ebn-el-Ouârdy, pour sa part, croyait ces îles si multipliées, que Dieu seul les pouvait compter. Quant aux hommes, ils n'avaient abordé qu'à dix-sept d'entre elles; et force nous est, en conséquence, de borner notre étude à ces dix-sept îles connues des hommes, quelque regret que nous puissions avoir d'ignorer les merveilles des vingt-six mille neuf cent quatre-vingt-trois autres.

Parmi les dix-sept dont il est venu mention jusqu'à nous, il faut compter en première ligne les îles ÉTERNELLES (El-Gezâyr el-Kkaledât), où les savants musulmans, à l'exemple de Pto-

(*) Pour répondre à l'étang de Pluitalia, Lancelote offre encore un marais, qui a pu être plus profond avant qu'un entier déboisement eût porté à son comble la sécheresse de cette île.

(*) La même, suivant toute apparence, qui est appelée *Gaulea* par Isidore et Dicuil, sans doute à cause des γαῦλοι phéniciens qui y stationnaient au rapport de Scylax.

(**) Nommée aussi *Erythrea;* ce qui semble convenir on ne peut mieux à l'une des *Purpuraires*.

lémée de Péluse, avaient fixé le premier degré des longitudes, et qu'ils plaçaient à dix degrés à l'ouest du continent d'Afrique. C'était un groupe de six îles florissantes, voisines les unes des autres, où les plantes et les arbres venaient naturellement sans culture, où tout était bon et agréable. Là se voyaient autant de hautes tours, élevées de cent coudées, et servant de fanaux aux navigateurs, sur chacune desquelles était placée une statue d'airain, le bras étendu en arrière, pour avertir qu'il n'y avait point de route au delà. Ces statues étaient l'œuvre de Dzou-el-Qarnayn, ou du héros Bicorne qui, dans les traditions arabes, tient la même place qu'Hercule dans les légendes mythiques de la Grèce.

Les îles Éternelles se trouvaient symétriquement réparties dans les trois premiers climats d'entre les sept qui se succèdent depuis l'équateur jusqu'au pôle. Le nom des deux îles comprises dans le premier climat ne nous est point connu; mais nous savons que les deux suivantes, celles qui appartiennent au deuxième climat, étaient appelées Masfahan et Laghous (*); quant aux deux autres, à retrouver dans le troisième climat, il ne nous est pas donné non plus de les distinguer avec certitude au milieu de celles que nous décrivent en ces parages les géographes arabes, et que nous allons passer en revue.

Sarah fut visitée par Dzou-el-Qarnayn, qui y passa une nuit, pendant laquelle ses compagnons et lui furent assaillis à coups de pierres par les habitants.

A Sa'âly, nul signe extérieur ne distingue les deux sexes; un vêtement de feuilles de palmier est commun aux femmes ainsi qu'aux hommes, et ceux-ci n'ont point de barbe; des dents aiguës leur sortent de la bouche, leurs yeux étincellent comme des éclairs, et leur souffle est enflammé comme des charbons ardents. Ils font la guerre aux monstres marins, dont ils se nourrissent, et parlent un langage inintelligible.

Hhasarât est d'une étendue considérable, et dominée par une montagne d'où s'écoule une petite rivière d'eau douce, et au pied de laquelle vivent des hommes basanés, de petite taille, ayant une grande barbe, la face large, les oreilles longues, et se nourrissant d'herbages comme les animaux.

El-Ghour est considérable aussi, et très-abondante en pâturages, plantes, arbres et fruits; elle a des rivières, des lacs, des forêts; et l'on y trouve en quantité des ânes sauvages et des bœufs à grandes cornes.

Mostaschkyn, appelée aussi l'île de Tennyn ou du *Dragon*, est fameuse par la destruction d'un énorme dragon qui y causait d'effroyables ravages, et que Dzou-el-Qarnayn vint détruire, ainsi qu'Hercule, dans les fables grecques, était venu détruire le dragon du jardin des Hespérides; mais l'expédition du héros arabe est moins poétiquement racontée: il fait remplir deux peaux de bœufs de poison et de matières inflammables, et quand le monstre a englouti dans son estomac ces deux simulacres, on lui lance dans la gueule une barre de fer rouge pour allumer le soufre, la poix et l'huile dont on l'avait ainsi gorgé. Les habitants, reconnaissants du service que leur avait rendu Dzou-el-Qarnayn, lui offrirent, entre autres présents, un petit animal appelé Mo'arêgj, semblable au lièvre, ayant le poil doré, une corne noire au front, et dont l'aspect seul mettait en fuite les lions et tous les animaux féroces ou dangereux. L'île est grande, remplie de rivières, d'arbres et de fruits, et renferme une ville défendue par une haute citadelle.

L'île de Qalhan a pour habitants des êtres à forme humaine, mais à tête d'animal, qui plongent dans l'Océan pour en retirer les monstres marins dont ils font leur nourriture.

L'île d'el-Akhwayn el-sahharayn ou des *Deux frères sorciers*, est célèbre par la punition de ces deux

(*) La leçon de quelques manuscrits donne les variantes Syfahan et La'ous.

frères, appelés Scherham et Schabram, pirates qui attaquaient les vaisseaux, s'emparaient des cargaisons, et réduisaient les hommes en esclavage; Dieu, irrité de leurs déprédations, les changea en deux rochers, que l'on voit encore surgir au milieu des flots; et l'île, depuis lors, s'est repeuplée. Elle est située en face du port d'Asafy, et par un temps clair, on peut, du continent, apercevoir la fumée qui s'élève de l'île, suivant la remarque d'un amiral de la flotte des Almoravides, qui avait résolu d'y aborder.

Une autre île, grande et brumeuse, est celle d'El-Ghanam ou des troupeaux de menu bétail; on en trouve en effet beaucoup, mais la chair en est si amère, qu'il est impossible d'en manger.

Dans le voisinage est Raqâ, appelée aussi Gezyret el-Thoyour, ou l'*île aux Oiseaux*, à cause de certains oiseaux de proie, de couleur rousse, qui se nourrissent de poissons et de mollusques, et sont particuliers à cette localité. Il y croît de grosses figues, renommées comme un puissant antidote contre tous les poisons. Un monarque franc y expédia un navire pour en rapporter des fruits et des oiseaux dont il s'agit : mais le bâtiment se perdit, et l'on n'en eut plus de nouvelles.

L'île Sahhelyah (*), ou *littorale*, n'a pas moins de quinze journées de long sur dix de large. Il y avait autrefois trois villes grandes et populeuses, où les navires venaient chercher de l'ambre et diverses pierres précieuses; mais les guerres civiles firent périr la plupart des habitants, et le peu qui restait passa en Europe.

Laqah produit beaucoup de bois d'aloès, qui est sans valeur sur les lieux, et n'acquiert de prix qu'après avoir été exporté : c'est là que les rois de l'Afrique occidentale venaient s'en approvisionner. L'île était fort peuplée, mais elle est devenue déserte parce que les serpents s'y sont beaucoup multipliés.

Enfin Nouryah offre des bois et des rivières, mais point d'habitants.

Une autre île manque encore pour compléter le nombre de dix-sept énoncé par Ebn-el-Wardy : c'est celle de Qâdes, formellement désignée par le schéryf El-Edrysy, parmi celles où furent établies les six statues de bronze élevées par Dzou-el-Qarnayn.

A quoi répondraient, dans une géographie moins fantastique, les diverses îles ou groupes d'îles que nous venons d'énumérer? Et d'abord, les Gezâyr el-Khaledât ou îles Éternelles représentent-elles les îles Fortunées des Romains? On pourrait le supposer au premier aspect, en les voyant échelonnées du sud au nord entre le premier et le troisième climat, et l'on pourrait même invoquer, à l'appui de cette identité, le témoignage de Soyouthy, compilateur d'un célèbre dictionnaire géographique arabe. Cependant c'est aux Açores que les traditions ultérieures ont placé les fameuses statues destinées à marquer les dernières limites connues de l'Occident; et la distance de dix degrés à l'ouest de la côte africaine est un nouvel argument que nous fournit Abou-el-Fédâ pour faire correspondre les îles Éternelles aux Açores. Un autre motif plus puissant encore, c'est qu'un savant géographe africain, Ebn Sa'yd, énonce que les Gezâyr el-Sa'âdeh, ou *îles du Bonheur*, dans lesquelles nous ne pouvons méconnaître les îles Fortunées de l'antiquité classique, sont situées précisément entre les îles Éternelles et le littoral d'Afrique.

Nous devons renoncer à déterminer en détail la synonymie géographique, soit ancienne, soit moderne, de toutes ces îles diverses; nous manquons de lumières suffisantes à cet égard. Tout ce que nous pouvons espérer, c'est de trouver, dans le récit d'une expédition de découvertes, que nous allons rapporter, quelques indices propres à nous faire reconnaître deux ou trois îles moins obscurément désignées.

La date de cette expédition n'est pas

(*) C'est là, ce nous semble, la véritable lecture d'un nom qui a été aussi transcrit *Ssâssyl*, *Dhâdhyl*, et *Schaslend*.

fixée : nous savons seulement qu'elle est antérieure au temps de l'Édrysy, né à la fin du onzième siècle de notre ère ; elle peut remonter au huitième siècle, auquel a commencé l'occupation de Lisbonne par les Arabes. Nous allons résumer ici purement et simplement la narration de l'Édrysy.

« C'est de Lisbonne que partirent huit mariniers, tous cousins germains, pour une expédition dont le but était de savoir ce que renferme l'Océan, et quelles en sont les limites. Ayant construit un navire de charge, et mis à bord de l'eau et des vivres pour plusieurs mois, ils prirent la mer au premier souffle du vent d'est ; après onze jours de navigation, ils trouvèrent une mer épaisse, fétide, semée d'écueils, dont ils redoutèrent les périls, ce qui leur fit changer la direction de leurs voiles pour courir au sud l'espace de douze journées ; ils atteignirent alors l'île d'El-Ghanam, ainsi nommée des nombreux troupeaux de menu bétail qui y paissaient sans berger. Il y avait une source d'eau courante ombragée de figuiers sauvages, mais la chair des têtes de bétail qu'ils tuèrent avait une telle amertume, qu'ils renoncèrent à en manger, et se contentèrent d'en emporter les peaux. S'étant rembarqués, ils naviguèrent encore douze jours vers le sud, et arrivèrent en vue d'une île qui paraissait habitée et cultivée ; comme ils en approchaient, ils se virent entourés de barques, faits prisonniers, et conduits dans une ville qui était sur le bord de la mer : descendus à terre, ils se trouvèrent au milieu d'une population basanée, de haute taille, à cheveux lisses, et dont les femmes étaient d'une grande beauté. Le troisième jour, il entra dans la maison où on les avait logés, un interprète parlant arabe, qui les questionna sur leur origine, leur pays, et le motif de leur venue ; deux jours après, ils furent conduits au chef de l'île, qui renouvela les mêmes questions, et auquel ils répondirent qu'ils avaient voulu explorer l'Océan pour en découvrir les limites. Le chef, à ces mots, se prit à sourire, et leur fit expliquer comment son père avait jadis envoyé aussi à la découverte, et comment, après un mois de vaines recherches, ses gens avaient été forcés de revenir. Il les assura d'ailleurs de sa bienveillance, et les fit reconduire à leur logis, jusqu'à ce que le vent d'ouest ayant soufflé, on vint les prendre, leur bander les yeux, et les embarquer. Après une navigation qu'ils estimèrent à trois journées et trois nuits, on les déposa sur le rivage, leur laissant les yeux bandés et les mains attachées derrière le dos : le silence régnait autour d'eux ; mais ayant enfin entendu quelques voix humaines, ils poussèrent de grands cris, et firent ainsi accourir à eux des Berbers qui leur rendirent la vue et la liberté. Ils apprirent alors qu'ils étaient à deux mois de chemin de Lisbonne ; et comme le plus considérable de la troupe, ému de pitié, s'écriait, en écoutant le récit de leur infortune, *Wasafy* (hélas !), ils prirent ce nom pour celui de la localité, qui a continué depuis lors d'être ainsi appelée. Ils revinrent à Lisbonne, assez confus de leur désappointement, et on ne les désigna plus que par l'épithète d'EL-MAGHROURYN ou *les Déçus*, qui resta depuis à la rue où ils habitaient. »

Quelles conclusions géographiques devons-nous tirer de ce récit ? Onze journées à l'ouest de Lisbonne, puis douze journées au sud, ont dû conduire à Madère : ce serait donc là l'île d'*El-Ghanam* ou d'*El-Aghnâm* (*), c'est-à-dire, du menu bétail, dont le nom a un singulier rapport de consonnance avec la dénomination italienne d'île de *Legname*, qui se trouve inscrite sur les portulans néo-latins avant que les Portugais l'eussent traduite littéralement par celle d'île de *Madeira*. Seulement, il est à observer que le mot de *Ghanam* ou *Aghnâm*, qui s'entend le plus ordinairement des troupeaux de moutons, désignerait plutôt ici des troupeaux de chèvres, dont la chair est rendue amère, suivant l'observation de l'ingénieux au-

(*) *El-Aghnâm* est le pluriel d'*El-Ghanam*.

teur d'une histoire naturelle des Canaries, M. Berthelot, par une plante, le coqueret, qu'elles broutent quelquefois.

Comme l'île de Râqâ a été indiquée dans le voisinage de la précédente, on en devrait induire que Râqâ, ou l'île aux Oiseaux, n'est autre que Porto-Santo, autour de laquelle le même naturaliste a remarqué une grande quantité de pygargues pêcheurs, au plumage rutilant.

Quant à l'île des Deux frères sorciers, où les Maghrouryn se rendirent ensuite en douze journées de navigation vers le sud, et d'où ils furent reconduits à Asafy en trois jours et trois nuits, il semble qu'on ne puisse la chercher ailleurs qu'à Lancelote, flanquée, à sa pointe septentrionale, des deux rocs, celui de l'est et celui de l'ouest, auxquels paraît faire allusion la fable arabe de la transformation des deux frères en rochers.

Les îles de Saint-Brandan.

Les récits arabesques que nous venons d'analyser se répandirent-ils dès lors dans la chrétienté? On le pourrait croire à certains traits de ressemblance qu'on voit percer dans les légendes chrétiennes en circulation dès le onzième siècle, chez les diverses nations de l'Europe, sur les navigations de quelques saints personnages à travers l'Océan occidental.

Les voyages fantastiques de saint Brandan, rejetés avec raison par les Bollandistes de leurs *Actes des saints,* figurent dans d'autres graves recueils moins sévèrement épurés; ils font surtout l'objet de nombreuses légendes, tant en prose qu'en vers, latines, françaises, anglo-normandes, anglaises, erses, galloises, flamandes, saxonnes, qui nous racontent minutieusement, non sans quelques variantes, ces merveilleuses navigations, dont, à notre tour, nous allons résumer ici les grands traits.

Brandan était un moine irlandais, fondateur, vers le milieu du sixième siècle, de l'abbaye de Cluainfert, de l'ordre de Saint-Benoît, où il mourut en 578, le 16 mai, quantième auquel l'Église l'a inscrit dans le martyrologe.

« Ayant un jour donné l'hospitalité au moine Barinte, qui revenait de courir l'Océan, il apprit de lui l'existence, au delà du *Mont de pierre*, d'une île appelée DÉLICIEUSE, où son disciple Mernoc s'était retiré avec plusieurs religieux de son ordre; Barinte était allé le visiter, et Mernoc l'avait conduit à une île plus éloignée vers l'Occident, où l'on n'arrivait qu'à travers une enceinte de brouillards épais, au delà desquels brillait une éternelle clarté : cette île était la TERRE PROMISE DES SAINTS.

« Brandan, saisi d'un pieux désir de voir cette île des Bienheureux, s'embarqua dans un navire d'osier recouvert de peaux tannées et soigneusement graissées, avec dix-sept religieux, parmi lesquels était saint Malo, alors adolescent. Ils naviguèrent vers le tropique, et, après quarante jours de mer, ils atteignirent une île escarpée, sillonnée de ruisseaux, où ils reçurent la plus gracieuse hospitalité et renouvelerent leurs provisions. Ils remirent à la voile dès le lendemain, et restèrent à errer au caprice des vents jusqu'à ce qu'ils furent portés vers une autre île, coupée de rivières poissonneuses, couverte d'innombrables troupeaux de brebis grosses comme des génisses; ils y renouvelèrent encore leurs provisions, et comme on était au samedi saint, ils choisirent un agneau sans tache pour célébrer, le lendemain, la pâque sur une île qu'ils voyaient à une courte distance. Celle-ci était nue, sans plages sablonneuses ni coteaux boisés : ils y descendirent pour faire cuire leur agneau; mais quand ils eurent disposé leur marmite et que le feu qu'ils allumaient au-dessous commença à flamber, l'îlot parut se mouvoir, et ils coururent effrayés vers leur barque, où saint Brandan était resté : il leur apprit alors que ce qu'ils avaient cru un îlot solide n'était autre chose qu'une baleine; et ils se hâtèrent de regagner l'île précédente,

laissant s'éloigner de son côté le monstre, sur le dos duquel ils voyaient, à deux milles de distance, flamber encore le feu qu'ils avaient allumé.

« Du sommet de l'île où ils étaient retournés, ils en aperçurent une autre, mais cette fois herbeuse, boisée et fleurie, où ils se rendirent, et trouvèrent une multitude d'oiseaux, qui chantèrent avec eux les louanges du Seigneur; cette île était le PARADIS DES OISEAUX. Les pieux voyageurs y restèrent jusqu'à la Pentecôte; et s'étant alors rembarqués, ils errèrent pendant plusieurs mois sur l'Océan. Enfin ils abordèrent à une autre île, habitée par des cénobites qui avaient pour patrons saint Patrice et saint Ailbée; ils célébrèrent avec eux la Noël, et ne reprirent la mer qu'après l'octave de l'Épiphanie.

« Un an s'était écoulé pendant ces pérégrinations, et ils recommencèrent sans interruption les mêmes courses pendant six autres années, se retrouvant toujours pour la Noël à l'île de Saint-Patrice et Saint-Ailbée, pour la semaine sainte à l'île des Moutons, pour la pâque sur le dos de la baleine, et pour la Pentecôte à l'île des Oiseaux. Mais la septième année, des épreuves toutes spéciales leur étaient réservées : ils furent sur le point d'être attaqués par une baleine, puis par un griffon, puis par des cyclopes. Ils virent diverses autres îles : d'abord une, grande et boisée, sur laquelle s'échoua la baleine qui les avait menacés, et qu'ils dépecèrent; puis une autre île très-plane, produisant de gros fruits rouges, et habitée par une population qui s'intitulait les HOMMES FORTS; ensuite une autre encore, embaumée par l'odeur des fruits en grappes sous le poids desquels pliaient les arbres qui les portaient, et rafraîchie par des sources limpides bordées d'herbages et de racines édules; après quoi ils allèrent célébrer la Noël au lieu accoutumé.

« Ayant ensuite navigué au nord, ils virent l'île rocheuse et couverte de scories, sans herbe ni arbre, où les cyclopes avaient leurs forges; ils s'en éloignèrent au plus tôt, et eurent le spectacle d'un immense incendie. Le lendemain, ils virent au nord une grande et haute montagne au sommet nébuleux, vomissant des flammes : c'était l'enfer. Revenus vers le sud, ils abordèrent une île petite, ronde, toute nue, au sommet de laquelle habitait un ermite qui leur donna sa bénédiction; puis ils voguèrent encore vers le sud pendant tout le carême, et se retrouvèrent successivement, pour la semaine sainte, pour la pâque, et pour la Pentecôte, aux lieux qui leur étaient fatalement assignés.

« Enfin le terme de leurs épreuves étant arrivé, ils s'embarquèrent de nouveau, avec des provisions pour quarante jours; après ce temps, ils entrèrent dans la zone d'obscurité qui entoure l'île des Saints; et quand ils l'eurent traversée, ils se trouvèrent inondés de lumière, au rivage de l'île tant cherchée. C'était une terre étendue, semée de pierres précieuses, couverte de fruits comme à la saison d'automne, éclairée d'un jour sans fin; ils la parcoururent sur un espace de quarante journées sans lui trouver de limite, et atteignirent un grand fleuve qui coulait au milieu; un ange leur apparut alors, pour leur dire qu'ils ne pouvaient aller au delà, et qu'ils devaient retourner dans leur patrie, emportant des fruits et des pierres précieuses de cette terre, réservée aux saints pour le temps où Dieu aura subjugué à la vraie foi toutes les nations de l'univers.

« Saint Brandan et ses compagnons rentrèrent alors dans leur navire, traversèrent de nouveau l'enceinte de ténèbres qui dérobe cette bienheureuse terre à la curiosité des mortels, et vinrent aborder à l'île des Délices, où ils se reposèrent trois jours; puis, ayant reçu la bénédiction de l'abbé de ce monastère, ils revinrent directement en Irlande raconter à leurs frères les merveilles qu'ils avaient vues. »

Tels sont les récits du onzième siècle.

Ce n'était point encore assez de merveilles, et Sigebert de Gemblours, qui rédigea dans le siècle suivant la

légende de saint Malo, trouva quelques particularités inédites à joindre à la relation de ce fameux voyage, dans lequel son héros avait jusqu'alors joué un rôle trop obscur : l'île tant vantée qu'il allait rechercher en compagnie de son ancien maître, s'appelait *Ima;* et quand ils l'eurent atteinte, saint Malo, qu'animait un zèle ardent pour la conversion des infidèles, se hâta de ressusciter un géant qui y était enterré, afin de l'instruire dans la vraie foi et de le baptiser sous le nom de *Mildus,* après quoi il le laissa mourir de nouveau.

En recherchant quel est le canevas géographique sur lequel sont brodées ces légendes merveilleuses, on ne peut manquer d'être frappé de l'ordre où se succèdent constamment, en cette pérégrination septennale, l'île aux grosses brebis, celle des oiseaux, enfin celle de Saint-Patrice et Saint-Ailbée, lesquelles offrent comme un vague reflet des îles d'El-Ghanam ou du menu bétail, d'El-Thoyour ou des oiseaux, et de Scherham et Schabram ou des Deux frères sorciers des voyageurs et des géographes arabes (*); et la baleine qui vient jouer le rôle d'une île au milieu de ce récit, mais qui s'éveille et se meut quand on allume du feu sur son dos, ne semble-t-elle pas empruntée de l'épisode tout semblable qu'on trouve dans la relation du septuple voyage de Sindbâd le marin? L'idée même du griffon aux serres menaçantes n'est-elle pas prise du grand oiseau rokh qui enlève Sindbâd?

D'un autre côté, cette montagne haute et nébuleuse qui vomit des flammes échappées de l'enfer, n'offre-t-elle pas un rapport marqué avec l'île d'Enfer, ainsi dénommée sur les cartes du moyen âge, et que nous appelons aujourd'hui Ténérife? L'île des Délices et la Terre-Promise des Saints ne devraient-elles point aussi être considérées comme une transformation des îles du Bonheur et des îles Éternelles des Arabes?

Sans nous perdre en conjectures de ce genre, voyons ce que les traditions ultérieures ont fait des indications géographiques de saint Brandan. Dès le douzième siècle, Honorius d'Autun racontait, dans son Image du monde, « qu'il y avait dans l'Océan une cer« taine île agréable et fertile par-dessus « toutes les autres, inconnue aux « hommes, découverte par quelque « hasard, puis cherchée sans qu'on « pût la retrouver, et enfin appelée « *Perdue :* c'était, disait-on, celle où « Brandan était venu. » Dans la carte vénitienne des frères Pizzigani en 1367, dans celle d'un anconitain dont le nom est effacé, conservée dans la bibliothèque de Weimar et portant la date de 1424, dans celle du génois Beccaria en 1435, le groupe de Madère est intitulé Iles-Fortunées de saint Brandan. Sur le fameux globe de Martin de Beheim en 1492, c'est à une grande île beaucoup plus occidentale et placée au voisinage de l'équateur, qu'appartient l'inscription suivante : « L'an « 565 après la naissance de Jésus-« Christ, saint Brandan arriva avec « son navire dans cette île, où il vit « beaucoup de choses merveilleuses; et « après sept ans écoulés, il s'en re« tourna dans son pays. » Quand ces parages de l'Océan furent mieux connus, on transporta l'île de Saint-Brandan, avec des dimensions beaucoup moindres, dans l'ouest de l'Irlande, ainsi qu'on le voit au seizième siècle sur les cartes d'Ortélius; puis elle disparut tout à fait de l'Océan occidental pour s'aller réfugier dans la mer des Indes, où nous la reverrons en compagnie de Cerné.

Mais ses anciennes voisines d'occident ne purent croire à un si complet abandon; elles supposèrent que l'île capricieuse se dérobait malicieusement à leur vue, mais qu'elle se laissait quelquefois entrevoir (*) comme la

(*) Ce rapprochement des récits arabes et de la légende de saint Brandan est si naturel, que M. Reinaud de l'Institut a été conduit de son côté à le signaler également dans le beau travail qu'il prépare sur la géographie d'Aboulféda.

(*) Christophe Colomb, dans son journal (publié en 1825 par le savant Navarrete),

folâtre jouvencelle du Cygne de Mantoue, et jetait sur leurs bords des citrons, des fruits étrangers, même des arbres entiers !

« Malo me Galatea petit lasciva puella,
« Et fugit ad salices, et se cupit antè videri. »

Et cédant à de telles agaceries, on la cherchait sans la pouvoir découvrir, mais on ne doutait pas de son existence; et quand, à Évora, Emmanuel de Portugal signait, le 4 juin 1519, l'abandon de ses prétentions sur les îles Canaries, il y comprenait expressément l'île Cachée, l'île Non-Trouvée, comme on l'appelait alors.

On la cherchait mal sans doute! c'est du moins ce que pensèrent en 1526 Fernando de Troya et Fernando Alvarez, tous deux habitants de la grande Canarie, qui se promirent bien d'être plus habiles dans leur exploration, mais qui revinrent après de vaines courses, sans avoir rien découvert; l'anglais Thomas Nicholls, qui écrivait à cette époque, était disposé à croire, lui, que l'île de Saint-Brandan n'était autre que Madère.

Mais voilà qu'en 1570 l'île fugace se laissa voir si fréquemment, si nettement, qu'on ne douta plus de la facilité de l'atteindre : cependant on voulut bien prendre ses mesures pour ne la point manquer. Le docteur Hernan Perez de Grado, premier juge de l'audience royale de Canarie, expédia, le 3 avril, une commission officielle aux tribunaux des trois îles de Palma, de Fer et de Gomère, pour procéder à une enquête exacte à ce sujet : sur quoi Alonso de Espinosa, gouverneur de l'île de Fer, entendit plus de cent témoins qui affirmaient avoir vu dans le nord-ouest, à environ quarante lieues de Gomère, et sous le vent de Palma, l'île où il s'agissait d'aborder.

A Palma, ce fut bien autre chose : on n'y entendit que trois témoins, il est vrai, mais quels précieux témoins! trois Portugais de Sétubal, parmi lesquels le pilote Pero Velho, habitué aux voyages du Brésil! les autres avaient vu l'île de Saint-Brandan, eux y avaient touché, et la tempête les y avait spontanément portés : ils étaient entrés dans une anse ouverte au sud, avaient sauté à terre, bu de l'eau fraîche d'un ruisseau, remarqué sur le sol l'empreinte répétée d'un pied humain double de la grandeur commune (*), trouvé une croix attachée à un tronc d'arbre par un clou dont la tête était large comme une pièce d'un réal, et près de là trois pierres assemblées en triangle et entre lesquelles on avait naguère fait du feu, pour cuire sans doute les mollusques dont les coquilles étaient jonchées à l'entour; ils s'étaient enfoncés dans les bois à la poursuite de quelques vaches, chèvres et brebis; mais l'approche de la nuit et la crainte que le vent n'emportât le navire déterminèrent Pero Velho à se rembarquer précipitamment, sans attendre deux hommes de son équipage qui étaient descendus à terre avec lui; il prit le large pour laisser passer ce grain et voulut revenir ensuite prendre ses deux matelots, mais il eut la douleur de ne pouvoir retrouver l'île.

Le chanoine Pedro Ortiz de Funez recueillit de son côté, à Ténérife, le témoignage de Marcos Verde, qui avait eu pareillement le privilége de débarquer à Saint-Brandan : en revenant de la croisière de Barbarie, pendant les expéditions espagnoles d'Afrique, il se trouva en vue d'une île inconnue qu'il supposa être Saint-Brandan, et où il vint atterrir le soir, dans une anse formée par l'embouchure d'un marigot; il descendit à terre avec quelques compagnons; l'île leur parut déserte, et s'étant rembar-

rappelle, sous la date du 9 août 1492, que des habitants de Ferro, venus en 1454, lui avaient assuré voir tous les ans cette terre à l'occident; et des habitants de Gomère lui avaient affirmé la même chose. Puis, en 1484, il avait vu en Portugal des gens de Madère qui venaient demander au roi une caravelle pour aller à la découverte de cette île, qui leur apparaissait toujours dans la même direction.

(*) Sans doute celui du géant Mildus ressuscité par saint Malo.

qués à cause de la nuit, ils furent assaillis d'un tel vent qu'ils eurent hâte de fuir cette côte inhospitalière.

Après de telles affirmations, il n'y avait plus à conserver de doutes : et une flottille commandée par Fernando de Villalobos, gouverneur de Palma, sortit de cette île pour aller à la découverte; mais Saint-Brandan demeura encore introuvable.

On ne se découragea point, et en 1604 on confia une nouvelle expédition au pilote consommé Gaspar Perez de Acosta, aidé des conseils du franciscain Lorenzo Pinedo, habile dans la science pratique de la mer; mais ils ne virent aucune terre ni aucun des indices qui peuvent en déceler le voisinage. Ce désappointement refroidit, au moins pour quelque temps, l'ardeur des recherches nautiques dont Saint-Brandan avait été l'objet; mais de nouveaux témoignages de son existence venaient toujours s'ajouter à la masse de ceux qu'on avait antérieurement recueillis, et faisaient revivre la confiance que l'inutilité constante des précédentes explorations avait affaiblie.

Un aventurier français raconta à Abreu Galindo (*) qu'ayant été assailli par la tempête dans les parages des Canaries, il arriva démâté à une île inconnue extrêmement boisée, y débarqua, et abattit un arbre pour réparer sa mâture; mais que pendant que ses hommes le dégrossissaient, l'atmosphère devint si chargée qu'ils abandonnèrent leur travail pour regagner le navire et prendre le large, en sorte que le lendemain ils entrèrent à Palme.

D'un autre côté, le colonel Roberto de Rivas constata que le capitaine d'un navire canarien avait cru passer en vue de Palme, et que le lendemain, croyant toucher à Ténérife, c'était Palme qu'il avait trouvée en réalité; d'où il concluait que la premiere île devait être Saint-Brandan.

(*) Le franciscain Juan de Abreu Galindo, dont le livre traduit en anglais par George Glass a été publié à Londres en 1764, écrivait lui-même en 1633.

Les tempêtes du nord-ouest amenaient d'ailleurs toujours sur les plages de Fer et de Gomère des fruits, des branches d'arbres fraîchement arrachées; et l'île fantastique continuait d'apparaître aux habitants de Fer et de Palme : si bien qu'en 1721, le capitaine général don Juan de Mur y Aguirre résolut de tenter encore une nouvelle expédition, qu'il confia au capitaine don Gaspar Dominguez, en lui adjoignant pour chapelain le dominicain Pedro Conde et le cordelier Francisco del Christo. Le navire partit de Sainte-Croix de Ténérife vers la fin de l'automne; mais cette fois comme les autres l'heure de la découverte de Saint-Brandan n'était point arrivée : et l'on renonça définitivement à toute nouvelle tentative de ce genre.

Mais on ne cessa point d'apercevoir au loin, dans de certaines circonstances atmosphériques, cette île insaisissable, dont quelques dessinateurs recueillirent l'image; le prêtre canarien don Joseph de Viera y Clavijo, historien judicieux de sa patrie, connaîssait un grand nombre de pareils dessins; il en cite seulement un de Prospero Cazorla, un autre fait en 1730 par le bénéficier don Juan Smalley, et il publia lui-même celui qu'avait esquissé à Gomère, le 3 mai 1759, vers six heures du matin, en présence de plus de quarante témoins, un franciscain plein de bonne-foi et d'amour de la vérité.

Tous les dessins, tous les récits, s'accordaient à présenter l'île de Saint-Brandan comme allongée du nord au sud, et formée de deux cimes inégales (dont la plus haute est au nord) ayant entre elles une dépression considérable, qui, vue à la lunette, paraissait couverte d'arbres. Au surplus, on reconnaissait unanimement que l'île, dans son ensemble, offrait une parfaite ressemblance avec celle de Palme. Là est précisément le mot de l'énigme : l'apparition de Saint-Brandan n'est autre chose que le phénomène expliqué par Monge à l'armée d'Égypte : c'est un effet de mirage, c'est la réflexion de Palme elle-même par des nuages spé-

culaires amoncelés dans le nord-ouest; c'est la fée Morgane qui se joue de la crédulité des Canariens, et dont la capricieuse baguette crée ou détruit les illusions d'optique qui les ont tant de fois déçus.

Il est vrai que Morgane n'a pu leur envoyer ces fruits exotiques, ces rameaux verts, ces arbres entiers que la mer jette sur leurs côtes : mais c'est l'ouragan qui les a arrachés des côtes américaines et les a lancés à travers l'Atlantique. Et cette île boisée où Pero Velho, où Marcos Verde, où l'aventurier français ont abordé, elle n'est pas non plus l'œuvre de Morgane; mais peut-on y méconnaître Madère?

Les Iles nouvellement trouvées, du quinzième siècle.

Saint Brandan et saint Malo n'étaient point les seuls à qui le moyen âge eût dédié quelques îles fantastiques de l'Océan occidental. Ils avaient seulement l'avantage d'une double priorité dans l'ordre chronologique, puisque leur légende remontait jusqu'au sixième siècle, et qu'elle eut cours en Europe dès le onzième.

De pieux évêques espagnols chassés de leurs siéges par l'invasion des Maures, au huitième siècle, trouvèrent à leur tour un lieu de refuge au milieu de l'Océan; mais leur asile ne fut pas révélé au monde avant le quinzième.

La plus ancienne indication explicite que nous ayons pu trouver de ce double fait, est consignée dans une légende de quelques lignes inscrite en vieil allemand sur le fameux globe dressé en 1492, pour la ville de Nuremberg, par le cosmographe navigateur Martin de Beheim; en voici la traduction littérale :

« Quand on se reporte à l'année 734 « après la naissance du Christ, alors « que toute l'Espagne fut envahie par « les mécréants d'Afrique, alors aussi « l'île *Antilia*, nommée *Septe Citade* « (les Sept Cités), ci-dessus figurée, « fut peuplée par un archevêque de « Porto en Portugal, avec six autres « évêques, et d'autres chrétiens hom« mes et femmes, lesquels s'étant en« fuis d'Espagne sur des vaisseaux, y « vinrent avec leurs bestiaux et leur « fortune. C'est par hasard qu'en l'an« née 1414 un navire d'Espagne s'en « approcha de très-près. »

Et d'après le rapport sans doute du pilote de ce navire, les portulans rédigés depuis cette époque furent enrichis de l'île Antilia, que l'on voit en effet dessinée sur une carte conservée dans la bibliothèque grand-ducale de Weimar, et qui fut composée en 1424 par un cosmographe anconitain dont le nom est effacé; puis sur la carte du génois Beccaria, datée de juillet 1435, et qui se conserve dans la bibliothèque de Parme; pareillement sur la carte du vénitien Andréa Bianco, publiée par Formaléoni, et qui porte la date de 1436; et encore sur la carte du génois Bartholomeo de Pareto, publiée par Andrés, et datée du 1er janvier 1455; j'allais oublier une carte de l'anconitain Andréa Benincasa, de 1476, appartenant à la bibliothèque de Genève : enfin, le globe de Martin de Beheim vient clore cette liste des monuments géographiques où est consignée la tradition de cette île fantastique d'Antilia, que les découvertes de Colomb devaient faire reculer vers les ténèbres de l'Occident, jusqu'à ce qu'il plût aux cosmographes d'en appliquer le nom aux îles du Nouveau-Monde, que nous connaissons aujourd'hui sous la dénomination d'Antilles.

Cette île était désignée en 1474, par le savant docteur florentin Paul Toscanelli, dans les lettres qu'il adressait à la cour de Portugal et à Christophe Colomb, comme l'une des relâches intermédiaires sur la route de Lisbonne aux Indes par l'ouest : et il envoyait en même temps une carte dessinée de sa main, où il montrait la distance totale de Lisbonne au fameux port chinois de Quinsay, jalonnée par les grandes îles d'Antilia et de Zipangu, de telle manière qu'il fallait compter vingt-six *espaces* de Lisbonne à Quinsay, et dix *espaces* seulement entre Antilia et Zipangu.

Tout le monde sait que Zipangu n'est

autre chose que le Giapan-Koué, ou Japon, et que le nom en était parvenu en Europe par les récits de Marc Polo; c'était la dernière terre connue de l'Orient, comme Antilia était la dernière terre connue (ou censée connue) de l'Occident : évaluer la distance de l'une à l'autre, c'était mesurer la route à faire pour achever le tour du monde; noble préoccupation de quelques esprits supérieurs de cette époque, à la tête desquels il faut pieusement garder la première place à Colomb, dont toutes les facultés se concentraient sur cette grande pensée, et dont le dévouement sublime en devait poursuivre l'accomplissement à travers les obstacles et les dégoûts de toute espèce. Toscanelli l'aidait à combattre les répugnances de la cour de Portugal en représentant cette navigation aventureuse comme moins difficile et moins longue que ne le pensait le vulgaire : il n'y avait, sur sa carte, de mer absolument inconnue que sur une étendue de dix espaces ou intervalles de méridiens, chacun de ces intervalles, à la hauteur de Lisbonne, ne valant que deux cent cinquante milles nautiques : en d'autres termes, la carte de Toscanelli étant dessinée sur un cadre de projection où les méridiens et les parallèles étaient tracés de cinq en cinq degrés, l'île Antilia et le Japon s'y trouvaient placés à une distance mutuelle de cinquante degrés de longitude, sur le parallèle de Lisbonne, où le décroissement des longitudes ne laissait plus au degré qu'une valeur de cinquante milles nautiques.

Aujourd'hui que nous n'avons plus la carte de Toscanelli, ces indications ne suffisent pas à nous instruire complétement de la position qu'il assignait à cette Antilia, dont il ne lui venait pas même à la pensée que l'existence pût être révoquée en doute; l'intervalle total de vingt-six espaces ou cent trente degrés entre Lisbonne et Quinsay, comment était-il distribué quant aux distances de Quinsay au Japon, et de Lisbonne à Antilia? C'est ensemble seize espaces ou quatre-vingts degrés dont nous ignorons la répartition dans l'opinion du docteur florentin : heureusement que le globe de Martin de Beheim, savant mathématicien lui-même comme Toscanelli, nous est d'un grand secours pour la solution de ce problème, car il présente aussi, probablement sur les mêmes données, et peut-être comme copie pure et simple, en cette partie, de la carte du savant de Florence, cent trente degrés ou vingt-six espaces entre Lisbonne et l'emplacement de Quinsay, dont cinquante degrés ou dix espaces entre Zipangu et Antilia; il y a donc tout lieu de croire qu'il s'accordait non moins exactement avec Toscanelli pour le surplus, et que les trente-cinq degrés ou sept espaces qu'il marque entre l'emplacement de Quinsay et Zipangu, ainsi que les quarante-cinq degrés ou neuf espaces entre Lisbonne et Antilia, sont précisément les mesures que le Florentin avait calculées.

Il serait curieux sans doute d'arrêter un moment son attention sur ces premiers indices du retour à la projection graduée des cartes géographiques, laissée en oubli depuis Ptolémée, et reprise désormais avec des similitudes et des différences également intéressantes à observer, le premier méridien demeurant fixé aux îles Fortunées, tandis que Lisbonne reculait à l'est jusqu'au quinzième degré. Mais ce n'est point ici le lieu de se laisser entraîner à de telles considérations; et d'ailleurs le plus accompli des voyageurs et des géographes de notre temps, Alexandre de Humboldt, n'a-t-il pas promis au monde savant, à la suite de son *Histoire de la géographie du nouveau continent*, celle des *progrès de l'astronomie nautique aux quinzième et seizième siècles?* Et qui oserait s'aventurer au-devant de lui dans une telle carrière?

Qu'il nous suffise de remarquer, sur le globe de Beheim, que nous regardons comme une copie ou une réminiscence de la carte de Toscanelli en cette partie, l'emplacement de Quinsay tombant sous 245° de longitude orientale, Zipangu sous 280°, Antilia sous

330°, et Lisbonne sous 15°. Ainsi, en partant de la cour de Portugal, on n'avait à parcourir que 2 250 milles nautiques jusqu'à Antilia, et alors 2 500 milles seulement séparaient du Japon, éloigné lui-même de 1 750 milles du grand port des Chinois.

Mais cette île ainsi jetée entre le Portugal et le Japon, elle était donc bien connue des marins d'alors? Probablement, puisque Toscanelli, dans sa réponse aux questions de la cour de Portugal, parle avec si peu d'hésitation de « l'île d'Antilia dont vous « avez connaissance, et que vous nom- « mez, vous autres, des Sept Cités. » Fernand Colomb, dans la Vie qu'il nous a laissée de son père (*), semble croire pourtant que ce n'était qu'une réminiscence de l'île Atlantique visitée par les Carthaginois, suivant le livre aristotélique des *Ouï-dire merveilleux :*

« Quelques Portugais, » dit-il, « l'ins- « crivaient sur leurs cartes avec le nom « d'Antilia, bien qu'elle ne s'accordât « pas avec la position donnée par Aris- « tote; aucun ne la mettait à plus de « deux cents lieues environ directe- « ment à l'occident des Canaries et « des Açores. Ils tiennent pour cer- « tain que c'est l'île des Sept Cités, « peuplée par des Portugais au temps « où l'Espagne fut enlevée au roi don « Roderic par les Maures, c'est-à-dire « en l'année 714 de Jésus-Christ. « A cette époque, dit-on, sept évêques « s'embarquèrent, et se rendirent avec « leurs gens et leurs navires à cette île, « où chacun d'eux fonda une cité; et « afin que les leurs ne pensassent plus « à retourner en Espagne, ils brûlèrent « les navires, ainsi que tous les cor- « dages et autres objets propres à la « navigation. Or, certains Portugais « discourant de cette île, il y en avait « tel qui affirmait que beaucoup de ses « compatriotes y étaient allés, mais « n'avaient jamais pu en revenir; on « dit particulièrement que, du vivant « de l'infant dom Henri de Portugal, « un navire du port de Portugal fut « poussé par la tempête sur cette île « Antilia, et que l'équipage étant des- « cendu à terre, fut conduit à l'église « par ceux de l'île, qui voulaient voir « si c'étaient des chrétiens, et s'ils sui- « vaient le rit romain; et ayant vérifié « qu'ils l'observaient, ils les prièrent « de ne point partir avant l'arrivée de « leur seigneur, qui était absent, et « qui leur aurait fait beaucoup d'ac- « cueil et de largesses; et on le fit « aussitôt prévenir. Mais le patron et « les matelots craignirent d'être rete- « nus, et que le peuple, pour rester in- « connu, ne brûlât leur navire; et ils « repartirent ainsi pour le Portugal, « espérant être récompensés de cela « par l'infant. Celui-ci les reprit sévè- « rement, et leur ordonna d'y retour- « ner au plus vite; mais le patron, ef- « frayé, s'enfuit de Portugal avec le « navire et l'équipage. On dit, de plus, « que, pendant qu'ils étaient à l'église « dans l'île, les hommes du bord ayant « ramassé du sable pour la cuisine, re- « connurent que le tiers en était de « l'or pur. Un certain Diègue de Tiene « alla aussi à la recherche de cette île; « son pilote, appelé Pierre de Velasco, « natif de Palos de Moguer, raconta à « Christophe Colomb, à Sainte-Marie « de la Rabida, qu'ils étaient partis du « Fayal et avaient navigué plus de « cent cinquante lieues au sud-ouest, « et que, revenant alors en arrière, ils « étaient arrivés en vue de l'île de « Flores, d'où ils étaient allés, en con- « tinuant au nord-est, atterrir au cap « Sainte-Claire en Irlande, et s'en « étaient retournés aussitôt à leur île.

(*) Ce livre fut écrit originairement en espagnol par Fernand Colomb, dont le manuscrit autographe fut donné par Louis Colomb, fils de Diego et neveu de Fernand, à un seigneur génois, Baliano de Fornari, qui résolut d'en publier simultanément une triple édition, espagnole, italienne, et latine; mais la version italienne seule, exécutée par Alphonse d'Ulloa, parut à Venise en 1571; et l'original espagnol s'étant perdu, c'est sur cette version italienne qu'ont été faites les traductions peu fidèles de Cotolendy en français, et de Barcia en castillan. C'est dire assez que l'édition italienne est la seule qui puisse aujourd'hui être alléguée dans un travail sérieux.

« Ceci leur était arrivé plus de qua-« rante ans avant la découverte des « Indes occidentales. »

Mais, après cette grande découverte, la fantastique Antilia devait disparaître, et toutes les traditions qu'on y rattachait s'effacer; cependant un écrivain espagnol du seizième siècle, l'auteur bien connu d'un *Traité de l'art de naviguer*, Pierre de Médine, s'en mettait encore en peine dans son livre *Des grandeurs et choses mémorables de l'Espagne*. « Non loin de l'île de Madère, » écrivait-il, « est une autre île qui se nomme Antilia, qui ne se voit plus aujourd'hui. Je l'ai trouvée figurée sur une carte marine fort ancienne, et comme on n'en a aucune information, je me suis appliqué à chercher de tous côtés si j'en pourrais découvrir quelque trace ou renseignement; et dans un Ptolémée qui avait été adressé au pape Urbain, je trouvai cette île indiquée, avec la légende suivante (*) : « Cette île Antilia « fut autrefois découverte par les Portu-« gais; mais aujourd'hui on ne la ren-« contre plus quand on la cherche : « on y a trouvé des gens parlant la « langue espagnole, qu'on dit s'être « réfugiés dans cette île en fuyant de-« vant les Barbares qui envahirent l'Es-« pagne sous le règne du roi Roderic, « le dernier qui gouverna l'Espagne « au temps des Goths. Ils ont là un « archevêque avec six autres évêques, « et chacun d'eux a sa cité propre; ce « qui fait que beaucoup de gens l'ap-« pellent île des Sept Cités; le peuple « y vit très-chrétiennement, comblé de « toutes les richesses de ce monde. » Cette île, telle qu'elle était figurée sur la carte, a quatre-vingt-sept lieues dans sa plus grande longueur, qui est du nord au midi, et vingt-huit de large, avec l'indication de beaucoup de ports et de rivières. Dans le Ptolémée dont il est parlé ci-dessus, elle est située à peu près sur le même parallèle que le détroit de Gibraltar, à 36° et demi de latitude. On dit qu'en naviguant on voit cette île de loin, mais qu'en s'en approchant on ne la trouve plus. »

Le pape Urbain auquel fait ici allusion Pierre de Médine, ne peut être qu'Urbain VI, qui siégea de 1378 à 1389; si donc la légende lue sur un exemplaire de Ptolémée qui avait appartenu à ce pontife, y était portée dès l'époque de la confection de ce manuscrit, nous aurions là une preuve que les récits de l'île Antilia avaient commencé à se répandre dès le quatorzième siècle, une trentaine d'années avant l'époque à laquelle nous avons cru devoir en rapporter l'origine d'après les indications de Martin de Beheim. Mais il est probable que l'Antilia et sa légende figuraient, dans le Ptolémée dont il s'agit, sur une de ces cartes supplémentaires que les cosmographes des quinzième et seizième siècles se plaisaient à ajouter successivement aux exemplaires manuscrits et aux éditions imprimées du géographe alexandrin; et nous persistons à croire que si la tradition populaire de la fuite des sept évêques à travers l'Océan peut remonter jusqu'à une date plus ancienne, l'application de cette tradition à une île déterminée, soit réelle, soit imaginaire, comme l'Antilia des cartes marines dont j'ai donné la liste, cette application, dis-je, ne doit pas être cherchée plus haut que l'année 1414, désignée par le cosmographe de Nüremberg comme celle où un navire espagnol eut connaissance, au delà de Madère, d'une terre jusqu'alors inaperçue; terre qui n'était

(*) Voici cette légende dans le latin original, suivant la transcription de Pierre de Médine :

« Ista insula Antilia aliquandò a Lusitanis est inventa, sed modò quando queritur non invenitur. Invente sunt in illa gentes qui hispanica lingua loquuntur. Que tempore regis Roderici qui ultimus Hispaniam tempore Gothorum rexit, ad hanc insulam a facie Barbarorum qui tunc Hispaniam invaserant, fugisse creduntur. Habent hîc unum archiepiscopum cum sex aliis episcopis, et quilibet illorum suam habet propriam civitatem, quare a multis Insula Septem Civitatum dicitur. Hic populus christianissimè vivit, omnibus divitiis seculi hujus plenus. »

peut-être en réalité que le groupe des Açores imparfaitement observé, mais qui devint, par l'exagération si commune en pareille occurrence chez les cartographes, la grande île Antilia ou des Sept-Cités.

D'où vient ce nom d'Antilia? Ce n'est point chose facile à dire; toutes les étymologies proposées jusqu'à présent nous semblent fort peu satisfaisantes, et il nous paraît plus sage de s'abstenir tout à fait que d'opter entre elles. Les uns ont supposé qu'il y fallait voir une *île antérieure;* d'autres, plus savants, ont cru y reconnaître la Gézyret *el-Tennyn* ou île du Dragon des cosmographes arabes; d'autres encore y ont peut-être entrevu quelque rapport avec le nom d'*Atlantis;* cette dernière étymologie a du moins le mérite d'être la plus ancienne, et peut-être contemporaine de la première apparition de l'île sur les cartes; on trouve du moins dans un document géographique, portant la date de 1455, la désignation que voici : « Cette île est « appelée isle *de Antiliis;* Platon, qui « fut un grand et savant philosophe, « assure que cette île était presque « aussi grande que l'Afrique; et il dit « que dans cette mer se voient de « grands heurtements des courants qui « passaient sur cette île sablonneuse, « à raison desquels sables la susdite « île s'est presque effondrée par la « volonté de Dieu; et cette mer est « appelée mer de Batture. »

Sur la plupart des cartes anciennes que nous avons citées plus haut, l'île Antilia n'est point isolée; elle fait partie d'un groupe auquel est appliquée dans son ensemble la désignation de *Insulæ de novo repertæ,* ou îles nouvellement découvertes, et qui se compose, dans les cartes les plus complètes à cet égard, de quatre îles, savoir : *Antilia* elle-même, la plus considérable de tout le groupe, formant à peu près un parallélogramme d'environ quatre-vingts lieues de long du sud au nord, sur vingt lieues de large de l'est à l'ouest; tout auprès, à vingt lieues seulement à l'ouest d'Antilia, et parallèlement à elle, une petite île presque carrée, de douze lieues de long sur dix de large, appelée du nom de *Roylo;* à soixante lieues au nord et dans le prolongement d'Antilia, une autre grande île allongée, ayant à son tour cinquante lieues du sud au nord et quinze lieues de l'est à l'ouest; enfin, à l'extrémité septentrionale de celle-ci, une petite île semi-circulaire de douze lieues de base, terminant le groupe, et portant le nom de *Tanmar :* quant au nom de la troisième, il a été l'objet d'élucubrations qui méritent une mention particulière.

On avait peu examiné les monuments cartographiques du moyen âge, lorsque Formaléoni, savant libraire de Venise, occupé d'une édition italienne de l'Histoire des voyages, consulta les cartes d'André Bianco, conservées à la bibliothèque de Saint-Marc, et sur lesquelles notre célèbre d'Ansse de Villoison avait éveillé l'intérêt de l'Europe : il les jugea si curieuses, qu'il en fit le sujet d'une dissertation spéciale destinée à les faire connaître avec quelque détail. Les îles de l'océan Atlantique avaient principalement attiré l'attention, surtout Antilia, où l'on croyait trouver une révelation anticipée de la découverte des Antilles d'Amérique; quant au nom de l'autre grande île, on n'apercevait pas clairement ce qui était écrit, à ce qu'assure le célèbre abbé Andrés, qui examina aussi l'atlas de Bianco; mais Formaléoni lut ou crut lire *De la man Satanaxio,* qu'il traduisit par : *île de la main de Satan.*

« Cette dénomination, » dit-il, « m'a fait alambiquer le cerveau en conjectures. Après les plus profondes recherches dans tous les auteurs de géographie ancienne, du moyen âge, et moderne, je n'avais rien pu découvrir, sauf, dans les mémoires du vénitien Domenico Mauro Negro, la mention d'une certaine île *de Mana*, qui pourrait bien être notre île *Delaman;* mais, dans tout son ouvrage, je n'ai pu trouver à cet égard de renseignements suffisants. J'ai feuilleté vainement Corvino, Girava, Appianus, Lilio de Vicence, et autres écrivains des

siècles inférieurs : partout j'ai trouvé un profond silence. Enfin, ce que je n'ai pu découvrir dans les livres de géographie, je crois l'avoir rencontré dans un ancien petit roman, intitulé : le *Pèlerinage de trois jeunes gens*, par Christophe Arménien : il y est fait mention d'une certaine région de l'Inde, où chaque jour on voyait sortir de la mer une grande main ouverte, qui, la nuit, saisissait les habitants, et les entraînait au fond de la mer.

« L'Inde était alors, comme chacun sait, le pays des merveilles, et comprenait toutes les terres et les îles imaginaires ou mal connues : opinion si bien enracinée, que les Espagnols et les Français même donnent encore le nom d'Indes occidentales aux îles Antilles. La main monstrueuse ne pouvait être certainement que celle d'un démon, et d'un grand démon, puisqu'elle paraissait d'une grandeur prodigieuse : voilà la preuve que c'était la main de Satan, le prince des ténèbres successeur de Pluton. Que le pays molesté par cette main diabolique fût île ou continent, peu importait; il suffisait de savoir que la chose était ainsi, et de croire à la vérité du fait. Or il paraît que Bianco y croyait, puisqu'il en fait expressément mention dans sa carte, et nomme l'île *de la main de Satan* »

Voilà une explication ingénieuse sans doute, mais qui ressemble quelque peu à celle de la dent d'or; rien n'est moins prouvé en effet que l'exactitude de Formaléoni dans le déchiffrement des mots qu'il a cru lire *de la man Satanaxio*. En comparant la carte de Bianco avec celles où la même inscription devrait se trouver, on cherche en vain cette dénomination singulière qui a tant occupé l'esprit du savant vénitien; sur les unes, le nom de l'île manque tout à fait; l'île elle-même a été effacée sur la carte de Pareto; mais sur celle de Beccaria, la plus complète de toutes, on voit le nom unique de *Satanagio* (*), qui est évidemment le même que *Sàtanaxio* de la carte de Bianco; et l'on est conduit à penser que le mot lu *Delaman* par Formaléoni, sur cette dernière carte, est un nom distinct appartenant à la petite île semi-circulaire voisine, et que Beccaria, ainsi que Pareto, appellent Tanmar. Ce ne serait donc plus *la main de Satan*, qui, d'un conte indien, aurait passé sur les monuments géographiques du quinzième siècle.

Mais, du moins, Satan ne s'y est-il pas impatronisé sous ces formes vénitienne et génoise de *Satanaxio* et *Satanagio?* Vraiment on pourrait être tenté de n'en rien croire si l'on réfléchit que ce nom peut se lire aussi bien *S. Atanaxio* ou *S. Atanagio*, ce qui transforme aussitôt le prince des ténèbres, l'abominable Satanas, en un saint du calendrier, le glorieux saint Athanase, dont la fête se célèbre le 2 mai, époque bien voisine du 13 avril et du 8 mai, qui ont valu à certaines autres îles de la même mer les noms de Saint-George et de Saint-Michel. Nous laissons à nos lecteurs la faculté d'opter pour celle des deux dénominations qui leur paraîtra le mieux fondée; mais nous ne saurions dissimuler que l'application du nom de Saint-Athanase nous paraît beaucoup plus conforme à l'esprit et aux habitudes des marins de ce temps, bien que l'enfer même ait pris rang dans leur nomenclature insulaire, comme nous l'exposerons tout à l'heure.

En résumé, les *îles nouvellement trouvées* d'Antilia, Roylo, S. Atanagio et Tanmar, disparurent successivement des cartes (d'où Antilia s'effaça la dernière), sans que l'histoire de leur existence ait été éclaircie pour nous; c'est une énigme dont le mot semble désormais perdu sans retour.

Mais ces îles n'étaient pas les seules auxquelles fût appliquée cette dénomination générale d'*îles nouvellement trouvées*; elle avait désigné, bien auparavant, des découvertes beaucoup moins problématiques, auxquelles nous allons consacrer un article séparé.

(*) On a quelquefois lu fautivement *Sarastagio* et *Saravagio*, comme on a lu *Bedrazius* le nom de l'auteur, et *Danmar* ou *Canmar* pour *Tanmar*.

Les découvertes antérieures aux explorations officielles.

Jusqu'ici, nous n'avons guère exposé que les notions vagues et incertaines recueillies par une science naissante, imparfaite, qui se paye d'indices hasardés et de légendes fantastiques; mais comme ces formes vaporeuses qui se jouent de notre œil aux lueurs indécises du crépuscule et s'effacent au grand jour, de même ces légendes et ces notions douteuses qui se jouent de notre intelligence à l'aurore des découvertes, disparaissent à mesure que la critique et l'exploration réelle répandent la lumière sur les régions inconnues où elles avaient leur domaine.

Mais aussi, avant la notoriété complète que le retentissement des grandes expéditions officielles attache pour le vulgaire à la découverte des terres et des îles qui s'encadrent dans un vaste réseau de reconnaissances et d'explorations, l'homme d'étude voit poindre çà et là, au milieu du champ immense des recherches futures, quelques jalons plantés par de hardis aventuriers, éclaireurs isolés et sans nom, qui ont frayé la voie aux découvreurs officiels pour lesquels sont réservées la commune renommée et l'admiration de la postérité. Presque toujours, d'ailleurs, le droit de découverte et même celui de première occupation, fruit d'entreprises privées, a été considéré comme non avenu et complétement effacé par la prise de possession des gouvernements; et nous n'avions pas besoin, pour constater cette vérité, d'en trouver un nouvel et récent exemple dans la déclaration de souveraineté de l'Angleterre sur la Nouvelle-Zélande, au mépris des droits des colons français qui s'y étaient antérieurement établis.

Pour ne nous point écarter de la spécialité de notre sujet, nous devons ici nous restreindre à l'histoire des navigations de découverte dans l'Océan occidental, aux abords de l'Afrique; aussi notre dessein actuel est-il uniquement de signaler les indications certaines parvenues jusqu'à nous des découvertes accomplies en ces parages, avant que les grandes expéditions dirigées avec une si noble persévérance par l'immortel prince Henri le Navigateur se fussent engagées dans la même voie pour la suivre jusqu'aux rivages de l'Inde, et n'eussent plus laissé de place, dans l'histoire, aux tentatives plus obscures qui les avaient précédées (*).

(*) Les pages qui suivent n'offrent point le résultat hâtif d'une étude superficielle : c'est le fruit, au contraire, d'un examen lent et consciencieux, d'une méditation approfondie et réitérée.

Elles ne sont point inspirées non plus par un esprit de jalousie et de détraction à l'égard d'un peuple dont nous aimons au contraire à proclamer la gloire impérissable, et dont nous savons respecter les susceptibilités nationales dans le présent, comme nous admirons ses prouesses dans le passé.

Nous le déclarons hautement à l'avance, nous ne venons contester aucun des titres de la nation portugaise à une renommée justement acquise dans la carrière des découvertes. Eh ! qui donc voudrait fermer les yeux au spectacle du merveilleux développement de cette puissance aux quinzième et seizième siècles? Qui fermera l'oreille aux chants du grand poëte qui en écrivit la magnifique épopée? Loin de nous la pensée d'amoindrir ce patrimoine de gloire dont les fils des Lusiades ont si bien le droit d'être fiers, et qu'ils conservent avec une pieuse ferveur digne de respect dans son principe, d'indulgence dans ses écarts, et qui n'a jamais cessé d'avoir toutes nos sympathies.

Un noble prélat, distingué par son savoir, vénérable par son âge, éminent par la pourpre et la dignité patriarcale dont il est revêtu, pourra, sous l'empire de cet ardent patriotisme, trouver *hardi, d'une légèreté inconsidérée*, ou *tranchant et magistral*, l'humble exposé de nos convictions; nous ne nous en offenserons point, et notre respect pour les convictions contraires auxquelles il obéit, n'en sera point altéré.

Les grandes explorations portugaises du quinzième siècle, dans l'océan Atlantique, eurent l'immense résultat d'ouvrir la route des Indes par le cap de Bonne-Espérance, d'élever soudainement alors au premier rang des puissances européennes, une nation jusque-là sans importance, et d'assurer un

Nous ne dirons rien des navigations dieppoises qui devancèrent d'un siècle les reconnaissances portugaises au long des côtes d'Afrique; soutenues avec bonne foi, elles ont été admises comme tout à fait probables dans le sein même de l'académie de Lisbonne; et elles ne présentent en effet rien que de très-plausible; mais les documents contemporains qui en assuraient l'authenticité ont péri, et la critique moderne s'arme avec avantage de cette absence de preuves, et de la nouveauté relative des relations alléguées, pour contester la légitimité des récits qui montrent les Français établis en Guinée et jusqu'à la Côte d'or avant la fin du quatorzième siècle : elle est dans son droit et elle en use; nous aurions mauvaise grâce à le méconnaître.

Mais d'autres reconnaissances, plus difficiles à contester, précédèrent celles que fit exécuter le prince Henri, et dont il convient de rappeler avec quelque précision les dates successives; c'est aux historiens portugais eux-mêmes, aux historieus spéciaux de leurs explorations et de leurs nobles efforts, que nous emprunterons à cet égard les données nécessaires.

Le célèbre Jean de Barros nous apprend d'abord que c'est après la prise de Sebthah, en 1415, que l'infant dom Henri, ayant obtenu des Arabes des renseignements sur l'intérieur du pays, résolut la conquête de la Guinée : « Il commença de mettre à exé« cution cette œuvre qu'il désirait si « fort, en envoyant chaque année deux « ou trois navires à la découverte des « côtes au delà du cap de Noun, « qui est à environ douze lieues plus « avant que le cap d'Aguilon; lequel « cap de Noun était le dernier terme « des terres connues que les marins « espagnols eussent atteint dans leurs « navigations en ces parages. — Mais « les navires qui, cette fois et autres, « allèrent et revinrent, ne découvrirent « que jusqu'au cap Boyador, qui est en « avant du cap de Noun environ « soixante lieues; et tous s'arrêtaient « là, sans que personne osât se ris« quer à le doubler. »

Deux jeunes chevaliers, Jean Gonçalvez Zarco et Tristan Vaz Teixeyra, eurent le courage de tenter les premiers cette entreprise jugée si périlleuse; mais, avant qu'ils fussent arrivés à la côte africaine (c'est encore à Barros que nous devons ce récit), ils furent assaillis par la tempête et les vents contraires avec une telle vivacité, que leur petit navire, perdu au sein d'une mer agitée, était emporté au caprice des flots, sans qu'on pût reconnaître, tant on avait l'esprit troublé par la frayeur, en quel parage on se trouvait; car les mariniers [portugais] de ce temps n'étaient point accoutumés à voguer ainsi en pleine mer,

immortel renom aux princes qui avaient su concevoir et exécuter cette belle entreprise. Rien ne peut, à cet égard, amoindrir leur droit à l'admiration de la postérité.

Mais ce grand œuvre, qu'ils eurent la gloire d'accomplir, furent-ils les seuls, furent-ils les premiers à le concevoir et à le tenter? La prévention nationale peut le prétendre, et inspirer de savants ouvrages pour le soutenir : les témoignages historiques le démentent.

Ces témoignages, titres d'honneur pour d'autres peuples, nous venons les présenter dans leur simplicité, les montrer dans leur ensemble et leur enchaînement, en les laissant parler eux-mêmes. Ils ont pu être ignorés ou méconnus, morcelés, mutilés, arbitrairement interprétés: nous ne croyons pas que leur autorité en ait souffert. Ils sont trop clairs, trop explicites, trop certains, pour avoir besoin d'être commentés ou défendus : il suffit de les produire dans leur intégrité, et c'est ce que nous avons fait.

On ne s'étonnera pas que nous ayons évité une lutte corps à corps avec des hommes bien au-dessus de nous par le rang et le mérite, qui déjà sont entrés dans la lice comme les champions de la thèse opposée; il y aurait présomption à nous de mesurer nos forces personnelles contre d'aussi formidables jouteurs; il n'y en a point à apporter purement et simplement la preuve des faits qu'ils dénient.

Nous ne pouvons insérer ici les citations textuelles et les annotations que comporte notre thèse; mais nous les joindrons intégralement à une publication spéciale de ce morceau.

toute leur science nautique se bornant à un cabotage toujours en vue de terre. Mais enfin la tempête s'apaisa, et ils eurent la bonne fortune d'apercevoir une île, où ils vinrent atterrir, et qu'ils appelèrent Porto Santo; il leur sembla qu'en leur offrant une terre en ces lieux inespérés, Dieu la leur accordait non-seulement pour leur salut, mais aussi pour le bien et le profit de leur pays, tant son aspect et sa position leur parurent favorables, outre l'avantage qu'elle avait de n'être point peuplée de sauvages comme l'étaient alors les Canaries, dont ils avaient déjà connaissance. Ils vinrent rendre compte de leur découverte au prince Henri, qui les renvoya pour coloniser cette île nouvelle. Au bout de deux ans, ils poussèrent une exploration vers le nord-ouest, où ils apercevaient une tache noire à l'horizon : c'était une autre île, dont ils prirent possession, et à laquelle, dit Barros, ils donnèrent le nom portugais de *Madeira*, ou bois de haute futaie, à cause des forêts épaisses dont elle était couverte.

Cependant l'infant ne perdait point de vue le passage tant désiré du cap Boyador; et, pendant douze années consécutives, il envoya à grands frais des navires de ce côté, sans que jamais il s'en trouvât aucun qui osât tenter de doubler le cap. Le chroniqueur officiel de la conquête de Guinée, Gomes Eannes de Zurara, nous donne, sur les efforts opiniâtres du prince, des détails précieux, dont nous ne pouvons que résumer ici les traits principaux. « Enfin, après douze ans, « dit Zurara, l'infant arma un navire « dont il donna le commandement à « Gil Eannes, son écuyer; mais ce- « lui-ci, frappé de la même crainte « que ses devanciers, n'arriva qu'aux « îles de Canarie, d'où il ramena quel- « ques captifs. C'était en l'année 1433 « de Jésus-Christ. L'année suivante, « l'infant arma de nouveau le même « navire, et faisant appeler Gil Eannes, « il lui donna pour mission spéciale « de doubler le cap, tenant pour suffi- « sant ce résultat seul du voyage. « Aussi Gil Eannes prit-il la résolu- « tion de ne plus reparaître devant son « prince sans avoir accompli sa tâche; « et il tint parole, car cette fois, bra- « vant tout danger, il passa le cap : « l'action était, au fond, peu de chose « en soi, mais elle fut réputée grande, « tant il fallait de hardiesse pour sur- « monter les frayeurs invétérées qui « en avaient jusqu'alors empêché l'ac- « complissement.

« Gil Eannes fut, à son retour, gra- « cieusement accueilli, noblement et « richement récompensé. L'infant fit « alors armer un second bâtiment, « dans lequel il envoya Alphonse Gon- « çalvez Baldaya, son échanson, en « même temps qu'il renvoyait Gil « Eannes avec son navire, pour aller « de nouveau à la découverte; ce qu'ils « exécutèrent en dépassant cette fois « le cap de cinquante lieues. »

L'infant chargea encore Alphonse Gonçalvez Baldaya d'une nouvelle expédition : « le même bâtiment fut pré- « paré; et, dans ce voyage, on alla « soixante et dix lieues au delà du « point où l'on s'était arrêté la précé- « dente fois, c'est-à-dire, jusqu'à cent « vingt lieues du cap, où l'on trouva « une embouchure comme celle d'un « grand fleuve, s'enfonçant de huit « lieues dans les terres. — Poursuivant « sa route jusqu'à cinquante lieues « plus loin encore, Alphonse Gonçal- « vez arriva à une pointe formée par « un rocher qui, de loin, ressemblait « à une galère, ce qui a fait appeler « désormais ce lieu le port de la Ga- « lère (*o puerto da Galè*); ce fut en « l'année 1436 de Jésus-Christ. »

Cette embouchure de fleuve n'est autre que le *Rio do Ouro*, ainsi nommé en divers endroits par Zurara, qui ne dit cependant nulle part comment ce nom a été donné. Mais Jean de Barros assure que cet estuaire fut ainsi appelé à cause du premier or en poudre que les Portugais y reçurent pour la rançon des prisonniers maures qu'ils ramenèrent en cet endroit dans la campagne de 1442.

Ainsi l'histoire des navigations entreprises au long des côtes d'Afrique

sous le patronage de l'illustre promoteur des grandes découvertes du quinzième siècle, montre que le cap Noun ne fut doublé par les Lusiades qu'à une date postérieure à la prise de Sebthah en 1415; qu'ils ne dépassèrent le cap Boyador qu'en 1434, et atteignirent seulement en 1436 l'estuaire auquel le nom de *Rio do Ouro* n'aurait même été donné par eux qu'en 1442.

Mais il ne faut point oublier que d'autres nations avaient précédé les Portugais dans le développement de leurs entreprises maritimes; et sans parler des navigations dieppoises dont les preuves ont péri, notre orgueil national peut encore revendiquer ici, pour les Normands, cette priorité que prétend disputer à tous l'orgueil national d'un autre peuple : c'est une glorieuse émulation, une noble susceptibilité, que nous devons respecter dans nos rivaux comme nous voulons qu'ils la respectent en nous.

Oui, les Français avaient doublé le cap Noun et le cap Boyador, et connaissaient le fleuve de l'Or bien avant que le prince Henri lançât les navigateurs portugais, tout novices encore alors, sur la même route : la chronique contemporaine de la Conquête des Canaries, par le baron normand Jean de Béthencourt, en l'année 1402, ne permet, à cet égard, aucun doute.

Et d'abord on voit l'expédition française, après avoir touché à Cadiz, reprendre la haute mer pour venir en droiture aux Canaries, et arriver à Lancelote au mois de juillet 1402; après quoi Béthencourt fit un voyage en Espagne pour y rendre hommage au roi de Castille; et les chapelains qui ont écrit son histoire assurent que « Monsieur de Béthencourt, qui toutes les « îles Canarianes a veu et visité (et « aussi a fait messire Gadiffer de la « Salle, bon chevalier et sage; et aussi « ont-ils toute la costière des Mores « et du destroit de Maroch en venant « devers les îles), dit ainsi : que si « aucuns nobles princes du royaume « de France ou d'ailleurs vouloient en- « treprendre aucune grand'conqueste « par deçà, qui seroit une chose bien « faisable et raisonnable, ils le pour- « roient faire à peu de frais, car Por- « tugal et Espagne et Aragon les four- « niroient pour leur argent de toutes « vitailles et de navires plus que nul « autre pays, et aussi de pilotes qui « savent les ports et les contrées. »

Voilà bien pour la côte mauresque, où les Portugais, les Espagnols et les Catalans avaient l'habitude de caboter, c'est-à-dire, jusqu'au cap de Noun, ou au moins jusqu'au cap de Cantin. Voyons plus loin.

« Or est l'intention de Monsieur de « Béthencourt de visiter la contrée de « la terre-ferme, du cap de Cantin qui « est mi-voye d'ici et d'Espagne, jus- « ques au cap de Bugeder, qui fait la « pointe de la terre-ferme au droit de « nous, et s'estend de l'autre bande « jusques au fleuve de l'Or, pour voir « s'il pourra trouver aucun bon port « et lieu qui se peust fortifier et estre « tenable quand temps et lieu sera, « pour avoir l'entrée du pays et pour « le mettre en treu s'il chet à poinct. » Ici, on le voit, il n'y a plus de pilotes portugais, espagnols ou catalans; il faut que nos Français aillent eux-mêmes explorer la côte pour savoir s'il y a quelque port convenable. — « Et mesmement, dit plus loin la Chro- « nique, se partit, la saison avant, « Monsieur de Béthencourt, et vint par « deçà un basteau avec quinze compa- « gnons dedans, d'une des îles nom- « mée Erbanie, et s'en alla au cap de « Bugeder, qui siet au royaume de la « Guinoye, à douze lieues près de « nous; et là prindrent des gens du « pays, et s'en retournèrent à la « grand' Canare. »

Dans un autre endroit : « L'en ne « compte du cap de Bugeder jusques « au fleuve de l'Or que cent cinquante « lieues françoises, et ainsi l'a mons- « tré la carte; ce n'est singlure que « pour trois jours pour naves et pour « barges; car gallées qui vont terre à « terre prengnent plus long chemin; « et quant pour y aller d'icy, nous n'en « tenons pas grand compte. »

Plus tard, au retour d'un voyage en

France, Béthencourt voulut faire une descente à la grande Canarie, et il partit de Fortaventure avec trois galères le 6 octobre 1405. « Fortune vint dessus la mer, que les barges furent départis, et vindrent tous trois près « des terres sarrazines, bien près du « port de Bugeder (*), et là descendit « Monsieur de Béthencourt et ses gens, « et furent bien huict jours dans le « pays, et prindrent hommes et femmes « qu'ils emmenèrent avec eux, et plus « de trois mille chameaux; mais ils ne « les peurent recueillir au navire, et « en tuèrent et jarèrent, et puis « s'en retournèrent à la grand' Canare « comme Monsieur de Béthencourt l'a« voit ordonné. » — Cette expédition est rappelée dans le récit de l'audience que le pape Innocent VII donna quelques mois après à Béthencourt, qui venait lui demander un évêque pour les Canaries : « Ainsi que j'entens le « pays de terre-ferme n'est pas loing « d'ylà ; le pays de Guynée et le pays « de Barbarie ne sont pas à plus de « douze lieues; encore me rescript le « roy d'Espaigne que vous avez esté « dedans ledit pays de Guynée bien « dix lieues, et que vous avez tué et « amené des Sarrazins d'iceluy pays. »

Ainsi, vingt-neuf ans déjà avant l'entreprise tant vantée de Gil Eannes, nous voyons les Français faire une ghazyah de huit jours sur les terres africaines, au sud du cap de Bugeder : que valent, auprès de ce seul fait simplement énoncé, le bruit retentissant et le pompeux éclat d'une aveugle renommée?

Cependant, après avoir démontré la priorité des Français sur les Portugais dans leurs navigations au delà du cap Noun et du cap Boyador, nous n'avons pas la prétention de nier que d'autres découvreurs n'eussent précédé les nôtres en ces parages; nous devons loyalement déclarer, au contraire, que s'il n'existe point d'histoire certaine et suivie des explorations antérieures, les résultats du moins en sont déjà consignés d'une manière irrécusable sur les cartes du quatorzième siècle, où l'on voit un tracé parfaitement exact et détaillé de la côte africaine jusqu'au cap Boyador, avec une indication plus vague du littoral ultérieur jusqu'au fleuve de l'Or; la fameuse carte catalane de 1375 est un précieux monument de ces notions anciennes que l'histoire écrite n'a point constatées; et elle nous offre la mention d'un voyage au fleuve de l'Or, entrepris, dès l'année 1346, par le mayorquin Jacques Ferrer (*); ce voyage n'était sans doute pas le premier : car on ne fait point un armement à destination fixe, quand on ne connaît pas, approximativement au moins, le but que l'on doit atteindre.

Ce voyage, en effet, n'était point une nouveauté pour des gens habitués aux côtes d'Afrique; la chronique des chapelains de Bethencourt raconte les pérégrinations d'un frère mendiant espagnol qui, par deux fois, visita ces parages, et la seconde « trouva Mores « qui armoient une galère pour aller « au fleuve de l'Or, et se loua avec « eux, et entrèrent en mer, et tindrent « le chemin au cap de Noun et au cap « de Saubrun (**), et puis au cap de « Bugeder, et toute la costière devers « midy jusques au fleuve de l'Or. »

Les Maures, au surplus, c'est-à-dire les Arabes de Mauritanie, étaient accidentellement allés déjà beaucoup plus au sud, jusque dans le golfe d'Arguin, qu'ils appelaient le golfe Vert, ainsi que le géographe Ebn-Sa'yd le raconte du voyageur Ebn-Fathymah.

(*) Ce port est au sud du cap.

(*) La légende de la carte de 1375 est ainsi conçue :

« Partich l'uxer d'En Jac. Ferer, per anar « al riu de l'or, al gorn de san Lorens qui es « à X de agost, e fo en l'any m. ccc. xlvj. »

Un manuscrit plus récent, qui appartenait autrefois aux archives secrètes de Gênes, répète cette mention, en ajoutant que l'on n'avait plus eu, depuis, aucune nouvelle du bâtiment.

(**) C'est-à-dire le cap de *Sabro*, *Sabium*, *Sabion*, *Sabbie*, ou *Sabj*, ce qui signifie le cap de Sablon ou de Sable, dont les Anglais ont fait le cap Juby, devenu même, sur quelques cartes françaises, le cap *Djoubi*.

Une expédition génoise avait dès longtemps précédé celle de Ferrer; Foglietta, Giustiniano, dans leurs histoires de Gênes, Usodimare dans un manuscrit conservé aux archives royales de sa patrie, l'ont racontée avec des détails divers, mais concordants, qui se complètent les uns les autres; et une mention expresse en est faite aussi par le savant docteur Pierre d'Abano; celui-ci, mort en 1315 ou 1316, disait ce voyage exécuté pres de trente ans avant l'époque où il écrivait; et Usodimare, dans une lettre datée du 12 décembre 1455, le rapportait à cent soixante et dix ans en arrière de son propre voyage. Cette double indication nous reporte à l'année 1285, tandis que Giustiniano, et Foglietta après lui, énoncent l'année 1291, et que, sur deux manuscrits où se trouve consigné le récit d'Usodimare. l'un porte 1281, et l'autre 1290; voilà un désaccord apparent qui n'a rien de grave, et qui dépend uniquement de la manière de lire le dernier caractère d'une date énoncée en chiffres romains: nous lirons, nous, M. CC. LXXXV.

« En cette année, Thedisio D'Oria « et Ugolin de Vivaldo avec (Guy) son « frère, et quelques autres, tentèrent « un voyage nouveau et inusité, celui « de l'Inde par l'Occident; ils armèrent « à leurs frais deux galères bien équi- « pées, emmenèrent avec eux deux « moines franciscains, et se mirent « ainsi en route pour l'Inde.

« Ces deux galères naviguèrent beau- « coup; mais quand elles furent en la « mer de Guinée, l'une d'elles se « trouva sur un bas-fond de manière « à ne pouvoir naviguer ni aller de « l'avant; mais l'autre continua sa « marche et fit route par cette mer « jusqu'à une ville d'Éthiopie, appelée « Ména, où ils furent pris et détenus « par les gens de ladite ville, qui sont « des chrétiens d'Éthiopie, soumis au « Prêtre-Jean; la ville elle-même est « sur le littoral, auprès du fleuve « Gion. Ils furent si bien retenus, « qu'aucun d'eux n'est jamais revenu « de ces contrées. Voilà ce qu'a raconté « le noble génois Antoniotto Usodi- « mare. »

Usodimare dit lui-même, dans la lettre qu'il écrivait de Lisbonne à ses créanciers, pendant les préparatifs de l'expédition où il découvrit les îles du cap Vert, que, dans son précédent voyage, il avait rencontré un homme de sa nation, rejeton de ceux qui montaient la galère de Vivaldo, perdue cent soixante et dix ans auparavant; lequel affirmait que, sauf lui-même, il ne restait plus personne de leur race.

Ainsi les Français, les Catalans, les Maures, les Génois, avaient, le long de la côte africaine, frayé la voie aux explorations qui ont fait ensuite la gloire du prince Henri. Les historiens portugais contemporains, moins exclusifs à cet égard que les critiques modernes, laissent poindre quelques indices des navigations des autres peuples en ces mêmes parages: quand Diego Affonso, arrivé au cap Blanc en 1446, y eut fait planter une grande croix de bois: « Ce devait être, dit « Zurara, une grande surprise pour « quelqu'un d'*autre royaume* qui d'a- « venture passât en vue de cette côte, « sans rien savoir des voyages de nos « navires en cette région, d'apercevoir « chez les Maures un pareil signal. » Aveu précieux, en ce qu'il constate à la fois que des étrangers visitaient ces mers, et qu'ils pouvaient ignorer encore les prouesses maritimes des Lusiades.

Les navigations portugaises dans l'Atlantique n'étaient d'abord en effet que les essais graduels d'un peuple novice dans la pratique de la mer, et préludant seulement aux glorieuses destinées que lui réservaient, dans un avenir prochain, ses efforts soutenus, son audace croissante, et ses progrès merveilleux dans cette même carrière. Il en était encore aux cinglages journaliers d'un timide cabotage, quand ses devanciers voguaient hardiment au large pour se rendre en droiture à leur destination. Un prince éclairé, le roi Denis le Libéral, avait préparé l'éducation nautique et la future émancipation maritime du Portugal, en enga-

geant à son service d'habiles marins étrangers; par un traité passé, en 1317, avec le génois Emmanuel Pezagno, il s'était attaché celui-ci comme amiral héréditaire, avec charge expresse de fournir et tenir toujours au complet un état-major de vingt officiers génois pour le commandement et la conduite de ses galères. Aussi ne doit-on point s'étonner que les cartes italiennes du moyen âge nous offrent le tracé exact des archipels des Açores, de Madère et des Canaries, bien avant les dates assignées par les Portugais à leurs découvertes.

Quant aux Açores, les jésuites Gaspard Fructuoso et Antoine Cordeyro, qui y étaient nés tous deux, et qui en ont écrit des histoires détaillées, et l'oratorien Joseph Freire, auteur d'une biographie de l'infant dom Henri, devenue classique, s'accordent à placer la découverte et la colonisation successive de ces îles, depuis l'année 1431 jusqu'en 1460; et c'est Gonçalve Velho Cabral à qui l'on fait honneur de la rencontre des Formigas en 1431, et de la première reconnaissance de Sainte-Marie le 15 août 1432, comme de Saint-Michel le 8 mai 1444.

Cependant la carte catalane de Gabriel de Valsecca, datée de 1439, et sur laquelle est figuré l'archipel entier des Açores, offre en cet endroit une légende portant que « ces îles furent « trouvées par Diegue de Séville, pilote « du roi de Portugal, en l'année 1427. » — Cette légende ne paraît point s'appliquer aux deux îles extrêmes de Corvo et de Flores, mais seulement à la série de Saint-George, Fayal, Pico, Tercère, Saint-Michel et Sainte-Marie, inscrites sous des noms qu'on ne retrouve point ailleurs, savoir : *illa de Sperta*, *Guatrila*, *ylla de l'Inferno*, *ylla de Fruydols*, *ylla de Osels*, plus un nom effacé.

Le père Cordeyro a mentionné, au surplus, en ce qui concerne Saint-Michel, une tradition d'après laquelle un Grec, surpris à Cadiz par une tempête, vers l'année 1370, plus de soixante et dix ans avant la découverte portugaise, avait été emporté jusqu'à cette île, qu'il résolut dès lors de coloniser et de se faire concéder; mais ayant voulu d'abord en éprouver le climat, il y revint avec beaucoup de bétail, le perdit presque aussitôt, et se désista en conséquence de son projet.

Il est certain que les cartes du quatorzième siècle, en remontant jusqu'au portulan médicéen de 1351, nous offrent tout l'archipel des Açores dessiné avec précision et détail, et avec une remarquable exactitude dans le groupement des îles, sauf un défaut général d'orientation qui les aligne du nord au sud, au lieu du nord-ouest au sud-est. Le portulan médicéen ne donne point le nom de chacune des îles, mais il leur attribue, par groupe, une appellation commune, comme *Insule de Cabrera* pour les deux îles de Sainte-Marie et Saint-Michel; *Insule de Ventura sive de Colombis* pour les trois îles de Saint-George, Fayal et Pico; et *Insule de Corvis marinis*, pour les deux îles de Corvo et Flores; Tercère seule a sa dénomination propre de *insula de Brazi*. Mais les cartes ultérieures nous offrent une nomenclature complète, qui conserve sa physionomie italienne même sur les cartes catalanes de 1375 et de 1400, et qui se retrouve encore sur la carte d'André Bianco de 1436, bien que défigurée dans l'inhabile déchiffrement de Formaléoni.

Petite et ronde, Sainte-Marie apparut comme un œuf à ses premiers découvreurs, qui l'appelèrent en conséquence l'*Uovo*, l'*Ovo*, ou l'*Obo* suivant la lecture douteusement exacte de Formaléoni. Saint-Michel, qui leur offrit sans doute des troupeaux de chèvres, reçut d'eux le nom de *Cabrera*, *Capraria*, ou peut-être *Chaprera*, que Formaléoni a lu *Chapesa*.

Tercère, ou la troisième, que les Portugais appelaient auparavant île de Jésus ou du Bon Jésus, est fameuse par son nom primitif d'*Insula de Brazil*, où certains rêveurs croyaient trouver, comme dans celui d'*Antilia*, la révélation de quelque notion anticipée de l'Amérique, tandis qu'il s'agissait uniquement ici d'un bois de

teinture qui abondait dans l'île comme il abonde sur la terre ferme du Brésil.

L'île du Pic offrit sans doute à ses découvreurs abondance de pigeons sauvages, si l'on en juge par la dénomination d'*Insula de Colombis* ou *di Colonbi*, ou bien simplement *li Columbi*, inscrite sur les cartes du quatorzième et du commencement du quinzième siècle.

L'île Faval, que ses forêts de hêtres ont fait ainsi appeler vers le milieu du quinzième siècle, avait été visitée plus d'un siècle auparavant, et peut-être la première de toutes, sous l'influence d'une tempête qui y conduisit accidentellement quelque vaisseau; c'est du moins ce que semble constater le nom qui lui fut primitivement donné, et qui se lit uniformément *Insula de Ventura* ou *de la Ventura* sur toutes les cartes anciennes, même sur celle de Bianco, disons-le hardiment, bien que la légèreté de Formaléoni ait burlesquement transformé *Ventura* en *Bentufla*, comme pour susciter à plaisir les élucubrations des étymologistes, qui ne se sont fait faute d'expliquer gravement par l'arabe la billevesée du libraire vénitien.

Saint-George garde encore sa dénomination originaire, *San Zorzo*, *San Zorzi* ou *Sancto Zorzi*, due sans doute au patron du jour où elle fut abordée pour la première fois.

Ce fut probablement l'abondance des lapins qui valut à l'île de Flores son nom primitif de *li Conigi*, défiguré en *Coriios* par Formaléoni. Enfin, Corvo, la plus éloignée des Açores, garde encore, sous cette forme, le nom que lui avaient donné les premiers découvreurs, lesquels, à raison du nombre d'oiseaux de cette espèce qu'ils y avaient rencontrés, l'appelaient *Insula de Corvis marinis* ou *de Corvi marini*, que Formaléoni a lu *Corbo marinos* sur la carte d'Andrea Bianco.

Graciosa ne paraît sur aucune de ces cartes.

De l'archipel des Açores, passons à celui de Madère : nous aurons à faire, en ce qui le concerne des observations tout à fait semblables. La rencontre fortuite de Porto-Santo par Jean Gonçalvez Zarco, ne date que de 1418 au plus tôt; la reconnaissance qu'il fit ensuite de Madère est de l'année 1420. Barros avait reçu de la famille de ce seigneur communication d'une relation détaillée de son entreprise; mais une autre relation circonstanciée en avait été écrite par François Alcaforado qui était aussi du voyage, et celle-ci contenait l'aveu très-explicite des indications fournies d'avance aux Portugais, sur l'existence et la position de Madère, par un pilote espagnol qui les avait reçues de quelques naufragés anglais; ces derniers avaient été les compagnons d'infortune de Robert Macham qui, sous le règne d'Édouard III d'Angleterre (en 1344), s'était embarqué à Bristol pour passer en France avec une jeune lady qu'il avait enlevée : une tempête les poussa à Madère, où Macham perdit sa maîtresse, et mourut lui-même de chagrin quelques jours après; ses compagnons ayant repris la mer, abordèrent en Afrique, et devenus esclaves des Maures, eurent pour compagnon de captivité le pilote sévillan Jean de Morales, qui plus tard devint le guide de Jean Gonçalvez.

Mais les cartes italiennes et catalanes du quatorzième siècle contiennent déjà le tracé de tout cet archipel, y compris le petit groupe des trois îles Désertes, et même celui des îles Sauvages : et sur toutes uniformément la nomenclature est italienne, avec cette particularité digne de remarque, que les dénominations imposés au quinzième siècle par les Portugais en sont la reproduction pure et simple, ou la traduction littérale. Ainsi *Porto Sancto* nous est déjà offert par le portulan médicéen de 1351, et l'on y voit Madère avec le nom de *Insula de lo Legname*, qui a absolument la même signification que *Ilha da Madeira* en portugais. Les *Insule Deserte* se trouvent également sur le portulan médicéen; mais les *Insule Salvatge* ou *Salvaze* ne commencent à paraître que sur la carte catalane de 1375.

Quant à l'archipel des Canaries, les

grands historiens des navigations portugaises du quinzième siècle n'avaient point dissimulé l'antériorité de l'établissement, en ces îles, des Français conduits par Béthencourt, dont l'infant dom Henri acquit les droits en 1428, en échange de certains domaines à Madère. Or, Béthencourt était parti de Normandie au commencement de 1402, avec le dessein arrêté d'aller conquérir les Canaries, ce qui suppose la connaissance déjà acquise de leur situation : bien mieux, il amenait *de France*, avec lui, des interprètes *canariens!* La chronique rédigée par ses aumôniers contient, en outre, plus d'une indication curieuse, où l'on peut trouver la preuve que ces îles étaient déjà fréquentées par les Espagnols et les Français, et la confirmation des traditions et des témoignages qui nous sont fournis par d'autres sources, sur de précédentes expéditions.

Ainsi, il y est dit que l'île de Lancelot... « souloit estre moult peuplée « de gens; mais les Espaignols et au- « tres corsaires de mer les ont par « maintes fois prins et menés en ser- « vaige, tant qu'ils sont demourés peu « de gens; car quand monsieur de Bé- « thencourt y arriva, ils n'estoient en- « viron que trois cents personnes. »

De ces *maintes fois*, une au moins nous est racontée avec quelque détail par les historiens espagnols et canariens : c'est celle où les vaisseaux équipés à Séville par une association formée en 1390 sous le patronage du roi de Castille Henri III, et à la tête de laquelle se trouvait Gonzalve Peraza, s'abattirent, en 1393, sur cette île, la pillèrent, et enlevèrent le chef du pays avec sa femme et cent soixante-dix de leurs sujets.

Mais c'est par des tempêtes et des naufrages que les vaisseaux d'Europe étaient surtout jetés aux Canaries; on raconte que le biscayen Ferdinand d'Ormel, comte d'Ureña, aborda ainsi en 1786 à Gomère, où il fut bien accueilli et laissa son aumônier pour instruire les indigènes dans la foi chrétienne; que le navire de Francisco Lopez vint naufrager le 8 juillet 1382 sur les côtes de la grande Canarie; que le biscayen Martin Ruiz d'Avendaño fut poussé en 1377 à Lancelote, et y trouva l'hospitalité la plus gracieuse.

La perte du navire de Francisco Lopez à la grande Canarie avait laissé dans l'île treize naufragés, qui y vécurent tranquillement pendant sept années, au bout desquelles ils furent massacrés par les indigènes, et Béthencourt, à son arrivée, trouva le testament qu'ils avaient écrit douze ans auparavant pour recommander à ceux qui viendraient après eux, de se méfier de la perfidie des insulaires.

Mais il y a mieux : la chronique française cite à plusieurs reprises la carte nautique de ces parages, soit à propos de la distance du cap de Bugeder au fleuve de l'Or, soit à propos de l'île de Palme, « plus grande qu'elle « ne se monstre en la carte. » Or, nous avons en effet cette carte ou ses analogues, qui, dès 1351, nous offrent un tracé exact des Canaries, précisément avec les noms qu'elles portent encore aujourd'hui; sauf Ténérife, qui a repris son nom indigène au lieu de celui d'île de l'Enfer, que son volcan lui avait fait donner par les découvreurs européens.

Aucune trace des Portugais ne se laisse apercevoir dans cet espace de plus de quatre-vingts années avant l'expédition de Gil Eannes; mais remontons un peu plus haut : nous voyons en 1344 Louis d'Espagne, arrière-petit-fils d'Alphonse le Sage et de saint Louis, recevoir à Avignon, du pape Clément VI, l'investiture des îles Canaries à titre de principauté héréditaire, et le saint-père écrire aux rois de France, de Sicile, d'Aragon, de Castille, de Portugal, au dauphin de Viennois, et au doge de Gênes, pour leur recommander de prêter au nouveau souverain l'appui de leurs finances et de leurs forces navales. La réponse d'Alphonse IV de Portugal, datée du 12 février 1345, contient ce passage remarquable : « Considérant que ces « îles nous sont plus voisines qu'à aucun « autre prince, et qu'elles pourraient « être plus convenablement subjuguées

« par nous, nous y avons appliqué no-« tre pensée, et voulant mettre à exé-« cution notre dessein, nous y avons « envoyé, pour examiner l'état du « pays, des gens à nous et quelques « navires, qui, abordant à ces îles, y « ont enlevé de force des hommes, des « animaux et autres objets, qu'ils ont, « à notre grande satisfaction, ramenés « dans nos États. »

C'est là une révélation importante, dont l'explication semble, au premier aspect, offrir quelque chose d'embarrassant : quoi ? ces mêmes Portugais, si novices dans l'art de naviguer au commencement du quinzieme siècle, auraient déjà fait des expéditions aux Canaries dans la première moitié du siècle précédent? — Non; il n'y a là qu'une équivoque dont l'explication est facile : le roi de Portugal avait envoyé des vaisseaux aux Canaries, rien n'est plus vrai; mais ce n'étaient pas des marins portugais qui les avaient conduits, et c'est le cas de se souvenir que Gênes était en possession de fournir à Lisbonne l'amiral héréditaire de ses flottes, les capitaines et les patrons de ses galères. On a retrouvé dans les papiers du célèbre Boccace le récit d'une expédition de deux navires et une allège, envoyés en effet par le roi de Portugal, de Lisbonne aux Canaries, en 1341, quatre ans avant la réponse au pape Clément VI; cette expédition ramena en Portugal des hommes, des dépouilles d'animaux et d'autres objets, comme le déclare cette réponse; c'est donc là précisément l'expédition dont Alphonse IV parle au souverain pontife. Or la relation elle-même nous dit que les capitaines des navires étaient italiens : c'étaient le génois Nicolosso di Recco, et le florentin Angelino del Tegghia dei Corbizzi. Au point de vue de la politique l'expédition était portugaise, il serait puéril de le nier; mais au point de vue de la science elle était italienne, il ne serait pas moins puéril de le méconnaître.

Ce n'est pas tout. Dans sa lettre au pape, Alphonse IV ajoute encore : « Mais quand nous songions à envoyer, « pour conquérir ces îles, notre flotte « avec de nombreuses troupes de cava-« liers et de fantassins, la guerre, al-« lumée d'abord entre nous et le roi « de Castille, puis entre nous et les « rois sarrasins, s'opposa à notre pro-« jet. » Est-ce à dire que la naissance de cette guerre, qui éclata à la fin de 1336, vint à la traverse des préparatifs déjà résolus pour la conquête des îles? ou bien que les soins de la guerre, qui après avoir depuis 1336 occupé Alphonse contre la Castille, l'occupèrent jusqu'en 1344 contre les Sarrasins, ne lui avaient pas encore permis de mettre à exécution ses vues sur les Canaries? Ce dernier sens paraît beaucoup plus probable. A moins qu'on ne voulût expliquer les choses de telle manière qu'Alphonse aurait envoyé en 1341 l'expédition d'exploration, après avoir été empêché en 1336, par la guerre, d'envoyer une expédition de conquête. Dans tous les cas, la date de 1336 signalerait les plus anciennes tentatives essayées, voire projetées par le gouvernement portugais.

Or cette date même est primée par celle que les historiens des Canaries attribuent à l'arrivée en ces îles d'un navire français qui y fut poussé par la tempête; le père Abreu Galindo dont on vante l'exactitude, dit que cet événement se place entre les années 1326 et 1334.

On serait tenté de rattacher à cette indication le nom de Lancelot Maloisel, qui nous est fourni par la précieuse chronique de Béthencourt, lorsque, racontant les événements arrivés en l'île Lancelote à la fin de l'année 1402, elle nous offre ce passage : « Aucuns « jours après transmit Gadifer de ses « gens pour quérir de l'orge, car nous « n'avions plus de pain si peu non; si « assemblèrent grande quantité d'orge, « et le mirent dans un *vieil chastel* que « Lancelot Maloisel avait *jadis* fait « faire, selon que l'on dit. »

Ce personnage, dont la trace était déjà si vieille au temps de l'arrivée de Béthencourt, mérite d'autant plus d'exciter notre curiosité, que suivant toute apparence c'est de lui que tenait son nom l'île même où il avait jadis

bâti son ancien château ; cette hypothèse devient même une certitude dès qu'on fait quelque attention à une particularité digne de remarque et qui est trop longtemps restée inaperçue, à savoir, que tout à côté, ou dans un voisinage plus ou moins immédiat du nom bien connu d'*Insula di Lanciloto*, *Lansalot*, ou *Lansaroto*, inscrit sur tous les portulans des quatorzième et quinzième siècles, sans exception, on aperçoit souvent cet autre nom, *Maloxelo*, *Maloxeli*, *Marogelo* ou *Maroxello*, qui complète ainsi le nom entier de *Lanciloto Maloxelo*, forme italienne qui correspond incontestablement à la forme française *Lancelot Maloisel.*

Ainsi voilà bien, désigné par son nom, le premier Européen, à notre connaissance, qui ait usé du droit de découverte en ces parages en donnant ce nom même à l'île où il s'était établi; et la postérité a consacré son droit en maintenant cette dénomination.

Mais il est une circonstance à laquelle on n'a point encore assez pris garde, à laquelle on n'a point attaché l'attention et l'importance qu'elle mérite : c'est que toutes les cartes des quatorzième et quinzième siècles, sans exception aussi, en donnant le tracé des Canaries, peignent constamment Lancelote d'argent à la croix de gueules, c'est-à-dire aux armes de Gênes. Or les armes d'un État, placées de cette manière sur une terre éloignée, constatent irréfragablement un droit de possession officiel et reconnu, de la part de cet État, sur le pays ainsi estampillé de ses armes; et dans le cas actuel, ce droit de possession de Gênes sur Lancelote se trouve constaté, dès 1351, par le portulan médicéen que nous avons tant de fois invoqué.

Et si l'on se demande à quelle date remonte ce droit de possession, Pétrarque nous répondra, avec l'autorité qui s'attache à un pareil témoignage, que cette date est fort ancienne ; car il nous dit, lui né en 1304, qu'une flotte de guerre génoise avait pénétré aux Canaries tout un âge d'homme avant lui : « Eò siquidem, patrum memoriâ, « Januensium armata classis penetra- « vit. » Cela nous reporte assez loin dans le treizième siècle; et s'il nous faut, pour préciser les idées, énoncer un millésime grossièrement approximatif, nous hasarderons, sans tirer à conséquence, le chiffre conjectural de 1275.

Cette prise de possession génoise, qui remonte si haut, remplaça-t-elle donc le droit de découverte et d'occupation première de Lancelot Maloisel, dont le souvenir au moins, sinon la durée, est constaté et perpétué par les mêmes monuments géographiques où demeure stéréotypé aussi le droit de Gênes? Et faudra-t-il faire remonter l'établissement de Lancelot plus haut encore que l'occupation génoise? — Nullement; car loin de s'exclure l'un l'autre, ces deux droits se confondent; ils se confondent, disons-nous, car Gênes est fondée à revendiquer le nom de Maloisel, soit qu'il revête sa forme italienne de *Malocello* ou *Marocello*, soit qu'il prenne la forme latine de *Malocellus* ou *Malus-Aucellus*, soit qu'il conserve la forme primitive française sous laquelle il vint se nationaliser jadis dans la Ligurie. Ouvrons les annales de Gênes, et depuis le commencement du douzième siècle jusqu'à la fin du seizième nous verrons cette noble famille figurer sans interruption sur la liste des premiers magistrats de la république; son nom se retrouve dans les marchés par lesquels saint Louis nolisait des navires génois pour ses saintes expéditions d'outre-mer; il se retrouve encore sur la liste des officiers commandant les galères génoises au service de France sous Philippe de Valois; le prénom même de *Lanciloto* ou *Lanzaroto* se rencontre parmi ceux qui étaient en usage dans cette famille distinguée, complétement éteinte aujourd'hui; et pour qu'il ne puisse nous rester aucun doute sur la nationalité génoise du premier occupant de Lancelote, un portulan dressé en 1455 par le génois Barthélemi Pareto, porte, auprès de cette île, l'inscription que

voici, et que l'abbé Andrés avait incorrectement lue : *Lansaroto Maroxello januensis*. A quelle date exacte, à quel degré précis, dans le tableau généalogique de sa maison, doit prendre sa place ce Lancelot? Nous laissons au zèle érudit et patriotique des savants génois le soin de le découvrir dans la poussière de leurs archives et de leurs papiers de famille.

En définitive, c'est à des vaisseaux de Gênes, et en particulier au noble Génois Lancelot Maloisel qu'est due l'expédition européenne la plus ancienne que nous connaissions, vers les Canaries. Ce résultat ne doit point étonner ; il y aurait lieu d'être surpris, au contraire, qu'il en eût été autrement : l'Italie fut l'institutrice de l'Europe au moyen âge, comme elle l'avait été dans les temps antiques ; et Gênes avait donné un immense développement à sa marine bien avant que les puissances occidentales eussent pu, de proche en proche, s'enhardir à son exemple jusqu'à tenter d'aventureuses navigations vers les parages inconnus de l'Océan. Lancelot Maloisel en allant aux Canaries ; Tédisio Doria et les frères Vivaldi en cherchant la route de l'Inde par la mer de Guinée, devançaient leur siècle, comme Christophe Colomb étonnait et devançait le sien en s'élançant à la découverte du nouveau monde.

Les Portugais furent moins précoces ; mais la renommée et la puissance les dédommagèrent amplement de leur tardive entrée dans la carrière ; et leur part, réduite à ses justes limites, est encore assez belle dans l'histoire des découvertes, pour qu'ils n'aient, de ce côté, rien à envier aux autres nations.

§ II.

ARCHIPEL DES AÇORES (*).

I. DESCRIPTION GÉNÉRALE.

1° LE SOL.

Situation générale des Açores ; dénominations diverses.

Les Açores forment, au milieu de l'océan Atlantique, un archipel qui s'étend sur une longueur de plus de cent lieues marines de l'ouest-nord-ouest à l'est-sud-est, entre les 36° 59′ et 39° 44′ de latitude nord, et les 22° 50′ et 28° 47′ de longitude à l'occident du méridien de Paris.

Elles ont été divisées par la nature en trois groupes distincts, placés à une distance assez considérable les uns des autres ; le premier, situé à l'extrémité orientale de l'archipel, ne comprend que les deux îles de Sainte-Marie et Saint-Michel, précédées et en quelque sorte annoncées par cet amas de roches pointues que l'on appelle les Fourmis ; le second, ou le groupe central, comprend Tercère, Saint-George, le Pic, le Fayal, et Graciosa ; le troisième, formant l'extrémité occidentale, comprend les deux îles de Flores et Corvo.

Dépendance politique du Portugal, les Açores ont été rattachées par quelques géographes à l'Europe, dont elles sont en effet plus voisines que de l'Afrique continentale ; mais cette attribution irréfléchie, à bon droit répudiée par Malte-Brun, est contraire à toutes les indications de la géographie physique, de la géologie et de l'histoire : même au point de vue de la proximité relative, la distance des Açores à l'égard de Madère, dépendance immédiate de l'Afrique, est moins considérable que celle qui les sépare de l'Europe.

Nous nous garderons bien d'oublier, nous, que les Açores constituent un archipel analogue de situa-

(*) Cette description des Açores est due en majeure partie à la collaboration de M. Oscar Mac Carthy, secrétaire de la Société orientale de Paris, en prenant pour guides principaux le père Cordeiro (1717), le docteur Webster (1821), le capitaine Boid (1835), et le docteur Bullar (1841).

tion, d'aspect, d'origine, avec les archipels de Madère, des Canaries et du cap Vert; que la tradition antique de l'Atlantide les rattache à ces autres fractions éparses d'un même continent effondré, et qu'enfin l'histoire des découvertes modernes les encadre dans un même réseau d'explorations maritimes entreprises autour de l'Afrique.

Elles reçurent, des colons portugais qui s'y établirent les premiers, le nom d'îles des *Açores*, c'est-à-dire, des autours ou des milans, à raison du nombre immense de ces oiseaux de proie qu'ils y rencontrèrent, et cette dénomination a été consacrée par le temps. Elles ont aussi été appelées îles *Flamandes*, soit parce qu'un navigateur flamand les aurait le premier aperçues, soit plutôt à cause des familles flamandes auxquelles il en fut concédé une partie pour les coloniser; ce nom, qui ne pouvait strictement convenir qu'à Tercère, au Fayal, au Pic et à Saint-George, fut appliqué non-seulement au groupe central dans lequel sont comprises ces quatre îles, mais à l'archipel même tout entier. On en peut dire autant de la dénomination générale d'îles *Tercères*, qui, de la seule Tercère, s'étendit à tout le groupe central dont elle est la plus considérable, et à l'archipel entier, qui la reconnaît pour sa capitale. Les Anglais les ont appelées et les appellent encore quelquefois *Western* ou Occidentales, ce qui est suffisamment justifié par leur position à l'extrême occident de l'ancien monde.

Constitution géologique.

Toutes ces îles doivent être considérées comme le produit d'une action volcanique sous-marine; le géologue en découvre à chaque pas des traces manifestes empreintes dans le sol; Sainte-Marie seule, bien qu'émergée sous l'influence des mêmes causes, n'offre point à sa surface l'indice de l'effort des feux souterrains.

Ces grands mouvements de la nature impriment aux régions qui les ont subis, un cachet particulier que nulle part on n'observe avec plus d'intérêt qu'aux Açores. L'aspect général en est pittoresque et hardi, les formes saillantes et fortement prononcées. La surface de la plupart d'entre elles présente une succession irrégulière de montagnes isolées de forme conique ou pointue, et de plateaux dont la hauteur varie entre six cents et quinze cents mètres, celles-là séparées par de riantes vallées, ceux-ci entrecoupés d'affreux ravins et de profondes déchirures causées par l'action des pluies sur des matériaux volcaniques peu consistants; de toutes parts les reliefs se terminent abruptement à la mer par des rocs perpendiculaires, semblables à de hautes murailles, fréquemment rendues inaccessibles par la facile désagrégation des laves et la friabilité du tuf dont elles sont formées.

Bien que, suivant toute apparence, la formation des Açores appartienne à un âge récent, on n'a pu encore constater, dans l'ensemble de leurs éléments constitutifs, un ordre général de superposition ou de stratification assez nettement indiqué pour permettre au géologue de fixer, avec quelque degré de probabilité, l'époque à laquelle les diverses parties qui les composent maintenant se sont élevées du fond de l'Océan. La succession des couches stratifiées est tellement irrégulière, que les caractères observés sur un point sont presque toujours diamétralement opposés et entièrement contradictoires avec les phénomènes qui se manifestent sur un autre point. La disposition abrupte des rochers de ceinture a du moins l'avantage de faciliter l'étude de la position relative et de la nature des couches dont ils sont composés. Il résulte de l'examen de ces coupes naturelles, tant sur la côte que dans les ravins de l'intérieur, que les strates sont formées de masses de basalte compacte renfermant des cristaux de horn-blende et d'olivine incrustés dans une sorte de pâte grenue rude et friable, entièrement feldspathique, à odeur d'argile. Le même basalte se reconnaît aussi dans presque tous les rocs et les îlots

disséminés autour des grandes îles, et qui en ont évidemment été séparés par l'érosion et la destruction totale des matériaux moins résistants qui les unissaient jadis aux terres voisines.

Ce basalte affecte rarement une cristallisation régulière. On en trouve cependant quelques prismes très-courts en certains endroits, comme à la Pointe d'Ajuda, sur la côte nord de Saint-Michel, où il forme un petit parapet colonnaire, et à l'île Saint-George, un peu à l'ouest du port de Vellas, où il forme une sorte d'arcade d'un effet très-pittoresque à l'entrée d'une petite crique digne du pinceau d'un artiste.

Aucune de ces masses basaltiques ne paraît alterner nulle part avec les terrains superposés, que ce soient des laves poreuses ou leucitiques, ou des conglomérats; d'où il semble raisonnablement permis de conclure que ces basaltes doivent être rapportés à un âge fort antérieur au reste du sol émergé.

Les divers éléments géologiques superposés aux basaltes dont il vient d'être question, sont si irrégulièrement distribués, qu'on rencontre fréquemment ainsi des conglomérats exclusivement formés de substances volcaniques contenant de gros fragments de basalte, de lave leucitique, de pierre ponce et d'obsidienne. Quelquefois le grain en est grossier, et forme une sorte de poudingue; d'autres fois, il est extrêmement fin, les fragments sont plus tendres et plus homogènes, et leur pâte assez ductile pour devenir propre à la fabrication de la poterie.

Ces conglomérats se montrent dans toutes les positions, depuis le niveau de la mer jusqu'au sommet des plus hautes montagnes, ce qui tend à prouver qu'à l'époque de leur formation celles-ci se trouvaient sous les flots de l'Océan. Ces mêmes conglomérats servent souvent aussi de base à des collines entières de scories et de pierre ponce, mêlées à des coulées d'obsidienne, comme au pic de Bagacina en l'île Tercère, et dans toutes les montagnes qui s'élèvent entre la belle vallée de Furnas et la mer, en l'île Saint-Michel; en ce dernier endroit, la pierre ponce est en telle quantité, qu'elle pourrait devenir un objet de commerce des plus profitables, si l'esprit d'entreprise et l'industrie s'en occupaient.

On trouve fréquemment dans ces masses de scories et de pierre ponce, de grands billots de bois et des troncs d'arbre bien conservés, ayant subi très-peu d'altération : on fait généralement remonter leur origine jusqu'au déluge; mais c'est, en réalité, le produit d'une action beaucoup plus moderne, d'un phénomène particulier encore commun dans différentes parties des Açores, savoir, l'éboulement de montagnes entières surplombantes qui tombent de toute leur hauteur sur les plaines inférieures, en causant de grands désastres, ensevelissant dans leur chute maisons, arbres, hommes et animaux. Ces éboulements paraissent dus au concours de diverses causes réunies, mais principalement à l'action des vapeurs sulfuriques sur les scories tendres et les pierres ponces qui composent ces montagnes; ou à celle des torrents dont l'érosion continue mine sourdement et finit par détruire la base sur laquelle elles sont assises.

Le sol de presque toutes ces îles a revêtu, sous l'influence des agents volcaniques et des éruptions successives, un aspect et des caractères géologiques des plus curieux; partout se laisse apercevoir l'empreinte du feu, et d'énormes fragments de lave ont été lancés dans toutes les directions, à de telles distances qu'il est souvent difficile de se rendre compte de la position isolée où on les rencontre.

Les Açores sont toutes plus ou moins remarquables par le nombre de leurs grottes, dont l'aspect intérieur est aussi étrange que romantique; elles ont fréquemment 250 à 300 mètres de profondeur, une hauteur proportionnée, et quelquefois, tout au fond, une source d'eau limpide. Elles ont évidemment été formées par la submersion, dans la lave incandescente, d'amas de scories friables et tendres qui se sont ultérieurement affaissées,

ou qui ont été détrempées et entraînées par les eaux, laissant vide désormais la voûte qui s'était moulée sur elles, et que des infiltrations subséquentes sont venues çà et là orner de stalactites.

Les élévations coniques que l'on voit surgir partout, ne sont bien souvent que des cratères de volcans éteints, d'une profondeur qui varie de 15 à 600 mètres, et agréablement parés de bruyères et d'arbrisseaux verdoyants, offrant quelques-uns des paysages les plus gracieux et les plus pittoresques qui se puissent trouver en ces îles ou dans toute autre contrée. Les crevasses, les déchirures, les profondes ravines dont les eaux sauvages et les pluies torrentielles ont labouré le flanc des montagnes, sont elles-mêmes, grâce aux efforts bienfaisants de la nature durant une période de plusieurs siècles, tapissées aujourd'hui de bosquets touffus et d'épais buissons, dont la riche verdure a fait de ces vallons de charmantes retraites, souvent choisies comme les lieux d'habitation les plus agréables et les plus féconds de ces îles.

La constitution géologique des Açores indique assez qu'il doit s'y rencontrer des sources minérales en abondance; elles sont en effet très-nombreuses, offrant une grande variété de températures et de propriétés. Ces eaux privilégiées pourraient devenir pour les Açoréens une source de richesses, si l'état du pays et les commodités de la vie étaient de nature à y attirer ceux qui peuvent avoir besoin de recourir à leur influence. Les plus remarquables sont celles du Val das Furnas et de Ribeira Grande, à Saint-Michel; celles d'Euxofra près d'Angra, à Tercère; celles de Pico et de Flores. Leur température s'élève jusqu'à cinq degrés au-dessus de la chaleur de l'eau bouillante, ce qui peut donner une idée de l'activité permanente des feux souterrains dans ce coin du globe. On suppose avec raison que toutes ces sources contribuent soit à prévenir les tremblements de terre, soit du moins à en diminuer la funeste puissance, en donnant issue aux vapeurs brûlantes dont il s'échappe sans cesse des quantités incalculables par ces nombreux soupiraux.

Les éruptions volcaniques qui ont eu lieu aux Açores depuis leur découverte, ont été aussi importantes que multipliées; la topographie particulière de chaque île nous donnera occasion de les signaler. Nous dirons seulement ici que la première et la dernière dont il soit fait mention dans l'histoire, ont eu lieu à Saint-Michel : l'une, en 1445, qui forma le lac des Sept Cités; l'autre, en 1811, qui donna naissance à l'île Sabrina, ensevelie plus tard dans les flots d'où elle était sortie.

Les tremblements de terre, bien que fréquents aux Açores, sont loin de présenter le caractère d'effrayante puissance destructive de ceux de l'Amérique méridionale et de quelques autres points. A l'exception des grandes catastrophes de 1531 et de 1755, on ne raconte rien de grave; et à Corvo et Flores, le phénomène est même inconnu. Celles des îles qui y sont le plus sujettes et qui en ressentent encore aujourd'hui les effets, sont Tercère, Saint-George et le Fayal; de longues sécheresses suivies de pluies abondantes en sont invariablement les signes précurseurs.

Les Açores présentent à l'observateur, dans leurs phénomènes volcaniques, un sujet inépuisable de profonde méditation. Le spectacle affreux d'une ancienne dévastation, de vastes plaines de laves rejetées des entrailles de la terre en torrents enflammés, des masses compactes et rugueuses, d'un aspect sombre et triste, vomies dans les siècles passés, et formant aujourd'hui d'énormes montagnes dures et rocheuses; tout cela pénètre l'homme du sentiment de sa faiblesse, et l'oblige, en dépit de lui-même, à reconnaître et adorer le pouvoir mystérieux, incompréhensible, pour lequel ces prodiges ne sont qu'un jeu.

Climat.

Il y a peu de climats aussi beaux que celui des Açores, et la nature semble avoir été réellement prodigue

en leur donnant cette douce atmosphère et cet air pur, si favorable à toutes les fonctions animales et végétales. La température y est délicieuse, et conserve durant toute l'année cette exquise douceur printanière que l'on ressent toujours quand les variations extrêmes du thermomètre ne dépassent pas 14 à 15 degrés de l'échelle centésimale. De janvier à décembre le chiffre moyen des indications thermométriques varie de 10 à 24 degrés seulement. Le voisinage de la mer, le caractère montagneux de ces îles, l'absorption continuelle de l'humidité par un sol volcanique et spongieux, tendent à adoucir et à tempérer l'ardeur du soleil en ces parages. Le froid de l'hiver et les chaleurs de l'été n'y sont jamais intenses, et le pauvre ne songe nullement à s'y mettre en garde contre les rigueurs des mois les moins chauds. Rien n'est, du reste, plus enchanteur, plus délicieux que le printemps; la végétation s'y déploie avec une rapidité et une vigueur qui ont quelque chose de surprenant; les gazons et les prairies y ont alors une fraîcheur, les fleurs une grâce, une beauté et un parfum qui ajoutent éminemment à la richesse du paysage qu'elles embellissent.

Mais rien en ce monde n'est parfait. Cette atmosphère toujours si douce est d'une grande inconstance, et la longue expérience des habitants leur a appris que l'on ne peut vraiment compter sur la fixité du temps que du solstice d'été à l'équinoxe d'automne, de juin à septembre, durant trois mois à peine. De plus il tombe à l'improviste dans toutes les saisons des averses, qui en hiver deviennent assez fortes pour causer de fréquents changements à la surface du sol; car elles charrient d'énormes masses de pierre ponce, arrachées au flanc des montagnes; elles minent et déplacent des monceaux de matières volcaniques peu consistantes, et dénudent en beaucoup d'endroits les rochers et les sommités des montagnes, de manière à n'y laisser qu'une surface aride vouée désormais à une stérilité éternelle. Toutefois il ne se passe guère de jour que le soleil ne resplendisse au ciel, et que des éclaircies ne se forment au sein des nuages. Le nombre total des jours parfaitement beaux peut être évalué en moyenne à deux cents, et celui des jours pluvieux à environ soixante.

Cette inconstance du temps est surtout rendue sensible par les coups de vent et les grains auxquels les Açores sont incessamment exposées d'un bout de l'année à l'autre : et comme il n'existe sur leurs côtes aucun port qui puisse offrir un refuge et un abri aux marins, ces îles sont ainsi devenues pour eux un sujet de crainte et d'éloignement. Le capitaine Boid croit trouver la cause de ces brusques phénomènes dans la constitution volcanique de cet archipel, où l'expansion intermittente de la chaleur souterraine aurait pour résultat de produire dans l'atmosphère de soudaines raréfactions, qu'un air frais et dense viendrait combler avec une violente rapidité.

Quoi qu'il en soit, le climat des Açores est en général très-sain, comme le démontrent victorieusement la force, la vigueur et la longévité de leurs habitants. Il y a cependant une différence très-marquée dans le degré de salubrité de certaines expositions; ainsi les versants du nord-est sont partout beaucoup plus favorables à la santé que ceux du sud-ouest, ce que l'on peut attribuer à l'influence du vent qui souffle de ce point de l'horizon avec plus de force, et arrive toujours saturé d'humidité.

L'humidité est, au surplus, un des plus grands désagréments du climat des Açores, où elle règne constamment, par suite du travail d'évaporation et d'absorption auquel elles sont continuellement sujettes. Elle n'a du reste, généralement parlant, d'autre inconvénient que de gâter les étoffes d'habillement et d'ameublement, ainsi que les ustensiles et objets métalliques susceptibles d'oxydation, à moins qu'on ne prenne grand soin de les en préserver.

Productions végétales; état de l'Agriculture.

Les terrains les plus fertiles sont en général ceux des régions volcaniques, quand les laves sont arrivées à un état de désagrégation assez avancé. C'est le cas où se trouvent les Açores, dont le sol est couvert de déjections plutoniennes que l'action d'une atmosphère souvent humide et même pluvieuse a de bonne heure réduites au degré de décomposition le plus favorable au développement de la végétation : aussi y a-t-il peu de contrées qui aient un sol plus riche que cet archipel. On y trouve réuni ce que la nature a disséminé ailleurs à de grandes distances; mais l'homme n'a point tiré parti de ces éléments favorables de prospérité : l'agriculture est encore dans l'enfance, et ces îles nourrissent à peine la vingtième partie de la population qui pourrait y vivre.

S'il en faut croire le capitaine anglais Boïd, qui a publié, en 1835, une description détaillée des Açores, la misérable politique du gouvernement, l'influence funeste du clergé, le système des majorats, le manque de voies intérieures de communication, concourent à produire cet état de marasme. « Le clergé, dit-il, en chargeant la conscience du peuple d'exigences outrées, l'a maintenu dans un état d'abaissement moral, arrêtant le développement de son intelligence, et exerçant sur ses propriétés d'avides exactions. L'État, de son côté, a établi une sorte de dégradation physique par son despotisme militaire et par des lois qui, au lieu de protéger les personnes et les propriétés, au lieu d'encourager l'industrie et les talents, ne tendent qu'à laisser les unes sans garanties, et à contenir l'essor des autres. Il résulte de là qu'une grande partie de la population est tombée dans cette apathie et cette insouciance qui caractérisent tous les peuples opprimés et mal gouvernés.

« Le système des majorats a eu des résultats non moins déplorables, d'autant plus que les trois quarts des terres cultivables sont substituées; or, tant que cette législation existera, ce sera un obstacle insurmontable à la civilisation et à la prospérité du pays. En effet, les biens qui constituent ces majorats sont tellement vastes, qu'en aucun pays leurs propriétaires ne pourraient tenter de les mettre directement en rapport, ici encore moins qu'ailleurs, à cause du manque de capitaux et de l'absence de tout esprit de spéculation. Ils se sont donc vus obligés de les donner à bail par petites portions à d'ignorants fermiers, sur lesquels ils exercent la plus criante tyrannie. Ceux-ci, d'un autre côté, n'ayant que des baux à court terme, loin d'améliorer le sol, en tirent tout ce qu'il peut donner, afin de faire le marché le moins mauvais possible, et le rendent à son maître dans un état d'épuisement à peu près complet. Les grands propriétaires de ces domaines substitués sont appelés *morgados* (ce qui signifie littéralement *majorats,* le titre de la terre passant ainsi à celui qui la possède). Plusieurs d'entre eux retirent de leurs biens un revenu annuel de plus de 40,000 *contos de reis* (240,000 fr.), tout en résidant en Portugal, où les produits leur sont transmis en nature. Mais la conséquence peut-être la plus fâcheuse de cet état d'inaliénabilité de la propriété, est de s'opposer à l'établissement aux Açores d'étrangers entreprenants, qui sans cela pourraient s'y fixer, y achèteraient des terres, et y apporteraient, avec leurs capitaux, leur intelligence, leur activité et leur industrie.

« Enfin, le manque de voies de communication, et par conséquent de débouchés, a laissé l'intérieur de ces îles, c'est-à-dire plus des deux tiers de leur surface, couvert de taillis, de broussailles à l'état inculte, de cèdres rabougris et totalement improductifs; les habitations, les cultures, la vie active, demeurant concentrées sur la zone littorale. »

L'agriculture des Açores a eu différentes phases de prospérité et de décadence. Lorsqu'elles furent colonisées par les soins de la cour de Portugal,

elles étaient entièrement couvertes de bois qui, sur les points occupés, firent place à des plantations de cannes à sucre, importées de Candie et de Chypre; et le gouvernement de la mère patrie encourageait vivement alors cette culture : ce fut l'époque la plus prospère de l'archipel. Mais la même culture s'étant développée au Brésil et dans les possessions portugaises de l'Inde, la production des Açores s'en ressentit et déclina. La canne à sucre fut remplacée par le pastel, dont les produits dédommagèrent les planteurs de ce qu'ils perdaient : Jean III, en frappant les produits de droits d'exportation énormes, tua cette industrie, à laquelle succéda la culture des céréales, qui, se développant par la franchise du commerce auquel elle donnait lieu avec le Portugal, devint une nouvelle source de richesses. Une mesure impolitique, semblable à celle qui avait mis fin à la culture du pastel, arrêta celle-ci dans son essor, et obligea les colons açoréens à chercher aux céréales des auxiliaires, qu'ils ne tardèrent pas à trouver dans l'oranger et la vigne. La suite a prouvé que l'on avait créé là un revenu aussi important que profitable, et aujourd'hui encore ces trois produits, les grains, les vins, et les oranges, forment la base de la richesse agricole des Açores. La culture des grains n'offre rien de particulier; mais celle de la vigne et des orangers a ici des allures à elle; nous entrerons donc à ce sujet dans quelques détails.

Pour cultiver la vigne, on écarte, sur un sol choisi, les fragments de lave dont il est couvert; on les amoncelle de manière à ce qu'ils entourent un trou de cinq pieds de profondeur, et de six à huit de largeur; puis on remplit ce trou de quatre pieds de terre. C'est là qu'on plante la vigne qui, dès qu'elle s'élève, étend ses pampres et accroche ses vrilles sur la lave qui l'environne : ainsi, tandis que le sol conserve de l'humidité, l'arbuste profite de la chaleur du soleil et de celle que réfléchissent les quartiers de lave. La terre qui remplit les cavités où croît la vigne est à la longue entraînée par les eaux; mais on la remplace chaque fois que cela est nécessaire. Au Pic on est obligé de l'apporter du dehors; c'est le Fayal qui la fournit.

Le temps des vendanges est la fin de septembre. On presse le raisin comme à Madère, en le foulant avec les pieds. Saint-Michel produit plusieurs milliers de pipes de vin, qui suffisent à peine à la consommation intérieure. L'île du Pic donne un vin fameux, connu aussi sous le nom de vin du Fayal, où on le travaille, et d'où il s'en exporte annuellement 25,000 pipes. Celui de Tercère est bon, quoique inférieur à ceux des Canaries et de Madère; mais celui de Graciosa est presque tout converti en eau-de-vie.

Les plantations ou *quintas* d'orangers sont ordinairement la propriété des morgados; elles sont presque toujours d'une vaste étendue, toujours environnées d'une muraille de quinze à vingt pieds, ce qui est la hauteur ordinaire des arbres; les plus vastes sont en outre divisées par des murs d'une hauteur moindre; toutes sont garnies d'arbres verts très-élevés, de hêtres, de cèdres, de bruyères, de bouleaux, tout cela dans le but de les préserver de la violence des vents et de l'action des brises de mer; mais cette précaution, souvent encore inefficace, a l'inconvénient de les ombrager excessivement, et de nuire à la qualité des fruits, en entretenant sur le sol une humidité constante.

Les plantations se font et se renouvellent au moyen de marcottes, ou de rejetons dont on courbe l'extrémité vers le sol pour la recouvrir de terre jusqu'à ce que les racines commencent à se montrer; la marcotte est alors séparée de la branche mère et transplantée dans une cavité d'environ trois pieds de profondeur, entourée de lave, et ombragée de lauriers, de hêtres, de genêts, jusqu'à ce que le jeune plant soit assez fort : quand ce moment est arrivé, on enlève les arbres qui le protégeaient, et l'oranger commence

dès lors à croître et à s'étendre à sa guise. On ne s'en occupe plus, on ne le taille même pas, et la seule précaution que l'on prenne est d'enduire légèrement la tige de goudron pour la préserver des insectes; il acquiert avec le temps les dimensions d'un majestueux châtaignier. Les orangers et les citronniers fleurissent ordinairement aux mois de février et de mars. Il ne faut pas ici plus de sept ans pour qu'une plantation d'orangers soit en plein rapport, et chaque arbre, arrivé à son entier développement peu d'années après, donne alors annuellement une moyenne de dix à quinze mille oranges. Un morgado assurait au capitaine Boid qu'il en avait recueilli une fois vingt-six mille sur un pied; un seul arbre même avait produit dans une année d'abondance jusqu'a vingt-neuf mille oranges.

Ce sont presque toujours des marchands anglais ou américains, et maintenant quelques russes, qui traitent avec les morgados du produit des plantations. Ordinairement, on achète les fruits sur pied, ou *en l'air*, comme disent les Açoréens, et avant qu'ils soient parvenus à maturité. L'estimation d'une plantation est faite contradictoirement par les agents du propriétaire et par ceux du marchand. Ces hommes ne font pas d'autre métier, et leur habileté est telle, qu'il leur suffit de parcourir la plantation, de jeter un coup d'œil sur les arbres, pour déterminer avec une précision étonnante le nombre de caisses sur lequel le marchand peut compter. L'acheteur court des risques graves, car une récolte d'orangers est une propriété très-incertaine, et exposée à bien des éventualités entre le moment où on l'a estimée et celui où on la recueille. Outre les voleurs, les rats et les insectes, il y a à redouter les vents froids du nord et du nord-est, ou les ouragans qui souvent jettent tous les fruits à terre dans une seule nuit. On n'embarque jamais les oranges ramassées; on les vend au marché, où elles n'ont presque aucune valeur : aussi le prix d'une plantation s'élève-t-il à mesure que l'on approche du moment de la récolte. Il serait moins hasardeux d'acheter à cet instant même les oranges au millier; mais la concurrence le permet rarement, chaque marchand s'efforçant, longtemps à l'avance, de s'assurer de plusieurs jardins.

Rien ne surpasse l'aspect de richesse et de magnificence de ces jardins des Hespérides, à l'époque des récoltes, c'est-à-dire de novembre à mars, quand les tons jaunissants des fruits encore verts et la couleur d'or des fruits mûrs se mêlent à la verdure intense et sombre du feuillage, embaumant l'atmosphère de leur suave parfum. Un grand nombre de navires arrivent alors aux Açores; il n'est pas rare d'en voir sur la côte de Saint-Michel cinquante, soixante et jusqu'à quatre-vingts, attendant à la fois leur cargaison, et ayant beaucoup à souffrir du défaut absolu d'un bon port.

La cueillette des fruits se fait avec assez d'adresse et de promptitude pour que, chaque jour, dans une seule quinta, on remplisse plusieurs centaines de caisses, et qu'une cargaison entière puisse être complétée en trois jours. Les oranges, détachées avec soin de l'arbre, sont enveloppées chacune dans une feuille de maïs soigneusement desséchée, puis placées dans la caisse. Les caisses pleines sont sur-le-champ fermées, puis portées sur des ânes jusqu'au magasin, où on les prend pour les embarquer.

Quarante mille caisses d'oranges environ sont annuellement consommées dans l'île, ou détruites par les ouragans; on en exporte, dans les années de prospérité, plus de cent vingt mille caisses; il y a vingt-cinq ans, la moyenne des bonnes années ne dépassait guère la moitié de ce chiffre. L'exportation des citrons n'excède pas trois mille caisses.

Dans quelques jardins de Saint-Michel, on cultive l'orange amère, et il s'en expédie quelques caisses en Angleterre et en Russie; mais la plus grande partie pourrit chaque année au pied des arbres.

Les habitants de Saint-Michel consomment une grande quantité de citrons doux, qu'on obtient en greffant le citronnier à fruits acides sur l oranger; mais ce fruit est d'un goût médiocre, bien qu'on l'estime dans le pays comme salutaire et rafraîchissant; on n'en recueille pas assez pour qu'il puisse former un article de commerce.

Du reste, les hautes classes affectent une délicatesse extrême dans le choix des oranges servies sur les tables, et ne mangent que le côté qui a été le mieux exposé au soleil, ce qu'il leur est facile de reconnaître à la couleur quand les oranges sont fraîchement cueillies. Nous ne pourrions suivre leur exemple en Europe, où les fruits ne nous arrivent qu'après avoir pris une teinte uniforme en achevant leur maturation dans les caisses.

Les céréales le plus généralement cultivées aux Açores sont le froment, le maïs et l'orge. On y recueille beaucoup de lupin, de gesse, de pois, de haricots, de calebasses douces, et quelques autres légumes.

Le lupin est une plante précieuse pour ces îles; aussi y est-elle cultivée très en grand. Ses graines, après avoir été trempées dans l'eau salée ou l'eau de mer, afin de leur enlever leur âcreté, forment pour les classes nécessiteuses un aliment très-nutritif. La plante elle-même offre un excellent herbage pour le bétail, bien qu'à raison de ses vertus enivrantes elle ne doive lui être donnée qu'en petite quantité à la fois. Elle sert aussi à fumer les champs; on la laisse pousser jusqu'à un mètre de haut, et on l'enterre alors par un labour à la charrue; ses propriétés sont si énergiques, que la terre ainsi préparée ne manque jamais de produire une abondante moisson.

Presque tous les végétaux culinaires communs en Europe réussissent aux Açores. Les oignons y acquièrent une douceur et une grosseur remarquables. Les pastèques, les melons, les giraumons, les calebasses sucrées, y croissent pour ainsi dire sans culture; la patate commune et la patate douce y sont abondantes, et le manioc vient naturellement à Saint-Michel; les indigènes n'en font point de cas; quelques étrangers le recueillent pour leur consommation; mais la préparation qu'il faut faire subir à cette racine pour en retirer la fécule est pénible, et contribue à en limiter l'usage. L'igname se plaît dans les terrains bas et humides; c'est une ressource importante pour les paysans. Les récoltes de chanvre et de lin sont seulement proportionnées aux besoins des basses classes, qui en font differents tissus. Les rochers de Corvo et les flancs du Pic donnent une grande quantité d'orseille.

On trouve aux Açores tous les arbres fruitiers de l'Europe, excepté le pêcher et le prunier. Les fruits pourraient, avec un peu de soins, grâce à la bonté du climat, devenir supérieurs à ceux de quelque contrée que ce fût; mais cela exigerait de la part des habitants une activité et des connaissances qu'ils n'ont pas. Cependant les abricots du Fayal sont excellents. Le bananier vient marier pittoresquement ses larges feuilles et ses grands fruits à ces arbres venus du Nord, et prêter au paysage une grâce qui ne peut être décrite, et qu'il fau- admirer sur les lieux. Les fraises abont dent à Saint-Michel et dans les autres îles, ainsi que les mûres et une sorte de baie qu'on appelle *raisin de montagne;* mais on n'a pu acclimater la groseille ni le raisin de Corinthe.

Le noyer, le châtaignier, le peuplier blanc, s'élèvent majestueusement dans toutes les positions favorables; mais on remarque surtout une sorte d'arbousier, que les Portugais, à leur arrivée, prirent pour un hêtre, ce qui valut son nom à l'île du Fayal. C'est Flores qui a les plus beaux bois de tout l'archipel : les essences les plus communes sont le cèdre, l'arbousier-hêtre dont nous venons de parler, l'if blanc, le myrte; celui-ci est tellement commun que c'est avec le suc exprimé de ses branches que les paysans tannent leurs cuirs.

Graciosa, Saint-Michel et le Fayal doivent être regardées, à raison de la

fertilité de leur sol, comme les plus florissantes des Açores sous le rapport agricole; le Pic, Tercère et Sainte-Marie viennent ensuite.

Dans l'état actuel des choses, on exporte de ces îles plus de trois cent mille boisseaux de blé, et elles approvisionnent de temps à autre les marchés de Lisbonne, de Porto et de Madère, en froment, orge, et légumes de toute espèce.

Si les Açoréens avaient le moindre goût pour l'horticulture, ils trouveraient dans les seules plantes indigènes de quoi suffire à l'ornement de leurs jardins; car des fleurs sans nombre parfument leurs campagnes; le thym, la lavande, la sauge, le romarin, le basilic y foisonnent; l'œillet, la giroflée, la balsamine, le jasmin, le balisier, les asphodèles, les narcisses, la tubéreuse, y étalent leurs corolles variées. Les fleurs exotiques que la naturalisation a introduites dans quelques rares parterres, y ont pris un développement inaccoutumé; le fuchsia y est devenu un grand arbuste, et le camélia du Japon s'y est élevé comme un puissant arbre des forêts.

Zoologie.

Les Açores n'ont guère d'autres quadrupèdes que ceux qui y ont été transportés par l'homme, et qui appartiennent ainsi aux espèces domestiques.

Les chevaux y sont rares, petits, et en général de race médiocre. Mais les ânes y sont très-nombreux, et ils partagent avec les bœufs tous les travaux que l'on a coutume d'exiger des bêtes de somme. Ils remplacent presque partout les chevaux; leur marche est très-sûre, et on les voit rarement broncher, même dans les plus mauvais pas; les plus longs voyages ne les fatiguent point, quoiqu'ils soient grossièrement nourris et toujours pesamment chargés. Chaque famille en possède au moins un. Les ânesses donnent beaucoup de lait, qui se vend assez cher, pour les malades.

On fait très-aisément à âne un voyage de plusieurs lieues. L'usage des brides est presque inconnu. Le voyageur est suivi d'un âuier, armé d'un aiguillon dont il fait usage pour hâter le pas de l'animal. Si celui-ci va trop vite, l'ânier lui saisit la queue et la tire de toute sa force, moyen assez étrange qu'il emploie aussi toutes les fois que l'animal descend des pentes trop rapides.

On élève aux Açores beaucoup de gros bétail; les plus belles races sont celles de Saint-George et de Saint-Michel. Le nombre des moutons est encore plus considérable, bien qu'on n'attache de valeur qu'à leur laine, qui sert à la fabrication d'étoffes grossières à l'usage des habitants. Les chèvres errent par milliers partout où elles trouvent un brin d'herbe à brouter. Les porcs et les chiens pullulent ici comme dans la mère patrie, et leurs troupes obstruent souvent les rues des villes et des villages, au grand déplaisir des passants. Malgré la chaleur du climat, on n'y entend jamais parler de chiens enragés.

Les oiseaux domestiques sont les mêmes aux Açores qu'en Europe; toutefois les oies et les dindons y sont moins nombreux. Parmi les oiseaux sauvages, on remarque plusieurs espèces du genre faucon, une immense quantité de pigeons, de perdrix rouges, de bécasses, de bécassines, de cailles, et beaucoup d'autres oiseaux communs à ces îles et au Portugal; en outre, une grande variété d'oiseaux chanteurs que les Açoréens paraissent n'avoir jamais troublés dans leurs retraites, car leur nombre est incroyable, et l'harmonie de leurs gazouillements divers produit le plus charmant effet à la naissance et à la fin du jour. Nous citerons, entre autres, le merle, la grive, le serin des Canaries, et le serin indigène au plumage jaune brun, et deux autres oiseaux appelés en portugais *totonegro* et *avenigreira* très-estimés des habitants pour leur chant mélodieux, surtout le premier. Le merle des Açores n'est pas moins estimé comme gibier que comme chantre des forêts.

Nulle part peut-être on ne trouverait à la fois la même abondance et la même variété de poissons. Au voisinage immédiat des côtes pullulent les thons, les bonites, les sardines, les dorades, les ombres, les perches, les barbeaux, et bien d'autres; en un mot, les espèces les plus communes et les plus délicates, de manière à satisfaire avec une égale facilité aux humbles besoins du pauvre et aux goûts raffinés du riche.

Quelques mollusques viennent s'ajouter à ce menu; on cite particulièrement ceux qu'on appelle dans le pays *lapa* et *craca;* il y faut joindre des tortues marines de petite taille. Les côtes de ces îles offrent encore des éponges dont on ne tire aucun parti; et les mers voisines pourraient offrir à la grande pêche un aliment important dans les baleines, ou plutôt les cachalots, qui reviennent fréquenter ces parages, où ils avaient été jadis pour les insulaires une source de profits considérables.

Quant aux insectes, l'homme n'arrête guère son attention que sur ceux qui lui sont utiles ou nuisibles : l'abeille, le ver à soie et la cochenille veulent à ce titre être mentionnés ici les premiers; cependant le miel est d'une qualité inférieure, ce que l'on attribue à l'extrême facilité qu'ont les abeilles de trouver en toute saison une nourriture abondante. Quant aux vers à soie et à la cochenille, ils ne pourraient devenir une source de richesse qu'autant que l'industrie en saurait tirer parti. Les insectes les plus nuisibles sont les mouches, les cousins, les punaises et les puces qui, dans la saison chaude, infestent les maisons d'une façon désespérante. Les deux dernières espèces surtout se sont multipliées d'une manière désolante, par suite de la malpropreté et de la négligence des habitants.

Les Açores ne nourrissent aucun reptile venimeux, et il paraît même que les espèces les plus innocentes n'y peuvent vivre quand elles y sont transportées. Quelques années avant le séjour qu'y fit, en 1821, l'Américain John Webster, un vaisseau des États-Unis ayant apporté des grenouilles à Saint-Michel, et la personne qui avait demandé ce singulier envoi les ayant mises dans un bassin disposé pour elles, toutes étaient mortes au bout de quelques mois.

2° LES HABITANTS.

Caractère physique et moral.

La population des Açores doit naturellement présenter, dans son aspect extérieur, et sans doute aussi dans ses qualités morales, une sorte de fusion des éléments divers qui ont concouru à sa formation : les conquérants portugais, les colons flamands, les cultivateurs africains qui tour à tour y ont assis leur demeure, ont fourni à la masse commune des traits plus ou moins tranchés, qui ont dû influer d'une manière sensible sur les caractères généraux de la race née de leur cohabitation. C'est ce que reconnaît en effet, au premier abord, l'observateur le moins attentif.

Au physique, les habitants des Açores sont très-supérieurs aux Portugais. Les femmes ont le teint beaucoup plus clair, ou pour parler plus exactement, beaucoup moins jaune, avec des yeux et des cheveux noirs; mais elles n'ont ni de jolis pieds ni de belles formes. Elles sont renommées toutefois par leur fécondité, et il n'est pas rare de leur voir douze à quatorze ou quinze enfants. Quelques voyageurs portugais les ont représentées comme douées d'une grâce toute particulière, d'un air plein de dignité. « Je regrette, » dit un peu crûment le capitaine Boid, « de ne pouvoir adhérer « à ces éloges, à moins que marcher « droite et roide, la tête enfoncée « dans un capuchon comme un fantôme accompagnant un enterrement, ne paraisse un attribut spécial de la dignité et de la grâce. »

Les Açoréens sont en général forts et bien faits; leur figure est presque ovale, avec des pommettes un peu saillantes, des yeux noirs et brillants, une chevelure brune et fournie, le

teint pâle et basané, surtout parmi les gens de la campagne, et une expression agréable de physionomie, ressemblant quelque peu à celle de leurs ancêtres mauresques.

Le portugais est leur langue, mais avec quelques variétés de dialecte dans certaines îles, et dans toutes un ton chantant désagréable.

Au moral, ils sont intelligents, très-laborieux quand ils se décident à travailler, paisibles, doux et polis; le plus pauvre se montre toujours humain et hospitalier : dans toutes les cabanes, il y a pour les étrangers un lit propre que l'on rembourre, à Saint-Michel, avec la racine douce et soyeuse d'une sorte de fougère qui croît abondamment dans quelques parties de l'île.

Avec ces bonnes qualités, les Açoréens ont des défauts, qui tiennent, d'ailleurs, au système de gouvernement sous lequel ils ont vécu jusqu'à présent, bien plus qu'à leurs dispositions naturelles. Ils sont ignorants, superstitieux et bigots : les pénitences les plus rigoureuses, telles que les cilices, les ceintures armées de pointes, les pèlerinages à pied, sont souvent imposées par les confesseurs, ou volontairement pratiquées par les pénitents.

Distinction des diverses classes de la population.

Les gens des classes inférieures valent mieux que leurs frères de Portugal; on ne saurait leur reprocher, comme à ces derniers, d'être traîtres et vindicatifs, bien qu'ils n'hésitent pas à se servir du couteau lorsqu'ils y sont poussés par la colère. Ils sont enclins au larcin et le regardent presque comme un droit : aussi n'est-ce pas seulement pour mettre les plantations d'orangers à l'abri du vent que l'on a donné à leurs murs une si grande élévation; et un voyageur observe que les vergers ouverts de la France et de l'Allemagne rhénane seraient d'un pauvre revenu s'ils avaient pour voisins une race aussi portée au communisme que celle-ci. Cette habitude, et quelques autres particularités, les rapprochent beaucoup des lazzaroni de Naples, auxquels ils ressemblent en outre par la vivacité des gestes dont ils accompagnent leurs discours bruyants. Ils sont généralement sobres; aussi les cabaretiers, pour les engager à boire, ont-ils soin de leur présenter d'abord une sorte de poisson salé très-appétissant, accommodé avec une sauce fort connue sous le nom de *linguiças*, propre à exciter la soif, et dont ils sont très friands; on les amène ainsi à boire chacun une à deux bouteilles de mauvais vin du pays, ce qui absorbe à peu près tout ce qu'ils gagnent.

Les femmes qui appartiennent à cette classe de la population sont obligées ici, comme presque partout, d'exécuter certains travaux qui semblent être au-dessus de leurs forces. On est souvent surpris de la facilité avec laquelle elles portent des fardeaux énormes; mais aussi elles perdent bientôt tous les attraits de leur sexe, elles se rident, deviennent effroyablement laides, et infirmes de bonne heure. Elles sont du reste très-industrieuses, et les paysannes, comme celles de nos campagnes, travaillent à la terre avec leurs maris.

Le costume des uns et des autres, bien qu'un peu différent entre les diverses îles, se rapproche en général des formes européennes. La coiffure appelée *Carapuça*, avec sa longue visière, ses deux cornes relevées et pointues, et son large couvre-nuque, est une des choses les plus singulières de ces îles. Dans toutes les saisons on porte le manteau : c'est un article si important pour la considération personnelle, que l'on voit souvent un paysan différer son mariage jusqu'à ce qu'il soit assez riche pour acheter cette pièce essentielle de son costume. On rencontre rarement une femme, même des classes inférieures, qui n'ait, avec de grandes boucles d'oreilles, un collier pesant auquel est suspendu un crucifix ou une image de la Vierge, et ces bijoux sont toujours en

or. Après s'en être parées pendant leur vie, les femmes qui ne comptent pas beaucoup sur d'autres économies, destinent le prix de ces objets à payer la pompe de leurs obsèques; chose de la plus haute importance pour un habitant des Açores. Du reste, ces insulaires sont généralement très-sales, presque toujours couverts de vermine, et sujets, par suite, aux éruptions cutanées, particulièrement à la gale.

Les classes moyennes, celles qui se livrent à l'industrie ou au commerce, ne constituent point ici, comme dans certains États du continent, la partie la plus morale de la population; elles ne ressemblent même aux classes commerçantes et industrieuses de l'Europe que par leurs défauts et leurs vices. Leur ignorance est excessive; le jeu forme pour ainsi dire leur seule occupation, et l'honnêteté n'est pas toujours suffisamment observée dans leurs relations d'affaires.

Quant aux classes supérieures, qui se composent des Morgados et de la noblesse du pays, c'est une race vaniteuse et tyrannique qui fait peser sur ceux qui dépendent d'elle le même despotisme dont elle a à souffrir de la part du gouvernement. Ces gens sont néanmoins charitables pour les pauvres, bons et affectueux envers les étrangers, d'un caractère conciliant, quoique orgueilleux à l'excès, avides d'ostentation, et affectant un luxe et une opulence souvent bien au-dessus de leurs revenus. Leur état d'abjection intellectuelle et morale n'est que trop frappant: ils ignorent à peu près complétement la situation politique, et presque l'existence des autres nations du monde. Après avoir passé leur journee dans la paresse et l'oisiveté, ils s'assemblent tour à tour les uns chez les autres pour jouer.

Leurs femmes n'ont aucune instruction, et ne possèdent guère d'autre talent que celui de la musique, qui est fort repandu, et dans lequel elles acquièrent quelquefois une remarquable habileté. Leur conversation est nulle, et leurs jours s'écoulent dans l'isolement et l'indolence. Elles ne sortent que pour se rendre à l'église ou à quelque invitation, toujours accompagnées de leurs frères ou de leur pere. Elles sont peu agreables de manières, bien qu'elles aient un fonds d'aménité et de douceur qui, développé par l'éducation, en pourrait faire d'aimables compagnes dans la vie domestique et dans la vie sociale.

Leur seule occupation est de manger, boire, dormir aussi longtemps que possible, ou de s'accroupir les jambes croisées, derrière les treillages de leurs balcons pour voir ce qui se fait au dehors, sans autre société que celle de leurs servantes, qu'elles emploient à recueillir toute espèce de nouvelles sur leurs voisins ou leurs connaissances, distraction assortie à leur esprit trivial et à leur genre de vie. Elles sont passionnées pour la danse et pour la toilette; mais bien que les articles de modes leur viennent de France ou d'Angleterre, elles offrent dans leur mise aussi peu de goût que de propreté. Une des pièces indispensables de leur costume est un grand manteau de drap bleu ou de soie noire avec un vaste capuchon que l'on ferme si bien par-devant, qu'il ne laisse apercevoir qu'une petite portion du haut du visage.

Cependant depuis quelques années les relations que les événements politiques ont procurées aux Açoréens des hautes classes avec les étrangers, ont grandement contribué à leur emancipation intellectuelle, et le Morgado tend chaque jour davantage à se rapprocher, par ses manieres, des Anglais et des Français de même condition.

Nourriture, habitations, manière de vivre.

Les paysans et le bas peuple des villes se nourrissent surtout d'ignames, de calebasses, de lupin, qu'ils accommodent à l'huile et au vinaigre, de poisson, et d'un pain de maïs assez grossier. Ils ne mangent jamais d'autre viande que celle de porc, et encore est-ce très-rarement, parce que si le paysan parvient à posséder un

porc, il en destine le prix de vente à l'acquittement d'une partie de son fermage; c'est, à cet égard, une de ses plus grandes ressources, attendu qu'il ne lui en coûte presque rien pour nourrir l'animal.

Du reste les denrées sont à assez bas prix dans les villes; quelques détails nous sont donnés à ce sujet par le docteur Bullar, auteur d'*un Hiver aux Açores*. Malgré les désavantages de la saison, le prix courant, à Villa-Franca, en l'île Saint-Michel, se trouvait établi ainsi qu'il suit: les poulets, 60 centimes; les canards, 1 fr. 85 c.; le pain, 20 cent. la livre; le jambon, 40 cent. la livre; les œufs, trois à quatre pour 10 cent.; le lait, 40 cent. la pinte (un peu plus d'un litre); le beurre, 1 fr. 16 c. la livre; un poisson de la grosseur d'une truite de deux livres, 30 à 40 c. selon le marché; 20 c. la bouteille de vin commun du pays: ce vin est à peine potable; mais on peut faire venir du Fayal, pour une bagatelle, du vin doux ou Passado.

Le mode de construction adopté aux Açores pour les habitations est à peu près semblable à celui du Portugal. Extérieurement les villes et les villages semblent aussi régulièrement que proprement bâtis, et lorsqu'on les voit de la mer avec leurs églises et leurs couvents, ils présentent généralement un aspect vraiment pittoresque; mais l'illusion se dissipe aussitôt que l'on y pénètre. De même que dans presque toutes les villes du Midi, les rues en sont mal pavées, toujours sales, et très-étroites afin de se garantir autant que possible des ardeurs du soleil. Les maisons sont principalement bâties en lave; elles ont deux et trois étages, et des murs extraordinairement épais dans le but d'opposer une plus grande résistance aux secousses des tremblements de terre. Les étables, les magasins, les boutiques, occupent invariablement le rez-de-chaussée; au-dessus sont les appartements des maîtres, qui, sous le climat chaud de l'archipel et par cela même, sont infectés, d'un bout de l'année jusqu'à l'autre, surtout en été, des odeurs les plus nauséabondes, des insectes les plus dégoûtants. Toutes les maisons ont des *varandas* ou balcons garnis de treillages, que les Portugais ont hérités des Maures, et dont le caractère oriental est moins altéré ici que dans la mère patrie.

Le défaut de comfort dans ces habitations devait naturellement frapper les voyageurs anglais qui nous les ont décrites.

Cependant les habitants des points les plus fréquentés par les Européens paraissent avoir apporté, depuis une vingtaine d'années, de grandes modifications dans leur manière de vivre. Déjà en 1820 l'américain Webster remarquait que l'usage des carreaux de vitre et des chaises venait de s'introduire à Saint-Michel, que les maisons étaient plus propres, les meubles moins massifs et plus élégants; mais on ne voyait encore, comme véhicules, que quelques grossiers cabriolets, et partout on observait une préférence marquée pour les choses brillantes et bizarres. Des fresques quelquefois assez belles couvraient les murs des appartements dans les maisons les plus modernes, et l'on voyait certains individus dépenser quelquefois plus de 10,000 francs pour décorer ainsi une pièce d'une grandeur ordinaire.

Mais les vieux usages prévalent encore dans les basses classes. Les habitations du peuple ne sont que des cabanes, construites en pierre ou en terre et couvertes en chaume; l'intérieur n'est guère divisé que par quelques nattes qui descendent du toit. La cuisine est souvent dans une cabane séparée, dont la porte seule offre une issue à la fumée. On y voit peu de vases en fer, mais une poterie grossière de fabrication indigène. Les paysans mangent habituellement avec leurs doigts. Les lits sont le plus ordinairement faits de feuilles de maïs, que l'on dessèche et que l'on passe ensuite une à une sur les dents d'un peigne.

Statistique.

Quant au nombre, la population de l'archipel des Açores n'est pas, et n'a jamais été en rapport avec l'étendue du sol.

D'après les données recueillies par le docteur Webster, cette population était, en 1821, au-dessous de deux cent mille âmes; dix ans après, le capitaine anglais Boid en élève le total à 250,000 âmes ainsi réparties :

Sainte-Marie.....	5,500 âmes.
Saint-Michel.....	110,000
Tercère.........	40,000
Graciosa........	12,000
Saint-George	20,000
Le Fayal........	22,600
Le Pic..........	30,000
Flores..........	9,000
Corvo	900
Total...	250,000 âmes.

On ne peut guère s'expliquer un accroissement aussi considérable qu'en admettant, ou que le docteur Webster était resté au-dessous de la vérité, ou que l'augmentation constatée par le capitaine Boid était due en majeure partie à une population flottante grossie par les intérêts politiques qui se débattaient sur ce théâtre à l'époque du séjour de cet officier. Peut-être aussi y a-t-il dans le chiffre donné par le capitaine Boid quelque exagération ou quelque incertitude. Il ajoute que cette population est à peine le sixième de celle que les Açores pourraient nourrir si l'on mettait en valeur les immenses terrains qui sont demeurés incultes jusqu'à ce jour. Nous avons déjà dit quelles causes ont empêché les défrichements dans l'intérieur des îles.

Mœurs et coutumes.

Les Açoréens surpassent tous les autres peuples sur l'article du cérémonial; du plus riche au plus pauvre, nul ne néglige de vous saluer en passant, nul ne vous pardonnerait de ne pas lui rendre le salut. Le tailleur, le cordonnier, ou tel autre ouvrier que vous employez, croit, en travaillant pour vous, vous faire une faveur, qui ne se répétera qu'autant que vous la reconnaîtrez en le saluant partout où vous le rencontrerez, et en lui faisant en outre, dans l'occasion, quelques présents.

Des amis, même intimes, se visitent rarement sans en réclamer d'abord l'autorisation par un message exprès, par exemple: « Madame X... « envoie faire ses compliments à ma« dame Z..., et lui demande la per« mission de venir se mettre à ses « pieds cette après-midi. » A quoi il est répondu: « Dites à madame X... que « la maison et le cœur sont à ses or« dres. » On guette alors l'arrivée de la visiteuse; le maître de la maison va la recevoir à la porte de la rue et la conduit par la main jusqu'au sofa qui lui est exclusivement réservé dans le salon; la dame du logis prend un siége et va se placer à sa droite, tandis que les autres membres de la famille se rangent à la gauche. La toilette est assortie à ces habitudes cérémonieuses, et la plus grande tenue est presque de rigueur.

D'après cela, on ne doit point être surpris de la froideur glacée des réunions où les femmes d'un côté, les hommes de l'autre, restent assis une soirée entière presque sans se parler. Les étrangers s'amusent d'abord de ces bizarres manières, et en sont bientôt excédés; aussi ceux qui s'établissent aux Açores ne voient-ils guère que leurs compatriotes, autant du moins qu'ils le peuvent sans risquer de se faire des ennemis.

Les présents que l'on doit faire à certaines époques de l'année forment un article important de la politesse, et personne ne se permet d'y manquer. C'est à Noël qu'on doit avoir cette attention pour le boucher, le cordonnier, la blanchisseuse; à Pâques, on envoie à son médecin des fruits, des confitures, des cochons de lait; au mardi gras, autres présents. Ceux qu'on offre aux personnes en place sont souvent d'un grand prix, et ne dispensent pas d'en faire à chacun de leurs domestiques.

Les mariages se font sans beaucoup d'égard à l'âge respectif des parties contractantes ; tantôt la femme a douze ans et le mari seize, tantôt il y a quarante ans de distance entre les deux époux. Une fille est rarement consultée sur son établissement : c'est à son père que s'adresse l'homme qui la recherche, et le père a souvent conclu tous les arrangements avant d'en parler à sa fille, qui ne refuse presque jamais de lui obéir. Mais un amant rebuté par le père écrit à sa maîtresse, et la fait aisément consentir à se laisser conduire dans la maison d'une parente ou d'une amie, chez qui son père ne pourra la reprendre. Si cette mesure n'est pas praticable, l'amant obtient de sa maîtresse un écrit où elle déclare qu'elle veut l'épouser ; il porte cette déclaration au corrégidor, qui enjoint au père de donner son consentement, fait conduire la fille à l'église et nomme un prêtre pour la cérémonie. Peu de jours après, le père pardonne à sa fille et la reçoit dans sa maison.

Tous les mariages se célèbrent le matin et sont signalés par quatre jours de réjouissances. La femme, après le mariage, garde le nom qu'elle portait auparavant.

Amusements et fêtes.

Le jeu, les cérémonies religieuses ou militaires, tout ce qui peut amuser et distraire, est ardemment recherché par les Açoréens. Ils sont passionnés pour la musique, depuis le paysan qui s'accompagne sur la guitare, jusqu'aux filles de Morgados qui, ne sachant quelquefois ni lire ni écrire, n'en déploient pas moins un grand talent sur le piano. Les femmes raffolent de la danse, surtout de la *landun*, qui est propre au pays et dont l'air et les figures ressemblent à ceux du boléro espagnol : elle a pénétré jusque dans les hautes classes, et forme le complément obligé de toutes les soirées, où du reste nos quadrilles sont également dansés.

On célèbre tous les ans, de Pâques à la Pentecôte, une fête placée, à cause de ce dernier jour, sous l'invocation du Saint-Esprit. Dans chaque paroisse, en effet, à la Pentecôte précédente, a été élu par la voie du sort, entre un certain nombre de candidats désignés par leurs concitoyens, un *empereur*, dont l'intronisation est célébrée seulement à Pâques; alors, pendant la grand'messe, le prêtre lui met à la main un sceptre bénit et sur la tête une couronne d'argent. Il assiste au service divin assis sous un dais ; il est ensuite reconduit par tout le peuple, qui sème des fleurs sur son passage, et auquel, de son côté, il distribue avec son sceptre force bénédictions, jusqu'à un petit bâtiment ouvert, en pierres brutes, construit tout exprès pour cela dans chaque paroisse, et qui est appelé *o theatro do Imperador*, le théâtre de l'empereur; là, il siége en forme, environné de ses amis, devant une table sur laquelle il reçoit de pieux tributs de pain, de vin, d'œufs, de volailles, de viandes, qu'il bénit et distribue aux pauvres. L'*empereur* se retire ensuite avec son entourage, dans sa propre cabane, qu'on a eu le soin de réparer à neuf, de badigeonner et d'orner de branchages et de fleurs, et dans laquelle toute la compagnie reste à festiner, à exécuter divers jeux rustiques, à jouer de la guitare et à danser jusqu'à la nuit. La cérémonie se répète ainsi, chaque dimanche, durant les sept semaines, et rien n'égale l'émulation qu'elle excite parmi ceux qui sont appelés à y jouer le principal rôle; il n'est pas rare de les voir mettre en gage ou vendre le peu qu'ils possèdent pour exercer selon leurs désirs l'hospitalité qu'ils doivent pratiquer pendant toute la durée de leur règne, alors qu'ils sont obligés d'avoir table ouverte pour tous leurs amis. A l'expiration des sept semaines, la couronne et le sceptre sont rendus à l'église paroissiale, et restent déposés sur un plat d'argent jusqu'à l'année suivante; et l'on élit incontinent un nouvel empereur, dont la maison, jusqu'à la Pâque prochaine, devient, tous les dimanches,

le lieu d'assemblée du village, le théâtre de la danse et des amusements.

Religion et culte.

La religion professée aux Açores est celle de la mère patrie, c'est-à-dire la religion catholique romaine, mais avec une bigoterie superstitieuse qui étonne les Portugais eux-mêmes. Un évêché a été institué en 1534, à Angra, capitale de tout l'archipel. L'Etat pourvoit aux dépenses du clergé et de l'Église; elles ne forment guere moins d'un tiers des dépenses totales, bien qu'elles ne s'élèvent pas au quart des dîmes payées au gouvernement, et dont le clergé jouissait autrefois exclusivement.

Le clergé des Açores était jadis puissant et nombreux; les Franciscains et les Dominicains y possedaient des couvents riches et multipliés; les plaisirs mondains n'en étaient point bannis, tant s'en faut, et le carnaval y était fréquemment signalé par de honteux excès; les monastères de femmes étaient accessibles aux jeunes gens avec tout le cynisme des maisons de joie. Cette conduite scandaleuse appela, en 1832, l'attention de l'empereur don Pedro, qui ferma les couvents, sécularisa les moines, et plaça l'Église dans les mêmes conditions que les autres services publics. Les pratiques extérieures du culte ont, du reste, peu souffert de ce nouveau régime; elles prennent une place trop importante dans la vie des Açoréens pour que nous n'entrions pas, à ce sujet, dans quelques détails.

Les austérités du carême se rachètent publiquement, comme au surplus dans beaucoup de pays catholiques, moyennant un prix déterminé et gradué suivant l'étendue de la dispense, constatée par une bulle imprimée, dûment paraphée et scellée, qui devient le titre exprès des priviléges du possesseur; celle qui permet seulement l'usage du beurre, des œufs et du fromage ne coûte que cent reis ou soixante de nos centimes. Nul ne néglige de se munir de cette pièce indispensable, car aucun prêtre ne donne l'absolution qu'aprés s'être fait représenter, par son pénitent, l'exemplaire de la bulle dont il a dû se pourvoir.

Les plus brillantes cérémonies du culte ont presque toutes lieu dans le carême. Les images que l'on promene dans les rues sont surchargées d'ornements et de bijoux en argent, en or, en diamants, en perles et pierres précieuses. Le docteur Webster a vu, à Saint-Michel, un crucifix de bois couvert de pierreries pour une valeur que l'on estimait à plus d'un million de contos de reis, ou six millions de francs.

C'est par les yeux, surtout, que le clergé s'étudie à faire impression sur l'esprit des fidèles. Le vendredi saint, l'orateur chrétien chargé de prêcher la Passion, déploiera devant ses auditeurs un mouchoir empreint d'une figure sanglante et représentant le saint suaire. Puis, dans une procession solennelle, on verra figurer les divers personnages de ce drame tout entier, avec les instruments du supplice du Sauveur, et des suaires à l'empreinte sanglante seront confiés à des enfants pour les montrer par intervalles en criant : *Ecce homo.* Et le dimanche de la résurrection, on verra dans l'eglise une figure monter vers la voûte et disparaître derrière un rideau pour représenter le retour au ciel du Dieu fait homme.

Maladies.

La vie indolente des Açoréens et leur amour des plaisirs sensuels les exposent à plusieurs maladies organiques; la dyspepsie et l'hydropisie en enlèvent un grand nombre. Il y a peu de fièvres et de maladies inflammatoires, mais beaucoup d'affections cutanées, dues principalement à la malpropreté, et toujours mal soignées, parce que le peuple se persuade que l'application des remèdes serait dangereuse. Les sources thermales que possèdent quelques-unes des îles leur offriraient des ressources précieuses pour se guérir, mais ils ne savent ni ne veulent en

profiter. Aux maladies psoriques, très-communes dans la classe pauvre, se joint quelquefois une sorte de lèpre, et même une véritable éléphantiasis. La dyssenterie et le choléra ne sont point rares, dit-on, à l'époque des vendanges; mais on assure qu'on les guérit facilement en prenant, à la température la plus élevée que l'on puisse supporter, un mélange d'eau, de vinaigre et de sucre.

Industrie et commerce.

Les Açores n'ont pas d'industrie manufacturière, car on ne peut donner ce nom à la fabrication isolée de quelques articles de première nécessité.

Dans les intervalles de repos que leur laissent les travaux agricoles, les femmes filent au fuseau le lin et le chanvre récoltés sur les lieux, et en font de la toile commune en assez grande quantité pour qu'elle figure au nombre des articles d'exportation. Elles tissent aussi de grosses étoffes de laine avec la matière première que donnent les troupeaux indigènes. Le paysan tanne et prépare lui-même le cuir dont il a besoin; il fabrique la poterie qui lui est nécessaire avec une argile plastique fournie par Sainte-Marie.

L'industrie agricole n'existe en réalité qu'au Fayal, parmi les descendants de ces colons flamands qui y transportèrent jadis les méthodes perfectionnées de la Flandre. Le reste de la population açoréenne se borne à suivre, dans ses cultures, les routines traditionnelles de la mère patrie.

Cependant, ces îles trouvent, dans la surabondance des productions du sol, un retour plus que suffisant des produits manufacturés qu'elles demandent à l'industrie étrangère, à laquelle elle offre ses oranges, ses vins, ses céréales et quelques autres denrées.

L'Angleterre vient y chercher environ cent vingt mille caisses d'oranges, deux mille pipes de vin et d'eau-de-vie, une certaine quantité d'orseille, en échange desquels elle donne des lainages, de la quincaillerie, des articles d'habillement de tous genres, de la papeterie, etc. Hambourg et la Russie y apportent de la poix, du fer, du verre, des cordages, et y prennent quatorze mille caisses d'oranges et six mille pipes de vin et d'eau-de-vie.

Au Portugal les Açores donnent surtout des vivres, une grande quantité de grains et de légumes (indépendamment de ceux qui servent au payement des rentes des propriétaires non résidants), du porc, du bœuf salé, du fromage et de la toile, commerce que l'on paye avec de la chaux, du sel, du thé, des images, des crucifix, des indulgences, des dispenses et des reliques, ces cinq derniers articles se vendant publiquement dans les boutiques à des prix exorbitants.

Les États-Unis demandent, en échange de leurs douves, poisson, huile, graine de lin, goudron et bois, quatre mille pipes de vin, deux cents d'eau-de-vie, et douze mille caisses d'oranges.

Quant au Brésil, il donne du rhum, du café, du sucre, du coton, des bois, et les retours consistent en cinq mille pipes de vin et mille d'eau-de-vie, environ douze mille mètres de toile, des légumes de toute espèce, et quelques autres articles de moindre valeur.

Ce commerce emploie, chaque année, huit à neuf cents bâtiments d'un très-petit tonnage, à cause de l'absence de ports, ou d'ancrages qui puissent en tenir lieu. Les inconvénients des rades sont tels, que les navires sont presque toujours obligés de s'éloigner dès que le vent souffle du large, avant d'avoir complété la moitié de leur chargement qui, n'étant quelquefois composé que de marchandises faciles à altérer, est souvent perdu lorsque le navire revient pour l'achever.

On a souvent dit, et les écrivains portugais les premiers, que les Açores possédaient six ports de commerce: Horta, dans l'île de Fayal; Vellas, à Saint-George; Angra et Praya, à Tercère; Ponta Delgada et

Villa-Franca, à Saint-Michel; mais ces prétendus ports ne sont que des rades ouvertes, où l'on est exposé à tous les dangers et à tous les inconvénients que nous venons de signaler, sauf cependant celles de Horta et de Villa-Franca, dont la première est abritée par les îles voisines Saint-George et le Pic; la seconde, par le sommet d'un ancien cratère volcanique, désigné par le simple appellatif d'*Ilheo;* l'une et l'autre pourraient, moyennant les dépenses nécessaires, devenir de beaux ports pour les navires de toute espèce. Si cela s'exécutait jamais, les Açores en retireraient de grands avantages commerciaux, la mère patrie un accroissement notable de revenus, et cet archipel acquerrait en même temps une tout autre importance politique.

Gouvernement, administration civile et militaire, revenus et dépenses.

Les Açores, comme les autres colonies du Portugal, sont gouvernées par un fonctionnaire militaire qui prend le titre de *capitaine général des Açores*. Bien qu'il puisse être maintenu dans ses fonctions aussi longtemps qu'il plaît au gouvernement, il n'est en principe nommé que pour trois ans, ce qui explique l'esprit de rapacité et de concussion que l'on a trop souvent reproché à ces fonctionnaires. Ce gouverneur a sous ses ordres deux commandants secondaires nommés par le pouvoir royal et placés à la tête des deux arrondissements qui, avec celui que dirige personnellement le capitaine général, forment les trois grandes divisions politiques de l'archipel. Ces trois divisions sont : 1° l'arrondissement du Midi embrassant Tercère, Saint-George et Gracieuse, et ayant pour chef-lieu Angra, capitale de tout l'archipel et résidence du capitaine général; 2° l'arrondissement de l'Ouest comprenant le Fayal, le Pic, Flores et Corvo, avec Horta pour chef-lieu; 3° l'arrondissement de l'Est qui comprend les îles Sainte-Marie et Saint-Michel, et dont le chef-lieu est Ponta-Delgada.

Les îles autres que celles où résident ces trois fonctionnaires principaux, sont elles-mêmes sous l'autorité de commandants particuliers nommés par le capitaine général. A la suite des derniers événements politiques dont les Açores ont été le théâtre, les attributions de ces fonctionnaires ont été singulièrement modifiées. Jadis le pouvoir du gouverneur général était incontestablement moins contrôlé que celui du roi ou de la reine, ses prérogatives plus grandes. Il jouissait de la puissance suprême sur tous les fonctionnaires municipaux et les autorités judiciaires, sur les finances, l'agriculture, le commerce et la navigation, outre qu'il commandait en chef les forces militaires, ce qui, ajoutant encore à son influence, rendait inutile toute résistance à ses ordres, quelque tyranniques qu'ils fussent. Quant aux gouverneurs subalternes, ignorants, grossiers, ils ne voyaient dans leur position qu'un moyen de satisfaire leurs mauvaises passions, fût-ce en recourant à la force brutale.

L'administration civile est confiée, dans chaque arrondissement, à un *corrégidor*, nommé de la même manière et pour le même temps que le gouverneur. Les arrondissements sont divisés en districts, à la tête de chacun desquels se trouve un conseil de six membres, y compris le juge du district qui en préside les assemblées : celles-ci ont lieu deux fois par semaine; leur principal objet est la police du pays.

Le siége principal du gouvernement, soit militaire, soit civil, soit ecclésiastique, a été placé avec raison à Angra dans l'île Tercère, à cause de la force naturelle de cette île et de la facilité avec laquelle elle peut repousser les attaques de l'exterieur.

Les revenus des Açores et les dépenses auxquelles donne lieu leur administration, sont en rapport avec le peu d'importance qu'on leur a attribuée jusqu'à ce jour, avec l'état d'a-

bandon et d'inertie dans lequel elles végètent depuis si longtemps. Cependant, et tels qu'ils sont, ces revenus laissent entrevoir ce qu'ils pourraient être si on mettait à profit les ressources de tous genres que possède chacune des îles de l'archipel. Voici un aperçu de l'ensemble de leur budget extrait de l'ouvrage du capitaine Boid.

Recettes.

Dîmes	1,323,000 fr.
Douanes	660,000
Droit sur le sel et sur les mutations de propriétés	240,000
Droits sur les livres et le papier	84,000
Taxes sur la viande et sur le revenu des maisons	180,000
Taxe sur le tabac, le savon et l'orseille	660.000
Total	3,147.000 fr.

Dépenses.

Appointements du capitaine général et des gouverneurs	30,000 fr.
Église et clergé	480,000
Magistrature	50,500
Administrations financières	27,000
Armée	540,000
Instruction publique	19.500
Total	1,147.000 fr.
Excédant des revenus sur les dépenses	2,000.000 fr.

A cet excédant de deux millions de francs qui rentre chaque année dans les caisses de la mère patrie, il faut joindre les revenus des anciens biens du clergé, qui ont fait retour à l'État, et qui donnent un autre excédant à peu près aussi fort que le premier, déduction faite des rentes viagères accordées aux moines et aux religieuses sécularisés. Ainsi le Portugal retire annuellement des Açores une somme d'au moins quatre millions de francs.

II. DESCRIPTION PARTICULIÈRE DES ILES.

Après avoir décrit d'une manière générale l'archipel des Açores dans son ensemble, il convient de passer en revue successivement, et une à une, les diverses îles qui le composent, afin de signaler ce que chacune d'elles offre de spécialement remarquable. Dans quel ordre procéderons-nous à cet examen : est-ce d'après le degré d'importance relative, ou suivant leur rang chronologique de découverte et de colonisation ; ou bien, préférant un mode de classification par groupes, choisirons-nous la répartition naturelle qui les agglomère sur trois points distincts et bien espacés, ou les indications ethnologiques dans lesquelles il faudra discerner les îles flamandes des îles portugaises, ou enfin les circonscriptions politiques, dont les trois sections ne repondent ni au groupement naturel des îles, ni aux affinités originelles des habitants?

Nous opterons pour ce dernier parti, parce que l'organisation politique, en établissant une hiérarchie dans laquelle se trouvent échelonnés, à divers degrés, les pouvoirs qui règlent la dépendance des îles à l'égard des chefs-lieux d'arrondissement, et celle des chefs-lieux d'arrondissement à l'égard d'une capitale unique, trace d'elle-même l'arrangement le plus commode que nous puissions suivre pour coordonner ces membres épars d'un seul corps, dont la tête est à Tercère, et les bras au Fayal et à Saint-Michel.

Arrondissement du Midi.

TERCÈRE.

Située vers le milieu de l'archipel des Açores, Tercère offre à peu près la forme d'un parallélogramme de 20 milles de long sur 12 milles de large, dirigé de l'ouest à l'est, entre la pointe Serretta, dont la position est fixée par 38° 46′ de latitude septentrionale, 29° 42′ de longitude occidentale comptée du méridien de Paris ; et la pointe

Malmeranda, qui se projette par 38° 44′ de latitude, et 29° 22′ de longitude.

Le sol en est montagneux, surtout dans la partie centrale, où les hauteurs prennent le nom de Bagacina, se continuant à l'ouest sous le nom de Serretta, jusqu'à l'extrémité la plus occidentale de l'île. Des pentes assez douces descendent vers le midi, tandis qu'au nord la côte ne présente que des rocs verticaux et anfractueux, dont les plus remarquables sont celui du *Peneireiro* ou du Tamisier, et le *Queimado* ou Brûlé.

Les traces de l'action volcanique se montrent de toutes parts : sur plusieurs points, les masses montagneuses, dans un état incontestable de calcination, semblent avoir tout récemment subi la puissance des feux intérieurs. Des mornes entièrement formés de pierre-ponce friable et de tuf, paraissent prêts à s'écrouler et s'affaisser sur les terres inférieures, aux premières pluies : il y a eu, en effet, de ces éboulements, et à des époques reculées ils paraissent avoir eu lieu sur d'assez vastes espaces, ensevelissant dans leur chute les villages et le bétail répandus sur les plaines sous-jacentes. Des arbres entiers, enveloppés dans ces désastres, sont cités avec assurance et montrés aux voyageurs comme des vestiges incontestables du déluge de Noé : le capitaine Boid en vit un près des hauteurs de Bagacina ; c'était un grand tronc, engagé sous les couches inférieures d'un amas de terrain volcanique ; il ne différait en rien des arbres vivants d'alentour, et il conservait même tous ses caracteres ligneux. La pierre-ponce existe partout en grande quantité, et l'on pourrait sans doute, en l'utilisant pour les arts, en faire une source de profit pour le pays.

L'éruption la plus récente dont on ait conservé le souvenir, est celle du pic de Bagacina qui, en 1761, jeta au dehors un courant de lave dont la masse fluide s'avança jusqu'à près d'une lieue de la mer. A plusieurs reprises les tremblements de terre ont causé des ravages considérables, et celui de 1614 renversa presque tous les edifices de la ville de Praya. Depuis cette époque, l'émission des vapeurs aux furnas d'Euxofre et en d'autres lieux a, dit-on, sensiblement diminué d'intensité, et des sources minérales ont disparu.

Du reste, au milieu des sites de Tercère, le peintre et le dessinateur peuvent amplement donner carrière à leur génie ; les formes heurtées et rudes des montagnes, des précipices et des cavernes, l'aspect âpre et austère des régions volcaniques, s'y marient sans cesse au plus delicieux paysage.

En général, le sommet des hauteurs y est couvert de taillis, d'impénétrables broussailles, de cèdres rabougris, d'arbustes presque arborescents, tels que le myrte, le genévrier, le buis, tandis qu'à leur base et dans les vallées croissent le pin et le hêtre. Tercère est, d'après les indigènes, celle de toutes ces îles qui a le plus de gibier ; elle abonde, disent-ils, en lapins, cailles, bécasses et perdrix ; mais le capitaine Boid dit n'y avoir vu que des myriades de lapins et une quantité prodigieuse de pigeons. Les porcs surpassent ceux des autres îles, non-seulement en grosseur, mais encore par la délicatesse de leur chair ; le gros bétail y est aussi d'une qualité supérieure.

Voici la manière toute particulière dont on y fait le beurre : on met une certaine quantité de crème dans une calebasse, à laquelle des femmes, tout en vaquant à leurs autres occupations, impriment un mouvement rotatoire rapide, jusqu'à ce que le beurre soit formé ; on le retire alors et on le sale immédiatement. « J'avoue, dit le capitaine Boid, n'en avoir jamais mangé de plus parfait en Angleterre, ce qu'il faut attribuer à la qualité supérieure des pâturages, qui sont extrêmement riches, bien que n'étant l'objet d'aucuns soins. »

La population, évaluée par ce même officier à quarante mille âmes, est répartie dans les trois villes d'Angra, Praya, Villanova, et dans quinze vil-

lages, entre lesquels se fait remarquer principalement celui de Ribeirinha, qui pourrait passer pour une charmante petite ville.

Angra, chef-lieu de l'île Tercère et de la *comarca* ou arrondissement du Sud, en même temps que de toute la province des Açores, est située au fond d'une anse profonde à laquelle elle doit son nom, et qui est défendue au midi par les batteries du Morro do Brazil, et au nord par le fort Saint-Jean-Baptiste, éloignés l'un de l'autre de trois quarts de mille. L'aspect de cette baie, vue de sa partie centrale, est un des plus beaux panoramas qu'il soit possible d'admirer, et au milieu de ce tableau superbe la ville se présente de la manière la plus pittoresque. Ses blanches maisons, ses églises et ses clochers s'élèvent graduellement en amphithéâtre. En arrière s'étend un rideau de ravissantes collines couvertes de quintas, de plantations d'orangers et de vignes; plus loin est le riche canton appelé *Terra-Chaa* ou plaine; c'est la partie la plus féconde de l'île, et où se trouvent les propriétés et les maisons de plaisance des morgados et des nobles les plus influents.

Mais Angra n'a pas seulement pour elle la beauté de sa situation; ses rues sont régulières, se coupant à angles droits, très-larges, et solidement bâties. Les maisons ont généralement trois étages, mais elles sont, pour la plupart, sans élégance, et les lourdes fenêtres mauresques dont elles sont garnies contribuent à leur donner un aspect sombre et triste; il serait facile, au moyen de légères modifications, de leur procurer une physionomie plus moderne, et Angra pourrait alors rivaliser avec les plus jolies villes de l'Europe. Cependant, pour être sincère, il faut avouer que ses rues sont fort mal pavées et aussi sales que ceux qui les parcourent, malgré les nombreuses fontaines publiques qui répandent une abondante quantité d'eau. Afin de donner au lecteur une idée de la malpropreté des habitants de Tercère, un voyageur anglais raconte que se promenant un jour avec un Portugais fixé à Angra, et cherchant à se frayer un passage au milieu de la foule qui obstruait la place, il fut averti par son compagnon de prendre plus de précautions en s'approchant des habitants de cette île, attendu que tous ou presque tous avaient la gale.

On remarque à Angra nombre d'églises et d'anciens couvents, qui lui ont valu le nom de la *Ville aux églises*. En 1832, à l'époque de l'expédition de don Pedro, les monastères, à l'exception d'un seul, furent convertis en casernes. L'édifice dont on a fait le palais du gouvernement, avait été élevé par les Jésuites, qui furent expulsés des Açores sous le ministère du célèbre marquis de Pombal. En 1766, lorsque le gouvernement de ces îles fut confié à un capitaine général résidant à Angra, la maison des révérends Pères fut mise au nombre des propriétés de l'État, et affectée à la demeure du nouveau gouverneur.

Le Morro do Brazil, qui ferme au sud-ouest la baie d'Angra, est un promontoire péninsulaire digne d'attention au point de vue géologique: il est évidemment le produit d'un soulèvement volcanique postérieur à la formation de l'île entière; il est entouré de rocs verticaux inaccessibles, du milieu desquels s'élèvent quatre pics dont le plus haut, celui du *Facho* ou fanal, atteint 90 mètres environ au-dessus de la mer, et supporte un télégraphe; au centre est un cratère de volcan éteint, si bien abrité, d'un sol si riche et si admirablement propre aux travaux d'horticulture, que l'on pourrait à peu de frais le convertir en un magnifique jardin. Les Portugais regardent cette position comme imprenable.

Au point de vue maritime, la baie d'Angra est peu sûre; les navires sont obligés de prendre le large dans les mauvais temps; encore les tempêtes y font-elles périr tous les hivers cinq ou six des petits bâtiments qui fréquentent cette place.

Du reste, c'est un point admirablement disposé pour y faire de l'eau,

non-seulement à cause de son excellente qualité et de sa quantité, mais encore de la commodité qu'ont les embarcations de remplir leurs futailles sans même descendre à terre.

La ville de la Praya, peuplée d'environ 3000 âmes, est pittoresquement située au centre d'une belle et profonde baie, naturellement défendue, à chacune de ses extrémités, par une côte inaccessible et des rocs escarpés de lave noire, sur lesquels s'élèvent les forts de Santa-Catarinha et de Spirito-Santo, qui défieraient aisément l'approche des vaisseaux et toute tentative de débarquement. Au surplus, la baie est fort exposée aux vents, et regardée comme très-dangereuse dans la mauvaise saison.

L'air de ce lieu n'est pas sain, à cause des miasmes qu'engendre un marais du voisinage, qu'il serait cependant facile de dessécher, ce qui rendrait à la culture une vaste portion de terre extrêmement fertile. Le pays environnant est très-beau, et les encouragements donnés autrefois à la production du tabac et du sucre avaient rendu cette ville riche et importante; aujourd'hui elle est bien déchue, et, sous l'influence du fléau qui la mine, ses valétudinaires habitants vivent dans une complète indolence.

GRACIEUSE.

Gracieuse doit son nom à la magnificence de sa végétation et à l'aspect enchanteur de ses rivages, qui contrastent avec les côtes abruptes et décharnées des autres îles. Elle gît à 28 milles au nord-ouest de Tercère, et à 20 milles au nord de Saint-George; son étendue est seulement de 20 milles de long sur 5 de large; près de la côte méridionale se trouve un groupe de petits îlots appelés *Gaivotos*, et près de la côte orientale ceux que l'on a nommés *los Homiziados*.

Une population de 12000 âmes est répartie entre la ville de Santa-Cruz, le village de Nostra-Senhora de Guadalupe, la ville de la Praya et le village de Nostra-Senhora-da-Luz; les deux premiers points vers l'extrémité nord-ouest, les deux autres dans la partie sud-est. Santa-Cruz est la capitale, et compte 3000 habitants; sa rade est dangereuse et ne présente qu'un fond de roches. Le meilleur ancrage de l'île est au sud, à la Ponta Carapacho, par 38° 54′ de latitude nord et 25° 33′ de longitude ouest du méridien de Paris. Il est digne de remarque et de surprise, que la nature, en procédant à la formation des Açores par les opérations les plus variées, par les convulsions les plus épouvantables, en donnant à leurs roches, à leurs côtes les formes les plus diverses, les plus fantastiques, n'ait pas créé une seule crique, une seule baie assez abritée contre les mouvements de la mer, pour qu'elle puisse offrir un port sûr sans le secours de l'art; qu'il ne s'y trouve pas une île, pas un groupe d'îlots disposé de telle sorte qu'il présente un ancrage protégé des vents par les terres voisines.

Graciosa paraît être d'une origine antérieure à celle des autres îles de l'archipel des Açores. A l'exception de quelques tremblements de terre, on n'y a observé, depuis sa découverte, aucun mouvement volcanique. Les laves y sont de formation très-ancienne, ainsi que le prouve leur état avancé de décomposition et l'épaisse couche de terre qui les recouvre. Le pic qui s'élève au centre de l'île offre un ancien cratère, dont la cavité est parée de la plus riche végétation. Cette île est, au surplus, considérée comme la plus féconde; il ne faut qu'un bien léger travail pour lui faire donner en abondance des légumes de toute espèce, des ignames, un peu de maïs et beaucoup d'orge; quelques bons pâturages s'y rencontrent aussi, et l'on recueille en outre un vin assez bon, dont il s'exporte annuellement 1500 pipes. Gracieuse est un point de ravitaillement pour les navires qui y trouvent, à bon marché, le bétail, les légumes, la volaille, les moutons, les chèvres et les porcs; la chair de ces derniers est d'un goût parfait.

Les habitants sont doux et communicatifs, et montrent quelques dis-

positions industrielles, qui se développeraient aisément si l'on en voulait stimuler l'essor. Ce sont eux qui fabriquent toutes les étoffes de lin et de laine que consomment les basses classes de l'archipel, et ils en envoient même au Brésil une quantité assez considérable.

Ainsi que la plupart des Açores, Gracieuse était, dans l'origine, couverte de bois, qui furent ensuite brûlés ou abattus pour faire place à la canne à sucre et au tabac, dont l'espèce était excellente et donnait d'abondants produits. Mais depuis ces jours d'or qui signalèrent la prospérité des Açores, l'île a été délaissée par la mère patrie; et après la restauration de la maison de Bragance, en 1640, elle devint la proie des pirates algériens qui, pendant plusieurs années, en firent le but de leurs courses de pillage et de rapines, emmenant les habitants dont ils pouvaient s'emparer, pour les aller vendre sur les marchés de Fès et des autres villes barbaresques.

SAINT-GEORGE.

Saint-George, colonisée par les Flamands de Tercère, fut naturellement considérée comme une dépendance de cette île, et c'est ainsi qu'elle se trouve comprise dans le département d'Angra, quoiqu'elle soit plus voisine encore du Pic et du Fayal, qui appartiennent à une autre division politique.

C'est une île longue et étroite, dont l'axe se dirige de l'ouest-nord-ouest à l'est-sud est; elle a environ 30 milles de long sur 5 de large. Une chaîne de montagnes la traverse dans sa plus grande étendue, escarpée comme un mur du côté du nord, et couronnée par un plateau, dont la hauteur au-dessus de la mer voisine est de plus de 600 mètres. A chacune des extrémités s'élève un petit îlot volcanique; celui qui est à l'orient, vis-à-vis de la pointe du Topo, où débarquèrent, dit-on, les premiers colons, se trouve placé par 38° 15′ de latitude nord, et 25° 30′ de longitude à l'ouest de Paris, à 31 milles ouest quart sud-ouest du mont Brazil de Tercère.

Saint-George paraît être d'une origine volcanique plus récente que Tercère, et elle est encore sujette à des mouvements convulsifs qui, chaque année, jettent l'alarme dans la population. Les éruptions y ont été extrêmement violentes, et généralement concentrées sur les côtes méridionales, où elles ont causé de grands ravages. La plus ancienne dont il soit fait mention est celle de 1580, qui eut lieu à une demi-lieue de la ville de Vellas: elle dura plusieurs jours et vomit des torrents de lave qui allèrent se coaguler en masses rugueuses le long de la mer. En 1691, une autre convulsion sous-marine fit surgir en vue des côtes plusieurs îlots que les flots recouvrirent bientôt après; un semblable phénomène, accompagné de tremblement de terre, se reproduisit en 1720 et encore en 1757: une éruption encore plus violente souleva, à trois cents pas du rivage, non moins de dix-huit petits îlots, qui ne tardèrent pas à disparaître comme ceux qui les avaient précédés. La dernière éruption, et à ce qu'il paraît la plus destructive, eut lieu en mai 1808, près de la petite ville d'Urzelina; elle jeta la terreur jusque parmi les habitants du Pic et du Fayal: elle fut annoncée par des bruits souterrains graves et effrayants, par une sorte de fermentation sourde et d'agitation qui dura plusieurs jours, jusqu'à ce qu'enfin s'ouvrit d'abord un vaste cratère, et ensuite douze à quinze autres plus petits. Durant vingt-cinq jours consécutifs, on vit s'échapper de leurs bouches enflammées des torrents de lave incandescente qui ravagea la plus fertile partie de l'île, envahit ses pâturages, ses vignobles, ses champs, détruisit ses troupeaux, et menaçait d'envelopper dans sa course une portion de la ville d'Urzelina, quand le fleuve destructeur se détourna miraculeusement, épargnant ainsi la vie de plusieurs milliers d'hommes. Depuis ce désastre, aucune autre éruption n'a eu lieu à Saint-George; mais l'île

est chaque année épouvantée par des tremblements de terre qui se font généralement sentir vers la fin de l'automne. Le canton qui a éprouvé cette funeste atteinte, ne présente partout aux regards qu'une masse uniforme de laves, de scories et de cendres noirâtres, qui lui donne un aspect triste et sombre que des siècles de travail pourront à peine effacer.

Les terres environnantes sont encore aujourd'hui, comme autrefois, célèbres par la qualité supérieure des vins qu'elles produisent, et qui sont sans contredit les vins les plus généreux des Açores ; celui de Castelhetes est surtout renommé. Ils sont tous transportés au Fayal, et vendus avec ceux du Pic, sous le nom de vins du Fayal. Les habitants de Saint-George font aussi un peu de vin doux, lequel, à cause de son délicieux bouquet, est appelé Angelica : la préparation n'en est pas différente de celle des autres *passados* ou vins de liqueur. Les vignobles de Saint-George sont généralement placés sur le flanc des collines, au milieu des plus vieilles laves.

La ville de Vellas est le chef-lieu de l'île; on y compte environ 4 000 âmes. Elle est assise au fond d'une baie spacieuse, entre la Ponta Queimada et le Morro Grande ; on y trouve un bon ancrage et un excellent quai, le long duquel peuvent venir se placer les bâtiments de moyenne grandeur, pour charger ou décharger leurs cargaisons La ville est protégée par une muraille du côté de la mer, dominée du côté opposé par de hautes montagnes, et défendue par trois forts sans canons. La population semble jouir d'une condition meilleure que celle de Tercère ; elle a certainement plus d'activite et d'industrie et un air de plus grande indépendance. Presque toute la population de l'île, montant à 20 000 âmes environ, est concentrée sur la côte méridionale, la côte opposée étant rocheuse et moins productive. Le plateau supérieur est couvert de riches pâturages, où l'on élève des troupeaux nombreux de beau bétail, qui donne du beurre et du fromage renommé, que l'on envoie en grande quantité pour l'approvisionnement de Horta. Saint-George produit aussi en abondance la pomme de terre commune, la patate douce, et l'igname ; cette dernière est supérieure à toutes celles des Açores, et presque égale, par la grosseur et le goût, à celle des Antilles. Les habitants cultivent aujourd'hui plus de fruits qu'autrefois, surtout plus d'oranges et de citrons, dont le développement est favorisé par une position excellente. Ils exportent à Madère et à Lisbonne beaucoup de betail; bien que le bœuf ne soit pas aussi gras, la viande ne le cède point en qualité à celle des belles races anglaises.

Non loin de Vellas est un bassin de l'aspect le plus romantique, enceint de murs de lave, et où l'on entre, en venant de la mer, par une arcade naturelle de basalte prismatique, s'appuyant sur une masse compacte de la même roche ; des massifs touffus de plantes verdoyantes, de bruyères et d'arbustes sont venus en parer les bords, et offrent de charmants abris aux citadins qui viennent ici en partie de plaisir, manger des huîtres fraîches pêchées aux bancs dont la côte voisine est garnie. La petite ville de Calheta en est éloignée de deux lieues à l'est : elle est assise au pied de collines rocheuses qui l'entourent du côté de la terre : elle présente du côté de la mer, la petite cale ou *calheta* qui lui a valu son nom.

Entre Urzelina et Vellas est la *Ribeira do Nabo*, où débarqua, en 1831, le comte de Villaflor, quand il vint enlever Saint-George aux Miguélistes.

Arrondissement de l'Ouest.

LE FAYAL.

Le Fayal est à 16 milles à peine de l'extrémité occidentale de Saint-George, et bien que les colons de cette île l'eussent pour ainsi dire constamment en vue, ils ne le visitèrent que tardivement, et de temps à autre, jusqu'à

ce qu'enfin le Flamand Jobst de Huerter vint s'y établir sous les auspices de la duchesse Isabelle de Bourgogne. Le nom de Fayal, qui se traduit littéralement en français par Faye, Fayet ou Faget, c'est-à-dire lieu planté de hêtres, provient d'une erreur d'après laquelle les Portugais, venus en cette île, avaient pris pour des hêtres les arbousiers qui couvraient le sol, et dont l'espèce est désignée par ce motif, en botanique, sous le nom de *myrica faya* ou arbousier hêtre.

Cette île a environ vingt milles de long sur dix de large; sa surface s'élève graduellement au sud-est, où se dresse un pic de neuf cents mètres de hauteur, ancien volcan dont le cratère est l'une des plus intéressantes curiosités de l'île. La profondeur en est presque égale à la hauteur totale de la montagne, et les parois en sont richement parées de taillis, d'arbustes verts et de fleurs sauvages; on y descend par un tortueux ravin qui serpente à travers d'impénétrables massifs d'arbustes, sur des pentes escarpées d'une beauté sauvage et pittoresque, pour arriver enfin dans une vallée circulaire resserrée, au centre de laquelle est un lac transparent, rempli de cyprins aux écailles d'or et d'argent. Ces poissons y furent déposés par un gentilhomme portugais, qui s'était construit dans ce lieu retiré une chaumière où il venait, de temps à autre en été, passer quelques jours; aujourd'hui la petite habitation a presque disparu. A l'une des extrémités du lac s'élève un monticule conique de scories et de cendres volcaniques, couronné d'un petit cratère, produit sans doute par les derniers efforts du volcan. La végétation de la Caldeira est du reste extrêmement brillante, et nourrit un nombre considérable de moutons. Géologiquement parlant, l'île du Fayal diffère peu de ses voisines; on y voit de grandes quantités de pierre ponce, de tufs et de scories volcaniques; la lave y est de l'espèce bleuâtre contenant de la hornblende basaltique et de l'olivine. La seule éruption dont on y ait mémoire est de l'année 1672: un pic situé près de la ville de la Praya jeta à cette époque, pendant plusieurs jours, des torrents de lave, qui ne causèrent d'ailleurs aucun ravage.

Dans toutes les villes et les villages situés sur les côtes du Fayal et du Pic, l'eau des puits est saumâtre à cause de la nature poreuse du sol, qui laisse filtrer l'eau de mer avec facilité, au point qu'on y remarque un mouvement de crue et d'abaissement alternatifs correspondant au flux et au reflux. On pourrait aisément remédier à la mauvaise qualité des eaux potables, en amenant, au moyen de tuyaux, dans tous les lieux où cela serait nécessaire, l'eau des excellentes sources qui sont à peu de distance dans l'intérieur.

La population du Fayal dépasse 22 000 âmes. Les habitants des campagnes sont certainement les plus paisibles, les plus industrieux et les plus robustes des Açoréens; ils exécutent gaiement les travaux les plus durs, pour un salaire minime.

La partie la mieux cultivée est celle qui avoisine le chef-lieu; là s'étend la belle *vallée des Flamands*, à laquelle on arrive en remontant le lit d'un torrent qui traverse la partie occidentale de la ville; les bords en sont charmants et changent incessamment d'aspect; à environ un demi-mille de distance, le vallon semble fermé par une barrière de rochers, du haut desquels l'eau se précipite en cascade. Après avoir grimpé assez longtemps dans la même direction, à travers des sites toujours agréablement variés, on arrive enfin au lieu du premier établissement des Flamands; à une certaine distance, l'œil est déjà charmé d'un aspect qui porte en quelque sorte l'empreinte de l'industrie de l'homme et de la fécondité du sol, offrant un caractère différent de tout le reste de la contrée, et ressemblant bien plutôt à un paysage suisse qu'à un site des Açores. C'est une vaste, riche et fertile plaine, dans laquelle se trouvent dispersées de jolies maisons blanches, resplendissan-

tes aux rayons du soleil. Les habitants offrent encore, dans leur beauté physique, des traces de leur origine flamande : ils conservent les coutumes ainsi que des restes du langage de leurs ancêtres; ils ont hérité aussi d'une partie de leur industrie, et leur vallée s'est toujours maintenue, de génération en génération, dans un état de culture perfectionnée, si bien que le sol donne aujourd'hui des récoltes dont l'abondance étonnerait nos fermiers les plus experts. La vallée est bien arrosée.

Les environs produisent du lin et du chanvre excellents, avec lesquels les indigènes fabriquent quelques étoffes grossières pour leur consommation. L'objet le moins pittoresque de ce beau pays, ce sont les haies de clôture, qui sont formées d'une grande espèce de roseau qui atteint jusqu'à cinq mètres de hauteur, et qu'on emploie aussi à couvrir les cabanes et les bâtiments de service des fermes.

La partie de l'île qui s'étend entre Horta et le cap Espalamaca, semble se ressentir du voisinage de la vallée flamande; les cultures y sont superbes, et calculées, aux approches de la ville, de manière à satisfaire aux demandes des navires qui fréquentent le port. On y voit surtout des pommes de terre, des ignames, des oignons, des pois, des calebasses; le tout d'excellente qualité, enlevé en quantités considérables par les baleiniers américains. Les plantations d'orangers sont aussi très-nombreuses, et comme on en fait chaque jour de nouvelles, le Fayal rivalisera bientôt avec Saint-Michel; ses oranges sont déjà tout aussi parfaites. Du reste, soit à raison de la qualité supérieure du terroir, soit de quelque modification dans le climat, on remarque une différence très-sensible, et toute en faveur du Fayal, entre ses fruits et ceux des autres îles; les bananiers particulièrement y sont plus vigoureux, et les bananes y sont bien meilleures. Les abricots sont exclusivement cultivés ici, et le Fayal en approvisionne le reste de l'archipel.

L'île ne produit qu'une petite quantité de vin de médiocre qualité; mais elle tire, des vignobles du Pic, des produits supérieurs qui, apportés et travaillés à Horta, y prennent le nom de *vins du Fayal;* la meilleure qualité se vend 60 contos de reis ou 360 francs la pipe. Ce vin même, à l'état naturel, est sec et âpre; mais voici les procédés qu'emploient les marchands pour en développer la force et le bouquet. Après y avoir mêlé des quantités de vin de Saint-George et d'eau-de-vie (*), proportionnées au goût des différents marchés, on l'accumule en fût dans de longs celliers peu élevés, où l'on brûle ensuite du soufre, en maintenant la température durant quatre, cinq et six mois, à 50 degrés, environ, du thermomètre centésimal. L'évaporation est nécessairement considérable, et l'on ouille à mesure avec du vin, ou de l'eau-de-vie, au gré du préparateur. Ce procédé corrige entièrement l'âprete du vin, lui donne beaucoup de douceur, et en change tellement la qualité, qu'il s'en exporte des quantités assez considérables en Angleterre, en Russie et en Amérique, comme vin de Ténérife.

On élève au Fayal du gros bétail, qui s'exporte en Portugal et à Madère; il est d'une belle race et fournit une viande excellente. Il y a aussi de nombreux troupeaux de moutons, beaucoup de chevres et de porcs, de la volaille de toutes sortes. Le poisson d'eau douce n'y est pas commun, et l'on n'y mange guère que du poisson de mer; le plus abondant paraît être la sole d'une petite espèce et le carrelet. « J'ai remarqué, dit Adanson, « une certaine conformité entre cette « île et celle de Ténérife, en ce qu'elle « a peu de gibier et peu d'oiseaux. « Dans plusieurs promenades que j'y « ai faites, à deux lieues à la ronde « je n'ai rencontré que peu de lièvres, « et quelques cailles répandues dans « les campagnes. Il est vrai qu'il ne « manquait pas de merles sur le som-

(*) Généralement 15 pour cent de celle-ci.

« met des montagnes ; j'en ai vu même « un assez grand nombre dont le plu- « mage était agréablement taché de « blanc : ils étaient par compagnies sur « les arbousiers, dont ils mangeaient « les fruits en jasant continuelle- « ment. »

Sauf un peu de poterie grossière, et quelques tissus communs de laine, de chanvre et de lin, fabriqués sur les lieux mêmes, tous les autres objets manufacturés sont apportés d'Europe. On fait cependant encore au Fayal de fort jolis paniers, solides, de formes très-variées, propres à de nombreux usages, et qui, de plus, sont à bas prix; c'est une industrie qui lui est toute particulière.

La ville de Horta, chef-lieu du Fayal et de tout l'arrondissement de l'Ouest, fut fondée vers 1460 par Jobst de Huerter, le colon flamand, dont quelques écrivains prétendent qu'elle a conservé le nom, un peu altéré à la vérité ; l'étymologie bien plus naturelle donnée par le père Cordeyro, fait venir le nom de la ville de celui qu'on avait donné à la riante campagne où elle fut bâtie, et qu'on appelait *a horta*, le jardin, comme en Espagne la belle campagne ou *huerta* de Valence. On y compte environ 10000 habitants. Elle est située au fond d'une baie semi-circulaire, que limitent, au nord un promontoire haut et escarpé appelé *Ponta Espalamaca* (sur le sommet duquel il y a un télégraphe), et au midi le cap rocheux de *Ponta da Guia*, à un peu plus de deux milles de distance. La ville s'élève en amphithéâtre, avec ses clochers et ses églises, jusqu'à une éminence que couronne l'ancien couvent des Jésuites, le plus bel édifice qu'ils eussent élevé aux Açores ; puis l'ancien monastère des Carmélites, avec ses tourelles aux formes orientales, et encore l'ancien couvent de San-Antonio, placé sur une terrasse isolée, à droite. Tout cela, entouré de jardins, de maisons de plaisance, de bosquets d'orangers, et dominé en arrière-plan par le pic de la Caldeira, forme un tableau d'une beauté magique.

Mais au débarqué, une partie du charme s'évanouit, car la ville n'a, pour ainsi dire, qu'une longue rue, irrégulière et mal pavée, bifurquée à son extrémité occidentale.

Elle est défendue par trois forts, dont deux sont placés à chacune de ses extrémités, et le troisième, qui est le plus considerable, le fort de Santa-Cruz, s'élève au centre ; il est relié au fort de l'Ouest par une muraille et un parapet qui s'étendent le long de la mer.

La baie de Horta présente incontestablement plus d'avantages et de sécurité que les autres mouillages des Açores ; elle est protégée à l'est par le cône gigantesque du Pic, qui en est seulement à quatre milles, et au nord par l'île de Saint-George, dont la position transversale la met efficacement à l'abri des agitations de la mer de ce côté ; mais elle est exposée aux vents de la partie du sud. Le promontoire de *Monte da Guia*, qui ferme la baie au midi, n'était évidemment dans l'origine qu'une île, entre laquelle et le rivage une commotion volcanique a fait surgir cet immense amas de cendres volcaniques rougeâtres appelé aujourd'hui *Monte Queimado*, ou la montagne brûlée, qui tient d'une part au *Monte da Guia* par une jetée de sable peu élevée, et à la terre voisine par un massif de tuf friable et de scories.

Horta possède deux ou trois chantiers bien approvisionnés d'agrès de tous genres, et l'on y trouve d'ailleurs toutes les facilités désirables pour se procurer des vivres frais, dont la demande est toujours considérable de la part des navires qui relâchent au Fayal, et qui impriment à Horta une activité que l'on ne retrouve sur aucun autre point des Açores.

LE PIC.

L'île du Pic, avec ses formes colossales, produit un effet des plus imposants ; elle surgit immédiatement au-dessus des flots et s'élance dans les airs sous la forme d'un cône immense, qui semble comme une haute tour

placée en ces lieux par la nature pour protéger les îles environnantes.

Malgré son voisinage de l'île du Fayal, les colons de celle-ci répugnaient, dans le principe, à la visiter, effrayés qu'ils étaient du caractère volcanique qu'elle presentait, et ils ne l'appelaient point autrement que le Pic, *o Pico*, nom qui lui a toujours été conservé depuis par les écrivains portugais. Sa forme est allongée de l'est-sud-est à l'ouest-nord-ouest, et sa plus grande longueur est de trente-cinq milles, sur une largeur de huit milles dans sa partie occidentale. La pointe du nord, appelée Ponta Negra, est située par 38° 33′ de latitude, et par 30° 53′ de longitude à l'ouest de Paris; celle du sud-ouest, appelée Ponta do Espartal, est par 38° 26′ de latitude et 30° 58′ de longitude; la plus orientale, appelée Calhagrossa, est par 38° 18′ nord et 30° 5′ ouest. L'île est traversée dans toute sa longueur par une haute chaîne volcanique, que domine, vers l'extrémité occidentale, le fameux pic auquel elle doit son nom, et dont la hauteur dépasse deux mille mètres.

L'île du Pic renferme environ trente mille habitants, lesquels, ainsi que ceux des autres îles, sont en majeure partie établis le long des côtes. On y compte trois villes et treize villages, savoir: au midi, Lagens, capitale; Riveiras, Calheta de Resquim, et Ponta de Piedade; au nord, Ribeirinha, Santo-Amaro, Prainha, la ville de San-Roque, Sant-Antonio, Santa-Lugia, et Bandeiras; à l'ouest, la ville de Magdalena, Criaçâo-velha, Candellaria, San-Matheo, San-Joaõ, et Silveira. La côte tout entière est bordée de rochers escarpés et inabordables, sans ports ni rades; le seul point qui offre quelque abri aux embarcations est la petite crique de Lagens, dont l'entrée est d'ailleurs bordée de récifs. Aussi tout le commerce de l'île est-il transporté au Fayal, dont les Morgados sont d'ailleurs propriétaires de la plus grande partie des terres du Pic.

Cette île possède les plus beaux bois des Açores, surtout en cèdre et en if blanc. Ses montagnes offrent en outre d'abondants pâturages qui nourrissent une grande quantité de moutons, dont la laine est travaillée par les naturels en tissus destinés à la consommation locale. Ils élèvent aussi de gros bétail d'une belle race, et des milliers de chèvres, que l'on voit errer, presque sauvages, au milieu des précipices.

Le sol est généralement couvert d'une lave rugueuse qui le rend impropre à l'agriculture; le surplus est d'une grande fertilité et donne d'abondantes moissons de grains et de légumes pour la consommation des habitants; on y cultive en outre, pour l'exportation, beaucoup de plantes potagères, et entre autres de superbes oignons, qui sont enlevés par les Américains et les autres marchands qui fréquentent le Fayal. Le versant méridional est le mieux cultivé, et il présente, vu de la mer, un agréable tableau, surtout près de Lagens, et du côté de l'est, où le sol est disposé en terrasses et cultivé avec un soin tout particulier. Tout auprès de la ville s'élève majestueusement un ancien couvent de Franciscains, et les chaumières répandues dans la campagne ajoutent singulièrement à l'effet pittoresque du paysage; ces chaumières aux murailles blanches, avec leurs légers toits coniques de roseau, ressemblent, d'une certaine distance, aux tentes d'un camp.

La production principale du Pic est son vin; elle en livre annuellement environ 25 000 pipes, qui sont transportées au Fayal pour y être travaillées, vendues et exportées. La vigne fut introduite au Pic vers la fin du seizième siècle; les plants venaient de Porto, de Lisbonne et de Madère; mais cette culture ne prit l'extension qu'elle a aujourd'hui que durant les soixante dernières années, se développant à proportion de l'accroissement progressif de la consommation extérieure; maintenant elle décline : c'est un mouvement de réaction auquel les meilleures choses ne peuvent échapper.

La partie occidentale de l'île du Pic est la plus rocheuse; c'est cependant sur cette lave, qui présente à l'œil un aspect si aride, que sont plantées les vignes dont la végétation est si brillante. On élève, pour les protéger contre l'air de la mer, de petits murs de lave de cinq à six pieds de haut; ces clôtures donnent à toute la région des vignes, durant l'hiver, l'aspect d'une immense et sombre mosaïque; mais, du printemps à la fin de l'automne, alors que sol et murailles sont cachés sous l'épais feuillage des vignes, toute cette zone est revêtue d'une verdure dont les tons passent successivement par les nuances variées qu'amène tour à tour la marche de la saison.

Le meilleur vin du Pic provient des plants de Madère; on le recueille surtout dans la partie de l'ouest, près de Magdalena, où l'on fait aussi beaucoup d'excellent vin doux, que les Portugais appellent *Passado*. On le tire du même raisin; mais, comme pour le vin doux de tous les pays, on lui procure son goût sucré en ne mettant le raisin au pressoir qu'après l'avoir laissé se rider au soleil.

Les morgados du Fayal, propriétaires des terres du Pic, ont de ce côté de l'île vassale des maisons de plaisance où ils se rendent à l'époque des vendanges; ces *quintas*, comme ils les appellent, sont nombreuses, surtout dans les environs de Magdalena, qui forment la partie la plus agréable de l'île. En face, et à trois quarts de mille du rivage, s'élèvent deux grandes masses escarpées de roche volcanique rougeâtre, appelées les îles de Magdalena; entre celles-ci et la ville se trouve la rade où le comte de Villaflor vint mouiller, en 1831, avec son expédition lilliputienne, et c'est de là qu'il se rendit au Fayal, où il opéra son débarquement sans s'inquiéter d'une belle corvette miguéliste qui était à l'ancre à une petite portée de canon.

Les fruits que produit le terroir de Magdalena sont particulièrement beaux, et la végétation est d'une vigueur surprenante. Les oléandres offrent ici, comme au Fayal, les formes arborescentes les plus splendides, et le myrte y prend un tel développement en hauteur et en grosseur, que les naturels en tirent le *tannin* pour la préparation de leurs cuirs. L'*orseille* est l'une des productions les plus importantes du Pic; c'est, comme on sait, un lichen d'un gris légèrement verdâtre, qui croît sur les rochers et les murailles, et fort recherché pour ses précieuses propriétés tinctoriales. Le monopole en était réservé à la couronne de Portugal, pour les épingles de la reine; le gouvernement l'achetait à raison de 40 reis par livre, et la revendait pour l'exportation au prix de 200 reis; cet ordre de choses a été modifié, et la vente de l'orseille est aujourd'hui publique. La meilleure espèce, avec celle des îles du cap Vert, est celle des Açores, et elle est devenue dans ces derniers temps un grand article de commerce avec l'Angleterre et la France, où la chimie est parvenue à tirer de ses propriétés un parti bien supérieur à ce qu'on en pouvait jadis obtenir. La plante, après avoir été bien séchée et pulvérisée, est humectée d'urine et transformée en une sorte de pâte qui, mêlée avec la chaux ou divers alcalis, donne des teintures bleues et pourpres, et, avec une solution d'étain, de belles et riches nuances violettes d'un excellent teint.

FLORES.

L'île de Flores a environ quinze milles de long sur neuf de large. Les côtes en sont toutes rocheuses; mais à partir du bord de la mer s'élèvent par étages des collines du plus brillant aspect, dominées au centre par un haut pic conique dont les flancs sont couverts de bois, et que termine un cratère semblable à celui du Fayal, mais plus petit.

Le sol de Flores est formé d'une lave plus friable encore que celle des autres Açores; aussi la fertilité et la richesse végétale de cette île sont-elles

admirables. Au sommet des collines s'étendent de gras pâturages ou des bois vigoureux, tandis que sur leurs versants, de petits champs, encadrés de murs de lave et de pierre ponce, offrent de riches moissons de maïs, d'orge, de légumes, d'ignames, de pommes de terre et d'autres végétaux. Le bois y est aussi bon qu'abondant, et l'île approvisionne de temps à autre les chantiers du Fayal, de cèdre, de hêtre, d'if blanc et d'autres essences. On y voit croître les lauriers, le buis, le myrte, le genévrier, les fougères, et une profusion de plantes et de fleurs sauvages qui lui ont valu son nom. Le climat y est délicieux, et l'air y est exempt de cette humidité qui, dans les îles plus orientales, produit si rapidement l'oxydation et la moisissure. Mais en revanche elle est, ainsi que Corvo, d'un bout de l'année à l'autre, exposée à des ouragans violents, accompagnés d'effroyables averses. Ces passages du temps le plus beau au temps le plus affreux se font avec une rapidité dont on ne peut se faire une idee, et qui exige impérieusement que le navigateur soit, en ces parages, constamment sur ses gardes, surtout en hiver.

Elle possède de nombreuses sources minérales, dont quelques-unes sont sulfureuses, et elle est abondamment arrosée par les ruisseaux qui descendent de ses montagnes.

On y recueille peu d'oranges; mais elle produit plus d'orseille qu'aucune autre des Açores. Ses riches pâturages nourrissent d'excellent bétail, des moutons, des chèvres et des porcs, qui sont envoyés en grand nombre aux propriétaires terriers résidant en Portugal.

C'est du reste un excellent point de ravitaillement pour les bâtiments d'Europe, qui y trouvent, soit à l'aller, soit au retour, abondance de provisions et d'eau fraîche.

La population de Flores est d'environ 9 000 âmes; une émigration considérable pour le Brésil l'a fort diminuée. Les Floréens sont plus petits, mais mieux faits que les habitants des îles orientales, dont ils diffèrent par leur esprit entreprenant. Ce sont de bons marins, et ils s'engagent souvent à bord des baleiniers américains qui viennent faire la pêche dans les mers voisines.

On compte à Flores deux villes, Santa-Cruz et Lagens, et quatre villages, Cedros, Ponta-Delgada, Fajazinha et Lomba. Les deux villes sont situées sur la côte orientale, à deux lieues l'une de l'autre. Santa-Cruz, la capitale, est située par 39° 32′ de latitude nord, et 31° 5′ de longitude à l'ouest de Paris. Elle est bâtie sur une partie basse de la côte, immédiatement au pied d'une colline escarpée, dont le sommet est couvert d'un bois épais de genévriers, au-dessus desquels s'élèvent les ruines pittoresques d'une vieille tour. La ville renferme à peu près trois mille habitants; elle est percée de trois rues parallèles à elles-mêmes et à la mer, coupées à angles droits par une quatrième rue qui se dirige du sud-est au nord-ouest. Les maisons en sont solidement construites en pierre; elles ont généralement deux étages, avec de lourds balcons garnis de jalousies dans le style mauresque. L'église est vaste et pourrait aisément contenir la moitié de toute la population de l'île: c'est un bel édifice; mais le temps et l'incurie l'ont considérablement endommagé, et sur ses murailles croissent en maint endroit des touffes d'herbes variées. L'ancien monastère des Franciscains est dans un meilleur état de conservation; mais pour lui aussi il est facile de voir que les temps de prospérité sont passés.

Santa-Cruz n'a pas de port, et le mouillage qu'offre la côte entre la ville et le petit îlot d'Alvaro Rodriguez, est dangereux; cette capitale est du reste assez faiblement protégée par un vieux fort qui, tout placé qu'il est dans une position favorable au sommet d'un rocher, ne peut rendre aucun service à cause de l'état de délabrement dans lequel il se trouve.

On compte de Santa-Cruz au Fayal trente-huit lieues seulement, et cette

faible distance suffit pour isoler les habitants de Flores et de Pico de ceux des autres îles, au point qu'ils n'ont pour ainsi dire aucun rapport avec ces derniers, et ne connaissent guère d'autre gouvernement que celui de leurs propres autorités.

CORVO.

Corvo est la plus petite et la plus septentrionale des Açores; elle n'a que six milles de long sur trois de large; sa pointe sud, appelée *Pesqueiro Alto*, est par 39° 41′ 41″ de latitude. Elle est assez remarquable par sa configuration extérieure : à ses deux extrémités s'élèvent deux montagnes, séparées par une dépression très-forte, ce qui lui donne, quand on l'aperçoit du sud-est ou du nord-ouest, la forme d'une selle. Les rivages en sont partout escarpés. Le sol y est aussi fertile qu'à Flores, et le climat aussi délicieux. On n'y voit non plus aucune trace de l'action récente des feux volcaniques.

On y compte environ 900 habitants; ce sont, de tous les Açoréens, ceux qui présentent la plus misérable et la plus chétive apparence. Puis, comme si le physique avait réagi sur le moral, ils sont ignorants, superstitieux et bigots au delà de toute expression. Ils élèvent des bœufs de petite taille, beaucoup de moutons, de chèvres et de volailles, et ils recueillent une assez grande quantité d'orseille, de maïs, de froment, de légumes; la majeure partie de tout cela est expédiée dans la mère-patrie pour payer les fermages.

Arrondissement de l'Est.

SAINT-MICHEL.

L'île de Saint-Michel s'étend à peu près de l'est-sud-est à l'ouest-nord-ouest, sur une longueur de quarante-cinq milles, et une largeur qui varie de six à douze milles. Bien qu'elle pût nourrir un million d'habitants, on n'y compte actuellement qu'environ 110,000 âmes : mais elle n'en avait que 80,000 en 1820, et guère plus de 60,000 en 1790; le progrès est donc très-remarquable.

Vue de la mer, elle offre un aspect âpre et montagneux; en approchant, on aperçoit d'innombrables ravines, longues et profondes, dont la largeur varie de quelques pieds à quelques toises. Presque partout, la terre s'élève soudainement du fond de la mer, et souvent elle présente un mur de rochers perpendiculaires de 35 à 40 mètres d'élévation.

Une série de hauteurs montagneuses traverse l'île d'une extrémité à l'autre; ce n'est point une chaîne continue, et un petit nombre seulement de ces montagnes sont liées entre elles à leur base. Beaucoup sont tronquées, et offrent à leur sommet des dépressions plus ou moins vastes, dont quelques-unes ont plusieurs milles de circuit, et renferment des lacs assez considérables; ce sont évidemment des cratères de volcans éteints; mais leur dimension est telle, qu'on peut les regarder comme de véritables vallées circulaires. Les autres vallées sont généralement dirigées perpendiculairement à la ligne des montagnes et à la côte où elles viennent aboutir, servant de lit à des ruisseaux et des torrents peu étendus, dont les plus grands, tels que ceux de *Ribeira Grande* et de *Ribeira Quente*, n'ont eux-mêmes qu'une bien mince importance.

Outre ses cratères éteints, l'île de Saint-Michel conserve des traces multipliées des éruptions dont elle a été le théâtre; peut-être n'est-elle même, en entier, que le produit de volcans sous-marins. Beaucoup de grottes et de cavernes existent dans le flanc des montagnes, sur plusieurs points de l'île; on en cite une très-remarquable à quatre milles de Ponta-Delgada. Il n'est pas probable cependant que toutes soient dues exclusivement à l'action des volcans, et l'on peut juger, par la disposition des couches qui se laisse apercevoir sur divers points de la côte, et par la nature des matériaux qui les composent, que d'autres causes ont aussi contribué à la forma-

tion de ces vastes cavités; on remarque en effet, le long du rivage, des couches comparativement minces de laves, alternant avec d'énormes lits de pierres ponces, de tufs, ou de cendres, qui ont jusqu'à quarante et cinquante pieds d'épaisseur. Le tassement des substances friables et l'action des eaux opèrent dès lors aisément, sous la lave solide, des déblaiements énormes, qui constituent quelques-unes au moins des cavernes de Saint-Michel.

Le rempart escarpé que présente la côte sur presque toute la périphérie de l'île, offre une grande facilité pour reconnaître la superposition relative des roches et des terrains qui entrent dans la structure géologique du sol. L'assise inférieure est une lave compacte, sur laquelle reposent des couches alternatives de tuf volcanique, de scories, et de laves, tantôt poreuses, tantôt plus serrées, de moins en moins riches en cristaux d'olivine, de hornblende et de leucite.

Toute l'île peut se partager, dans sa longueur, en quatre régions successives, distinctes d'aspect et de caractère; l'une à l'est, la plus élevée, la plus homogène dans sa constitution, exempte de traces de paroxysmes volcaniques postérieurs à sa première formation; deux autres, d'une hauteur un peu moindre, où se montrent au contraire de nombreux indices de bouleversements et de convulsions peu anciennes, des cratères remplis par des lacs, des coulées de lave, des amas de scories, des sources minérales; et enfin, entre ces deux dernières, une quatrième région plus basse, où des monticules coniques épars remplacent la chaîne centrale des montagnes proprement dites.

Dans cette partie basse et étroite de Saint-Michel, le point le plus remarquable est le *Pico do Fogo* ou pic du Feu, ainsi nommé de l'apparence des roches qui le composent. Il n'a pas deux cents mètres de haut, et présente un cône très-régulier; sa base est formée de scories spongieuses d'un rouge foncé, entremêlées de masses de lave basaltique compacte, à grains fins. Sur le flanc oriental est une grande ouverture, aujourd'hui remplie de scories et de débris de laves, mais qui, par sa figure irrégulière, les déchirures et les fissures qui de là s'étendent sur une portion considérable de la montagne, et par ses bords calcinés et en partie vitrifiés, montre qu'elle a jadis donné issue à un torrent de lave, aujourd'hui dure et compacte, qui se reconnaît jusqu'à une certaine distance.

La montée de ce cône est fatigante, à cause du peu d'adhérence du sol, et de la roideur des pentes. Les flancs sont couverts de bruyère commune; le sommet est composé de petits fragments de pierre ponce entremêlés de cendres, et presque entièrement dénué de végétation.

De ce point, on peut suivre de l'œil la trace de quelques coulées de lave qui se sont dirigées et réunies vers le nord: on les reconnaît à des espaces noirs et entièrement nus, qui font avec les terrains cultivés un contraste frappant. La lave est cependant cachée en maint endroit par des bruyères et d'autres arbustes, et quelquefois aussi par des champs de blé, là où une décomposition plus rapide a créé une couche de terre végétale d'une certaine épaisseur.

Près du Pico do Fogo, il y en a un autre qui lui ressemble pour la forme et l'aspect général, sauf le sommet tronqué, et creusé en bassin comme un cratère de volcan. Plusieurs monticules du voisinage ont également une cavité à leur sommet, ou bien leurs flancs présentent des traces d'éruptions latérales. Les bords de quelques-uns de ces cratères sont déchirés irrégulièrement; d'autres au contraire sont entiers et presque circulaires, souvent tapissés de bruyères et d'arbustes. La plupart, offrant la figure d'un cône renversé ou d'un entonnoir, se terminent parfois, dans le fond, par une surface plate, plus ou moins étendue. La profondeur varie de trois à quinze et même à trente mètres.

Dans la région de l'Ouest, contiguë à celle-ci, la chaîne montagneuse se relevant d'une manière assez marquée, s'élargit en un plateau qui atteint, à son extrémité, une hauteur de plus de six cents mètres au-dessus du niveau de l'Océan; mais là, une vaste dépression, ou plutôt un énorme effondrement, dessine un immense cratère dont le bord supérieur n'a pas moins de quinze milles de tour; le fond a neuf milles de circuit.

On s'y rend par un chemin tracé sur le flanc méridional de la montagne, et praticable pour les bêtes de somme. Du point où la route traverse le sommet, on a une vue d'ensemble de l'énorme cratère, dont l'ouverture paraît bien plus considérable que lorsqu'on le regarde d'en bas. Les parois en sont revêtues de très-belles fougères, et s'abaissent par un angle de quarante-cinq degrés jusqu'à la plaine du fond, que l'on nomme *Valle das sette Cidades*, ou Vallée des Sept Cités, et dont une partie est occupée par deux lacs, l'un appelé *Lagoa Grande*, ou Grand Lac, et l'autre *Lagoa Azul*, ou lac Bleu. Le reste est assez bien cultivé; c'est un sol de lave et de pierre ponce recouvert d'un humus fertile. Quelques misérables chaumières composent le hameau, que l'on a qualifié du nom pompeux des Sept Cités, souvenir sans doute des traditions de l'ancienne Antilia, et indice peut-être d'une explication plausible des récits relatifs à cette île fantastique. Les ravins et les précipices sont nombreux à l'intérieur du cratère, et quelques-uns sont coupés de cascades pittoresques.

Une route étroite et raboteuse, partant du village des Sept Cités, gravit les pentes septentrionales pour sortir de la vallée. Quand on est parvenu au faîte, où culmine le pic de Mafra, haut d'un millier de mètres, on jouit d'une vue étendue et pittoresque; d'un côté, le flanc des montagnes incliné doucement vers la surface tranquille des deux lacs; de l'autre, des versants escarpés au pied desquels fleurissent des bosquets d'orangers et de myrtes; plus loin, des champs, des cabanes, des montagnes et des collines s'étendant à perte de vue à l'est, tantôt parées de belles fougères verdoyantes, tantôt sillonnées de profondes ravines aboutissant à de sombres vallées. Au delà, pour bordure, l'immensité de l'Océan, sur lequel l'œil s'égare jusqu'à ce qu'il rencontre les contours vagues de Tercère au nord-ouest, ou de Sainte-Marie au sud-est.

Une autre dépression, occupée par la *Lagoa do Conde*, se fait remarquer vers le centre du même plateau, au nord-est du village de Feiteiras; et dans le voisinage de celui-ci existent des sources thermales, dont on ne tire aucun parti.

Contiguë vers l'est à la région des monticules coniques, et symétriquement placée à l'opposite de celle que nous venons de décrire, s'élève une autre région de grands cratères éteints, de lacs, et d'eaux thermales: la *Lagoa do Fogo*, formée en 1563 à la place du *monte Volcaō*, remplit le fond d'une vaste *caldeira* dont les bords atteignent une hauteur absolue de mille mètres; plus loin dans l'est, en tirant un peu au sud, se voit au milieu d'un beau plateau, la *Lagoa do Congro*, peu considérable, et à l'est de celle-ci la grande *Lagoa das Furnas*, ainsi appelée des *furnas* ou grottes répandues dans les alentours, et qui donnent aussi leur nom au plateau, à la vallée voisine, au village qui domine la vallée, et aux sources thermales qui font la renommée de tout ce canton.

La vallée a la forme d'un bassin presque circulaire, d'environ dix milles de circonférence, entouré de montagnes arides, qui ne laissent d'autre entrée qu'un étroit défilé au nord-est, par lequel s'échappe la *Ribeira Quente*, ou rivière chaude.

Les sources thermales sont à environ un mille au nord du village. Elles consistent principalement en trois grands bassins situés à quelques mètres de distance l'un de l'autre. Le plus considérable a environ vingt pieds de

diamètre ; au centre surgit une épaisse colonne d'eau bouillante, qui s'élève à deux ou trois pieds au-dessus de la surface du bassin; et il se répand à l'entour un nuage de vapeur sulfureuse dont on ne peut endurer la chaleur brûlante quand on se trouve sous le vent; on observe toutefois que le bétail se place quelquefois sous son influence pour détruire la vermine qui le tourmente ou pour se débarrasser de quelque affection cutanée.

La température de cette source atteint 104° du thermomètre centigrade, qui, dans les environs, ne descend point au-dessous de 20°. Il se dépose à plusieurs mètres à la ronde un sédiment siliceux très-fin, qui revêt les brins d'herbe, les bruyères, les roseaux qui croissent dans ce rayon, d'une croûte pierreuse dont l'épaisseur et la dureté augmentent graduellement d'une manière remarquable.

Le bassin voisin n'a point la même étendue ni une température aussi élevée; mais sous les autres rapports, il présente à peu près les mêmes caractères ; le sol d'alentour est couvert de cristaux qu'y déposent les vapeurs flottantes ; et l'on découvre souvent dans les fissures des dépôts considérables de soufre cristallisé. La terre environnante conserve jusqu'à une profondeur considérable la même température que l'eau.

A environ dix mètres du premier bassin, dans une excavation que les gens du pays considèrent presque comme un soupirail de l'enfer, se trouve le troisième bassin, auquel est attaché le nom de *Pedro Botelho;* l'eau y bouillonne avec violence au milieu de bruits effrayants; il en sort une immense quantité de boue savonneuse, dont les propriétés curatives dans les maladies cutanées et les ulcères, sont singulièrement efficaces. Mais le phénomène le plus curieux que présente cette source, et qui l'a rendue célèbre, c'est que si l'on fait du bruit à l'entrée de la grotte, l'eau s'élance de la source à une distance proportionnee à la violence du bruit, et il a été constaté que cela allait quelquefois jusqu'à dix pieds. « J'avoue, dit le capitaine Boid, que j'étais un peu in-« crédule quand on me le raconta pour « la première fois, et que je regardais « cela comme un conte; aussi mon « étonnement fut-il grand lorsque les « cris réunis de notre troupe vinrent « me démontrer la vérité du fait; et « mon guide m'assura même qu'en « certaines occasions, il avait vu ce « mouvement de furie de l'eau accom-« pagné de feu et de fumée. Je livre « l'explication de ce phénomène à la « sagacité des physiciens. »

A une petite distance de ce lieu, vers l'ouest, se trouvent un nombre considérable d'autres sources d'un moindre volume, qui offrent aussi des propriétés caractéristiques très-remarquables; quelques-unes sont froides : l'une d'elles, fortement imprégnée d'oxygène, est extrêmement agréable au palais et possède des propriétés digestives puissantes : elle donne presque immédiatement de l'appétit; une autre a une saveur acide qui n'est point désagréable ; une troisième offre un goût salin très-marqué. Tout près de là sont des sources ferrugineuses chaudes qui ont fait les cures les plus merveilleuses, de même qu'une source froide de vertus analogues, située dans un autre endroit. Un pauvre homme dont la jambe était couverte d'ulcères, et qui n'avait pas grande confiance dans la science des médecins de l'île, eut recours à cette dernière source; l'usage de l'eau et l'application des boues deux fois par jour sur la partie malade, le guérirent complétement en moins de quinze jours. Quelques-unes de ces eaux, chaudes ou froides, sont conduites jusqu'à une suite de bains construits pour la commodité des malades, mais tenus avec une telle négligence, qu'il faut à une personne habituée au confort de la civilisation européenne, une certaine dose de philosophie pour se décider à faire usage de baignoires d'un aussi dégoûtant aspect, véritables auges à pourceaux, moins propres encore que celles de nos basses-cours.

Ribeira-Grande, dans la même ré-

gion, a aussi de précieuses sources thermales, renommées pour leur efficacité presque miraculeuse, un peu plus fréquentées que celles des Furnas, mais tenues à peu près de la même manière.

Quant à la région située à l'extrémité orientale de l'île, elle s'élève au-dessus de la précédente, comme celle-ci et celle de l'ouest s'élèvent au-dessus de celle des monticules qui les sépare. Toute cette masse est dominée par quelques cimes, dont la plus haute est le *Pico da Vara*, qui atteint environ douze cents mètres d'altitude.

Sauf cette dernière région géologique, la moindre en étendue, l'île de Saint-Michel offre partout des traces de l'action peu ancienne des feux souterrains, et l'histoire même a constaté, depuis la date de la prise de possession portugaise en 1445, le souvenir de plusieurs éruptions désastreuses, qui avaient paru au bon père Fructuoso mériter à Saint-Michel l'épithète caractéristique de *fatale*, que lui a conservée le père Cordeyro, fidèle abréviateur de son devancier.

On sait en effet que dans l'intervalle du premier au second voyage de Gonçalo Velho Cabral, un tremblement de terre avait fait crouler, dans la partie ouest de l'île, les montagnes dont la vallée des *Sette Cidades* occupe aujourd'hui la place. On sait que du 22 au 25 octobre 1522, un événement semblable abîma Villafranca sous les ruines de deux montagnes arrachées de leur base. On sait que le 25 juin 1563, au milieu de convulsions dont Ribeira-Grande eut surtout à souffrir, la cime du mont Volcaõ s'abîma dans un cratère, maintenant rempli par le lac *do Fogo*. Le 2 septembre 1630, on vit s'opérer un phénomène tout contraire; une violente explosion fut suivie de la formation d'un pic au milieu de ce qu'on appelle *a lagóa secca*, le lac desséché. Le 19 octobre 1652, après de violentes secousses qui avaient commencé dès le 10 du même mois, une éruption se déclara au pic de *João Ramos*, au nord-est du village de *Rosto de Cão*. La dernière éruption du *Pico do Fogo* est encore plus récente.

Indépendamment de ces convulsions volcaniques dont l'intérieur de l'île a été le théâtre, des éruptions sous-marines ont eu lieu, de mémoire d'homme, à peu de distance de ses rivages. On en cite une, notamment, à la date du 3 juillet 1638, à une lieue en mer en face du pic des *Camarinhas*, au sud-ouest; après l'événement on reconnut qu'un haut fond s'était formé là où naguère la sonde accusait une profondeur de quarante brasses. Un phénomène semblable se renouvela, mais avec plus de violence et de durée, à la fin de 1810 et au commencement de 1811, vers le même point, en face du village de *Ginetes :* nous donnerons ici le récit d'un témoin oculaire.

« Dès juillet et août 1810, de violents tremblements de terre se firent sentir dans toute l'île; les secousses continuèrent, mais légèrement, jusqu'en janvier 1811; le 28 et le 30, elles furent plus fortes. Le 31, un épouvantable tremblement de terre ébranla la ville de Ponta-Delgada, et le 1er février une forte odeur de soufre, des nuages de cendres portés par le vent d'ouest, et des monceaux de lave lancés en l'air jusqu'à deux mille pieds de hauteur, ne laissèrent plus de doute sur l'éruption d'un volcan à deux milles de la côte. On voyait sortir de la mer une colonne surmontée de fumée, et d'où s'élançaient des matières enflammées. L'éruption cessa au bout de huit jours, ayant produit un écueil sur lequel la mer venait se briser.

« Le 13 juin suivant, une vive odeur de soufre, et des secousses fortes et répétées annoncèrent que l'éruption avait recommencé; elle eut lieu deux milles plus loin que la première. Le vent éloignant la fumée, on put jouir de ce spectacle en se tenant sur les hauteurs de la côte, dont le sol éprouvait une sorte de trépidation plus ou moins prononcée, suivant que l'éruption était plus ou moins violente; un rocher même se détacha et roula dans la mer. On vit alors le

volcan dans toute sa grandeur, lançant du milieu des flots des matières enflammées, à des intervalles assez réguliers.

« Le 17, une masse immense de fumée blanche reposait sur la surface de l'eau ; tout à coup il en jaillit successivement des colonnes de cendres d'un noir foncé, mêlées de pierres, qui s'élevaient perpendiculairement à près de huit cents pieds au-dessus de la mer ; puis retombant à travers la fumée blanche où elles se plongeaient, elles dessinaient, en lignes sombres, comme les branches pendantes d'un saule-pleureur. Ces explosions étaient accompagnées d'éclairs d'une vivacité éblouissante, et d'un bruit semblable à celui d'un feu d'artillerie et de mousqueterie bien nourri. Les nuages de fumée, chassés par le vent, aspiraient de la surface de la mer une multitude de trombes qui ajoutaient à la grandeur et à la magnificence de cet étonnant spectacle. On distingua enfin une petite île de trois cents mètres de tour et d'environ cent mètres d'élévation au-dessus de l'eau, présentant au nord-est une forme conique, et à l'extrémité opposée un cratère profond, où la marée se précipitait, et dont, pendant quelques jours, sortirent encore des flammes accompagnées d'explosions. Le ressac fut d'abord trop violent pour permettre d'en approcher. Enfin le 4 juillet, le capitaine Tilliard, commandant la frégate anglaise *la Sabrina*, y aborda ; la chaleur du sol et le peu de consistance des cendres sur lesquelles il fallait marcher, l'empêchèrent de pénétrer bien avant ; toutefois il prit officiellement possession de l'île et y arbora le pavillon de la Grande-Bretagne. Près de l'île nouvelle, la mer avait dix mètres de profondeur, et, à une demi-encablure, elle en avait près de quarante. Cet îlot, battu par les vagues, disparut graduellement sous leur effort, et il est resté seulement à sa place un banc que la violente agitation des flots n'a pas permis d'examiner avec la sonde. Vers la fin de janvier 1812, l'on observa de la fumée qui sortait encore de la mer à l'endroit même où ce phénomène s'était montré. »

En 1628, un volcan sous-marin qui fit éruption entre Saint-Michel et Tercère, produisit pareillement une île qui disparut ensuite ; presque à la même place, de 1719 à 1721, s'éleva une nouvelle île qui, s'abaissant ensuite graduellement, disparut enfin le 17 novembre 1723 : on trouva quatre-vingts brasses de fond au lieu même qu'elle avait occupé.

Au point de vue de l'administration, Saint-Michel est partagé en quatre districts, savoir : celui de Ponta-Delgada, qui s'étend sur un tiers de l'île, dont il forme la partie occidentale ; celui de Ribeira Grande au nord, et celui de Villa-Franca au sud, qui occupent ensemble les deux tiers de la partie restante ; et enfin celui de Nord-este, qui forme la partie orientale.

La ville de Ponta-Delgada est à la fois la capitale de l'île Saint-Michel et celle de tout l'arrondissement de l'Est, qui comprend en même temps, comme on sait, l'île de Sainte-Marie ; c'est donc la résidence du gouverneur militaire, du corrégidor entre les mains duquel sont réunis le pouvoir judiciaire et l'autorité administrative, du *meirinho* ou procureur royal, et de tous les autres officiers d'épée ou de plume attachés à la direction centrale des affaires de l'arrondissement, en même temps que des autorités particulières du district. Un consul général d'Angleterre s'y trouve aussi établi.

C'est la plus importante et la plus florissante cité des Açores. Elle est située sur la côte méridionale de l'île, entre la Ponta-Delgada, près de laquelle elle est bâtie et qui lui donne son nom, et la Ponta-Galé à l'est, par 37° 40′ de latitude nord, et 23° 16′ de longitude occidentale comptée du méridien de Paris, à 212 lieues marines des côtes du Portugal. Elle est défendue à l'ouest, du côté de la mer, par le château fort de San-Braz, qui peut avoir 90 pièces en batterie, et à l'est, mais à trois milles de distance, par les deux forts de San-Pedro et de Rosto de Cão.

La blancheur des maisons, la symétrie avec laquelle elles sont disposées en amphithéâtre, donnent à cette ville une apparence séduisante : mais le prestige disparaît dès qu'on y pénètre ; les maisons, généralement élevées de trois étages et bâties en lave, offrent, quoique blanchies extérieurement, l'aspect sombre et triste d'une prison ; les rues sont étroites, mal pavées, horriblement sales, et toujours encombrées de pourceaux, presque tous d'une taille énorme.

On y compte six églises, dont les cloches sans cesse en mouvement depuis le lever jusqu'au coucher du soleil, produisent sur les étrangers l'effet le plus désagréable. On trouve aussi une chapelle protestante ; il y avait de plus autrefois huit couvents d'hommes et quatre de femmes.

La ville est pourvue d'eau par un réservoir placé dans les montagnes voisines, d'où elle est amenée par des tuyaux. Les fontaines coulent jour et nuit dans des bassins autour desquels se trouvent toujours réunis quelques hommes et femmes des classes inférieures, ce qui en fait, pour les étrangers, un lieu aussi divertissant qu'une place de marché. On a l'habitude de les badigeonner en rouge et en noir, ce qui leur donne quelquefois un aspect très-pittoresque quand le temps a amorti la crudité des couleurs, et y a semé quelques plaques de mousse ou de lichen. L'eau est transportée de là aux habitations dans de longs et étroits barils placés par paires à dos d'âne, ou bien dans des cruches de terre rouge, dont les formes rappellent celles des vases d'Herculanum, et qui, par leur nature poreuse, servent, en été, au même usage que les alcarazas d'Espagne et les bardaks d'Égypte.

Le mouillage est aussi mauvais que tous ceux de l'île, mais il serait facile d'y remédier par la construction d'un dock. Le bon marché de la main-d'œuvre, la facilité de se procurer des matériaux de construction, rendraient les dépenses de ce travail bien légères à côté des avantages qui en résulteraient pour le commerce, et l'on n'aurait plus à déplorer, chaque année, la perte de quatre ou cinq navires.

Les environs de Ponta-Delgada, si brillants lorsque de loin l'œil s'égare sur leur ensemble, se montrent de près sous un tout autre aspect. Ces beaux ombrages, les riches perspectives que l'on avait rêvées n'existent pas : les *quintas* se dérobent de tous côtés derrière de hautes et vilaines murailles, entre d'étroits et poudreux chemins, qui vont se perdre dans des champs de blé et de légumes, au milieu desquels un arbre apparaît de loin en loin. Pour retrouver cette belle végétation qui semble avoir disparu, il faut pénétrer au delà de ces maussades enceintes, et l'on retrouve alors plus qu'on n'avait espéré. Les arbres, les fleurs, toutes les plantes y acquièrent une beauté dont il serait difficile de se faire une idée ; il n'est pas rare d'y voir, par exemple, le rosier à fleurs blanches et le camélia du Japon grands comme les arbres des forêts.

Ces *quintas* sont fréquemment louées à des Anglais ou des Américains, fort nombreux à Saint-Michel, qui en font de délicieuses retraites. Un jour que le capitaine Boid, au milieu d'une promenade à l'aventure, était entré dans une de ces charmantes résidences, et ravi de son aspect, déplorait tout haut l'insouciance des Portugais pour une terre si belle, une jolie petite fille aux yeux bleus se hâta de lui dire, avec un accent anglais facile à reconnaître : « Oh ! monsieur, c'est papa qui a fait tout cela ; « les Portugais sont trop paresseux : « ils ne savent que dormir, fumer, et « jouer aux cartes. »

La seconde ville de Saint-Michel est aujourd'hui Villa-Franca do Campo, située à une dizaine de milles dans l'est de Ponta-Delgada ; c'était autrefois la première, et jusqu'en 1546 elle fut la capitale de l'île. Elle était d'abord assise un peu à l'ouest de son emplacement actuel ; mais en 1522, un violent tremblement de terre ayant arraché de leurs fondements les deux collines adjacentes de Lorical et

de Rubacal, engloutit sous leurs débris la ville entière et quatre mille de ses habitants; elle fut rebâtie alors à l'endroit où on la voit maintenant. Elle compte aujourd'hui environ 5 000 âmes.

Elle est entourée d'un charmant paysage, brillant de la plus riche végétation; la vigne y donne un vin excellent; les grains de toute espèce y sont aussi beaux qu'abondants; les oranges y sont délicieuses; tous les fruits en général y sont supérieurs à ceux du reste des Açores, grâce aux soins que les riches propriétaires donnent à leur culture.

La ville est défendue, du côté de la mer, par un château, outre deux forts situés aux extrémités de la place, l'un à l'ouest, nommé *Forte da Forca*, et l'autre à l'est, *Forte da Area*. Vis-à-vis, à moins d'un mille en mer, s'élève à une centaine de mètres au-dessus des flots, un rocher escarpé que l'on appelle vulgairement *o ilheo*, l'îlot; il est formé d'un tuf composé de scories, de cendres volcaniques et de pierres ponces, le tout agglutiné par un ciment jaunâtre. C'est évidemment le sommet conique d'un ancien volcan sous-marin, avec son cratère formant à l'intérieur un entonnoir dont le fond est occupé par un bassin d'environ 90 mètres de circuit; ce bassin communique avec la mer par une coupure naturelle au sud-ouest, et par un passage étroit, creusé en 1590 par les Espagnols, du côté de la ville, afin de servir d'entrée aux petits navires, qui y trouvèrent ainsi un port excellent. On avait en même temps fermé d'une forte digue une autre petite issue du côté du sud-est, où la mer brise avec violence durant les mois d'hiver; mais la digue a été depuis lors tellement négligée, qu'elle a entièrement disparu, et qu'aujourd'hui ce point est tout à fait abandonné par ses possesseurs actuels, bien que ce soit incontestablement, de toutes les localités des Açores, celle qui présente le plus d'avantages et de facilités pour la création d'un vaste port. L'intervalle qui sépare l'*ilheo* de la ville offre déjà un excellent mouillage, où l'on trouve depuis 4 jusqu'à 9 et 10 brasses d'eau sur un fond de bonne tenue.

Saint-Michel a encore quelques villes: *A-Lagoa*, un peu à l'est de Ponta-Delgada, avec 4 000 habitants; *Agoa de Pão*, plus loin dans la même direction et voisine de Villa-Franca, avec une population de 3 000 âmes; *Nordeste*, dont le titre officiel de ville date de 1514, ne compte guère que 2 500 âmes; *Ribeira-Grande*, qui eut ce rang dès 1507, est beaucoup plus importante, et pourrait, avec sa banlieue, arriver au chiffre de 13 000 habitants. Le capitaine Boid donne encore le titre de ville à *Rabo de Peixe* (queue de poisson), qui ne renferme pas moins de 5 000 âmes.

Quant aux villages, il en faut compter plus d'une vingtaine, en tête desquels mérite d'être mentionné celui qui conserve le nom de *Povoacão Velha*, et qui fut le premier établissement des colons portugais; *Rosto de Cão* (museau de chien) est remarquable par le rocher dont l'aspect lui a valu son nom; *Fayal* est ainsi nommé pour ses hêtres, *Feteiras* pour ses fougeraies, *Relva* pour son gazon, *Fanaes da Luz* et *Fanaes d'Ajuda*, pour les fanaux qui y sont établis, *Capellas* pour les grottes en arceaux qui se voient sur la côte voisine, *Mosteiros*, pour ses couvents, *Achada grande* et son diminutif *Achadinha* pour la grande plaine où ils sont bâtis, etc.

SAINTE-MARIE.

Sainte-Marie a environ treize milles de long sur neuf de large; elle est à peu près à 46 milles au sud-sud-est de Ponta-Delgada, et à 740 milles de la côte de Portugal. Elle diffère, par ses caractères géologiques, de toutes les autres îles du même archipel: car bien qu'elle ait été évidemment comme elles poussée au-dessus des flots par une action volcanique, il y a tout lieu de croire que jamais les feux intérieurs ne se firent jour à sa surface. Nulle part on ne voit l'indice d'aucune

éruption postérieure à la formation de l'île; les éléments qui entrent dans la composition de ses roches diffèrent complétement de ceux du reste des Açores. Sa surface est partout élevée, offrant un terrain ardoisier à strates perpendiculaires, qui forment de tous côtés de hautes murailles plongeant immédiatement dans la mer. Sur la côte nord-ouest, les pluies ont mis à découvert, par leur action sur les roches schisteuses, l'immense fémur de quelque animal (les habitants disent d'un géant), qui se projette en avant de la masse du rocher.

On trouve en quelques lieux de vastes amas d'une argile plastique avec laquelle les habitants fabriquent une sorte de poterie grossière dont ils approvisionnent les îles voisines; ils y exportent aussi de la chaux fournie par un calcaire dans lequel des debris de coquilles se trouvent quelquefois mélanges dans une proportion très-forte.

Le terroir de Sainte-Marie, fertilisé par les nombreuses sources qui l'arrosent, pourrait aisément être mis dans le plus riche état de culture et de production, mais il est loin de présenter un aspect pareil même à celui des autres Açores; la cause en est aux exigences des morgados envers leurs tenanciers, et à la tyrannie des autorités locales qui, plus éloignées du gouvernement central, exercent sans contrôle un pouvoir dont il est si facile d'abuser. Une des conséquences de cet état de choses a été d'amener une grande diminution dans le chiffre de la population, qui aujourd'hui ne s'élève pas à plus de cinq mille âmes, tandis qu'il y a trente ans elle en comptait le double. Arbitrairement chargé de corvées gratuites au profit de chaque petit fonctionnaire de son voisinage, le laboureur prend le parti de s'enfuir au Brésil pour échapper à une vexation qui lui est devenue insupportable.

Sainte-Marie produit des vins comparables, pour leur qualité, à ceux de Madère, et elle pourrait les fabriquer dans des proportions fort considérables, mais elle se borne à une très-petite quantité. On y voit beaucoup d'arbrisseaux et d'arbustes, mais peu d'arbres d'une belle venue. Les légumes et les plantes potagères y abondent. On y recueille du maïs et du froment, dont une partie, jointe à quelques têtes de gros betail, s'exporte annuellement à Madère. Ses pâturages nourrissent de beaux moutons; la perdrix rouge et la volaille s'y trouvent par myriades, aussi la vie matérielle y est-elle à très-bon marché.

Sainte-Marie compte seulement une ville et trois villages; la ville se nomme Porto: les trois villages, Santo Spirito, Santa-Barbara et San-Pedro.

La ville de Porto est très-agréablement située à l'extrémité d'une plaine, sur un coteau qui domine la mer, au sud-ouest de l'île, par 36° 58′ nord et 27° 32′ à l'ouest de Paris. Elle est mal bâtie et d'une assez maussade apparence; elle est défendue par un vieux château assis au sommet de la colline, vers le milieu de la baie. Celle-ci est petite, entre les pointes Marvaò et Forca, que couronnent deux petits forts en ruine; l'ancrage y est mauvais, exposé aux vents les plus contraires, et nullement susceptible d'être amélioré; il vaut mieux mouiller à un mille au large, où l'on a 36 brasses sur un fond de sable; il ne faut pas s'écarter davantage vers l'est, sous peine de ne plus trouver qu'un fond vaseux rempli de roches.

Porto compte environ 1 800 habitants, qui sont, la plupart, de bons marins, et dont la pêche constitue l'industrie principale. Cette petite ville possède un couvent de Franciscains et trois de religieuses, aujourd'hui déserts. Le sol des environs est le mieux cultivé de l'île, et produit d'excellent seigle, du maïs, du froment, de l'orge et de délicieux légumes.

Le village de Santo-Spirito est petit et situé à trois milles au nord-est de Porto, sur une éminence rocheuse d'où la vue s'étend sur la mer. Les habitants y sont peu nombreux, pauvres et inoffensifs.

Santa-Barbara est sur la côte, à en-

viron trois milles au nord du précédent; son territoire est très-agréablement varié de collines ondulées, dont les pentes regardent le midi et sont admirablement appropriées à la culture de la vigne et des fruits intertropicaux.

Sam-Pedro est le plus grand de ces villages; il est situé sur une hauteur qui domine la mer, à environ deux milles au nord-ouest de Porto; on y compte un millier d'habitants qui cultivent des grains et élèvent du bétail.

Sainte-Marie contient en outre beaucoup de petits hameaux et d'habitations isolées; mais la masse principale de la population agglomérée est établie dans le sud de l'île.

Sur la côte nord-est, à moins de deux cents mètres du rivage, est le petit îlot *do Romeiro*, ou du Pèlerin, où les chevaliers du Christ, qui les premiers occupèrent Sainte-Marie, élevèrent à la Vierge une chapelle qui devait consacrer la mémoire du jour de la découverte de l'île, et qui devint un but de pèlerinage, ce qui valut son nom à l'ilheo sur lequel elle est bâtie. Il offre en outre aux visiteurs une grotte curieuse, où la nature, un peu aidée par la main de l'homme, a moulé diverses représentations grossières de figures humaines, dans lesquelles le clergé de la chapelle n'a pas manqué de reconnaître des statues de la Vierge et de plusieurs saints. La grotte est du reste ornée de très-belles stalactites.

Entre l'*ilheo do Romeiro* et la pointe nord de Sainte-Marie, se trouve une baie qui présente le mouillage le plus sûr de l'île; il prend, du hameau voisin, le nom de San-Lourenço. On peut s'y procurer aisément, aussi bien qu'à Porto, de l'eau et des vivres frais.

La population de Sainte-Marie est fort ignorante; on en pourra juger par l'anecdote suivante, empruntée au capitaine Boid: « Un magistrat nouvellement entré en fonctions, voulant commencer aussitôt que possible l'œuvre de réforme qu'il savait être indispensable pour améliorer l'état économique de l'île, prit à ce sujet des dispositions dont il ordonna l'impression et l'affiche dans les différentes parties de l'île; un de ses subordonnés fut obligé de lui faire remarquer que ce serait peine perdue, attendu que dans toute l'étendue de sa juridiction, il ne se trouvait que *deux* femmes et *un* homme qui sussent lire! »

LES FOURMIS.

Notre description de l'archipel des Açores ne serait point complète si nous n'y faisions état de ce groupe de rochers qui surgissent à l'est entre Saint-Michel et Sainte-Marie, à trente milles au sud-sud-est de la première, et vingt milles dans le nord-est de la seconde; c'est un amas de petits îlots courant à peu-près du nord-nord-est au sud-sud-ouest, sur une étendue totale d'environ trois quarts de mille; les marins portugais leur donnèrent le nom de *Formigas* ou fourmis, qui leur est demeuré.

Ils sont de figures diverses; le plus considérable, appelé la grande Fourmi, est au sud, par 37° 17′ 10″ de latitude septentrionale et 27° 17′ 47″ de longitude à l'ouest du méridien de Paris. Le plus élevé est au centre, haut de dix à douze mètres, presque cylindrique: on l'a nommé le *Formigon*, à cause de sa taille, qui le fait apercevoir le premier.

Vues de loin, les Formigas offrent l'aspect d'une ville avec ses clochers et ses édifices diversement étagés; de près, ce sont des roches nues, entre lesquelles, malgré le ressac, on peut circuler en bateau comme font les pêcheurs de Sainte-Marie, qui y trouvent abondance de poissons, même d'*escolars* (ce scombre si recherché à Naples sous le nom de Rovetto), et une grande quantité de coquillages.

III. HISTOIRE.

Découverte et colonisation.

Peut-être une vague indication de l'archipel des Açores est-elle renfermée

dans les récits arabes touchant les îles Éternelles, et dans les légendes chrétiennes qui semblent en offrir un incertain reflet. Ce sont d'imperceptibles lueurs auxquelles nous n'avons garde d'attacher une grande importance.

Mais nous avons montré, dans l'esquisse rapide des découvertes antérieures aux grandes explorations portugaises du quinzième siècle, que les Açores étaient inscrites et dessinées sur les cartes nautiques de ce temps, au moins dès l'année 1351, exactement distribuées en trois groupes successifs, avec une dénomination spéciale pour chaque groupe et bientôt pour chaque île (*).

Nous avons aussi rappelé les traditions conservées par Cordeyro et par Vallsecca sur les reconnaissances, fortuites ou préméditées, d'un Grec en 1370, et de Diègue de Séville, en 1427. Ce fut en 1431 seulement que commença la découverte portugaise, et elle ne se poursuivit que lentement de proche en proche jusqu'en 1460; en sorte que l'on peut dire, d'une manière générale, que les Açores étaient bien connues des marins et des géographes de l'Europe un siècle au moins avant que les Portugais y eussent abordé.

Les anciens historiens de la découverte de ces îles ne dissimulent point d'ailleurs que l'existence en était signalée au prince Henri par une carte nautique rapportée d'Italie, en 1428, par son frère Pierre, duc de Coïmbre, le même qui rapporta également de Venise un exemplaire de la relation des voyages de Marc Polo. Aussi l'infant dom Henri envoya-t-il expressément une expédition pour vérifier et reconnaître la position des îles ainsi désignées à sa curiosité : ce fut à Gonçale Velho Cabral, commandeur d'Almourol, qu'il donna cette mission, lui ordonnant de naviguer droit à l'ouest, jusqu'à la première île qu'il découvrirait, et de revenir immédiatement lui en donner des nouvelles. Parti de Sagres, en 1431, avec un vent favorable, Gonçale se trouva, au bout de quelques jours, en vue des rochers des *Formigas,* qu'il examina, et dont il vint rendre compte à l'infant; ce prince le renvoya l'année suivante dans les mêmes parages pour continuer la découverte des îles qui devaient se trouver au voisinage, et en effet Gonçale atteignit, le 15 août, la petite île ronde que les Italiens avaient appelée l'*Uovo*, et qu'il se crut en droit de nommer Sainte-Marie en l'honneur de la sainte patronne du jour où il y aborda.

Après l'avoir explorée, il revint en faire son rapport à l'infant dom Henri, qui résolut d'y fonder une colonie, et chargea Gonçale de ce soin, en lui décernant le titre de capitaine donataire, et lui accordant la faculté d'emmener, pour la peupler, non-seulement ses propres parents et amis, mais tous les gentilshommes de la maison même de l'infant qui seraient disposés à se mettre de la partie. Le nouveau seigneur de Sainte-Marie recruta pendant trois ans les compagnons de son entreprise parmi les gens les plus distingués de la cour de Portugal; en sorte qu'au lieu d'emmener, suivant l'usage des colonisateurs, le trop plein de la population pauvre de la métropole, il fut suivi dans son île par une foule de gens nobles et riches, dont le concours eut bientôt donné à la colonie un aspect d'opulence et de prospérité par la beauté des édifices et des cultures, l'activité et la facilité du commerce qu'ils établirent.

Quelques années après, un nègre esclave qui s'était enfui dans la montagne pour y trouver la liberté, découvrit un jour, au loin, par un temps clair, une autre île gisant au nord de Sainte-Marie, et qui était restée jusqu'alors inaperçue des colons, dont les habitations se trouvaient du côté opposé; la révélation de sa découverte, pensa-t-il, lui tiendrait lieu de rançon, et il courut en faire part à son maître : on vérifia le fait, et la nouvelle en fut transmise à l'infant dom Henri, qui trouva, disent les historiens portu-

(*) Voir ci-dessus, p. 36, 37.

çais, qu'elle concordait avec les indications des cartes anciennes dont il était possesseur. Comme Gonçale Velho Cabral était alors près de lui, il lui ordonna d'aller reconnaître cette autre île. Celui-ci partit aussitôt; mais il passa au nord de Sainte-Marie sans apercevoir la grande île désignée à ses recherches, et revint désappointé auprès de l'infant, qui lui répondit que certainement il avait passé entre la grande île cherchée et l'îlot de Sainte-Marie; aussi le renvoya-t-il l'année suivante (1444) : Gonçale, touchant cette fois à Sainte-Marie, et naviguant ensuite droit au nord, alla atterrir le 8 mai, jour de Saint-Michel, à l'île qui portait sur les cartes italiennes le nom de Capraria, et à laquelle il donna celui du saint archange sous les auspices duquel il l'avait découverte.

L'infant, à qui Gonçale vint rendre compte du succès de son expédition, lui concéda encore cette deuxième île, à charge de la peupler; celui-ci, après avoir rassemblé des colons en conséquence, s'y rendit de nouveau avec eux, et y arriva le 29 septembre 1445. Il y avait laissé, à son premier voyage, un certain nombre de Morisques, qui n'auraient point attendu son retour s'ils avaient eu à leur disposition quelque navire pour s'en aller, tant ils furent tenus dans un perpétuel effroi par les tremblements de terre et les bruyants phénomènes volcaniques dont ils étaient témoins; il y eut, en effet, dans le pays, de tels bouleversements, que le pilote de Gonçale Velho Cabral ne pouvait plus, au second voyage, reconnaître l'aspect de l'île, notamment en ce qu'un haut pic qui faisait dans l'ouest le pendant de celui de l'est, avait disparu pour faire place à la vallée des *Sete Cidades*. Dans l'intervalle, cependant, quelques habitants de Sainte-Marie y étaient venus : on raconte du moins que l'amant d'une jeune femme s'y était enfui avec elle, mais que, poursuivi par le mari, il l'avait tué, et que, saisi lui-même par le chef des Morisques, il avait été pendu par les ordres de celui-ci sans autre forme de procès.

C'est de cette époque, suivant l'observation des historiens, que date le nom d'îles des *Açores*, qui fut alors donné en commun à Sainte-Marie et Saint-Michel, et qui s'étendit ensuite aux autres îles de l'archipel, à mesure qu'elles entrèrent dans le cercle des connaissances géographiques des Portugais. Ces deux îles offraient, en effet, un grand nombre de milans, que les premiers visiteurs prirent pour des autours, et de là était venue cette dénomination d'*ilhas dos Açores*, qui signifie littéralement îles des Autours.

Un Français, ou Flamand, que les historiens portugais appellent Fernam Dulmo (ce qui paraît être une traduction de Ferdinand de l'Orme), est désigné comme le premier qui aurait tenté un établissement à Tercère, sur la côte septentrionale, à l'endroit appelé Quatro-Ribeiras, où il était venu avec une trentaine de personnes; mais ses essais de culture ne réussissant pas, il serait retourné en Portugal, où un autre Flamand, Jacques de Bruges, ayant reçu de lui des informations précises, demanda et obtint de l'infant dom Henri la concession de l'île, par lettres du 2 mars 1450. Les Flamands de leur côté revendiquent exclusivement cette découverte, dont ils rapportent la date à l'année 1445, donnant le nom de van den Berghe au Brugeois qui en eut l'honneur. Quoi qu'il en soit, il paraît avéré que cette île, connue des Italiens sous le nom d'île du Brésil, et qui fut appelée par ses nouveaux découvreurs île de Jésus-Christ, peut-être parce qu'ils y avaient abordé à l'un des jours consacrés au Dieu fait homme, tels que la Noël, la Circoncision, ou l'Ascension; il paraît certain, dis-je, que cette île vint s'ajouter aux Açores entre la date de la prise de possession de Saint-Michel en 1444, et celle de la concession de 1450 que nous venons de rappeler; le nom de *Terceyra*, ou troisième, en fait foi dans l'acte même de concession en faveur de Jacques de Bruges, qui débute ainsi :

« Moi, l'infant dom Henri, gouver-
« neur et administrateur de l'ordre de

« chevalerie de N. S. Jésus-Christ, « duc de Vizeu et seigneur de la Co- « villane, je fais savoir à ceux qui ver- « ront ces présentes lettres, que Jac- « ques de Bruges, mon serviteur, « natif du comté de Flandre, est « venu à moi, et m'a dit que comme « depuis l'origine et de mémoire « d'homme on ne savait point les îles « des Assores soumises à d'autre sei- « gneurie agressive que la mienne, « et que l'île de Jésus-Christ, troi- « sième (*terceyra*) desdites îles, on ne « la savait point jusqu'à ce jour peu- « plée d'aucunes gens qui fussent au « monde; et que maintenant elle était « déserte et inhabitée; qu'il me de- « mandait à titre de faveur, d'autant « qu'il voulait la peupler, de lui en « faire octroi et de lui donner à cet « effet mon autorisation royale comme « seigneur desdites îles. Et moi, voyant « que ce qu'il me demandait ainsi « tournerait au service de Dieu, au « bien et profit dudit ordre, voulant « lui faire grâce et faveur, il me plaît « de la lui octroyer comme il me l'a « demandée. »

Ce qui vient confirmer la prétention des Flamands à la découverte de cette île, c'est que la concession actuelle, faisant une exception toute spéciale aux lois de Portugal, assurait la possession héréditaire de l'île à Jacques de Bruges et à sa descendance *même féminine*. Au surplus, c'était un seigneur fort riche, qui épousa une noble dame portugaise, et qui fit à ses propres frais l'armement nécessaire pour la colonisation de son nouveau domaine, dont les habitants furent tirés principalement de Madère.

Gracieuse et Saint-George, qui sont en vue de Tercère, ne purent tarder beaucoup à recevoir à leur tour des colons; on raconte qu'un vaillant chevalier portugais nommé Vasco Gil Sodrè, de Montemor le Vieux, ayant entendu parler en Afrique, où il servait, de l'établissement nouvellement fondé à Tercère, s'y rendit aussitôt avec sa famille, et passa de là à Gracieuse, dont Édouard Barreto, son beau-frère, avait obtenu la concession partielle; mais Barreto ayant été enlevé par des pirates castillans, un autre seigneur, d'origine gasconne, Pierre Correa da Cunha, qui venait d'obtenir l'autre moitié de l'île, profita de cette circonstance pour se la faire concéder tout entière à titre de capitaine donataire.

Quant à Saint-George, un noble flamand, Guillaume van der Haagen, l'un des compagnons de Jacques de Bruges à Tercère, y conduisit de Flandre deux navires chargés de monde, d'ouvriers de diverses professions, et de provisions de toutes sortes; il débarqua à la pointe du Topo, où fut bâtie une ville appelée pareillement le Topo. Comme le nom flamand de *Van der Haagen* paraissait un peu dur à l'oreille des nombreux Portugais qu'attirait la prospérité du nouvel établissement, on prit le parti de le traduire, et il fut en conséquence transformé en *Da Silveira*, qui signifie la même chose, c'est-à-dire, en français, Des Haies. Le nom de l'île, dès longtemps appelée Saint-George par les Italiens, fut religieusement conservé, par exception à ce qui avait été fait à l'égard des premières.

Ce fut encore un Flamand, Josse van Huerter, seigneur de Mœrkerke, beau-père du célèbre Martin de Beheim, qui peupla l'île du Fayal, et quelques années après celle du Pic, où déjà s'était établi un marin portugais nommé Fernand Alvarez, que la tempête y avait poussé; Josse van Huerter, dès lors capitaine donataire du Fayal, obtint aisément que le Pic fût adjoint à sa concession.

Ce fut ensuite le tour de Flores et Corvo; elles avaient, à ce qu'on croit, été visitées par deux Castillans, nommés Antonio et Lope Vaz; puis une dame de Lisbonne, appelée Marie de Vilhena, dont le nom semble pareillement espagnol, en obtint la concession; et comme Guillaume van der Haagen, découragé par quelques essais infructueux à Saint-George et au Fayal, était venu à Lisbonne, elle lui proposa d'aller coloniser et gouverner

pour elle ces deux îles, ce qu'il accepta et mit à exécution; et au bout de sept ans, il revint au Topo de Saint-George. Quelques documents, que le père Freire avait eus sous les yeux, montraient que van der Haagen avait peu de fortune, et cette circonstance peut servir à expliquer une sorte d'instabilité dans sa conduite au milieu de tentatives d'établissement où le manque de ressources suffisantes lui créait de grandes difficultés; il semble résulter des vagues indices que nous avons pu recueillir, qu'il avait quitté la Flandre lors de la guerre du Bien public, pour venir à Tercère; que déçu dans ses premiers essais à Saint-George, ou arrêté dans son entreprise par l'épuisement de ses ressources, il passa au Fayal, pour s'en procurer de nouvelles auprès de son compatriote van Huerter, qui depuis quatre ans était occupé à créer une colonie; désappointé dans ses espérances par suite de quelque différend avec lui, il serait revenu à Tercère, et de là aurait fait un voyage en Flandre, peut-être avec l'espoir de s'y procurer quelques capitaux; déçu encore cette fois, et retournant à Tercère par Lisbonne, il aurait trouvé une planche de salut inespérée dans l'offre de Marie de Vilhena; et après avoir enfin, comme Jacob chez Laban, acquis au prix de sept années de travaux pour autrui, les ressources qui lui avaient manqué jusqu'alors, il serait enfin revenu fonder définitivement sa colonie du Topo de Saint-George.

Un défaut presque absolu de chronologie se fait remarquer dans toutes ces indications; quelques jalons seulement nous sont fournis par certaines dates consignées dans les Décades de Barros et sur le globe de Martin de Beheim.

On trouve d'abord sur le fameux globe du géographe de Nuremberg l'annotation que voici : « L'an 1431 « après la naissance de Jésus-Christ, « lorsque gouvernait en Portugal l'in« fant dom Pedro, on équipa deux « vaisseaux munis des choses néces« saires pour deux ans, par ordre de « l'infant dom Henri, frère du roi de « Portugal, afin de savoir ce qui était « au delà de Saint-Jacques de Finis« terre; lesquels vaisseaux ainsi équi« pés firent toujours voile vers le cou« chant l'espace d'environ cinq cents « milles d'Allemagne; à la fin ils dé« couvrirent un jour ces dix îles; y « ayant pris terre, ils n'y trouvèrent « que des déserts et des oiseaux si ap« privoisés qu'ils ne fuyaient devant « personne; mais on n'aperçut dans ces « déserts nulle trace d'homme ni de « quadrupède, ce qui était cause que « les oiseaux n'étaient pas farouches. « Aussi furent-elles nommées îles *dos* « *Açores*, ce qui veut dire îles des « Autours. D'apres l'ordre du roi de « Portugal, on y envoya l'année sui« vante seize vaisseaux, avec toutes « sortes d'animaux domestiques, et on « en mit une partie dans chaque île « pour y multiplier. »

Si les faits racontés ici dataient en effet de la régence de l'infant dom Pedro, ils seraient postérieurs à l'année 1439; mais comme l'année 1431 est celle que donnent tous les auteurs, il en faudrait conclure que l'erreur tombe sur le nom du prince, et qu'au lieu de l'infant dom Pedro, tuteur d'Alfonse V, c'est du roi Jean Ier qu'il s'agit. On pourrait se trouver fort embarrassé de l'alternative, si l'on ne remarquait dans la chronique de Guinée de Gomez-Eannes de Zurara un passage qui nous fait connaître la cause de la confusion dans laquelle est tombé Beheim.

« En l'année 1445, dit Zurara, l'in« fant dom Henri envoya un chevalier « nommé Gonçalo Velho, comman« deur en l'ordre du Christ, pour peu« pler deux autres îles qui sont éloi« gnées de celle de Madère de 170 lieues « au nord-ouest; l'infant dom Pedro « avait envoyé peupler l'une, du con« sentement de son frère; mais sa mort « suivit de près, et elle demeura ainsi « à l'infant dom Henri; l'infant dom « Pedro lui avait donné le nom de « Saint-Michel, pour la singulière dé« votion qu'il avait toujours eue à ce « saint. »

Ainsi le nom de l'infant dom Pedro, qui n'avait à intervenir que pour Saint-Michel a été un peu étourdiment rapproché par Beheim de la date de 1431 qui ne s'applique qu'aux Formigas et à Sainte-Marie.

Au surplus, nous avons déjà des indications précises en ce qui concerne la désignation des trois premières îles; c'est pour les époques ultérieures que les dates manquent ; voici celles que nous fournit Barros : « Nous n'avons, « du temps du roi Alfonse, que quelques « mémoires qui se trouvent aux ar« chives de *Tombo* et dans les registres « des comptes..... Nous y voyons « qu'en l'année 1449, le roi permit à « l'infant dom Henri d'envoyer colo« niser les sept îles des Açores décou« vertes à cette époque, et dans les« quelles avait été débarqué quelque « bétail, suivant l'ordre du même in« fant, par un Gonçalo Velho, com« mandeur d'Almourol près de Tancos. « Et en l'année 1457, le roi fit octroi « à l'infant dom Fernando, son frère, « de toutes les îles jusqu'alors décou« vertes, avec juridiction civile et cri« minelle sous certaines réserves. Et « en 1460 l'infant dom Henri fit à l'in« fant dom Fernando, son neveu et son « fils adoptif, donation des deux îles « de Jésus et de Gracieuse, se réser« vant seulement la juridiction spiri« tuelle qui appartenait à l'ordre du « Christ dont il était grand maître : et « cette donation fut confirmée par le « roi à Lisbonne, le 2 septembre de « ladite année. »

Des lettres royales du 14 février 1453, par lesquelles Alfonse V donne l'île de Corvo à son fils naturel Alfonse duc de Bragance, montrent qu'elle était venue s'ajouter nouvellement aux découvertes antérieures; et Flores, sa voisine, dut être visitée à la même époque.

Ainsi, sauf Flores et Corvo, toutes les Açores étaient donc connues des Portugais en 1449, et la reconnaissance de tout l'archipel pourrait avoir été complète en 1453 ; ce qui ne permet pas d'adopter les dates plus tardives conjecturalement proposées par le père Cordeyro et répétées par la plupart des modernes. Il faudra rejeter, par un motif contraire, les dates trop hâtives de la colonisation du Fayal et des îles peuplées ultérieurement, si l'on s'en rapporte à cette autre annotation de Beheim sur les Açores :

« Les susdites îles furent habitées l'an « 1466, lorsque le roi de Portugal les « donna, après beaucoup d'instances, à « la duchesse de Bourgogne sa sœur, « nommée Isabelle (*). Il y avait alors « en Flandre une grande guerre et une « extrême disette, et ladite duchesse « envoya de Flandre dans ces îles beau« coup de monde, hommes et femmes « de tous les métiers, ainsi que des « prêtres, et tout ce qui appartient au « culte religieux, comme aussi plu« sieurs vaisseaux chargés de meubles « et ce qui est nécessaire à la culture « des terres et à la construction des « maisons; et elle fit donner pendant « deux ans tout ce dont ils pouvaient « avoir besoin pour subsister, afin « qu'à l'avenir, dans toutes les messes, « chaque personne dît à son intention « un *Ave Maria :* lesquelles personnes « étaient près de deux mille, et avec « celles qui sont arrivées postérieure« ment ou nées d'elles, cela fait plu« sieurs milliers. En 1490, il y avait « encore plusieurs milliers de person« nes, tant Allemands que Flamands, « qui y avaient passé avec le noble et « preux chevalier Josse van Huerter, « seigneur de Mœrkerke en Flandre, « mon cher beau-père, à qui ces îles « ont été données, pour lui et sa pos« térité, par la dite duchesse de Bour« gogne. Dans lesquelles îles croît le « sucre portugais ; et les fruits y mû« rissent deux fois l'an, attendu qu'il « n'y a point d'hiver; et tous les vi« vres y sont à bon marché, de sorte « que beaucoup de monde peut encore « y aller chercher sa subsistance. »

Gouvernement des capitaines donataires.

Par suite des concessions faites à

(*) Isabelle était sœur du roi Édouard, mort en 1438, mais *tante* du roi Alfonse, qui régnait en 1466.

ces premiers fondateurs de la colonisation des Açores, ces îles se trouvaient réparties entre cinq capitaines donataires, dont le premier, Gonçalo Velho, tenait à la fois Sainte-Marie et Saint-Michel; le second, Jacques de Bruges, avait la double possession de Tercère et de Saint-George; un troisième, Pierre Correa da Cunha, possédait exclusivement Graciosa; Josse van Huerter avait pour son domaine les deux îles du Fayal et du Pic; enfin dona Maria de Vilhena avait pour son lot Flores et Corvo.

Le père Cordeyro a soigneusement recueilli l'histoire généalogique de la succession de tous ces petits seigneurs; nous nous bornerons à indiquer sommairement les diverses phases de leur possession héréditaire.

Quant à Sainte-Marie et Saint-Michel, Gonçalo Velho obtint la faculté de les transmettre à son neveu, Jean Soares d'Albergaria, fils de sa sœur, et celui-ci fut autorisé à son tour à céder Saint-Michel à Rui Gonçalves da Camera, ne se réservant pour lui-même que Sainte-Marie; en sorte que ces deux îles formèrent désormais deux capitainies distinctes. Celle de Sainte-Marie passa successivement, de père en fils, à Jean II Soares de Sousa, à Pedro, à Braz. à Pedro II, et enfin à Braz II, en la personne duquel s'éteignit cette lignée; et le domaine fit alors retour à la couronne, sous le règne de la maison d'Espagne.

La capitainie de Saint-Michel passa également, de père en fils, de Rui Gonçalves da Camera à Jean Rodriguez, à Rui II, à Manoël, et à Rui III, qui fut gratifié du titre de comte par Philippe II.

Pour ce qui est de la capitainie de l'île Tercère, Jacques de Bruges n'en jouit que peu d'années; une trame, ourdie par un de ses compagnons de fortune, Diogo de Teve, que l'ambition de lui succéder animait sourdement contre lui, parvint à lui faire entreprendre un voyage pour sa patrie, dans lequel il disparut. Diogo de Teve s'étant rendu à Lisbonne, l'épouse de Jacques de Bruges, Sancha Rodriguez de Arça, dame de l'infante Béatrix, l'accusa hautement du meurtre de son époux; il fut arrêté, et mourut six jours après dans sa prison. L'anglais Édouard Paim, gendre de Jacques de Bruges, fit valoir en faveur de sa femme le droit d'hérédité même féminine qui avait été concédé à son beau-père; et la mort l'ayant frappé sur ces entrefaites, son fils Diogo Paim poursuivit la même réclamation; mais ce fut sans succès : il avait été irrévocablement disposé de cette capitainie au commencement de 1464, en faveur de deux chevaliers, Joam Vaz da Costa Cortereal, et Alvaro Martins Homem, auxquels on avait partagé l'île de manière à ce que le premier eût pour son lot la partie du nord, avec le titre de capitaine donataire d'Angra, et qu'au second échût la partie du sud où était l'établissement de Jacques de Bruges, avec le titre de capitaine donataire de la Praya.

Alvaro Martins Homem eut pour successeur son fils Antoine, qui fut remplacé lui-même par son fils Alvaro II, auquel succéda à son tour son fils aîné Antoine II; celui-ci etant mort sans postérité masculine, son frère Antoine de Noronha obtint de lui être substitué; mais il fut enlevé par la peste sans laisser d'enfants, et la capitainie de la Praya, devenue vacante, fut réunie par le roi Philippe II à celle d'Angra.

Cette dernière avait passé, en ligne directe, de Jean Vaz à Vasqu'Eannes, puis à Manoël, ensuite à Vasqu'Eannes II, après la mort duquel son gendre Christophe de Moura obtint de Philippe II non-seulement la capitainie d'Angra avec l'île de Saint-George qui en dépendait, mais encore celle de la Praya, qui y fut désormais réunie. Le nouveau donataire, très en faveur auprès du monarque espagnol, devint successivement gentilhomme de la chambre, marquis de Castello-Rodrigo, et vice-roi de Portugal.

La capitainie de Graciosa passa héréditairement de Pierre Correa da Cunha à son fils Édouard et à son petit-fils George, après lequel elle fut

obtenue par Ferdinand Coutinho Marichal, leur parent, qui la laissa à son fils, Ferdinand II. Le roi Philippe II en gratifia ensuite Pierre Sanches Farinha, et son fils Rodrigue, qui eut aussi celle de Fayal et Pico.

Celle-ci avait été laissée par Josse de Huerter à son fils Josse II, et par ce dernier à son fils Manoël; à la mort de celui-ci, Alvaro de Castro en avait été pourvu au préjudice de Gaspard de Huerter, fils de Manoël; mais il y avait renoncé par scrupule, et à son défaut François Mascarenhas en avait reçu provisionnellement l'investiture du roi dom Sébastien. Cependant les héritiers n'avaient point renoncé à la poursuite de leurs droits, et Jérôme de Huerter, fils de Gaspard, obtint juridiquement, en 1582, sa réintégration. Après lui, cette capitainie fut réunie à celle de Graciosa, en la personne de Rodrigue Sanches de Baena Farinha, qui l'obtint du roi Pierre II.

Quant à la capitainie de Flores et Corvo, elle passa, de Marie de Vilhena aux comtes de Santa-Cruz.

Jusqu'à l'avénement de la maison d'Espagne au trône de Portugal, les capitaines étaient les uniques gouverneurs des îles dont ils avaient respectivement la possession; mais Philippe II ne leur en laissa plus que le domaine utile, et nomma, pour y commander en son nom, des gouverneurs militaires, qui furent remplacés ensuite par des capitaines généraux, à l'avénement de la maison de Bragance.

Ce double changement de maîtres, considéré en Portugal comme le commencement et la fin d'une usurpation étrangère, est marqué, dans les annales des Açores, par des événements militaires qui méritent d'être spécialement rapportés, car ce sont les grandes pages de l'histoire de ces îles, dont la vie politique n'offrirait sans cela qu'une longue et aride monotonie.

Conquête des Açores par Philippe II d'Espagne.

Le coup fatal qui trancha prématurément les jours du roi dom Sébastien sur la terre d'Afrique sembla aussi frapper à mort la grandeur et la puissance du Portugal; sans postérité, unique rejeton lui-même de son prédécesseur, il laissait la couronne en proie à des prétendants collatéraux qui tenaient leurs droits, à des titres divers, de son bisaïeul le roi Emmanuel. Le cardinal Henri, son grand-oncle, primait il est vrai tous les autres et fut immédiatement proclamé; mais à son âge, avec ses infirmités, son règne ne pouvait être qu'une courte transition.

La succession du cardinal-roi fut donc immédiatement disputée entre ses neveux et petits-neveux; son frère aîné, l'infant dom Louis, n'avait laissé qu'un fils naturel, Antoine, grand prieur de Crato; sa sœur aînée, l'infante Isabelle, l'épouse de Charles-Quint, était représentée par son fils le roi d'Espagne, Philippe II, qui se targuait d'être le plus proche héritier légitime; quant aux autres prétendants, ils étaient trop faibles pour que leurs titres fussent d'un grand poids.

Antoine, qui malgré la tache de sa naissance avait voulu faire valoir son droit de primogéniture dès la mort de dom Sébastien, parvint à se faire proclamer après la mort de son oncle le roi Henri; mais Philippe II envoya contre lui le duc d'Albe, qui l'eut bientôt dépouillé du Portugal. Il n'en fut pas tout à fait de même aux Açores.

Dès la fin de juillet 1580, la municipalité de Lisbonne avait notifié à celle d'Angra la proclamation du nouveau roi dom Antoine, et ce prince lui-même avait dépêché vers les îles un commissaire nommé Antoine da Costa, qui touchant d'abord à Saint-Michel y fit reconnaître son souverain, et arrivé à Tercère, pourvut à l'accomplissement solennel de la même formalité; après quoi il passa au Fayal à pareilles fins, et y mourut au bout de huit jours. Après la victoire du duc d'Albe, pendant que le monarque battu allait demander en France et en Angleterre des secours pour le maintien de ses droits, la municipalité de Lisbonne écrivit encore à celle d'Angra

pour lui notifier son adhésion à la nouvelle dynastie; mais cette démarche demeura sans effet; bien plus, un noble chevalier, Jean de Béthencourt, ayant osé tenter dans la ville une démonstration en faveur du monarque espagnol, fut saisi, mis à la chaîne, et un peu plus tard décapité pour ce fait. Et sur le simple soupçon d'être affectionnés au même parti, les jésuites d'Angra furent emprisonnés dans leur couvent, dont les issues furent murées.

Philippe II n'était point homme à endurer longtemps cette résistance. Au mois d'avril 1581, il dépêcha aux Açores sur le galion le *Saint-Christophe*, avec le titre de gouverneur, Ambroise d'Aguiar Coutinho, qu'il chargeait d'aller le faire reconnaître aux Tercères; en passant devant Saint-Michel, d'Aguiar y déposa Thomas Rodrigues Tibao, avec ordre d'y faire proclamer son souverain; ce qui eut lieu sans opposition, bien qu'au grand regret des insulaires, surtout des habitants de Villa-Franca; arrivé lui-même devant Angra, d'Aguiar n'y fut point reçu, et se vit forcé de retourner à Saint-Michel, où il prépara aussitôt une attaque contre l'île réfractaire.

Dès le mois de juin suivant, une division de sept grands navires, commandée par Pierre Valdes, partit de Sainte-Marie avec nombre de gentilshommes et de gens de mer, ayant en outre à bord mille hommes de troupes de débarquement, à la tête desquels d'Aguiar plaça le mestre de camp Jean Valdès, chevalier renommé pour sa bravoure, et cousin du commandant de l'expédition; la flotte vint accoster à Tercère du côté de l'est, en un lieu autrefois appelé Casa da Salga (maison de la Gabelle), et mit à terre, le 23 juin, jour de la Saint-Jacques, quatre cents hommes bien armés avec de l'artillerie; cette petite troupe s'emparant de quelques canons qui étaient restés dans ce poste, brûlant le peu d'habitations qui s'y trouvaient et incendiant les moissons, mit en fuite les paysans, qui coururent donner l'alarme à la ville de la Praya. La population ayant aussitôt pris les armes, marcha sur les Espagnols, en chassant devant elle des troupeaux de gros bétail qui jetèrent le désordre parmi les assaillants et les livrèrent pour ainsi dire à la merci des insulaires exaspérés. Tous restèrent sur la place, et les Castillans perdirent en cette occasion non-seulement leur chef Jean Valdès, mais encore don Jean de Bazan neveu du marquis de Santa-Cruz, un neveu du duc d'Albe, et beaucoup d'autres gentilshommes. Le butin fut considérable.

C'était pour l'Espagne un motif de chercher au plus tôt à venger cet échec. Aux premiers jours d'août on vit arriver à Saint-Michel une autre escadre de vingt-deux navires, commandés par Lope de Figueroa, dont les forces, réunies à celles de Pierre Valdès, formaient un total de près de trente voiles, qui vint se présenter devant Angra. On essaya d'abord de parlementer en envoyant à terre un franciscain bien connu dans le pays, et sur l'habileté duquel on comptait pour ramener les esprits à la cause de Philippe II; mais on ne laissa même pas approcher son bateau, qu'on accueillit à coups de fusil. Après une huitaine de jours passés à louvoyer en vue de l'île, on voulut tenter un débarquement pendant la nuit; mais les troupes furent reçues par un feu d'artillerie et de mousqueterie si bien nourri, qu'elles se virent obligees de se retirer sans avoir pu mettre pied à terre, et la flotte s'en retourna à Lisbonne. Les fonctions de gouverneur étaient exercées, depuis la proclamation du roi Antoine, par le corrégidor Cyprien de Figueyredo de Lemos, qui les continua jusqu'à l'arrivée, en février 1582, du titulaire Emmanuel da Silva, comte de Torres-Vedras, muni des pleins pouvoirs de ce prince.

Au commencement de mai 1582, il vint à Saint-Michel une flottille commandée par le capitaine Pedro Peyxoto da Silva; mais elle ne put rien tenter contre Tercère, attendu qu'elle fut vivement attaquée en rade même de

Saint-Michel par une petite division française sous les ordres d'un officier du nom de Landroy, dont l'apparition jeta l'épouvante dans toute l'île, et refoula la population dans l'intérieur; après quoi elle s'éloigna, à la vue de quatre navires génois que Lorenzo Cenoguerra amenait au secours des Castillans, et qu'il vint amarrer sous la protection du fort, en dedans de la rade où Peixoto était mouillé.

Le gouverneur Ambroise d'Aguiar étant mort quelque temps après, les habitants de Saint-Michel lui donnèrent pour successeur, par voie d'élection, son beau-fils Martin Alfonso de Mello, qui entra en fonctions le 5 juillet 1582.

Ce fut sur ces entrefaites, le 14 du même mois, que l'on signala au large de Saint-Michel une grande flotte, sur laquelle se trouvait le roi dom Antoine en personne. Elle était composée de soixante voiles, galions, navires de guerre et autres, montés par 8 000 hommes presque tous français, avec beaucoup de seigneurs et gentilshommes des deux pays. A leur tête se trouvaient, comme amiral de la mer et connétable, le comte de Vimioso, du sang royal de Portugal; et comme généralissime de l'armée et maréchal, le comte Philippe Strozzi. Un parlementaire fut d'abord envoyé à terre pour proposer une capitulation amiable; mais il fut répondu que l'île ayant embrassé le parti de l'Espagne, elle était décidée à se défendre.

L'attaque fut alors dirigée sur les points les plus vulnérables. Dans la journée du 16, dix chaloupes ou galères debarquèrent, entre Alagoa et Rosto de Caõ, trois mille hommes qui se formèrent aussitôt en bataille; le roi lui-même mit pied à terre avec deux mille hommes de sa garde. Le gouverneur Martin Alfonso de Mello ne pouvant résister à de telles forces, se retira dans la citadelle. Ponta-Delgada fut saccagée ainsi que presque tous les lieux qui se trouvèrent à portée de l'armée, sauf Villa-Franca qui d'avance avait envoyé sur la flotte faire sa soumission au roi.

On se disposait à emporter de force la citadelle de Ponta-Delgada, lorsqu'on eut la nouvelle de l'arrivée d'une puissante flotte espagnole : c'était le 21 juillet 1582. Le roi dom Antonio, qui voulait présenter immédiatement la bataille à l'ennemi, s'embarqua le soir même dans ce dessein; mais le conseil ayant jugé qu'il n'était pas convenable de le laisser prendre part au combat, il se retira à Tercère.

La flotte castillane était sortie des eaux du Tage le 10 juillet, forte de vingt-huit voiles; elle rallia ensuite d'autres navires qui en élevèrent la force à quarante vaisseaux, sans compter les avisos. Elle était commandée par le marquis de Santa-Cruz, Alvar de Bazan, et avait pour mestre de camp général Lope de Figueroa; on y avait embarqué 6 000 hommes d'infanterie, beaucoup de noblesse, et des matelots sans nombre. Elle se présenta devant Villa-Franca, mais n'y fut point reçue, la ville déclarant qu'elle tenait pour le roi dom Antonio.

Le 23 juillet, les deux flottes commencèrent le combat et se canonnèrent pendant trois jours sans que l'état de la mer leur permît d'en venir à une action décisive; mais le 26, jour de Sainte-Anne, on parvint à s'aborder; la mêlée dura cinq heures, avec un indicible acharnement; le comte de Vimioso y fut tué; les Français perdirent leur général et 1200 hommes; quelques-uns de leurs navires furent coulés à fond, beaucoup d'autres entièrement desemparés; le reste s'éloigna sans être même inquiété par les Espagnols, dont la perte n'avait pas été moins grande. Cependant, comme le marquis de Santa-Cruz était resté à couvert sous le pont de son vaisseau, dont il dirigeait l'artillerie, tandis que les chefs ennemis avaient péri avec la majeure partie de leur noblesse, la victoire demeura en définitive aux Castillans. Le vainqueur souilla ses lauriers du sang de trente gentilshommes et cinquante-trois autres Français, habitants de Villa-Franca, qu'il fit décapiter ou pendre comme coupables d'avoir trou-

blé la paix établie entre la France et l'Espagne !

Après avoir laissé une garnison de trois mille hommes à Saint-Michel, le marquis de Santa-Cruz en repartit le 3 août, avec le reste de ses forces, pour aller réduire Tercère ; mais ses sommations y furent accueillies par une canonnade si vigoureuse, qu'il ne se crut point en état de vaincre une telle résistance, et qu'il prit le parti de retourner à Lisbonne au commencement de septembre, afin d'y organiser des moyens plus puissants de succès contre cette île qui, depuis près de trois ans, osait tenir tête au redoutable roi de toutes les Espagnes.

Une année presque entière se passa en préparatifs ; mais les résultats en furent formidables. Cinq galions, trente grands navires de guerre, douze galères, deux galéasses, quinze frégates légères, douze avisos, quatorze caravelles et sept grandes barques, en tout quatre-vingt-dix-sept voiles, portant quatre mille matelots et neuf mille soldats espagnols, allemands, italiens et portugais, se trouvèrent, en juillet 1583, aux ordres du marquis de Santa-Cruz.

D'un autre côté, le roi dom Antonio, après avoir fait à Tercère un séjour de quatre mois, pendant lequel il reçut de grands témoignages de dévouement, surtout de la part d'une riche héritière (dona Violante do Canto e Silva), qui mit à sa disposition son immense fortune pour subvenir aux frais de la guerre ; le roi dom Antonio, dis-je, s'était rembarqué vers la fin de novembre pour aller en France solliciter de nouveaux secours. La reine Catherine de Médicis, mère d'Henri III, ayant pris la résolution de s'opposer aux projets du roi d'Espagne, lui donna neuf compagnies de gens de pied sous les ordres du commandeur de Chaste (Aymar de Clermont), gouverneur de la ville et châteaux de Dieppe et d'Arques, qui devait en outre prendre le commandement des troupes françaises passées à Tercère l'année précédente. Les neuf compagnies formaient un total de quinze cents hommes ; avec le reste des Français, quelques compagnies anglaises et les troupes indigènes, on pouvait compter environ neuf mille hommes armés. Chaste partit le 17 mai 1583, et arriva le 11 juin : il fut reçu à Tercère comme un sauveur ; les pauvres Français qui se trouvaient déjà là pleuraient de joie en embrassant les pieds de leurs compatriotes, tant ils avaient eu à souffrir sur cette terre lointaine.

Le désappointement de Chaste fut grand : de tous les renseignements donnés par le roi dom Antonio il y en avait bien peu d'exacts. Outre Tercère, il fallait encore, avec le peu de forces dont on pouvait disposer, défendre le Fayal, où l'on envoya quatre compagnies ; cette île Tercère, même, qu'on lui avait dit n'être abordable que sur trois points, était pour ainsi dire ouverte de tous côtés, ce qui obligeait de disséminer les troupes en vingt endroits, où leur utilité devenait en quelque sorte nulle si l'attaque était un peu vive. Le comte de Torres-Vedras, que dom Antonio avait laissé comme vice-roi, n'était aucunement à la hauteur des circonstances au milieu desquelles le sort l'avait jeté. Faible, indécis, il ne seconda pas le commandeur de Chaste comme il l'eût fallu, et perdit tout.

Le 24 juillet, la flotte espagnole se montra au large de la Praya et vint ensuite jeter l'ancre à la hauteur de Sainte-Catherine, située une lieue plus loin, après avoir canonné différents points de la côte pour faire diversion et cacher ses mouvements. Deux fois le marquis de Santa-Cruz essaya de parlementer ; mais n'ayant pu y réussir, il prit le parti d'envoyer à terre à la nage deux prisonniers de Tercère, dont l'un portait au cou une lettre pour le comte de Torres-Vedras : il l'engageait, dans cette lettre, à remettre l'île au roi d'Espagne, l'assurant sur son honneur que Sa Majesté lui pardonnerait sa désobéissance, que sa femme et ses enfants, prisonniers à Madrid, lui seraient rendus, qu'il rentrerait dans ses biens auxquels le roi ajouterait de grands emplois. « Quant

aux Français, continuait-il, Sa Majesté leur pardonnera aussi, parce qu'elle sait qu'ils sont toujours là où il y a des dangers à courir. J'ai ordre de plus de leur faire payer la solde de trois mois, et de leur donner passage pour s'en retourner en France avec les navires qui les ont amenés. » Le comte transmit cette lettre au commandeur de Chaste, qui la déchira sans la communiquer à personne.

Le mardi 26 juillet, les galères et quinze ou vingt grands bateaux débarquèrent, à Sainte-Catherine, 4 500 hommes soutenus par six pièces d'artillerie. La redoute qui protégeait ce point était défendue par deux compagnies de Portugais et par la compagnie du capitaine français Bourguignon, composée de cinquante hommes. Les Portugais s'enfuirent sans même tirer un coup d'arquebuse; le capitaine français se fit tuer avec trente-cinq de ses hommes; les quinze autres furent tous blessés. Les capitaines du Mayet et de La Grave, et le mestre de camp avaient inutilement cherché à s'opposer au débarquement, lorsque le commandeur de Chaste s'avança dans le même but à la tête d'environ quatre cents hommes. Il se jette sur un corps de sept à huit cents mousquetaires qui s'avançaient vers l'intérieur de l'île, en tue plus de quatre cents, et mène le reste battant jusqu'à une petite montagne au pied de laquelle l'armee espagnole s'etait rangée en bataille. La position fut vivement disputée, prise et reprise quatre à cinq fois; mais elle resta enfin aux Français, car leur chef était décidé à mourir plutôt que de reculer d'un pied.

Sur le soir, le comte de Torres-Vedras arriva avec mille Portugais et trois ou quatre cents vaches, qu'il comptait bien employer comme auxiliaires dans le combat, ainsi que l'avaient fait peu de temps auparavant les habitants de la Praya, qui durent à ces animaux de remporter une victoire signalée sur les Espagnols. Chaste repoussa avec énergie un tel moyen, comme indigne de véritables hommes de guerre, et reprocha fortement au comte d'arriver alors qu'il n'était plus temps de s'opposer à la descente des Castillans et que l'île était perdue! « Mais enfin, ajouta-t-il, puisque la faute est faite, je ne vois d'autre remède que de faire une mort honorable ensemble, plutôt que de souffrir la cruauté dont l'Espagnol est accoutumé d'user depuis quelque temps même à l'endroit des Français. » Le comte répondit qu'il reconnaissait avoir tort, mais qu'il ne pouvait se rendre au combat, que du reste il y enverrait tout son monde.

Chaste, se voyant si lâchement abandonné, résolut néanmoins de rassembler le reste de ses hommes et de marcher en avant; mais la nuit s'opposa à ce projet, et l'obligea de camper à quelque distance de l'ennemi. A une heure du matin, on vint l'avertir que les Portugais s'étaient enfuis dans les montagnes. Le comte lui proposa alors de se retirer aussi dans l'intérieur, sur un point qui les laisserait maîtres de l'île. Les capitaines français eussent préféré se jeter dans les forts d'Angra; mais Torres-Vedras qui tenait les Français en grande méfiance, les en dissuada. Se rangeant à l'avis du comte, Chaste avait commencé à le suivre, lorsqu'on lui apprit que, gagnant la côte, il s'était enfui dans un bateau.

Chaste revint alors à la proposition de ses capitaines, et envoya reconnaître les forts d'Angra; mais il n'était plus temps, les Portugais venaient d'en remettre les clefs aux Espagnols, qui les avaient occupés. Il ne restait plus aux Français d'autre ressource que de se replier sur le village voisin de Nossa Senhora de Guadalupe et de s'y retrancher, ce qu'ils firent. Dans cette tentative désespérée, le courage des soldats français ne put se maintenir toujours à la hauteur de celui de leur chef; affaiblis par les privations, dénués de tout, ils se mutinerent à deux reprises différentes, et il ne fallut rien moins que la conduite pleine de dignité, les paroles pleines de noblesse de Chaste, pour faire rentrer dans le devoir ces hommes un moment égarés.

Le courage de ce noble chevalier et

sa fermeté d'âme lui avaient d'ailleurs gagné l'amitié des chefs ennemis. Deux d'entre eux, Pierre de Padilla et Augustin Iñiguez, lui écrivirent dans la nuit, que, connaissant sa position désespérée, ils avaient intercédé auprès du général pour qu'il eût la vie sauve, et que cela leur avait été accordé. Chaste leur fit répondre verbalement « qu'il remerciait bien fort ces messieurs qui craignaient plus que lui-même la perte de la vie; qu'elle n'était pas en si grand hasard qu'ils pensaient; que quand bien même il la perdrait ainsi que ses compagnons pour le service du roi son maître, il la tiendrait bien employée, mais que ce ne serait pas sans la leur vendre bien cher. »

Après cela et malgré tout ce qu'il avait éprouvé de degoûts de la part des Portugais, et voulant les mettre à portée de réparer leurs torts, il leur proposa de se joindre à lui, leur déclarant qu'il était prêt à retourner au combat et à rejeter toute offre de composition, bien qu'il y fût engagé, s'ils prenaient la résolution de mourir avec lui.

Non-seulement sa lettre resta sans réponse, mais les capitaines portugais commirent à cette occasion l'insigne lâcheté de la faire porter au marquis de Santa-Cruz, auquel ils demandèrent en même temps de passer dans les rangs espagnols, pour s'employer à la mort des Français, après avoir en outre livré leur général le comte de Torres-Vedras. Celui-ci avait été arrêté dans sa fuite, et s'était sauvé dans les cavernes de l'intérieur de l'île; le commandeur de Chaste ignorait cette circonstance et lui avait fait demander des vivres; il apprit bientôt par ses propres yeux qu'il n'avait rien à espérer de ce côté, car le comte se présenta à lui dans l'état le plus pitoyable, n'ayant pas mangé de pain depuis six jours.

Une seconde lettre adressée au général français par les deux officiers espagnols dont nous avons parlé, eut une réponse encore plus fière que la première. Mais hélas! c'était se roidir inutilement contre la destinée, et vouloir surmonter des obstacles plus grands que toute force humaine. Au moment où il repoussait toute proposition d'arrangement, une partie de ses troupes passait à l'ennemi, le reste semblait disposé à en faire autant, les munitions et les vivres lui manquaient, ses malades restaient privés des soins les plus indispensables. Alors seulement il consentit à négocier, et obtint du marquis de Santa-Cruz la signature d'une capitulation dont voici les trois articles :

1° Il sera permis au commandeur de Chaste et à ses gens de se retirer en France avec leurs épées et leurs dagues.

2° Il leur sera donné à cet effet des vaisseaux et tous les vivres necessaires.

3° Le marquis de Santa-Cruz jurera sur les saints Évangiles d'observer la dite composition.

Les troupes françaises s'embarquèrent le 14 août; mais elles n'arrivèrent en France que plus de six semaines après, ayant beaucoup souffert du mauvais temps et des vents contraires.

Quant au comte de Torres-Vedras, sa tête fut mise à prix pour cinq cents ducats; un caporal espagnol s'empara de lui, et il eut la tête tranchée sur la place d'Angra. Sa mort lui fit pardonner toutes les faiblesses de sa vie; elle fut digne d'un chrétien et d'un soldat.

Dès que la prise de l'île de Tercère avait été assurée, c'est-à-dire six jours avant la capitulation accordée au commandeur de Chaste, le marquis de Santa-Cruz avait envoyé au Fayal Pierre de Tolède, marquis de Villa-Franca, à la tête de trois mille hommes. Cette île était défendue par le capitaine Carles, de Bordeaux, à la tête de quatre cents Français, et par des troupes portugaises : celles-ci, comme celles de Tercère, s'enfuirent à l'approche de l'ennemi; les Français, décidés à mourir, se jetèrent en avant, taillèrent en pièces cinquante à soixante Espagnols retranchés dans un fort sur le bord de la mer, et marchèrent sur un corps d'armée que commandait en personne Pierre de Tolède; mais la

lutte était trop inégale : repoussés dans l'intérieur, ils se replièrent en bon ordre sur un fort qu'ils occupaient en premier lieu, et capitulèrent enfin aux mêmes conditions que ceux de la Tercère, qu'ils ne tardèrent pas à rejoindre.

La soumission des autres Açores suivit de près celle de Saint-Michel, de la Tercère et du Fayal, sans opposition. Le marquis de Santa-Cruz y séjourna peu de temps après avoir achevé sa conquête; il laissa en partant le gouvernement de ces îles à Jean d'Urbina, que Philippe II avait nommé à cet effet.

La dépossession du roi dom Antonio fut alors complète et sans retour; en vain demanda-t-il à l'Angleterre de lui prêter secours : elle envoya des flottes, il est vrai, et les noms de Raleigh, de Drake, de Norris, de Cumberland, d'Essex, figurèrent dans ces expéditions qu'Élisabeth dirigeait contre Philippe d'Espagne; mais les intérêts de dom Antonio y comptaient pour bien peu, et les Açores n'en éprouvèrent que des pillages ; en 1586 le Fayal fut dévasté, en 1587 ce fut l'île de Flores; de nombreuses prises furent faites dans l'archipel en 1589 ; et même après la mort de dom Antonio, en 1597, Raleigh opérait encore une descente au Fayal.

C'était, pour ces malheureuses îles, comme un prélude aux actes de piraterie qu'elles eurent à endurer de la part des corsaires algériens qui s'abattirent sur Sainte-Marie en 1616, sur Gracieuse en 1623, et que l'on vit encore revenir en 1676 dévaster Sainte-Marie.

Maître enfin de Tercère, Philippe II voulut pourvoir à la conservation de sa conquête : il fit élever ou plutôt agrandir et renforcer, au-dessus d'Angra, sur l'emplacement de l'ancien fort Saint-Antoine, une citadelle qui lui assurât non-seulement la possession de Tercère, mais celle du reste de l'archipel. Le commandant Antoine de la Puebla et l'évêque Emmanuel de Gouvea en posèrent la première pierre en 1591 avec grand apparat. C'était une de ces forteresses comme les Espagnols en dressèrent sur les points principaux de leurs immenses possessions, constructions puissantes où les combinaisons de l'art le disputaient aux avantages de positions que la nature avait déjà rendues formidables. Ses hautes murailles enfermaient un espace assez étendu pour contenir cinq cents habitants, des casernes pour une forte garnison, une église, un palais pour les gouverneurs, et des bâtiments appropriés à différents besoins, sans préjudice de l'emplacement nécessaire pour les exercices. A l'extérieur, des courtines, des forts, des batteries basses sur les rivages de la baie, y complétaient le système de défense. Cent soixante pièces d'artillerie, la plupart en bronze, parmi lesquelles on remarquait des canons de 48 livres de balle et une pièce fameuse par sa longueur et sa grosseur, appelée *la Maluca*, garnissaient les embrasures. Des munitions de toutes espèces, des vivres en abondance, plusieurs fontaines d'une eau excellente, permettaient d'y faire une longue résistance. Cet ensemble de fortifications redoutables s'étageait sur les flancs du *Morro do Brazil.* On lui imposa, en l'honneur du souverain, le nom de forteresse de Saint-Philippe.

Restauration de la domination portugaise.

Parmi les prétendants qui avaient invoqué leurs droits héréditaires à la couronne de Portugal, en concurrence avec dom Antoine et Philippe II, se trouvait l'infante Catherine, nièce comme eux du roi Jean III, et qui pouvait opposer à Antoine sa bâtardise, à Philippe sa qualité d'étranger et de représentant d'une ligne féminine, tandis qu'elle venait elle-même aux droits de son père l'infant dom Édouard.

Ces droits, elle les transmit à son petit-fils Jean, duc de Bragance, dont la lignée paternelle remontait en outre directement à Alphonse, premier duc de Bragance, fils naturel du roi Jean Ier.

Une révolution inopinée vint tout à coup, à la fin de 1640, donner une valeur réelle à ces droits, et substituer la dynastie de Bragance à celle d'Espagne : le petit-fils de Catherine, proclamé à Lisbonne le 1er décembre, sous le nom de Jean IV, fut solennellement reconnu par les cortès du royaume le 28 janvier 1641.

La première nouvelle de cette révolution inattendue fut apportée aux Açores par une caravelle qui arriva à Tercère au commencement de janvier, ayant à bord le commandant de la Praya. Le commandant espagnol de la citadelle d'Angra, Alvaro de Viveros, en ayant eu avis, ne perdit pas un instant pour s'approvisionner sans éclat, afin d'être prêt à tout événement; de son côté, la ville, où cette nouvelle vint à transpirer, prit quelques mesures de précaution, pour sa propre sûreté, contre l'opposition qu'elle pouvait prévoir de la part de la citadelle, lorsque viendrait le moment de proclamer le nouveau roi.

Les choses restèrent en cet état jusqu'au 25 mars, jour où la ville de la Praya, à l'instigation de son commandant, se déclara ouvertement pour Jean IV. Les défiances mutuelles de la ville et de la forterese d'Angra furent alors plus grandes que jamais, et les hostilités devinrent imminentes. Elles éclatèrent deux jours après. Viveros ayant envoyé un sergent avec quelques soldats pour requérir du capitaine qui commandait le poste de la milice urbaine, l'arrestation d'un habitant, ce capitaine crut d'abord nécessaire d'aller prendre les ordres de son supérieur, chez lequel il se rendit accompagné des soldats espagnols; la populace, croyant qu'on emmenait prisonnier le capitaine des milices, s'ameuta contre les soldats, lesquels firent usage de leurs armes pour se défendre; ce fut le signal d'un soulèvement général du peuple, qui assaillit les Espagnols aux cris de *Vive le roi Jean IV;* ceux-ci parvinrent à regagner leur corps de garde, après avoir perdu un des leurs et avoir blessé quelques miliciens.

Le peuple, impatient d'être sans armes, se mit à briser les portes des magasins où il s'en trouvait. A la vue de cette émeute, le canon de la citadelle commença à gronder ; un soldat et une femme furent atteints par le premier boulet; mais en général l'artillerie de la forteresse fit peu de mal à la ville, par-dessus laquelle passaient la majeure partie des projectiles : ce ne fut d'ailleurs qu'une démonstration comminatoire, une sorte d'avertissement instantané, dont Viveros attendit ensuite l'effet. Mais il n'y fut répondu que par le rappel des tambours qui battirent dans toute la banlieue, pendant qu'on envoyait demander au commandant de la Praya d'amener le plus de monde et d'armes qu'il pourrait.

Le même soir arrivèrent les milices de San-Bento, du Val de Linhares et de Ribeirinha, qui se mirent aussitôt à travailler aux tranchées que l'on établissait à la tête des rues contiguës à la forteresse; une sortie faite par les Espagnols pour s'y opposer, fut repoussée avec intrépidité. Le lendemain matin, 28 mars, le commandant de la Praya avec ses capitaines, amena plus de huit cents combattants bien armés et excellents tireurs, pendant que les localités voisines envoyaient neuf autres compagnies avec leurs officiers, des armes et des munitions.

Avec ces renforts, non-seulement on activa le travail des tranchées, mais on entreprit même d'attaquer le petit fort de Saint-Sebastien, occupé par les Espagnols et reconnaissant l'autorité de la citadelle. Il fut emporté d'assaut par la milice de Ribeirinha, secondée seulement par quelques soldats détachés d'une autre compagnie. Ce fut un succès important pour les Portugais; car à partir de ce jour la citadelle ne pouvait plus recevoir de secours du dehors, et rien ne s'opposait plus au contraire à ce qu'il en arrivât à la ville.

Mais la citadelle était toujours menaçante ; les tranchées etaient l'objet d'attaques continuelles, et les boulets ne cessaient de pleuvoir sur la ville,

bien qu'ils fissent peu de mal. D'un autre côté, les assaillants redoublaient d'ardeur : aux tranchées on vit s'ajouter divers forts élevés par quelques particuliers sur les points les plus favorables : un entre autres construit par les marchands anglais sur les hauteurs de Sainte-Luce, incommodait singulièrement les Espagnols. Dix compagnies de milice étaient toujours sous les armes, formant la ligne entre la forteresse et la ville.

Ces dispositions faites, le commandant de la ville d'Angra, Jean de Béthencourt, procéda en grande pompe à la proclamation solennelle du roi Jean IV. La même cérémonie eut lieu le 6 avril à Saint-Michel, et successivement dans les autres îles : nulle part il n'y eut d'opposition. La citadelle d'Angra seule protestait, par sa resistance, contre le grand évenement politique qui venait d'avoir lieu. A partir de ce moment, Saint-Michel, le Fayal, Saint-George, et les autres îles envoyèrent à Tercère des soldats, des armes, des munitions et des vivres. Tout cela y arrivait la plupart du temps par les petits ports des environs, car celui d'Angra était encore de difficile accès à cause du voisinage de la citadelle.

Le 7 avril parut devant la Praya un navire sur lequel se trouvaient des troupes espagnoles, envoyées au secours de la citadelle ; le commandant était un Portugais nommé Manoel do Canto et Castro, lequel se fiant aux nombreuses relations de famille qu'il avait dans l'île, pensa pouvoir débarquer sans obstacle au Porto-Judeo ; mais soldats et équipage furent immédiatement faits prisonniers, et le navire, changeant de maître, fut employé quelques jours après à capturer deux frégates qui etaient envoyees de Séville pour porter des ordres à la citadelle. Ces trois bâtiments devinrent le noyau d'une flottille qui fut bientôt portée à quinze navires, au moyen desquels on put désormais intercepter les secours et les ordres qui arrivaient d'Espagne.

A terre, les succès n'étaient pas moins heureux ; deux vaisseaux castillans étant parvenus à débarquer sur la côte un renfort de trois cents hommes, huit compagnies de milice envoyées contre eux les firent prisonniers sans coup férir. Le siége se poursuivait d'ailleurs avec activité.

Dans la nuit de la Saint-Jean, à la suite des réjouissances auxquelles la ville s'était livrée à l'occasion de la fête du roi, il y eut aux tranchées un engagement terrible, le plus acharné qu'on eût encore vu.

Au mois de juillet, on apprit par des déserteurs que l'état dans lequel se trouvait la garnison de la citadelle commençait à devenir intolérable ; il n'y restait plus que trois cents hommes en état de combattre ; les munitions étaient diminuées de moitié ; et quant aux vivres, on venait d'être réduit à manger trois chevaux de service. Le 25 octobre, on avait recours aux rats et autres animaux immondes pour se nourrir ; beaucoup n'avaient plus de vêtements ; le nombre des malades était considérable, et la faim ôtait leurs forces aux valides : on calculait que les dernières ressources seraient épuisées à la Noël. Le commandant conservait cependant la même fermeté, la même énergie, et il ne fit cesser les sorties qu'à la fin de décembre, après que ses redoutes extérieures eurent été complétement détruites par quelques expéditions de nuit. Les commandants portugais lui firent proposer de rendre la forteresse au roi Jean IV : « J'en ai fait hommage au « roi Philippe, répondit-il, et je mour- « rai plutôt en combattant. »

Il fut alors arrêté dans un conseil tenu par les commandants, qu'on livrerait un assaut général par terre et par mer à la citadelle ; on s'y prépara par une communion générale faite le 1er janvier 1642 dans la cathédrale, et les ordres furent donnés pour le 3 janvier ; mais l'état de la mer ne permit pas de mettre le projet à exécution, et il n'y eut qu'une légère attaque au pied des murailles.

Le 30 janvier, le père Francisco Cabral, supérieur des jésuites, écrivit au

brave Viveros pour lui proposer d'entrer en négociations; cette lettre amena une entrevue qui n'eut d'autre résultat qu'une trêve de six jours, à l'expiration de laquelle la citadelle recommença à tirer sur la ville. Cependant le 24 février, l'intrépide gouverneur, réduit à la plus affreuse extrémité, demanda à entrer en pourparler. Après beaucoup d'allées et de venues, on signa enfin une capitulation par laquelle la garnison espagnole sortait avec tous les honneurs de la guerre. De cinq cents hommes dont elle se composait au commencement du siége, il en restait à peine deux cents. Bon nombre de ceux-ci demeurèrent dans l'île ; les autres partirent pour l'Espagne. Telle fut l'issue de ce siége qui dura deux ans presque entiers, et où l'on fit de part et d'autre preuve d'autant de courage que de persévérance.

La ville d'Angra avait beaucoup souffert, et l'on s'occupa aussitôt de la restaurer. Quant à la citadelle, qui reçut à partir de ce jour le nom de forteresse Saint-Jean, elle avait éprouvé peu de dommages; mais on en modifia beaucoup les dispositions intérieures, surtout lorsque le roi Alphonse VI vint y résider après sa déposition en 1667.

Résistance des Açores à l'usurpation de Dom Miguel.

A la mort de Jean VI, arrivée à Lisbonne en 1826, son fils aîné, l'empereur Dom Pedro, recueillit la couronne de Portugal, dont il disposa presque aussitôt en faveur de sa jeune fille Dona Maria da Gloria, et bientôt il confia la régence de ce royaume à son frère Dom Miguel, avec lequel fut en même temps fiancée la jeune reine. Mais, cédant à la tentation du pouvoir absolu, Dom Miguel se fit proclamer lui-même, le 30 juin 1828, roi légitime du Portugal, et triompha par les armes des résistances que son usurpation avait soulevées.

Les Açores parvinrent seules à échapper à la sanguinaire oppression de ce tyran; elles surent garder leur foi à la jeune reine, et devinrent le point de ralliement de tous les sujets fidèles qui allaient travailler au rétablissement de leur souveraine. Tercère donna l'exemple d'une résistance ouverte, et dès le mois d'octobre il y fut établi une junte provisoire de gouvernement, qui se mit aussitôt en relations avec le comité central des réfugiés portugais formé en Angleterre par les soins du marquis de Palmella, dernier ambassadeur près de cette cour avant l'usurpation.

Le comité s'empressa d'expédier à Tercère le général Cabreira avec plusieurs officiers de mérite, de l'argent et des munitions, afin de pourvoir aux premiers besoins de la défense, et l'on prépara une expédition toute composée de Portugais émigrés, qui partit de Plymouth au commencement de janvier 1829, sous les ordres du général Saldanha ; il y avait en tout neuf cents hommes, répartis sur quatre navires, qui se dirigèrent immédiatement vers Tercère et arrivèrent le 16 janvier en rade de la Praya; mais deux frégates anglaises aux ordres du commodore William Walpole avaient été envoyées pour surveiller leurs mouvements et les empêcher de débarquer; lorsque Saldanha commença à mettre son monde à terre, les boulets anglais vinrent y mettre obstacle; et Walpole signifia l'opposition qu'il était chargé d'y apporter; les représentations furent inutiles, et pour échapper à un désastre sans gloire et sans profit pour leur cause, ces Portugais fidèles, après une protestation solennelle, rebroussèrent chemin et vinrent débarquer le 30 janvier à Brest, où l'hospitalité française eut à cœur de les dédommager de cette cruelle déconvenue.

Cependant Dom Miguel s'occupait des préparatifs d'une expédition contre Tercère. Quelques bâtiments avaient commencé par établir une espèce de blocus devant cette île, et deux divisions étaient déjà débarquées à Saint-Michel, qui devait être le point de réunion des troupes destinées à cette entreprise; la troisième mit à la

voile le 16 juin à bord de deux frégates, deux corvettes et plusieurs bâtiments inférieurs, et arriva heureusement comme les deux autres à Saint-Michel, d'où elles devaient se porter ensemble sur Tercère.

De leur côté, les conseillers de la jeune reine faisaient parvenir à Tercère, malgré la croisière de Walpole et le blocus de Dom Miguel, des secours d'armes et de munitions : le comte de Villaflor, se dévouant lui-même à la défense de cette île, en accepta le commandement sous le titre de capitaine général, et traversant le blocus sur une petite goëlette qui fit force de voiles en essuyant le feu d'un brick de guerre, il réussit à y débarquer le 22 juin avec quelques soldats qui avaient déjà servi sous lui en Portugal, et dont il fit le noyau d'un bataillon de volontaires de *Dona Maria*. Bientôt les braves qui étaient restés à Brest allèrent les rejoindre, effectuant leur voyage avec le même bonheur, au milieu des plus grands dangers.

La junte provisoire résigna aussitôt ses pouvoirs entre les mains de Villaflor; il organisa de son mieux ses moyens de défense, passa la revue de ses troupes, évaluées à deux mille hommes, auxquelles il donna un drapeau brodé des mains de la jeune reine; il fit placer des batteries sur les points abordables, et attendit l'ennemi.

L'expédition miguéliste réunie à Saint-Michel sous les ordres supérieurs de l'amiral Lego, qui avait le titre de gouverneur des Açores, se composait d'un vaisseau de ligne (*le Jean VI*), trois frégates, quatre corvettes, six bricks et quatre-transports, avec trois cent trente quatre bouches à feu, sous le commandement de l'amiral Rosa, et environ trois mille cinq cents hommes de troupes de débarquement commandées par le colonel Lemos. Elle se présenta le 29 juillet devant Tercère, déjà bloquée par deux bricks, et attendit douze jours l'effet des menées de quelques émissaires qui avaient promis d'opérer un soulèvement.

Cette espérance déçue, l'escadre s'approcha de l'île le 11 août, à la pointe du jour, du côté de l'anse Saint-Mathieu, qu'elle trouva trop bien fortifiée pour y tenter un débarquement, et ensuite vers la baie de la Praya, où elle entra sans opposition à la faveur d'un brouillard qui cachait ses mouvements.

La ville de la Praya est située sur une jolie baie sablonneuse, ayant la forme d'un croissant d'environ trois milles de développement, et du centre de laquelle la ville s'élève en pente douce, défendue par un fort immédiatement adjacent appelé le Fort du Port, outre le fort du Saint-Esprit au nord, vers le fond de la baie; et au sud celui de Sainte-Catherine; tous les trois pitoyablement dégradés, et ne contenant pas plus de sept pièces en état de servir. Il n'y avait de troupes pour la défense de la place qu'un bataillon de volontaires, et un petit nombre de canonniers gardes-côtes, le tout s'élevant ensemble à environ trois cent soixante hommes, sous les ordres du brave major Menezès, ancien officier de l'armée portugaise constitutionnelle.

L'escadre s'embossait dans la baie à onze heures du matin; et le fort du Port ouvrait aussitôt le feu : son exemple fut immédiatement suivi par les deux autres forts. L'escadre y répondit vigoureusement, mais avec si peu d'habileté, que le lendemain on trouva plus de trois mille boulets logés dans le flanc de la colline qui s'élève en arrière de la ville. A deux heures l'ennemi débarqua une colonne de mille à douze cents hommes, au pied du fort du Saint-Esprit dans lequel elle réussit à pénétrer, mais d'où elle ne tarda pas à être délogée avec de grandes pertes par les volontaires qui, retranchés sur les hauteurs, continuaient un feu meurtrier, et faisaient en outre rouler sur l'ennemi des quartiers de rocher qui l'obligèrent à se replier précipitamment vers la grève, tandis que d'autres troupes, arrivant du côté de la ville avec huit pièces de canon, venaient couper les commu-

nications de la flotte avec ce détachement, lequel, se trouvant bloqué sans espoir de secours, ayant perdu son commandant, le lieutenant-colonel Azeredo, et beaucoup de monde, se rendit, et prit même parti dans les troupes de Villaflor.

Cependant une autre colonne essayait de débarquer sur la droite du fort Sainte-Catherine ; mais elle sembla ne quitter ses embarcations que pour subir sa fatale destinée ; car elle fut accablée avec une telle promptitude et frappée d'un tel trouble au milieu de la confusion causée par l'embarras du débarquement sur un point naturellement peu accessible, qu'elle demeura comme paralysée, et incapable de résister à la bravoure du petit nombre de soldats qui en interdisaient l'approche.

Pendant tout ce temps, l'escadre ne cessait de tirer sur les batteries et sur tous les points où il était nécessaire pour couvrir les opérations des troupes ; et pourtant, malgré sa supériorité et l'immense avantage de sa position, puisqu'elle n'était qu'à portée de pistolet, son feu fut si mal dirigé, que c'est à peine si un boulet sur cent portait coup ; tandis que le peu de canons qui ripostaient (il n'y en avait réellement que cinq qui fonctionnassent), faisaient un feu si meurtrier sur les vaisseaux, que vers sept heures du soir toute la flotte, après avoir rembarqué les tristes débris de son armée, coupa ses câbles et sortit de la baie à la faveur de la nuit, en profitant d'une brise de terre favorable, sans laquelle elle eût sans doute été entièrement détruite.

Tel fut le résultat de cette expédition : Dom Miguel y perdit un millier de soldats, dont les deux tiers tués ou noyés ; et ses vaisseaux rentrèrent à Lisbonne avec de grosses avaries. Villaflor n'avait eu que neuf hommes tués, dont trois officiers, et vingt-cinq blessés.

Au moment même où les derniers apprêts de cette expédition se terminaient à Lisbonne, l'empereur Dom Pedro, de son côté, avait rendu au Brésil, le 15 juin 1829, un décret portant création d'une régence de trois membres pour gouverner et administrer les affaires au nom de sa fille la reine Dona Maria. Ces trois membres étaient le marquis de Palmella président, le capitaine général comte de Villaflor, et le conseiller d'État José-Antonio Guerreiro. Après la victoire de Tercère, cette île devait plus que jamais devenir le point de ralliement de tous les Portugais fidèles, d'autant plus que c'était le seul point du royaume qui eût encore échappé à la possession de Dom Miguel. Ce devait donc être naturellement le siége des pouvoirs institués par l'autorité légitime, et la régence nommée par Dom Pedro y fut en conséquence installée le 15 mars 1830.

Il fallait à la fois se maintenir, et préparer la conquête du Portugal. La régence, dénuée en même temps et de munitions de guerre et d'argent, eut recours aux réquisitions publiques et aux dons privés ; elle fit de plus convertir en monnaie toutes les cloches des églises et des couvents, afin de solder les troupes. La valeur intrinsèque de cette monnaie n'était guère que de vingt-quatre reis ou environ quinze de nos centimes ; mais les besoins du gouvernement l'obligèrent à lui donner cours au taux de quatre-vingts reis ou cinquante centimes, ce qui fournit à des spéculateurs anglais déhontés l'occasion de coupables bénéfices, en introduisant des masses de monnaie analogue fabriquée à Birmingham.

On pouvait espérer de tirer des autres Açores des ressources précieuses dans le dénûment où l'on se trouvait. Déjà le comte de Villaflor, après sa victoire de Tercère, avait publié une proclamation dans le but de déterminer le soulèvement des îles voisines ; mais, gardées par neuf mille hommes de garnison et plus de trois cents canons, outre les forces navales, elles n'avaient osé faire aucune manifestation. Il fallait en faire la conquête.

Ce fut le 17 avril 1831 que Villaflor commença sa croisade contre les trou-

pes et les autorités miguélistes de ces îles. Après avoir organisé une petite expédition composée de 500 hommes, que devaient transporter de petites embarcations à peine supérieures à des bateaux de pêcheurs, et protégées par deux petites goëlettes, il fit voile pour Saint-George; mais ballotté par des vents contraires et par le mauvais temps, il fut obligé de débarquer le 21 à Santa-Cruz das Ribeiras dans l'île du Pic, d'où il se dirigea, par terre, sur Magdalena; et après quelque repos, il s'embarqua de nouveau le 9 mai, pour venir descendre sur la côte de Saint-George, au petit port de Ribeira-do-Nabo, entre lequel et celui das Vellas eurent lieu divers engagements avec les forces très-supérieures qui occupaient l'île et qui furent battues. Villaflor craignant de n'avoir pas assez de monde pour assurer la victoire, courut chercher du renfort à Angra; mais dans l'intervalle le commandant Pacheco, qu'il avait laissé à la tête des troupes, se porta bravement en avant, et compléta la conquête en taillant en pièces l'ennemi qui fuyait sur Calheta, et lui faisant de nombreux prisonniers; une trentaine seulement s'échappa dans une chaloupe et gagna le Fayal.

Le 20 juin, Villaflor se dirigea de Saint-George sur le Pic, et de là, sous le feu d'une corvette miguéliste, il se rendit à la Horta du Fayal, où il fut reçu avec le plus patriotique enthousiasme; la garnison se sauva à Saint-Michel sur la corvette Isabel-Maria. Dans le courant du mois suivant, Graciosa, Flores et Corvo se déclarèrent spontanément pour la reine, ce qui permit à la régence de diriger toute son attention sur Saint-Michel, le principal boulevard de l'usurpateur dans les îles.

Après avoir fait à Tercère quelques préparatifs à cet effet, le comte de Villaflor, dont l'activité, la bravoure et le patriotisme sont dignes de toute la reconnaissance que peut lui vouer son pays, fit voile du port d'Angra, le 30 juillet, à la tête de quinze cents hommes, et débarqua le 1er août sur a côte nord de l'île, en un petit endroit rocheux et presque inaccessible, appelé Pesqueiro da Achadinha, où une seule chaloupe peut aborder à la fois. Après avoir, le même jour, livré avec succès deux escarmouches près des hauteurs de Ponta da Ajuda, il remporta le lendemain une victoire complète sur l'armée ennemie, composée de plus de trois mille hommes, outre l'artillerie, et retranchée dans une forte position près des hauteurs appelées *Ladeira da Velha* (montée de la vieille), et le 3 août il entra en triomphe dans la ville de Ponta-Delgada, où il proclama la reine et la charte, au milieu des cris unanimes de toute la population. Ce beau succès, joint à la soumission volontaire de Sainte-Marie qui eut lieu quelques jours après, acheva la soumission complète des Açores.

C'est là que bientôt après fut fixé le rendez-vous général de l'expédition décisive qui devait aller rétablir en Portugal l'autorité de Dona Maria; une escadre achetée en Angleterre et mise sous les ordres de l'amiral Sartorius, fut réunie à Belle-Ile-en-Mer, où elle reçut un grand nombre de Portugais et de volontaires français; l'empereur Dom Pedro lui-même, qui avait tout quitté pour se consacrer au triomphe des droits de sa fille, s'y embarqua sur la frégate *la Reine de Portugal*, et l'on partit aussitôt pour les Açores. On arriva le 22 avril 1832 à Saint-Michel, où l'empereur passa en revue les troupes qui y avaient été rassemblées; le 2 mai il se rendit à Tercère, puis s'arrêta quelques jours au Fayal, et revint à Saint-Michel présider aux dispositions du départ. Enfin l'expédition mit à la voile, et le 8 juillet elle s'emparait de la ville de Porto; ce ne fut qu'un an après, le 25 juillet 1833, que secondé par les talents de l'amiral Napier et du fidèle Villaflor, Dom Pedro parvint à entrer à Lisbonne; et la reine Dona Maria fut couronnée le 23 septembre suivant.

Le comte de Villaflor fut récompensé de ses services par le titre de duc de Tercère : il n'en fut jamais de mieux mérité.

Un décret du 25 avril 1835, en établissant une nouvelle division politique et administrative de tout le royaume, a modifié d'une manière notable la circonscription des arrondissements compris dans l'archipel des Açores, désormais réduits à deux, savoir la Comarca occidentale, ayant pour chef-lieu Angra, et la Comarca orientale, avec Ponta-Delgada pour capitale. Dans l'organisation administrative instituée par ce décret, les comarcas sont subdivisées en communes, dont chacune comprend une ou plusieurs paroisses; et une représentation locale est élue dans chacune de ces divisions, savoir, une junte générale par comarca, une junte municipale par commune, une junte paroissiale par paroisse. Le pouvoir exécutif est délégué hiérarchiquement aux gouverneurs civils des arrondissements, aux administrateurs des communes, aux commissaires des paroisses. Un conseil permanent existe en outre dans chaque arrondissement pour assister le gouverneur civil.

§ III.

ARCHIPEL DE MADÈRE.

I. DESCRIPTION (*).

1° LE SOL.

Aspect général.

A 180 lieues environ au sud-ouest de Lisbonne et à la même distance au sud-est des Açores, vers l'intersection du parallèle de 33° de latitude septentrionale avec le méridien de 19° de longitude à l'ouest de Paris, *Madère* commande un groupe d'îles où se trouvent comprises, en outre d'elle, *Porto-Santo* qui s'offre la première en venant d'Europe, ensuite les trois *Iles désertes*, et plus loin au sud l'île *Sauvage*, avec les rochers qui en forment pour ainsi dire le prolongement.

MADÈRE.

Étendue en longueur de l'ouest-quart-nord-ouest à l'est-quart-sud-est, Madère mesure une quarantaine de milles entre la pointe *do Pargo* au couchant, et celle de *San-Lourenço* qui forme son extrémité la plus orientale; sa plus grande largeur, entre la pointe de *San-Jorge* au nord, et celle *da Cruz* au sud, est tout au plus d'une quinzaine de milles: on ne peut guère estimer sa superficie qu'à deux cent vingt-cinq milles ou vingt-cinq lieues carrées géographiques.

Rien n'est plus pittoresque et plus majestueux à la fois que les approches de Madère aperçue du pont d'un vaisseau : ce sont de toutes parts de hautes falaises, des escarpements formidables de lave, à travers lesquels le feu, le temps et les eaux ont pratiqué des déchirements qui ouvrent des ports et des baies aux navigateurs. Tantôt les roches basaltiques revêtent à s'y méprendre les formes de vieux châteaux en ruine ; tantôt les couches descendent librement jusqu'à la mer en piliers gigantesques, qui marquent avec tant de précision la direction des torrents de feu dont l'île fut inondée, qu'ils semblent avoir été arrêtés et durcis dans leur course, pour porter témoignage aux siècles à venir.

Une verdure éternelle couvre ces hauteurs, et y atteint une élévation que les savants n'ont constatée sur presque aucun autre point du globe. Cette végétation vigoureuse a emprunté leurs richesses à toutes les latitudes, depuis la fraise jusqu'aux bananes, depuis la vigne qui couvre la base, jusqu'aux myrtes, aux fougères et aux lauriers qui couronnent les sommets. De même que de tous les points du monde les vaisseaux de

(*) La rédaction de cette partie descriptive est due presque tout entière à la collaboration de MM. Gabriel de Garat et Oscar Mac Carthy.

toutes les nations abordent à Madère, cette première escale de la navigation transatlantique, de même sa végétation semble participer de tous les pays : et son climat favorise toutes les cultures, comme son port accueille tous les voyageurs. Sur le vert large et sombre des plantes tropicales, ressort le feuillage plus clair de nos climats tempérés ; et des lichens, qui rampent dans les crevasses des rochers, ou grimpent le long des arbres, retombent le long des branches comme une fine chevelure verte.

Une chaîne de montagnes, qui n'est, à vrai dire, que le noyau de l'île elle-même, la parcourt dans toute sa longueur et en détermine la direction. Elle est généralement moins élevée vers ses deux extrémités que dans sa partie moyenne. Là, elle se dédouble, si l'on peut employer cette expression, pour enceindre un plateau creusé de profondes vallées, qui forme le centre du massif. C'est sur le rempart nord de cette haute région que sont rangées les sommités culminantes de Madère, le *Pico Ruivo*, celui des *Torrinhas*, celui *do Cidraõ*, celui *do Arriero*. La portion de la chaîne qui couvre la partie occidentale de l'île prend le nom de *Paûl da Serra*. La partie orientale n'a pas de nom particulier; elle se détache du groupe central au pic *das Lagoas*, et est dominée par le pic *da Noia*. La plupart de ces points sont assez remarquables pour fixer un moment notre attention.

Le Pico Ruivo, paré de verdure jusqu'à la cime, est de tous le plus élevé. On n'en connaissait la hauteur qu'assez imparfaitement, lorsqu'en 1823 le voyageur anglais Bowdich parvint à le gravir : « Nous eûmes à « traverser, dit-il, des bouquets de *cle-* « *thra arborea*, de *vaccinium cappa-* « *docium* et de lauriers, avant d'arri- « ver aux bruyères arborescentes, « qui concourent avec l'épaisseur du « gazon à donner à ce pic l'éclat éton- « nant de sa verdure. La menthe et « la mélisse répandaient leur parfum « jusqu'au sommet, et la digitale « pourprée se montrait presque à la « même hauteur. Au moment où je « touchai la cime, il n'existait pas un « nuage, et, au milieu des pics volca- « niques brisés et des profonds abîmes « que mon œil rencontrait de toutes « parts, j'éprouvais tous les senti- « ments d'un homme qui, survivant « seul à une violente convulsion de la « nature, se serait traîné jusqu'aux « sommités les plus élevées pour con- « templer les ruines et les déchire- « ments d'un continent. La scène chan- « gea bientôt; les nuages s'avancèrent « d'abord comme de vastes glaciers « flottants, puis ils formèrent un « océan tout entier, du sein duquel « les cimes voisines s'élevaient sem- « blables à des îles et à des récifs nus. »

Les mesures barométriques et trigonométriques qu'il prit de cette montagne, lui donnèrent des résultats dont la moyenne est à peu près de 1 900 mètres au-dessus du niveau de l'Océan.

A l'est du pic Ruivo se montrent les cimes que les habitants appellent *as Torrinhas* (les Tourelles), et qui par leur profil tout particulier jettent de la variété dans le contour pittoresque des hauteurs; elles s'élèvent à 1 670 mètres. Plus à l'est encore, on aperçoit le sommet incliné du pic do Arriero, haut de 1 660; on le reconnaît d'une très-grande distance à la bande de tuf rouge qui colore sa base septentrionale; et l'éclat lointain de la mer, lorsqu'on domine toute la scène environnante, vient ajouter aux idées de grandeur et d'immensité si puissamment excitées par l'admirable tableau que l'on a sous les yeux.

Le Paûl da Serra est un vaste plateau d'environ 90 milles de longueur sur 3 de largeur, élevé de 1 572 mètres, tantôt couvert d'un sol sablonneux, tantôt de riches pâturages, et qui pourrait être d'un produit considérable s'il était habilement cultivé. Les superstitions populaires en ont fait un lieu redoutable habité par des démons, et les paysans ne le traversent qu'à la course et en tremblant. Cependant quelques familles qui vivent au pied de ce plateau, ont su

trouver profit à y aller couper du bois et paître des troupeaux.

En se rendant du Funchal au Paûl da Serra, on traverse le Pico da Cruz, élevé d'environ mille mètres, et celui de Giram dont la hauteur n'est guère que de 660 mètres.

En allant du Funchal vers le nord pour gagner la base du pic Ruivo, le voyageur rencontre d'abord le mont de l'Église, haut de 580 mètres, et plus loin trois chaînes parallèles d'environ 1,260 mètres d'altitude moyenne, ayant derrière elles une large vallée, abîme immense que domine à l'opposite le pic Ruivo.

Cette vallée centrale a reçu le nom de *Coural das Freiras*, ou Parc des religieuses.

Aucun pinceau, aucune plume ne sauraient rendre l'impression que produit sur le voyageur l'aspect de cette vallée, lorsque, arrivé au sommet d'une route construite à plus de 800 mètres de hauteur, il voit tout à coup la vallée se dérouler sous lui comme un tableau fantastique, et ses pieds s'arrêtent avec un frisson involontaire; il tremble de surprise, de terreur et d'admiration sur les bords d'un effroyable précipice d'une profondeur de 500 mètres. Les roches basaltiques semblent avoir été rompues, fracassées, dans la grande convulsion qui, déchirant les couches fondamentales, enfanta cette étonnante vallée, élargie et creusée par les torrents qui en battent les flancs depuis des siècles.

Les surfaces glacées des roches, qui s'élèvent et s'élancent comme des tours et des remparts, contrastent avec les teintes du tuf et les différents verts des parties couvertes de végétation; à droite des rideaux de lauriers et de châtaigniers couronnent les *Torrinhas;* à gauche le pic d'*Arriero;* au dernier plan le pic *Ruivo*, et dans le bas de la vallée un torrent qui roule au milieu de vignobles et de jardins. L'église du *Libramento* et les chaumières qu'elle domine, paraissent comme des points au fond de l'abîme, et le calme de la scène n'est interrompu que par les clochettes des chèvres qui bondissent sur le bord des précipices.

PORTO-SANTO.

Placée à une trentaine de milles dans le nord-est de Madère, la petite île de Porto-Santo n'a guère de longueur que six milles depuis le nord-nord-est, où se détachent les rochers *do Pescador*, de *San-Lourenço* et *do Nordeste*, jusqu'au sud-sud-ouest, où la pointe *da Fachada* est signalée par l'îlot *do Farol* projeté vis-à-vis, à un demi-mille de distance. Sa plus grande largeur, mesurée depuis l'ouest-nord-ouest, où surgit en face de la pointe *da Raya* le rocher conique *da Fonte*, jusqu'à l'est-sud-est, où émerge l'îlot aplati *da Serra*, n'est guère moindre de quatre milles; tandis qu'en son milieu Porto-Santo n'a pas deux milles et demi de large, à travers une plaine sablonneuse qui s'abaisse entre les hautes montagnes du nord et celles de la partie méridionale, terminées au sud par une pointe à un demi-mille de laquelle se relève encore le gros *ilheo Baixo*, qui n'en est en réalité qu'une continuation.

A vrai dire, les hauteurs de la partie méridionale de Porto-Santo ne sont guère que des collines ou des mamelons dont le plus élevé porte le nom de *Pico da Fachada;* dans la partie septentrionale au contraire se font remarquer plusieurs cimes d'une assez grande élévation, notamment, au centre, les pics *do Castello*, *do Facho* et de *Juliana*, et sur la côte orientale le *Pico Branco* et le *Pico do Consul*, après lesquels on peut indiquer encore le *Pico Baxo* et le *Pico Rochedo*.

Beaucoup moins élevée, au total, que Madère, mais exempte des brumes qui du côté du nord-est enveloppent celle-ci, Porto-Santo se voit bien plus tôt qu'elle par les navires venant d'Europe.

LES DÉSERTES.

Souvent aussi, en arrivant de l'est, on découvre, avant d'avoir connaissance de Madère, le groupe des petites îles Désertes, rangées en ligne droite

sur une longueur de douze milles dans la direction du nord-nord-ouest au sud-sud-est, à dix milles de distance au sud de la pointe San-Lourenço. Par un beau temps on les aperçoit de douze lieues. L'île principale, à laquelle appartient plus spécialement le nom de *Déserte*, a six milles de long sur une largeur d'un mille au plus; elle est haute, escarpée, et difficilement accessible : deux bergers purent à eux seuls, en faisant rouler des quartiers de rochers sur les assaillants, rendre vaines les tentatives d'une nombreuse troupe de maraudeurs anglais qui venaient y chercher du bétail.

Au sud de la grande Déserte gît celle qui reçoit le nom particulier d'Ile au Singe, *Ilha do Bugio*, longue d'un peu plus de trois milles, large d'un demi-mille seulement, offrant une crête dentelée au milieu de laquelle une dépression très-sensible semble dénoter une coupure et a pu faire croire que cette île en formait deux en réalité.

A l'opposite, c'est-à-dire au nord de l'île principale, se trouve celle qu'on appelle l'îlot Plan, *Ilheo chaõ*, plateau rocheux d'un mille de long sur une largeur qui ne dépasse guère un quart de mille, et entouré d'une berge escarpée. A une petite distance de son extrémité boréale s'élance du sein des eaux une roche élevée et pointue en forme de pyramide ou de cône, que l'on serait tenté de prendre de loin pour un bâtiment à la voile.

Malgré leur nom de Désertes ces îles ne sont pas complétement inhabitées; du moins la grande Déserte a-t-elle beaucoup de bétail, et des bergers chargés de le garder sous l'administration d'un *Feytor* ou Intendant. Ils y cultivent de l'orge et un peu de blé; mais ils n'ont que de l'eau saumâtre. Il existe aussi dans l'île un ermitage avec une chapelle où un prêtre célèbre les saints mystères. Au total on portait, en 1812, à 600 personnes le nombre des habitants.

LES SAUVAGES.

Ce qu'on appelle les *Salvages*, dit Borda, consiste en une petite île accompagnée de plusieurs rochers, entre les îles de Madère et de Ténériffe, dépendante de la première quoique plus voisine de la seconde. Cette petite île est assez élevée pour qu'on puisse l'apercevoir de plus de huit lieues; elle peut avoir un mille de long et autant de large. Elle est inhabitée; il n'y a pas de bois, et elle est néanmoins verdoyante; il s'y trouve, à ce qu'on assure, quantité de lapins, et beaucoup d'orseille. A un peu moins d'un mille de sa pointe boréale il y a plusieurs rochers toujours à découvert; au sud-ouest, à dix milles de distance au moins, est un gros rocher rond, piton ou îlot, absolument nu du côté du nord, couvert de verdure du côté du sud; ce piton est assez élevé, et on peut le voir de cinq ou six lieues. En suivant toujours la même direction on trouve un autre petit îlot très-plat, qui paraît joint au gros piton par une chaîne de rochers, qui s'étend aussi au nord-est.

Constitution géologique.

Pour le géologue, toutes ces îles appartiennent à un même système : ce sont, en quelque sorte, de grandes masses basaltiques assises sur des terrains de formation plus ancienne. Leur constitution est donc essentiellement et uniformément volcanique, sauf les modifications résultant de la différence de force avec laquelle les révolutions souterraines ont agi sur chacune d'elles.

Madère et ses dépendances peuvent être considérées comme ayant existé d'abord à l'état de roches de transition, déchirées plus tard par les convulsions de volcans dont les éruptions successives ont accru l'élévation des îles en recouvrant la base primitive de couches de tuf et de basalte. Cependant cette base de calcaire ancien, observée à Madère au-dessous du basalte, sur une épaisseur de plus de deux cents mètres jusqu'au point où le niveau de la mer ne permet plus de la poursuivre; cette base n'a point été vue à Porto-Santo, où le dépôt visible le plus

inférieur est un tuf calcaire d'un gris verdâtre ayant, dans la partie nord, jusqu'à cinq cents mètres d'épaisseur, et qui se rencontre, sur toute la circonférence de l'île, au-dessous du niveau de la mer.

Le basalte prismatique de Madère est en général compacte, d'une cassure large et conchoïde; les masses inférieures sont d'espace en espace dans un état assez avancé de décomposition, produite sans doute par les sources qui en jaillissent; les couches sont inégales, et, au delà de la chaîne qui sépare les deux grandes vallées ou *Couraes* de Madère, elles se dirigent vers le nord. Cependant cette inclinaison, quoiqu'en général assez rapide, est parfois interrompue par des inflexions principalement dues aux montagnes et aux vallées de l'île primitive; on peut se former une idée à peu près exacte de cette inclinaison vers le nord, en lui assignant un angle de 6° 17′. La forme et la direction des filons de basalte ne laissent pas douter d'ailleurs qu'ils n'aient commencé par en haut et se soient écoulés entre les crevasses formées dans le calcaire, par les convulsions qui ont déchiré la première structure et produit les formes que nous voyons aujourd'hui.

Il ne reste cependant aucunes traces actuelles de l'existence du grand cratère générateur; mais il a dû être situé à Madère entre le pico *Ruivo*, le pico *Grande* et celui *dos Canarios ;* les seuls phénomènes qui aujourd'hui semblent montrer que l'action volcanique n'a pas entièrement cessé, sont les tremblements de terre : de 1813 à 1816, on y ressentit des secousses dont l'une fut très-violente. Quant aux nombreuses montagnes dont ce pays est naturellement hérissé, leur existence est due aux mêmes phénomènes que nous venons de décrire.

L'importance relative de Madère, dans les bornes de notre cadre, ne nous permet pas d'insister davantage sur les détails géologiques, quelque curieux qu'ils puissent paraître pour la science, et nous nous contenterons de terminer cet aperçu par le relevé d'une coupe de terrain prise derrière le Funchal, et qui sans être absolue, comme on peut le croire, pour le reste de Madère et les autres îles de l'archipel, peut néanmoins servir d'échelle générale à la constitution géologique.

En commençant par la base :

Une immense quantité de tuf jaunâtre presque entièrement caché par les grandes masses de basalte et de tuf détaché de la partie supérieure.

7 pieds de scories ou de cendres.

10 pieds de tuf jaune.

7 pieds de scories avec des veines de tuf étroites et horizontales.

6 pieds de tuf rouge.

15 pieds d'un basalte compacte et prismatique.

Quant à *Porto-Santo* et aux autres îles adjacentes, nous ne saurions entrer dans les mêmes détails à ce sujet sans tomber dans d'inutiles répétitions. — Nous mentionnerons seulement à Porto-Santo, la présence d'un gypse fibreux, et d'une ocre orangée d'une teinte fort riche, produite sans nul doute par la décomposition du basalte, et que l'on ne retrouve pas dans les autres parties de cet archipel.

Eaux courantes.

Les hautes cimes et les parties élevées de Madère se couvrent matin et soir de brouillards épais dont l'origine est due suivant la théorie du célèbre physicien Humphrey Davy, à l'inégalité du refroidissement de la terre et de la mer. Ces brouillards prennent ici un développement peu ordinaire, à raison de la grande profondeur de la mer et de la grande élévation du sol. On conçoit facilement que, de cimes ainsi continuellement brumeuses, il jaillisse beaucoup de sources, et que leurs versants soient arrosés par grand nombre de ruisseaux, dont les plus considérables sont le *Rio dos Socorridos*, la *Ribeira Brava*, et la *Ribeira de Janella* à l'origine de laquelle on a exécuté dans ces derniers temps un magnifique travail hydraulique. Ces courants, cachés au fond des ravins, y forment presque tous des cascades très-pittoresques.

Quelquefois les fortes pluies ou les orages donnent aux torrents une puissance de destruction dont on peut seulement avoir une idée lorsqu'on a visité les pays de montagnes. Ce fut ce qui arriva, au mois d'octobre 1809. Toute pluie avait cessé depuis plusieurs mois; les rivières et les torrents étaient presque desséchés : tout à coup la pluie commence vers midi; elle tombe à flots non interrompus, et à 8 heures les torrents se précipitent; ils emportent tous les ponts à l'exception d'un seul, ils arrachent et entraînent des maisons, dont les habitants implorent en vain des secours; les étages inférieurs déjà remplis d'eau ne permettent pas d'enfoncer les portes, et avant qu'on pût appliquer des échelles, les maisons s'étaient écroulées et leurs malheureux habitants avaient disparu sous les flots. Une maison fut entraînée jusque dans la mer, et pendant quelques minutes on put l'y distinguer encore entière, avec des lumières dans les étages supérieurs. On pense que le nombre des victimes s'éleva à Funchal jusqu'à quatre cents. Les rues étaient jonchées de débris et de toutes espèces d'animaux domestiques; le parvis des églises était encombré de cadavres que l'on y déposait pour être ensevelis et qui furent ensuite brûlés. A l'horreur de ce spectacle succéda une scène non moins déchirante, c'était le désespoir qui pendant plusieurs jours domina les classes inférieures. Convaincues que la fin du monde était arrivée, elles avaient renoncé à toute occupation; tous restaient fixes et immobiles comme des statues, jusqu'au moment où la pluie ayant de nouveau paru, on les vit se précipiter hors de leurs maisons, les uns courant dans la foule avec des torches, ceux-ci roulant sur les autres dans l'obscurité de la nuit, ceux-là abattus par le désespoir et incapables de se chercher une retraite. Des flots de paysans se dirigèrent sur le Funchal, croyant que le fleuve n'avait ravagé que l'intérieur, et ils trouvèrent sur leur route le peuple qui fuyait de la ville.

Quant à Porto-Santo, est-ce la peine de mentionner quelques petits cours d'eau dont la longueur n'atteint pas un développement de deux milles ?

Climat.

Le climat de Madère et de ses annexes est chaud, mais salubre : la sérénité de son ciel le dispute à la pureté des plus beaux ciels d'Italie. Les observations météorologiques lui assignent une température moyenne de 19° du thermomètre centigrade. La différence entre l'époque la plus froide (février) et l'époque la plus chaude de l'année (août), ne dépasse pas dix degrés.

Suivant l'observation de Bowdich, la limite des neiges descend en ces parages jusqu'à 750 mètres d'altitude. La moyenne de la quantité annuelle de pluie peut s'évaluer à près d'un mètre.

Les mois d'octobre, novembre, décembre et janvier forment la saison des pluies; cependant, dans les deux premiers mois, les intervalles de beau temps surpassent encore la somme des jours de pluie. Cette saison s'annonce par la cessation des vents du nord-est qui règnent constamment durant les huit autres mois.

C'est en effet au vent du nord-est qu'il faut attribuer, pendant les deux tiers de l'année, la cessation à peu près complète des pluies; tant qu'il règne, il empêche l'air qui repose sur les régions et sur les mers équinoxiales de se saturer d'humidité, parce que la colonne ascendante d'air humide et échauffé est régulièrement remplacée par un courant plus froid et plus sec venant du nord. La condensation des nuages ne s'opère dès lors que du moment où ce vent vient à cesser. Ce vent du nord-est étant formé par la différence de température existant entre plusieurs régions voisines s'affaiblit dans la même proportion que cette différence de température diminue.

Le vent d'Afrique, appelé *sirocco* dans le bassin occidental de la Méditerranée, parce qu'il y souffle du sud-est, a conservé ce nom pour les An-

glais de Madère, bien que dans cet archipel il arrive de l'est; les Portugais se bornent, avec plus de justesse, à le distinguer par la direction d'où il vient, *leste*. Il ne se fait sentir ici que légèrement.

Les vents de nord-est qui de février à septembre soufflent constamment en cette contrée, et l'extrême profondeur de la mer, jusqu'au pied des rivages, rendent les abords de Madère très-difficiles. Ces inconvénients se font surtout remarquer dans la baie du Funchal, où est la principale rade de l'île. Cependant, en 1809, une inondation considérable en a exhaussé le fond de plusieurs brasses, par la quantité énorme de terres que les pluies entraînèrent dans la baie.

Le port de Machico, devant la ville de ce nom, est moins important sans être plus favorable.

Végétation.

L'île de Madère, dit le baron de Buch, est encore parée aujourd'hui, malgré les effets du défrichement et de la culture, de cette richesse et de cette beauté de formes végétales que le Camoëns a célébrées dans le cinquième chant de ses *Lusiades,* avec tout le charme de l'inspiration poétique.

Elle semble être le point de réunion des végétations les plus différentes, et pourrait devenir le plus magnifique jardin botanique expérimental du monde entier. Les plantes tropicales y réussissent aussi bien que celles des zones tempérées; la violette y croît à l'ombre des bananiers, la fraise y mûrit au pied des mimoses. Ce curieux mélange peut être attribué non-seulement aux causes que nous venons d'indiquer, mais encore au grand nombre de vaisseaux qui, de tous les points du globe, faisant escale à Madère, y laissent par hasard des graines et des plantes étrangères; au vent d'est qui porte d'autres semences des continents d'Europe, d'Amérique et d'Afrique, semences que cette terre féconde est appelée à fertiliser; enfin aux Anglais, qui depuis leur possession passagère y sont restés en grand nombre, et dont on connaît le goût pour l'agriculture et la botanique. C'est à ces causes réunies qu'il faut attribuer l'existence, dans les Madères, d'une végétation si riche à la fois et si variée.

Comme dans toutes les îles élevées, elle change de caractères suivant les hauteurs, et forme plusieurs zones étudiées par Bowdich, et sur lesquelles il donne les détails que nous reproduisons ici.

« J'ai assigné à ce que l'on peut appeler la première région, ou la région de la vigne, une hauteur extrême de 2 700 pieds (823 mètres) au-dessus du niveau de la mer. Cependant, à l'extrémité de cette région, il est difficile de dire que la vigne prospère, puisqu'elle ne donne plus de vin, quoique ses fruits soient encore mangeables. Je trouve un nouveau motif de lui assigner cette limite, en voyant les plantes des tropiques réussir par la culture dans la même étendue. Si l'on compare la région qui, chez M. de Humboldt, correspond à la nôtre, on reconnaît entre nous une différence de 170 pieds; mais les productions de toutes deux sont exactement les mêmes, excepté que j'ai remarqué ici une plus grande variété et un mélange plus parfait des plantes d'Europe et des tropiques. M. de Buch admet une région intermédiaire, caractérisée par des formes propres à l'Afrique, mais qui ne peut s'appliquer à Madère; d'ailleurs est-il nécessaire de faire remarquer que toutes les plantes ne s'élèvent pas jusqu'à la limite extrême de la région où elles sont classées; par exemple, la petite *sida* à feuilles de charme est répandue avec profusion dans les parties basses de l'île, mais disparaît complétement à une hauteur de 1 000 pieds (305 mètres) : les plantes des tropiques sont surtout bornées aux jardins qui touchent ou qui environnent le Funchal.

« La seconde région, en la calculant jusqu'à sa limite extrême, s'élève à 3 700 pieds (1 128 mètres). On ne saurait la comparer à la région du

laurier de M. de Humboldt; mais elle paraît intermédiaire entre la région de la vigne et celle du laurier : ici c'est le genêt qui domine, et qui pourrait donner son nom à la région ; quelques acrostiques s'y mêlent d'espace en espace ; en d'autres endroits ils se présentent avec abondance. Là vient se placer le châtaignier, dont la beauté varie avec la position : épais et majestueux au fond des ravins, on le trouve, dans les parties découvertes des montagnes, solitaire et peu développé; mais nulle part il n'est restreint au bord des courants. On rencontre encore des graminées très-abondantes dans les parties les moins découvertes, la molène, le saule rouge, l'agaric, quelques bruyères, des composées, des menthes en abondance ; la digitale, le groseillier en grande quantité ; des solanées, des roses, des fuchsies, échappées sans doute des jardins ; le buis, le piment, le millepertuis, croissant sans culture. Le pin sauvage a été cultivé avec succès dans la partie basse de cette zone.

« La troisième région, qui s'étend jusqu'à 3 600 pieds (1 707 mètres), est plus compliquée que les autres, soumise comme elle l'est à l'influence plus variée des localités ; peut-être pourrait-on la nommer la région de l'airelle et du laurier. En gravissant le pic d'Arriero, on trouve la première en larges bouquets sur les pentes qui descendent au Coural, tandis que le versant opposé, exposé à la mer, offre une végétation bornée à des graminées et à des bruyères; encore ces dernières n'atteignent-elles que çà et là les dimensions de bruyères arborescentes. Le jonc s'élève en quantités considérables du même côté que l'airelle. Sur le Paùl, dont la hauteur égale, à quelques pieds près, celle du pic d'Arriero, l'airelle encore forme des bouquets nombreux ; nouveau motif pour en donner le nom à cette région ; d'ailleurs la même cause qui rend la végétation de ce côté de l'île beaucoup plus vigoureuse, a fait naître une plus grande variété de plantes, et cependant l'airelle domine et s'étend avec la même abondance jusqu'au sommet. Cette zone nous offre encore le jonc que nous avons déjà cité, les genres thym, stéhéline, laitron, népéta, yeuse, if, érodier, digitale, avec plusieurs petites composées, et des fougères de divers genres. Les lauriers, qui forment un des caractères de cette région, surtout dans sa partie inférieure, atteignent de très-grandes dimensions sur le côté occidental de l'île, tandis qu'à l'est ils ne s'élèvent pas à la hauteur de l'airelle, et sont d'une grosseur fort médiocre. Au sommet du pic d'Arriero, je trouvai dans les positions les plus découvertes, deux ou trois pieds solitaires de la violette odorante; à l'ouest, qui est le côté le plus abrité, les clethras s'élevaient comme de grands arbres, au pied desquels croissait la digitale. Je fais ici une mention spéciale du clethra, parce que je crois qu'à cette hauteur il est particulier au pico Ruivo. Plus vers l'est, où le sol est composé d'une terre rouge-foncé qui contient plus d'alumine que le tuf rouge ordinaire, et où la végétation languissante a perdu toute la richesse et toute la variété qui la distinguent à l'ouest, on trouve le genêt à 2 000 pieds (601 mètres) au-dessus du niveau de la mer, et l'on voit sur les collines qui avoisinent l'ermitage d'Antonio da Serra, à dix milles du Funchal, des airelles avortées, au milieu des genêts, des bruyères et des ronces.

« La quatrième et dernière région, qui s'élève jusqu'à environ 6 000 pieds (1 829 mètres), est formée de la partie supérieure du pico Ruivo, et se compose de bruyères arborescentes, de graminées, et d'espace en espace de quelques fougères solitaires. »

Les fougères constituent la famille de beaucoup la plus intéressante de tout l'archipel de Madère, et, comme l'a remarqué M. de Humboldt, c'est dans les parties montagneuses des petites îles que ses espèces se trouvent le plus abondantes : on remarque surtout la superbe fougère que les naturalistes appellent *asplenium palmatum*. On rencontre beaucoup

aussi la bruyère à balais et la bruyère arborescente, qui se mêlent aux lauriers sur le flanc des précipices.

« Je me trouvai, dit Bowdich, dans le moment le moins favorable à la récolte des plantes de Porto-Santo, qui n'est du reste sous ce rapport riche en aucune saison. Le cestreau grimpant, que l'on taille en haies et dont la tige devient très-forte, la disandre africaine et le romarin, m'ont paru caractériser seuls la végétation du sol sablonneux. Dans ma course à l'est, je trouvai le thym à feuilles étroites, la fumeterre à petites feuilles, le faux raifort, la bruyère à balais, le polypode et le souci des jardins. A l'ouest, je rencontrai le coquelicot, le senecon vulgaire, une molène, le *nepeta calaminta*, le *solanum pubescens*, un mésembryanthème, et quelques autres plantes. L'orseille abonde au voisinage des hauteurs de l'est; mais elle est en général regardée comme inférieure à celle des îles Sauvages et des îles du Cap Vert. Un seul pied de dragonnier gigantesque se voyait naguère avec quelques cactiers d'une taille remarquable, au-dessus de la fontaine des Anjos, près du pico do Facho. On trouve dans Cordeyro, que jadis les dragonniers de Porto-Santo étaient assez grands pour faire de leurs troncs des bateaux de pêche susceptibles de contenir six ou sept hommes; mais il ajoute que l'on avait tant fait de bateaux, de planches, et de mesures à blé, que même de son temps on voyait à peine un dragonnier dans toute l'île. Il n'y a pas aujourd'hui vingt arbres debout à Porto-Santo, et les habitants sont réduits à faire du feu avec des excréments de vache séchés, quand ils ne peuvent se pourvoir de bois à brûler de Madère. »

D'immenses forêts donnaient un aspect majestueux à Madère lorsqu'on la découvrit; mais le premier gouverneur portugais y fit, dit-on, mettre le feu : tous les habitants de la colonie, hommes, femmes, enfants, furent réduits à s'enfoncer dans la mer pour échapper à la fureur de l'incendie, et ils y restèrent deux jours et deux nuits sans nourriture, plongés dans l'eau jusqu'aux épaules. On ajoute que le feu continua de brûler pendant plus de six ans. Cela donna une telle activité au sol, que, suivant Cadamosto, il rendait soixante pour un. Il paraît que tout ne périt pas, bien qu'aujourd'hui l'île n'offre que des bois comparativement jeunes et composés surtout de châtaigniers et de lauriers vinhatrios ou autres. Le vinhatrio, dont le bois s'emploie aux mêmes usages que l'acajou avec lequel il a d'ailleurs quelques rapports, est l'une des plus riches productions de l'île: c'est le *laurus indica* des botanistes.

Nous parlerons ailleurs des produits du règne végétal que l'homme a plus intimement associés à ses besoins.

Animaux.

La zoologie de Madère ne compte qu'un petit nombre d'espèces, qu'a mentionnées Bowdich. Les bœufs, les vaches, les pourceaux y ont été importés, ainsi que le mulet et le cheval, qui servent principalement comme bêtes de somme. Le Paùl de Serra nourrit un nombre prodigieux de lapins, que l'on dit être tous venus d'une seule femelle qui mit bas sur le vaisseau de Perestrello, premier gouverneur de Porto-Santo. Le surmulot pullule dans l'intérieur de l'île, quoiqu'il ne soit parvenu en Europe que dans le cours du dix-huitième siècle; et la chauve-souris que l'on rencontre ici, a des caractères spécifiques qui la distinguent des autres espèces. Quant aux lézards, ils y sont très-nombreux, et dévorent une énorme quantité de raisin, ainsi que les rats.

Parmi les oiseaux, on remarque l'émerillon, la huppe du Cap, que l'on rencontre rarement aussi haut vers le nord; la mouette à pieds bleus qui, selon les naturels, vient de la côte d'Afrique; le pigeon domestique que l'on rencontre en troupes nombreuses; un *turdus*, le durbec et un autre grand *corythus*, un fourmillier, une perdrix à jambes rouges, un merle qui ne diffère de l'espèce européenne que par la couleur du bec, d'un brun foncé

avec l'extrémité légèrement jaune. La bécasse commune se trouve dans les montagnes et ne quitte jamais Madère. Le serin gris est indigène. La vallée de la Cascade, à l'ouest de Funchal, est habitée par une très-belle espèce de chouette, l'effraie; par le totonegro, espèce de rossignol qui fait si vivement admirer ses chants, et par la fauvette à tête noire dont la voix n'est pas moins mélodieuse. Sur les hautes cimes plane *la manta*, espèce d'aigle, qui reste au voisinage des étangs et des eaux stagnantes des montagnes.

Les mulets sont quelquefois cruellement déchirés par la *mosca da serra*, qui ne diffère pas de l'hippobosque des chevaux. Au nombre des autres insectes se trouve une nouvelle espèce de sauterelle et de grillon. L'abeille de Madère est sans aucun doute une espèce différente de celle d'Europe, et elle semble former la chaîne entre celle-ci et l'abeille du Sénégal. Mais l'insecte de tous le plus curieux est une arachné qui ne se tisse aucune toile et se retire seulement dans un petit trou arrondi : il paraît qu'elle fascine d'abord les mouches, puis elle s'élance dessus, en suce le sang pendant quelque temps, et enfin les entraîne dans sa retraite.

Sous le rapport de l'ichthyologie l'archipel de Madère nous offre l'abrota ou phycis fourché, une espèce de sériole appelée chinchara, le diodon *tigrinus*, l'imperador qui semble être le barbier ou *serranus anthias*, le garoupa ou *serranus scriba*, une autre espèce de serran appelée marracho, l'exocet ou poisson volant, le coryphène à rasoir, le rouget, un ésoce, et quelques autres poissons qui, à l'exception du diodon, offrent une bonne nourriture. Le thon se pêche aussi en abondance, et on en a vu qui pesaient trois cents livres. L'anguille commune se trouve dans les torrents, et la murène qui a quelquefois près de trois pieds de long, se pêche à leur embouchure; mais ce dernier poisson, si estimé chez les anciens, qui l'élevaient dans des étangs, sert à la nourriture de la classe la plus pauvre. A cette liste on peut ajouter des soles et des sardines, des seiches, une belle espèce de pagure, la tortue d'eau douce, et la caouane, avec laquelle on prépare une soupe que les Épicuriens qui visitent Madère apprécient beaucoup. Malgré les ressources que présente, comme on le voit, la pêche locale, les indigènes ont recours à la morue importée par les navires étrangers.

Bowdich ne donne que quelques détails insignifiants sur la conchyliologie vivante, les espèces fossiles lui ayant permis de faire des observations plus aisées et plus nombreuses. L'hélice paraît être de tous les coquillages le plus commun. Cependant il cite un rocher, un triton, une pourpre, une colombelle, l'argonaute tuberculeux, l'auricule, la patelle plissée, le sabot édule, et deux espèces de troches, qui tous servent de nourriture.

2° LES HABITANTS.

Composition, classement et physionomie générale de la population.

Lors de leur arrivée à Porto-Santo, à Madère, et dans les îlots qui en dépendent, les Portugais les trouvèrent inhabités, et ils tirèrent du Portugal la population qu'ils y établirent; est-ce à dire qu'elle fût homogène? Nous n'oserions l'affirmer, tant s'en faut. Le premier chef de la colonisation, Barthélemi Perestrello, était lui-même d'origine italienne. A ce premier noyau, qui du moins avait pu contracter en Portugal un certain air de nationalité commune, vinrent s'agréger successivement des éléments fort dissemblables, notamment des juifs, des Maures et des nègres, transportés comme esclaves, des côtes d'Afrique dans cet archipel, vers la fin du quinzième siècle. Les vaisseaux de toutes les nations, qui depuis cette époque ont constamment et de plus en plus fréquenté ces parages, y ont aussi apporté leur bonne part contributive; enfin les Anglais, qui ont possédé Madère de 1801 à 1814, et y ont laissé

en l'abandonnant de nombreuses familles établies, entrent pour beaucoup dans la composition de cette population. Au fond cependant la race est principalement portugaise. Elle est actuellement composée de propriétaires, de négociants, et de paysans indigènes, d'Anglais domiciliés, d'Européens voyageurs, de moines cosmopolites.

En 1767, la population de Madère était de 64,000 âmes; quatorze ans après, elle s'élevait à 90,000; en 1825 elle montait à 96,000; enfin des indications qui se rapportent à l'année 1842, attribuent à Madère 100,000 âmes ; à Porto-Santo, 6,000, et aux Désertes, 600 : soit, pour tout l'archipel, 106,600 âmes.

La population indigène des villes est grêle, maigre, et maladive; mais les paysans des montagnes forment une race forte et vigoureuse. Quand la vendange est faite, on les voit descendre les sentiers escarpés avec leur chemise de toile, leurs chausses bigarrées et leur bonnet rouge ou bleu; ils portent suspendues à un bâton des outres (borrachas) pleines du vin qu'ils ont récolté. Laissant aux hommes la culture de la vigne, les femmes de la campagne se livrent à d'autres travaux : elles coupent des genêts au revers des montagnes, ou des cytises qu'elles lient en fascines pour le chauffage. Leur costume se compose d'une simple chemise, d'un jupon, d'un bonnet, ou d'un mouchoir roulé autour de la tête.

Ici, comme partout, la population des villes se divise en trois classes bien distinctes. La classe supérieure se fait remarquer par son aménité, son goût et ses bonnes manières; ses mœurs, ses habitudes, son costume sont empruntés à l'Europe; il n'y existe, à vrai dire, aucun caractère national : les modes y tiennent de celles de France, les mœurs de celles d'Angleterre. La classe ouvrière, de son côté, est aussi laborieuse qu'il est permis de l'attendre d'elle sous un climat aussi ardent. La classe intermédiaire ou marchande est la seule à laquelle nous ayons à refuser notre éloge. Sans parler ici d'une certaine rapacité qui la caractérise, le voyageur est trop souvent, de sa part, l'objet d'une curiosité impertinente, d'éclats de rire, de ricanements ou de dédain; ces gens regardent comme ridicule tout ce qu'ils ne comprennent pas, et ne se font pas faute de le montrer, puisant dans leur ignorance même une incroyable dose de suffisance et d'orgueil. Cette observation toutefois doit être restreinte à l'île de Madère, car les habitants de Porto-Santo se distinguent au contraire par leur hospitalité, leur désintéressement, et leur bienveillance envers les voyageurs.

Il nous reste à parler d'une individualité curieuse, et digne à tous égards de l'attention de l'observateur : nous voulons dire le *morgado*. Il n'est pas rare de rencontrer dans la campagne qui environne le Funchal et Machico, des hommes vêtus d'un vieil habit noir râpé, d'un pantalon de nankin décoloré, et d'un chapeau informe, qui, un gros bâton à la main, se promènent avec une gravité et une importance toute magistrale, au milieu des champs : ce sont les propriétaires du sol, ce sont les *morgados*. Nobles gueux ruinés, que la lèpre de la misère ronge avec leur famille, et qui se regarderaient comme déshonorés par un travail quelconque; toute leur occupation consiste à tenir un relevé exact du revenu de leurs fermiers, car la loi portugaise leur accorde la moitié de tout ce qui est produit non-seulement *par* leurs propriétés mais encore *sur* elles, comme le croît des bestiaux, les volailles, les œufs, etc. Malgré de pareils avantages la plupart des morgados vivent dans la misère par suite de leur passion pour le jeu et de leur paresse; les fermiers au contraire sont dans un certain état de prospérité : économes, laborieux, ils sont devenus peu à peu les véritables maîtres, et ont mis leurs propriétaires dans l'impossibilité de les expulser, soit en leur faisant des avances, soit en construisant contre les envahissements de la mer ou les dégâts des eaux pluviales, des murail-

les et des digues, dont l'usage a élevé fort haut la valeur, et dont le *morgado* aurait à rembourser le prix avant de pouvoir évincer son fermier. C'est ainsi que par un équilibre trop rare dans nos nations d'Europe, il arrive à Madère que la paresse qui possède se trouve dans la dépendance du travail qui ne possède pas.

Industrie agricole.

Les principales productions que le travail de l'homme obtient du sol de Madère sont le blé, l'orge, l'avoine, la vigne, la canne à sucre, les légumes et les fruits, les châtaignes.

La récolte du blé peut à peine suffire au cinquième de la consommation annuelle. Près de la mer les terres en donnent une récolte par an; le maximum du produit est dans le rapport de quinze à un, mais le terme moyen est de cinq à un. Dans les parties les plus septentrionales et les plus hautes, on ne fait qu'une récolte tous les sept ans; on laisse croître la bruyère pendant les six autres années, puis on la brûle sur place comme un engrais, et c'est le seul que l'on emploie. En 1803, Madère produisit 77 600 hectolitres de blé, 11 616 de seigle, et 12 768 d'orge.

On se procure le maïs avec tant de facilité sur le continent et les îles voisines, qu'on ne le cultive pas autrement que comme plante d'agrément ainsi que le riz.

Le blé à Madère se sème du mois d'octobre à celui de janvier; on le récolte en juin, et on fait suivre sa culture de celle des fèves ou des patates. Ces dernières se recueillent au bout de six mois, si elles ont été plantées après le froment, et seulement au bout de douze si elles l'ont été parmi les vignes. Leur tige forme une excellente nourriture pour le bétail, mais les chevaux ne la mangent pas. L'introduction de la pomme de terre a fait accroître d'une manière sensible la population de l'intérieur. On a trouvé que le produit est de soixante-quatre pour un. Quoique la terre puisse donner chaque année trois récoltes de pommes de terre dans les parties basses de l'île, et deux dans les parties les plus élevées, cependant beaucoup de paysans préfèrent encore, et cultivent avec obstination, sans autre motif que la tradition de leurs pères, une espèce de gouet (*arum*) que l'on dit être le coco des Indes occidentales. Il est fort abondant, mais il présente cette particularité de ne fleurir jamais. La récolte ne se fait que tous les trois ans sur les montagnes, à 800 mètres au-dessus de la mer, mais ailleurs elle est annuelle. Les feuilles en sont si âcres qu'on n'en peut nourrir que les pourceaux, et le tubercule a besoin d'être conservé longtemps avant de pouvoir être cuit. Les paysans, regardant le gouet comme une igname, lui donnent inexactement ce nom. L'igname ailée se cultive dans les jardins, où elle semble avoir été transportée par le hasard. Elle forme un bon aliment et n'a été pendant longtemps connue que d'un petit nombre des plus pauvres habitants; c'est une plante élégante, qui serait d'une utilite bien plus générale que le gouet, puisque le bétail en mange la partie herbacée.

On trouve à Madère des variétés sans nombre de la vigne, si l'on veut s'en rapporter aux cultivateurs; mais elles peuvent se réduire à neuf lorsqu'on les étudie avec soin. Les variétés que l'on a nommées *verdelho*, *negro*, *molle*, *bastardo*, *bual* et *tinta*, donnent des fruits que l'on mêle ordinairement ensemble, et d'où résulte le meilleur vin de Madère, c'est-à-dire celui qui se fait dans la partie méridionale de l'île, et qui doit surtout son parfum aux deux dernières variétés. Le *tinta* (*), exploité séparément, donne un vin qui, lorsqu'il est jeune, ressemble beaucoup par la couleur et par la saveur au vin de Bourgogne, mais il est plus doux. Quand il a passé deux ans en tonneau il se rapproche du vin rouge de Porto, et au bout de vingt ans on ne trouve rien dans sa couleur ni dans sa saveur qui puisse le faire distinguer

(*) C'est-à-dire *uva tinta*, ou raisin noir.

d'un riche et vieux vin blanc de Madère. C'est le seul vin rouge que l'on fasse dans l'île, et on le laisse fermenter avec le marc pour mieux fixer sa couleur. Les vins très-blancs, comme le *verdelho* ou vin du nord, purs, prennent avec l'âge une teinte jaunâtre, tandis que ceux auxquels le marc a donné sous le pressoir une couleur un peu foncée, deviennent plus clairs en vieillissant. La variété nommée *sercial* est, dit-on, analogue au raisin d'Allemagne que l'on nomme *hock*. Enfin on reconnaît trois qualités de Malvoisie : celle qu'on nomme *cadel* est la meilleure, mais produit peu ; les variétés *babosa* et *malvazion* rapportent assez abondamment ; mais la dernière surtout est très-inférieure. On arrête la fermentation du vin de Malvoisie, bien avant celle des autres, afin d'en augmenter la douceur. La plus belle plantation de Malvoisie de toute l'île est sans contredit celle de la *Fazenda dos Padres*, auprès et à l'ouest du Funchal. La vigne donne du fruit jusqu'à une altitude de 825 mètres, mais on n'en peut pas faire de vin ; la plus grande hauteur à laquelle on la cultive aujourd'hui pour cet objet, est dans le *Coural das Freiras*, à 634 mètres. On calcule que dans les circonstances les plus favorables, un terrain d'un hectare d'étendue peut produire dix pipes ou 50 hectolitres de vin ; mais si l'on embrasse dans les calculs les vignobles de l'île entière, le produit moyen paraît être d'une pipe. Suivant Staunton, on récolte annuellement 500 pipes de Malvoisie. L'autre qualité, beaucoup plus abondante, est célèbre sous le nom de Madère sec ; la récolte annuelle en varie singulièrement ainsi qu'on peut s'en faire une idée par les chiffres suivants. En 1813 elle fut de 22 000 pipes ; en 1814, de 14 000 ; en 1815, de 5 000 ; en 1816, de 12,000 ; en 1818, de 18 000 ; en 1825, de 14 000 ; en 1826, de 9 000 ; en 1827, de 7 000 ; et la diminution de production, due, à ce qu'il semble, à la concurrence fatale d'une contrefaçon trop habile, s'est continuée dans une progression tellement rapide, que Madère n'a plus récolté en 1843, que 3 221 pipes ; en 1844, que 3 012 pipes ; et en 1845, que 2 669 pipes. Où donc s'arrêtera cette déplorable décadence ?

Au quinzième siècle, Madère produisait déjà par an 400 quintaux de sucre, et les Portugais y trouvaient la majeure partie de leur approvisionnement. Mais depuis que la canne a été naturalisée aux Indes occidentales, cette culture a été abandonnée ici pour celle de la vigne, qu'on y a portée de Chypre antérieurement à 1445, et qui est devenue beaucoup plus productive.

En général, les méthodes agricoles suivies à Madère ne présentent rien de particulier. Les irrigations seules, dans un pays où elles présentent souvent de grandes difficultés, et où elles sont cependant de toute nécessité pour certaines cultures, ont toujours été l'objet de beaucoup de soin. L'eau des torrents est amenée dans les champs cultivés au moyen de canaux artificiels appelés *levadas*, qui traversent le pays dans toutes les directions, et dont l'ensemble constitue un système parfait. Quelques-unes de ces levadas ont été construites par les premiers colons de l'île, au commencement du quinzième siècle. Leurs esclaves étaient des Maures ou des Orientaux captifs, et il est à croire que l'on doit à ces étrangers l'idée première de ce soin si grand donné à l'irrigation des terres, et de l'habileté supérieure déployée dans son application, deux choses jadis fort peu appréciées de l'agriculture européenne.

Tout ce que nous venons de dire se rapporte plus particulièrement à Madère ; les productions agricoles de Porto-Santo sont les mêmes, seulement elles sont moins importantes. La vigne, le froment, l'orge, forment le fond de la culture, et présentaient, d'après une évaluation faite en 1813, 695 pipes de vin, 3 768 boisseaux de froment et 1 628 boisseaux d'orge.

Industrie manufacturière, commerce.

Madère étant une terre essentielle-

ment agricole, n'a que peu ou point d'industrie manufacturière proprement dite. Tous les objets de première nécessité, meubles, habillements, y sont pour ainsi dire apportés du dehors. Les habitants exploitent bien les basaltes, pour en faire des meules ou pour construire des murs ; ils élèvent bien quelques moulins; mais tout cela est restreint dans le cercle de quelques besoins immédiats, auxquels l'importation étrangère ne pourrait ou ne saurait pourvoir, et qu'il est plus facile de satisfaire sur place, grâce aux matériaux que l'on a sous la main. Il n'en est pas de même du commerce, auquel la fécondité du sol donne une singulière activité. Le principal, pour ne pas dire l'unique article d'exportation est, comme chacun sait, le vin célèbre qui a répandu au loin le nom de l'île. C'est là sa richesse. Cependant le succès extrême avec lequel les vins de Madère et de Porto-Santo sont accueillis sur tous les points du globe, loin d'encourager cette industrie dans l'archipel, semble en avoir au contraire diminué la production par la contrefaçon trop considérable et surtout trop heureuse qui lui fait concurrence; c'est ainsi qu'en 1815 Madère exportait de 15 à 20 mille pipes de vin, et que nous la retrouvons, en 1845, n'en exportant plus que 2 823 pipes, dont 616 en Angleterre, 220 à la Jamaïque, 175 à Calcutta; 669 aux États-Unis d'Amérique, 320 en Russie, 202 en France, 109 en Portugal; et le reste par petites fractions en divers autres pays.

Travaux publics : ponts, routes, et canaux.

Il est rare que l'homme, placé d'ailleurs dans de bonnes conditions morales, vis-à-vis de grands obstacles, ne les surmonte d'une manière digne de son intelligence; la nécessité devient alors un de ses plus puissants stimulants. C'est ce qui est arrivé à Madère lorsqu'on a voulu créer des communications entre ses diverses parties. De toutes parts les difficultés se présentaient nombreuses; elles ont été souvent vaincues avec une rare habileté. On reconnaît cela partout, lorsque, se dirigeant du Funchal vers le pico Ruivo, on va descendre dans la belle vallée du Coural das Freiras.

En présence même de la puissante majesté de cette nature, on reste frappé du génie et de la persévérance de l'homme. Ces pics hardis, ces rochers impénétrables, ces ravins profonds qui semblaient désunis pour jamais, ont été percés, joints, reliés par des ponts, par des routes, qui ont permis aux hommes de triompher de la nature; c'est à l'ingénieur don *José d'Alfonséca* qu'appartient la gloire de ces gigantesques travaux. Car, jusqu'à lui, les obstacles de l'intérieur avaient été déclarés insurmontables, et l'impossibilité de les franchir avait laissé une grande partie de Madère négligée et même inconnue. Ces routes ont coûté un travail de trois années et ont été achevées en 1817.

La plupart des travaux exécutés à Madère pour la distribution des eaux, dénotent aussi dans les indigènes un esprit de hardiesse et d'industrie vraiment remarquable ; mais aucun d'eux ne peut être comparé cependant à ceux qui ont été exécutés au rocher de Rabaçal. A l'origine d'un ravin profond et étroit, qui forme la tête de la Ribeira da Janella, à l'extrémité occidentale de l'île, s'élève perpendiculairement un roc de mille pieds de hauteur au moins; des eaux abondantes s'en échappent, partie en une large cascade qui s'élance du sommet, partie sous la forme de ruisseaux innombrables sortant de toutes les fissures qui découpent sa surface, et que les arbrisseaux qui y croissent divisent de mille manières diverses. Ces eaux tombaient à la base du rocher dans un abîme profond, d'où elles coulaient inutiles et abandonnées, à travers le ravin et la vallée de Janella, jusqu'à l'Océan. Quelques restes d'anciens travaux, auxquels ne se rattache cependant aucune tradition, montrent que l'on fit jadis des tentatives dans le but de les utiliser pour l'arrosement des terres voisines. Ces tentatives ont

été renouvelées de nos jours avec un plein succès. Ce fut seulement en 1836 que les travaux commencèrent : la direction en fut confiée au capitaine Vicente de Paula Texeira, natif de Madère; nous allons donner une idée de la grandeur et de l'étendue de ces travaux. La hauteur du Rabaçal est de 340 mètres environ. A 100 mètres au-dessus de la base, un canal horizontal a été creusé dans le rocher de manière à ce que les eaux venues d'en haut, arrêtées dans leur course, soient obligées d'y couler. L'excavation se poursuit sur une étendue de 200 mètres, et offre l'aspect d'une galerie voûtée, soutenue de distance en distance par des piliers ménagés dans le roc. L'eau conduite par ce canal est ensuite dirigee par un aqueduc découvert ou levada, jusqu'à une distance de cinq à six milles. Là, on a entrepris un autre grand travail; un tunnel qui a 275 mètres de développement, traverse la crête des montagnes centrales de l'île, et par ce moyen les eaux du rocher de Rabaçal, dirigées sur les deux versants nord et sud, répandent l'abondance au milieu de districts précédemment abandonnés, ou dont les produits étaient chétifs et précaires par suite du manque d'arrosement.

Gouvernement et administration.

L'archipel de Madère appartient au royaume de Portugal, et forme à la fois, dans son ensemble, un gouvernement militaire à la tête duquel est un haut fonctionnaire portant le titre de *Capitaine général,* un arrondissement civil ou comarca sous l'autorité d'un gouverneur civil ou corregedor, et un diocèse placé sous la verge pastorale de l'évêque du Funchal.

L'île de Madère comprend quatorze communes, subdivisées en quarante-deux paroisses. Les quatorze bataillons des milices communales forment par leur réunion trois régiments de huit cents hommes chacun, pour la garde de l'île; les forts sont en outre occupés par un bataillon d'artillerie de six cents hommes, auquel il faut ajouter un corps nombreux d'artillerie auxiliaire.

Sous le rapport administratif et judiciaire, le corregedor a au-dessous de lui un juge royal pour le canton du Funchal, et cinq juges ordinaires pour les villes de Machico, Calheta, Ponta do Sol, Santa-Cruz et Saô-Vicente. Nous les nommons ici dans l'ordre chronologique de leur création, c'est-à-dire des décrets royaux qui les ont élevées au rang de villes : celle de Machico remonte au temps de la première colonisation; les suivantes datent successivement de 1511, 1513, 1515, et 1750.

La cité du Funchal, capitale de l'île et de tout l'archipel, est située sur la côte méridionale de Madère, par 32° 37′ 40″ de latitude nord, et 19° 15′ 9″ de longitude à l'ouest de Paris. Elle s'élève au fond d'une baie qui s'arrondit mollement entre les deux caps basaltiques appelés Ponta da Cruz et Cabo do Garajaô : les Anglais ont donné à ce dernier le nom de *Brazen-head* ou tête de bronze. Les maisons, disposées parallèlement au rivage sur une étendue de 1 600 mètres, encadrées de noirs rochers de lave et d'une forêt d'arbres verdoyants, offrent de loin un aspect des plus agréables; mais lorsqu'on pénètre dans la ville on ne trouve plus que des rues étroites, tortueuses, sales, pavées de cailloux ou de quartiers de basalte, coupées par des torrents descendant des montagnes, et encombrées par une multitude de pourceaux. En général, les habitations, à l'exception de celles de quelques riches personnages ou de commerçants anglais, sont d'une assez pauvre construction. Les principaux édifices du Funchal sont l'hôtel du Gouvernement, le quartier militaire de Saô-Joâo, l'église de Santa-Cruz, le théâtre, et l'hôpital. La promenade, quoique peu étendue, est fort agréable. On montre aux étrangers les flèches et le toit de la cathédrale, construits avec une partie des cèdres dont l'île était jadis couverte, et, dans un couvent de Franciscains, la *chapelle des*

crânes, dont les murs sont incrustés de près de 3 000 crânes humains. On y compte environ 2 000 maisons et 18 000 habitants. C'est l'entrepôt du commerce de l'île, et le centre de toutes les affaires. Ses environs sont charmants et ornés de nombreuses quintas ou maisons de campagne. Au fond du paysage, et le dominant tout entier, est le couvent de *Nossa senhora do Monte*, que l'on dirait enseveli dans une forêt.

La ville de Machico, dont le nom rappelle celui de l'anglais O'Machin, qui dans le quatorzième siècle vint aborder en cet endroit, compte 2 500 habitants. *Santa-Cruz* n'en a que 1 500. *Camera de Lobos* n'est qu'un village, bâti sur le bord de la mer, et dominé par une falaise gigantesque qui forme une seule nappe verticale de 500 mètres. Les maisons et les vignobles ne sont accessibles que par eau pour les voyageurs, qui frémiraient à l'idée de suivre l'audacieuse route des ouvriers, lesquels gravissent ou descendent l'escarpement au moyen de simples pieux enfoncés dans la roche et qui font saillie en dehors.

Porto-Santo, sous l'autorité d'un commandant particulier, ne forme qu'une seule commune et une seule paroisse, avec un juge ordinaire.

II. HISTOIRE.

Anciennes notions sur l'archipel de Madère.

L'archipel de Madère, comme ceux des Açores et des Canaries, semble avoir été connu des Arabes avant la renaissance de la civilisation européenne; et si leurs *gezâyr-el-Khaledât* ou îles Éternelles répondent aux Açores; si leurs *gezâyr-el-Sa'adeh* ou îles du Bonheur représentent les anciennes Fortunées, et sont représentées à leur tour par les Canaries de nos jours, il faudra admettre aussi que leur brumeuse *gezyret-el-Ghanam*, ou île du menu bétail, répond à l'*isola dello Legname* des Italiens, ou *ilha da Madeira* des Portugais, notre moderne Madère; et que leur *gezyrah Râqâ* ou *gezyret-el-Thoyour*, l'île aux oiseaux, qui en est voisine, est la même que Porto-Santo. La première fut visitée par les fameux *Maghrouryn*, à une date inconnue, intermédiaire entre l'occupation de Lisbonne par les Arabes au VIIIe siècle, et le temps du noble géographe Edrysy, au XIIe; la seconde avait été visitée aussi à cette dernière époque, et l'Edrysy rapporte qu'un roi franc y avait envoyé un vaisseau qui se perdit.

La légende de saint Brandan, qui avait cours en Europe au moins dès le XIe siècle, paraît offrir aussi une mention de ces deux îles sous des noms analogues à ceux que leur donnent les géographes arabes; l'île aux Grosses brebis n'est-elle point la même que la gezyret-el-Ghanam, et l'île aux Oiseaux la même que la gezyret-el-Thoyour? Les cartographes des siècles suivants paraissent du moins n'en avoir point douté; car dans leurs portulans ils ont inscrit, sur l'archipel de Madère et ses annexes, la dénomination générale d'*insulæ fortunatæ sancti Brandani.*

Les cartes marines du XIVe siècle nous montrent toutefois ces îles d'une manière plus certaine et plus précise, avec leurs appendices les îles Désertes et les îles Sauvages; et il est à cet égard un fait digne de remarque : c'est que, sans acception de l'école hydrographique d'où nous viennent ces portulans, les dénominations appartiennent uniformément à la langue italienne; *Insula de Legname*, *Porto Sancto, Insule Deserte*, *Insule Salvatge,* tels sont les noms que portent les cartes catalanes elles-mêmes; d'où il faut nécessairement conclure que c'est aux Italiens, et, nous pouvons le dire d'après quelques indices très-significatifs, aux Génois en particulier, que l'Europe néo-latine dut la révélation effective de cet archipel.

Naufrage de Robert O'Machin.

A une époque voisine se rapporte aussi une tradition qui nous offre à

son tour le récit d'une découverte fortuite de Madère par des naufragés anglais. Il en avait été écrit, par François Alcaforado, écuyer de l'infant dom Henri de Portugal, une relation adressée à ce prince, et dont l'original, possédé ultérieurement par le célèbre littérateur Francisco Manuel, lui fournit le sujet de l'un des récits historiques qu'il dédia au roi Alphonse VI sous le titre d'*Epanaphoras*, et qui réunissaient, suivant le témoignage qui en fut rendu à ce monarque par le censeur chargé de les examiner, ces trois qualités essentielles de l'histoire, la vérité des faits, la clarté de l'exposition, et la juste appréciation des événements. Nous n'avons pas dessein de traduire ici en entier le morceau que l'auteur a consacré à la découverte de Madère; nous en voulons seulement offrir une exacte analyse, dépouillée de la pompe et de la recherche de langage dont l'original est orné.

« Sous le règne paisible d'Édouard III d'Angleterre (qui occupa le trône de 1327 à 1377), vivait à Londres un jeune gentilhomme d'un grand mérite, nommé Robert O'Machin, qui avait su plaire à une jeune lady de la plus haute aristocratie, Anna d'Arfet, destinée par sa famille à un époux digne d'elle par le rang et la fortune; mais l'amour des deux jeunes gens était un obstacle à l'accomplissement de ce dessein; on s'adressa au roi pour y mettre ordre, et Robert O'Machin fut arrêté, pendant qu'Anna devenait l'épouse d'un lord, qui l'emmena à Bristol : après quoi le jeune homme fut remis en liberté.

« Dans sa prison, il avait résolu de prendre sa revanche de la violence dont il était victime, et dès qu'il se vit libre, son unique pensée fut de pourvoir à l'exécution de ses projets; il rassembla secrètement, dans ce but, des parents et des amis sur lesquels il croyait pouvoir compter, leur exposa ses griefs et ses desseins, et reçut leur parole qu'ils l'aideraient de toutes leurs forces à l'accomplissement de ses vues. Il fut résolu que l'on se rendrait séparément et par diverses routes à Bristol, où l'on se réunirait de nouveau pour aviser aux moyens d'enlever la jeune épouse, et profiter ensuite des facilités que le voisinage de la mer leur offrait pour se rendre en France où ils trouveraient un refuge assuré.

« Les choses ainsi arrêtées, on se sépara, pour se retrouver bientôt exactement au rendez-vous de Bristol, où l'on délibéra derechef sur ce qu'il y avait lieu de faire : on convint d'abord qne le plus adroit d'entre eux essayerait d'entrer au service du nouvel époux; il réussit à souhait, et parvint à se faire prendre comme palefrenier, pour soigner les chevaux de selle, parmi lesquels se trouvait précisément une belle haquenée destinée aux promenades de la jeune femme en la compagnie de son mari ou de ses gens. De son côté, O'Machin et ses autres amis choisissaient dans la rade de Bristol le navire dont ils pourraient à un moment opportun se rendre maîtres sans trop de peine; et afin de ne pas donner l'éveil sur leurs démarches, ils prirent l'habitude de se montrer journellement dans le port sur un léger bateau, comme des gens qui ne songeaient qu'à leurs plaisirs et qui affectionnaient ce genre de divertissement.

« Cependant, la belle Anna, secrètement avertie par le faux palefrenier de ce qui se tramait pour la réunir à son amant, consentit à tout; et l'on n'attendit plus que l'instant favorable pour faire les dernières dispositions et tenter le coup de main; le vent du nord s'étant enfin déclaré, un jour fut choisi pour en profiter : Anna devait ce jour-là sortir à cheval pour se promener sur le bord de la mer vers un endroit très-peu fréquenté, où Robert alla s'embusquer dans sa chaloupe avec ses amis. A peine la jeune femme fut-elle dans la campagne, que sa haquenée, privée d'eau à dessein depuis trois jours, prit brusquement sa course vers le rivage, semblant entraîner à la fois son précieux fardeau et le palefrenier qui feignait de tenter en vain de la retenir, et

qui la guidait en réalité vers l'endroit convenu: Robert et les siens s'élancèrent de la chaloupe comme pour secourir la jeune dame, et elle fut aussitôt transportée dans l'embarcation, qui s'éloigna à force de rames, et se dirigea résolûment vers le navire dont on avait dessein de s'emparer.

« Le jour choisi était précisément une fête, et tout l'équipage, comme on l'avait espéré, était en ville à se divertir; on put donc se rendre maître du bâtiment sans coup férir, et comme l'un des compagnons de Robert connaissait un peu la mer, on leva l'ancre, sans se mettre en peine d'autre pilote ; on déploya les voiles, on sortit heureusement du port, et l'on cingla vers la France; mais le vent fraîchit, et Robert qui n'avait d'autre souci que d'échapper à la poursuite dont il pensait bien qu'il allait être l'objet, en profita pour forcer sa marche, mettant toutes les voiles dehors, si bien qu'après un jour et une nuit, l'équipage improvisé ne savait plus où il était; le vent, devenu plus fort, entraînait avec vitesse le bâtiment au milieu d'une mer courroucée et inconnue; le cinquième jour on avait perdu tout espoir de gagner la France, et la désolation s'était emparée de tous les esprits; Robert surtout, responsable envers ses compagnons et sa bien-aimée du péril où il les avait exposés, souffrait doublement de leur malheureuse situation.

« Enfin, après treize jours de tourmente, on découvrit au matin une apparence de terre, qui se laissa voir plus distinctement à mesure que le soleil se levait; c'était une île très-haute et très-boisée, où l'on aborda avec précaution. Une quantité d'oiseaux divers de taille et de plumage, qui vint se percher sur les agrès du navire sans montrer la moindre défiance, donna lieu de penser que l'île était inhabitée. Quelques-uns débarquèrent pour s'en assurer, et rapportèrent bientôt que l'île était déserte en effet, mais belle et salubre; alors Anna et Robert y descendirent avec leurs amis, laissant tous à bord leurs gens pour la garde du navire.

« Animé par un beau soleil, sous un ciel parfaitement serein, le pays offrit aux voyageurs un charmant paysage, où des montagnes et des collines couvertes d'arbres inconnus étaient, coupées d'agréables vallées arrosées de ruisseaux limpides; on y rencontrait même des animaux sauvages que la présence de l'homme n'effarouchait pas. Cet aspect riant les encouragea à s'avancer davantage, et ils gagnèrent, à peu de distance de la plage, un tertre arrondi au milieu d'une enceinte de lauriers, et dominé par un arbre magnifique dont aucun d'eux ne connaissait le nom ni l'espèce; de la montagne voisine descendait vers les prairies inférieures une petite rivière roulant doucement ses eaux sur un lit de sable fin. Ce lieu parut tout à fait propre à un campement, et l'on s'y établit sous des huttes de feuillage.

« Pendant trois jours de beau temps, on put reconnaître le pays et prendre dans le vaisseau les objets dont on avait besoin; mais, après ces trois jours, il s'éleva dans la nuit une horrible tempête du nord-ouest, qui fit chasser le navire sur ses ancres, le ballotta pendant deux jours dans une mer courroucée, et le poussa en dérive sur les côtes de Maroc, où il fut pillé par les Maures, et ceux qui le montaient réduits en esclavage et jetés dans les bagnes. La disparition du bâtimeut fut un coup affreux pour ceux qui étaient restés à terre : la malheureuse Anna, muette de désespoir, ne proféra plus une parole, et déja ébranlée par tant de secousses, elle expira trois jours après, pleine de regrets et de résignation.

« Robert en éprouva de tels remords et une si affreuse douleur, qu'il ne put lui survivre : les soins de ses compagnons d'infortune essayèrent en vain de l'arracher au sombre désespoir où il était plongé; mourir auprès de sa bien-aimée, reposer avec elle dans le même tombeau, auprès de l'autel dressé au pied du grand arbre

qui lui servait de dais, telle était son unique pensée ; au bout de cinq jours il rendit le dernier soupir, et, suivant son dernier vœu, il fut enseveli avec son Anna près de l'autel rustique ; et sur son tombeau fut placée une grande croix de bois, avec une épitaphe latine, où étaient rappelés en vers élégiaques ses malheurs et sa fin, et qui se terminait par la prière, adressée aux chrétiens qui pourraient venir habiter cette terre, d'élever à cette place un oratoire au Dieu rédempteur.

« Après ces derniers devoirs rendus à leur ami, les compagnons de Robert, qui avaient fait des provisions de fruits et de gibier, et réparé la voile de leur chaloupe, se confièrent à la mer, dans l'espoir de regagner leur patrie, en se dirigeant d'abord vers la côte la plus prochaine ; ils arrivèrent ainsi sur le littoral africain, et se hâtèrent d'y aborder : mais ils furent aussitôt pris et menés au sultan de Maroc, qui les envoya rejoindre leurs camarades dans les bagnes.

Le pilote espagnol Jean de Morales.

« Dans ces matamores remplies d'esclaves chrétiens, le sort leur donna pour compagnon de captivité un Espagnol, natif de Séville, dont le nom était Jean de Morales, homme expert en la navigation, et qui avait été pilote pendant plusieurs années : il écouta avec un intérêt particulier, et prit plaisir à se faire répéter souvent par les esclaves anglais, le récit de leur déplorable aventure, de manière à se faire lui-même, de la situation, de l'aspect et des autres circonstances de l'île où la tempête les avait jetés, une idée aussi complète qu'il était possible de se la former sur de tels indices; se promettant de tirer parti de cette notion, si l'occasion lui était jamais offerte d'en profiter. Cette occasion devait se présenter en effet.

« On sait que le roi de Portugal Jean Ier était allé en 1415 conquérir la ville de Sebthah, et que l'infant dom Henri, qui se distingua particulièrement dans cette glorieuse expédition, et qui avait toujours eu un goût prononcé pour les sciences et la géographie, profita de l'occasion pour recueillir, de la bouche des Maures et des Juifs du pays, des informations sur les contrées plus éloignées, leurs côtes et la mer qui les baigne, et conçut dès lors la résolution de les envoyer découvrir. Il y employa principalement un gentilhomme de sa maison, Jean Gonçalves Zarco, le premier qui eût été armé chevalier à la prise de Sebthah, et qui continua de servir bravement dans les autres expéditions d'Afrique; le premier, dit-on aussi, qui introduisit sur les vaisseaux portugais l'usage de l'artillerie; il fit dès 1418 (*lisez plutôt* 1419) la rencontre fortuite de l'île de Porto-Santo, où il fut jeté par une tempête en allant découvrir le cap Bojador; et il commandait la flotte portugaise qui croisait, au commencement de l'année 1420, à l'entrée du détroit de Gibraltar.

« D'un autre côté, afin de remplir les dernières volontés de l'infant don Sanche d'Aragon, grand maître de Calatrava, mort le 5 mars 1416, lequel avait laissé des sommes considérables pour le rachat des chrétiens espagnols esclaves à Maroc, une fuste avait été envoyée d'Espagne à cet effet, et elle ramenait à Tarifa les esclaves rachetés, parmi lesquels se trouvait le sévillan Jean de Morales, lorsqu'elle fut aperçue par l'escadre portugaise : la paix n'était point assez fermement rétablie entre les deux couronnes pour qu'il n'y fût fait, en mer, plus d'une brèche. Jean Gonçalves fit donner la chasse à la fuste, s'en empara, puis relâcha sa misérable prise, ne retenant que le pilote Jean de Morales, dont il jugea que l'infant dom Henri pourrait mettre à profit l'habileté.

« Morales prit de bonne grâce son parti là-dessus, et s'offrit de conduire une expédition à la découverte de l'île inconnue où Robert et Anna avaient leur sépulture. Gonçalves, plein de joie, le ramena à Terçanabal et le présenta à l'infant dom Henri, qui l'écouta favorablement, et chargea Gonçalves d'aller solliciter l'agrément du roi et de son conseil, pour

l'entreprise proposée : Jean Gonçalves partit donc pour la cour de Lisbonne, avec le pilote Jean de Morales, accompagné en outre des capitaines Jean Lourenço, François Carvalhal, Ruy Paes, Alvar Affonso, et François Alcaforado, auteur de la relation originale d'où est tiré ce récit, et ayant encore avec lui quelques habiles mariniers de Lagos, tels que Antoine Gago et Laurent Gomes. Ils furent très-bien reçus à la cour; mais les conseillers du monarque, qui ne voyaient peut-être pas sans ombrage les vastes desseins de l'infant, semblaient, au moins par leur lenteur, vouloir en arrêter l'essor; si bien qu'averti par Gonçalves, ce prince vint lui-même à Lisbonne trouver le roi son père, et obtenir son approbation pour l'expédition qu'il projetait.

Expédition de Jean Gonçalves.

« Jean Gonçalves partit au mois de juin 1420 avec un vaisseau bien équipé, et un autre navire de moindre grandeur, et prit la route de Porto-Santo. Les Portugais établis en cette île étaient alors fort préoccupés d'une ligne sombre qui se voyait dans le sud-ouest à l'horizon, entre le ciel et la mer, et d'où le vent apportait quelquefois un bruit étrange. Et comme en ce temps-là on ne naviguait qu'à portée des côtes, tenant pour miracle de retrouver la terre, si l'on venait à la perdre de vue, on prenait cette obscurité lointaine pour un abîme, même pour une des bouches de l'enfer; les esprits forts supposaient que c'était tout au moins l'île où s'étaient réfugiés les évêques de Portugal et leurs ouailles à l'époque de l'invasion musulmane.

« L'expédition de Jean Gonçalves, arrivée à Porto-Santo, put y observer à l'aise le phénomène dont tous les esprits étaient alors émus : le pilote Jean de Morales affirmait que d'après son calcul, ce devait être la terre qu'ils cherchaient, et il expliquait l'existence de cette brume épaisse, objet de tant de conjectures, par l'action du soleil sur un sol dont l'humidité constante était entretenue par d'impénétrables forêts. Persuadé par cette assurance, Jean Gonçalves, après une relâche de huit jours, remit en mer de bon matin, se dirigeant à pleines voiles vers cette ombre redoutée; à midi ils se trouvaient au milieu de la brume, ne voyant plus ni la mer, ni le ciel, et entendant un effroyable mugissement des vagues sur tout l'horizon. L'équipage intimidé demandait à grands cris qu'on n'avançât pas davantage, qu'on ne risquât point ainsi de gaieté de cœur la vie de tant d'hommes. Gonçalves, faisant appel au courage dont ces gens avaient déjà donné tant de preuves dans les combats où ils s'étaient trouvés ensemble, les détermina à le suivre partout où il voudrait les mener; et l'on continua d'avancer, mais avec prudence, et les deux chaloupes furent envoyées en avant sous les ordres d'Antoine Gago et de Gonçalve Luiz, pour sonder la route et éclairer la marche des deux navires.

« On trouva que la brume diminuait d'étendue et d'intensité vers l'est, et, en se portant dans cette direction, on aperçut à travers les brouillards, des formes noires que l'imagination de quelques-uns transforma aussitôt en des géants armés. Cependant la couleur et le clapotement des eaux annonçaient l'approche de la terre, et bientôt ils eurent la douce surprise de la voir distinctement devant eux : c'était une pointe peu élevée, à laquelle Jean Gonçalves donna aussitôt le nom de Ponta de San-Lourenço. Après l'avoir doublée, on côtoya le rivage exposé au sud, et l'on eut devant soi une terre élevée, couverte d'un bois épais, qui s'élevait de la plage jusqu'aux montagnes, sur la cime desquelles s'arrêtait la brume : Jean de Morales reconnut la baie que les Anglais lui avaient signalée, et l'on y mouilla au soleil couchant.

« Le lendemain, Ruy Paes fut envoyé avec une chaloupe pour explorer la côte, et relever sur le rivage les indices dont Morales avait conservé le souvenir; il trouva exacts tous les détails donnés par le pilote sévillan, et

se guidant sur les traces non encore effacées du passage des anciens hôtes de ce lieu, il arriva sur le tertre où étaient le tombeau, l'épitaphe, et les croix de bois, qu'ils y avaient laissées. Jean Gonçalves, à qui il en fut rendu compte, ordonna alors le débarquement, prit solennellement possession du pays au nom du roi Jean de Portugal, de l'infant dom Henri, et de l'ordre du Christ; on releva l'autel que le temps avait dégradé, et l'on y célébra le service divin.

« Jean Gonçalves prenant ensuite sa chaloupe, et mettant la seconde sous la conduite d'Alvaro Affonso, s'avança le long de la côte pour l'explorer; il rencontra d'abord une belle rivière, dans laquelle il fit emplir quelques bouteilles d'eau; un peu plus loin s'offrit une vallée, où il fit descendre des soldats pour la visiter; plus loin encore, une autre vallée bien boisée montrait un grand nombre d'arbres abattus; Gonçalves en prit divers échantillons, laissant sur ce point une grande croix de bois, qui valut à la localité le nom de Santa-Cruz. A quelque distance de là, il s'éleva d'une pointe de terre une quantité de geais, ce qui la fit appeler *a ponta dos gralhos*. Deux lieues plus loin, se voyait une autre pointe qui, avec celle-ci, formait un golfe spacieux et commode où débouchaient plusieurs vallées : une d'abord, ornée de cèdres majestueux; puis une seconde, où se voyait une large rivière, favorable à un débarquement; Gonçalvo Ayres y fut envoyé avec des soldats pour explorer l'intérieur; il rapporta que, du sommet des montagnes qu'il avait gravies, on apercevait la mer tout autour de cette terre, dont la nature insulaire fut ainsi constatée. A l'ouest de cette vallée, la plage, élargie et découverte, ne présentait à la vue qu'un vaste champ de fenouil, un *funchal* comme disent les Portugais, et ce nom lui est resté: car les Portugais, au lieu de chercher, comme d'autres peuples, de grands noms pour leurs colonies, se sont contentés de conserver ceux qui existaient déjà, ou d'adopter ceux que la nature leur fournissait. De petits îlots, en face de ce *funchal*, offraient aux embarcations un excellent abri; Jean Gonçalves y fit mouiller les deux navires, pour faire du bois et de l'eau, et fit rentrer tout le monde à bord pour passer la nuit.

« Le lendemain, les chaloupes repartirent pour s'avancer encore à l'ouest, et doubler la pointe qui de ce côté borne la baie du Funchal; il y fit planter comme signal une croix, d'où elle prit le nom de *Ponta da Cruz;* au delà s'étendait une belle plage, qu'il appela en conséquence *Praya fermosa;* elle se terminait à un torrent considérable dont la beauté tenta la curiosité de deux soldats de Lagos, qui allèrent le reconnaître; mais les imprudents voulurent le passer à la nage; le courant les emporta, et ils eussent infailliblement péri s'ils n'eussent été promptement secourus : cet événement fit désigner le torrent par le nom de *Ribeira dos Socorridos.*

« Continuant encore d'avancer, Jean Gonçalves parvint à une petite anse abritée par un rocher, et il y entra avec ses chaloupes; son arrivée troubla le repos d'une troupe de loups marins, qui s'enfuirent avec bruit d'une caverne située au pied du rocher et qui leur servait de retraite. Gonçalves ne poussa pas plus loin que cette *Camera dos Lobos*, la reconnaissance du littoral de l'île; il regagna ses navires au mouillage du Funchal, et ayant fait provision d'eau, de bois, de plantes, d'oiseaux, il reprit la route de Portugal, où il arriva à la fin d'août.

« Le roi le reçut avec distinction, et lui confia le commandement héréditaire de sa nouvelle découverte, où il retourna au mois de mai suivant, avec sa femme, son fils, et toute sa famille. Il debarqua au port des Anglais, ou de Robert O'Machin, dont le nom s'est un peu altéré dans celui de *Porto do Machico*, qui subsiste encore aujourd'hui; pour remplir le vœu de cet infortuné jeune homme, il jeta, à l'endroit même de son tom-

beau, les fondements d'une église dédiée au Sauveur. Puis il se rendit au Funchal, dont la baie offrait un mouillage meilleur, et commença d'y bâtir une ville, qui s'agrandit rapidement autour de l'église de Sainte-Catherine fondée par sa femme. L'infant dom Henri reçut plus tard (*), du roi dom Duarte son frère, la donation viagère de cette colonie, dont la juridiction spirituelle demeura attribuée à l'ordre du Christ. Jean Gonçalves Zarco fut lui-même en outre décoré du titre de comte *da Camera dos Lobos.* »

Tel est le récit de la découverte de Madère, consigné dans le rapport adressé au prince Henri par François Alcaforado, qui faisait partie de l'expédition de Jean Gonçalves, et publié par dom Francisco Manuel, qui se faisait honneur de descendre lui-même en ligne directe de Jean Gonçalves de Camera, et de posséder le principal majorat de la famille.

Colonisation portugaise.

Nous ne pouvons borner l'histoire des premiers temps de l'établissement des Portugais dans l'archipel de Madère, à cette relation, où il n'est parlé que de Jean Gonçalves, et où il semble que Porto-Santo, aussi bien que l'île principale tout entière, avec ses dépendances, n'aient eu d'autre découvreur portugais, ni d'autre colonisateur que ce même Jean Gonçalves, qui pourtant n'y fut que pour un tiers.

Nous avons déjà dit (**) comment Jean Gonçalves Zarco et Tristan Vaz Teixeira, embarqués ensemble pour une tentative vers le cap de Bojador, se trouvèrent emportés par la tempête loin de la côte qu'ils prolongeaient, et furent jetés à Porto-Santo, qui fut en effet pour eux un port de salut inespéré. Ceci ne put leur arriver qu'en 1419, puisqu'ils avaient accompagné l'infant dom Henri au secours de Sebthah assiégée, et que la flotte n'était rentrée en Portugal qu'au mois de décembre 1418.

Quand les deux aventuriers eurent rendu compte à l'infant de leur découverte inopinée, chacun, pour complaire au prince, offrit d'y aller fonder une colonie. Parmi ces gens empressés, le plus notable était un gentilhomme de la maison de l'infant dom Jean, nommé Barthélemi Perestrello, d'origine italienne (des Perestrelli de Plaisance); l'infant dom Henri agréa ses services, et lui adjoignit les deux découvreurs pour aller ensemble, sur trois bâtiments bien pourvus de toutes choses propres à la colonisation, s'établir dans cette terre nouvelle, dont le commandement héréditaire lui fut concédé. Perestrello emportait dans une cage une lapine pleine; elle mit bas pendant le voyage: ce fut pour l'expédition un bon augure, un motif de joie et d'espérance; malheureusement, lorsqu'on se fut établi à Porto-Santo, la fécondité des lapins se continua dans une telle proportion, que toutes les cultures en souffrirent, et que Perestrello lui-même, dit-on, revint découragé en Portugal.

Quant à ses deux compagnons, la prise de possession de Madère leur fut plus favorable; ce n'est point à l'un d'eux seulement, à Jean Gonçalves, qu'en fut faite une donation intégrale; l'île, au contraire, fut partagée entre les deux chevaliers, de manière à former deux capitainies d'étendue à peu près égale, séparées par une ligne courant du milieu de la face nord-ouest (entre la ponta do Pargo et la ponta de Tristam), au milieu de la face sud-est (entre la ponta de San-Lourenço et la ponta do Garajam). Celle

(*) Lettres données à Cintra le 26 septembre 1433.

(**) Voir ci-dessus, pp. 31, 32. Le Père Cordeyro mentionne une tradition d'après laquelle Porto-Santo, déjà connue des Français et des Castillans, aurait été révélée par ceux-ci aux Portugais. Que Porto-Santo fût déjà connue en France au quatorzième siècle, c'est un point incontestable dont fait foi la carte catalane de la bibliothèque du roi Charles V; et il est probable que cette île avait été signalée aux Portugais avant la rencontre fortuite de Jean Gonçalves et de Tristan Vaz, sans quoi il serait difficile d'expliquer comment la donation en aurait été faite à un autre qu'eux.

du nord, avec la ville de Machico pour chef-lieu, échut à Tristan Vaz; celle du sud, avec le Funchal pour capitale, forma le lot de Jean Gonçalves. Le groupe des trois îles Désertes, au sud-est de Madère, était une dépendance de la capitainie du Funchal.

Les historiens présentent ordinairement cette colonisation des îles comme ayant immédiatement suivi la première reconnaissance des Portugais; cependant, il résulte d'un document officiel qu'il n'en aurait point été ainsi. Dans un acte du 18 novembre 1460, par lequel l'infant dom Henri fit donation à l'ordre du Christ des revenus ecclésiastiques de ces colonies, ce prince déclare lui-même « qu'il avait commencé de coloniser « son île de Madère, il y avait alors « trente-cinq ans, de même que celle « de Porto-Santo, et ensuite la Dé- « serte (*). » Ce qui ne permet point de faire remonter plus haut que l'année 1425 l'établissement, en ces îles, de Jean Gonçalves, de Tristan Vaz, et de Barthélemi Perestrello.

L'infant dom Henri mourut cinq jours après la date de cet acte, et, le 3 décembre suivant, le roi Alphonse V faisait à son frère l'infant dom Ferdinand donation de la seigneurie des îles, qu'avait possédée leur oncle de glorieuse mémoire : Madère, Porto-Santo, et la Déserte s'y trouvaient désignées en première ligne.

Gouvernement des capitaines donataires.

Quant aux capitaines donataires qui possédaient spécialement chacune de ces îles, ils transmirent héréditairement à leur postérité le commandement particulier dont ils étaient investis : le père Cordeyro a donné sur chaque famille des détails, qu'il nous suffit de résumer ici en quelques mots.

Commençons par ceux de Porto-Santo : Barthélemi Perestrello avait eu, de Béatrix Furtado de Mendoça sa première femme, une fille, Iseult, qui fut mariée à Pedro Correa, capitaine donataire de l'île Gracieuse des Açores; et de sa seconde femme Isabelle Moniz, il laissa un fils, appelé Barthélemi comme son père, et une fille, Philippe Moniz Perestrello, qui fut l'épouse de Christophe Colomb, alors qu'il courait l'Océan, rêvant longtemps à l'avance la découverte d'un nouveau monde: et c'est à Porto-Santo que vit le jour leur premier-né, Diego Colomb, celui-là même pour qui l'immortel découvreur alla mendier un peu de pain au couvent de la Rabida.... Le vieux Perestrello était mort avant que son fils fût sorti de l'enfance; et sa veuve, pressée de quitter Porto-Santo, prit le parti de vendre sa capitainie à Pedro Correa; mais le jeune Barthélemi, devenu majeur, fit révoquer cette vente, et reprit lui-même la capitainie de Porto-Santo; il épousa Guiomar Teixeira, la fille de Tristan Vaz, capitaine donataire de Machico et ancien compagnon de son père; leur fils porta le nom de Barthélemi, et eut à son tour un fils, appelé Garcie, qui fut orphelin de bonne heure, et succéda directement à son aïeul; Garcie eut lui-même pour successeur son fils aîné Diogo Soarez Perestrello, et celui-ci fut remplacé par son fils aîné appelé aussi Diogo, lequel défendit vigoureusement son île, dit-on, contre des corsaires français qui vinrent la piller trois fois. Bien qu'à la réunion du Portugal à l'Espagne, sous Philippe II, le gouvernement des îles portugaises subît une nouvelle organisation, Porto-Santo demeura sous l'autorité de ses commandants, de la famille des Perestrellos. En 1797 seulement apparaissent des gouverneurs, dont le premier portait le nom de Figueroa, sous les ordres du capitaine général de Madère.

Dans cette dernière île, la capitainie du Funchal avait été transmise héréditairement du premier donataire Jean Gonçalves, à son fils aîné Jean II, qui mourut en 1501, après un gouver-

(*) « Comecei de povorar a minha ilha « da Madeira, havera hora 35 annos; e « isso mesmo a do Porto-Santo; e deshi « proseguindo a Dezerta. »

nement de trente-quatre années consécutives; de Simon le Magnifique, fils de ce dernier, elle passa à un troisième Jean, puis à un autre Simon, qui fut confirmé en 1537 par le roi Jean III de Portugal, et reçut en 1576, du roi Sébastien, le titre de comte da Calheta. Pendant son gouvernement arrivèrent, au commencement d'octobre 1566, trois navires français montés par des luthériens, qui débarquèrent un millier d'hommes, s'emparèrent du Funchal, le pillèrent pendant quinze jours, et reprirent ensuite la mer. Il fut remplacé en 1582 par son fils Jean Gonçalves, bientôt emporté par la peste; celui-ci laissait pour héritier un enfant appelé Simon comme son aïeul; mais Philippe II d'Espagne envoya aussitôt un commandant civil, puis un commandant militaire, et bientôt après réunit cette capitainie à celle du Machico sous les ordres d'un seul gouverneur de son choix.

Au Machico s'étaient succédé d'abord de père en fils trois capitaines donataires du nom de Tristan; Diogo Teixeira, fils du dernier, était mort en 1540 sans postérité masculine. Alors le roi Jean III avait investi de cette capitainie Antonio da Silveyra, qui fut autorisé à en faire cession, en 1549, à Alphonse de Portugal comte de Vimioso, et celui-ci la laissa à son fils le comte dom Francisco, tué dans un combat devant l'île Saint-Michel des Açores. Philippe II alors conféra à Tristan Vaz de Veyga, parent à la fois des Teixeiras du Machico et des Cameras du Funchal, le titre de gouverneur de Madère, laissant aux comtes de Vimioso le domaine utile seulement de l'ancienne capitainie du Machico.

A dater de 1635, ces gouverneurs furent décorés du titre de capitaines généraux, qu'ils ont conservé jusqu'à ces derniers temps; trois fois sur leur longue liste figure encore le nom historique de Camera, une fois même avec les prénoms de Jean Gonçalves, qui furent ceux du premier explorateur portugais.

Confondu dans le nombre des provinces du Portugal, dont il a désormais constamment suivi les vicissitudes, l'archipel de Madère n'a plus d'histoire propre; et l'espèce d'individualité qu'avait pu lui conserver le gouvernement seigneurial de ses anciens capitaines est depuis longtemps effacée.

§ IV.

ARCHIPEL DES CANARIES.

I. DESCRIPTION (*).

1° LE SOL.

Vue générale des Canaries: situation, aspect, formes orographiques.

L'archipel des Canaries est situé sur la côte nord-ouest de l'Afrique septentrionale, au large des rivages les plus méridionaux de l'empire de Maroc, et à 60 milles du cap de Bojador, entre les 27° 37′ et 29° 30′ de latitude nord. Il se compose de sept îles et de quelques îlots, ainsi disposés en marchant de l'est à l'ouest: Lancelote et Fortaventure, avec les petites îles Graciosa, Allegranza, Santa-Clara, et Lobos; Canarie, Ténérife et Gomère, Palma et l'île de Fer. Elles forment pour ainsi dire trois groupes, un à l'est composé des deux premières, un au centre comprenant les trois suivantes, et un à l'ouest, composé des deux dernières. C'est l'ordre que nous suivrons ultérieurement pour les décrire.

La surface des Canaries, dans leur

(*) Cette description des Canaries est l'œuvre presque exclusive de MM. Saint-Germain Leduc et Gabriel de Garat, dont le travail a été revu par M. Oscar Mac Carthy. Leurs principaux guides ont été les trois ouvrages qu'on peut appeler fondamentaux, de Georges Glas, de M. Léopold de Buch, et de MM. Berthelot et Webb.

ensemble, peut être évaluée à environ 2 500 milles ou 275 lieues carrées géographiques; quant aux contours, les cartes les plus récentes laissent encore beaucoup à désirer. L'aspect général des rivages est aride, abrupt, et la mer qui s'y brise, presque toujours forte et mauvaise. Sur la bande orientale principalement, ces îles semblent avoir des côtes de fer, qui s'enfoncent si brusquement à pic dans les flots, que les poissons ne peuvent même y déposer leur frai et que la pêche y est presque nulle. Presque partout le littoral escarpé ne présente que des rochers, des blocs de lave incessamment battus par les vagues; nulle verdure, nulle végétation, nulle plage hospitalière ne vient rompre la monotonie de ce triste spectacle. Cet aspect contraste singulièrement avec le nom d'*Iles Fortunées* que les Canaries ont longtemps porté, et le voyageur qui passe devant elles sans s'y arrêter, serait tenté de prendre pour une fiction beaucoup trop poétique, le printemps éternel, le ciel clément et la fertilité, si souvent vantés, de ces contrées.

Ténérife présente à l'œil du navigateur étonné un cirque immense et régulier dans ses contours; son rivage, hérissé de hautes falaises et d'escarpements formidables, laisse voir, au débouché des vallées côtières, de profondes anfractuosités; du centre de l'île s'élève un pic gigantesque dont le sommet pyramidal apparaît à plus de 45 lieues en mer au-dessus des nuages.

A Canarie, à Palma, à Gomère, à l'île de Fer, comme à Ténérife, une ceinture de lave défend les abords; leurs escarpements se dressent du sein des eaux et laissent voir de toutes parts leurs murs de basalte, bordés d'une grève étroite, et garnis sur les assises de plantes grasses ou salines.

Le système orographique des Canaries présente un des spectacles les plus curieux et les plus intéressants du globe; il est le plus complet exemple de la forme primitive sous laquelle les îles basaltiques ont dû sortir du sein des eaux. C'est une enceinte continue de collines et de montagnes volcaniques qui s'élève circulairement des rivages de chacune de ces îles, autour d'un cratère principal qui leur sert d'axe. Mais il paraît certain que ces principaux cratères n'ont aujourd'hui aucune communication avec les feux intérieurs de la terre. La plupart cependant sont profondément excavés en forme de cône renversé ou d'entonnoir. Mais les révolutions qui ont amené le bouleversement de ces contrées se perdent presque toutes dans la nuit des temps. Le centre de ces abîmes, les intervalles qui séparent les montagnes et les plateaux dont sont couronnées quelques-unes de leurs cimes, forment ces vallées si renommées par la fécondité de leur sol et la beauté de leur climat. Protégées par les montagnes contre les ravages des vents du désert de l'Afrique, échauffées par les rayons concentrés du soleil, arrosées par les eaux qui descendent des montagnes et les vapeurs permanentes qui flottent sur leurs sommets, ces plaines fertiles donnent en effet, presque sans culture, jusqu'à trois récoltes par an.

Ce serait inutilement abuser de l'attention du lecteur que de vouloir énumérer les innombrables montagnes qui hérissent les Canaries; nous indiquerons seulement le point culminant de chacune d'elles. Ces îles, qui par leur élévation se distinguent en mer à une distance énorme, ont entre elles une hauteur relative très-inégale : la cime du pic de *Teyde* (plus vulgairement connu sous le nom de *pic de Ténérife*) atteint 3 710 mètres au-dessus du niveau de la mer; le point culminant de Palma n'atteint que 2 366 mètres; les plus hautes cimes de la grande Canarie n'arrivent qu'à 1 898; le point le plus élevé de Lancelote à 576; les plus hautes montagnes de Fortaventure ont à peine 487 mètres d'élévation.

La masse immense du pic de Ténérife mérite cependant une mention particulière. Il occupe le milieu d'un cirque gigantesque de montagnes. Sa

cime présente, en s'élevant, trois pointes distinctes qui partent d'une base commune, assez semblables aux racines d'une dent molaire : la principale, nommée *le Piton* ou, vulgairement dans le pays, *Pan de Azucar* (pain de sucre), est élevée de 3 710 mètres au dessus de l'Océan.

Les voyageurs qui veulent visiter ce pic, doivent partir de l'*Orotava ;* c'est le point d'où l'on parvient avec le moins de peine au plus court chemin qui conduit à son sommet. Il est indispensable, en outre, de choisir la saison ; car, pendant l'hiver, les neiges, qui prennent promptement la consistance de glace, rendent la montagne inaccessible. En quittant *Orotava,* on gravit d'abord le *Monte Verde*, qui doit son nom à la riche végétation dont il est, ou plutôt dont il était revêtu. Une magnifique forêt de pins, dont quelques-uns étaient devenus historiques parmi les voyageurs, couvraient jadis cette montagne ; mais la violence des vents ou des torrents, et plus encore l'esprit dévastateur des habitants du pays, l'ont entièrement detruite ; et, dès qu'il a dit adieu au dernier châtaignier d'*Orotava,* le voyageur, dans cette pénible ascension, ne rencontre plus un seul arbre, un seul objet, qui puisse rappeler à sa mémoire le chemin parcouru. En quittant le *Monte Verde*, on traverse le petit défilé de *Portillo ,* à l'extrémité duquel on voit tout à coup surgir le *pic de Ténérife ;* il apparaît au loin comme une immense pyramide. Ses flancs sont sillonnés de torrents de lave, qui tranchent sur les nappes blanches et ponceuses dont il est revêtu.

Sur ces immenses blocs de ponce, que les exhalaisons sulfureuses ont rendus plus éclatants qu'un champ de neige, la vue de l'homme est impuissante à mesurer la dimension et l'espace. Ce qui paraissait de loin un fragment devient tout à coup un rocher ; des collines, petites en apparence, s'agrandissent et deviennent de grands cônes, sans que l'œil ait pu apprécier la distance qu'il a fallu franchir pour s'approcher d'elles ; à peine s'aperçoit-on qu'il faut trois longues heures pour traverser ce plan incliné.

Constitution géognostique, phénomènes volcaniques.

La nature du sol des Canaries est essentiellement volcanique. Travaillé de fond en comble par des bouleversements dont la mémoire est perdue, il présente une succession accidentée de montagnes et de plaines, de cratères éteints et de vallées fertiles encaissées dans le fond de leurs gouffres.

Quelques savants géologues ont attribué l'existence de ces îles à un soulèvement isolé qui se serait longtemps concentré avant d'acquérir l'intensité suffisante pour vaincre la résistance que les masses supérieures opposaient à son action. Brisant alors les couches de basalte et de conglomérats qui se trouvaient au fond de la mer, cette force les aurait soulevées jusqu'à la surface des eaux, sous la forme d'immenses cratères, sans que, pour cela, l'action de ces matières eût été assez puissante pour entretenir des foyers d'éruption. Dans ce système, il n'existerait qu'un seul volcan aux Canaries, celui du pic de Teyde, qui expliquerait tous les phénomènes orographiques groupés autour de lui.

Mais la disposition de ces îles d'orient en occident, le prolongement uniforme de leurs montagnes dans la même direction, et enfin leur proximité du continent, nous portent à les regarder simplement comme un chaînon détaché violemment du grand système de montagnes de l'Afrique septentrionale.

Ce serait cependant aller trop loin que de prétendre rattacher à un ensemble unique toutes ces îles, et les considérer comme les débris d'un seul continent bouleversé et fractionné par les actions volcaniques. Prise isolément, chacune de ces îles est complète, déterminée, et présente à son centre un cratère de soulèvement d'une étendue considérable, sur les flancs duquel se relèvent de toutes parts des couches basaltiques.

Le tuf, l'argile blanche calcaire, le trachyte, et les conglomérats où l'on retrouve une grande quantité de coquillages marins, composent les couches supérieures du sol. Cette surface est fréquemment recouverte ou traversée par d'immenses torrents de laves refroidies et d'obsidienne sulfureuse et porphyrique. Le ton général de ces terrains calcinés est d'un rouge brun passant au noir, parsemé de rapilles de scories, et mêlé parfois de teintes d'émail qui étincellent sous les rayons du soleil. En quittant les premiers plateaux, pour s'avancer vers les hautes régions, il est facile de constater la transition des basaltes aux trachytes. Leurs masses noires commencent à se mêler d'abord avec des cristaux de feldspath; les roches deviennent de plus en plus grisâtres, et sont entrecoupées de tuf vert ou bigarré qui décèle les trachytes, sur lesquels les basaltes reposent. Des blocs de différentes grandeurs, que les volcans ont évidemment rejetés, sont épars dans les plaines et sur le versant des montagnes; plusieurs paraissent appartenir aux vrais granits et contiennent du feldspath blanc, quelque peu de quartz, de l'amphibole et du mica noir à reflets; d'autres semblent des fragments de gneiss gris, des diorites granitoïdes compactes, à feldspath grenu; enfin, il y en a qui constituent un agrégat de riacaolithes dont les cristaux se croisent dans tous les sens. Toutes ces portions de terrains sont visiblement altérées par le feu.

Pour donner en nous résumant une idée complète des diverses modifications qu'affectent les terrains basaltiques, soit dans leurs éléments constitutifs, soit dans leurs superpositions relatives, voici les coupes générales du littoral de l'île en suivant les couches de bas en haut :

1° Conglomérat basaltique;
2° Basalte solide;
3° Banc de basalte scoriforme en plusieurs couches;
4° Gros blocs de basalte peu cohérent;
5° Banc d'argile rouge-brique.

Voici encore une autre coupe, prise sur les berges escarpées du contre-fort de *Tigayga* à Ténérife, en prenant les couches de haut en bas :

1° Forte couche de conglomérat basaltique;
2° Tuf basaltique;
3° Basalte très-compacte;
4° Tuf ponceux;
5° Conglomérat;
6° Basalte compacte;
7° Tuf ponceux;
8° Conglomérat;
9° Basalte avec soufflures et cavités.

Les phénomènes volcaniques dont les Canaries ont été le théâtre, sont la plupart très-remarquables; il en est qui méritent une attention toute particulière, ce sont ceux de l'île de Ténérife, qui d'ailleurs ont été étudiés avec le plus de soin.

Le cratère qui occupe le sommet du pic de Ténérife n'est plus aujourd'hui qu'une solfatare de forme elliptique; la chaleur que l'on éprouve sur ses bords est si forte qu'il est presque impossible d'y séjourner, et le sol est tellement amolli par les actions volcaniques qu'il faut apporter beaucoup de circonspection pour ne s'y point enfoncer; l'odeur sulfureuse y est également insupportable.

Nous n'avons parlé que du *Teyde*, mais en partant du cirque pour gravir jusqu'au point culminant de l'île, on compte sur cet énorme massif central quatre cratères bien distincts, d'abord le cirque lui-même qui n'est qu'un cratère primordial et gigantesque, puis *la Caldéra* (la Chaudière), *la Rambleta*, et enfin *le Piton* qui les couronne. Bien qu'un dégagement continuel de vapeurs ardentes atteste encore l'état d'incandescence de ces cratères, un examen attentif porte à penser qu'ils ont épuisé leurs forces. Les torrents de lave, sortis jadis de ces bouches, ont débordé sur les vallées et sont d'une date et d'une nature différentes entre elles.

Les écrivains de l'antiquité qui ont parlé des *îles Fortunées*, ne paraissent pas même s'être doutés de l'existence

d'un volcan; il est probable que dans cette période le *Teyde* était en repos. Dans le cours de 1393, une expédition composée d'aventuriers andalous et biscayens, n'osa aborder à Ténérife à cause des flammes et de la fumée que l'on apercevait au loin; ce renseignement est le plus ancien qui nous soit parvenu sur l'éruption des Canaries. En 1444, le pic de *Teyde* semblable à l'*Etna* vomissait des flammes sans interruption. En 1492, Colomb, qui se trouvait en vue de Ténérife, y aperçut, dit-il, la chaîne des montagnes de l'île tout en feu.

Mais la plus terrible catastrophe qui ait ravagé ces contrées date de 1704. Dans la nuit de Noël de cette année, la terre commença de trembler avec une telle violence que l'on compta jusqu'à vingt-neuf secousses avant que parût le jour. Depuis ce fatal moment jusqu'au milieu de l'année 1706, les éruptions du volcan et les tremblements de la terre se succédèrent avec intermittence, et chaque fois avec des conséquences plus terribles et des caractères plus épouvantables. Le 2 février 1705, jour de la Purification, vers la brune, l'éruption surprit tout à coup la population de l'île accourue tout entière aux fêtes religieuses. Aux premières explosions des bruits souterrains, l'île entière, et principalement la ville d'*Orotava*, furent saisies d'effroi : chacun fuyait en désordre au milieu des cris de désolation; les maisons furent abandonnées sans que personne, même les voleurs, trouvât le courage d'y rentrer; les vases, les reliques, les ornements sacrés, furent transportés sur le rivage, le saint sacrement fut placé sur un autel en plein champ sous la voûte du ciel; les prêtres absolvaient en masse la foule éperdue. Dès le début de cette catastrophe, l'évêque était mort de frayeur dans une chaumière.

L'éruption du 5 mai 1706, qui fut la dernière, ne jeta pas moins d'horreur et de désolation à *Garachico*. Au lever du soleil, le pic apparut couvert d'une vapeur rouge et effrayante, l'air était embrasé, une odeur de soufre suffoquait les habitants et les animaux épouvantés, et les eaux de la mer étaient surmontées de vapeurs semblables à celles qu'exhalent les chaudières bouillantes. Un torrent de lave incendia l'église principale et plusieurs maisons de la ville. Vers 9 heures du soir, une autre coulée se fit jour à travers les rues jusqu'aux escarpements du littoral. Cet horrible débordement fit retirer la mer du rivage et combla le port. Des rochers entiers calcinés furent ensevelis sous cette inondation de feu, et de toute la ville le désastre ne laissa debout que quelques maisons désertes au milieu d'un désert de cendres.

L'éruption de *Chaorra*, dans la nuit du 9 juin 1798, fut moins violente, mais se présenta dans des caractères identiques.

Climat; phénomènes météorologiques; eaux.

Ce n'est pas sans raison qu'on a vanté le printemps perpétuel des Canaries : la température moyenne du mois le plus froid de l'année dans cet archipel, surpasse celle de toute l'année dans les parties méridionales de l'Italie; mais la condensation des vapeurs aqueuses qui flottent sur les montagnes, adoucissant les ardeurs du soleil tropical, il n'existe peut-être aucune région du globe dont le climat soit aussi constamment clément et doux.

L'hiver est presque nul sur la côte, et dure peu dans les stations supérieures. Sur le littoral, le thermomètre monte de 26° à 31° de l'échelle centigrade dans le mois d'octobre, qui est le plus chaud, et se soutient entre 16° et 19° dans le mois de janvier, qui est le plus froid. L'intensité de chaleur que nous venons d'indiquer se maintient depuis le niveau de la mer jusqu'à 1 500 pieds au-dessus, sans variation très-sensible ; de cette altitude jusqu'à 4 000 pieds, le thermomètre s'abaisse de 2° à 8°; enfin, depuis 4 000 pieds jusqu'aux plus hauts sommets de l'archipel, où l'atmos-

phère est dégagée des vapeurs de la région inférieure, la température diminue dans la proportion de 9° à 17° et 18° comparativement à la température de la côte. Nous ferons toutefois observer que ces chiffres ne sont pas rigoureusement absolus, et que les trois séries de température sont subordonnées, non-seulement aux limites que nous avons fixées, mais encore à l'exposition ou à l'abri des vents généraux.

Les îles Canaries ne sont pas arrosées par ces grandes pluies des tropiques qui, selon l'expression pittoresque des marins, suivent et boivent le soleil; la température de l'automne n'y est pas encore assez basse pour condenser les vapeurs atmosphériques; il en résulte que sous ce climat, les pluies commencent plus tard qu'en Espagne, en Italie, et surtout qu'en France et en Allemagne. Il est rare qu'elles commencent avant la fin de novembre et se prolongent plus de deux mois.

Dans la partie méridionale des îles, principalement dans les contrées maritimes, les pluies sont beaucoup plus rares, et la sécheresse que supportent souvent pendant plusieurs années les districts de cette bande, oblige une partie de la population à émigrer vers des contrées plus fertiles; les îles de *Lancelote* et de *Fortaventure* sont principalement exposées aux inconvénients de cette sécheresse. L'été des Canaries rapproche alors ce climat de celui des régions tropicales, de telle sorte que les zones torride et tempérée paraissent se mêler dans ces latitudes. Les vents d'est et de sud-est sont les plus terribles fléaux de ces îles : nés sous le ciel embrasé de la zone torride, au milieu des déserts brûlants de l'Afrique, ils sont chargés d'une chaleur que le trajet même de la mer ne peut tempérer; ces insupportables ardeurs sont peu de chose encore, comparées aux maladies contagieuses que ces vents apportent : des nuages de sauterelles dévastatrices les accompagnent d'ordinaire, et la végétation n'a pas moins à souffrir que les hommes; la terre est aussitôt desséchée, l'herbe jaunit, les arbres perdent leur verdure, les moissons sont dévorées dans leur germe par ces redoutables insectes. Les annales canariennes sont remplies du récit de ces catastrophes : en 1704, notamment, la chaleur fut excessive; les animaux expiraient; les meubles, les portes, les fenêtres, presque toujours construits en sapin, transsudaient leur résine; le judicieux Viera ajoute même, sans garantir le fait, qu'un village s'incendia spontanément.

Dans ces températures extraordinaires, le thermomètre monte à l'ombre à 34°, et dépasse 46° au soleil.

Si les végétaux ont à redouter les excès de la chaleur, ils sont du moins presque toujours à l'abri de ceux du froid. Les gelées sont en effet fort rares en ce pays, et l'hiver n'empiète jamais sur les autres saisons.

D'avril en octobre, le vent nord-est des tropiques souffle sans interruption, avec une constance telle, qu'il rend toute communication impossible, même dans l'archipel, entre le nord-est et le sud-ouest.

Les observations barométriques conduisent à supposer que l'air est singulièrement accumulé sur les Canaries; la pression atmosphérique paraît surtout plus forte en été. Dans presque toutes les latitudes, la température de l'atmosphère surpasse la température du sol : la moyenne est pour la première d'environ 17° Réaumur, pour le second d'environ 14°.

Les eaux sont en général peu abondantes dans cet archipel; et même, dans plusieurs localités importantes, les habitants sont obligés de recourir à leur industrie ou aux moyens factices que la nature leur a ménagés contre cette privation. Tantôt ils recueillent les eaux du ciel dans des citernes, tantôt ils creusent des réservoirs aux pieds des nopals et des agaves, dont les larges feuilles ont la forme de gouttières; les vapeurs humides de l'atmosphère, condensées en gelée blanche sur ces feuilles, se fondent sous les rayons du soleil, et remplissent ces réservoirs, qui dans plusieurs villes sont placés sous la sauvegarde publique.

Les sources chargées d'acide carbonique sont fréquemment voisines de celles d'eau douce; la différence de leur température varie entre 5 et 6 degrés.

Les Canaries présentent ce fait particulier, que les sources d'eaux chaudes y sont aussi rares qu'elles sont fréquentes dans les Açores. Dans l'île de *Palma*, il en existe une d'une chaleur remarquable; mais elle est presque constamment cachée par les eaux de la mer, et on ne peut l'observer que dans les marées très-basses.

Ce fait, joint à beaucoup d'autres observations, tendrait à faire présumer qu'un certain nombre de sources chaudes latentes existent dans cet archipel, mais qu'elles se rendent à la mer à des profondeurs qui échappent aux investigations de la science.

Végétation: Flore naturelle; plantes exotiques.

Ainsi qu'on le remarque dans tous les pays de montagnes et de plateaux, la végétation des Canaries se divise en un certain nombre de zones, comme la température en un certain nombre de degrés: la démarcation est même assez sensible aux Canaries, pour que l'existence de certains végétaux s'arrête exactement à une altitude donnée, de telle sorte qu'un voyageur suffisamment instruit des conditions botaniques de ces contrées, pourrait reconnaître à la seule inspection de la végétation qui l'entourerait, la hauteur à laquelle il serait placé au-dessus du niveau de la mer.

Les voyageurs et les savants illustres qui nous ont précédés dans l'étude de ces contrées, nous paraissent avoir, par des observations peut-être bien minutieuses, reconnu l'existence d'un nombre de zones de végétation trop multipliées pour pouvoir être nettement caractérisées.

Dans un pays aussi accidenté, où l'agriculture met à profit les moindres avantages du terrain, jusque sur les plateaux supérieurs, il serait difficile de préciser nettement la limite de la culture européenne; mais la botanique de ces îles est trop intéressante pour que nous ne donnions pas ici leur division en trois climats, correspondant à trois zones ainsi déterminées.

PREMIER CLIMAT (zone inférieure.)

Limite. — Au nord 500 mètres, au sud 800 mètres au-dessus du niveau de la mer.

Température. — La moyenne entre 31° de chaleur au maximum, et 17° au minimum; ciel presque toujours sans nuage; quelques averses de novembre à janvier.

Productions. — Espèces dominantes: toutes les euphorbes. — Espèces éparses: chrysanthèmes, héliotropes, lotus, réséda, aloès. — Végétaux naturalisés: palmiers, nopals, figuiers, bananiers, mûriers, orangers.

DEUXIÈME CLIMAT (zone intermédiaire.)

Limite. — De 500 à 1 600 mètres d'altitude.

Température. — Humide au nord, chaude et sèche au sud-ouest.

Productions. — Espèces dominantes: tous les lauriers. — Espèces éparses: géraniums, convolvulus, myosotis. — Végétaux naturalisés: châtaigniers, chênes. — Région des bruyères: cistes, mousses et fougères.

TROISIÈME CLIMAT (zone supérieure.)

Limite. — De 1 600 mètres jusqu'à la cime du pic ou 3 710 mètres.

Température. — Chaude et sèche pendant le jour, souvent humide pendant la nuit.

Productions. — Région des pins. Espèce unique: pins des Canaries. — Région des plantes alpines: cytises prolifères, chrysanthèmes, etc.

Les côtes occidentales sont richement couvertes par des forêts de lauriers et de pins suivant la hauteur.

Dans les vallées côtières, la main de l'homme a changé la physionomie du pays, et lui a imprimé les caractères les plus opposés. A côté de l'agreste campagne d'Europe, avec ses

vergers d'arbres fruitiers, ses vignobles, ses labours, on retrouve les larges sites des tropiques avec leur verdure foncée et leur végétation puissante, les oasis du désert avec leurs palmiers et leurs sources. Les euphorbes régnicoles et les autres plantes leurs compagnes, les orangers, les citronniers, les pêchers, et une foule d'autres plantes exotiques successivement naturalisées dans ces climats, confondent leurs feuillages étrangers avec celui des dragonniers, des arbousiers et des lauriers des forêts primitives.

Sur le versant des falaises, la végétation a gardé les formes africaines: elle se distingue par des troncs nus et tortueux, des feuilles charnues d'un vert pâle et bleuâtre. L'euphorbe des Canaries, aux tiges droites et anguleuses, domine dans les buissons, entrelacé au rubia.

Pour résumer le plus brièvement possible l'étude botanique de ces contrées, nous la partagerons en deux divisions bien distinctes, la végétation naturelle et la végétation exotique.

La végétation naturelle est toute empreinte des caractères tropicaux; elle se compose, principalement sur les côtes, de plantes grasses et salines; dans les villes, de fougères et de joubarbes pariétaires, qui poussent avec une vigueur inouïe sur les murs et sur les toits des édifices. On ne voit en Europe rien de semblable, pour le port et l'éclat des fleurs, à ces espèces, qui dominent aux Canaries toutes les plantes urbaines. Dans les ravins, la végétation se distingue de celle des vallées côtières, par plus de vigueur et de variétés. Il n'est pas rare de rencontrer sur leurs parois de basalte des plantes qui, infiltrant leurs racines dans les moindres fissures, s'étendent, comme un magnifique manteau, jusqu'à des hauteurs de six ou huit cents pieds. Nous citerons dans ces familles, le *salix canariensis*, aux chatons roses; le *solanum nava*, aux tiges volubiles; le *poterium caudatum*, aux rameaux panachés. Dans les régions némorales, le laurier, l'arbousier, l'olivier, entremêlés à des bruyères arborescentes, parmi lesquelles nous citerons le *convolvulus* des Canaries dont les lianes s'élancent jusqu'au sommet des plus grands arbres, et les géranions si remarquables par l'éclat de leur couleur.

A l'aspect majestueux de ces impénétrables forêts, le voyageur ne peut se défendre d'un sentiment d'admiration, qui s'augmente encore lorsque, à travers les accidents du terrain, son œil découvre, sous un soleil radieux, les vallées de la côte, la mer et son immense horizon. Nulle expression ne saurait peindre un semblable tableau.

Dans la troisième zone, qui comprend les sommets les plus élevés, la végétation présente nécessairement des caractères particuliers. Ce sont d'abord le *cytise prolifère*, puis les *adénocarpes*. Ces cytises, que les habitants appellent *retamas*, croissent de préférence sur les tufs volcaniques.

Les anciens torrents de laves nourrissent plusieurs espèces solitaires, et notamment une violette qui brave l'aridité du sol et la sécheresse de l'air à une hauteur plus grande qu'aucune autre plante sur aucune autre montagne du globe.

Beaucoup d'espèces, et notamment les genévriers, et un arbre d'un bois précieux et odorant, l'oxycédrus, qui formaient autrefois des forêts entières de l'archipel, ont presque entièrement disparu, brûlées par les ardeurs du soleil ou détruites par la cognée des paysans. Le pin est resté très-abondant.

Le vin, l'huile, l'orge, le blé et généralement les céréales, la résine, les arbres fruitiers d'Europe, mêlés à ceux des tropiques, sont les principales productions du sol qui servent aux besoins et au commerce des habitants.

Avant que la culture de la canne à sucre, aux Antilles, fît à celle des Canaries une concurrence assez désastreuse pour la forcer à disparaître, cette plante réussissait admirablement dans l'archipel.

Il n'en est pas de même de la pomme

de terre, dont la culture, bien souvent tentée, est à peine aujourd'hui pratiquée sur quelques points.

Animaux.

Il y aurait sans doute intérêt, dans une revue succincte du règne animal aux Canaries, de distinguer aussi la faune indigène de la faune simplement naturalisée. Mais que savons-nous des hôtes primitifs de ces forêts, de ces plages ? à peine nous est-il permis de constater l'antériorité relative d'habitat de quelques espèces, le chien, la chèvre, certains grands lézards.

On compte un grand nombre de chiens dans les Canaries ; on a même pensé que leur nom pouvait avoir servi d'étymologie à celui de ces îles : du moins est-il certain qu'il en fut ramené à Juba deux de très-forte taille.

La chèvre est l'animal le plus précieux de ces îles. Son lait, sa chair, sa peau, servent à la nourriture et aux vêtements des habitants ; elle est en outre très-commune, et remarquable par son élégance et sa légèreté, qui la rapprochent plutôt de nos gazelles et de nos daims que de nos chèvres d'Europe.

Parmi les mammifères, tous les animaux domestiques d'Europe se sont naturalisés facilement dans l'Archipel. La brebis et tous les lanifères sont de qualités inférieures et généralement négligés. Les ânes, à peine importés d'Europe, se multiplièrent avec une telle fécondité, qu'ils passèrent à l'état sauvage, et que, vers le milieu du quinzième siècle, les habitants se virent contraints à leur donner la chasse. Le chameau s'est acclimaté avec succès.

Parmi les oiseaux de proie, nous avons à citer les éperviers, les crécerelles, le vautour. L'outarde, le faisan, les ramiers, la perdrix rouge, dont la chair est exquise, et qui offre une variété toute différente de nos perdrix d'Europe, approvisionnent les marchés. Le merle, le chardonneret, la linotte, le verdier, les mésanges, les lavandières jaunes et grises, et surtout le serin, font l'ornement des campagnes. Ce dernier petit oiseau, aujourd'hui fort recherché et fort commun en Europe, y porte encore vulgairement le nom de canari.

Nous terminerons la courte nomenclature de la zoologie de cet archipel, fort peu riche sous ce rapport, par un mot sur les abeilles, dont le miel est une branche de commerce pour les habitants. Celles de Ténérife sont surtout en grande réputation ; dès le mois de mai, les habitants des villages voisins du pic de Teyde montent sur le volcan avec leurs ruches d'abeilles, formées par le tronc creux d'un dragonier ; ils les déposent dans les fissures des rochers. Des millions d'abeilles se dispersent alors sur les larges et belles fleurs odorantes des rétamas. On fait, par été, deux récoltes de leur miel en quantité si considérable, que jamais ni les coteaux d'Hybla, ni l'Hymète, ni Chamouni, n'ont produit ce que les abeilles des Canaries fabriquent sous ce climat, et avec cette nourriture. Il est à regretter que, quoi qu'on en ait pu dire, il ait été jusqu'ici impossible de naturaliser en Europe la culture des rétamas.

Topographie particulière des îles.

LANCELOTE ET SES ANNEXES.

Lancelote est située entre les 29° 15′ et 28° 51, de latitude nord, et les 16° 20′ et 15° 45′ de longitude ouest. Cette île, de forme irrégulière, a 28 milles 1/2 de longueur sur 5 à 14 de large. Quelques auteurs ont voulu faire dériver son nom, qui affecte souvent la forme *Lancerotte*, des deux mots espagnols *lanza rotta* (lance rompue), en mémoire des premiers exploits qui signalèrent l'arrivée des Européens. Mais au lieu de cette étymologie puérile, l'histoire nous en a fourni une plus certaine, en nous montrant le génois *Lancelot Maloisel* comme le premier Européen qui s'y soit établi, ainsi que nous avons déjà eu occasion de le constater. Les indigènes lui conservaient celui de *Tithe roygatra.*

Teguise, résidence principale de l'ancienne et orgueilleuse noblesse qui descend des conquérants, est le chef-lieu de cette île; elle est située au centre, et compte environ 4 400 habitants; mais elle a une redoutable rivale dans la nouvelle ville d'*Arecife*, et voit chaque jour décroître son ancienne prospérité.

Arecife possède un des mouillages les plus sûrs de l'archipel; il s'y fait un grand commerce de soude, qui donne à ce port une activité de plus en plus considérable. Malheureusement les sables vaseux qui l'encombrent, n'en permettent pas l'entrée aux navires d'un fort tonnage, et la plupart des bâtiments étrangers sont contraints de jeter l'ancre au *porto de Naos*, de moindre importance; plusieurs îlots barrent ces deux mouillages et les défendent contre les vents du sud.

Il ne reste à *San Marcial de Rubicon*, siége autrefois de l'évêché des Canaries, que le souvenir de son ancienne importance. *Haria*, qui a 2 000 habitants, est située au milieu d'un vallon dans une véritable oasis. Après les villes que nous venons de citer *la Vegeta*, *San Bartolomeo*, *Tias*, *Tinajo* et *Yaiza* sont les principaux centres de population, sans que cependant aucune de ces bourgades renferme plus de 1 800 habitants.

Presque contiguës à Lancelote, et formant un prolongement de sa pointe nord, les petites îles de Graciosa, Santa Clara, et Alegranza, auxquelles on doit ajouter encore les deux rochers appelés *Roque del Oeste* et *Roque del Este*, peuvent être considérées comme une annexe naturelle de la grande île contre laquelle elles semblent se presser.

Alegranza, déjà inscrite sous ce nom dans les cartes du quatorzième siècle, et appelée Joyeuse dans la chronique de la conquête de Béthencourt, paraît répondre à l'*Aprositos* ou inaccessible de l'antiquité classique; elle est en effet haute et rocheuse, aride, inhabitée; elle n'est visitée que pour la récolte de l'orseille.

Graciosa, séparée de Lancelote par un canal si étroit qu'il a reçu le simple nom de Rio, est aussi déserte et aride; l'hiver seulement, grâce aux pluies, les Lancelotais y peuvent envoyer paître leurs chèvres.

Santa Clara, qui dut cette appellation sans doute à la patronne du jour où elle fut découverte ou reconnue, n'est qu'un petit îlot rocheux, funeste aux navigateurs, aussi bien que les deux rocs, l'un tout voisin, l'autre plus écarté à l'est, qui complètent ce petit groupe.

FORTAVENTURE ET LOBOS.

Fortaventure est au sud de Lancelote, par 28° 27′ de latitude nord, et 16° 25′ de longitude ouest. La masse principale de cette île s'allonge du nord-nord-est au sud-sud-ouest sous la forme d'un rectangle obtus, de 12 à 16 milles de large sur une longueur de 41 milles. De l'angle sud-ouest se détache une autre masse infiniment moindre et ayant aussi la forme d'un rectangle, mais à angles aigus, et qui est dirigé de l'ouest à l'est.

A l'époque de la conquête de Béthencourt, elle portait encore parmi les indigènes le nom d'*Erbanie*. Le nom moderne de *Fortaventure* dérive, suivant quelques-uns, des rudes combats que les aventuriers normands eurent à livrer pour s'emparer du pays. Mais comme ce nom existe déjà sur les cartes du quatorzième siècle, il vaut peut-être mieux se borner à conjecturer qu'il fut donné à raison de quelque naufrage ou autre grosse fortune de mer, qui y conduisit fortuitement ses premiers explorateurs.

Cette île renferme 11 860 habitants répartis sur une surface de 50 milles carrés.

Santa-Maria de Betancuria, qui porte le nom du fondateur, en est le chef-lieu. Cette petite ville, l'une des moins peuplées de *Fortaventure* (elle compte à peine 900 âmes), a conservé jusqu'à nos jours l'empreinte de la physionomie normande des conquérants. Les maisons, construites pour la plupart en pierres de taille, sont

alignées, les fenêtres en ogives, les frises et les corniches ornées de mascarons et d'élégantes dentelures.

Depuis quelques années, un établissement maritime s'est élevé sur le rivage de *Puerto de Cabras;* et favorisé par les acquisitions des négociants et des spéculateurs anglais qui sont venus s'y fixer, ce comptoir semble appelé à devenir un jour la capitale de toute l'île. Il peut déjà rivaliser avec les bourgs les plus considérables de l'intérieur; des rues spacieuses commencent à s'ouvrir le long du littoral, et 2 200 habitants sont déjà réunis sur ce point.

Nous citerons encore *la Oliva,* qui a 2 300 habitants; *Richeroque*, où l'on voit les ruines du château de ce nom que Béthencourt fit construire en 1405; *Pajara*, village le plus important de la partie sud; *Antiga*, *Tetir* et *Casillas*, qui comptent chacun une population de 2 000 âmes.

Fortaventure est séparée de *Lancelote* par le canal de *Bocayna* qui a tout au plus deux lieues dans sa plus grande largeur; à la partie orientale de ce canal, se trouve un petit îlot rond d'environ une lieue de circonférence nommé *Lobos* ou île des Loups, parce qu'on y prenait autrefois beaucoup de phoques que les pêcheurs appellent loups marins, et de la peau desquels on faisait un grand commerce vers le quinzième siècle. Ces animaux ont entièrement abandonné l'île, qui n'a gardé d'eux que son nom.

CANARIE.

L'étymologie du nom de Canarie, devenu générique pour toutes les îles de cet archipel, est fort obscure, et a donné lieu aux opinions les plus contradictoires de la part des savants et des voyageurs. La plus ancienne et en même temps la plus vulgaire la fait dériver du grand nombre de chiens dont ces îles étaient remplies; peut-être y aurait-il plus de justesse à penser que cette dénomiuation y a été transporté par les peuples *Canarii* de l'Atlas, qui seraient venus l'habiter.

Canarie renfermait à l'époque du dernier relevé statistique fait par M. Berthelot, 57 625 habitants répartis sur une surface de 600 milles carrés; sa forme est entièrement ronde et elle a du sud-ouest au nord-est 34 milles; de ce dernier côté se détache de la masse un îlot joint à elle par un isthme.

Canarie compte deux atterrages; le principal, *la Luz*, est une baie ouverte aux vents d'est, mais abritée contre ceux du nord; l'autre, *Arecife*, est sur la côte opposée. Nous citerons pour mémoire deux autres petits ports : l'*Aldea de San Nicolas* et *Agaëta.*

A un quart de lieue du port de *la Luz*, sur la côte méridionale, s'élève la ville de *las Palmas,* la plus considérable de tout l'archipel; divisée en deux parties inégales par le ruisseau appelé *Rio de Guiniguada*, elle ne renferme pas moins de 11 400 habitants. On y remarque une grande et belle cathédrale gothique, le palais de justice, et celui de l'évêque; ces monuments, et toutes les maisons des chanoines du chapitre, et des grands propriétaires de l'île, sont placés dans la portion la plus petite de la ville; l'autre est occupée par le commerce et les ouvriers; la population de *las Palmas* se trouve donc aussi tranchée par ses habitudes et par ses mœurs que par la division naturelle que son terrain lui assigne.

Dans la partie de la ville appuyée à l'aride montagne de St-Antoine, les maisons, creusées dans le tuf même de la montagne, présentent le curieux spectacle qui attire à *Atalaya* l'attention des étrangers.

Cette dernière et singulière ville est située dans les environs de *las Palmas;* c'est dans le tuf que sont creusées les habitations, disposées par terrasses et régulièrement assises les unes au-dessus des autres. Leurs portes, et quelques rares ouvertures décorées du nom de fenêtres, peuvent seules faire soupçonner la population humaine que recèlent les flancs de la montagne; pendant la chaleur du jour,



— La Ville des Palmiers

— La Ciudad de las Palmas

les habitants se retirent dans leurs maisons et s'y abritent sous des nattes de feuilles d'agave contre les ardeurs du soleil; mais le soir on voit les 2 000 habitants de cette ville souterraine sortir de tous côtés de leurs demeures ainsi que d'une fourmilière, et se répandre dans toutes les directions de la montagne, comme si la terre venait tout à coup de les enfanter. A ce moment, le long de la montagne qui projette ses grandes ombres, les feux qui s'allument et brillent à travers les fenêtres, semblent les yeux flamboyants des cyclopes de la fable, et jettent dans l'âme du voyageur étonné une impression fantastique.

A deux lieues de *las Palmas*, la première ville que l'on rencontre est *Telde;* elle est aussi la première en importance. Sa campagne riante est une véritable oasis le long de ces tristes et arides côtes de la mer.

Aguimez a 2 300 âmes; l'évêque de Canarie prend le titre de seigneur de ce lieu.

Tiraxana n'offre qu'une particularité, mais elle est remarquable: c'est une colonie de nègres libres qui vivent dans des grottes retirées, à côté de la population blanche et sans s'y mêler; à peine dans le cours d'une année en voit-on descendre un seul à la ville. Il est probable que cette singulière colonie doit son existence au marronnage des nègres, transportés jadis sur cette côte pour la culture des cannes à sucre.

Teror, qui compte 4 600 habitants, est la résidence de l'évêque; c'est un lieu de pèlerinage très-fréquenté; une image miraculeuse de la Vierge, fort en vénération dans le pays et parmi les marins, explique la richesse de l'église et la magnificence des *ex-voto* qui la décorent. Un autre motif y attire la dévotion des pèlerins et la curiosité des voyageurs : ce sont des sources d'eaux chaudes renommées pour leurs vertus médicinales, et les fontaines naturelles qui jaillissent du sein des rochers basaltiques au milieu desquels la ville est assise; des lauriers gigantesques et impénétrables aux rayons du soleil les recouvrent de leurs dômes.

Nous citerons encore les bourgs de *Lorega* ou *San Lorenzo* abondant en fruits et en eaux; *Tamisas*, où l'on voit les plus forts oliviers du globe; *Ingenio*, *San Bartholomeo* et *San Mateo, Santa Brigida* et *Valsequillo*, qui ne comptent pas moins de 2 000 habitants chacun.

TÉNÉRIFE.

Le nom indigène de cette île, qui apparaît pour la première fois, chez les géographes, dans le commencement du quinzième siècle, et qui est écrit *Tonerfis* dans la chronique de l'expédition de Béthencourt; ce nom, remplacé par celui d'*île de l'Enfer,* qui prévalut longtemps parmi les Européens, a néanmoins prévalu à son tour; et c'est le seul que l'on donne aujourd'hui à cette reine des Canaries.

Sa forme est oblongue, sa plus grande dimension de 59 milles, sa largeur de 12 à 13, sa superficie totale d'environ 700 milles carrés. En 1824, elle comptait 72 131 habitants.

Sa principale ville est *Santa-Cruz*, qu'on peut considérer comme la capitale actuelle. Elle est située sur la bande orientale, et dans la portion la plus aride, la plus inculte et la plus affreuse de toute l'île; la rade est le seul avantage qui ait pu déterminer le choix d'un pareil emplacement. Comprise entre le morne fortifié de Paso-Alto, et l'embouchure du Barranco-Hondo que défend la tour de San-Juan, cette rade peut contenir dix à douze vaisseaux de guerre, protégés par un môle solidement construit en pierre volcanique noire, et par plusieurs autres forts. Le fond de son mouillage est généralement d'une bonne tenue, et, en s'affourchant est-sud-est et ouest-nord-ouest, les vaisseaux peuvent en toute sécurité affronter la grosse mer que soulèvent fréquemment les vents du large; mais il est essentiel de laisser flotter les câbles, car sans cette précaution, les navires courraient le risque d'être dra-

gués par les rocailles et les ancres nombreuses qui se trouvent au fond. Il est assez ordinaire aux vaisseaux qui se rendent d'Europe dans ce port, d'avoir à décharger une partie de leur cargaison à l'Orotava, sur le rivage opposé; mais quand soufflent les vents alizés, il est souvent impossible de doubler la pointe Nago, et le meilleur parti à prendre est alors de tourner la pointe et de longer la côte.

Santa-Cruz a une population de 6 500 âmes. Ses rues sont larges, propres et aérées; les maisons, à un ou deux étages, sont généralement bien construites, et décorées de sculptures et d'ornements gothiques ou mauresques; les peintures qui couvrent les murs extérieurs donnent à la ville un aspect original et pittoresque. Les appartements intérieurs sont si vastes et si peu garnis, qu'on s'y croirait plutôt au milieu d'une place publique, et la tristesse qu'on y éprouve est à peine compensée par une fraîcheur bien précieuse cependant dans les régions tropicales.

Un obélisque de marbre blanc d'Italie, surmonté d'une madone, et orné aux arêtes de sa base par quatre statues d'anciens rois guanches, est le seul monument qui puisse attirer l'attention; il est situé près d'une fontaine qui arrose la place principale.

La *Laguna*, ville que nous mentionnons en second ordre, est cependant plus grande et plus peuplée que Santa-Cruz; mais elle n'est ni si bien construite, ni aussi propre; elle compte 9 400 habitants, et servit longtemps de capitale à Ténérife. Alonzo de Lugo en fut le fondateur; et elle est encore la résidence des fiers et pauvres marquis descendants des anciens *consquistadores*. D'épaisses couches de mousse et de graminées recouvrent la totalité des toits de cette ville et jusqu'aux blasons orgueilleux sculptés sur la plupart des portes. Cette végétation pariétaire produit l'effet le plus étrange pour l'œil d'un Européen.

L'*Orotava* est, après *Santa-Cruz* et la *Laguna*, la ville la plus importante de *Ténérife;* sa population est de 5 500 habitants. A deux milles au nord, se trouve le port (el puerto), qui forme une commune séparée avec 4 000 habitants. Depuis le désastre de *Garachico*, en 1706, ce mouillage a pris une grande importance; mais, ouvert à tous les vents, il est très-dangereux dans la mauvaise saison. En tout temps les lames y déferlent avec violence; les bâtiments mouillent, suivant les circonstances, sur trois fonds différents: *el Limpio*, qui varie depuis 35 jusqu'à 50 brasses, à deux milles ouest-nord-ouest de terre; *el Limpio de las Calaveras*, par 18 et 35 brasses dans la même direction; *el Rey*, par 16 et 12 brasses au nord-ouest. Ce dernier est hérissé de roches.

Pour compléter la topographie de Ténérife, nous citerons encore: sur la côte occidentale, *Tequesta*, *Teguina*, *Matanza*, *Vittoria*, fécondes en vins et en céréales; *Tacoronte*, dans une position délicieuse, et *Sozal*, un petit port; *Realejo-Alto* et *Realejo-Bajo*, qui réunissent une population de près de 5 000 âmes; *Santa-Ursula*, *Guimar* et *Guia*, dont les eaux ne sont pas moins renommées que leurs vins; *Garachico*, *Silos*, *Buona-Vista*, sur les bords de la mer; *Granadilla*, qui produit du blé, et de la soie que l'on manufacture à *Icod; San-Juan de la Rambla*, la *Fuente del Guanche*, et enfin, à 4 013 pieds au-dessus du niveau de la mer, *Chasna*, qui forme le point culminant habité.

Nous ne parlerons, que pour les mentionner seulement, des petites baies de *Candelaria* et d'*Abona*. Toute la bande orientale de l'île et toute la partie sud-ouest sont entièrement inaccessibles.

GOMÈRE.

Au large de la côte sud-ouest de Ténérife, dont elle est séparée par un détroit de 13 milles de largeur, Gomère a la forme d'un trapèze renversé, dont la base a 12 milles; sa largeur est de 9.

Sur la côte orientale se trouve la baie de *San-Sebastian;* elle est pro-



Lemaitre direxit

Le Pino Santo dans l'Ile de Palma.

tégée contre les rafales du nord et du nord-ouest par le prolongement de la pointe de *San-Cristoval,* et contre les vents du sud-ouest par la pointe de *los Canarios.* C'est au sortir de cette baie que Colomb s'aventura sur l'océan à la recherche d'un nouveau monde : il partit de *San-Sebastian* le 7 septembre 1492; trente-quatre jours après, le 11 octobre, l'Amérique était découverte.

Relâche importante pour la navigation transatlantique, ce port fut longtemps le point de mire de toutes les attaques dirigées contre les Canaries. Sa principale fortification consiste dans la tour du Comte (torre del Conde) : démantelée et en partie détruite dans différentes invasions, elle fut restaurée successivement par le comte don Guillen et par Philippe II, qui la pourvut d'une formidable artillerie. Les bâtiments peuvent mouiller très-près de terre sur un bon fond; la sonde donne 20 brasses à l'entrée de la baie, 18 vers le rocher du morne qui avoisine la forteresse, et successivement 12, 8 et 4 en se rapprochant du rivage. La ville de *San-Sebastian* compte au plus 2 000 habitants.

L'île renferme encore *Agulo*, *Alaxara*, *Hermigua*, qui produisent du vin et des céréales; *Villa-Hermosa,* connue par ses soies, et *Chipul* par ses fromages.

PALMA.

Située par 28° 43′ de latitude nord et par 20° 15′ de longitude ouest, l'île de Palma a 25 milles du nord au sud, et 18 1/2 dans sa plus grande largeur; elle comptait, d'après le dernier relevé que nous en avons, 29 683 habitants, sur une surface d'environ 500 milles carrés.

La ville chef-lieu porte aussi le nom de Palma. Assise sur les escarpements du littoral, elle fut érigée en capitale dès sa fondation. On y retrouve encore les gothiques coutumes et les mœurs des anciens conquérants. L'heureuse situation de son port, sous la pointe de *Baxamar,* à l'endroit où la côte se recourbe en forme d'arc, et où les vaisseaux peuvent mouiller en face de la ville sur un fond de 15 à 20 brasses, devait en faire une des principales échelles du commerce de l'Amérique. Aussi les bâtiments européens n'ont pas tardé à fréquenter promptement ce mouillage, et plus tard même on y établit des chantiers de construction, auxquels les forêts de l'île fournirent les matériaux principaux pour les besoins de la marine marchande.

Couchées les unes au-dessus des autres, sur les flancs des rochers, les maisons de Palma, qui compte près de 5 000 habitants, rappellent, par les balcons grillés de leurs façades, les habitudes de l'Orient.

On trouve encore à Palma, *San-Andres,* petit port renommé par ses eaux douces et ses fruits; *Tazacorte* avec 2 200 habitants, fréquentée par les caboteurs de l'archipel; *Los Llanos* qui a 6 500 habitants; *Puerta Llana*, d'un accès difficile, mais ayant de bonne eau et de bons fruits. — *Mazo*, qui produit du vin, et *Tixarafe*, du blé; *Sauceb,* qui dort à l'ombre des platanes et des orangers; *Guarafia*, située sur les escarpements les plus abrupts des Canaries, et *Pedra de Buena-Vista*, compléteront, pour nos lecteurs, la topographie de cette île.

FERRO.

L'île de Fer, qui, avec Palma, forme le groupe occidental des Canaries, est située à peu près sous le même méridien et à 26 milles au sud de celle-ci, et à 22 milles au sud-ouest de Gomère. Elle a la forme d'un croissant d'une étendue d'environ 50 milles carrés. Sa population est de 4 337 âmes.

La ceinture de lave qui l'entoure la rend presque inabordable, et, du pied de ses falaises, la côte s'élève presque à pic à une hauteur de plus de 1 100 mètres. Cette structure naturelle n'a pas permis aux habitants de s'établir sur le littoral. Beaucoup de villages sont groupés sur les coteaux maritimes les plus rapprochés.

La plupart des géographes euro-

péens ayant fait jadis passer le premier méridien de la terre par cette île, et le roi de France Louis XIII en ayant même ordonné en 1634 l'usage exclusif dans ses États, c'est à cette circonstance seule qu'elle doit la célébrité vulgaire de son nom. Elle est, en effet, la moins importante comme la moins fertile des Canaries, et les vents contraires, ainsi que les courants qui l'entourent, rendent fort périlleuse la navigation des bâtiments qui la quittent; les habitants sont, pour ainsi dire, isolés, et leur commerce nul.

La ville, ou plutôt le grand bourg de *Valverde,* en est le chef-lieu.

Quand nous aurons nommé *San-Andres*, *Tinor*, *Teguaciente*, *Tenecedra* et *Mocanal,* nous aurons mentionné les seules bourgades dont l'importance puisse mériter quelque attention.

2° L'HOMME.

Caractères physiques des populations indigènes ; origines.

Les premiers navigateurs qui abordèrent dans l'archipel des Canaries le trouvèrent occupé par une population dont le type physique présentait, avec des modifications importantes cependant, les caractères distinctifs des races blanches.

Ces indigènes étaient généralement d'une taille élevée, mais bien proportionnée; de bonne mine, forts et souples à la fois; leurs yeux étaient vifs et intelligents; l'angle facial moins aigu qu'il ne l'est d'ordinaire dans les races africaines. La couleur olivâtre de leur peau tenait le milieu entre le noir foncé des Nègres et le jaune cuivré des Indiens; cette teinte bistrée était beaucoup plus prononcée sur les côtes sud de l'Archipel que dans les parties opposées : ils n'avaient point de barbe, mais, par une remarquable anomalie sous ces latitudes tropicales, leurs cheveux, si nous en pouvons croire les premiers chroniqueurs, étaient blonds, soyeux (*dulces flavosque crines*), et tellement longs, qu'ils retombaient comme un manteau sur leurs épaules.

Les femmes, au dire de ces mêmes historiens, n'étaient dépourvues ni de beauté, ni même d'une certaine grâce; leur fécondité était extrême, mais leurs mamelles presque toujours stériles; et les chèvres, si communes dans ces contrées, y servaient habituellement de nourrices.

Par un contraste remarquable avec la plupart des tribus sauvages, les habitants des Canaries étaient d'un naturel communicatif, affables et liants dans leurs habitudes, hospitaliers dans leurs mœurs. Un sentiment de justice et de bonne foi, qui distinguait toutes leurs actions, semblait former le fond du caractère moral de ce peuple. Mais cette douceur naturelle n'excluait point chez eux le courage. car ils se livraient entre eux d'assez fréquentes guerres pour la possession de leurs troupeaux; les habitants de la grande Canarie se faisaient surtout remarquer par leur humeur belliqueuse; les Européens eux-mêmes eurent d'abord à en souffrir, et Scory rapporte naïvement, en parlant de lui et de ses compagnons, « qu'ils furent bien souvent battus, et « si rudement, qu'ils rentraient à l'hô- « tel les têtes sanglantes, les bras et les « jambes rompus à coups de pierres. »

Dans l'expédition de Béthencourt contre Fortaventure, l'un de ces guerriers sauvages se battit de telle sorte, qu'il fit mordre la poussière à dix Européens; et, malgré les ordres précis de leur chef, les Normands ne purent s'en emparer vivant, et se virent forcés de l'accabler sous le nombre.

Mais les Canariens ne tuaient point leurs prisonniers, qu'ils employaient seulement aux plus rudes travaux; et ces barbares étaient si remplis de vertus naturelles et d'honnête simplicité, que c'était une loi inviolable, chez eux, de mettre à mort tout soldat ou homme armé qui se serait comporté licencieusement ou injurieusement en public envers une femme.

Leur langue, qui, d'après les écrivains de la conquête européenne, ne ressemblait à aucun idiome connu,

Lemaitre direxit

Habitants des Canaries

était tellement informe et barbare, que, de prime abord, les Européens pensèrent que ces peuples n'avaient point de langage propre, et ne faisaient entendre que des sons isolés et inarticulés. Ces truchements sauvages variaient même d'une île à l'autre, et les habitants ne pouvaient se comprendre avec leurs voisins. Cet embarras de prononciation était, au reste, commun à toute la race; il est encore fort sensible aujourd'hui dans leurs descendants; de ce vice des organes de la parole est, sans aucun doute, dérivée cette tradition locale, que les premiers habitants des Canaries, originaires d'Afrique, avaient été transportés en ces îles par les Romains, qui, auparavant, leur coupèrent la langue pour avoir blasphémé les dieux.

Malgré cette assertion des premiers explorateurs de l'Archipel, que la langue des Canaries ne ressemblait à aucun langage connu, assertion qui résultait de l'impression qu'elle avait produite sur eux, on l'a depuis rattachée à l'un des grands idiomes de l'ancien continent. Le père Abreu Galindo, se lançant dans cette voie d'investigation, avait démontré dans un mémoire spécial sur l'origine des naturels des îles Canaries, la similitude de mots et d'expressions de la langue canarienne, conservés par les anciens écrivains, avec des mots et des expressions de la langue des Berbers. M. Sabin Berthelot, dans la partie ethnographique de sa belle *Histoire naturelle des Canaries*, a rassemblé tous les arguments qui, dans l'état de nos connaissances, peuvent faire regarder l'identité comme bien positive.

Mais la question linguistique devait naturellement amener avec elle l'examen de la question de race, et M. Berthelot a également fait voir que tous les caractères physiques de la race berbère se retrouvaient dans les anciens habitants des Canaries.

Il est d'ailleurs des rapprochements d'une autre nature dont on peut encore à bon droit se prévaloir pour appuyer cette solution de la question d'origine des populations canariennes : je veux parler de la similitude de leurs noms nationaux, dans l'antiquité comme dans les temps modernes, avec des noms appartenant aux tribus cantonnées dans l'Atlas. Ainsi les *Canarii* indiqués par Pline sur les bords du Gir peuvent être considérés avec quelque vraisemblance comme les ancêtres ou les frères des habitants de la Grande-Canarie au moins, sinon de toutes les îles auxquelles ce nom s'est étendu; *Gomère* porte précisément celui d'une des tribus berbères les plus puissantes et les plus célèbres du Maghreb ou Barbarie occidentale; les indigènes de Palma avaient conservé sous la forme de *Benehoare* la dénomination de Bény Haouârah qui rappelle une autre tribu berbère non moins puissante ni moins fameuse; ne paraît-il pas naturel de soupçonner aussi que les *Guanches* de Ténérife pouvaient bien tirer leur origine des Ouânscherys (les mêmes que Marmol appelle Guanazeris); et les *Bimbachos* de Ferro aussi bien que les *Mahoreros* de Fortaventure ne rappellent-ils pas les noms africains de Bény-Bascher et de Muharur?

Mœurs et coutumes des anciens Canariens.

Lorsqu'un enfant venait à naître, les parents désignaient une femme qui, en prononçant certaines paroles mystérieuses, jetait de l'eau sur la tête de l'enfant; à dater de cette cérémonie, qui offre une curieuse analogie avec les pratiques du culte catholique, cette femme faisait partie de la famille; et aucun des membres de celle-ci ne pouvait contracter mariage avec elle.

Leur éducation première se bornait à quelques exercices du corps, qui consistaient à sauter, à courir, à lancer le dard, à jeter des pierres, et à danser; les jeunes gens aimaient beaucoup ces exercices, et y excellaient.

Les formalités de leurs mariages étaient aussi simples que possible; l'homme demandait leur consente-

ment aux parents de la femme qu'il voulait épouser; et, s'il l'obtenait, l'union était conclue sans autre cérémonie. Mais ces nœuds n'étaient pas plus difficiles à rompre qu'à former : la volonté formelle de l'un des deux époux suffisait pour annuler le mariage, et chacun d'eux était libre aussitôt de contracter de nouveaux liens; cependant, les enfants nés de personnes ainsi séparées étaient regardés comme illégitimes : le roi seul était affranchi de cette loi, et pouvait même se marier avec sa sœur.

La coutume qu'à des époques et chez des peuples plus civilisés, on a longtemps appelée le droit du seigneur, était en honneur à la grande Canarie, où la pluralité des femmes était en outre admise, à ce que prétend Cadamosto; mais comme cette dernière assertion n'est reproduite par aucun autre historien, nous lui en laissons l'entière responsabilité.

A Gomère, le mari conduisait sa femme à l'hôte, ami ou voyageur, qui venait passer la nuit sous son toit : cette singulière courtoisie se faisait à titre d'échange, quand le voyageur était lui-même accompagné de sa femme. Lorsqu'un enfant venait à naître de ces liaisons accidentelles, il appartenait non à sa mère, mais à la sœur de sa mère.

Les aumôniers de Béthencourt affirment qu'à Lancelote, la plupart des femmes avaient trois maris, qui *servaient* successivement par mois : « Celui qui doit succéder immédiate-« ment à l'époux en fonctions, disent-« ils, sert le ménage tout le temps « que l'autre le tient, et sont toujours « ainsi à leur tour. »

Ce fait donne lieu à un rapprochement étrange, car cet usage est précisément celui dont certains socialistes modernes osèrent, il y a quelques années, proposer la mise en pratique. N'est-il pas curieux de trouver, chez une peuplade sauvage, perdue dans l'Océan, au milieu du douzième siècle, une coutume si bizarre, que, huit cents ans plus tard, ceux qui s'en croyaient naïvement les inventeurs furent, pour cela même, taxés de folie et d'immoralité?

Ces peuples apportaient un grand soin à leurs funérailles, qui se célébraient avec pompe. Les corps étaient embaumés avec une préparation de beurre de chèvre, de certaines herbes, d'écorces de pin, et d'une pierre ponce, nommée *furzes*, réduite en poudre. Puis, on les exposait publiquement durant quinze jours au soleil, entourés de leurs proches et de leurs amis. Après cette exposition, qui avait le double but d'honorer la mémoire des morts et de dessécher complétement leurs cadavres, on les plaçait dans des cavernes profondes, où les Européens en retrouvèrent encore un grand nombre.

Manière de vivre des anciens Canariens.

La plupart de ces aborigènes allaient entièrement nus, à l'exception d'un caleçon, ou plutôt d'une sorte de tablier de filasse de palmier ou de roseaux, qui couvrait leur sexe. A Lancelote, ils portaient en outre un *mantel* en peaux de bêtes, qui leur tombait jusqu'aux jarrets; à Ténérife, un *surcot* sans collet ni manches, en peaux d'agneau, cousues fort artistement avec les boyaux même de l'animal. Pour les chefs et les hommes considérables du pays, ces peaux étaient plus fines, et teintes en jaune ou en rouge. Cet accoutrement, commun aux hommes et aux femmes, s'appelait *tomarco*. Les filles non mariées allaient entièrement nues, sans en éprouver d'embarras; mais les femmes mariées étaient habillées avec modestie : elles portaient, sur leur tomarco, un ample vêtement qui descendait jusqu'à terre. Ces insulaires regardaient en effet comme une chose malséante d'avoir les mamelles ou même les pieds découverts. Ils gardaient toute leur vie le même vêtement, qui les suivait jusque dans leurs sépultures.

Le blé leur était inconnu; ils vivaient principalement de fruits et de farines d'orge et de fèves, détrempées

dans de l'eau, du miel et du beurre. Ils se nourrissaient aussi beaucoup d'une sorte de miel végétal, tiré d'un fruit nommé *mocan*, de la grosseur d'un pois.

Leurs habitations étaient construites avec beaucoup plus de solidité, de commodité et même d'élégance, qu'on n'aurait pu en attendre d'un peuple qui paraissait complétement isolé, et ignorant les premières notions des arts.

Les aumôniers de Béthencourt rapportent même qu'ils trouvèrent, à Fortaventure, de véritables châteaux forts, et un immense mur de pierre d'une construction cyclopéenne, qui atteignait des deux côtés les rivages de la mer.

Les Canariens n'avaient aucune idée de commerce ou d'industrie. Les monnaies leur étaient totalement inconnues, ainsi que tous les ouvrages d'or, d'argent et de fer, tant comme armes que comme servant aux usages habituels de la vie. La culture des terres suffisait, avec la pêche, à leurs besoins, et les troupeaux formaient leur unique richesse.

Religion et gouvernement des anciens Canariens.

Les historiens ne nous ont transmis que fort peu de renseignements sur la religion des Canariens. Dans plusieurs îles, ils reconnaissaient l'existence d'un être supérieur, qu'on nommait, à Ténérife, *Achaman;* à la grande Canarie, *Acoran* ou *Alcorac;* à Palma, *Abora*. On lui rendait même un culte particulier : ici, c'était autour de pyramides en pierres sèches, érigées en son honneur ; à Canarie, dans de petits temples de pierre, ou sur le sommet des cimes les plus escarpées; à Fortaventure, dans des édifices circulaires, élevés au sommet des montagnes. Mais cette croyance si simple s'était compliquée de superstitions liées à une base d'une nature moins abstraite. Ainsi, les habitants de Canarie vénéraient des idoles, dont l'une fut transportée à Lisbonne par les navigateurs portugais qu'Alphonse IV envoya explorer les Canaries en 1341; et ils invoquaient, dans leurs serments, les hautes cimes de Firma et d'Umiaya. Quelques mots recueillis par Abreu Galindo montrent qu'ils croyaient au malin esprit et à des spectres, des êtres surnaturels. Les Benehoare de Palma déposaient des offrandes au pied d'un roc escarpé, appelé par eux *Ydafé*, qui se dresse comme un immense obélisque dans la profonde vallée d'Aura, au centre de l'île. Ce qu'ils appelaient *Yrouené*, était un fantôme sous la forme d'un chien. Les Guanches de Ténérife disaient que *Guayota*, le génie du mal, habitait au centre de la terre, ou bien se tenait caché dans le volcan formidable dont ils redoutaient les éruptions, le *Teyde*, le pic; par *Echeyde*, ils désignaient l'enfer, ou l'ardente fournaise que Guayota ne cessait d'attiser. C'était par l'*Echeyde* et par *Magec*, le soleil, qu'ils prononçaient leurs serments. Après leur conversion, les naturels de l'île de Fer continuèrent à invoquer Jésus et la Vierge, sous les deux noms d'Éraoranhan et de Moreyba, leurs anciennes divinités, dont le siége était aux deux rochers élevés de Bentayga. Dans les sécheresses, on les invoquait suivant certains rites; et lorsque le ciel restait sourd à leurs prières, un vieillard vénéré pénétrait dans un antre solitaire, où l'on nourrissait l'*Aranfaybo* protecteur, un porc de petite race, qu'il présentait au peuple accouru sur ses pas, et qu'on laissait libre jusqu'au moment où la pluie commençait à tomber. Cadamosto applique d'ailleurs à tous les Canariens cette parole : Ils sont idolâtres, et vénèrent le soleil, la terre, les étoiles, et diverses autres choses.

Dans les temps de sécheresse, ou pour conjurer tout autre fléau public, les Guanches avaient coutume de conduire leurs troupeaux sur des terrains consacrés; et là, ils séparaient les petits d'avec leurs mères, afin que le bêlement plaintif de ces animaux apaisât le courroux du dieu; mais, dans leurs cérémonies et leurs fêtes religieuses, ils ne faisaient aucun sacri-

fice d'hommes ni d'animaux. C'était même à leurs yeux un office immonde et vil, que de mettre à mort toute espèce de bêtes; ils abandonnaient cette fonction à leurs prisonniers; et celui à qui elle était échue demeurait à jamais flétri et séparé du reste du peuple.

Il existait, dans la grande Canarie, un temple construit sur le haut d'un rocher, d'où les plus fanatiques se précipitaient les jours de fêtes, persuadés, par leurs prêtres, que leurs âmes deviendraient ainsi bienheureuses après leur mort. Ces actes de superstition barbare se renouvelaient à chaque avénement d'un chef; et cette coutume, qui rappelle certains usages de l'Inde, s'est perpétuée, aux Canaries, jusqu'à une époque de civilisation assez avancée.

La nature même de quelques-unes des croyances des Canariens, quelques coutumes, ne permettent pas de douter qu'ils n'aient eu aucun soupçon de l'immortalité de l'âme.

Les prêtres et les prêtresses (appelées, à Canaria, *Hàmiguadas*) exerçaient sur eux un grand empire; et le *faycan*, dont les écrivains espagnols ont fait un évêque, présidait, à côté des chefs, à la plupart des solennités. Ils ajoutaient une grande foi dans les paroles de leurs devins et de leurs devineresses; quelques-uns de ces personnages ont même joué un rôle important dans certains événements.

Leur respect pour les pratiques religieuses était, du reste, si grand, qu'à l'époque de leurs fêtes, toutes les guerres publiques, comme toutes les inimitiés particulières, étaient suspendues; il arrivait même que les ennemis festoyaient entre eux.

L'autorité souveraine était exercée par un chef dans le plus grand nombre des îles, et par un conseil suprême dans les autres. Le pouvoir royal était héréditaire, et le peuple obéissait avec respect et soumission aux lois qui en émanaient. La petite armée des rois canariens était divisée en six corps, dont les chefs portaient le nom de *Guayres;* ces chefs ne reconnaissaient d'autre supérieur que le roi, dont ils formaient le conseil militaire.

A Ténérife, ils avaient certaines assemblées qui rappellent les cours plénières du moyen âge, et les banquets d'échevins des villes; elles se tenaient principalement au temps des semailles. Dans ces occasions, le roi distribuait lui-même à chacun un cadeau de bétail et de *gofio,* et lui assignait une portion de terre déterminée à ensemencer.

Caractères généraux et composition de la population actuelle des Canaries.

Tels étaient les caractères généraux des peuples de l'archipel des Canaries, et de leur gouvernement, lorsque les premiers navigateurs européens y débarquèrent.

La longue période de la conquête successivement entreprise par de hardis aventuriers de tous pays, génois, catalans, espagnols, normands, portugais, a si profondément modifié ces caractères distinctifs, qu'il n'en reste aujourd'hui que peu de traces chez les descendants actuels.

Les habitants de Ténérife, de Palma, de Gomère et de Fer, sont un résultat du mélange des anciens naturels avec les colons européens qui s'y établirent; mais tous se prétendent bons Espagnols, et n'ont d'autre langue que le castillan; parlé dans la haute classe avec une grande pureté, il devient inintelligible pour les étrangers dans la bouche des paysans. Les Canariens actuels sont, en général, d'une complexion maigre, d'une taille moyenne, de formes et de traits réguliers; leur teint est plus basané que dans les provinces méridionales de l'Espagne; de grands yeux noirs, pleins de feu, animent leur physionomie; mais la vieillesse est prématurée aux Canaries, et la décrépitude y est affreuse.

Sous un extérieur grave, les Canariens ont une vivacité extrême et une grande sensibilité. Les femmes apportent, dans la conversation, un es-

prit naturel et brillant, qui rappelle celui des Françaises.

La population des îles de Lancelote et de Fortaventure diffère, au physique et au moral, de celle des autres îles; elle est de haute taille, plus robuste, plus forte, d'un teint plus basané, et de manières plus rudes; certains voyageurs lui reprochent de mêler l'avarice à cette grossièreté naturelle. C'est un mélange des anciens indigènes avec des Maures que *Diégo de Herrera* y transporta de la côte d'Afrique, et d'abord et surtout avec le sang normand. La physionomie des habitants de *Betancuria* a particulièrement gardé l'empreinte de ce dernier type originaire; leurs cheveux sont blonds; leurs regards indiquent la pénétration et la ruse; c'est un composé de l'audace normande et de l'astuce africaine; on trouve encore chez eux quelques traces de l'ancienne coutume de Normandie, que *Béthencourt* y avait introduite.

Les habitants de l'île de Fer forment un peuple à part. Le terrain y est également réparti, et chaque propriétaire cultive son champ; dès que la famille devient trop nombreuse, quelques membres émigrent pour aller vendre leurs services dans les îles voisines; ce sont les Auvergnats des Canaries. Honnêtes, sobres, économes, ils regagnent toujours leur pays avec quelques épargnes. Cette population, éminemment religieuse, se distingue par une grande vénération pour la mémoire des morts.

Quelque incontestable que puisse être l'origine de ces habitants, évidemment issus des anciens aborigènes et de leurs conquérants, les Canariens refusent énergiquement de la reconnaître; la plus mortelle injure à faire à un homme d'une certaine condition dans l'Archipel, serait d'oser soupçonner qu'il puisse porter dans ses veines du sang maure ou du sang des indigènes primitifs, bien que ce soit à eux qu'ils doivent leurs plus aimables qualités. La fierté proverbiale des hidalgos espagnols n'est que de l'humilité comparée à l'orgueil d'un noble canarien.

Qualités et défauts.

La classe riche, et par conséquent la classe éclairée, est peu nombreuse aux Canaries; mais, à l'exception du bas peuple de Lancelote et de Fortaventure, dont nous parlions tout à l'heure, la population entière est extrêmement polie et bienveillante; les gens les plus pauvres de la campagne ne manquent pas d'une certaine affabilité dans leurs manières, tout en conservant dans leur maintien, en présence de leurs supérieurs, le sentiment de leur dignité personnelle.

Dans les grandes villes, les habitants aisés ont adopté les manières anglaises ou les nôtres; les modes viennent de Paris et de Londres; et toute femme qui veut passer pour élégante a remplacé la mante nationale par des toilettes françaises. Lorsque l'infortuné Jacquemont allait, il y a dix ans, chercher la science dans l'Inde, où il ne trouva que la mort, il relâcha d'abord à Ténérife : « J'espérais, » écrivait-il, « commencer à voir ici un « peu de couleur locale, mais je n'aperçus, partout où j'allais, que des toilettes françaises, des habits noirs, « et des femmes habillées sur le journal des modes; on y dînait, on y « dansait, ou y vivait à la française; « je me crus à Paris, et je me rembar- « quai désolé. »

La sobriété est une vertu commune et comme innée chez les Canariens; un habitant qui serait vu en public dans un état équivoque serait à jamais perdu de considération; et le témoignage d'un homme connu pour s'adonner à l'ivresse ne serait pas reçu devant les tribunaux. Cette tempérance générale, et l'absence presque complète de cafés et de lieux publics, rend les querelles beaucoup moins fréquentes que dans nos pays d'Europe; mais elle entraîne souvent des conséquences plus terribles, car le meurtre s'y commet avec une grande facilité; l'esprit de vengeance règne dans tout l'archipel; le duel y est inconnu, ou plutôt incompris; et ils ont toujours recours à l'assassinat pour laver leur

injure; ordinairement le meurtrier se réfugie dans l'église la plus voisine, et passe de là dans une autre ville.

Ce n'est pas dans le bas peuple qu'il faut chercher des modèles de propreté, ni de probité sévère; mais le vol grave est fort rare.

Tous les soirs, dans les villes commerçantes, et au milieu de cette population généralement honnête et morale, les rues, les places, les quais sont infestés par des femmes de mauvaise vie, qui, un chapelet à la main, provoquent impudemment les passants. Cette prostitution permanente, sur laquelle la reine Jeanne, fille de Ferdinand V, ne craignit pas de lever un impôt régulier dans le seizième siècle, est le fléau comme la honte des Canaries, car les maladies dont la plupart des femmes sont gangrenées sont aussi communes que pernicieuses.

La classe noble a horreur de quitter ses foyers; c'est la chose la plus rare que de rencontrer dans un gentilhomme le désir de voyager pour voir le monde; bien peu visitent l'Espagne, et même les autres îles, à moins que quelque procès n'appelle au siége du gouvernement, ce qui est assez fréquent, car ces gens sont très-processifs. Un gentillâtre qui possède quelques acres de terre, une douzaine de moutons, un couple d'ânes et un chameau, aimerait mieux manger du *gofio* jusqu'à la fin de ses jours, que d'aller tenter fortune ailleurs. Il croirait déshonorer le nom qu'il tient de ses ancêtres, s'il s'occupait en quoi que ce fût d'industrie ou de commerce. Il trouve plus noble de rançonner le pauvre paysan, et de rapiner sur lui, afin d'avoir les moyens de soutenir son rang, c'est-à-dire, de passer la journée sans rien faire, ou à se promener sur un âne, suivi d'un domestique en guenilles, au lieu d'aller à pied. Tel est, à ses yeux, le comble de la distinction.

Habitations; manière de vivre.

Nous avons déjà eu l'occasion de parler des anciennes habitations canariennes. Nous ajouterons quelques mots des habitations modernes.

L'appartement est composé, d'ordinaire, d'un salon immense, terminé, à ses extrémités, par les chambres particulières des maîtres de la maison et de leurs domestiques. L'orgueil extrême des Canariens leur fait une nécessité de la représentation; aussi le salon d'apparat compose-t-il à lui seul, pour ainsi dire, toute l'habitation. Il n'est pas rare qu'un habitant de Ténérife mesure son importance personnelle sur la grandeur de cette pièce; mais il s'en faut que le luxe de décor réponde à son étendue. Quelques nattes de jonc, quelques peintures religieuses de saints et de martyrs en font tout l'ornement. Ces peintures décorent d'ordinaire les fenêtres. Aussi, lorsqu'un étranger arrive, c'est à une fenêtre que le maître de la maison le conduit d'abord, comme à la place d'honneur.

Les chambres intérieures sont fort simples: les lits seuls étalent, avec un certain luxe, des broderies, des dentelles; on ne s'y sert pas de rideaux, qui offriraient un abri trop favorable aux insectes, si abondants sous ce climat ardent.

Quel que soit, d'ailleurs, le rang ou la fortune du propriétaire, chaque maison renferme un réduit particulier, où la maîtresse de la maison, assise sur un divan circulaire, reçoit, toute la journée, les femmes de sa connaissance intime.

La cuisine de la classe riche, empruntant à l'Europe tous ses produits et tous ses raffinements, ne présente aucune particularité curieuse; nous ne parlerons donc que de la nourriture habituelle des habitants de la campagne, qui se compose du *gofio*. Le *gofio* est pour le paysan canarien ce qu'est le macaroni pour les lazzaroni, le riz pour les Indiens, la banane pour les Nègres, la pomme de terre pour l'Irlandais. Le *gofio* se compose de farine d'orge ou de blé, fortement torréfiée, et délayée dans de l'eau par les plus pauvres, dans du lait par ceux qui le sont moins. Cette préparation

si simple, et qui fait, à coup sûr, grand honneur à la sobriété de ceux qui s'en contentent, rappelle la nourriture en farine de maïs de nos paysans des Pyrénées ; elle est en si grand honneur dans le goût des campagnards canariens, qu'ils méprisent souverainement les *mangeurs de viande* des villes. Ils boivent rarement du vin, et jamais aucune autre liqueur fermentée.

Industrie et commerce.

L'industrie locale est presque nulle aux Canaries, et le commerce n'y a jamais pris le développement qu'on pouvait légitimement en attendre. Ce n'est cependant ni à la fertilité du sol généreux de cet archipel, ni à l'esprit intelligent de ses habitants, ni à la situation géographique, qu'il faut attribuer cet état de torpeur et de stagnation, mais seulement au peu d'énergie que le gouvernement espagnol a imprimé à cette partie de ses possessions, et à l'état d'inertie et d'abandon où l'Espagne, ébranlée par ses commotions politiques, a laissé ses colonies.

Jamais position ne fut, en effet, plus favorable ; les Canaries sont une admirable escale de commerce pour les quatre parties du monde. Véritables hôtelleries de la mer, placées sur le grand chemin de l'Océan, on peut de là se rendre en Espagne en quatre jours ; en Portugal, en cinq ; en France, en huit ; en Angleterre et en Irlande, en dix ; en Hollande, en douze ; à Hambourg, en dix-huit ; en Danemark, au Brésil, et dans les principaux ports d'Amérique, dans une moyenne de vingt jours. Aussi, lorsqu'en 1748, Pitt écrivait « que l'Angleterre de- « vait faire tous ses efforts pour échan- « ger Gibraltar contre les Canaries », cet homme d'État avait compris tout le parti que le génie anglais saurait tirer des ressources d'une possession où l'Espagne n'a rien su faire. L'absence de prévoyance a parfois amené la famine sur cette terre féconde ; l'absence de protection a forcé trop souvent les propriétaires agricoles à abandonner des essais de culture qui auraient pu devenir une source de prospérité. C'est ainsi que, depuis le commencement de ce siècle, la culture du coton, celle de la canne à sucre, ont été abandonnées, et remplacées par celle du maïs, et par l'introduction de la cochenille sur les nopals ; tentatives qui paraissent avoir eu, l'une et l'autre, des résultats avantageux, mais seulement par la force même des choses, et non par l'intelligent emploi des moyens d'émulation et de progrès. Nous pensons que c'est principalement à cet état de choses qu'on doit attribuer la nonchalance devenue proverbiale des cultivateurs de l'archipel. *Dios para todos*, dit le laboureur canarien, et il s'endort au soleil, laissant à la Providence le soin de ses cultures.

Pour offrir à nos lecteurs une idée exacte du commerce des Canaries, sans entrer dans d'inutiles détails, nous leur donnerons les chiffres généraux de l'importation et de l'exportation de l'archipel. La conséquence de ce bilan commercial sera facile à déduire.

Les Canaries exportent du vin (la moitié environ de leur récolte), de la soude, de l'orseille, des amandes, de l'eau-de-vie de qualité très-estimée, de la soie brute, de la cochenille. Elles produisent, en outre, de l'huile, de l'orge, du maïs, des résines, qui occasionnent, parmi les îles entre elles, et avec la côte d'Afrique, un commerce d'échange ; enfin, du blé, dont la sortie est interdite au dehors de l'archipel. Toutes ces exportations s'élèvent annuellement à la somme totale de 3 750 000 fr.

Les îles reçoivent en échange : *d'Angleterre*, eaux-de-vie, savons, draps, quincailleries, cotonnades, etc., etc. ; *des États-Unis*, farines, cuirs tannés, riz, douelles, planches, etc. ; *de Gibraltar et de Gênes*, soieries, cotonnades, chapellerie, fruits secs, pâtes, savons, etc. ; *de Hambourg, Brême, et la Hollande*, fromages, beurre, jambons, toileries, cordages, genièvre, etc. ; *d'Espagne*, eaux-de-vie de Catalogne, huiles, drogueries,

librairie, etc.; *de France* (*par Marseille*), savons, chandelles, salaisons, papeterie, et objets de modes. Ces importations s'élèvent annuellement à la somme de 5 000 000 fr.

On voit, par ce qui précède, que la France n'a jamais eu, jusqu'ici, de commerce sérieux ni profitable avec les Canaries, dont les produits, à l'exception du vin et de l'orseille, ne pourraient nous convenir; mais les droits sur les vins canariens sont trop élevés pour le consommateur français; et l'orseille ne saurait, à titre d'échange, alimenter notre commerce. La découverte récente des moyens d'extraire toute la partie colorante du bois de campêche neutraliserait cette branche de commerce.

L'arrivage de cent quarante-cinq bâtiments par an suffit à ce mouvement commercial; les deux tiers viennent des ports d'Angleterre; dans le dernier tiers, les bâtiments américains figurent en première ligne; puis les bâtiments sardes, et les bâtiments espagnols. Les Anglais et les Américains peuvent seuls s'accommoder avec avantage du vin et de la soude naturelle, les deux principales branches d'exportation. Cette dernière a de beaucoup baissé par l'emploi des procédés qui tirent aujourd'hui la soude du varech.

Au reste, si l'Espagne avait eu quelque intérêt à restreindre le commerce des Canaries, au lieu de favoriser son extension, les gouverneurs de ces îles n'auraient pu agir autrement qu'ils ne l'ont fait. La prohibition d'exportation du blé, entre autres mesures funestes à la prospérité de la colonie, ne pouvait avoir d'autre résultat que de faire tomber le prix des grains, dans les années d'abondance, si bas, qu'il couvrait à peine les frais de culture et de transport; c'est ainsi que, dans les mauvaises années, la population agricole s'est trouvée réduite à la disette.

Vers le milieu du dix-huitième siècle, Fortaventure exporta avec succès des chameaux pour la Jamaïque et les autres possessions anglaises dans les Indes occidentales; mais, dès que l'on connut, à Ténérife et à Canarie, les avantages que ce commerce offrait avec les Anglais, le gouverneur général et l'audience royale défendirent, dans leur sagesse, l'exportation de ces animaux, « dans la crainte », portait l'édit, « que la race ne se perdît dans « l'archipel. »

En présence de pareils faits, on comprend comment il est arrivé qu'avec tant d'éléments de prospérité, le commerce ait pris si peu de développement dans les Canaries, et que l'industrie y soit restée stationnaire, lorsque la difficulté des communications, entre les îles mêmes, venait encore s'opposer à son développement. Quelques bateaux de cabotage suffiraient cependant à rendre les transports faciles et les communications rapides.

Fortaventure et Lancelote exportent, pour les autres îles, du blé, de l'orge, du maïs, de la volaille, du bétail et des peaux de chèvres; Lancelote fait en outre, avec ses voisines, un petit commerce de sel et de poisson salé.

A l'époque de l'établissement des premiers comptoirs européens, le commerce extérieur était presque en totalité aux mains d'Irlandais qui étaient venus se fixer sur les côtes, où ils avaient contracté des alliances avec des femmes aborigènes. Aujourd'hui, ce sont des négociants anglais qui leur ont, en majeure partie, succédé dans l'exploitation de cette espèce de monopole.

Pêches.

Ce que nous avons dit de l'industrie agricole et manufacturière aux Canaries, nous sommes obligés de le dire de la pêche dans ces parages. C'est la même ignorance de tous progrès, le même entêtement dans les anciennes routines, la même indolence. La pêche dans cet archipel est aujourd'hui ce qu'elle était en 1764, lorsque Glas la décrivait dans ses plus minutieux détails; et nous n'aurons que peu de chose à ajouter à ses indications.

La pêche est cependant, pour ces

populations insulaires, la principale branche de leur industrie maritime. En parlant des côtes des différentes îles, dans la première partie de ce travail, nous avons dit quelles causes s'opposaient à ce que les parages voisins fussent poissonneux : aussi n'est-ce pas là que le pêcheur canarien va jeter ses filets, mais sur les côtes prochaines du continent africain.

Cette pêche occupe une trentaine de bâtiments de vingt à cinquante tonneaux, et se pratique depuis le cap de Noun jusqu'au-dessous du cap Blanc, sur un espace d'environ dix degrés de latitude. Les points de la côte sur lesquels elle a lieu varient suivant les saisons. Au printemps et en été, la pêche se fait du côté de la côte septentrionale, c'est-à-dire, vers le cap de Noun, et même au-dessus; dans l'automne et l'hiver, elle a lieu, au contraire, au sud, dans la direction du cap Blanc, les bateaux pêcheurs poursuivant ainsi dans cette direction les migrations des bancs de poissons. Dans la saison réelle, qui s'étend, sur ce littoral, depuis la mi-février jusqu'à la fin d'avril, les bâtiments font huit ou neuf voyages.

Les principales espèces de poissons qu'on y rencontre sont, près des rivages : les *tasartes*, poisson sans écailles, très-vorace, de la forme du maquereau, de la grosseur du saumon, et qui, séché et salé, ressemble à ce dernier de façon à s'y méprendre; cette espèce est si abondante, que, dans les pêches heureuses, elle suffit à la cargaison entière de certains bateaux. L'*anjora* est un diminutif de l'espèce précédente; le *cavallo* (*horse mackerel* des Anglais) est très-abondant au nord. Entre cinquante et soixante brasses de profondeur on trouve la morue, les samas, les curbinas.

Cette pêche, très-productive sous le rapport de la quantité et de la qualité du poisson, l'est très-peu dans ses résultats commerciaux; mais il semble possible que, si des armateurs français organisaient des expéditions de pêcherie sur ce littoral, elles leur présentassent au moins autant, et peut-être plus d'avantages que les établissements de Terre-Neuve. En effet, la morue de l'archipel vaut au moins celle de ce dernier banc; l'anjora est délicieuse; et la *curbina* est un gros poisson qui pèse trente livres. Enfin, l'île de Lancelote possède des salines abondantes; et le petit îlot de Graciosa, sa dépendance, semble disposé par la nature pour des établissements de pêcherie. Préparé par les procédés de la Hollande et de nos côtes du Nord, le poisson de ce littoral serait promptement appelé à acquérir une réputation et une valeur considérable.

Organisation politique; administration.

L'ensemble des îles Canaries forme une province du royaume d'Espagne. Son administration est confiée à un commandant général ou gouverneur de province, qui siége à Sainte-Croix de Ténérife. La province se divise en juridictions.

L'île de Ténérife compte trois juridictions distinctes : 1° celle de la *Laguna* ou de la *Ciudad*, avec un corrégidor ou alcade mayor; 2° celle de l'*Orotava*, d'où relèvent toutes les petites communes du district de *Taoro*, également régie par un alcade mayor; 3° Celle de *Sainte-Croix*, sous la surveillance d'un simple alcade, à raison de la présence du gouverneur général.

Canarie forme une juridiction régie par un alcade-mayor.

Il en est de même de Palma.

Les communes des autres îles, au nombre desquelles nous citerons *Valverde* et la *Oliva*, sont régies par de simples alcades.

La défense militaire des Canaries est confiée à une milice provinciale, qui compte, pour Ténérife, 4 600 hommes; pour la grande Canarie, 2 700; pour Palma, 1 100, et pour le reste des îles, des forces proportionnées à leur importance. L'archipel est, en outre, fortifié par vingt châteaux forts et douze redoutes. La côte est protégée contre l'ennemi par quatorze batte-

ries et six tours, armées de 81 canons en bronze et 137 canons en fer.

Au point de vue de l'organisation ecclésiastique, les Canaries forment un seul diocèse dont le siége, établi d'abord à Saint-Martial de Rubicon, fut transféré en 1485 à la grande Canarie, bien que la chancellerie romaine n'ait abandonné qu'en 1496 l'usage d'intituler le prélat de ces îles évêque de Rubicon. Il a dans son obédience quatre vingt-huit églises paroissiales et trois cent dix chapelles.

Les mœurs de l'Espagne avaient d'abord couvert ce pays de monastères appartenant aux trois ordres de Saint-Dominique, Saint-François, et Saint-Augustin; ils comptaient en tout 445 membres, dont les trois quarts réguliers, et le reste laïques, répartis en quarante couvents, sur lesquels Ténérife seule en comptait vingt-quatre. Plus de la moitié de ces asiles religieux étaient déjà fermés en 1823; ce qu'il en reste est aujourd'hui presque vide.

Les revenus publics sont peu considérables. Ils se composent des droits de douanes, qui s'élèvent à une valeur de 1 500 000 francs; des droits municipaux, qui produisent 125 000 francs; des redevances à l'Église, évaluées à 1 750 000 francs; enfin, des contributions volontaires et des revenus particuliers des municipalités ou *ayuntamientos*; ces redevances, qui varient suivant l'importance et la richesse de chaque commune, portent le nom de *proprios y arbitrios* (*propria bona urbis aut oppidi*).

Les redevances particulières, désignées sous le nom de *tributos*, forment à peu près l'unique ressource des municipalités les moins favorisées sous le rapport territorial ou commercial; mais les habitants se refusant à supporter des charges trop pesantes, la plupart des communes restent pauvres; et même, dans les villes plus considérables, le pavage des rues, l'éclairage, les fontaines, et toutes les améliorations d'utilité et d'édilité publique, ne peuvent être exécutées qu'au moyen de souscriptions volontaires et spéciales.

II. HISTOIRE.

Premières expéditions des Européens aux Canaries, dans le moyen âge.

Une partie, au moins, de l'archipel des Canaries avait été connue de l'antiquité classique sous la dénomination d'îles Fortunées, et le nom de Canaries lui-même est un témoignage persistant de ces notions anciennes que le roi Juba avait mises en circulation dans le monde romain. Les Arabes ne nous ont pas laissé de récits de leurs propres explorations, et peut-être, en nous désignant dans leurs livres les Gezâyr-el-Sa'âdeh ou îles du Bonheur, se sont-ils bornés à nous transmettre un reflet des indications de Ptolémée.

Pour l'Europe néo-latine, ces îles étaient une terre perdue, qu'il fut donné à l'habileté des marins génois de retrouver et de faire connaître à la chrétienté. Nous avons déjà signalé la prise de possession de l'une de ces îles au treizième siècle, par Lancelot Maloisel, qui lui donna son nom, et y bâtit un château dont les ruines servirent encore, au quinzième siècle, aux Normands qui vinrent s'y établir.

Les Génois que le Portugal prit à son service dans les premières années du quatorzième siècle, pour leur livrer le commandement et la conduite de ses armements maritimes, apportèrent à leur patrie d'adoption la science nautique et les connaissances effectives qui en faisaient les marins les plus habiles de l'Europe.

C'est ainsi que le roi Alphonse IV, instruit de l'existence des Canaries, y envoya, pour les reconnaître, une expédition de trois navires, conduits par des capitaines italiens, avec des équipages où l'on ne voit pas figurer un seul Portugais. On a retrouvé, dans les papiers du célèbre Boccace, une relation de cette expédition, assez intéressante et assez concise, pour que nous ne craignions point de la traduire ici dans son entier.

« De Canarie et des autres îles nouvellement retrouvées dans l'Océan au delà de l'Espagne.

« L'an mil trois cent quarante un de l'Incarnation du Verbe, ont été apportées à Florence des lettres des marchands florentins établis en la cité de Séville, dans l'Espagne Ultérieure, datées du 15 novembre de ladite année, et qui contiennent ce que nous allons exposer ci-après.

« Ils disent donc que le 1er juillet de cette année, deux navires, chargés par le roi de Portugal d'approvisionnements convenables pour une traversée, ayant avec eux une petite embarcation armée, et des équipages de Florentins (*), de Génois, de Castillans et d'autres Espagnols, mirent à la voile de la cité de Lisbonne et prirent le large, emportant en outre des chevaux, des armes, et diverses machines de guerre, pour l'attaque des villes et châteaux; se dirigeant vers les îles que nous appelons vulgairement Retrouvées; qu'à l'aide d'un vent favorable ils y abordèrent tous après cinq jours de navigation; et qu'enfin ils sont revenus chez eux au mois de novembre, rapportant en même temps ce qui suit: d'abord ils ont amené quatre hommes d'entre les habitants de ces îles; et de plus, beaucoup de peaux de boucs et de chèvres, du suif, de l'huile de poisson, des dépouilles de veaux marins, des bois de teinture rouge analogues au brésil, mais que les connaisseurs disent n'être point du brésil; outre des écorces d'arbres teignant également en rouge, ainsi que de la terre rouge, et autres choses semblables.

« Le Génois Niccoloso di Recco, l'un des capitaines de ces navires, avait répondu aux questions qu'on lui adressait, que de la cité de Séville jusqu'aux susdites îles il y avait environ neuf cents milles; mais que, du lieu qu'on appelle aujourd'hui cap Saint-Vincent, elles sont beaucoup moins éloignées du continent. Que la première des îles explorées avait environ cent cinquante milles de circuit, était entièrement rocheuse et sauvage, abondante néanmoins en chèvres et autre bétail, ainsi qu'en hommes et femmes nus, d'aspect et de mœurs farouches; c'est là, disait-il, que lui et ses compagnons avaient pris la majeure partie des peaux et du suif, sans qu'ils eussent osé s'aventurer trop avant dans l'île.

« Que de là, passant à une autre île un peu plus grande que la précédente, ils virent venir à eux, sur le rivage, une grande quantité de gens, tant hommes que femmes, tous presque nus; parmi lesquels quelques-uns, qui semblaient supérieurs aux autres, étaient couverts de peaux de chèvres peintes en jaune et en rouge, et, autant qu'on en pouvait juger de loin, fines et souples, assez bien cousues en boyau; et suivant ce qu'on pouvait comprendre d'après leurs gestes, ils semblaient avoir un chef envers lequel tous manifestaient des égards et de la déférence. Cette multitude se montrait désireuse de communiquer avec ceux qui étaient dans les navires, et de prolonger leur séjour. Quelques canots s'étant détachés des navires pour s'approcher du rivage, comme on n'entendait en aucune façon la langue des indigènes, personne n'osa débarquer : leur langage au surplus est, dit-on, assez doux, et coulant comme l'italien. Voyant que personne des navires ne débarquait, certains d'entre eux tâchèrent d'y venir à la nage; on en prit quelques-uns, et de leur nombre sont ceux que l'on a ramenés. Enfin les mariniers, ne trouvant là aucun profit, repartirent; et faisant le tour de l'île, ils la trouvèrent beaucoup mieux cultivée au nord qu'au midi; ils virent des habitations nombreuses, des figuiers et autres arbres, des dattiers stériles, des palmiers, des potagers, des choux et des légumes.

« On mit à terre en conséquence vingt-cinq matelots armés, lesquels allant examiner quelles gens habitaient ces maisons, y trouvèrent une trentaine d'hommes; tous étaient nus.

(*) « Le Florentin qui est allé avec ces navires est Angelino del Tegghia dei Corbizzi, cousin des fils de Gherardino Gianni, » suivant ce que nous apprenons d'une note marginale de la main de Boccace.

Ceux-ci, effrayés à la vue des armes, s'enfuirent aussitôt; les autres, entrant dans les maisons, remarquèrent qu'elles étaient bâties de pierres carrées, et couvertes de grands et magnifiques madriers. Comme ils avaient trouvé les portes fermées et qu'ils voulaient voir l'intérieur, ils s'étaient mis à les enfoncer à grands coups de pierres, ce qui irrita les fugitifs et leur fit remplir l'air de grands cris. Après avoir brisé les fermetures, on entra dans presque toutes les maisons, où l'on ne trouva que des figues sèches dans des cabas de palmier, aussi bonnes que celles de Césène, et du froment beaucoup plus gros que le nôtre, ayant le grain plus long, plus gros, et très-blanc; de même de l'orge et autres céréales, dont on jugea que se nourrissaient les habitants. Ces maisons, très-belles, et couvertes de très-beau bois, étaient toutes fort blanches à l'intérieur, comme si elles eussent été blanchies avec du plâtre. On trouva aussi un oratoire ou temple, dans lequel il n'y avait absolument aucune peinture, ni aucun ornement autre qu'une statue de pierre, offrant l'image d'un homme tenant à la main une boule, et nu, sauf un caleçon de feuilles de palmier, suivant l'usage du pays; on l'enleva, et l'ayant mise à bord, on la transporta à Lisbonne au retour. Cette île, au surplus, est très-peuplée et très-cultivée; les habitants y recueillent du grain, des blés, des fruits, surtout des figues; ils mangent le froment et les blés, soit à la manière des oiseaux, soit en les réduisant en farine, sans en fabriquer aucune sorte de pain, et en buvant de l'eau.

« En quittant cette île, les mariniers, qui en apercevaient beaucoup d'autres, distantes de celle-ci, de cinq, dix, vingt et quarante milles, naviguèrent vers une troisième, où ils ne rencontrèrent rien autre chose que de grands arbres s'élançant vers le ciel.

« De là, se dirigeant sur une autre, ils la trouvèrent abondamment pourvue de ruisseaux et d'eaux excellentes, ayant en outre beaucoup de bois, et des palombes qu'ils tuaient à coups de bâton ou de pierres, et qu'ils mangeaient. Ils les disent plus grosses que les nôtres et d'un goût pareil ou meilleur. Ils virent aussi là beaucoup de faucons et d'autres oiseaux de proie. Ils ne la parcoururent guère, parce qu'elle leur parut tout à fait déserte.

« De là, cependant, ils aperçurent une autre île, où étaient de hautes montagnes rocheuses, la plupart du temps couvertes de neige; les pluies y sont fréquentes, mais par un temps serein elle offre un aspect charmant, et elle leur parut habitée.

« Ils allèrent de là à plusieurs autres îles, les unes habitées, les autres entièrement désertes, au nombre de treize; plus ils avançaient, plus ils en voyaient, près desquelles la mer était bien plus tranquille que chez nous, avec de bons mouillages, quoiqu'elles aient peu de ports, mais toutes abondantes en eau. Des treize îles où ils allèrent, il y en a cinq qu'ils trouvèrent habitées, et bien peuplées, mais non également, l'une ayant plus d'habitants que l'autre. Outre cela, on dit qu'ils diffèrent tellement par le langage, qu'ils ne peuvent mutuellement s'entendre en aucune manière, et de plus qu'ils n'ont aucun navire ni aucun autre moyen de se rendre d'une île dans les autres, à moins qu'à la nage.

« Ils trouvèrent de plus une autre île où ils ne descendirent pas, attendu qu'il s'y manifesta quelque chose de surprenant. Ils disent, en effet, qu'il y existe une montagne d'une hauteur de trente milles ou davantage, à leur estime, visible de très-loin, et au sommet de laquelle paraît quelque chose de blanc : et comme toute la montagne est rocheuse, ce blanc-là semble bien avoir la forme d'une citadelle; mais on suppose qu'au lieu d'une citadelle c'est un rocher très-aigu, à la cime duquel serait un mât de la grandeur à peu près du mât d'un navire, où serait pendue une vergue avec une grande voile latine pincée en forme d'écu, gonflée en haut par le vent et tendue dans toute sa largeur; elle semble ensuite s'abaisser peu à peu, de même

que le mât, à la manière des vaisseaux longs; puis elle se relève, et cela continue toujours de cette façon, ainsi qu'ils l'ont remarqué dans toutes les positions en faisant le tour de l'île; et supposant que ce prodige était produit par quelque enchantement magique, ils n'osèrent point débarquer dans cette même île.

« Au surplus, ils ont vu beaucoup d'autres choses, que ledit Niccoloso n'a point voulu raconter. Toutefois, il paraît que ces îles ne sont point riches, car les matelots ont à peine trouvé de quoi couvrir la dépense des vivres qu'il leur a fallu emporter. Les quatre hommes qu'ils ont ramenés, encore imberbes, d'une belle figure, vont tout nus: ils ont cependant une espèce de cotte, formée d'une corde qui leur ceint les reins, et d'où pendent en grande quantité des fils de palme ou de jonc, longs d'un palme et demi à deux palmes au plus, dont ils se couvrent devant et derrière, de telle sorte que le vent ni le hasard ne les soulèvent. Ils sont incirconcis; leurs cheveux, d'un blond doré, et leur descendant presque jusqu'au nombril, leur couvrent les épaules; ils marchent pieds nus.

« L'île d'où ils ont été enlevés s'appelle Canarie; elle est plus peuplée que les autres. Ils n'entendent absolument rien d'aucun langage, bien qu'on leur en ait parlé beaucoup de différents. Leur taille n'excède point la nôtre; ils sont membrus, assez vigoureux, et fort intelligents, à ce qu'on peut comprendre. On leur parle par signes, et ils répondent eux-mêmes par signes à la façon des muets. Ils montraient des égards les uns envers les autres, mais envers l'un d'eux plus qu'à tous: celui-là avait une cotte de palmier, tandis que celle des autres était de jonc, peinte de jaune et de rouge. Leur chant est doux, leur danse analogue à celle des Français; ils sont vifs et gais, et assez sociables, plus que ne le sont beaucoup d'Espagnols.

« Après qu'ils eurent été embarqués, ils mangèrent du pain et des figues, et le pain leur plut, bien qu'ils n'en eussent jamais mangé auparavant; ils refusent absolument le vin, et se contentent d'eau. Ils mangent aussi le froment et l'orge à pleines mains, le fromage, et la viande, dont ils ont en grande abondance et de bonne qualité; ils n'ont cependant ni bœufs, ni chameaux, ni ânes, mais beaucoup de chèvres et de moutons, et de sangliers sauvages. On leur a fait voir des monnaies d'or et d'argent, elles leur sont tout à fait inconnues; ils ne connaissent non plus les épiceries d'aucune espèce. On leur a montré des colliers d'or, des vases ciselés, des épées, des coutelas : il ne paraît pas qu'ils en eussent jamais vu ou possédé. Ils semblent d'une bonne foi et d'une loyauté tres-grandes, car on ne donne rien à manger à l'un, qu'avant d'y goûter il ne le partage avec les autres en portions égales.

« L'institution du mariage existe chez eux, et les femmes mariées portent une cotte comme les hommes. Mais les jeunes filles vont toutes nues, sans aucune honte de se montrer ainsi. Ces gens ont comme nous un système de numération, dans lequel toutefois ils énoncent les unités avant les dizaines. »

Tel est le récit de cette expédition de 1341, qui, dans l'intention du monarque portugais au nom duquel elle était entreprise, ne devait être qu'une reconnaissance préalable, faite dans un but de conquête prochaine. Les soins de la guerre qu'il soutenait alors contre la Castille, et qu'il eut à soutenir ensuite contre les Sarrasins, le forcèrent d'ajourner l'exécution de son projet; et il fut devancé par un prince de sang royal, qui cherchait des États à conquérir, en remplacement du trône de Castille, dont il avait été déshérité.

Principauté des Canaries en faveur de Louis d'Espagne.

Soit que la connaissance des Canaries lui vînt aussi des Génois, soit qu'il la dût aux indications des gens de ce navire français que la tempête

y avait conduit une dizaine d'années auparavant, soit même qu'il n'en eût d'autre notion que les vagues désignations de la géographie antique, Louis d'Espagne demanda au pape Clément VI l'investiture de ces îles, en y adjoignant celle de la Galite dans la Méditerranée, pour lui former une principauté souveraine sous le nom de *Fortunie.*

Le pape lui fit en conséquence expédier à Avignon, le 15 novembre 1344, une bulle dont nous traduirons ici les principales dispositions :

« Clément, évêque, serviteur des « serviteurs de Dieu, à notre cher fils « le noble Louis d'Espagne, prince de « Fortunie. Suivant que l'expose la « demande qui nous a été soumise de « votre part, il existe dans l'Océan, « entre le midi et l'occident, des îles « dont on sait que les unes sont ha-« bitées, et les autres inhabitées, les-« quelles sont appelées en commun « Fortunées, bien que chacune ait sa « dénomination propre, comme il est « dit plus bas; et quelques autres îles ad-« jacentes à celles-là ; et il existe encore « une certaine île située dans la Mé-« diterranée. De toutes lesquelles îles, « la première est vulgairement appe-« lée Canarie, la seconde Ningaria, la « troisième Pluviaria, la quatrième « Capraria, la cinquième Junonia, la « sixième Embronea, la septième Ath-« lantica, la huitième des Hespérides, « la neuvième Cernent, la dixième les « Gorgones, et celle qui est dans la « Méditerranée, Goleta; et toutes ces « îles susdites sont étrangères à la « foi du Christ et à la domination des « chrétiens : c'est pourquoi, en vue « de l'exaltation de la foi et de l'hon-« neur du nom chrétien, vous désirez « employer votre personne et vos biens « à l'acquisition de toutes lesdites îles, « pourvu toutefois qu'il vous soit par « nous concédé sur elles, ainsi que « vous nous en avez humblement fait « la demande, titre et autorité pour « vous et vos héritiers et successeurs, « tant mâles que femelles.

« Nous, en conséquence, approu-« vant grandement le dessein pieux et « louable que vous énoncez avoir à cet « égard, et désirant que la foi ortho-« doxe se propage et fleurisse dans ces « mêmes îles, que le culte divin y soit « observé, et que par votre moyen « les bornes de la chrétienté soient « élargies; accueillant votre demande « pour l'honneur de Dieu, pour votre « salut et l'augmentation de votre « État, en vertu de l'autorité aposto-« lique, en notre nom et en celui des « pontifes romains nos successeurs, « et de l'Église romaine elle-même, « de l'avis et consentement de nos « frères, et dans la plénitude de l'au-« torité apostolique, nous vous con-« cédons et donnons en fief perpétuel, « en la manière, forme et teneur, et « sous les conditions et conventions « contenues aux présentes, en tant « qu'il n'y ait aucun chrétien qui y « prétende spécialement droit, toutes « lesdites îles et chacune d'elles, avec « tous leurs droits et appartenances, « haute et moyenne justice, et toute « juridiction temporelle quelconque, « pour vous et vos héritiers et suc-« cesseurs, tant mâles que femelles, « catholiques et légitimes, demeurant « dévoués à l'Église romaine; et nous « vous investissons de fait présente-« ment du susdit fief, par le sceptre « d'or; donnant néanmoins à vous et « à vos héritiers et successeurs sus-« dits, sauf, comme il a été dit, le « droit d'autrui, plein et libre pou-« voir d'acquérir et posséder à perpé-« tuité ces mêmes îles, d'y battre mon-« naie d'une ou plusieurs espèces, et « d'exercer en ces mêmes îles, sous la « suzeraineté du pontife romain, les « autres droits régaliens; avec la fa-« culté de bâtir, dans toutes et cha-« cune d'elles, des églises et monas-« tères, et de les doter convenable-« ment, réservant à vous et à vos hé-« ritiers et successeurs le droit de « patronage, ainsi qu'il est permis par « les règles canoniques.

« Et afin que, par suite de la con-« cession que nous vous avons ainsi « faite, vous soyez décoré du titre « d'une plus haute dignité, nous, en « vertu de l'autorité sus-énoncée, de

« l'avis et consentement de nos frères, « nous vous décernons la principauté « desdites îles, et statuons que vous « serez appelé prince de la Fortunie, « posant de nos mains, sur votre tête, « une couronne d'or en signe de la « dignité qui vous est acquise de la- « dite principauté et de l'augmenta- « tion de votre honneur; voulant que « vous-même et votre héritier et suc- « cesseur, quel qu'il soit, en la même « principauté, soyez d'ailleurs nommé « *prince de la Fortunie*, de telle sorte « que vous en ce qui vous concerne, « et vos héritiers et successeurs en « ladite principauté, soyez tenus en- « vers nous et chacun des pontifes « romains nos successeurs, de faire, « par vous-mêmes ou par vos procu- « reurs légalement constitués, aveu et « hommage lige, et plein vasselage, « et serment de fidélité, suivant la for- « mule qui sera indiquée. Que s'il ar- « rivait par hasard qu'à défaut de mâ- « les, la succession à ladite princi- « pauté appartînt à une femme non « mariée, elle épousera un catholique « dévoué à l'Église romaine, après « toutefois qu'elle aura demandé, à ce « sujet, l'avis du pontife romain.

« Et de plus, vous, et quiconque de « vos héritiers et successeurs en ladite « principauté, et à raison d'icelle, « paierez intégralement, chaque an- « née, le jour de Saint-Pierre et Saint- « Paul, au pontife romain alors sié- « geant, en quelque lieu qu'il soit, et « à l'Église romaine; ou bien, en cas « de vacance du saint-siége, à l'Église « elle-même, en quelque lieu qu'elle « soit, recevant pour le futur pontife, « et selon la part qui intéresse le col- « lége de ladite Église, un cens de 400 « florins de bon et pur or, au coin et « poids de Florence; au paiement du- « quel cens, ainsi qu'il vient d'être « dit, vous et quiconque de vos héri- « tiers et successeurs en ladite princi- « pauté serez tenus et astreints », etc., etc.

Conformément aux conditions portées dans la bulle d'investiture, le nouveau souverain fit expédier, le 28 du même mois, en la forme convenue, des lettres patentes de foi et hommage, dont nous traduirons ici les clauses fondamentales.

« Moi, Louis d'Espagne, prince de « la Fortunie, confesse et reconnais « que les îles ci-dessous désignées, « savoir : Canarie, Ningaria, Pluvia- « ria, Junonia, Embronea, Athlantica, « des Hespérides, Cernent, Gorgo- « nide et Goleta, avec tous leurs droits « et appartenances, ont été, par vous, « monseigneur Clément VI par la di- « vine Providence pape, en votre nom « et en celui de vos successeurs les « pontifes romains canoniquement in- « tronisés, et de l'Église romaine, « concédées en fief perpétuel, à moi « et à mes successeurs catholiques et « légitimes, et dévoués à l'Église ro- « maine, tant mâles que femelles; et « que je les ai reçues et les tiens, « moyennant le cens annuel de 400 « florins de bon et pur or, au poids « et coin de Florence, à payer chaque « année, le jour des saints apôtres « Pierre et Paul, à vous monseigneur « Clément VI par la divine Providence « pape, et à vos successeurs, et à l'É- « glise romaine. Pour lesquelles îles « faisant plein vasselage à vous et à « vos successeurs canoniquement in- « tronisés, et à la susdite sainte Église « romaine, je serai dorénavant fidèle « et obéissant à saint Pierre, et à « vous monseigneur Clément VI pape, « et à vos successeurs canoniquement « intronisés, et à la sainte Église ro- « maine », etc., etc.

Après la cérémonie du couronnement, le cortége fut surpris au milieu de sa marche par une pluie diluviale, et le prince rentra chez lui tellement mouillé, qu'on y vit un présage de la nature pluvieuse et humide du pays dont la principauté lui était échue : nous tenons ce récit de Pétrarque, témoin oculaire du fait. Mais ne nous arrêtons pas à ces futiles détails, et occupons-nous de la signification réelle des dispositions qu'on venait d'adopter.

Ce n'étaient là que des préliminaires, des précautions peut-être, prises par une politique habile contre les prétentions ou les desseins qui pou-

vaient avoir été conçus par divers gouvernements rivaux, de s'emparer de ces îles, à raison de quelques tentatives de première occupation déjà effectuées sur quelques points, mais dont les effets ne pouvaient être réalisés et prendre de la consistance, suivant les idées du temps, que par la consécration du saint-siége, dont l'autorité n'était point contestée quant à l'attribution de la souveraineté temporelle des terres à conquérir sur les Gentils.

Telles étaient les circonstances au milieu desquelles le pape Clément VI écrivit aux rois de France, de Sicile, d'Aragon, de Castille, de Portugal, au dauphin de Viennois et au doge de Gênes, la lettre que nous avons déjà citée (*), dans le but d'obtenir, pour le prince nouvellement institué, des secours d'hommes, d'argent et de vaisseaux. Le roi de Castille et celui de Portugal, ce dernier surtout, firent mention, dans leurs réponses, des droits antérieurs qu'ils croyaient avoir à la conquête des îles que le saint-père venait de concéder à Louis d'Espagne, protestant néanmoins de leur respect pour sa décision, et de leur empressement à s'y conformer. Quoi qu'il en soit, le prince de la Fortunie fut détourné, par les affaires de France, auxquelles il prit une part active, de s'occuper sérieusement de la prise de possession de ses domaines océaniens. Cependant il avait écrit, le 13 avril 1345, à la cité de Valence, pour lui demander un puissant secours, qui fut promis, sous la réserve de l'autorisation du roi d'Aragon : ce monarque de son côté, personnellement sollicité par le prince Louis, qui était venu le trouver a Poblete au mois d'août 1347, mit à sa disposition un certain nombre de galères, et lui permit de prendre dans l'île de Sardaigne les approvisionnements de vivres dont il aurait besoin. Si l'on en croit Benzoni, deux galères ainsi armées par le prince de la Fortunie, étant parties de Cadix, abordèrent à Gomère et y débarquèrent cent vingt hommes, qui, à peine sur le rivage, furent assaillis par les indigènes avec une telle vigueur, que la plupart furent tués, et le reste ne regagna qu'à grand'peine les navires, lesquels s'en retournèrent avec le regret et la honte d'avoir manqué leur expédition.

(*) Ci-dessus, p. 38.

Première expédition de Béthencourt pour la conquête des Canaries.

Ainsi que nous avons eu occasion de l'indiquer déjà, les Canaries furent, dans la seconde moitié du quatorzième siècle, le théâtre de fréquents pillages de la part des corsaires et des aventuriers qui tenaient alors la mer, et que leur volonté ou les hasards de la tempête conduisaient à ces îles; tels que les Génois, les Normands, le Biscayens, les Castillans, les Mayorquins, etc. Nous avons cité, notamment, la descente préméditée faite à Lancelote en 1393 par Gonzalve Peraza, les descentes fortuites de Ferdinand d'Ormel, de Martin Ruiz d'Avendaño, de Francisco Lopez en 1382; nombre d'autres sans doute eurent lieu, qui ne nous sont pas connues : le poëte canarien Antonio de Viana donne le nom de Servant au chef de la première expédition française venue en ces îles; un document officiel conservé à l'Escurial, et qui contient les résultats d'une enquête faite en 1476, par ordre exprès de la reine Isabelle de Castille, sur les droits respectifs des divers prétendants à la possession des Canaries, déclare formellement que Jean de Béthencourt avait reçu, en Normandie, des informations sur ces îles, de la bouche de quelques aventuriers français, de deux surtout qui y avaient fait des incursions en compagnie de l'Espagnol Alvaro Becerra, ce qui inspira au baron normand la résolution de les aller conquérir.

Nous nous trouvons ainsi naturellement amenés au récit de cette grande entreprise. Quelques mots, auparavant, de ce seigneur et de sa famille. Jean de Béthencourt, chevalier, baron

de Saint-Martin le Gaillard en la comté d'Eu, seigneur de Béthencourt en Bray, de Grainville la Teinturière, de Saint-Sère, de Lincourt, de Riville, du Grand-Quesnay, de Huqueleu, etc., chambellan du roi Charles VI et du duc Philippe de Bourgogne, était fils de Jean de Béthencourt, et de Marie de Braquemont; son grand-père, nommé aussi Jean de Béthencourt, avait eu pour femme Isabelle de Saint-Martin, laquelle, devenue veuve, s'était remariée à Mathieu de Braquemont. Des alliances intimes et multipliées rattachaient ainsi l'une à l'autre les familles de Béthencourt et de Braquemont; et notre héros se trouvait, par cette voie, neveu de Robert de Braquemont, qui depuis fût amiral de France. Celui-ci, qui avait fait la guerre en Espagne avec le fameux Bertrand du Guesclin, avait épousé Inès de Mendoça, et se trouvait, tant par ses services que par ses nouveaux liens de famille, jouir d'une grande considération en Castille. Outre cet appui à la cour de Séville, Jean de Béthencourt y avait encore d'autres alliances, sa nièce Agnès de Béthencourt ayant épousé Guillaume de Casaux (ou Guillem de las Casas), descendant des anciens vicomtes de Limoges. Ces détails ne sont point inutiles pour l'intelligence du récit que nous ont laissé, de l'expédition des Canaries, les chapelains du *Conquéreur*.

Décidé à son entreprise, Béthencourt eut besoin de s'assurer des moyens d'exécution, et ce fut Braquemont qui lui vint en aide en lui fournissant, en échange de l'engagement de ses terres de Grainville et de Béthencourt, les deniers nécessaires à ses préparatifs; et il lui remit en outre des lettres de recommandation pour la cour d'Espagne.

Jean de Bethencourt se rendit à la Rochelle, où il proposa à un chevalier gascon, nommé Gaïfre de la Salle, d'être de la partie, ce que celui-ci accepta volontiers; et ils mirent en mer le 1er mai 1402. Ils n'en étaient ni l'un ni l'autre, ce semble, à leur coup d'essai, et l'on pourrait croire qu'ils avaient déjà couru ensemble quelques aventures à l'encontre des navires anglais : c'est du moins ce qui nous paraît résulter des instructions données en juillet 1402, par le roi Charles VI, à l'évêque de Chartres et à ses autres plénipotentiaires chargés de négocier la paix avec le roi Henri de Lancastre, instructions où il est dit : « Item, si de ladite partie « d'Angleterre est demandé répara- « tion des attentats *piéça* faits en la « mer par le sieur de Béthencourt, « dont ils ont *autrefois* fait la de- « mande, répondront que ledit de « Béthencourt et messire Gadifer de « la Salle vendirent *piéça* tout ce qu'ils « avoient au royaume, et disoient « qu'ils alloient conquérir les îles de « Canarre et d'Enfer; et là sont de- « meurés, et l'on ne sait qu'ils sont « devenus. »

La bonne harmonie des deux chefs était loin d'être partagée par leurs gens : un gentilhomme normand, Bertin de Berneval, compagnon de Béthencourt, avait vu de mauvais œil l'adjonction des aventuriers gascons, et l'on n'était point encore parti de la Rochelle que déjà il avait organisé une espèce de ligue contre eux; et ce mauvais vouloir se traduisit, pendant le voyage, tantôt en actes de violence, tantôt en sourde opposition, si bien que l'expédition, forcée, par les vents contraires, de relâcher d'abord à Viveros, puis à la Corogne, fut en grand danger d'être rompue, et qu'avant de quitter les ports d'Espagne, elle avait perdu jusqu'à deux cents de ses hommes les mieux équipés; en arrivant à Cadix elle comptait encore quatre-vingts personnes; mais pendant que Béthencourt était obligé de se rendre à Séville pour répondre aux réclamations des marchands génois, plaisantins et anglais, qui l'accusaient de leur avoir pris et coulé trois navires, les mariniers normands, constants dans leurs mauvaises dispositions, travaillèrent encore si bien leurs compagnons, en se plaignant de l'insuffisance des vivres et prétendant que c'était vouloir les faire mourir de faim,

que l'expédition ne tarda pas à se trouver réduite à cinquante-trois personnes seulement. Béthencourt, après avoir reçu satisfaction et presque les excuses du conseil devant lequel il avait comparu, s'en revint à Cadix. On remit en mer avec le peu de monde qui était resté dans la nef, et l'on prit le large : après trois jours de calme, le temps redevint favorable, et en cinq jours l'on aborda à l'île Gracieuse, et l'on débarqua à Lancelote : on était alors au mois de juillet. Béthencourt fut bien reçu par les habitants, qui contractèrent amitié avec lui, et lui permirent de bâtir un fort, auquel il donna le nom de Rubicon ; y ayant laissé quelque monde sous les ordres de Bertin de Berneval, on se rendit de nuit à Fortaventure ; mais les habitants, qui avaient aperçu le navire, s'étaient enfuis à l'autre bout de l'île; et Gadifer de la Salle, bien qu'il fût entré assez avant dans les terres, n'en put prendre ni apercevoir un seul, et au bout de huit jours de vaine attente, le manque de provisions l'obligea de revenir à l'île de Lobos, où il eut le déplaisir assez grand, lui maître de la nef, de n'être repassé à Lancelote, par les mariniers qui la montaient, qu'à la condition qu'il n'entrerait pas à bord plus de Gascons qu'ils n'étaient eux-mêmes de Normands.

Il fut alors résolu que Béthencourt se rendrait en Espagne, afin d'en ramener tout ce qui leur manquait pour la poursuite de l'entreprise. Gadifer, de son côté, laissant Bertin de Berneval à Rubicon, se rendit à l'île de Lobos pour y faire provision de peaux de loups marins, afin de renouveler la chaussure de sa troupe; et comme il n'avait de vivres que pour deux jours, il renvoya sa barque à Rubicon, avec ordre d'en rapporter immédiatement. Dans l'intervalle étaient arrivées aux Canaries deux nefs espagnoles, l'une appelée Tranchemar, et l'autre Morelle. L'infâme Bertin, dont les propositions furent repoussées par le capitaine et l'équipage de celle-ci, complota avec Ferdinand Ordoñez, capitaine de la première, l'enlèvement d'une trentaine d'insulaires pour les aller vendre en Espagne; ce qui fut exécuté. Les munitions de toute espèce, rassemblées au château de Rubicon, furent pillées ou détruites, les femmes livrées à la merci des mariniers espagnols, et la barque même de Gadifer retenue à son arrivée, au risque de le laisser périr de faim avec ses compagnons. La scélératesse de Bertin n'était pas encore allée jusqu'au bout : après avoir entraîné dans sa défection un certain nombre de Gascons, il les trahit à leur tour et les abandonna sur la plage; ces malheureux, n'osant rester exposés au courroux de Gadifer quand il viendrait leur demander compte de leur conduite, prirent le parti de se jeter dans la barque et de gagner la côte voisine; mais ils allèrent y échouer, et, de douze qu'ils étaient, il y en eut dix de noyés, et les deux autres furent faits prisonniers par les Maures; plus tard, cette même barque, ballottée par les flots, fut poussée en dérive jusqu'au port de l'île Gracieuse, où elle arriva au mois d'août 1403, dix mois après qu'elle en était partie.

Le malheureux Gadifer, resté, lui onzième, dans l'île de Lobos, sans vivres et sans eau potable depuis huit jours, était réduit, pour étancher sa soif, à étendre la nuit, à la rosée, un linge qu'il tordait ensuite, afin d'en exprimer péniblement quelques gouttes d'eau. Le patron de la nef Morelle envoya à son secours un de ses pilotes avec quelques vivres, dans un canot, au moyen duquel le noble chevalier put revenir à Rubicon.

Il y trouva les choses dans le plus piteux état : plus de provisions de bouche pour assurer la subsistance de sa troupe, plus de munitions suffisantes, ni assez d'hommes pour tenir tête aux indigènes désormais hostiles, et que la trahison de Bertin de Berneval avait exaspérés. Il entra cependant en pourparlers avec un d'entre eux appelé Asche, oncle de l'interprète Alfonse que Béthencourt avait amené de France. Cet homme avait dessein de profiter de l'appui des

Français pour supplanter le roi Guadarfia, sauf à se retourner ensuite contre les Français pour détruire le peu qui en était resté. Il y eut même à cet égard un commencement d'exécution : car le roi Guadarfia ayant été fait prisonnier par Gadifer dans un coup de main, le 24 novembre 1402, Asche revêtit les ornements royaux, et traita avec les Français de sa conversion au christianisme avec tous ceux de son parti ; d'un autre côté, les gens de Gadifer ayant fait dans le pays des provisions d'orge pour suppléer aux vivres qui leur manquaient, la déposèrent provisoirement dans l'ancien château jadis élevé par Lancelot Maloisel, et quelques-uns partirent pour Rubicon, afin d'y chercher du monde qui les aidât à en opérer le transport ; ils furent accompagnés dans la route par Asche et vingt-quatre des siens, qui, dans un endroit écarté, tentèrent de tomber sur eux, et en blessèrent grièvement un; ceux qui étaient restés dans l'ancien château se saisirent, par représailles, d'un Canarien, le décapitèrent, et exposèrent sa tête au bout d'un pieu sur une haute montagne, comme un exemple. Le roi Guadarfia, parvenu à s'échapper en même temps de Rubicon, se saisit d'Asche, et le fit lapider et brûler. Depuis ce moment, on se tint sévèrement sur ses gardes, et l'on ne manqua aucune occasion de faire les indigènes prisonniers, dans le dessein de tuer tous les guerriers si l'on ne pouvait en venir à bout autrement, et de donner le baptême aux femmes et aux enfants : il y eut ainsi, à la Pentecôte 3 juin 1403, plus de quatre-vingts personnes baptisées ; et, en attendant des nouvelles de Béthencourt, on se résigna à vivre de la même manière que les naturels, s'étonnant toutefois de ne voir rien venir, pas même les navires espagnols et autres, qui avaient coutume de fréquenter ces parages.

Expéditions ultérieures de Jean de Béthencourt.

Cependant Béthencourt, arrivé à Cadix avec la nef de Gadifer, avait eu soin, à son arrivée, de mettre sous la main de la justice ceux des mariniers qui s'étaient montrés les plus malintentionnés, et de se saisir lui-même du navire, qu'il voulut faire remonter à Séville; mais ce bâtiment coula et se perdit devant San-Lucar de Barrameda, et l'on ne sauva qu'une partie du chargement, dont Gadifer demeura frustré. Arrivé à la cour de Castille, le seigneur normand, ayant obtenu audience du roi Henri III, lui dit : « Sire, je viens à secours à vous : c'est « qu'il vous plaise me donner congé « de conquérir et mettre à la foi chré- « tienne unes îles qui s'appellent les « îles de Canare, esquelles j'ai été et « commencé tant que j'y ai laissé de « ma compagnie, qui tous les jours « m'attendent, et y ai laissé un bon « chevalier nommé messire Gadifer « de la Salle, lequel il lui a plu me « tenir compagnie ; et pour ce, très- « cher Sire, que vous êtes roi et sei- « gneur de tout le pays à l'environ, « et le plus près roi chrétien, je suis « venu requérant votre grâce qu'il « vous plaise me recevoir à vous en « faire hommage. » Le roi accueillit avec beaucoup de satisfaction cette ouverture, reçut l'hommage, et concéda en retour la seigneurie des îles, avec le quint des marchandises qui seraient importées de là en Espagne, le droit de battre monnaie, et une somme de 15 000 maravédis d'or, à prendre à Séville.

Béthencourt avait d'abord eu le projet de poursuivre son voyage jusqu'en France, pour y ramener sa femme, qui l'avait accompagné dans son expédition et s'était arrêtée à Cadix, où elle l'attendait; mais il n'en eut point le loisir, et chargea l'un des siens, Enguerrand de la Boissière, de la reconduire à Grainville, obligé qu'il était lui-même de pourvoir aux besoins des gens qu'il avait laissés à Lancelote, et que la trahison de Bertin de Berneval avait réduits à une position pénible. Béthencourt avait reçu la première nouvelle de ces événements par l'arrivée de la nef Morelle, qui précéda de fort peu celle de la nef

Tranchemar, où se trouvaient Bertin et ses complices, ainsi que les captifs canariens. Un des gens de Gadifer de la Salle, présent à Cadix au débarquement du traître, le fit arrêter, et entama des poursuites contre lui ; mais, dans l'intervalle, Ferdinand Ordoñez s'esquiva avec son navire et son chargement, qu'il alla vendre en Aragon.

Béthencourt s'adressa au roi d'Espagne pour obtenir les secours nécessaires au ravitaillement de son château de Rubicon; et le roi lui fit donner une nef bien artillée avec 80 hommes d'effectif, 4 tonneaux de vin, 17 sacs de farine, et autres munitions de guerre et de bouche; le tout fut expédié à Gadifer de la Salle avec des lettres où Béthencourt lui recommandait de tirer immédiatement tout le parti possible des moyens qu'il lui envoyait d'explorer les diverses îles, afin d'en préparer la conquête; il l'instruisait en même temps des bonnes dispositions qu'il avait trouvées auprès du roi de Castille, et de l'hommage qu'il lui avait rendu, toutes choses dont Gadifer fut très-satisfait, si ce n'est de l'hommage, qui lui parut impliquer à son propre égard, quant à la possession des îles, une exclusion dont il n'avait pas lieu de se réjouir.

Quoi qu'il en soit, le bon chevalier se mit incontinent en devoir de profiter du ravitaillement qui lui arrivait. Après avoir reçu et emmagasiné les munitions, il s'embarqua vers la mi-novembre, avec une bonne partie de son monde et deux interprètes, pour faire une reconnaissance dans l'île de Fortaventure; il descendit à terre avec trente-cinq hommes, parmi lesquels se trouvaient vingt-un Espagnols, la plupart arbalétriers, qui n'osèrent suivre l'expédition qu'à moitié chemin, laissant les treize Français s'enfoncer seuls dans l'intérieur des montagnes; mais, en s'en retournant, ces Espagnols tombèrent dans une embuscade des insulaires, et ne furent dégagés que par la bravoure des Français, qui accoururent successivement à leurs cris : aussi Gadifer ne compta-t-il plus sur eux dans la suite de son voyage, qui dura environ trois mois, jusqu'à l'arrivée de Béthencourt avec de nouvelles forces.

De Fortaventure on se rendit à la grande Canarie, où l'on commerça avantageusement avec les indigènes, leur donnant des hameçons, de la vieille ferraille, de petits couteaux d'un prix minime, pour des quantités de sang-dragon d'une grande valeur; mais on ne put débarquer, à cause de leur opposition : ils avaient tué, douze ans auparavant, treize chrétiens qui avaient vécu sept années au milieu d'eux, leur annonçant l'Évangile, et qu'ils accusèrent d'avoir écrit en Europe à leur préjudice. On recueillit leur testament, destiné à prémunir les nouveau-venus contre la perfidie des naturels. Nous avons déjà dit (*) que ces chrétiens provenaient du navire de Francisco Lopez, naufragé sur cette côte le 8 juillet 1382.

Côtoyant ensuite l'île de Fer, De la Salle se rendit à Gomère, où il arriva le soir, et se saisit de quelques indigènes; mais quand il voulut débarquer le lendemain, il fut vivement repoussé, et ne put même faire de l'eau. Il se dirigea alors sur l'île de Palme; mais le vent le força à venir à l'île de Fer, où il s'arrêta 22 jours. Il ne put lier de relations avec les naturels, faute d'avoir alors un trucheman, qu'il ne parvint à se procurer qu'ultérieurement. Puis on descendit à Palme, où l'on fit de l'eau; et de là, en deux jours et deux nuits, on revint au château de Rubicon, en l'île Lancelote.

Gadifer renvoya alors en Espagne le navire avec les mariniers espagnols qui le montaient, expédiant à Béthencourt un messager avec des lettres où il lui rendait compte de la situation des choses, et de la reconnaissance qu'il venait de faire. Mais Béthencourt était déjà en mer pour son retour, et il arriva bientôt au port de Rubicon, où il fut reçu avec de grandes démonstrations de joie; on poussa vigoureusement la réduction

(*) Ci-dessus, p. 38.

des naturels, et au bout de peu de jours, leur roi, ayant été fait prisonnier, demanda formellement le baptême dans une entrevue qu'il eut avec Béthencourt le 20 février 1404, ce qui avança beaucoup d'autres conversions; et les deux chapelains de l'expédition rédigèrent, pour l'instruction de leurs ouailles, un exposé clair et succinct de la doctrine chrétienne, ainsi mise à la portée de ces naïves intelligences. Cependant la trahison dont ils avaient été victimes avait tellement exaspéré les insulaires, qu'il fallut encore beaucoup de peine pour compléter leur soumission.

Gadifer de la Salle crut que les services qu'il avait rendus méritaient leur récompense, et il demanda à Béthencourt de lui laisser, pour sa part, les trois îles d'Erbanie, d'Enfer et de Gomère, qui n'étaient point encore conquises, mais qui se trouvaient néanmoins faire partie de la concession générale que le roi d'Espagne lui avait faite des Canaries en retour de l'hommage qu'il en avait reçu : sans accéder à cette demande, le baron normand invita son compagnon à attendre le résultat définitif de leur entreprise, promettant *qu'il lui baillerait et laisserait telle chose dont il serait content.* Et ils se rendirent ensemble à Fortaventure, où ils firent une grande *rese* (ghazyah), et transportèrent leurs prisonniers à Lancelote. Béthencourt se retrancha sur le flanc d'une montagne, près d'une source, à une lieue de la mer, et y commença une forteresse qui reçut le nom de Richeroque; Gadifer, de son côté, se fortifia sur un autre point. Leur mésintelligence avait grossi jusqu'à la menace : cependant Gadifer prit encore part à une expédition faite le 25 juillet 1404 contre la grande Canarie, et qui se borna à quelques relations de trafic, brusquement interrompues par une tentative des indigènes à surprendre les Français, lesquels n'échappèrent qu'à grand'peine et non sans dommage. Revenu à Fortaventure, Gadifer renouvela auprès de Béthencourt la demande qu'il lui avait faite de trois des îles à conquérir; mais il n'en obtint encore que de belles paroles, et ils partirent tous deux pour l'Espagne sur des navires distincts, assez mécontents l'un de l'autre; puis, voyant que Béthencourt jouissait auprès du roi de Castille d'une faveur qui ne laissait nul espoir de rien gagner sur lui, Gadifer de la Salle, dégoûté, s'en revint en France, d'où il ne retourna plus aux Canaries.

Béthencourt, au contraire, après avoir obtenu du roi d'Espagne des lettres solennelles d'investiture, s'en revint en l'île d'Erbanie, où il fut joyeusement accueilli des siens; mais il eut à soutenir de rudes attaques de la part des indigènes, qui surprirent et détruisirent, le 7 octobre 1404, le château de Richeroque, et pillèrent, dans le port voisin, les vivres et les munitions que Béthencourt y avait déposés; néanmoins l'avantage resta en définitive aux chrétiens, surtout en deux rencontres où il y eut beaucoup de morts et de prisonniers. Le 1er novembre suivant, Béthencourt revint à Richeroque, qu'il fit remettre en état. Il continua de guerroyer, avec l'aide des gens que Gadifer de la Salle avait laissés en son château de Baltharhayz (ou Val-Tarahal) et des auxiliaires indigènes qu'il fit venir de Lancelote, jusqu'à ce que les deux rois païens de l'île se déterminèrent à faire leur soumission et à demander le baptême; l'un d'eux, auquel les historiens espagnols donnent le nom de Guize, roi de Mahorata, vint le premier, avec quarante et un des siens, et reçut l'onde sainte avec le prénom de Louis, le 18 janvier 1405; vingt-deux autres de ses sujets furent encore baptisés trois jours après. L'autre roi, appelé par les Espagnols Ayoze, roi de Handia, arriva le 25 janvier avec quarante-six de ses gens, et ils furent tous baptisés le surlendemain : l'exemple fut contagieux, et il n'y eut bientôt plus que des chrétiens à Fortaventure.

Après un tel succès, Béthencourt s'embarqua le 31 du même mois, avec quelques-uns des gens de Gadifer de la Salle, pour aller faire un voyage en

France. Une traversée de vingt et un jours le conduisit au port de Harfleur, d'où il se rendit à son château de Grainville. Là il s'occupa de réunir des gens d'armes et de métier pour une nouvelle expédition, et ayant ainsi, avec l'aide de son neveu Mathieu (ou, comme on l'appelait vulgairement, Maciot) de Béthencourt, rassemblé cent soixante hommes, dont vingt-trois avaient leurs femmes avec eux, il acheta, de son parent Robert de Braquemont, un second navire, et remit en mer avec tout son monde le 9 mai 1405. Son arrivée fit un merveilleux effet à Lancelote et à Fortaventure, où il descendit en grande pompe; puis il songea à faire une tentative sur la grande Canarie, et fixa le 6 octobre 1405 pour le départ.

Il partit en effet ce jour-là de Fortaventure avec tout son monde et ses deux navires, auxquels il en fut adjoint un troisième envoyé par le roi d'Espagne; mais il s'éleva une tempête qui les poussa sur la côte d'Afrique auprès du port de Bugeder; Béthencourt y descendit, et fit dans l'intérieur des terres une ghazyah dans laquelle ils prirent des hommes, des femmes, et jusqu'à trois mille chameaux, dont ils tuèrent et salèrent une partie pour leur provision. Puis on repartit pour la grande Canarie; mais la tempête sépara les trois navires, dont l'un arriva à Fontaventure, l'autre à l'île de Palme; celui que montait Béthencourt arriva seul en droiture à sa destination, où il fut ensuite rejoint par le premier. La descente qu'ils tentèrent dans l'île, avec trop peu de précautions, fut désastreuse; ils perdirent beaucoup de monde, et furent obligés de se rembarquer.

Béthencourt se rendit alors à l'île de Palme, où il retrouva un de ses navires; il y resta environ six semaines, et y obtint des succès assez notables. Il alla ensuite à l'île de Fer; et comme il avait eu du roi d'Espagne un interprète nommé Augeron, qui se trouvait être le frère du roi de l'île, il s'en servit pour attirer perfidement ce chef et cent onze de ses sujets, dont il fit aussitôt sa proie, les remplaçant par des Normands, à qui il distribua leurs terres pour les cultiver.

Après avoir ainsi conquis les îles de Lancelote, Fortaventure et Fer, Béthencourt régla l'administration de ce domaine. Il exempta ses compagnons d'armes de tout impôt pendant neuf années, au bout desquelles ils devaient rentrer dans le droit commun, et payer le quint de toutes leurs récoltes, sauf pour l'orseille, dont le seigneur se réservait le monopole. Quant à ses deux chapelains, qu'il avait faits curés de Lancelote et de Fortaventure, il déclara que, bien qu'ils eussent droit à la dîme, ils n'en toucheraient provisoirement que le tiers, jusqu'à ce que les îles eussent été pourvues d'un évêque. Il créa pour son lieutenant au gouvernement des Canaries son neveu Maciot, lequel aurait sous ses ordres, en chaque île, deux sergents pour l'expédition des affaires de justice, se conformant autant que possible à la coutume de Normandie. Sur le quint qui constituait son revenu seigneurial, il déléguait un tiers pour l'émolument de son neveu, et quant aux deux autres tiers, il en faisait abandon pendant cinq années, afin d'être employés à la construction de deux églises, l'une à Lancelote, l'autre à Fortaventure, et à tels autres édifices publics qui seraient jugés nécessaires : à l'expiration des cinq années, le revenu qu'il se réservait devait lui être envoyé en Normandie, avec le compte rendu de l'état du pays.

Gouvernement de Mathieu de Béthencourt.

Après avoir tenu une cour plénière au château de Rubicon, Jean de Béthencourt mit en mer le 15 décembre 1405, au milieu des témoignages les plus touchants de regret de la part de ses vassaux, et il arriva sept jours après à Séville, d'où il se rendit à Valladolid auprès du roi son suzerain, qui lui fit un accueil plus gracieux que jamais, et lui remit des lettres pour le pape, auquel le seigneur normand avait des-

sein d'aller demander l'institution d'un évêque pour les Canaries. Reparti de Valladolid vers le milieu de janvier pour se rendre à Rome, Béthencourt se présenta devant le saint-père (le pape romain était alors Innocent VII, retiré à Viterbe, et qui ne rentra dans la ville éternelle que le 13 mars); il obtint de lui la création d'un siége épiscopal aux Canaries, et la nomination à ce siége d'Albert ou Alvaro de Casaus ou de las Casas, frère de Guillaume, l'époux de sa nièce Inès de Béthencourt. Après quinze jours passés à la cour pontificale, le baron normand prit la route de France, tandis que le nouveau prélat se rendait dans son diocèse par l'Espagne. A son passage à Florence, Béthencourt fut accueilli, festoyé et défrayé par la commune pendant quatre jours; il arriva ensuite à Paris, où il s'arrêta huit jours, et enfin il rentra, le 19 avril 1406, en son château de Béthencourt, d'où il se rendit peu après à Grainville, son manoir principal.

C'est là qu'il reçut à diverses reprises des nouvelles des îles, qui prospéraient sous l'administration sage et paternelle de son neveu; un acte daté de Valladolid, le 25 juin 1412, nous le montre de nouveau à la cour de Castille, accomplissant la formalité de l'hommage envers le roi Jean II, son suzerain, en présence de la reine-mère Catherine de Lancastre, régente, et, entre autres témoins, de son parent Robert de Braquemont. Cependant la guerre civile qui désolait la France, et qui amena les Anglais jusqu'au cœur du royaume, vint compromettre gravement en Normandie la fortune de Béthencourt, qui y perdit son château de Saint-Martin le Gaillard, pris et démoli par les Anglais. Dans ces conjonctures fâcheuses, il eut recours sans doute aux moyens que son domaine des Canaries pouvait lui fournir de parer à ses pertes, et il y a lieu de penser que ce fut conformément à ses ordres que son neveu Maciot poursuivit rigoureusement le recouvrement de l'impôt du quint, et fit contre les insulaires non soumis des rèses multipliées, afin de se procurer de l'argent par la vente des prisonniers; mais il résulta de cette nouvelle conduite du gouverneur une désaffection et même une opposition directe, dont l'évêque Mendo de Viedma, successeur d'Albert de las Casas, devint le principal moteur, et qui se traduisit enfin en accusations formelles auprès de la reine-régente de Castille, laquelle donna à Henri Perez de Guzman, comte de Niebla, commission d'examiner les faits et de lui en rendre compte : et Guzman à son tour envoya à cet effet aux Canaries, avec trois navires bien pourvus de monde et de munitions, Pierre Barba de Campos, seigneur de Castro-Fuerte, qui détermina Maciot à le suivre en Espagne, et le conduisit à San-Lucar de Barrameda.

Soit que ces mesures, qui semblaient faire présager une tentative de spoliation, suggérassent à Béthencourt des dispositions propres à y échapper ou à en atténuer l'effet, soit que la situation embarrassée où la guerre de Normandie l'avait réduit, fût le seul motif de sa résolution, il envoya des pouvoirs, signés à Grainville le 17 octobre 1418, et donna commission expresse, tant à son neveu Mathieu de Béthencourt qu'au sieur de Sandouville, d'aliéner le domaine utile de ses îles de Canarie, sauf réserve, pour lui et ses successeurs, de celle de Fortaventure, et de la seigneurie de toutes, sous l'hommage de la Castille. L'aliénation fut consommée à San-Lucar, par acte du 15 novembre suivant, en faveur du comte de Niebla, Maciot conservant, au nom du nouveau propriétaire, le gouvernement qu'il avait jusqu'alors exercé au nom de son oncle.

D'autres prétendants s'étaient mis sur les rangs dans l'intervalle, notamment Ferdinand Peraza, fils de Gonzalve-Martel Peraza, qui avait fait en 1393, sous le patronage du roi Henri III, une expédition contre ces îles; mais il ne paraît pas qu'il obtint alors aucun résultat de ses démarches. Alfonse de las Casas, père de Guillem, dont

Peraza avait épousé la fille, eut du moins l'avantage de se faire octroyer, par lettres données à Avila, le 29 août 1420, le privilége de la conquête des trois îles de Gomère, Palme et Ténérife, avec concession héréditaire de toute seigneurie, juridiction et autorité.

On ne voit point que la grande Canarie soit comprise dans cette concession; elle fut, quelques années après, l'objet d'une tentative de la part des Portugais: l'infant dom Henri le Navigateur expédia contre elle, en 1424, une escadre portant 2 500 fantassins et 120 cavaliers, sous les ordres de Ferdinand de Castro, le même que Ruy Diaz de Mendoza avait rudement désarçonné, l'année précedente, aux joûtes de Séville. A peine débarqués, les assaillants furent si vigoureusement reçus par les insulaires, qu'ils se hâtèrent de regagner leurs vaisseaux, non sans avoir éprouvé une perte considérable.

Cependant la possession des Canaries était, d'un autre côté, l'objet d'interminables contestations entre le comte de Niebla et Guillem de las Casas, fils d'Alfonse, l'un acquéreur des droits des Béthencourt sur les îles conquises, l'autre concessionnaire des îles à conquérir. Henri de Guzman prit le parti de se soustraire à ces ennuis par une transaction : ayant obtenu à cet effet une cédule royale donnée à Médina del Campo le 4 février 1430, il fit à Guillem de las Casas, moyennant 5 000 dinars mauresques de bon or (une soixantaine de mille francs), cession de ses droits sur les îles conquises, par acte signé à San-Lucar de Barrameda le 15 mars suivant. Guillem, à son tour, rétrocéda, en 1432, l'île Lancelote à Maciot de Béthencourt, son parent, à condition de n'en pouvoir disposer lui-même qu'en faveur de Guillem ou de ses successeurs, et, à leur refus, de quelque autre sujet et vassal du roi de Castille.

Guillem de las Casas étant mort, sa succession fut partagée entre ses deux enfants, l'un appelé Guillem comme son père, l'autre, qui était une fille nommée Inès, mariée à Ferdinand Peraza. Celui-ci, au nom de sa femme, traita avec son beau-frère, le 28 juin 1443, à Ocaña, d'un échange au moyen duquel il demeura maître exclusif des Canaries (sauf Lancelote, qui était entre les mains de Maciot); et il prit possession effective de ce domaine le 28 juin 1445. Ayant voulu faire, en 1447, une descente en l'île de Palme, il fut vigoureusement repoussé par les indigènes, et perdit dans la mêlée son fils, le jeune et beau Guillem Peraza, dont la mort fut chantée par les romanciers du temps. Des rivalités fâcheuses s'étant élevées, dans leurs courses de pillage, entre Peraza et Maciot, le premier ne recula point devant un acte de violence: il fit enlever Maciot et quelques-uns des siens, et les envoya prisonniers à l'île de Fer; mais Maciot trouva le moyen de s'échapper et de se sauver à Lisbonne, d'où il vint à Séville, auprès du comte de Niebla, qui opéra la réconciliation des deux seigneurs.

Mais la position de Maciot n'était plus tenable, et, résolu à la changer, il envoya à Madère un religieux chargé de ses pouvoirs, à l'effet de vendre son île de Lancelote à l'infant dom Henri, qui avait su le gagner par ses caresses: l'affaire fut conclue moyennant une rente annuelle de 20,000 reis. Antonio Gonzalves, écuyer de l'infant, fut aussitôt dépêché avec deux caravelles, pour prendre possession de l'île cédée, et ramener à Madère la famille de Maciot. Peraza se plaignit au roi de Castille, et fit valoir son droit à reprendre Lancelote, puisque Maciot de Béthencourt avait manqué à la condition expresse de n'en disposer qu'en faveur des successeurs de Guillem Peraza, son auteur; et le roi donna à Benavente, le 7 avril 1449, une cédule ordonnant aux habitants de Lancelote de mettre le réclamant en possession de la seigneurie de leur île. Ceux-ci se mirent aussitôt en devoir de se débarrasser des Portugais, qui furent immédiatement expulsés; mais, quant aux prétentions de Pe-

raza, ils se récusaient comme juges de la valeur de ses droits. Le roi alors nomma provisoirement, par lettres données à Toro, le 22 février 1450, un des huissiers de sa chambre pour gouverneur et séquestre de Lancelote, en attendant la décision juridique de la difficulté; et, comme on apprit qu'il se préparait à Lisbonne une expédition pour recouvrer Lancelote, une cédule royale, signée à Valladolid le 8 mars 1451, ordonna que ni Maciot, ni aucune personne suspecte ne fût admise dans l'île, et fût, au contraire, repoussée au besoin à main armée, ce qui eut lieu en effet à diverses reprises.

Fernand Peraza mourut sur ces entrefaites, en 1452, laissant, pour unique héritière, sa fille Inès, mariée à Diègue de Herrera. L'affaire fut poursuivie à la requête de celui-ci; Maciot fut ajourné devant la cour du roi, et un arrêt du 30 juin 1454 prononça la déchéance de Béthencourt, adjugeant Lancelote à Inès Peraza et Diègue de Herrera son mari, comme héritiers de Guillem de las Casas. Il fallut toutefois des lettres de jussion, expédiées à Tolède le 4 juin 1455, pour déterminer les Lancelotais à mettre en possession leur nouveau seigneur.

Seigneurie de Diègue de Herrera.

D'un autre côté, les inimitiés de la Castille et du Portugal venaient de s'éteindre dans l'union de l'infante Jeanne de Portugal avec le nouveau roi d'Espagne Henri IV; et ce souverain, pour se montrer gracieux envers les deux ambassadeurs, Martin d'Atayde Gonzalves de Castro comte d'Atouguia, et Pierre de Menezès comte de Villaréal, qui lui avaient amené cette princesse à Cordoue, leur octroya, par lettres du 21 mai 1455, le privilége de la conquête des trois îles de Canarie, Palme et Ténérife. Herrera, qui ignorait cet acte de la munificence royale si préjudiciable à ses intérêts, fit à la grande Canarie une visite amiable, dont il profita pour faire dresser, sous la date du 12 août 1461, un acte solennel de prise de possession, appuyé par la construction d'un fortin, appelé la tour de Gando; et pareille cérémonie fut exécutée à Ténérife le 12 juin 1464. Cependant, les chrétiens ayant maltraité quelques bergers guanches, ils furent assaillis dans un petit fort que les insulaires les avaient d'abord autorisés à bâtir, et ils furent obligés de se rembarquer.

Mais les Portugais, qui n'avaient point encore exercé le privilége concédé aux comtes d'Atouguia et de Villaréal, voulurent enfin le mettre à profit, et l'infant dom Fernando, acquéreur des droits de ces deux seigneurs, arma quelques caravelles, et les envoya en 1466, avec des troupes de débarquement, sous les ordres de Diogo da Silva, contre la grande Canarie; Silva, pillant au passage Lancelote et Fortaventure, et débarquant ensuite à la grande Canarie, s'empara sur les Espagnols de la tour de Gando, qu'il occupa. Herrera porta aussitôt ses plaintes et ses réclamations aux cours de Castille et de Portugal : le roi Henri IV, après s'être fait rendre un compte exact de l'état des choses, fit expédier à Placencia, le 6 avril 1468, une cédule royale portant révocation formelle de la concession subreptice que, dans l'ignorance des droits d'Inès Peraza, il avait jadis accordée aux importunités des comtes d'Atouguia et de Villaréal, faisant inhibitions et défenses de troubler Herrera dans la possession des Canaries et petite mer de Barbarie (*Mar Menor de Berberia*), dont il était seigneur incontestable. Un arrangement amiable se faisait en même temps avec Diogo da Silva, qui devint l'époux de Marie d'Ayala, fille de Herrera, à laquelle fut donné en dot un tiers des revenus de Lancelote et Fortaventure : aussi ce seigneur dut-il contribuer de tout son crédit au succès des réclamations de son beau-père à la cour de Portugal, qui rendit, en 1469, un arrêt pour suspendre un nouvel armement que l'infant dom Fernando avait préparé.

Les Castillans de Herrera et les Portugais de Diogo da Silva tournèrent dès lors de concert leurs armes contre la grande Canarie. On s'imagina que tous les habitants de l'île devaient être accourus à la défense de la contrée de Telde, attaquée depuis longtemps par les Européens; et que, par conséquent, on avait chance de les surprendre facilement, ou tout au moins de diviser leurs forces, en opérant une diversion du côté de *Galdar*. Silva, prenant avec lui trois caravelles portant deux cents hommes, partit une nuit, et fit le tour de l'île pour venir débarquer le plus secrètement possible sur la côte septentrionale.

Cependant, que s'était-il passé parmi les indigènes depuis quelques années? Le roi *Artemi*, en mourant, avait laissé deux fils, *Temesor* et *Bentaguayre*, le premier régnant dans la contrée de Galdar, le second dans la contrée de Telde. Bentaguayre, jaloux de son frère, l'avait attaqué, mais sans parvenir à le déposséder. Parmi les *guayres* ou nobles qui l'avaient assisté dans cette guerre, il en était plusieurs envers qui il s'était montré cruel et ingrat: l'un de ces braves, nommé *Menedan*, s'expatria et vint finir ses jours à Fortaventure, sans que Herrera pût jamais le déterminer à rendre aux Européens quelques services dans la conquête des États de ce roi qui l'avait maltraité. Un autre, du nom de *Doramas*, avait conservé au cœur plus de soif de vengeance: retiré dans des montagnes inaccessibles, il avait de là entretenu des rapports avec d'autres mécontents, avait rallié des forces autour de lui, et tenait de ce côté aussi Bentaguayre en échec. L'île était ainsi divisée en deux États qui se faisaient une guerre acharnée; Herrera n'avait donc point en face de lui, à Gando, toutes les forces de l'île; et Silva, sans le savoir, allait trouver le pays de Telde bien gardé.

Le matin du troisième jour après son départ de Gando, il effectua son débarquement dans la baie d'Agumastel, où sont aujourd'hui les bains de Galdar. Le rivage était désert: c'est que le roi Temesor, qui avait vu les vaisseaux, et avait rassemblé en toute hâte les plus braves de ses sujets, tendait un piége aux Européens, en leur offrant la facilité de pénétrer dans les terres, où il se proposait de leur couper la retraite.

Silva donna dans le piége, et ne tarda pas à se voir tout à coup entouré de naturels en armes, et qui poussaient des cris furieux. Il n'eut que le temps de se jeter, avec sa petite troupe, dans une espèce d'arène entourée d'un mur à hauteur d'appui. C'était le lieu où les naturels tenaient d'ordinaire leurs assemblées politiques; il servait aussi aux exécutions judiciaires. Deux jours s'écoulèrent dans cette position horrible, où il manquait de vivres, d'eau, et où il perdait à chaque moment quelqu'un des siens. Les naturels refusaient obstinément d'entendre à toute espèce de capitulation. On prétend qu'alors une femme, de la famille du roi, prit pitié des Européens, et s'intéressa pour eux. Quoi qu'il en soit, tous les historiens s'accordent à raconter que le roi de Galdar vint s'aboucher avec Silva. Ce roi, bon et en même temps prudent et rusé, comme l'observe Nuñez de la Peña, conseilla aux Portugais de le retenir prisonnier, et d'annoncer aux naturels qu'ils allaient le mettre à mort, si on ne leur accordait passage jusqu'à leurs vaisseaux. Il est plutôt probable que Silva fut assez heureux pour pouvoir s'emparer de la personne du roi, et fut assez bon politique pour en tirer le même parti que Fernand Cortez, dans une situation analogue, tira de la personne de Montezuma, vis-à-vis des naturels de Mexico.

De retour à Gando, Silva ne put dissuader Herrera d'entreprendre une excursion dans la contrée de Telde, où il s'empara du village de ce nom, et construisit un petit fort qui servit en même temps d'oratoire, et fut consacré par l'évêque de Rubicon, Diègue d'Illescas. Diogo da Silva, dégoûté des conquêtes, repartit avec sa femme pour le Portugal, où il eut l'honneur d'être choisi pour gouverneur de

Jean II, qui en 1483 le fit comte de Portalègre. Herrera retourna à Lancelote, après avoir établi dans le petit fort de Telde deux cents hommes sous le commandement de *Pedro Chemida*.

L'histoire de la destruction de ce poste ne manque pas d'intérêt : Herrera, avant son départ, avait conclu avec les naturels de la contrée une sorte de traité : on avait échangé des otages, et l'on s'était engagé à ne pas livrer à d'autres qu'à lui toute l'orseille du pays, sous la condition d'un salaire à qui lui en apporterait. Pedro Chemida se montra observateur peu scrupuleux de la convention. Il accabla en outre les naturels de mille vexations ; un historien va jusqu'à prétendre que, par politique et pour diminuer le nombre des habitants de l'île, ses soldats faisaient des courses de nuit, où ils tuaient tout ce qu'ils rencontraient de naturels, et les enterraient soigneusement. Ce qu'il y a de certain, c'est que les naturels se mirent de nouveau sur la défensive, et traitèrent les Européens en ennemis. Cinq Espagnols qui maraudaient nuitamment, étant tombés entre leurs mains, furent massacrés. Une embuscade, dressée contre trente-cinq autres, eut un plein succès ; dépouillant alors les cadavres, un certain nombre se couvrit des vêtements européens, et marcha vers le fort en poussant devant soi quelque bétail ; la masse suivait en faisant mine de menacer les faux maraudeurs. La garnison, dupe du stratagème, s'empressa d'ouvrir la porte à ceux qu'elle prenait pour des camarades poursuivis. Les naturels s'emparèrent ainsi du fort, et ne laissèrent pas pierre sur pierre. Un bateau pêcheur que le hasard avait amené sur la côte revint porter cette triste nouvelle à Diègue de Herrera.

Pedro Chemida et les siens, bien que prisonniers, eurent assez d'influence pour déterminer les deux rois canariens à envoyer des députés à Lancelote pour conclure un arrangement. Une assemblée générale se tint, où figurèrent les guanartèmes, les faycans et les guayres des deux royaumes ; chaque grand centre de population fit choix d'un député, et leurs noms nous ont été conservés ; c'étaient : *Acorayda* pour Telde ; *Egenenaca* pour Aguimez ; *Vildecane* pour Texeda ; *Aridani* pour Aquexata ; *Isaco* pour Agaëte ; *Achutindac* pour Galdar ; *Adeuna* pour Tamarazeyte ; *Arlenteyfac* pour Artebirgo ; *Achuteyga* pour Artiacar ; *Guriruguiam* pour Aruca. L'ambassade, conduite par Pedro de Chemida, arriva à Lancelote sur une petite embarcation que le hasard avait jetée sur la côte de Canarie. Le résultat fut un nouveau traité, en date du 11 janvier 1476, portant : 1° que les prisonniers et otages actuellement retenus à Canarie seraient immédiatement remis en liberté ; 2° qu'il en serait de même des Canariens retenus actuellement à Lancelote et Fortaventure ; 3° que toute l'orseille qui pourrait se récolter à Canarie serait livrée à Diègue de Herrera et à ses successeurs, de préférence à tout autre.

Herrera ne fut pas longtemps à oublier ses promesses de paix, puisque l'on voit une cédule royale, datée de Burgos le 28 mai de cette même année 1476, lui accorder, à sa sollicitation, la faculté de tirer de l'archevêché de Séville et de l'évêché de Cadix les vivres et munitions nécessaires pour une nouvelle expédition, sous le serment, toutefois, de n'en rien vendre aux Portugais ni aux ennemis de la foi.

Cependant, dans le courant de cette année 1476, les habitants de Lancelote, fatigués du gouvernement oppressif de Diègue de Herrera, se soulevèrent contre lui, prétendant relever directement de la couronne de Castille, et ne reconnaître d'autres suzerains et rois que Ferdinand et Isabelle. Ils se fondaient sur deux raisons : d'abord, sur ce que Jean de Béthencourt étant mort sans laisser d'héritier direct de son droit sur les Canaries, ce droit avait dû faire retour à la couronne de Castille, dont elles étaient une dépendance, et en second lieu, sur ce que, depuis la vente illégale faite par Mathieu de Béthencourt à l'infant dom Henri, l'île

avait été reconquise par eux-mêmes sur les Portugais. On vit bientôt arriver en Castille, d'un côté, Diègue de Herrera en personne, pour la revendication de son droit contre les révoltés; et, d'autre part, *Jean Mayor* et *Jean de Arenas*, envoyés par les Lancelotais pour soutenir leurs prétentions. Ces deux derniers n'étaient qu'à une journée de Cordoue, lorsque des malfaiteurs les assaillirent, leur enlevèrent leurs papiers les plus importants, et les retinrent en prison. L'embuscade avait été préparée par les soins de Pierre-Garcie de Herrera, fils aîné de Diègue. Il ne fallut rien moins qu'un ordre supérieur pour qu'ils recouvrassent leur liberté. Dans le mémoire qu'ils présentèrent à la cour, ils exposèrent les franchises accordées par les premiers seigneurs de Lancelote, franchises qui suffisaient à montrer qu'ils étaient les gens les plus malheureux du monde : « que sur leurs récoltes, n'importe de quelle nature, ils devaient abandonner le cinquième dès qu'ils voulaient les embarquer pour l'Espagne ou le Portugal; qu'en outre de leur ignorance, ils vivaient dans un tel dénûment qu'ils n'avaient que l'eau du ciel, du fromage et quelques chèvres. S'il leur arrivait, une année, de récolter un peu de grain, l'année suivante ne donnait rien. Qu'en outre du cinquième, ils payaient aussi des dîmes; et tout cela, sans pouvoir contenter leur seigneur, puisque celui-ci portait atteinte à leurs priviléges, us et louables coutumes, qui depuis cinquante ans réglaient la matière. Que, lorsqu'ils s'en plaignaient à leurs seigneurs, non-seulement ceux-ci ne tenaient cas de leurs plaintes, mais les forçaient à vider leurs demeures, à abandonner leurs femmes et leurs enfants, et les transportaient de force et sans solde dans les autres îles des infidèles pour garder des castels et des tours. Ils ajoutaient qu'après avoir joui en toute franchise de la récolte de l'orseille, sans autre charge que d'en abandonner le cinquième, ils s'en voyaient privés par l'injustice des seigneurs. »

La reine Isabelle répondit à ce mémoire par une cédule où elle déclarait prendre l'île de Lancelote sous sa protection et sauvegarde, en même temps qu'elle ordonnait à Étienne Perez de Cabitos de procéder à une enquête solennelle sur les prétentions respectives des parties. L'examen et la discussion s'étendirent à tout ce qui concernait la possession et la conquête des Canaries depuis l'origine; et il en résulta que tout en reconnaissant la validité des droits de Herrera, comme représentant sa femme Inès Peraza, à la seigneurie de toutes les îles; considérant qu'il n'avait la possession effective que des quatre premières, on déclara réunies à la couronne celles de Canarie, Ténérife et Palma, dont la conquête serait en conséquence poursuivie aux dépens du trésor royal; concédant à Diègue de Herrera et à ses hoirs, en indemnité de leur droit sur ces trois îles, et des dépenses par eux déjà faites pour les soumettre, le titre de comtes de la Gomère, et une somme de cinq cents maravédis; ce qui fut constaté par un acte solennel donné à Séville le 15 octobre 1477, bientôt suivi d'un ordre royal du 12 mai 1478, portant défense expresse à tous officiers et autres destinés à l'expédition contre la grande Canarie, de troubler en aucune façon ni sous aucun prétexte Herrera et les siens dans la paisible jouissance de leurs domaines, droits et seigneurie.

Diègue de Herrera et Inès Peraza laissèrent après eux cinq enfants, savoir : Pierre Garcie de Herrera, qui fut déshérité pour cause d'inconduite (c'est le même que nous avons vu traiter si cavalièrement les envoyés de Lancelote); Fernand Peraza, qui eut en majorat les îles de Fer et de Gomère; Sanche de Herrera, à qui furent adjugés cinq douzièmes dans les revenus et la juridiction des deux îles de Fortaventure et Lancelote, avec les petites îles de leur dépendance; Marie d'Ayala, mariée à Diogo da Silva, comte de Portalègre, qui eut quatre douzièmes; et Constance Sarmiento, mariée à Pedro Fernandez d'Arias Saavedra, qui eut les trois autres dou-

zièmes. La mort de Diègue de Herrera est du 22 juin 1485; il était âgé de soixante et dix ans. Sa succession forma trois seigneuries distinctes : Fernand Peraza, sous le titre de comte de la Gomère, fut seigneur de cette île et de celle de Fer; Pierre Fernandez de Saavedra fut seigneur de Fortaventure; Sanche Herrera fut seigneur de Lancelote, Alegranza, Graciosa, Lobos et Santa-Clara; ses descendants reçurent par la suite le titre de comtes puis marquis de Lancelote.

Conquête de la grande Canarie.

Les rois d'Espagne, ayant pris, comme on vient de le voir, la résolution de faire des Canaries une province de leur royaume, ordonnèrent une expédition en leur propre nom : on arma trois vaisseaux, on recruta dans les villes de Séville, Niebla, Xérès et Cadix, six cents soldats de pied, et une trentaine de cavaliers, sans compter bon nombre de vaillants chercheurs d'aventures, et de nobles volontaires séduits par les chances de fortune qu'offraient alors les voyages maritimes. Cette décision de la cour d'Espagne avait été sollicitée par Jean Bermudez, doyen de l'église de Rubicon, qui ayant accompagné son évêque, le célèbre Illescas, lors des dernières tentatives sur l'île Canarie, connaissait parfaitement la situation du pays. Jean Rejon, de la ville de Léon, habile et brave capitaine, fut revêtu du commandement en chef, et eut pour son lieutenant général Alonzo Jaymez de Sotomayor.

On aborda à Canarie, dans la matinée du 24 mai, dans la baie de l'*Isleta*. Le premier soin fut de couper quelques branches de palmier, et de construire une tente, avec un autel, où le doyen Bermudez célébra la messe, demandant à Dieu qu'il daignât accorder aux Espagnols l'extermination de ces peuples. Rejon avait le dessein d'aller à Gando et d'y rétablir la tour récemment détruite par les naturels; mais tout en se dirigeant sur ce point, on raconte qu'arrivé au barranco de Guiniguada, à l'endroit où est aujourd'hui la ville de las Palmas, il vit tout à coup devant lui une vieille femme, vêtue comme les naturels, et qui lui dit en bon castillan « qu'il aurait tort d'aller plus loin; que cette position de Guiniguada était plus forte que celle de Gando; le voisinage de la mer, l'abondance des palmiers et d'autres productions la rendaient tout à fait propre à recevoir un camp retranché, d'où l'on se porterait facilement sur tous les points de l'île. » On voit que le général était adroit politique, et savait au besoin faire intervenir la religion pour inspirer confiance à ses soldats. On éleva une enceinte de pierres et de tiges de palmier, on construisit un donjon et un bâtiment pour les munitions, et on donna au tout le nom de camp de *las Palmas*.

Temesor, le roi de Galdar, était mort et avait eu pour successeur Adargoma; celui-ci, en présence des Européens et du danger commun, reconnaissant toute la supériorité du vaillant Doramas, le roi de Telde, s'unit à lui. Les guerriers d'Adargoma furent distribués dans toutes les gorges et sur le sommet des hauteurs qui gardaient la côte; Doramas, suivi des siens, s'avança directement et en bon ordre vers Rejon, qui, étonné du nombre, des mesures et de la contenance de ses ennemis, crut devoir éviter une première attaque qui pouvait lui devenir funeste, et de laquelle dépendait en quelque sorte l'issue de toute la guerre. Il se tint sur la défensive pour éviter toute surprise, et usa de la méthode si fort en vogue alors chez les Espagnols, en envoyant au roi de Telde un député chargé de lui offrir l'amitié de son roi, celle de ses troupes, et un traité d'alliance.

Entourés de plusieurs milliers de naturels armés, les Espagnols passaient tranquillement les journées dans leur camp retranché. Les naturels, poussés par la curiosité, s'approchaient par petites bandes de cinq ou six. On entrait en pourparlers avec eux par signes et à l'aide de truchemans. On leur faisait répéter, sans

qu'ils y comprissent rien, la formule d'un serment d'obéissance au roi de Castille, et on les baptisait; ce qui n'empêchait pas que la nuit les Espagnols ne sortissent de leur camp pour enlever des bestiaux, et que, de leur côté, les naturels ne tentassent des assauts sur le camp espagnol.

Dans un de ces combats, le roi Adargoma fut fait prisonnier; on le transporta plus tard en Espagne. On raconte qu'un jour qu'il se trouvait dans le palais de l'archevêque, à Séville, un jeune Espagnol, renommé pour sa vigueur extraordinaire, lui proposa de lutter ensemble : « Commen-« çons par boire un coup, » répond le Canarien. On apporte du vin. Le Canarien alors, tenant son verre rempli, s'adresse à son présomptueux rival : « Si avec tes deux bras tu es « capable de me contenir le poignet « de manière à m'empêcher de boire, « nous lutterons ensemble, sinon re-« tourne d'où tu viens. » L'Espagnol se met à l'œuvre, et malgré tous ses efforts, il a le déplaisir de voir le Canarien élever tranquillement son verre à la hauteur de sa bouche, et boire sans répandre une goutte.

Cependant la cour de Lisbonne venait de rompre avec celle de Castille, au sujet des droits de la malheureuse fille de Henri IV, et aussi en vertu de ses prétentions sur les Canaries, qu'elle regardait comme un appendice de ses récentes conquêtes sur la côte d'Afrique. Les Portugais, avec cinq caravelles, vinrent débarquer à la grande Canarie, sur la côte d'Agaëte, dans la contrée de Galdar. Ils se mirent en communication avec les naturels, et leur offrirent de les aider à chasser les Espagnols, après quoi l'escadre portugaise se présenta en face du camp de las Palmas. Rejon eut le talent de montrer aux Portugais peu de forces, et de leur inspirer assez de confiance pour qu'ils risquassent un débarquement sur-le-champ, bien que la mer fût mauvaise et ne leur permît pas de jeter à la côte plus de deux cents hommes. Ces troupes, débarquées, marchèrent droit au camp; mais un corps espagnol, caché en embuscade, se jeta tout à coup entre elles et la mer, et leur coupa la retraite vers leurs chaloupes. La mer était trop grosse pour que les caravelles pussent envoyer du renfort : ce fut en vain qu'elles tentèrent d'autres débarquements.

Les Espagnols, n'ayant plus affaire qu'aux Canariens, continuèrent à se tenir renfermés dans leur camp. Leur nombre avait considérablement diminué quand l'Espagne, en 1480, envoya un renfort avec lequel Pierre de Vera, chargé à son tour de la conquête, affaiblit les insulaires dans un grand nombre de combats. Ayant reçu, trois ans après, de nouvelles troupes de Lancelote et de Fortaventure, ce chef s'empara définitivement de la grande Canarie. Doramas, blessé et fait prisonnier dans un combat, avait reçu le baptême, mais sans survivre longtemps à la perte de sa liberté. Les malheureux Canariens étaient anéantis ou dispersés dans tous les lieux inaccessibles. Le gros de la nation, qui ne se composait que de six cents guerriers et de quinze cents femmes avec leurs enfants, s'était réfugié sur la montagne d'Ansite, entre Galdar et Tirajana, sous la conduite du guanartème *Bentehui*. Il déposa enfin les armes; l'évêque espagnol entonna le *Te Deum* pour ce dernier succès le 29 avril 1493, quatre-vingt-huit ans après que Jean de Béthencourt s'y était présenté pour la première fois. Le siége épiscopal de Rubicon fut transféré dans cette île, par l'évêque Jean de Frias, en 1485.

Conquête de Palma et de Ténérife.

L'île de Palma, encore libre, était divisée en douze cantons très-petits, trop désunis pour pouvoir former un plan commun de défense, et incapables de résister séparément : aussi, malgré la valeur que montrèrent ses habitants, il ne fallut pas un long temps pour la soumettre. Elle avait résisté à plusieurs descentes, quand Alonzo Fernandez de Lugo fut envoyé, en 1492, par l'Espagne, pour soumettre

les îles qui n'étaient pas encore conquises. Il se présenta devant Palma le 29 septembre, et six mois lui suffirent pour s'en rendre maître entièrement : une bataille décisive, livrée le 3 mai 1493, amena une soumission complète.

L'année suivante, Lugo conduisit une expédition contre Ténérife : il aborda dans la baie de Santa-Cruz le 3 avril. Les Guanches de Ténérife eurent aussi leurs héros dans Benchomo, roi de Taoro, dans son frère Tinguaro, et aussi dans Beneharo roi d'Anaga. Après une année de combats, par suite de l'inaction des rois de Guimar, d'Abona, de Dante et d'Icod, les Guanches libres se trouvaient, pour ainsi dire, confinés dans les royaumes de Taoro, de Tacoronte et de Tegueste. Les Espagnols, qui avaient hiverné dans la vallée de la Laguna, s'acheminèrent, dans les premiers jours du printemps de 1495, vers le vallon d'Acantejo, qui conduit à l'Orotava, où ils se flattaient de parvenir. Une fois engagés dans le ravin, ils se virent assaillis en tête par Benchomo et en queue par son terrible frère. Une pierre, lancée par Tinguaro lui-même, fracassa la mâchoire du général Lugo, qui n'échappa à la mort que par le dévouement d'un des siens : ce généreux soldat, voyant son chef vivement poursuivi, imagina de lui arracher son manteau et son chapeau à plumes et de s'en vêtir pour attirer sur lui l'attention des ennemis et la détourner du véritable chef. On raconte qu'à la suite de cette affaire des prisonniers espagnols furent conduits devant Benchomo, qui non-seulement leur accorda la vie, mais la liberté. Alphonse de Lugo s'était sauvé à grand'peine à la Laguna, d'où Tinguaro ne tarda pas à le chasser. Retiré à Santa-Cruz, il fut attaqué par Beneharo, qui le fatigua beaucoup et acheva de ruiner ses troupes. Comme triste souvenir de cette défaite sanglante, les Espagnols changèrent le nom du vallon d'Acantejo en celui de *Matanza* (du Massacre), et c'est le nom qu'il porte encore aujourd'hui.

Le 8 juin de la même année, Lugo passa à la grande Canarie, et se procura six cents fantassins et cinquante cavaliers. Réparti pour Ténérife avec ces nouvelles forces, il débarqua le 2 septembre à Santa-Cruz, dont il accrut et répara les fortifications. Ses troupes montaient en total à onze cents hommes de pied et soixante-dix cavaliers. Trouvant un allié dans le roi de Guimar, il commença par s'emparer du royaume d'Anaga et descendit ensuite vers Tégueste; mais, y ayant reçu quelque échec, il se dirigea vers la Laguna. Dans ce vallon se donna une grande bataille qui fut fatale aux Guanches, et où périt Tinguaro, après avoir, racontent les hisriens, renversé à lui seul dix-neuf Espagnols à coups d'une grande pique dont il s'était emparé à la bataille de la Matanza, et qui, depuis, était son arme favorite. Comme il se sauvait, ajoute-t-on, par la campagne avec trois de ses amis, ils furent poursuivis par sept cavaliers. « Nous allons être atteints, dit le frère du roi, fuyez, je me charge seul d'occuper ces soldats. Il rétrograda donc pour marcher au-devant d'eux. Dès qu'il fut à portée de fusil, les Espagnols firent tous à la fois feu sur lui. Quoique atteint de presque toutes les balles, il renversa les deux premiers cavaliers, et sa pique s'étant brisée, il en saisissait un troisième par les jambes, quand les autres lui déchargèrent plusieurs coups de hache sur la tête et par derrière. Il tomba baigné dans son sang et s'écria d'une voix lamentable : « Ne donnez pas la mort à un homme abattu; je suis le frère du roi Benchomo; qui aura jamais fait un captif aussi redouté que moi? » Mais un Castillan le perça de sa lance, malgré les cris de grâce que jetèrent les autres cavaliers. Lugo fit couper la tête au cadavre et l'envoya à Benchomo, qui, pour toute réponse, dit qu'il avait désormais un devoir de plus, celui de venger son frère.

Bientôt une maladie endémique vint exercer ses ravages sur les malheureux Guanches; Lugo en profita pour

marcher sur Orotopala et s'en emparer. Peu après, le barranco de la Matanza fut témoin d'une nouvelle bataille où, cette fois, expira la liberté des Guanches. Après un effroyable carnage, les Espagnols, fatigués de donner la mort, s'arrêtèrent pour prendre du repos en un lieu qui depuis a été nommé Victoria, non loin du barranco de la Matanza.

Benchomo et sa famille errèrent encore quelque temps dans les montagnes. Après une succession de petits combats, on s'empara d'eux les uns après les autres, et on les conduisit à Santa-Cruz. Après qu'on les eut instruits tant bien que mal dans la religion chrétienne, on leur administra le baptême en 1497; et quoique, dès novembre 1496, l'île eût été à peu près soumise, ce n'est guère que depuis le baptême des Menceys, suivi même encore de quelques troubles, qu'on peut dater la conquête de Ténérife. On proclama dans toute l'île qu'elle appartenait au roi de Castille et de Léon, et cela trente-trois ans après la singulière prise de possession de Diègue de Herrera.

Les neuf *menceys* furent embarqués et conduits devant le roi de Castille. Leur costume, leur taille gigantesque, et leurs formes mâles, amusèrent les oisifs de la cour, sans que la politique permît qu'ils revissent jamais leur patrie, et que même leur dépouille vînt reposer auprès des ossements de leurs pères.

État des Canariens sous la domination espagnole.

Depuis cette époque, les Canaries, désormais irrévocablement acquises à l'Espagne, furent soumises en commun à un gouvernement général, militaire, politique et judiciaire, sous lequel se mouvaient, à des conditions diverses, d'une part, les officiers royaux en fonctions dans les trois grandes îles; de l'autre, les officiers d'épée et de robe établis par les seigneurs dans celles de leur domaine.

Nous avons déjà dit que celles-ci se partageaient entre trois seigneuries distinctes, savoir: Lancelote et les quatre îlots de sa dépendance; Fortaventure; et Gomère, avec son annexe l'île de Fer; que Fernand Peraza de Herrera avait eu ce dernier lot; son frère Sanche, Lancelote et ses dépendances; et leur beau-frère Pierre Fernandez de Saavedra, Fortaventure.

Guillem, fils de Fernand, fut décoré du titre de comte de la Gomère, qu'il transmit à ses successeurs en ligne directe masculine, Diègue d'Ayala y Roxas; Gaspard de Castilla y Guzman; un second Diègue de Guzman Ayala y Roxas; un second Gaspard d'Ayala y Roxas; un troisième Diègue d'Ayala Herrera y Roxas; Jean-Baptiste de Herrera Ayala y Roxas; un second Jean-Baptiste, puis un Antoine-Joseph, et enfin un Dominique, avec lequel s'éteignit, le 24 décembre 1766, la lignée masculine des Herrera; sa succession, recueillie par sa nièce Florence Pizarro, fut par elle transmise à la maison de Moncade, à raison de son mariage avec Pascal Belvis de Moncade, marquis de Belgida.

Sanche de Herrera, seigneur de Lancelote et ses annexes, n'ayant point eu d'enfant mâle, sa fille unique, Constance Sarmiento, porta cet héritage dans la maison de Saavedra, en épousant son cousin, Pierre Fernandez de Saavedra le jeune, fils cadet du seigneur de Fortaventure; Augustin de Herrera y Roxas, fruit de cette union, reçut le titre de comte de Lancelote, changé en celui de marquis à la suite de la manière distinguée dont il servit les intérêts de Philippe II contre les prétentions de l'infant dom Antonio de Portugal. Sa succession fut recueillie par son fils, puis par son petit-fils, appelés tous deux aussi du nom d'Augustin; celui-ci n'ayant point laissé de lignée, sa mère, Louise Bravo de Guzman, se fit adjuger son héritage, qu'elle transmit à son neveu Fulgence Bravo, d'où il passa à un autre neveu, Jean-François duc d'Estrada, qui le laissa à son tour à son fils le duc Emmanuel, et celui-ci à sa fille Éléonore. Un procès relatif à cette succession s'étant élevé à la mort de



Lemaitre direxit

Cathédrale de la Grande Canarie.

cette dame, le jugement fut rendu en faveur d'Emmanuel Mazan de Castejon, marquis de Velamazan, dans la maison duquel se continua le titre de marquis de Lancelote.

A Fortaventure, Pedro Fernandez de Saavedra eut pour successeur son fils Fernand d'Arias Saavedra, remplacé à son tour par son fils Gonzalve de Saavedra, qui laissa à sa mort, en 1574, deux jeunes enfants, Fernand et Gonzalve; l'aîné, élevé en Espagne dans le palais de la maison de Sandoval, alliée à la sienne, caressé par le chef de cette puissante famille, le fameux duc de Lerme, fit en sa faveur un testament contenant transmission de tous ses droits sur Fortaventure; son frère Gonzalve, irrité de cette disposition, fit aussitôt une donation effective, avec transmission de nom et armes, à André-Laurent Herrera de Mendoza, auquel succéda son fils Fernand d'Arias Saavedra, qui eut pour héritier Fernand Mathias son fils, lequel transmit ses droits à son petit-fils François-Baptiste Benitez de Lugo Arias y Saavedra, en la personne duquel la seigneurie de Fortaventure entra dans la maison de Lugo.

Quant aux trois grandes îles, elles eurent, au lieu de ce gouvernement seigneurial, une constitution municipale, avec quelques différences pour chacune d'elles. Le conseil ou ayuntamiento de la grande Canarie fut d'abord composé de douze régidors, dont le nombre fut ensuite réduit à six, et dont la charge devait être bisannuelle; puis ce nombre s'accrut de nouveau graduellement jusqu'à vingt-quatre, bientôt institués à vie, et, enfin, à perpétuité.

A Palma, le conseil, d'abord restreint à peu de membres nommés à vie, s'augmenta de même jusqu'à dix-huit, puis jusqu'à vingt-quatre, qui pareillement devinrent perpétuels.

A Ténérife, ce fut bien pis, quoique l'on tentât, à diverses reprises, de réduire le nombre des charges, qui n'était d'abord que de six régidors; il s'accrut graduellement jusqu'à huit, puis dix-huit, puis vingt-sept, puis trente-six, puis trente-huit, puis quarante-quatre, puis cinquante-trois, puis soixante-cinq!...'

Une audience royale ou cour d'appel fut instituée, en 1527, à la grande Canarie, où était le siége du gouvernement général des îles; l'officier, tantôt politique et militaire, tantôt simplement civil et judiciaire, qui représentait la couronne dans cette province éloignée, revêtu d'abord du titre d'adelantado ou généralissime, puis de celui de gouverneur, ou de régent, ou de président, ou de corrégidor, conserva enfin, après toutes ces variations, celui de capitaine général. Les Canaries sont aujourd'hui soumises à la même organisation administrative que le reste des provinces de la monarchie espagnole.

§ V.

LES ILES DU CAP-VERT (*).

I. DESCRIPTION GÉNÉRALE.

1° LE SOL.

Vue générale des îles du Cap-Vert; situation, étendue, distribution par groupes.

Entre le Sénégal et la Gambie, le continent africain projette dans les flots de l'océan Atlantique le cap le plus occidental de tous ceux qui jalonnent sa côte de l'ouest. Un groupe de baobabs énormes, qui en couronne le sommet depuis plusieurs siècles, lui fit donner par les découvreurs le nom de Cap-Vert, qu'il a toujours conservé depuis. A un peu plus de cent lieues géographiques au large, droit à l'ouest,

(*) Ce qui concerne les îles du Cap-Vert est dû presque exclusivement à la collaboration de M. Oscar Mac Carthy, qui a pris naturellement pour guide principal l'ou-

s'étend l'archipel auquel sa position, relativement à ce promontoire, a fait appliquer la dénomination d'*îles du Cap-Vert*. Leur distance des Canaries est de 252 lieues au sud-ouest. Elles sont au nombre de dix, plus quatre îlots : Ilha do Sal (l'île du Sel); ilha da Boavista (l'île de Bellevue); ilha do Maio (l'île de Mai); São-Thiago (Saint-Jacques), la plus considérable; ilha do Fogo (l'île du Feu); ilha Brava (l'île Sauvage); les deux îlots, Grande et do Rombo; São-Nicolão (Saint-Nicolas); Santa-Luzia (Sainte-Luce); les îlots Branco et Razo; São-Vicente (Saint-Vincent); enfin São-Antão (Saint-Antoine).

Les îles du Cap-Vert sont situées entre les 14° 45′ (pointe sud de l'île Brava), et 17° 13′ (ponta do Sol à São-Antão) de latitude nord, et les 25° 5′ (ponta da Orvatão à Boavista), et 27° 45′ (pointe la plus occidentale de São-Antão) de longitude occidentale.

La nature les a divisées en deux chaînes d'autant plus distinctes que la disposition en est entièrement différente. La première, à l'ouest, composée des îles São-Antão, Saint-Vincent, Sainte-Luce et Saint-Nicolas, est placée sur une ligne droite dirigée du nord-ouest au sud-est; la seconde, à l'est, embrassant les autres îles, décrit une courbe très-prononcée, dont la concavité est tournée vers la première; et comme la ligne droite prolongée idéalement rencontrerait la courbe vers l'une de ses extrémités, le tout figure assez bien l'image d'une houe ou d'une pioche. Les quatre premières îles sont appelées vulgairement, de leur exposition aux vents généraux, *as ilhas de Balravento*, îles du Vent; les autres, *as ilhas de Sotavento*, îles sous le Vent. Quelques écrivains, isolant de la seconde chaîne l'île du Sel et l'île de Mai pour en former un groupe isolé, ont considéré tout l'archipel comme partagé en trois groupes : du nord-ouest, du nord-est et du sud. Cette division n'est pas aussi simple que celle des deux chaînes, et on eût pu d'ailleurs porter le nombre des groupes à un chiffre plus élevé, car les îles de la seconde chaîne forment bien réellement *trois* groupes binaires : 1° Brava, Fogo et les îlots; 2° São-Thiago et Maio; 3° Boavista et l'île du Sel.

La superficie totale des îles du Cap-Vert est de 1240 milles carrés (216 lieues carrées de France), total dans lequel chacune des îles entre pour les valeurs suivantes :

	milles c.	
São-Thiago (Saint-Jacques)..	360	
Saint-Antoine..............	240	
Fogo.....................	144	
Boavista..................	140	
Saint-Nicolas..............	115	
Saint-Vincent..............	70	
Ilha do Sal (île du Sel)......	68	
Maio.....................	50	
Brava.....................	36	
Sainte-Luce...............	8	50
Les îlots Razo, Branco, do Rombo, Grande.........	9	
	1240	50

Ce chiffre diffère de celui de 1223 milles, donné par le capitaine Lopes de Lima, parce qu'il n'a fait entrer dans ses évaluations ni Sainte-Luce ni les îlots qui sont encore inhabités; nous avons calculé leur superficie d'après la carte de Vidal et Mudge.

Aspect; orographie et hydrographie.

Les îles du Cap-Vert se présentent aux regards sous deux aspects bien différents : ou la vue se perd sur des plages basses et sablonneuses, ou elle s'arrête devant des montagnes hautes

vrage publié récemment (1844), sous les auspices du gouvernement portugais, par le commandeur Jose Joaquim Lopes de Lima, conseiller d'État, et intitulé : *Ensaio sobre a statistica das ilhas do Cabo Verde no mar Atlantico e suas dependencias na Guiné portugueza ao norte do Equador*. Le rédacteur a, en outre, profité des observations de Bartholomew, de Brunner, de Darwin, et surtout de le bienveillante communication des travaux inédits de M. Sainte-Claire Deville, qui a visité en dernier lieu cet archipel.

et escarpées. Le navigateur qui, arrivant d'Europe, vient reconnaître cet archipel, commence par découvrir celle de ces îles que Bowdich compare à un tombeau de sable, l'île du Sel; puis, se dirigeant au midi, il côtoie l'ilha da Boavista, l'île de Bellevue, à laquelle son nom semble avoir été donné par dérision, car jamais terre plus triste n'affligea les regards. De là, laissant à gauche la barre de João Leitão, il aperçoit bientôt, entre deux mornes arrondis et isolés, les sables de l'île do Maio et la roche noire, coupée à pic, au pied de laquelle sont les cabanes du port et ces hautes piles de sel, sa richesse naturelle. Tournant alors à l'ouest, il cherche la pointe orientale de São-Thiago, et ses yeux, fatigués de la monotone couleur des plaines aréneuses, rencontrent tout à coup de noires montagnes de basalte et de lave, au-dessus desquelles s'élève le pic conique da Antonia. En passant le long de la côte australe de l'île, où s'élèvent le moderne chef-lieu de l'archipel et les ruines de son ancienne capitale, il ne tarde pas à voir se dresser dans le lointain le majestueux pic volcanique de Fogo, qui cherche la nue; au delà, et à sa base, sont deux îlots de roches élevées, et une petite île à laquelle ses côtes repoussantes firent donner le nom d'*île Sauvage*, ilha Brava. Là se termine la chaîne sud-est des îles; et, s'il désire visiter le reste de l'archipel, le navire devra remonter vers le nord à la hauteur des terres qu'il aperçut en premier lieu. Les quatre îles devant lesquelles il va passer successivement sont toutes hautes, escarpées, et le profil des formes extérieures suit, pour ainsi dire, une progression ascendante depuis Saint-Nicolas jusqu'à São-Antão, sans contredit la plus pittoresque du groupe. Ses hautes montagnes, qui plongent leur base à pic dans les flots, vont cacher leurs têtes chauves sous la neige dont elles sont presque toujours couvertes.

Tel est l'aspect extérieur des îles du Cap-Vert; il leur fit donner par quelques cosmographes de la renaissance le nom d'*îles des Gorgones*, qu'elles méritent bien réellement si les anciens ne le leur ont pas donné, ce qui est fort douteux.

En pénétrant dans l'intérieur des îles montagneuses, on ne tarde pas à reconnaître que cette apparence est en partie trompeuse. Tout ce qui ne se cache pas au fond des vallées, nu et partout déboisé, exposé aux rayons d'un soleil ardent, est, il est vrai, sec et aride dans la saison sèche; mais à peine les premières pluies sont-elles venues abreuver les terres desséchées, qu'elles se couvrent d'une végétation puissante, et qu'alors la verdure des moissons vient contraster avec le vert diapré des champs incultes et la couleur cendrée des roches couvertes d'orseille.

Même au temps de la sécheresse, les îles de São-Thiago, de Saint-Nicolas, de São-Antão surtout, ont encore au sein de leurs montagnes de délicieuses vallées, dans lesquelles des eaux plus ou moins abondantes entretiennent sans cesse une fraîcheur et une verdure auxquelles les chants délicieux d'un passereau (passarinha) aux couleurs brillantes prêtent un charme nouveau.

A ce coup d'œil sur l'aspect général des îles du Cap-Vert, qui donne une idée de la nature de leur surface, nous ajouterons quelques détails.

Il suffit de se rappeler quelles sont les grandes lois qui ont présidé à la formation des îles et des îlots pour reconnaître que les deux parties dont se compose l'archipel appartiennent à deux chaînes sous-marines dont elles sont la partie la plus élevée et dont la direction est indiquée par celle des îles mêmes. Leur disposition suivant deux lignes géométriques rigoureuses est assez remarquable. Les divers points de la première se rattachent tous à une portion de circonférence équivalente à un peu plus du quart, décrite avec un rayon de 87 milles, d'un point situé au midi de Saint-Nicolas par 16° 18′ nord et 26° 46′ ouest; l'axe de la seconde est une ligne orientée ouest 30° nord; ces deux lignes se

coupent un peu au midi de l'île du Sel. Les lignes de faîte ne sont pas toujours parallèles aux directions générales. A l'île du Sel, à Boavista, à Saint-Nicolas, à Sainte-Luce, à Saint-Vincent elles présentent ce caractère; mais à São-Thiago et à Brava, elles lui sont perpendiculaires; à l'île São-Antão, à l'île do Maio elles font avec elles des angles de 30 et de 40 degrés.

Bien que l'hypsométrie des îles du Cap-Vert soit très-incomplète, on peut dire en thèse générale que dans la première des deux chaînes la hauteur augmente progressivement en s'avançant du nord vers le midi, et dans la seconde, ainsi que nous l'avons déjà remarqué, de l'est à l'ouest. Les cartes anglaises des îles du Sel, de Boavista et de Maio, par les capitaines Vidal et Mudge, quoique portant le titre de reconnaissance orométrique, ne donnent qu'une seule quote de hauteur; le *Pico Martins* de l'île du Sel y est indiqué comme ayant 1 340 pieds (408 mètres). Le point culminant de São-Thiago a, d'après M. Lopes de Lima, 4 500 pieds, et le pic de Fogo 1 480 toises ou 2 884 mètres (la carte anglaise lui donne 9 760 pieds ou 2 974 mètres); mais une mesure plus récente et plus exacte de M. Sainte-Claire Deville ne lui donne que 2 780 mètres. L'écrivain portugais assigne une hauteur de 2 000 pieds à la masse des montagnes de São-Antão, 5 000 à 6 000 aux sommets *da Corda* et *da Caldeira*, et enfin 8 000 au *Pão d'Açucar* (le Pain de Sucre), qui les domine toutes.

L'hydrographie fluviale des îles, quand elles sont aussi peu considérables que celles du Cap-Vert, n'a et ne peut avoir qu'une importance toute locale. São-Thiago, São-Antão ont des vallées souvent assez étendues, qu'arrosent à peu près toute l'année des cours d'eau auxquels on ne peut cependant pas donner le nom de rivières; quelques unes voient les eaux y couler pendant plusieurs mois, mais le plus grand nombre ne présentent que des lits desséchés, si ce n'est à l'époque de la saison des pluies. La plupart deviennent alors autant de torrents dévastateurs, dont les eaux fuyant avec impétuosité vont se perdre bientôt sans avoir été d'aucune utilité, à raison de l'imprévoyance des habitants. On ne peut malheureusement suppléer à leur absence que par des sources ou des puits, en si petit nombre, qu'on les compte. Le sol, généralement calcaire ou sablonneux, frappé par les rayons d'un soleil toujours très-chaud, donne lieu à une évaporation d'autant plus rapide qu'il est complétementd éboisé et qu'il ne saurait conserver à la terre son humidité. Ce sont là les deux grandes calamités des îles du Cap-Vert, le manque d'eau, le manque d'arbres. Brava, qui n'a pour ainsi dire de sauvage que le nom, est la mieux abreuvée de l'archipel. Fogo possède des sources qui fertilisent toute sa partie septentrionale, et Saint-Vincent en a deux, Madevial et Maderalimho, peu abondantes, il est vrai, mais qui suffisent cependant aux besoins de sa petite population. Au milieu des sables de Boavista et de Maio il y a de fraîches oasis; ici au bord d'une retenue d'eau formée par les pluies, là autour de deux filets d'eau minces, mais constants, qui ont valu à deux possessions voisines les noms de Bonne-Espérance (*Boa-Esperança*) et de Beaumont (*Belmonte*).

La mer qui baigne les îles du Cap-Vert est en général d'une navigation sûre et facile. Il y a des bancs et des récifs assez nombreux au voisinage des îles basses du Sel, de Maio, de Boavista et surtout de cette dernière : c'est dans son voisinage, au sud-sud-ouest, par 15° 48′ N. et 25° 34′ O., que se trouve le bas-fond (baixo) de João Leitão, récif de corail d'une lieue à peu près d'étendue dans tous les sens, que l'on aperçoit de 5 à 6 milles, et à peu de distance duquel on trouve encore 30 et 40 brasses. Les rivages escarpés de toutes les autres îles présentent partout un grand fond.

Constitution géologique ; espèces minérales.

La géologie des îles du Cap-Vert n'a été jusqu'à présent l'objet d'aucun travail complet. En 1832, le naturaliste anglais Darwin fit quelques observations à São-Thiago ; dix ans après, un géologue français, M. Charles Sainte-Claire Deville, a étudié le volcan de l'île de Fogo, dont il a donné une carte beaucoup plus vraie que celle de Vidal et Mudge. Nous emprunterons au compte rendu de l'Académie des sciences l'ensemble des faits consignés dans son mémoire encore inédit.

« Lorsque le voyageur, en quittant les côtes de São-Thiago, dit M. Deville, découvre l'île de Fogo, il est frappé de la hauteur du pic, qui semble s'élever brusquement du sein des eaux. Le pic de Teyde, quoique très-imposant par sa masse, repose sur un groupe de montagnes très-étendu, qui en dérobe une partie considérable, tandis que, vu du nord-est, le pic de Fogo a sa base au niveau même de la mer et s'élève d'un jet et presque par une pente continue jusqu'à près de trois mille metres de hauteur : on en saisit ainsi parfaitement la forme générale, qui offre une grande analogie avec celle du Vésuve. Comme ce volcan, la montagne de Fogo se compose d'un cône entouré d'un côté par un rempart demi-circulaire, et détruit dans la partie qui regarde la mer. C'est précisément par ce côté ouvert qu'elle se présente quand on l'aborde en venant de São-Thiago.

« L'île est entourée de falaises très-escarpées, mais non pas fort élevées, composées d'une roche prismatique rougeâtre ; ce sont des nappes basaltiques alternant avec des assises de conglomérats ; elles sont quelquefois horizontales, d'autres fois fort inclinées. Sur la surface de l'île s'élèvent une foule de cônes parasites, dont un grand nombre ne paraissent pas avoir donné de coulées de laves.

« Les nappes basaltiques paraissent être étendues sur des pentes extrêmement douces, qui leur ont permis de prendre une structure compacte, et même à certaines assises dont la composition s'y prêtait sans doute, de se convertir entièrement en des masses de cristaux de pyroxène : aussi les traces de mouvement, quoiqu'elles ne manquent pas tout à fait, s'observent à peine dans les grandes assises, tandis qu'elles forment le caractère principal des coulées échappées des cônes modernes, et qui constituent au-dessus de la surface du sol des *cheires* plus ou moins tourmentées.

« Des bords d'un ravin ou barranco, appelé *Ribeira grande*, situé sur le chemin qui conduit de la Luz (chef-lieu de l'île) au volcan, la *Punta alta*, qui est le point le plus élevé du cirque et qui se trouve aussi à peu près au milieu de son développement, se voit dans la direction du nord-ouest. La crête du cirque, ou *Cumbre do Fina*, tourne sa convexité vers l'ouest ; elle s'abaisse très-sensiblement en s'étendant vers le nord-est et le sud-est, mais elle cache complétement le pic. Un très-grand nombre de cônes de scories modernes marquent le pied de ses pentes extérieures.

« Le col qui donne entrée dans l'intérieur du grand cirque se trouve à peu de distance du cône moderne de *Pedras Pretas* (les Pierres Noires), qui a produit, en 1799, une coulée de lave considérable. A peu de distance de ce cône, on rencontre un cratère d'une très-grande dimension, complet dans son pourtour et sans aucun mamelon volcanique ; c'est simplement une immense cavité circulaire. La coupe cylindrique intérieure présente des assises régulières de basalte et de conglomérats, recouverts par de nombreuses assises de matières fragmentaires.

« A l'ouest du col par lequel on pénètre dans son intérieur, l'enceinte du grand cirque est parfaitement continue ; elle s'élève insensiblement jusqu'à la Punta alta, son point culminant, puis elle va en s'abaissant vers le nord-est. C'est une muraille circulaire qui semble perpendiculaire, et dont la hauteur n'est guère inférieure

à mille mètres dans son point le plus élevé. On citerait difficilement un spectacle plus imposant que celui de ce vaste cratère de soulèvement, qui, pour la perfection et la conservation des lignes, surpasse la plupart de ceux qu'on pourrait lui comparer. « Je n'excepterai même pas, dit M. Deville, le grand cirque de Ténérife, dont certaines parties sont disloquées ou ont disparu, et auquel sa double bouche centrale (le Teyde et le Chahowa) enlève un peu de sa régularité; ici, au contraire, la ligne de ceinture est continue sur la moitié du pourtour. »

« En s'approchant de la grande muraille presque verticale qui forme les escarpements intérieurs du cirque, M. Deville reconnut que toute la masse est uniquement composée d'un nombre prodigieux d'assises basaltiques alternant avec des conglomérats, et traversée par des filons verticaux ou inclinés, qui se coupent les uns les autres et sont, sans aucun doute, les canaux par lesquels la roche est venue au jour et s'est épanchée en nappes plus ou moins étendues. Ce phénomène est parfaitement semblable ici à ce qu'il est dans toutes les contrées basaltiques, à Ténérife, à Palma, ainsi qu'à la Somma dans le groupe du Vésuve, et dans le Val del Bove au centre du massif de l'Etna. »

Le fond du grand cirque est occupé par une plaine qu'on pourrait appeler la *Cañada*, par analogie avec le plan des Cañadas de Ténérife ou l'*Atrio*, en le comparant à l'*Atrio del Cavallo* du Vésuve.

Une observation, faite par M. Deville dans l'*Atrio*, lui a donné pour le niveau général du fond du grand cirque une élévation de 1712 mètres.

Arrivé dans cette plaine, le voyageur se trouve à une très-petite distance de la masse imposante du pic. Sa forme est parfaitement régulière; son inclinaison, qui est de 35 à 40 degrés, paraît tellement considérable, qu'il semble d'abord impossible de le gravir, et que l'ascension en est effectivement d'une très-grande difficulté

Ce fut par la pente septentrionale du pic que M. Deville, accompagné seulement de M. Bertrand, chef de timonerie de *la Décidée* (goëlette de l'État), entreprit l'ascension. Après trois heures de fatigue, ils atteignirent le bord du cratère; et, au grand regret de M. Deville, le roc isolé et escarpé, qui forme la dernière cime du pic, se trouva inabordable de ce côté.

Une observation barométrique, faite au pied du rocher qui le dominait encore, donne à ce point une hauteur de 2 764 mètres; et, en ajoutant 26 mètres pour la hauteur approximative du rocher lui-même, M. Deville trouve 2 790 mètres pour la hauteur totale du pic de Fogo.

Ainsi que nous l'avons déjà vu, une autre mesure barométrique lui avait donné 1712 mètres pour la hauteur du fond du cirque au milieu duquel surgit le pic; de là il résulte que son élévation au-dessus de l'Atrio est de plus de 1 000 mètres, c'est-à-dire à peu près double de celle du cône du Vésuve au-dessus de l'Atrio del Cavallo.

A quelques mètres au-dessous du bord du cratère, on voyait s'échapper du plan du volcan une vapeur sans aucune odeur, qui sortait librement et sans bruit d'une large ouverture communiquant probablement avec quelque grotte profonde. On ne pouvait guère que jeter les yeux dans cette crevasse, car la température de la vapeur qui en sortait était d'environ 50 degrés. Ce phénomène, dit M. Deville, doit sans doute présenter quelque analogie avec celui que m'ont offert, à la *Rembleta* de Ténérife, les narines du pic.

Le diamètre du cratère, sensiblement circulaire, qui termine le pic, a paru à M. Deville supérieur à 500 mètres. La profondeur doit être, d'après son estimation, d'environ 250 à 300. L'excavation intérieure, dont le fond ne présente qu'un vaste amas de masses basaltiques en désordre, se découpe avec une grande roideur : du côté où le voyageur se trouvait, la paroi semblait verticale; le roc au pied

duquel il était placé, aussi bien que tout l'ensemble de ce qui l'entourait, et l'intérieur des escarpements du cratère, est uniformément composé de basalte solide. Ainsi, tout annonce que le pic de Fogo est le produit du redressement de grandes assises de basalte.

« Rien ne présente ici l'aspect de coulées successives qui se seraient appliquées l'une sur l'autre pour former le cône. Aucune coulée de lave ne s'est même échappée de la cime; les plus élevées sont sorties fort peu au-dessus du niveau du fond du cirque au milieu duquel il s'élève.

« D'après les relations écrites par des témoins oculaires des éruptions survenues en 1769, en 1785 et en 1799, le pic paraît avoir été fendu, et des couches, quelquefois nombreuses et alignées suivant des rayons partant de sa cime, se sont ouvertes vers sa base. Les laves ont surtout coulé vers la partie où le grand cirque est échancré; et, se précipitant vers la côte, elles sont entrées dans la mer où elles ont formé des brisants qui contribuent à rendre difficile l'accès de cette partie de l'île. Toutes ces circonstances rappellent les éruptions du Vésuve. Il est cependant à remarquer que la partie de l'île qui se trouve derrière la crête du cirque présente de nombreux cônes de scories; ce qui prouve qu'elle n'est pas préservée de l'atteinte des éruptions modernes comme l'est, au pied du Vésuve, le revers extérieur de la Somma. »

Voici maintenant ce que M. Darwin a consigné dans son journal, relativement à São-Thiago :

« En entrant dans le port, on observe sur les rochers une bande blanche, parfaitement horizontale, qui court le long de la côte pendant plusieurs milles, à une hauteur d'environ quarante-cinq pieds au-dessus de la surface de l'eau. Si on l'examine, on la trouve composée d'une matière calcaire, renfermant de nombreuses coquilles, semblables à celles des rivages voisins. Elle repose sur d'anciennes roches volcaniques, et elle a été recouverte par un courant de basalte qui doit être entré dans la mer lorsque cette couche de calcaire à coquilles était encore submergée. Il est curieux de remarquer les changements produits sur cette masse friable par la chaleur des laves superposées. Elle a été convertie, sur une épaisseur de plusieurs pouces, en une pierre aussi dure que la meilleure pierre de taille; et la matière terreuse, mêlée dans l'origine avec le calcaire, s'en est séparée par petites places, en laissant ainsi pure et blanche la chaux qu'elle contenait. Sur d'autres points, il s'est formé un marbre cristallin si parfait, que les cristaux de carbonate de chaux peuvent être aisément mesurés au moyen du goniomètre réflecteur. Le changement est encore plus extraordinaire lorsque la chaux s'est trouvée immédiatement en contact avec les fragments scoriacés de la surface inférieure du courant, car alors elle s'est trouvée convertie en groupes de fibres radiées magnifiques, ressemblant à l'aragonite.

« Les coulées de laves s'élèvent en plaines successives d'une pente douce, vers l'intérieur de l'île, d'où sont parties originairement les submersions de roches fondues. Depuis les temps historiques, il ne s'est manifesté à São-Thiago, que je sache, aucun signe d'activité volcanique; ce qui est probablement dû au voisinage de l'île de Fogo, dont le pic a eu de fréquentes éruptions. On ne reconnaît même que rarement, au sommet de quelque colline cendré rougeâtre, la forme d'un cratère; et cependant, des coulées d'une origine très-récente se montrent sur la côte, où elles forment une ligne de rochers d'une moindre hauteur qu'elle, mais qui se projette en avant de la masse appartenant à une plus ancienne série, les différences de hauteur donnant ainsi une grossière idée des âges respectifs. »

Il semble, d'après le rapport qu'il y a entre plusieurs faits signalés par les deux géologues, que la masse de São-Thiago se rapproche, dans sa formation, de celle de Fogo; et, si nous

pouvons en juger par quelques mots épars dans les descriptions géographiques, cette observation peut s'étendre à toutes les îles de l'archipel. Du moins est-il constant que le basalte et les laves y dominent partout : « Boavista, dit Bowdich, n'est qu'un simple banc de sable, avec deux pics d'un basalte nu à son milieu. » Et ce sont trois pics noirs et décharnés de basalte, dont le pied disparaît également sous le sable, qui, vers le nord, signalent aussi au navigateur l'île du Sel. La pointe septentrionale de Saint-Nicolas est dominée par le Monte-Gordo, où se voient, de temps immémorial, des laves et des ponces, vestiges d'un volcan déjà éteint à l'époque de la découverte; cette île a d'ailleurs beaucoup de pierre de taille, quelque peu de pierre calcaire (moellons), et on y a trouvé des sulfates de différents genres; il y a, dit-on, du cristal de roche à la Punta Vermelha, la pointe rouge. On paraît avoir reconnu du talc sur l'Ilho-Razo. Les laves et les basaltes se voient de toutes parts à São-Antão, mêlés à du tuf rouge, à de l'argile, à de la marne; et l'une de ses montagnes doit à son cratère le nom de *Caldeira*. Cette abondance des basaltes aux îles du Cap-Vert est, ainsi que l'a déjà remarqué M. de Humboldt, un fait commun à toute cette partie des rivages occidentaux de l'océan Atlantique qui s'étendent du 10° parallèle à l'extrémité nord de l'Écosse; on les retrouve en masses considérables aux Canaries, à Madère, aux Açores, en Bretagne, en Irlande, à l'île de Staffa, etc.

Le sol des îles du Cap-Vert est extrêmement varié : sablonneux, calcaire et salitreux à l'île du Sel, à Boavista, à Maio; argileux, pierreux, calcaire et en partie volcanique à São-Thiago, São-Antão, Saint-Nicolas et Fogo (où il est surtout volcanique); marneux à Brava, qui doit sa riche végétation à l'humus si productif de ses vallées. Combinée dans différentes proportions, soumise à l'influence de températures diverses, selon ses diverses expositions et son élévation au-dessus de la mer, la terre de cet archipel offrirait à d'habiles colons une variété de productions qui pourraient entretenir dans l'abondance une population considérable. Aussi faut-il déplorer qu'une grande partie de sa surface, livrée à l'action dévorante d'un soleil tropical par le manque d'arbres nécessaires pour lui conserver l'humidité des nuits et des pluies, ne présente plus à l'œil que des plaines ou des côtes dénudées, exposées, à certaines époques, à toute la furie des vents de brise, toutes choses qui ont contribué à donner aux îles du Cap-Vert cet aspect désolé qu'elles offrent, vues de la mer.

Il existe, sur quelques points de l'archipel des îles du Cap-Vert, des indices bien caractérisés de mines de fer, entre autres à São-Antão et à Brava, qui ont des sources minérales ferrugineuses. Peut-être y découvrirait-on d'autres métaux plus précieux; et les indigènes affirment, par exemple, que des grains d'or se montrent dans l'argile du *monte Vermelho* (le mont Rouge) à São-Thiago, avec laquelle on fait une poterie où apparaissent en effet, de place à autre, des parcelles brillantes (*). Brava offre quelques indices de cuivre et une mine de salpêtre. On tirait, il y a quelques années, une assez grande quantité de soufre du volcan de Fogo, et à sa surface se trouvent d'ailleurs les divers produits volcaniques tels que la pierre ponce, le sulfate de soude, le sel ammoniac. Sur plusieurs autres points des différentes îles, l'explora-

(*) Voici ce que nous trouvons dans une note de Bowdich à ce sujet : Un bâtiment américain, commerçant avec São-Thiago, s'en retourna à moitié chargé de l'argile dans laquelle on trouve l'or, pour tenter des expériences sur cette matière; elle donna une quantité si notable de métal, que ce bâtiment revint, avec deux autres, en chercher des cargaisons complètes. Mais quand le gouvernement portugais eut acquis par là la conscience de ses richesses, il défendit toute exportation de cette argile, quoiqu'il paraisse n'en avoir jamais tiré parti lui-même

teur découvrira quelques marbres, beaucoup de pierre calcaire, du jais, de la terre bola re, de la terre à poix, et quelques productions encore dont nous avons déjà parlé.

Le sel, soit naturel, soit artificiel, a rendu depuis bien longtemps célèbres les îles du Cap-Vert, et au dix-septième siècle les écrivains flamands ne les désignaient que sous le nom d'*îles du Sel*. Cependant il n'y en a que trois qui en produisent, Maio, Boavista et l'île du Sel; leur produit total s'élève aujourd'hui annuellement à 15 000 muids (122 000 hectolitres), et augmentera sûrement par suite de l'exploitation de nouvelles salines créées à l'île du Sel, qui, restée pendant longues années deserte, a été colonisée en 1839. Les documents officiels montrent que, de 1839 à 1842, on a exporte 46 505 muids (378 829 hectolitres) : ce qui donne, pour terme moyen de chacune de ces quatre années, 11 636 muids (94 505 hectolitres). Ce chiffre, comparé à ceux des séries de quatre, douze et vingt années antérieures, ne présente pas de différence sensible; ce qui prouve surabondamment que l'abaissement des droits de sortie n'a pas influé sur la consommation (presque exclusivement étrangère), et n'a fait qu'appauvrir le coffre de la province. Le meilleur sel de toutes ces îles, le seul qui soit bien cristallisé, est celui que produisent les salines naturelles du port *do Norte*, à Boavista, où les salines artificielles du port de Sal-Rey ne donnent, au contraire, qu'un sel de dernière qualité, mauvais, menu, impur. Après le sel du Porto do Norte vient celui de l'île du Sel, puis celui de l'île de Maio, surtout lorsqu'on le tire de la vieille saline (*a salina velha*).

Climat.

Le climat des îles du Cap-Vert est très-chaud, moins cependant que ne le serait celui d'une region continentale située à la même latitude, ce qui est dû à l'influence de l'Océan, à l'humidité constante qui y règne, aux brises de mer qui en rafraîchissent constamment l'atmosphère. Dans quelques vallées intérieures qui échappent à leur action, le thermomètre atteint par moments jusqu'à 32° 2 du thermomètre centigrade; mais, en général, la température moyenne y est de 26° 6 lors des deux passages du soleil, en mai et août; de 21° 1 aux mois d'avril, juin, juillet et septembre; de 18° 3 durant les autres mois. Les matinées et les soirées sont ordinairement fraîches, souvent froides; et la plupart du temps les rosées sont abondantes au point de traverser les voiles des bâtiments naviguant dans ces parages, lesquelles s'imprègnent alors d'une poussière jaunâtre subtile, qu'enlèvent à la surface des terres desséchées les vents dominants : de là cette expression vulgaire (vraie en fait, mais non dans l'application) : « Aux îles du Cap-Vert les voiles des navires deviennent jaunes. »

L'atmosphère est humide et pesante aux mois de juin, juillet, août et septembre, époque de la saison des pluies (*o tempo das agoas*), et surtout pendant les deux derniers, alors que tombent ces grandes pluies aussi nécessaires à l'existence des populations de l'archipel que les inondations du Nil aux peuples de l'Égypte; car, ainsi que nous l'avons dit plus haut, le manque d'eau est une véritable calamité pour ces îles. Malheureusement il s'écoule quelquefois plusieurs années sans que les pluies aient lieu, ainsi que cela s'est vu de 1770 à 1773, et de 1831 à 1833; alors des famines horribles emportent et les hommes et les animaux. Il faut d'ailleurs attribuer ces déplorables résultats, en grande partie, au manque d'arbres, qui est surtout sensible dans les îles du nord, dont la surface est remarquablement dénudée; la résistance qu'opposent la plupart des propriétaires aux mesures qui pourraient avoir pour objet de mettre un terme à cet état de choses, est d'ailleurs singulière, et ce n'est pas sans étonnement qu'on leur entend dire, ainsi que cela est arrivé à M. Lopes de Lima, *que les arbres sont nuisibles à la*

terre et la dessèchent!!!... On ne parviendrait qu'avec beaucoup de peine à les convaincre du contraire.

D'octobre en mai, l'atmosphère est pure, le ciel est brillant, parce qu'alors soufflent avec violence les vents de l'est-nord-est jusqu'au nord-nord-est, qui ont valu à cette partie de l'année le nom de *saison des brises.* En décembre et en janvier, les vents d'est se font sentir, de temps à autre, dans les matinées, mais presque toujours avec peu de force; leur souffle brûlant dessèche tout.

Même pendant la sécheresse, l'atmosphère des îles du Cap-Vert est extrêmement humide; car la chaleur qu'acquiert l'air dans la plus grande partie de l'Afrique, le rend susceptible de se charger d'humidité, et en traversant la mer, il en est saturé au plus haut point, de sorte que le moindre relâchement de température lui fait déposer d'abondantes vapeurs. Non seulement le pic da Antonia, mais même toute la chaîne centrale de São-Thiago et les montagnes de São-Antão sont enveloppées de nuages depuis dix heures du matin. Cette humidité les couvre de gras pâturages, et donne au pays un aspect auquel on est loin de s'attendre sous une telle latitude et dans une contrée si peu élevée au-dessus du niveau de la mer.

La partie la plus élevée de Saint-Antoine jouit d'un climat et d'une pureté d'air semblables à ceux de Lisbonne.

L'influence du climat sur l'état sanitaire varie selon les îles : celle de São-Thiago est réellement mortifère, et Saint-Nicolas devient chaque jour moins en moins salubre. Dans l'une et dans l'autre, mais surtout dans la première, on éprouve des fièvres endémiques et malignes, connues sous le nom de *carneiradas* (dyssenteries épidémiques), funestes surtout aux Européens. L'île de Maio est sujette aux fièvres de saison; ici, comme à São-Thiago et à Saint-Nicolas, elles sévissent particulièrement durant les mois pluvieux de juillet et août. Quant aux autres îles, São-Antão, Saint-Vincent, Brava, elles sont toutes très-saines, plus même que Lisbonne.

Lors de sa courte station à Villa da Praïa, le capitaine Wilkes a observé un phénomène qu'il n'avait encore remarqué nulle part : c'est un trouble dans l'atmosphère, qui fait que les formes d'aucun objet ne sont jamais précises, quelle que soit la beauté du temps, et cela avant comme après une averse. Dans la saison des brises, dit de son côté M. Lopes de Lima, lorsque l'atmosphère est pure, l'horizon est presque toujours trouble, ce qui, au lever et au coucher du soleil, produit une réfraction telle de cet astre, qu'on peut le fixer attentivement à l'œil nu lorsqu'il est jusqu'à 8° et 10° au-dessus de l'horizon.

D'après M. Darwin, ce singulier état de l'atmosphère serait principalement dû à la même cause qui, d'après M. Lopes de Lima, colore en jaune les voiles des navires, c'est-à-dire, à une poussière impalpable suspendue dans l'air, poussière brune, qui se fond au chalumeau en un émail noir. Il pense qu'elle est produite par la décomposition des roches volcaniques, et qu'elle doit venir de la côte d'Afrique; mais cette dernière supposition est gratuite, car nous ne savons que peu de chose des roches volcaniques du continent, tandis que l'archipel entier en est formé.

Phytographie; productions végétales.

La botanique des îles du Cap-Vert, ainsi que le fait remarquer le naturaliste Smith, est peu riche. M. Darwin observait, en 1832, que la géologie était la partie la plus intéressante de leur histoire naturelle, assertion que M. Brunner est venu confirmer, en disant que ces terres lointaines seraient toujours plus curieuses à visiter pour le physicien et le géologue que pour le phytographe. Cependant le sol y est fertile, et le soleil qui les éclaire est le même que celui qui couvre l'Afrique équatoriale de la végétation la plus brillante. Mais la raison de cette pauvreté de végétation est dans leur

manque d'eau et dans la rareté des arbres, deux calamités que nous avons déjà signalées.

L'île du Sel, Maio, Boavista, qui doivent toute leur richesse à leurs salines, et Saint-Vincent avec son indolente population de pasteurs, sont loin de produire assez pour leur consommation. Dans les autres îles, São-Antão, Saint-Nicolas, São-Thiago, Fogo et Brava, qu'un écrivain a nommées les *îles agricoles*, l'agriculture a pris un développement proportionné au chiffre de leurs habitants, mais qui pourrait être bien plus considérable, si l'on prenait les mesures nécessaires pour le favoriser, notamment par la plantation de grands végétaux; car leur absence, en livrant sans défense les îles du Cap-Vert aux ardeurs d'une atmosphère brûlante, dessèche le sol, y rend les eaux rares et les met ainsi dans l'impossibilité de lutter contre les longues sécheresses auxquelles elles sont quelquefois exposées. Toutes, ou presque toutes, ont été signalées par des famines, dont quelques-unes ont été horribles. Celle de 1730 à 1733 enleva environ un tiers de la population de Fogo; et on dit que la sécheresse de 1792, qui fut très-forte, ne pouvait être comparée à celle de 1772 à 1774, surpassée à son tour par la grande famine de 1831 à 1833, dont le nombre des victimes a été porté à 30 500, chiffre évidemment exagéré si l'on jette un coup d'œil sur les recensements, mais qui sert à peindre la grandeur du fléau. Un caractère singulier de ces calamités est leur durée triennale.

M. Lopes de Lima insiste nombre de fois dans son ouvrage, et avec raison, sur la nécessité de reboiser le sol, et il indique même quelques-uns des moyens par lesquels on pourrait y pourvoir : il voudrait, par exemple, que l'on obligeât chaque propriétaire foncier à planter et conserver toujours un certain nombre d'arbres, et tous les habitants des villes et des villages à en placer au moins un devant leur maison, recommandant surtout le dragonnier et l'oranger, que l'on devrait planter de préférence à São-Antão, Saint-Vincent, Saint-Nicolas, São-Thiago, Fogo et Brava, dans lesquelles on pourrait aussi faire avec succès des plantations de palma-christi; Maio, Boavista, São-Thiago, seraient particulièrement favorables au cocotier : toutes verraient prospérer le figuier sauvage.

Les plantes de grande culture sont le maïs et les haricots. La variété de maïs cultivée ici est celle à grains blancs ronds, l'une des plus estimées; on le sème à la main, dans des trous à fleur de terre (ce qui paraît indispensable à une bonne production), sans charrue ni herse; et lors même que les pluies ne tombent pas, il donne encore plus de cent pour un. Les haricots sont de différentes sortes, parmi lesquelles on remarque, par son excellente qualité, le *bonghé*, rond et rayé; on les cultive de la même manière.

Des diverses productions végétales des îles du Cap-Vert, la plus connue en Europe depuis le milieu du quinzième siècle est l'orseille (*lichen rocella*), qui croît de préférence sur les cimes et les pentes escarpées des montagnes. Richesse toute naturelle, qui n'est le prix d'aucun labeur, d'aucun soin, elle a toujours été regardée comme la propriété exclusive du gouvernement portugais, à qui elle donne le produit le plus net qu'il retire de ces îles. La découverte, ici, en remonte à 1730. Affermé d'abord à des particuliers, il le fut plus tard, en 1755, à la compagnie du Grand-Para et du Maranham, avec peu d'avantages pour l'État. Depuis 1790, la récolte et la vente en furent faites au nom du gouvernement; le produit en baissa graduellement : de 1820 à 1838, il rendit de 80 à 100 contos de reis (480 000 à 600 000 francs); de 1838 à 1841, on l'afferma 90 contos (540 000 francs). A cette époque, le privilége étant expiré et l'article ayant subi une baisse de prix extraordinaire dans le commerce, par la concurrence de celui venu d'Angola et des autres possessions portugaises, la libre ex-

exportation en fut imprudemment permise par le décret du 17 janvier 1837. Le budget de 1843 en portait le produit net seulement à 45 contos (270 000 francs), et déclarait que ce produit allait progressivement en déclinant, par suite de la dépréciation de l'orseille dans le commerce, et aussi par le manque de bras pour la recueillir. Mais le décret du 5 juin 1844 a remédié en partie à cet état de choses, en restreignant une prétendue liberté, qui ne faisait qu'appauvrir le pays et le trésor public.

Bien que São Thiago et São-Antão, les deux îles les plus étendues et les plus vastes, n'aient en culture que le tiers de leur surface, et Saint-Nicolas, ainsi que Fogo, seulement un cinquième, tandis que Brava est entièrement cultivée, ces cinq îles produisent, en maïs et haricots, environ 8 000 muids (65 112 hectolitres), qui suffisent non-seulement à leur consommation, mais encore à celle de leurs voisines, et à quelques exportations pour Madère et le Portugal dans les bonnes années. Ces plantes, qui forment la base de la nourriture de la population, ont pour auxiliaires le *manioc*, que les cultivateurs multiplient ou restreignent en raison de la consommation locale, et la *patate*, qui devient à Brava un objet d'exportation.

Parmi les productions qui fournissent encore à l'exportation, se trouvent le café et le ricin. Le café fut introduit à Saint-Nicolas en 1790, quelques années après à São-Thiago, et enfin, dans ce siècle-ci, à São-Antão ; il y a parfaitement réussi, et a donné une graine rivale de celle de Saint-Thomas et peu inférieure à celle de Moka. En 1834, le gouvernement fit distribuer, dans les paroisses, des instructions relatives à la culture. Cependant, ce n'est pas sans étonnement que l'on voit l'exportation en 1842 et 1843 descendre à 290 quintaux, lorsqu'en 1840 elle s'élevait à 800.

Le ricin ou palma-christi est aujourd'hui aussi apprécié aux îles du Cap-Vert qu'à Lisbonne : on le coupait autrefois comme bois à brûler, mais aujourd'hui on le plante et ne le coupe plus ; il vient dans tous les terrains, n'importe où, sans soins, et au bout de deux ans il donne un fruit duquel on extrait une huile bonne à brûler, qui procure annuellement au cultivateur au moins mille pour cent du capital engagé. En 1843, on en a exporté 552 muids (4 493 hectolitres); et cette exportation doit avoir augmenté depuis l'établissement à Lisbonne d'une fabrique créée pour la préparation de cette huile. Les îles du Cap-Vert pourraient en donner annuellement 200 000 pipes ou pour 25 millions de francs.

L'archipel a encore quelques productions qui suffiraient pour enrichir une population moins indolente : le coton, l'indigo, le tabac, le dragonnier, la cochenille.

Le cotonnier y est indigène et appartient à deux espèces : le blanc, ou arborescent, et le jaune ou herbacé. Il a besoin d'être mis à l'abri des brises du nord; mais on a remarqué qu'il venait supérieurement dans les terres les plus stériles, à Boavista, à Maio, à Saint-Vincent, à Sainte-Luce, à l'îlot Razo et à l'îlot do Rombo. Malgré la facilité de cette culture, on ne s'en occupe nulle part d'une manière suivie, et on recueille à peine, en le nettoyant fort mal, le coton qui s'élève çà et là dans les campagnes.

L'indigo croît sauvage dans les différentes îles, et on le trouve surtout en abondance à São-Antão. Dans cet état même, et bien que mal préparé, il donne encore ce beau ton qu'offrent les draps qu'on fabrique ici.

La culture et la préparation du tabac ne présentent pas la même négligence ni la même imperfection, bien que l'on n'ait fait aucun effort pour l'améliorer. On le cultive sur une petite échelle à Fogo, dont le sol lui est particulièrement favorable. Tel qu'il est, on l'estime égal à ceux du Kentucky et de la Virginie de seconde qualité.

Le dragonnier est non-seulement un végétal utile, mais même nécessaire aux îles du Cap-Vert; car c'est un

arbre branchu qui réussit bien, se développe, et devient touffu, en moins de dix années, dans les terrains les plus pierreux, les plus arides, sans culture et sans soins; il est précieux en ce qu'il appelle la rosée, et protége autour de lui la végétation. Mais ce n'est pas là sa seule utilité : de son tronc coule une résine bien connue des teinturiers sous le nom de *sang de dragon*, et qui, déjà au dix-septième siècle, était pour les îles du Cap-Vert un objet d'exportation, comme le sel et les cuirs. Chaque arbre fournit annuellement deux livres de cette drogue, qui valent chacune 800 reis (5 francs 66 centimes), et on peut extraire des feuilles environ quatre livres d'une espèce de bourre bonne pour fabriquer des cordages, qui se vend 60 reis (33 centimes) la livre, de sorte que le propriétaire qui aurait planté cent pieds de dragonniers dans la partie la plus inculte, la plus désolée de sa ferme, en retirerait, au bout de dix ans, non-seulement une ombre salutaire pour les terres voisines, mais encore un produit de 125 francs 40 centimes (180,000 reis).

En 1840, on transporta de Ténérife aux îles du Cap-Vert des plans de *cactus coccionilifera*, qui ont bien réussi, et dont la cochenille a été regardée comme peu inférieure à celle de Mexico.

Bien que l'archipel possède deux espèces de cannes à sucre, la culture ne peut, quant à présent, y prendre de développement par suite du manque de combustible. On n'y fait actuellement qu'une petite quantité de sucre, de qualite très inférieure, et un peu de tafia très-cher.

La vigne donne des produits assez abondants. Le raisin qui naît dans les terrains volcaniques de Fogo a fort bon goût. Mais le vin en est assez mauvais pour que, dans le pays même, on lui ait appliqué le nom de *mijarella* (urinelle). Le capitaine Wiikes compare celui de Fogo aux vins italiens, et Mme Bowdich attribue au vin sucré de Saint-Antoine la couleur du Madère et le goût de l'hydromel. « Dans tous les cas », dit M. Lopes de Lima sous l'influence de vieilles théories économiques, « il n'est pas dans l'intérêt d'une nation essentiellement vignicole, comme la nôtre, de développer une semblable industrie dans ses colonies. »

Outre ces productions principales, les îles du Cap-Vert en ont un certain nombre d'autres, qui, sans avoir la même importance, ont aussi leur utilité : ce sont des arbres, des arbrisseaux ou des arbustes, tels que l'aipo-albi, qui donne un très-bon bois; le caroubier; l'ameixoeira, arbre dont le fruit, semblable à une grosse prune, a la saveur d'une amende amère; l'anone; le cajueiro, qui donne le cachou; le guignier des Antilles, ainsi que le *taraffe,* tamarin à l'état d'arbrisseau; le goyavier, le néflier, le papayer; le *piorno*, arbre qui ne sert que de bois à brûler; la bombardeira (probablement un pandanus), dont le fruit, de la grosseur d'un petit melon, éclate lorsqu'il est mûr, et répand ses graines enveloppées d'une pellicule soyeuse et luisante; l'*intendente*, dont le feuillage ressemble à celui de l'acacia; le *lóló*, des feuilles duquel on tire une filasse pour les cordages; l'ananas, le cédrat, la coloquinte, le cresson, le pourpier, la bourrache, la blette, la casse; le *fundo*, le *gégé* et le *pega saias*, plantes fourragères dont les graines se mangent; le gingembre, de deux espèces, blanc et jaune; l'igname; la palha-fede, plante astringente, que l'on emploie dans la guérison des plaies, tandis que la cendre sert à enlever les taches; le noisetier, le safran, la lavande, l'armoise, la rue, l'adianthe, l'aloès; le *bagueche*, qui donne un fruit acide que l'on emploie en assaisonnement; l'aubergine, et d'autres encore. Le bananier d'Haïti, le thé des Antilles, l'amandier, ne se trouvent qu'à Saint-Nicolas; le pommier seulement à Fogo; le manguier, le cognassier, le grenadier, sont rares, ainsi que l'olivier, qui ne donne pas de fruits. Le romarin parfume toutes les montagnes de São-Antão, et on peut dire que Saint-Vincent est à la

lettre couverte de séné. Les plantes potagères auxquelles on donne quelques soins, sont : l'ail, la ciboule, la laitue, l'oseille ; le chou, dont il y a deux ou trois espèces, et, entre autres, le chou pommé, qui vient particulièrement bien dans quelques ribeiras de São-Thiago et à Fogo ; mais on ne peut obtenir d'oignons. Il se cultive plusieurs espèces de cucurbitacées, telles que courges et concombres, des melons et des pastèques ; une petite courge appelée *caqueta*, savoureuse et salubre, croît à travers les champs.

Les orangers sont nombreux dans les cinq îles agricoles, et donnent d'excellents produits ; il est difficile de voir de plus belles oranges que celles de São-Thiago. Le citronnier est de deux espèces, dont l'une, le *gallego*, a un fruit très-petit, mais plein de suc. La goyave, la banane, chacune de deux espèces ; les figues, les noix de cocos, sont abondantes et excellentes. Le baobab y vient aussi bien que sur le continent voisin, et on en voit un près de la Praya, sur la route de Montagano, qui a 17 mètres de circonférence et 24 de hauteur ; son fruit, de la grosseur d'un melon ordinaire, de couleur noire, donne un suc acide également noir, excellent pour faire des limonades calmantes. Il n'y a de dattiers qu'à São-Thiago, et ils ne donnent pas de fruits. Les tamarins sont assez nombreux, ainsi que les genévriers, dont le bois sert à faire les courbes et les quilles des bateaux et des chaloupes. On fait servir au tannage le suc du *tortaolho* (le louche), ainsi appelé de l'effet qu'il produit sur les yeux. Il y a une grande abondance de rocou.

M. Brunner, dans ses excursions à Boavista, São-Thiago et Brava, a signalé quelques autres plantes, parmi lesquelles nous remarquons le prenanthes épineux, de quatre pieds de haut ; le tribulus cistoïde, à l'ombre des cocotiers, et favorisé par un peu d'eau douce ; la poinciana pulcherrima, le lantana aux belles fleurs, le nerium splendens, l'acacia farnèse, le datura metel ; puis le gossypium punctatum, le convolvulus kahiricus, et la physalis somnifère en abondance ; le cyperus dives et le cyperus articulata, l'acacia albida, un lotus non décrit, l'euphorbe genistoïde, le momordica charantia, la bruyère à longues feuilles, le figuier d'Inde, le capsicum frutescens, et quelques plantes d'Europe, dont il est difficile d'expliquer la production, telles que le sisymbrium nasturtium, le samolus Valerandi, le polygonum minus, le rumex maxima, la verbena officinalis. Un dismanthus natans était en pleine fleur.

Les habitants de Boavista emploient la *salicornia indica* pour fabriquer la liqueur noire (*morass*) avec laquelle ils marquent leurs sacs de sel, et Mme Bowdich a décrit une nouvelle espèce de *cæsalpina* qui est la principale plante parmi le grand nombre de celles que les naturels font entrer dans la teinture en noir des masses de coton. Les fruits du *mammea* sont très-estimés, mais peu abondants, parce qu'on plante peu de ces arbres, à cause du long espace de temps qui leur est nécessaire pour devenir productifs.

Le melonnier (*carica papaya*) atteint la grosseur d'un homme, et ne dépasse guère 25 pieds d'élévation, ni l'âge de douze à quinze ans ; son fruit, fondant, mais assez malsain, est agréable, sans ressembler à celui du melon ; mûr, il est jaune-citron et passe vite. Il contient une quantité de pepins enveloppés chacun de son arille, raboteux, noirs, et d'un goût de cresson assez piquant.

Dans la bonne saison, les marchés sont amplement pourvus d'oranges, de poires d'acajou, de bananes, de goyaves, d'anones, d'ananas, d'abricots d'Inde, de pommes cannelle, de poires sapotilles, de cannes à sucre, de papayes, de pisangs, etc.

Règne animal.

Les îles du Cap-Vert ne furent, pour ainsi dire, pendant assez longtemps, que des pays à bestiaux. C'était tout le parti qu'avaient cru pouvoir en tirer

les grands propriétaires (les donataires) auxquels on les avait concédées. Leur population primitive se composait donc uniquement de pasteurs et de chasseurs, dont la seule occupation était de dépecer et de saler les viandes. Aussi, toutes ces îles exportaient-elles, au seizième siècle, une grande quantité de peaux, et comme alors, ainsi qu'aujourd'hui encore. il se consommait peu de viande sur les lieux, il est naturel de penser que l'exportation des viandes séchées et salées était pareillement considérable.

Encore actuellement, elles abondent en gros bétail qui s'y propage singulièrement; c'est une petite race, mais forte, bien nourrie, et dont le travail altère bien rarement les formes. Jamais on ne tue les femelles. La chair en est savoureuse, particulièrement celle des bœufs de São-Antão, qui paissent le romarin et le thym. Le prix d'un bœuf vivant varie entre 8 000 et 12 000 reis (48 à 72 francs); la viande de vache se vend 40 reis (24 centimes) la livre; et comme, excepté à Villa da Praia, on ne trouverait pas assez de chalands pour consommer un bœuf, on n'en vend pas au détail; c'est ce qui fait que la population se nourrit surtout de maïs, et que, quand elle mange de la viande, c'est de la viande de chèvre ou de bouc châtré. Les nombreux bâtiments qui relâchent aux îles du Cap-Vert ont l'habitude d'y prendre, comme rafraîchissement, quelques bœufs vivants; c'est la seule exportation de ce genre, et les registres de la douane montrent que, de 1842 à 1843, il en est sorti ainsi 233, plus ceux qui peuvent se trouver compris dans les deux catégories : *rafraichissements* et *animaux vivants*.

Le nombre des chèvres est considérable, malgré tout ce qu'on en tue chaque année pour les peaux, qui, jointes à celles des bœufs, sont un grand objet de commerce avec l'Amérique du Nord, et aujourd'hui avec la métropole; elles valent, suivant leur poids, de 800 à 1 000 reis (5 à 6 francs). De 1842 à 1843, il a été exporté de ces deux produits, par navires portugais, 1 600 quintaux. Les chèvres ont une bonne apparence; leur poil est court et lustré; leurs couleurs variées; leur lait, qui, avec le maïs, les courges et la banane, forme la principale, pour ne pas dire l'unique nourriture des habitants de la campagne, sert aussi à faire du fromage et un beurre mal préparé. Elles font six à sept petits par année, et cela sans diminution dans le nombre, tant qu'on ne les tue pas. Leur chair est celle dont se nourrissent les classes moyennes dans toutes les îles : on a une chèvre ou un bouc châtré pour 500 reis (3 francs), et comme la peau vaut 300 reis (1 fr. 80 c.), la viande revient à 1 fr. 20 c., et quelquefois moins encore.

Il y a, à São-Thiago, quelques petits troupeaux de moutons, encore moins nombreux dans les autres îles agricoles.

On élève partout un grand nombre de porcs, surtout à São-Thiago, Fogo et Brava (qui en a une race particulière); ils sont nourris avec du maïs, ce qui rend leur chair très-savoureuse. Les navires en prennent quelques-uns vivants; mais il se fait pour la capitale une grande exportation de viande salée, destinée à la marine militaire et à la marine marchande. La chair de porc vaut 50 reis (30 centimes) la livre, et c'est d'après cette base que l'on estime la valeur de l'animal.

Les chevaux paraissent être de race berbère; ils sont petits, forts, et quelquefois légers et vifs. Ils sont, la plupart du temps, non ferrés, franchissant les rochers comme des chèvres, d'un pied sûr et infatigable. Un cheval coûte de 12 000 à 20 000 reis (72 à 120 francs).

Il y a dans toutes les îles quelques mules et mulets, et beaucoup d'ânes, de la même race que ceux du Portugal; ce sont les seuls animaux employés pour le transport des denrées, et ils servent aussi comme monture de moindre importance. Leur prix va de 800 à 1 000 reis (5 à 6 francs). Avant la grande famine de 1831, de

grands troupeaux d'ânes sauvages erraient dans les parties incultes de quelques-unes des îles, et Saint-Nicolas en exportait pour les Antilles; mais le fléau en fit périr une partie, et le reste fut mangé par la population affamée.

Les différentes îles de l'archipel, les plus stériles même, comme Maio, Boavista et Saint-Vincent, ont des pâturages suffisants pour la nourriture des animaux que l'on y élève, lorsque les pluies ne manquent pas; ils pourraient être beaucoup plus étendus et moins éventuels, si on y introduisait la culture du sainfoin, auquel le sol est particulièrement favorable, et qui a moins besoin d'eau, toujours rare dans cette région.

En fait de mammifères autres que ceux dont nous venons de parler, on trouve, aux îles du Cap-Vert, des chats, des chiens, des lapins, des singes, des rats et des chauves-souris. Saint-Nicolas et Boavista ont une bonne race de mâtins. Quelques particuliers élèvent des lapins, et il y en avait de sauvages à São-Thiago; mais on les a detruits, parce qu'ils ravageaient les plantations, motif qui a aussi fait abattre assez inconsidérément les fourrés voisins de Pico, lesquels servaient de refuge à quantité de singes voleurs. Brava est, avec São-Thiago, la seule île qui en ait; elle est aussi infestée de rats, du reste très-nombreux partout. Les singes appartiennent au genre macaque et à l'espèce monocallitryx.

Excepté Boavista, l'Ilha do Sal et San-Vicente, il y a peu de pays où l'on voie autant de poules que dans les sept autres îles de l'archipel : elles se vendent, à Villa da Praya, 7 à 8 centimes; dans l'intérieur, moitié de ce prix. Il y assez de dindons à São-Thiago; mais les canards sont rares et viennent des côtes de Guinée. Les autres volatiles connus dans l'archipel ne sont, pour la plupart, que des oiseaux de proie ou des oiseaux de mer, tels que le vautour, la chouette, le corbeau (en grand nombre), l'épervier, le milan, et le minhoto (appelé à São-Thiago *Manoel Lobo*), du genre aigle, mais au vol rasant, plus fort qu'un dindon, et ayant la poitrine, le ventre et les ailes blancs; puis le pélican, le plongeon, la crécerelle, la poule d'eau, la mouette, l'alcyon; la panarinha, espèce de poisson pêcheur, avec des couleurs plus marquées que le genre alcedo; le pélican-frégate, le phaeton æthereus (*rabo de junco*), et enfin le flamant, si remarquable par la grandeur de ses jambes, sa taille, son élégance et la beauté de son plumage rouge. Il y a encore des hirondelles, des calandres, des cailles, des alouettes, des étourneaux, grand nombre de corneilles, des merles, des moineaux, et des poules de bois, appelées à Lisbonne poules d'Angola, au plumage semblable à celui de la perdrix, mais differentes par la tête, plus grandes que la poule ordinaire et beaucoup plus savoureuses.

Nous avons laissé entrevoir quelle pourrait être la fécondité du sol des îles du Cap-Vert, s'il était suffisamment cultivé; la richesse des mers voisines ne serait pas moindre si l'industrie les vivifiait. Elles abondent en baleines et en cachalots, que les Américains et les Anglais viennent y pêcher; le flot jette de l'ambre sur toutes les plages, et elles sont fréquentées par une immense quantité de tortues, qui donnent au commerce de l'écaille, une chair excellente et de bonne huile à brûler; enfin, sur les côtes et sur les bancs (particulièrement aux baies de l'île du Sel et au banc de João-Leitão), l'abondance du poisson est telle, que le pêcheur y gagne plus en quelques heures que l'artisan ne pourrait le faire en trois et quatre jours du travail le plus lucratif.

A quelques espèces bien connues, telles que le mero, percoïde de la famille des grands serrans; le pagre (en très-grande quantité), la morue, la bonite, la dorade, le cherne (percoïde), l'hippocampe, le rouget-barbet, la sardine, le poisson volant, le requin, l'espadon, s'en mêlent d'autres, désignées sous des noms indigènes dont nous n'avons pu découvrir la synonymie scientifique: l'alvacora, le bagre (petit poisson),

le badejo (sorte de morue), le bicuda, le plus délicat des poissons de table; le chôco (espèce de sèche), le fambo, de la famille des balistes; le garoupa, le judeu, le palumbeta, le papagaio (du genre des sciænes), le peine agulha (le poisson aiguille), le sarda (petit maquereau), le torninha. Il faut y ajouter les espèces suivantes, toutes déterminées par Bowdich, et qui, à l'exception des deux premières, servent de nourriture; ce sont : le tetraodon lævissimus, la balistis radiata; la clupea fimbiata, ainsi nommée à cause de ses écailles frangées, qui lui donnent un aspect tout particulier; le labrus yagonensis, d'un rouge brillant; les dentex unispinosus et diplodon, le mugilus bispinosus, le bodianus maculatus, le pristipoma humilis, la sciæna elongata, le lichia tetrachanta, aux reflets du bleu foncé le plus riche; le diastodon speciosus, tout entier rose avec des ombres violettes, qui lui donnent un aspect magnifique; la seleima aurata aux reflets d'or, et enfin ce boops, auquel sa tête difforme a fait donner le nom d'amorphocephalus granulatus.

Des tortues de mer fréquentent en grand nombre les plages basses des îles orientales, telles que Boavista et l'île du Sel; on peut lire, dans les anciens navigateurs, les chasses abondantes que faisaient les équipages, de ces énormes amphibies, dont quelques-uns pesaient plusieurs centaines de livres. Le senhor Manoel confirma à M. Bowdich ce que Dampier rapporte, que les tortues viennent du continent dans les mois de juin, de juillet et d'août, déposer leurs œufs dans le sable. La chasse s'en fait, à cette dernière époque, à la lueur des flambeaux. Une tradition populaire attribue à la chair de ces animaux prise comme nourriture, et à leur sang frotté sur la peau, la faculté de guérir la lèpre.

Il n'y a aux îles du Cap-Vert ni serpents ni autres reptiles venimeux; le crapaud, le centipède, qui atteint quelquefois la longueur d'un palme, et un petit scorpion, y ont été apportés du dehors par les navires; ils ne sont du reste pas venimeux, bien que nuisibles. On y voit aussi des lézards, des grenouilles, des tortues d'eau. Comme dans tous les pays intertropicaux, le nombre des insectes y est considérable, et ils sont particulièrement incommodes dans la saison des pluies; ce sont des araignées, des blattes blanches et noires, des fourmis, des sauterelles, des moucherons, des mouches, des moustiques, des guêpes, des papillons, des grillons, des cupins ou termites destructeurs; et d'autres, connus sous les noms locaux de bisouros, perilampos, sigarras, tiraolhos (grosse mouche), fede em vida.

2° LES HABITANTS.

Population.

D'après le recensement de 1834, le dernier qui ait été fait aux îles du Cap-Vert, la population de cet archipel s'élève à 55 833 individus, dont 51 854 libres et 3 979 esclaves, les uns et les autres ainsi repartis dans les différentes îles :

	Hab. libres.	Esclaves.
São-Thiago.....	19 932...	1 754
São-Antão.....	13 407...	180
Fogo..........	4 706...	909
Saint-Nicolas...	5 293...	125
Brava.........	3 820...	170
Boavista.......	2 818...	513
Maio..........	1 542...	313
Saint-Vincent...	336...	5

M. Lopes de Lima pensait qu'en 1844, d'après les dix années de prospérité relative dont venaient de jouir les îles du Cap-Vert, le chiffre de cette population dépassait 67 000 âmes; elle est même portée par quelques-uns jusqu'au chiffre de 75 000. Dans toute la province, la population blanche est à la population de couleur comme un est à vingt. L'histoire de la colonisation expliquera ce fait de statistique positive.

Quelques écrivains, tels que Feijoo, ont avancé qu'à l'époque de sa découverte São-Thiago était habitée par des Yolofs, qui, s'étant jetés à la mer pour fuir les persécutions des Féloups leurs voisins, avaient été en-

traînés par les vents alizés. Mais les historiens de la conquête s'accordent tous à déclarer que cette île, ainsi que ses voisines, étaient désertes lorsqu'on y aborda pour la première fois.

L'infant dom Fernando, pour les peupler, envoya, en 1461, à São-Thiago et à Fogo plusieurs familles des Algarves, sous la conduite du découvreur Antonio de Nolle, de Diniz Eannès et d'Ayres Tinoco, les premiers donateurs. Ceux-ci, usant du privilége exclusif qui leur avait été accordé, achetèrent sur la côte de Guinée un grand nombre d'esclaves pour mettre les terres en culture. Telle a été l'origine première des trois espèces de castes dont se compose la population de l'archipel : — les *blancs,* descendants des Européens; — les *noirs,* descendance pure des esclaves de la Guinée; — les *mulâtres,* résultat du rapprochement des uns et des autres, et dont le nombre s'est beaucoup augmenté, depuis qu'au seizième siècle les îles du Cap-Vert sont devenues un lieu de déportation pour les condamnés de la métropole appartenant à certaines catégories.

Quant à la colonisation des autres îles, voici ce qu'en dit Feijoo : « Les principaux habitants des îles de São-Thiago et de Fogo, mus par un sentiment de piété religieuse, et pensant accomplir un acte méritoire qui assurait le salut de leurs âmes, donnèrent la liberté à un grand nombre de leurs esclaves. Afin d'échapper au travail et à la domination des blancs, les nouveaux affranchis passèrent dans les îles adjacentes, où se trouvaient déjà des esclaves transportés par les donataires pour la culture du sol : ce qui fait que tous les habitants de ces îles sont noirs et qu'on n'y voit qu'un petit nombre de mulâtres, produits des rapports entre les négresses et les Portugais ou les étrangers qui viennent ici chaque jour pour commercer. »

Ce qu'il y a de certain, c'est que la couleur dominante des habitants des îles du Vent et de Brava est la couleur de bronze; leurs cheveux sont plus ou moins crépus, mais leurs traits sont en général agréables et presque européens; la couleur noire est ici très-rare, et on ne l'observe même pas chez les esclaves, les affranchis, et leurs descendants directs. Il y a aussi beaucoup de mulâtres qui allèguent en leur faveur une parenté peu reculée avec certaines familles blanches, ce que celles-ci ne contestent d'ailleurs pas. Si, dans le sertão (l'intérieur) de São-Thiago, les habitants, avec leurs cheveux crépus et leur type africain, se transmettent encore dans sa pureté le sang des hommes de la Guinée, cela vient de leur isolement et de leur peu de communications avec les blancs, qui, concentrés dans les ports, pénètrent rarement dans l'intérieur.

Les premiers colons des îles du Cap-Vert fixèrent, comme cela est naturel, leurs habitations dans les ports de mer, afin de se réserver la facilité des communications avec l'extérieur. Mais, à l'époque funeste de l'usurpation espagnole, les mers voisines se couvrirent de pirates; la plupart des blancs, qui étaient alors plus nombreux qu'aujourd'hui, se réfugièrent en Portugal; et les malheureux colons noirs, exposés sans défense à des attaques continuelles, se retirèrent dans l'intérieur, à l'abri de leurs montagnes inaccessibles. Là, vivant à leur goût, à peu près indépendants, les uns s'adonnèrent à la culture, culture grossière, sans règles, mais assidue; les autres se chargèrent du transport des denrées aux différents marchés où venaient s'approvisionner les quelques habitants restés sur le littoral, et les navires qui y relâchaient pour commercer ou prendre des rafraîchissements.

Comme il n'y avait d'ailleurs aucuns dangers pour la sûreté individuelle, au lieu de grouper les habitations de manière à en former des centres distincts, on les dispersa isolées à travers les vallées, sur les plateaux, sur le flanc des collines. Aussi ne trouve-t-on, aux îles du Cap-Vert, qu'un petit nombre de villages et de hameaux.

Cet isolement, joint à la difficulté des communications, a dû influer, on le comprend facilement, sur le caractère moral d'une population qui, à l'époque où elle se retira ainsi du monde, était dans un état peu avancé de civilisation.

En général, la population des îles du Cap-Vert est douce, docile, soumise aux lois (si elle ne les exécute pas quelquefois, c'est qu'elle ne les comprend pas), mais défiante, insociable, peu communicative, sans vices comme sans vertus, d'une indolence extrême, cultivant à peine ce qui lui est nécessaire pour les besoins d'une année, sans souci de l'avenir, sans désir d'augmenter son bien-être par une activité nécessaire.

Les habitants des côtes, et particulièrement ceux de Brava et de Saint-Nicolas, ont beaucoup de goût pour la mer et font d'excellents marins. Quelques-uns s'appliquent aussi à la pêche, mais c'est en petit nombre; il est rare de les voir pêcher plusieurs jours de suite, et cela par paresse, qui est leur vice dominant.

C'est dans les ports et principalement dans la capitale que vivent les déportés (degradados). Quelques-uns servent comme soldats, et ceux-là, au moins, sont encore sous le joug de la discipline militaire; mais la majeure partie, livrés à eux-mêmes, n'ayant aucune occupation ni aucun désir d'en trouver une, poussés par les mauvais penchants qui les amenèrent sur ces plages lointaines, s'adonnent au vol et à d'autres mauvaises actions. Causes de désordre incessant, ils sont la peste de la population, au milieu de laquelle ils finissent par semer la corruption, jusqu'à ce que, arrivés au terme de leur peine, ils retournent dans la patrie recommencer une carrière de crimes qu'ils viennent à peine d'expier. Dans le courant des sept années de 1837 à 1844, 346 déportés ont été amenés aux îles du Cap-Vert; sur ce nombre, on comptait 323 hommes et 23 femmes.

Le lait de chèvre caillé, de temps à autre un peu de viande de chèvre, dont la peau, par sa valeur, couvre à peu près le prix d'achat, le maïs, le manioc, les haricots, les citrouilles, forment la nourriture habituelle de la masse de la population.

On mange le maïs en épis rôti ou cuit dans du lait caillé (qui se nomme *dormido*), ou bien on l'égrène, on l'écrase, et on le met dans un panier que l'on secoue pour séparer la farine du *xarem*, partie plus grossière, que l'on met cuire avec des herbes, des haricots ou de la citrouille. Quant à la farine, on en fait des *botangas*, gâteaux plats, cuits sur le feu comme les gâteaux de maïs de la province de Minho, ou bien elle sert à préparer le *couscous*, mets semblable au couscous arabe, et qui, comme lui, se compose de farine battue, placée dans une marmite percée de trous au-dessus d'un vase rempli d'eau bouillante. Aussitôt qu'elle est cuite par la vapeur, on la coupe en bandelettes, que l'on fait sécher au soleil sur une toile, et qui se gardent ainsi une semaine.

Les haricots et la citrouille se mangent avec le xarem, avec des herbes, ou seulement, ce qui est le plus ordinaire, avec du lait caillé, et alors c'est un excellent mets; on ne boit jamais de lait frais, lequel est regardé comme nuisible. Le plus souvent on fait rôtir ou cuire la racine de manioc (*haïpim*), ou bien on la réduit en farine, et alors elle est supérieure à celle du Brésil.

La consommation des bananes est considérable, parce que ce fruit est savoureux, sain, et que la culture du bananier ne demande d'autres soins que de couper les vieilles feuilles pour faciliter la croissance des nouvelles.

Comme tous les Africains, les habitants des îles du Cap-Vert ont un goût particulier pour les liqueurs alcooliques, et l'on peut dire que la faculté de tirer du tafia de la canne à sucre est le seul stimulant peut-être qui leur fasse cultiver cette plante; la promesse d'un peu d'eau-de-vie est le moyen le plus efficace de leur faire exécuter un travail quelconque.

A la fin du siècle dernier, Feijoo écrivait que la population devait aux esclaves seuls presque tous les comestibles qu'elle consommait. Ceci n'est pas exact. Depuis vingt ans, des revendeurs ambulants (que l'on appelle dans les ports *vadios*, vagabonds) transportent en tous lieux les denrées d'une consommation journalière et même les animaux, les peaux, l'huile de ricin, tout ce qui est objet de commerce; et, dans la plupart des îles, lorsqu'on apprend que des navires viennent d'entrer au port, on y voit arriver ces fournisseurs avec une telle quantité de vivres, qu'il y en aurait quelquefois assez pour une escadre.

Le costume le plus ordinaire des hommes consiste en une chemise, un pantalon de coton grossier à raies bleues, un chapeau de paille fait par eux-mêmes, et, lorsqu'ils le peuvent, une veste de cotonnade bleue ou de toile. Les femmes portent une chemise collante de coton écru, avec des manches à poignet, et une jupe faite d'indienne depuis quelques années, car jadis elle était de toile, ouverte à la ceinture, et dans les lieux écartés on peut les voir encore ainsi habillées; elles se couvrent et s'enveloppent la tête dans un grand fichu de coton de couleur écarlate ou jaune (lequel s'appelle *igualado*), disposé avec assez d'art; s'ornent les oreilles de pendants, le cou et les bras de coraux et de verroteries, et les doigts de bagues, lorsqu'elles le peuvent; elles se couvrent la poitrine d'une pièce de toile, qu'elles rejettent sur l'épaule et qui vient souvent passer sous un bras. Les femmes et les hommes de l'intérieur vont ordinairement pieds nus.

Les habitants des îles du Cap-Vert sont, comme tous ceux des régions tropicales, tellement amateurs de fêtes, qu'ils quittent tout pour s'y rendre; les danses lascives et monotones qui en sont l'objet se font ordinairement au son de cette fameuse batouqué, si connue en Afrique. On s'y livre surtout avec fureur à l'occasion des noces, réunions toujours nombreuses, où l'on mange beaucoup, où l'on boit de l'eau-de-vie en quantité, et où l'on se permet une foule de libertés. A São-Thiago, le marié entre de force dans la chambre de la mariée, en écartant à coups de poing les jeunes filles qui veulent la défendre, et qui finissent par fuir; après être resté un moment avec elle, il tire un coup de fusil par la fenêtre pour apprendre aux convives l'état de chasteté dans lequel il l'a trouvée, et ce signal est suivi de vociférations joyeuses. Cet usage barbare, inconnu dans les autres îles, va se perdant aujourd'hui à São-Thiago.

Aux enterrements, on a conservé l'usage antique des pleureuses payées, qui accompagnent le corps à l'église pour prier et pleurer; puis, après avoir jeté sur la fosse beaucoup d'eau bénite, elles se rendent à la maison du défunt, où, pendant plusieurs jours de suite, elles se livrent à la même *quérimonie* trois fois par jour, passant le reste du temps à manger et à boire.

Les veuves ont un *mois* de chagrin, qu'elles passent, enveloppées de toiles noires, à gémir, placées les jambes croisées sur un lit dans une pièce obscure, où leurs amis viennent les visiter en silence.

Un autre ancien rite religieux, qui s'est conservé, est celui que pratiquent les familles, d'aller à minuit, le jour des Morts, chanter en chœur, à la porte des églises fermées, pour les âmes des trépassés.

Ces diverses coutumes sont plus particulièrement propres aux habitants de l'intérieur; dans les ports et les petites villes maritimes, la civilisation est plus avancée; déjà la plupart des maisons y sont couvertes en tuiles ou en argile, comme en Portugal, ou en bois comme aux États-Unis. A l'exception des gens de mer, des pêcheurs ou des orseilleurs, les hommes et les femmes y portent généralement des chaussures, en même temps qu'ils sont mieux vêtus et mieux nourris. Les employés du gouvernement et les négociants y portent le frac et le gilet; les *nhanhas* (prononcez gnagnas), c'est-à-dire les dames, suivent les modes d'Europe, bien que

sans trop de recherche, portant beaucoup plus les riches toiles de fabrication indigène que nos étoffes, et se couvrant bien plutôt la tête de l'*igualado* que d'un chapeau. Il n'est pas permis aux esclaves des deux sexes de porter de chaussures.

Dans les villes et les lieux voisins de la mer, les maisons sont en partie construites avec des bois américains, couvertes de tuiles américaines, garnies de meubles venus des États-Unis. La vaisselle, les habits, les chaussures n'y ont pas d'autre origine.

La langue portugaise pure est, par une habitude inexplicable, tout à fait inusitée aux îles du Cap-Vert, tant dans les villes que dans l'intérieur; on lui a substitué un jargon métis, formé de mots africains et d'ancien portugais, prononcé très-vite, avec des finales gutturales, et que l'on appelle langue créole, *lingua creoula*, sans grammaire, sans règles fixes, qui varie d'une île à l'autre (*).

Les populations maritimes comprennent en grande partie le portugais, mais ne le parlent pas. Les blancs même cherchent à perpétuer cet usage, en apprenant de suite le créole à ceux qui arrivent d'Europe, et en habituant leurs enfants à s'en servir, à l'exclusion de ce qu'ils appellent ó *portuguez limpo*, le portugais pur. Cependant, à la ville, dans les réunions d'un certain genre, les hommes se servent de celui-ci, bien que les nhanhas emploient toujours le créole. C'est un travers qui disparaîtra à mesure que l'instruction se répandra.

Tout le monde ici connaît les vertus de la plupart des plantes et des racines médicinales; on supplée ainsi à l'absence presque générale de pharmacies et de consultations, puisqu'il n'y a qu'un chirurgien-major, payé par l'État, lequel est à la fois chirurgien particulier, propriétaire et négociant à Boavista.

(*) M. Lopes de Lima se propose de donner un vocabulaire de ce patois, dont il cite quelques expressions.

Comme les Açores et les Canaries, les îles du Cap-Vert ont aussi leurs *morgados*, foule de petits propriétaires, possesseurs de chapelles et de majorats (la plupart insignifiants, mais composés des meilleurs terrains), dont ils abandonnent nonchalamment l'administration à quelques-uns de leurs esclaves ou de leurs domestiques les plus familiers, qui, aussi ignorants que leurs maîtres, laissent presque toujours dépérir la fortune dont le soin leur est remis.

A cet abus vient s'en joindre un autre, qui a des conséquences plus fâcheuses. Le propriétaire ne nourrit ni ne vêtit ses esclaves, mais il leur permet de travailler pour leur compte un jour de la semaine; cette ressource leur faisant défaut dans les années de sécheresse, ils désertent très-souvent avec les étrangers, et beaucoup de majorats sont perdus aujourd'hui faute de bras.

Nous n'ajouterons rien à cela, sinon qu'en 1834, l'autorité préfectorale, voulant couper le mal dans sa racine, ordonna l'exécution d'un décret de la régence des Açores, du 4 avril 1832, qui devait faire disparaître les deux tiers des majorats, et mettre en valeur les terrains incultes des autres; mais ce régime dura peu, et les gouverneurs qui lui succédèrent n'ont pas encore osé renouveler cette mesure importante.

Afin de compléter ces détails sur la population des îles du Cap-Vert, nous allons extraire de la relation de Mme Bowdich le récit de son séjour chez le senhor Manoel Martins, le plus riche propriétaire de l'archipel : « Cet homme, dit-elle, avait, par le nombre de ses esclaves, par ses possessions dans les différentes îles et par l'étendue de son commerce, acquis une influence et une autorité qui rendait purement nominale celle du gouverneur général. Il avait été envoyé par ces îles comme leur représentant aux cortès, et, lors du rétablissement du pouvoir absolu à Lisbonne, on le trouva trop puissant pour le punir; on le

chargea d'aller maintenir la tranquillité dans ces colonies.

« A la foule de noirs qui se précipitait dans notre chambre, au bruit qui nous entourait, nous nous crûmes déjà en Afrique. A trois heures, on vint nous avertir que le dîner nous attendait. Notre entrée fut brusquement arrêtée un moment par une sentinelle, couverte d'un misérable habit, armée d'un coutelas et sans souliers comme sans bas. Après avoir surmonté ce premier obstacle, il nous fallut traverser une série de cuisines et de cabanes habitées par des esclaves, et les exhalaisons qui s'échappaient des premières apportaient avec elles de si fortes idées de malpropreté, qu'il fallait un appétit surnaturel pour oser toucher aux mets qu'elles nous présageaient. Sans cesse arrêtés par des enfants de tout âge, nègres, mulâtres, portugais, nous parvînmes à un escalier malpropre, qui nous conduisit dans le salon, où nous fûmes présentés à la famille du gouverneur. Sa femme, qui est en même temps sa nièce, est belle, mais elle avait plus de charmes dans le visage que de grâces dans le reste de sa personne; car, outre la taille ordinairement petite de ses compatriotes, elle avait adapté complétement sa toilette à la nature du climat, et elle aurait encore eu besoin de quelques rubans pour en réparer le désordre. Ses deux sœurs offraient aussi quelques charmes, et toutes deux étaient infiniment supérieures au reste des dames, dont, par égard pour mon sexe et par charité, je n'entreprendrai pas la description.

« Quand tout le monde fut rassemblé, visites, étrangers, parents et employés, nous formions à peu près une réunion de vingt personnes. Des masses de viande noyées dans de la graisse, de vastes terrines de soupe, des pyramides de bœuf bouilli, des hors-d'œuvre formés d'ail diversement préparé, furent placés devant nous, escortés par des myriades de mouches noires, qui nous disputaient chaque morceau. Des domestiques étaient obligés d'agiter continuellement de grandes serviettes pour les tenir éloignées; et si cet exercice était un moment suspendu, la table se couvrait aussitôt de ces dégoûtants insectes. Le désordre du service, le bruit de cent demandes faites à la fois rappelaient si vivement un dîner de diligence dans une mauvaise auberge de France, que, si j'avais pu un moment colorer à mon gré les personnages qui m'entouraient, je me serais crue faisant mon tour d'Europe.

« Les déjeuners étaient aussi abondants que les dîners, et on m'assura qu'il y avait le soir un souper qui ne le cédait en profusion à aucun autre repas; et c'est ainsi que, chaque jour, tous ces gens, hommes et femmes, au milieu d'une atmosphère qui varie de 80 à 90 degrés (du thermomètre de Farenheit), dévorent une immense quantité de nourriture animale. Je ne dois cependant pas oublier de proclamer ici l'hospitalité sans bornes du senhor Manoel Martins; je ne doute pas qu'il ne nous eût continué sa bienveillance pendant des mois entiers, et il était presque fâché de ce que nous refusions tous les repas autres que le déjeuner et le dîner. Il y a chez lui une seconde table, où sa femme, aimable et soigneuse, veille sur ses plus jeunes enfants, sur les commis; et enfin on a calculé que l'on nourrit journellement deux cents individus dans ce vaste établissement.

« Parmi les personnes attachées à la maison est un maître de musique, amené de Lisbonne tout exprès pour l'instruction des enfants; mais, comme ni ceux-ci ni leur maître n'ont de talent ou même de goût pour la musique, il remplit ses longs loisirs en dirigeant une petite école; ce n'est que le soir qu'il exerce la profession de musicien, et qu'il exécute une sonate sur le piano, au milieu de conversations bruyantes, qui permettent à peine à quelques sons d'arriver jusqu'à vous.

« L'idée du ridicule s'est attachée à toutes les colonies portugaises, à cause de leur pauvreté et de l'orgueil qu'elles affectent, bien que privées

même des moyens de se faire respecter. On a surtout conçu un mépris particulier pour la colonie des îles du Cap-Vert, d'après la description qu'en a faite le capitaine Tuckey; mais qu'il me soit permis de rendre justice au gouverneur actuel (c'était alors don João da Matta Chapuzet) : nous avons reçu de sa part tous les services qu'il était en son pouvoir de nous rendre. Mais quelle devait être la situation d'esprit d'un homme placé dans la dépendance entière du senhor Manoel, éloigné de sa résidence ordinaire, dénué de ressources pécuniaires, alarmé de la révolte de ses troupes et incertain de l'effet qu'elle pouvait avoir sur son gouvernement? Sa conversation était douce, ses manières polies, et il nous pressa d'accepter le peu qu'il eût à nous offrir, avec une franchise et une cordialité qui prouvaient l'intention la plus bienveillante. Les classes élevées de presque tous les pays savent joindre la dignité à l'affabilité; mais je n'ai jamais vu ces qualités alliées avec plus de bonheur que chez les femmes de cette famille : elles ne me permirent plus de faire attention à ce qu'elles pouvaient avoir de désagréable, à leurs robes de grosse toile peinte, à leurs mouchoirs de soie décolorés, et même à quelques expressions barbares que l'éducation n'avait pas encore bannies de leur langage.

« Notre logement était situé de manière à nous offrir le spectacle de la procession qui, le dimanche, se rend à la messe. Il y avait eu auparavant une espèce de revue, que précédait un tambour qui aurait pu faire le sujet de la plus plaisante caricature. Pas un soldat à qui il ne manquât, soit des souliers, soit quelque partie de son uniforme, et la manière dont ils rompaient leurs rangs était en tout digne de la manière dont ils les avaient formés. Cependant le prêtre était allé se revêtir de ses ornements : la procession était ouverte par un laquais à livrée ridicule, portant dans ses bras la fille du gouverneur, gentille enfant de cinq ans; puis venaient le père et la mère, celui-là tout habillé de noir, avec des culottes courtes et un chapeau à cornes, et sa femme vêtue de soie et de velours noirs. (A son retour, cette dame se hâta de substituer à ce vêtement une robe blanche pour le dîner, et celle-ci fit encore place pour le thé à une grosse robe de coton rayé.) Le reste de la procession marchait pêle-mêle; tous les rangs y étaient confondus; et, à côté des personnes les plus distinguées par l'éclat et la recherche de leurs vêtements, se voyaient les haillons des esclaves et des nègres; enfin le surplus de la population se pressait sur la route pour contempler cet étalage de pompe et de grandeur. »

M. Brunner vit, à Villa-da-Praia, la Fête-Dieu célébrée par des prêtres noirs, suivis d'une assez longue file de nègres et de mulâtres des deux sexes qui montraient peu de dévotion. Le son des cloches et les décharges d'artillerie accompagnaient la procession. Pendant la soirée, bon nombre de feux de joie furent allumés, et des pétards furent jetés dans tous les carrefours, heureusement sans accident, au milieu d'une ville dont la moitié est couverte en planches et en feuilles de palmier.

Industrie, commerce.

Après l'agriculture, la préparation du sel est la seule industrie qui, aux îles du Cap-Vert, ait pris quelque développement; elle occupe la majeure partie des habitants de l'île du Sel, de Boavista et de Maio. On y fabrique bien des toiles, de la poterie, du savon, des cuirs; mais ces industries, d'ailleurs assez grossières, à l'exception de la première, n'occupent qu'un petit nombre d'individus. Les habitants de Fogo donnent quelque façon au tabac qu'ils recueillent. La confection des tissus est, pour ainsi dire, concentrée dans cette même île et dans celle de São-Antão. Ces tissus sont de cinq qualités : les toiles communes, les toiles fines, les toiles ou-

vragées, les toiles en fil retors, et les pagnes. Voici les différents noms sous lesquels on les connaît dans le pays, avec leurs prix.

Étoffes communes.

	fr.	c.
Panno bocui ou *de léi*, bleu, avec l'envers blanc.........	6	»
Panno d'agulha, tout bleu...	9	60

Étoffes fines.

Panno preto, tout noir.......	12	»
Panno de lista fora, blanc et noir, à raies...............	12	»
Panno galan, bleu clair et blanc, à raies............	12	»
Panno de bocca branca, au centre bleu sur un fond blanc.....................	12	»

Ces quatre sortes de toiles, quand elles sont ouvragées alentour, prennent le nom de *pannos de bicho* (*bicho* signifie encadrement), et acquièrent alors, selon le travail, un prix double ou triple.

Étoffes riches.

	fr.
Pannos d'obra, tissus ouvragés en coton et laine de diverses couleurs, de.	18 à 36
Pannos de retroz, tissus en coton et soie retorse, de couleur.................	24 à 48
Colxas, tissus de coton de laine et de soie retorse, de.	36 à 240

Les toiles *bocui* se consomment toutes dans la province, ainsi que la plupart des toiles fines, dont quelques-unes cependant s'exportent dans la Guinée française et portugaise; mais les toiles d'*agulha* sont presque toutes destinées pour la Guinée. Quant aux étoffes riches, une bonne partie est enlevée par les étrangers, le reste se vend sur les lieux.

Les peaux qui se préparent aux îles du Cap-Vert au moyen des plantes qui y croissent sont toutes destinées pour l'usage des particuliers, et le pays est obligé de payer un assez fort tribut à l'industrie étrangère, ce qu'il serait facile d'éviter par la création d'une tannerie dans quelque vallée de São-Antão. Cependant il paraît que Saint-Nicolas livre aujourd'hui au commerce des cuirs préparés.

Le composé dégoûtant d'huile, de graisse et de potasse avec lequel on nettoie le linge mérite à peine le nom de savon. Quant à la poterie, elle est d'une facture on ne peut plus primitive.

En général, on éprouve dans tout cet archipel une grande disette d'ouvriers de tout genre, charpentiers, tailleurs de pierre, forgerons, calfats, tailleurs, cordonniers, etc. Ceux que l'on y trouve sont plus que médiocres, et se font payer d'une manière exorbitante, tout à fait disproportionnée avec le prix des vivres. Un charpentier gagne 800 reis (environ 5 francs) par jour, en travaillant peu et mal. Construire une maison à l'européenne dans ces îles est un objet d'une énorme dépense : aussi les loyers sont-ils très-élevés. De temps à autre seulement apparaît quelque ouvrier en état de faire une casaque ou une paire de bottes; c'est là ce qui fait que l'on y importe tant d'habillements et de chaussures tout confectionnés. Les ouvriers qu'on rencontre en ces îles sont, ou des condamnés à la déportation, ou des esclaves, auxquels leurs maîtres ont fait enseigner un métier et qui l'exercent pour leur compte : on leur laisse une partie du produit de leur main-d'œuvre pour le rachat de leur liberté. Il est rare de rencontrer des naturels mêmes de l'archipel exerçant une des professions, d'ailleurs si lucratives, dont nous venons de parler : l'agriculture, la pêche, la navigation, la fabrication du sel, la récolte de l'orseille, sont les seules industries auxquelles ils se livrent, et l'on compte en outre parmi eux un grand nombre de vagabonds qui se donnent comme revendeurs et marchands ambulants.

Mais si, par suite de leur indolence naturelle, les habitants des îles du Cap-Vert ont peu de goût pour l'industrie manuelle, ils se livrent avec plus d'entraînement au commerce. Dans les ports, il n'y a, pour ainsi dire, pas une seule maison où l'on ne voie une boutique; et toutes les fois qu'il arrive des navires, les marchés abondent en vivres apportés de l'in-

térieur; là aussi on ne manque ni de boutiques ni de revendeurs ambulants; tous aiment à vendre, bien qu'ils se soucient fort peu de produire.

Voici quel a été le mouvement commercial des îles du Cap-Vert avec la métropole et les pays étrangers pendant l'année économique 1842-1843.

217 navires sont entrés dans les ports de l'archipel, appartenant, 61 au Portugal, 87 aux États-Unis, 36 à l'Angleterre, 9 à la France, 3 à l'Espagne, 1 au Venezuela, le reste aux pays du nord de l'Europe.

239 en sont sortis, 42 pour le Portugal, 82 pour les États-Unis, 41 pour l'Angleterre, 23 pour la France, 16 pour le Danemark, 10 pour Hambourg, 4 pour l'Espagne, 1 pour la Colombie, le reste comme ci-dessus.

La valeur des importations s'est élevée à la somme de 76 620 853 reis (460 491 fr. 33 c.), sur lesquels la métropole figure pour 261 609 fr. 29 c., ou pour les 4 septièmes à peu près; ce qui prouve que le commerce portugais a su de nouveau tirer parti, dans ces dernières années, des avantages naturels dont il jouit sur ce point. Les États-Unis, profitant de son incurie, s'étaient mis en son lieu et place, et approvisionnaient les îles de bois, de meubles, de linge, d'habillements, de vaisselle, de comestibles; et cette importation, qui s'élève encore à près de 21 contos de reis, plus de 126 000 fr., les 3 onzièmes de l'importation totale, ira en diminuant à mesure que le Portugal pourra envoyer ici une plus grande quantité de farine, de biscuit de mer, de viande salée, de linge et d'habillements confectionnés, de tissus de soie, de laine, de coton des fabriques nationales, de verre, de poterie grossière, de chapeaux de poil et de chapeaux communs de Braga, de ferrures pour les portes et fenêtres, de serrurerie assortie, de bêches, de pelles de fer, de marteaux, de chaudrons et autres articles métalliques, toutes choses qu'en résumé il peut très-bien fournir au même prix que les étrangers, par suite du bénéfice des tarifs. Il faut y joindre les vins et l'eau-de-vie commune (*agoa ardente baixa*), qui pourrait rivaliser en Guinée avec la *cachaça* du Brésil.

L'Angleterre figure sur le tableau des importations pour 7 600 000 reis (environ 46 000 francs), valeur des tissus de coton et autres produits de son industrie, qu'elle donne en échange du sel.

Les autres nations du Nord qui viennent ici pour prendre du sel ou des ravitaillements, payent à peu près tout argent comptant; les ventes qu'elles peuvent faire sont éventuelles et de pacotille, et, par suite, peu importantes.

Les exportations étrangères se sont élevées à la somme de 73 992 149 reis (444 693 francs), non compris la valeur de l'orseille, qui est de 120 contos de reis (721,200 francs). Le sel y figure seul pour un chiffre de 30 contos de reis (180 300 francs), auquel il faut ajouter une somme égale pour celui que consomme la métropole; puis viennent le café et quelques céréales. Mais les articles les plus importants sont, à peu de chose près, des matières premières, très-avantageuses pour l'industrie portugaise, telles que cuirs, peaux et graines de ricin. Les droits presque prohibitifs imposés par les tarifs sur les cuirs et les peaux sortant par navires étrangers ont singulièrement diminué l'exportation américaine, qui, à l'époque dont nous parlons, n'a guère dépassé 9 contos de reis, 54 000 francs.

D'après le tableau des importations, sur le commerce total il s'en est fait à São-Thiago pour 42 881 000 reis ou 257 715 francs; à Boavista pour 19 511 000 reis ou 117 261 francs. L'exportation fut, dans la première, de 21 027 000 reis ou 126 372 francs; dans la seconde, de 10 132 000 reis ou 60 893 francs; à l'île de Maio, de 10 429 560 reis ou 62 682 francs; à l'île du Sel, de 20 077 800 reis ou 126 677 francs.

Les principaux articles réexportés ont été des métaux ouvrés, du charbon de terre et des *charutos*.

Monnaies; poids et mesures.

Les îles du Cap-Vert n'ont pas de monnaie spéciale; celle qui est regardée comme telle est une ancienne monnaie brésilienne d'argent, dont les pièces ont cours, respectivement, pour 960, 640 et 320 reis, représentant, en monnaie de France, des valeurs de 5 fr. 76 c., 3 fr. 84 c. et 1 fr. 92 c.; on appelle cette monnaie *fraca;* elle sert au payement des rentes et des employés subalternes; les hauts fonctionnaires sont payés en monnaie de Portugal. Du reste, dans les îles fréquentées par les étrangers, on peut dire que toutes les monnaies sont reçues.

Les mesures itinéraires, lieues, milles, pas, pieds, sont ceux de la mère patrie. On mesure le terrain par brasses ou par perches (*lanças*); le sel, les grains, par muids (*moios*), dont la grandeur varie suivant les diverses îles. Pour les tissus, on se sert de la *vara* ou de la coudée portugaise, bien que le *yard* soit adopté généralement, ainsi que le pied et le pouce anglais. Les fluides se vendent à la carafe (*garrafa*), petite pinte; au *frasco*, de quatre carafes; au *gallon*, de dix carafes; enfin par pipes et muids. La douane ne se sert que des poids portugais, mais les transactions commerciales se font ordinairement avec les poids américains.

Voies de communication.

Aux îles du Cap-Vert, les voies de communication ne consistent guère qu'en d'affreux sentiers, à peine praticables pour les piétons, et où le pied non ferré et infatigable du cheval indigène peut seul triompher des escarpements du sol, des descentes les plus dangereuses, des vertiges de précipices incessants. On a cherché à améliorer les abords de quelques points, en construisant des chemins à la Praia, à Saint-Nicolas; une chaussée, du reste assez mauvaise, à Fogo, pour mettre le village en communication avec la mer; mais, de tous ces travaux, le plus remarquable est la route construite à São-Antão par le gouverneur Marinho, et qui mène de la ville de Santa-Cruz à la mer.

La partie la plus élevée de Saint-Antoine a été, pendant bien longtemps, inaccessible. On n'y parvenait qu'au moyen d'une corde, qui servait à élever ou à descendre les habitants toutes les fois qu'ils voulaient passer d'une partie à l'autre. Une communication est aujourd'hui établie au moyen d'un sentier étroit, taillé dans le roc. La largeur en est à peine suffisante pour un âne; et si deux de ces animaux s'y rencontraient, l'un d'eux devrait infailliblement périr. Pour prévenir ce malheur, on déploie un drapeau à l'une des extrémités aussitôt qu'un âne est entré dans le chemin, et ce signal, pouvant se distinguer de l'autre point de départ, avertit les habitants de ne pas s'engager dans le sentier.

Gouvernement et administration.

Les Portugais possèdent, sur le continent africain, le long du cours inférieur et à l'embouchure des rivières qui se jettent dans l'océan Atlantique aux environs du cap Roxo et de l'archipel des Bissagos, plusieurs établissements, connus sous les noms de Cacheo, Bissao, Zinguichor, Bolor, Farim, Geba, Ganjarra et Fa, et les deux îles de Bolama et das Galinhas. Ces établissements, avec les territoires qui en dépendent, forment ce que l'on appelle officiellement la *Guinée du Cap-Vert*, la Guine de Cabo-Verde. Réunie aux îles que nous venons de décrire, elle constitue une province, nommée *provincia de Cabo-Verde*, dont la partie la plus importante est l'archipel du Cap-Vert.

La capitale de cette province fut, jusqu'en 1780, la cité de Ribeira-Grande. A cette époque, le siége du gouvernement fut transporté à la ville da Praya; mais l'insalubrité de ce point, ainsi que de toute l'île de São-Thiago, pendant un tiers de l'année, oblige le gouverneur et une partie des hauts fonctionnaires à se retirer

dans quelqu'une des îles voisines, ce qui nuit singulièrement à la marche de l'administration. Afin de remédier à ce mal, un décret du 11 juillet 1838 ordonne la fondation, dans l'île de Saint-Vincent, d'un centre de population, appelé *Mindello*, destiné à devenir le chef-lieu de l'archipel. De grands obstacles se sont opposés jusqu'à présent à la réalisation de cette mesure, et villa-da-Praya est restée la capitale des îles pendant la saison des brises, tandis que le gouverneur général, dans la saison des pluies, réside où il lui convient le mieux.

L'archipel est divisé administrativement en huit conseilleries (*conselhos*), dont voici les chefs-lieux et la juridiction :

1. Villa-da-Praya .... 2. Santa-Catharina......	São-Thiago.
3. Villa de S.-Filippe....	Fogo.
4. Povoaçao de São-João-Baptista	Brava.
5. Porto-Inglez	Maio.
6. Povoaçao do Rabil ...	Boavista. Ile du Sel.
7. Villa-da-Ribeira Brava.	Saint-Nicolas
8. Villa de Santa-Cruz...	São-Antão. Saint-Vincent

La charte constitutionnelle de la monarchie portugaise est la loi fondamentale de l'État dans la province du Cap-Vert ainsi que dans les autres possessions portugaises d'outre-mer. Il existe bien, pour elles toutes, quelques lois qui ont un caractère en partie réglementaire ; mais l'expérience a prouvé qu'elles étaient, ou imparfaites, ou peu compatibles avec un bon régime colonial ; et le gouvernement, investi par le corps législatif de pleins pouvoirs, doit décréter à ce sujet une nouvelle législation.

Le régime administratif des terres d'outre-mer est encore réglementé aujourd'hui par un décret (dit *administratif*) du 7 décembre 1836, expliqué par un autre du 28 septembre 1838. Quant à l'administration fiscale, un décret du 7 janvier 1837 rétablit les juntes des finances (*juntas de fazenda*), ainsi que l'ancienne législation de 1769. Pour ce qui est du pouvoir judiciaire, il est organisé particulièrement, dans les terres portugaises, en deçà du cap de Bonne-Espérance, par un autre décret portant la même date.

Conformément à ces dispositions, la province du Cap-Vert est administrée par un *gouverneur général* jouissant des honneurs accordés aux anciens capitaines généraux, et ayant un traitement annuel de trois contos de reis, ou 18 000 francs. Il réunit les pouvoirs civils et militaires, mais il ne peut s'ingérer en rien dans les affaires judiciaires ; tous les fonctionnaires, de quelque rang que ce soit, lui sont subordonnés.

Il est institué auprès de ce haut fonctionnaire un *conseil de gouvernement*, qu'il préside et qu'il doit consulter dans toutes les affaires importantes (sans être cependant tout à fait obligé d'adopter ses délibérations); ce conseil est composé des chefs des différents services, judiciaire, militaire, fiscal et ecclésiastique, et de deux *conseillers* choisis par le gouverneur général entre quatre candidats présentés par la junte provinciale. Le conseil supplée le gouverneur général en son absence; il est alors présidé par le plus ancien conseiller par ordre de nomination, et il peut voter les dépenses d'urgence. Les ordres du gouverneur général sont publiés en forme d'arrêtés (*portarias*), commençant par cette formule : « *Le gouverneur général arrête ce qui suit :* » et quand l'arrêté a pour base une délibération du conseil, elle se modifie ainsi : « *Le gouverneur général en conseil arrête ce qui suit.* » Ce n'est qu'en conseil que le gouverneur peut déclarer la province en état de siége.

Il y a pour l'expédition des affaires civiles et militaires un secrétaire général, de nomination royale, avec 4 800 francs d'appointements, secondé par deux chefs, quatre expéditionnaires (amanuenses), et un garçon de bureau (um continuo).

L'administration des finances est confiée à la *junte de finance*, présidée par le gouverneur général, et en son absence, par le président du

conseil; elle est composée du juiz de directo, du délégué faisant fonctions de procureur de la couronne, du trésorier, d'un écrivain. C'est cette junte qui fait rentrer les revenus, et qui ordonnance les dépenses sous sa responsabilité.

Une *junte d'amélioration de l'agriculture* se réunit aussi au chef-lieu de la province, pour distribuer les terres incultes et veiller à l'observation des conditions faites pour les emphytéoses.

Enfin, on y convoque annuellement une *junte de province*, qu'aucun des décrets ci-dessus mentionnés n'a créée expressément, mais à laquelle ils font allusion; cette junte, ne pouvant exercer aucunes fonctions délibératives, se borne à rédiger un mémoire consultatif sur les besoins de la province.

Chaque conseillerie a un receveur particulier, et chacune des neuf îles une douane, qui, à São-Thiago et à Boavista, est administrée par un directeur général, et dans les autres îles par des sous-directeurs.

L'exercice des fonctions administratives a été réglementé par un code administratif du 18 mars 1842, auquel le gouverneur a apporté en conseil quelques modifications. Les huit conseilleries ont chacune un administrateur, et les paroisses un régidor.

En vertu d'un décret du 16 janvier 1837, il y a au chef-lieu de l'archipel un juiz de direito, avec 6 000 francs d'appointements; un délégué (delegado), et un juge ordinaire, qui remplace le juiz de direito en son absence. Chacune des autres îles a un juge ordinaire, chaque paroisse un juge de paix et un juge élu. Les causes criminelles sont jugées en dernière instance par la *junte de justice*, siégeant au chef-lieu, et qui se compose du gouverneur, du juiz de direito, du délégué et de trois commis de grade supérieur.

Quant au service de santé de la province, il ne se compose encore, à l'heure qu'il est, que d'un *chirurgien-major*, qui dirige en même temps l'hôpital militaire et celui de la Misericordia, à Villa-da-Praia, le seul établissement de bienfaisance, non-seulement de l'archipel, mais de la Guinée; il a environ 1 200 000 reis (7 200 francs) de revenus. Ce n'est qu'en 1834 que cet hôpital a été transféré à la ville da Praya; jusqu'alors il était resté isolé au milieu des ruines de Ribeira-Grande.

Revenus et dépenses.

Les revenus de la province du Cap-Vert furent, pour l'exercice 1842-43, de 79 176 168 reis (476 848 francs), et on les porta au budget de l'exercice 1843-44 pour la même somme.

Ils provenaient principalement du produit net de l'orseille, qui donna 45 000 000 reis (270 450 francs), sur lesquels 24 000 000 restèrent appliqués aux dépenses locales, tandis que le surplus entra dans les caisses de l'État. Le fisc a éprouvé, depuis, là-dessus, un grand déficit par suite de la baisse du prix de ce lichen; mais il y a lieu de croire qu'il remontera, au grand avantage du trésor et surtout à l'immense bénéfice de la province, à laquelle un décret du 5 juin 1844 applique désormais les deux tiers du produit net; ce même décret a rendu au gouvernement l'ancien monopole de l'orseille sur toute la côte d'Afrique.

La totalité des autres branches de revenu a donné en 1842-43 une augmentation de plus de dix contos de reis ou soixante mille francs sur la moyenne des années précédentes, ce qui est dû particulièrement aux réformes apportées dans le service des douanes. Cet article est le plus important après l'orseille; il représente une valeur de 27 millions ou contos de reis (152 270 francs). Le complément de ces mêmes recettes est formé par les dîmes (decimas), les droits de grâce (direitos de mercês), les impositions sur les denrées (*sizas*), le droit appelé *real d'agoa*(*), le timbre, la poste, etc.

(*) Établi lors de la construction de l'aqueduc d'Elvas, en Portugal; voyez dans cette collection le volume intitulé *Portugal*, par M. Ferdinand Denis, p. 403.

Voici la moyenne des sommes auxquelles s'élevaient les différents impôts dans chacune des îles de l'archipel, antérieurement à 1842, le monopole de l'orseille laissé de côté; ce tableau donnera quelque idée de leur importance relative à cet égard.

São-Thiago	81,564 fr.
Maio	25,699
Boavista	24,853
São-Antão	21,418
Saint-Nicolas	15,326
Brava	14,772
Ile du Sel	13,976
Fogo	12,737
Saint-Vincent	2,295
	212,640

Les revenus de la province présentent une augmentation notable depuis 1828, époque où les impôts directs et indirects atteignaient à peine la somme de 200 000 francs, en y comprenant ceux de Guinée, qui, d'après la moyenne des années suivantes, doivent être comptées pour 56 000 fr.

Les dépenses s'élèvent à 600 000 francs, présentant ainsi un déficit d'environ 125 000 francs, couvert par la métropole; mais comme celle-ci prélevait sur les produits nets du monopole de l'orseille une somme de la même valeur, il en résulte que le tout se balançait, mais que le Portugal ne retirait rien de sa colonie. On espérait que celle-ci pourrait ultérieurement couvrir ses dépenses elle-même, et verser encore au trésor un excédant de recette. Nous ignorons si cet espoir s'est réalisé.

De cette somme de 600 000 francs, chiffre des dépenses, le service militaire en absorbait un peu plus de la moitié; l'administration civile, un sixième; le service ecclésiastique, un douzième; le fisc, l'administration judiciaire et quelques autres articles, le reste.

Forces militaires.

L'état de défense des îles du Cap-Vert a toujours été à peine suffisant pour y faire respecter le pavillon portugais. Les Espagnols avaient à São-Thiago une compagnie soldée, dite des Aventuriers, et six compagnies sans solde. Ils élevèrent une citadelle à Ribeira-Grande; deux forts à Villa-da-Praya et à Fogo, défenses, d'ailleurs, assez peu efficaces; les autres îles étaient abandonnées aux tentatives des pirates, que les habitants, comme ceux de São-Antão, repoussaient, lorsqu'ils le pouvaient, à coups de pierres. Après la restauration de 1660, cet état de choses resta le même jusqu'au milieu du dix-huitième siècle, que, vingt-sept ans après le pillage de Ribeira-Grande par les équipages de Cassart, sous le canon même de la pauvre citadelle castillane, on créa des régiments de milice. Au commencement de ce siècle-ci, à la suite des guerres européennes, on crut devoir y envoyer deux compagnies de troupes régulières, portées en dernier lieu à quatre cents hommes; et le gouverneur dom Antonio Coutinho de Lancastre fit élever autour de Villa-da-Praya cinq batteries armées au moyen des pièces tirées de la frégate *l'Uranie*, naufragée dans la baie en 1810. Le gouverneur Chapuzet déploya la même sollicitude pour la province qu'il administrait; mais les vicissitudes politiques par lesquelles passa le Portugal depuis 1823 et la paix générale, furent les causes principales de l'état d'abandon dans lequel ces îles ne tardèrent pas à se trouver. En 1834, on licencia les milices, ramas d'hommes désarmés, à moitié nus, et qui, laissant là leurs travaux, venaient, sous le nom de *détachements*, au chef-lieu de chaque île, servir, non pas l'État, mais les hauts fonctionnaires et leurs subordonnés, pour lesquels ils travaillaient gratuitement comme journaliers. On créa pour les remplacer, dans toutes les conseilleries, des *volontaires nationaux*, qui ne pouvaient être obligés à aucun service permanent hors de leur district, mais qui devaient toujours être prêts à se porter sur n'importe quel point de l'île où ils seraient appelés. La police des campagnes leur était confiée, et le règlement d'orga-

nisation qu'on leur avait donné a depuis servi à la création du corps de volontaires qui leur a été substitué.

Depuis 1834, au milieu du mouvement des partis, divers projets d'organisation militaire pour les îles du Cap-Vert furent provisoirement adoptés et en partie mis à exécution; elle a été définitivement arrêtée par un décret royal du 4 octobre 1843, qui a créé pour le service de toute la province un bataillon d'artillerie de ligne (faisant aussi le service de l'infanterie), composé de six batteries de position (*baterias de posição*), formant un total de 534 hommes, y compris l'état-major; mais, au 1er décembre 1843, ce chiffre s'élevait à 574, dont 400 pour l'archipel, ainsi répartis dans les différentes îles :

São-Thiago	279
Boavista	44
Maio	15
Sal	14
São-Antão	14
Saint-Nicolas	9
Fogo	12
Brava	13
Saint-Vincent	7

Il y a à Villa-da-Praya un parc de quatre pièces de 6 et deux obusiers. Certains points de São-Thiago, Saint-Nicolas, Boavista, Fogo, Brava, sont défendus par quelques mauvaises batteries dans l'état le plus misérable.

Instruction publique.

Il en coûte, dit M. Lopes de Lima, de s'occuper d'un tel sujet en parlant des îles du Cap-Vert, parce que tout écrivain impartial sera naturellement obligé de partager l'opinion de ceux qui déplorent l'état d'abandon dans lequel demeure la civilisation de ces terres depuis quatre siècles. Le peu que l'on a fait dans ces derniers temps est encore bien loin d'être suffisant.

En 1740, l'on créa aux îles du Cap-Vert une chaire de latin (il y en avait une de morale au couvent des Capucins), bien qu'il n'y eût aucun établissement d'instruction primaire payé par le gouvernement. Le conseil d'outre-mer eut la pensée, en 1773, d'y envoyer des professeurs et d'y élever une maison d'éducation; mais cette idée resta en projet. Plusieurs enfants, pris dans les différentes îles, furent envoyés à Lisbonne en 1794; il ne paraît pas qu'aucun d'eux ait retiré quelque fruit de sa résidence en Portugal, si ce n'est Simplicio João Rodrigues de Brito, qui, abandonné à lui-même, entra au service d'un célèbre artiste italien et devint le premier peintre de portraits de la cour de Rio de Janeiro.

La première école d'enseignement primaire fut fondée à Villa-da-Praya en 1817, et c'était encore la seule qu'il y eût en 1840. Depuis lors, grâce aux deux derniers gouverneurs, le nombre en a été porté à douze : une à Brava, et deux dans chacune des îles de São-Thiago, Fogo, São-Antão, Saint-Nicolas et Boavista.

Le budget de 1842-1843 ouvre un crédit de 3 800 000 reis (environ 23 000 francs) pour la création de trente-huit écoles d'enseignement primaire, dont deux de première classe pour São-Thiago et Boavista; douze de seconde classe et vingt-deux de troisième classe pour les autres îles; plus, 435 francs pour deux maîtresses chargées de l'instruction des petites filles à São-Thiago et Boavista.

Religion.

La religion catholique est la seule qu'aient toujours professée les habitants des îles du Cap-Vert, depuis la première occupation de São-Thiago jusqu'à nos jours. Propagateurs de la foi du Christ, les colons envoyés par l'infant dom Fernando furent les premiers catéchistes de cette région, déserte à leur arrivée : les nègres tirés du continent voisin pour la peupler leur donnèrent d'amples occasions de montrer le zèle dont ils étaient animés; mais les nouveaux convertis persistaient à un tel point dans leurs anciennes croyances, qu'en 1466, quelques religieux franciscains de la province



Lemaitre direxit

Habitans de San Iago

d'Algarve se transportèrent au milieu d'eux « pour extirper, disent les écrits du temps, de cette nouvelle vigne du Seigneur, les mauvaises herbes qu'y faisait croître le climat africain. » Par la suite, le troupeau et les pasteurs augmentèrent à ce point que, le 3 novembre 1532, le roi dom Jean III crut devoir y créer un évêché, dont la fondation fut confirmée par une bulle du pape Clément VII. Le premier titulaire fut dom Braz Neto; mais il ne se rendit jamais à son siége, qui ne fut même occupé de fait que par son second successeur, dom Francisco da Cruz, en 1554. Depuis lors, le diocèse des îles du Cap-Vert a été administré par vingt-quatre évêques, dont le dernier est dom João Henriques Moniz, élu en 1841.

Aux seizième, dix-septième et dix-huitième siècles, la vie des évêques des îles du Cap-Vert fut d'une durée assez limitée, et la remarque de ce fait frappa même d'une certaine terreur ceux qui étaient appelés à ce poste dangereux; plusieurs n'acceptèrent même pas leur nomination : ce qui porta le roi dom Joseph Ier à demander au pape Benoît XIV la translation du siége épiscopal en un lieu plus salubre. Dom Pedro-Jacinto Valente abandonna en 1754 la mortifère Ribeira-Grande; et depuis cette époque les évêques, à l'exemple des gouverneurs, sont restés à peu près errants, résidant tantôt dans une île, tantôt dans une autre. Il serait temps de mettre un terme à cet état de choses, en leur choisissant comme résidence le lieu placé dans les meilleures conditions, tel que Santa-Cruz dans l'île de São-Antão, dont l'église a été construite sur le modèle de l'ancienne cathédrale, ou Rabil dans l'île de Boavista, dont l'église est un édifice très-convenable.

La province ecclésiastique des îles du Cap-Vert est divisée en trente-trois paroisses, dont vingt-huit appartiennent à l'archipel et le reste à la Guinée. Les premières sont réparties de la manière suivante dans les différentes îles : onze à São-Thiago, quatre à Fogo, deux à Brava, une à Maio, deux à Boavista, deux à Saint-Nicolas, cinq à São-Antão, et une à Saint-Vincent.

II. DESCRIPTION PARTICULIÈRE DES ILES.

1° *Iles sous le vent.*

SAO-THIAGO.

L'île de São-Thiago ou de Saint-Jacques, la plus grande de l'archipel, a environ 10 lieues de long, 6 lieues dans sa plus grande largeur, et 25 de circonférence.

Elle est traversée dans sa partie centrale, du nord au midi, par une chaîne de montagnes basaltiques où l'on remarque de l'argile, des laves, des bancs de calcaire. A peu près au centre culmine, jusqu'à environ 1 500 mètres au-dessus de la mer, le pico da Antonia, qui la divise en deux parties : l'une au sud, appelée, d'après l'aspect de ses prismes colonnaires, *serra dos Orgãos*, chaîne des Orgues; l'autre au nord, nommée *montanha dos Picos* ou *Leitões*, montagne des Pics ou des Cochons de lait. Celle-ci se prolonge jusqu'à l'extrémité la plus septentrionale de l'île, où elle se termine par deux mornes, *os Montes do Tarrafal*, qui sont les premières terres qu'aperçoit le navigateur en venant du nord.

Depuis le commencement du dix-huitième siècle, la population de São-Thiago a toujours flotté entre 20 000 et 25 000 âmes, diminuant à l'époque des grandes famines (comme, par exemple, de 1770 à 1773, et de 1831 à 1833), augmentant dans les intervalles. En 1834, elle était de 21 646 âmes, et elle peut avoir atteint aujourd'hui son chiffre extrême.

Après Villa-da-Praia, le chef-lieu de l'île, il n'est aucun endroit qui puisse mériter le nom de village; les maisons sont dispersées dans toutes les directions, à travers les plantations, le long des vallées, dont quelques-unes, comme celles de São-Domingos et do Engenho, en comptent plus de 200.

Les ribeiras ou vallées cultivées les plus connues sont, autour de la ville, dans un rayon de deux à trois lieues, celles de Bom-Cae, de Montagarro, de São-Filippe et de Caiada, qui lui sont contiguës, de São-Francisco, de Trindade, de Martinho, de São-Thiago, de Ribeirão-Corrêa, de Ribeirão das Eguas, de Ribeira-Grande, de São-Domingos, et plus au nord, dans diverses directions, Santa-Anna, Moufalleiro, etc. La partie nord de l'île passe pour être plus salubre que celle du sud; mais il faut ajouter que toutes les deux sont malsaines, sans qu'il soit possible de dire pourquoi : car c'est une idée fausse que de l'attribuer à une lagune de la paroisse de São-Miguel (laquelle n'est pas plus malsaine que les autres), qui communique avec la mer, dont elle est voisine, et qui, dans tous les cas, ne saurait être la cause des fièvres de la ville, dont elle est éloignée de six lieues.

São-Thiago, répartie entre 54 majorats, est divisée en 11 paroisses et 2 conseilleries, celle de Villa-da-Praia et celle de Santa-Catharina, ayant chacune leurs municipalités respectives, en général très-pauvres.

La première ville qui s'y soit élevée est celle de *Ribeira-Grande*, située sur la côte méridionale de l'île, à l'entrée d'une vallée étroite et bien cultivée, qui court du nord au sud entre deux chaînes élevées, et qu'arrose le ruisseau auquel elle doit son nom. Elle date de l'époque même de la première colonisation, aux premières années du seizième siècle; elle faisait un riche commerce, et montrait avec orgueil ses nombreux édifices, lorsque les Français, s'en étant emparés en 1712, lui causèrent de grands dommages. La majeure partie de la population se retira dans les montagnes, et bien que la tranquillité se soit rétablie par la suite, elle ne se releva plus; enfin, son état de décadence était tel en 1770, qu'elle cessa d'être la capitale de l'archipel, et que le siége du gouvernement fut transporté à Villa-da-Praia : c'était lui porter le dernier coup. Aujourd'hui, c'est pitié que de voir dans la solitude cette ville ruinée avec ses portiques, ses marbres, ses pierres travaillées, ruines au milieu desquelles s'élèvent encore la cathédrale, la Misericordia, les restes du palais épiscopal, et ceux d'un séminaire qui ne fut jamais terminé. Autour de ces édifices s'étendait et s'étend encore la partie la plus considérable de la ville, au pied d'une haute montagne à pic, sur laquelle se dresse la citadelle qu'y élevèrent les Espagnols en 1657; elle était flanquée de quatre bastions, et renfermait des casernes, une poudrière et une citerne. De ce même côté de la ville se trouve un faubourg dans lequel on éleva à la même époque, au milieu d'un jardin délicieux, un petit couvent de missionnaires capucins, qui est encore assez bien conservé. Le port était défendu par des batteries aujourd'hui délabrées, et dont l'artillerie est dispersée entre les décombres.

Du reste, il est juste de dire que les Français ne sont pas la seule cause d'un si grand désastre. Si les événements de 1712 n'étaient venus précipiter l'abandon de Ribeira-Grande, on eût été obligé, mais à la longue, de prendre ce parti ; car déjà, depuis la fin du seizième siècle, on avait remarqué combien son climat était malsain, et, avant que les Espagnols la fortifiassent pour la dominer, elle était sans cesse menacée et exposée aux exactions des pirates. Dans l'accomplissement de ce fait si grave, on put avoir encore un exemple de la puissance que possèdent et la force de l'habitude et les souvenirs du passé, puisqu'il fallut près de deux siècles et de graves circonstances pour que la population de Ribeira-Grande ait pu se décider à aller vivre en d'autres lieux.

Villa-da-Praia (la ville de la Plage), où elle se retira, en est à cinq milles et demi (10 kilomètres) à l'est, au fond d'une baie assez vaste où les navires sont à l'abri des vents du large, et où ils peuvent mouiller par 5, 6 et 8 brasses d'eau. On y éprouve malheureusement sans cesse un ressac violent,

qui y rend le débarquement aussi difficile que désagréable. Il serait facile cependant de remédier à ce grave inconvénient au moyen de quelques travaux, dont l'urgence a été reconnue par tous les gouverneurs depuis 1834, mais que l'on n'a pas encore commencés, bien que la dépense doive en être peu considérable, la nature ayant déjà fait, pour ainsi dire, une partie des frais. Sur le côté occidental de la baie s'élève un rocher appelé Ilheo dos Passaros, qu'il s'agirait de réunir à la côte vis-à-vis, par un môle en pierre de 120 à 130 brasses, s'appuyant sur plusieurs roches qui embarrassent le canal de séparation, et autour desquelles il n'y a qu'une demi-brasse d'eau. En ajoutant à cela un quai, d'un établissement peu dispendieux, et quelques fortifications, on aurait un port qui ferait honneur à la nation portugaise, et qui ne tarderait pas à accroître la prospérité de Villa-da-Praia.

Celle-ci garda longtemps ses pauvres maisons de paille, et l'on voit, par quelques relations de la fin du siècle dernier, que si Villa-da-Praia avait acquis alors une certaine importance politique, elle offrait encore un aspect assez misérable. Lorsque le capitaine général dom Antonio Coutinho de Lancastre y fit son entrée en 1803, ce n'était qu'un vaste champ couvert de cabanes sans ordre, au milieu duquel on voyait seulement quelques habitations plus importantes. Mais cet officier général et son successeur João da Matta Chapuzet (1822) apportèrent de telles modifications à cet état de choses qu'elle put enfin prendre rang à côté de certaines villes de la mère patrie.

Villa-da-Praia (*) s'élève sur ce que l'on appelle aux îles du Cap-Vert une *achada*, un plateau, une plaine en forme de terrasse, s'appuyant sur une muraille de roches d'à peu près 80 à 100 mètres d'élévation, et resserrée à droite et à gauche entre deux riches vallées dites, l'une, *de la Compagnie*, (varzea de la Companhia), parce que la Compagnie exclusive de la côte d'Afrique y a une maison, et l'autre, *da Ribeira de Bom Cae*, du ruisseau qui l'arrose en tout temps. Elles s'ouvrent du côté de la baie sur des plages, l'une de sable blanc appelée *Praia Grande;* l'autre surnommée, à cause de son aspect, *Praia negra* ou la Plage noire.

Les abords de la baie sont défendus par quatre batteries, et à l'extrémité orientale de la ville s'en trouve une cinquième, appelée la *Grande Batterie* (Bateria Grande), sur une petite place plantée d'une promenade très-agréable le soir, et d'où l'on descend par un chemin dans la vallée de Bom Cae et à la Praia negra.

Le lieu où l'on débarque habituellement est un petit rocher à quelque distance de la ville, au delà de la Praia Grande, au pied de hautes falaises sur lesquelles il y a, ou plutôt il y avait jadis, une fortification aujourd'hui en ruine. Aussitôt débarqué, on est accueilli par une foule d'individus chargés de fruits, de végétaux, de poulets, de dindons, de singes, qui vous offrent, de la manière la plus variée et la plus pressante, leurs marchandises. La distance qui sépare le débarcadère de la ville est extrêmement fatigante à parcourir, parce que le chemin ne traverse presque toujours qu'un sable profond.

Le sol, les rochers, tous les points sur lesquels la vue s'arrête, ne laissent aucun doute sur leur origine volcanique. C'est une pauvre terre dans laquelle une herbe courte et chétive trouve à peine de quoi se sustenter. On y voit paître cependant quantité de chèvres et d'ânes. La végétation a d'ailleurs un caractère africain bien prononcé.

L'impression que l'on éprouve en pénétrant dans la ville est loin de demeurer ce qu'elle était lorsque, vue du mouillage, elle se montrait avec tous les avantages que peut donner une position agréable.

La partie principale qui s'étend au-

(*) Elle est située par 14° 43′ 54″ de latitude nord, et 25° 52′ 15″ de longitude occidentale, comptée du méridien de Paris. (Givry, *Connaissance des temps pour* 1846.)

tour d'un vaste parallélogramme appelé *o Pelourinho*, est formée de rues larges et bien percées, mais dont les maisons ne valent même pas celles qu'habitent les basses classes à Madère; elles sont blanchies à la chaux, n'ont guère qu'un étage, et sont couvertes, les unes en planches, les autres en tuiles. On n'y trouve que les objets de première nécessité; et quant à ce que nous entendons par le confortable, il ne faut pas en parler. Dans la partie nord-est de la ville, les habitations sont en pierres brutes, couvertes en feuilles de palmier; toutes les autres ne sont que de véritables cabanes africaines. Les rues et les maisons sont d'ailleurs extrêmement sales, et les porcs, la volaille et les singes qui les occupent paraissent y jouir des mêmes prérogatives et des mêmes droits que leurs maîtres.

Au milieu de cet ensemble se montrent quelques édifices publics, que nous citerons plutôt pour leur importance relative que pour leur architecture; ce sont : l'église et l'hôtel du gouvernement, situés vis-à-vis l'un de l'autre sur une petite place qui domine la mer; l'hôtel de ville, la prison, le tribunal, un hôpital assez commode, bien situé, et près duquel se voit un moulin à vent, le seul de l'archipel, construit par le gouverneur Chapuzet, mais qui ne sert plus aujourd'hui.

Les dernières maisons de la partie ouest ont la vue sur l'ombreuse vallée de *la Compagnie*, appelée aussi, à cause d'une source qui s'y trouve, vallée de Fonte-Anna. Un petit bâtiment, surmonté d'un toit pyramidal en tuiles, la met à l'abri du soleil, et tout autour, le gouverneur Chapuzet a fait planter des palmiers, des cocotiers, des bananiers, des papayers, des cannes à sucre, des tamariniers, entremêlés de vignes, d'orangers, de citronniers, etc., auxquels se mêle la luxuriante végétation de quelques jardins voisins, qui font du tout un lieu enchanteur, et dont la beauté ressort d'autant plus que le reste de la vallée est inculte. Souvent la scène se peuple de groupes d'habitants aux apparences variées qui lui donnent quelque chose de tout à fait original, et pendant longtemps elle était, par intervalles, singulièrement animée; car c'était là que les navires venaient faire leur eau. La Fonte-anna fournissait en outre à la consommation de la ville. Mais son éloignement, son eau trouble et insalubre, exigeaient que l'on pourvût d'une autre manière aux besoins de la population et des navires. Un homme d'un caractère industrieux et entreprenant, le conseiller Antão Martins, exécuta ce que le gouvernement n'avait pas su faire : au moyen de tuyaux en fer apportés d'Angleterre, il amena jusqu'à la ville les belles eaux de la ferme de Montagarro, qui en est à plus de deux milles (près de quatre kilomètres); elles sont reçues dans un réservoir en marbre, travaillé en Portugal; et bien que l'ensemble de ce beau travail ait coûté, dit-on, plus de trois millions de francs, la nouvelle eau ne revient qu'à un prix très-inférieur à celui que coûtait celle de la Fonte-Anna.

Une amélioration si importante, jointe aux avantages de la situation géographique de Villa-da-Praia, et à la fertilité de son territoire, ne peuvent manquer de développer la prospérité et la richesse de cette petite ville. Malheureusement, elle aura toujours à lutter contre l'insalubrité de son climat. En 1833, à l'époque de la visite du capitaine Wilkes, sa population ne s'élevait qu'à 2 300 habitants.

Lorsqu'il y a quelque navire en rade, il s'y tient tous les jours un marché où l'on trouve une abondante variété de fruits et de légumes, quelques volailles et des œufs; mais si l'on veut du bœuf, il faut se rendre au parc, où, en prévenant à l'avance, on peut se ménager le choix des bêtes. En général, elles sont d'une petite race, à poil foncé, et toutes, du reste, amenées de l'intérieur.

Le commerce de détail est peu actif: il n'y a qu'un charpentier, et seulement quelques boutiques où l'on trouve divers objets des manufactures d'Europe, étoffes de coton, objets d'habillement, etc. Le nombre des cabarets

est plus considérable : on y met toujours en vente beaucoup de raisin. Au total, les demandes des navires sont moins actives aujourd'hui qu'il y a plusieurs années, à cause du grand perfectionnement que l'on a apporté dans l'avitaillement des bâtiments destinés au long cours; mais Villa-da-Praia est encore très-fréquenté dans ce but par les baleiniers.

MAIO.

L'île do Maio ou das Maias est à 5 lieues à l'est de São-Thiago, d'où on l'aperçoit très-distinctement; elle a 14 milles dans sa plus grande longueur du nord au sud, 7 de l'est à l'ouest, et 12 lieues de circuit.

Sa surface est montagneuse à l'est, mais plate ou légèrement accidentée dans le surplus; du reste, ni ruisseaux ni sources. A une demi-lieue de la côte sud-ouest, en arrière du principal centre de population appelé le *Port anglais*, s'étend un marais dont les miasmes engendrent les fièvres et les catarrhes auxquels cette île est exposée, bien qu'elle soit beaucoup moins malsaine que sa voisine São-Thiago.

La principale richesse de l'île do Maio est l'excellent sel qu'elle produit, et dont il s'exporte, année moyenne, environ 4 000 muids (32 556 hectolitres), sans compter ce qui se consomme à São-Thiago, Fogo, Brava, ce qui fait un total général de plus de 6 000 muids (48 834 hectolitres).

La culture y est insignifiante, et c'est à peine si les habitants les plus aisés s'occupent d'un peu de jardinage. Après les pluies d'août et de septembre, on plante en janvier du maïs, des légumes, quelques plantes culinaires, mais le tout en fort petite quantité. Le sol est d'ailleurs complétement déboisé, bien qu'il soit très-favorable à la croissance des cocotiers, dont sa population pourrait retirer tant d'avantages.

La presque totalité de l'île n'offre que des pâturages que, par suite de la nature même du sol (un conglomérat de chaux et de sable coquillier), il serait très-facile d'améliorer singulièrement en y introduisant les *onobrichis*. Au seizième et au dix-septième siècle, on y faisait un grand commerce de viande salée et de cuirs, et on y cultivait beaucoup de coton; mais depuis que le commerce du sel a commencé à se développer, les habitants, qui sont tous propriétaires de marais salants, se sont livrés exclusivement à cette industrie; aujourd'hui, on n'y fait plus de coton, et c'est à peine si on y élève assez de bétail pour la consommation locale et pour l'approvisionnement des navires. Le commerce du sel se fait par tournée (ce que l'on appelle *roda*), aucun des navires ne pouvant prendre tout son chargement à un seul propriétaire, mais seulement une portion à chacun d'eux. La répartition se fait toujours avec facilité par les consignataires qui en ont l'habitude, et les contestations auxquelles elle peut donner lieu chaque fois s'arrangent sans trop de peine.

Le meilleur sel est celui de la *Salina Velha*, la Vieille Saline, où il se cristallise naturellement par couches à la simple évaporation. D'année en année cependant il devient moins pur, par suite du limon qui s'y accumule. L'exploitation se fait sous la surveillance de l'autorité, ou par tournée en certains jours, ou suivant le système du travail en commun, chaque feu envoyant un ouvrier sur les lieux.

Dans les autres salines qui sont éloignées de la mer, le sel se fait, comme à Boavista, artificiellement, c'est-à-dire de la manière suivante : on creuse, au voisinage, des puits d'eau douce dont on répand l'eau sur le terrain préparé à cet effet, et le soleil y cristallise le sel en 10 et 15 jours; on le retire et on recommence l'opération. Ce sel des salines artificielles est moins brillant, moins cristallin, et plus fin que celui des salines naturelles; mais il est aussi blanc, et les consommateurs, loin de le rejeter, le regardent comme meilleur pour les salaisons.

Les côtes de l'île do Maio n'offrent que deux mouillages : le premier et le plus fréquenté par les navires de tou-

tes les nations qui viennent y chercher du sel, est une baie assez vaste de la côte sud-ouest, où l'on peut jeter l'ancre à volonté par 10 brases, fond de sable. Il en est une partie, le port même, qui a reçu le nom de Port anglais, *Porto-Inglez*. Parfaitement abrité des vents du nord, il est très-sûr à l'époque des brises, mais très-tourmenté dans la saison des pluies. Au fond se dresse une muraille de roches, formant, comme à Villa-da-Praia, une achada ou plateau sur lequel sont les maisons, mais qui rend le débarquement on ne peut plus désagréable et même très-dangereux.

Sur la plage on a établi une grue pour le chargement et le déchargement des lanches qui viennent à cet effet accoster cette effroyable roche à pic, où la mer bat sans cesse avec plus ou moins de furie, selon la direction ou la force du vent régnant. On s'y prend de la même manière pour débarquer ou embarquer les personnes qui sont à terre ou en viennent. Lorsque la mer brise, c'est à peine si elle permet aux plus agiles de sauter du canot sur une roche glissante et de courir à la hâte vers de grossiers degrés pratiqués dans une fente de la falaise pour gagner, sur l'achada, la povoação du Porto-Inglez. Là se trouvent : la douane, regardée comme la mieux construite de la province, et autour de laquelle s'élèvent d'énormes piles de sel semblables à de blanches pyramides sur la terre aride; une batterie appelée *o Presidio*, et tout auprès le poste du détachement et la prison militaire. Au commencement de ce siècle, les maisons n'étaient pour la plupart couvertes qu'en paille; mais depuis l'administration du gouverneur Chapuzet, la bourgade s'étant accrue, aujourd'hui toutes les maisons sont en pierres et couvertes en tuiles; quelques-unes sont même assez grandes et d'une bonne apparence, mais elles sont disposées sans aucun ordre. Le mouillage du Porto-Inglez est par 14° 6′ nord, et 25° 37′, 14° 9′ à l'ouest de Paris.

Le second mouillage pour les navires est le *Porto de Pao-Secco*, le port de Bois-Sec, près de la pointe du même nom, sur la côte nord-est. C'est une petite baie où l'on peut jeter l'ancre sur un bon fond par huit brasses; mais elle est peu fréquentée.

L'île do Maio forme une conseillerie comprenant une seule paroisse. Outre la povoacão du Porto-Inglez et la paroisse do Penoso, à trois lieues dans les terres, il y a quatre groupes de cabanes, dispersées dans des vallées ou ribeyras sans eau, et habitées par des pasteurs et par quelques orseilleurs.

En 1834, on comptait à Maio 1 900 et quelques individus, chiffre qui, actuellement, peut s'élever à 2 200; ils tirent de São-Thiago le maïs et les légumes dont ils ont besoin pour leur consommation, et ils livrent à l'exportation, du bétail, quelque peu d'orseille, mais surtout du sel. On pourrait cependant y faire encore aujourd'hui, comme dans le passé, d'abondantes récoltes de coton, y préparer beaucoup plus de viande salée et de cuirs qu'on ne le fait, et y joindre du poisson salé, car ses côtes fourniraient à une inépuisable pêche.

FOGO.

L'île do Fogo forme une conseillerie divisée en quatre paroisses. Elle est appelée par tous les écrivains portugais du seizième siècle *île Saint-Philippe*, quoique tous les actes publics de cette époque la désignent sous le nom qui lui est resté. Elle le prit lorsque ses habitants y eurent reconnu l'existence des feux volcaniques que vomissait la cime la plus élevée des montagnes dont sa partie orientale était couverte. L'île entière n'est, à vrai dire, que le versant de ce pic, dont la hauteur au-dessus de l'Océan, d'après la mesure récente (1845) de M. Sainte-Claire Deville, est de 27 90 mètres.

Fogo, placée à 28 milles ouest de São-Thiago, est d'une forme presque circulaire, comme le serait une immense montagne dont la partie supérieure seule se serait montrée au-dessus des eaux; elle a 15 milles de long

sur 14 de large et 15 lieues de circonférence.

Le volcan de Fogo ne paraît pas avoir eu d'éruptions violentes avant 1680, car aucun écrivain d'une époque antérieure à cette date ne fait mention de tels phénomènes, qui certes, à cause de leur étrangeté, n'eussent pu passer inaperçus.

En 1680, un tremblement de terre se fit sentir dans toute l'île, et fut suivi d'une telle éruption de lave, que plusieurs propriétaires dont les fazendas se trouvèrent détruites, atterrés d'une telle calamité, allèrent s'établir dans l'île Brava, où l'on ne voyait que quelques cases de nègres affranchis de São-Thiago et de Fogo. Ce fut alors que l'importance de celle-ci commença à décliner.

Depuis le milieu jusqu'à la fin du dix-huitième siècle, les commotions volcaniques y devinrent de plus en plus fréquentes, de plus en plus terribles. Celles de 1785 et de 1799 méritent surtout une attention particulière. La première a été l'objet d'un mémoire présenté à l'Académie royale des sciences de Lisbonne, par João da Silva Feijo, qui en décrit les principaux phénomènes comme témoin oculaire.

La surface de l'île n'est, pour ainsi dire, qu'un vaste talus coupé de ravins qui rayonnent du sommet du cratère vers la circonférence, surface presque partout découverte, aride, et d'une sécheresse telle, que si les eaux du ciel viennent à lui manquer trop souvent, Fogo souffre plus que toute autre des îles de l'archipel. C'est ainsi qu'à la suite des trois années de sécheresse qui commencèrent en 1730, elle perdit les deux tiers de ses 13 000 habitants, et qu'en 1834 on n'y comptait plus que 5 600 habitants, au lieu de 16 000 à 17 000 qu'elle avait en 1831 ; aujourd'hui, le chiffre peut s'en élever à 7 000. Le nombre des sources est si petit, qu'elles ne sauraient suppléer à l'absence des eaux du ciel. Sur le flanc d'une montagne, dont la base se confond avec celle du pic, il en est une qui donne en abondance une eau très-froide, que l'on conduit au loin par un canal, pour l'arrosement des terres : c'est la plus remarquable. Les éruptions volcaniques en ont fait sourdre sur plusieurs points des plages, mais elles sont inaccessibles du côté de terre, et ne pourraient guère servir qu'aux bâtiments. Tout porte à croire, du reste, que les sondages artésiens remédieraient efficacement à cet état de choses. La sécheresse du sol existe aussi dans l'air, dont la température est plus élevée que dans aucune des autres îles ; on est même obligé de n'y faire paître les troupeaux que la nuit, pendant laquelle on dort toujours les fenêtres ouvertes dans les temps secs. Le climat peut, d'ailleurs, rivaliser pour la salubrité avec celui de Boavista.

Du reste, sa fertilité est telle, qu'elle répare facilement ses pertes, et lorsque ses excellents terrains de lave sont arrosés par les pluies, tout ce qu'ils produisent, grains, fruits et légumes, y sont d'une qualité supérieure à tous ceux de l'archipel. Il y vient aussi quelques fruits d'Europe, tels que des pommes, des pêches, de bons raisins et de délicieuses herbes potagères. Elle peut exporter, dans les bonnes années, plus de six cents muids de maïs, en grande partie destiné pour l'île de Madère et le Portugal ; mais les expéditions vers ce dernier pays ont diminué, par suite du développement qu'y a pris cette culture : aussi l'a-t-on remplacée à Fogo par celle du tabac, qui donne d'assez grands profits. La coloquinte abonde sur les plages et dans les montagnes ; l'orseille que l'on y recueille n'est qu'un lichen d'une espèce inférieure, appelé *escana*, avec laquelle on teint en nankin. On y vend des porcs et des volailles aux navires. En fait de productions minérales, elle a du soufre et des pierres ponces en quantité, du sulfate de soude, du sel ammoniac et d'excellentes pierres à filtrer. Nous avons déjà parlé des draps qui s'y fabriquent.

La mer bat avec furie sur toute la côte, qui est partout haute et escarpée. Celle de l'est est absolument inabordable : ce ne sont partout que des

masses de rochers brûlés par le feu, des monceaux de lave et de débris volcaniques, entre lesquels on aperçoit quelques terres d'une grande fertilité. La pointe la plus septentrionale de l'île est la *ponta dos Mosteiros*, qui forme deux abris pour les barques, appelés *Portinhos das Salinas* et *dos Mosteiros ;* celui-ci est voisin du *chão das Caldeiras*, vallée formée par les convulsions volcaniques, et où l'on voit des cratères d'où s'échappent des gaz où il y a des amas de soufre; le terrain d'alentour est un des plus fertiles de l'île.

Le principal mouillage est le port de *Nossa Senhora da Luz*. Il est fermé au nord par une roche élevée, qui le protége si bien contre les brises, qu'à l'époque où elles règnent, le calme y est parfait, quel que soit l'état d'agitation du canal, et qu'en tout temps on peut, de ce lieu, faire voile pour les îles du Vent. Le débarquement y est exécrable, et, en quelques circonstances, tout à fait impossible, à cause de la violence du ressac. Sur la plage, on voit la douane et les magasins où l'on dépose le maïs, un fort ruiné, dans une position dominante; et à l'extrémité vers le nord une antique chaussée en assez mauvais état, qui conduit à la ville. Celle-ci, dont l'origine est déjà fort ancienne, est située sur les falaises qui dominent le mouillage; elle occupe un espace d'à peu près un mille de long sur un demi-mille de large. Vues de la mer, ses maisons, la plupart bâties en pierres, couvertes en tuiles, et au milieu desquelles figurent huit églises ou chapelles, lui donnent un aspect assez flatteur; mais en y entrant on reconnaît avec déplaisir que la plupart des habitations sont en ruine et que l'ensemble en est assez sale. Cela vient de ce que la majeure partie des habitants sont propriétaires dans l'intérieur de l'île, et que, cultivateurs actifs d'un sol excellent, ils résident presque continuellement sur leurs terres.

L'eau que l'on consomme à São-Felipe y est apportée, dans des outres de peau de chèvre, d'une distance de cinq lieues; elle provient de la belle source dont il a été parlé plus haut. Les navires prennent la leur à une autre source, qui coule au bas du plateau; mais comme, par sa position sur la plage, elle est la plupart du temps recouverte par les flots, ce n'est qu'une assez triste ressource. Outre le port de la Luz, São-Felipe en a un autre plus petit, situé au nord, de l'autre côté de la roche qui protége si bien celui-ci; on le nomme *porto da Villa;* il est dominé par une batterie de six pièces. L'accès n'en est pas plus commode que celui du port da Luz, et le chemin qui y conduit n'est, pour ainsi dire, qu'un précipice tellement à pic, qu'on est obligé, pour embarquer le maïs, de l'y faire arriver par un canal en bois. Le mouillage de Nossa Senhora da Luz est par 14° 52′ nord et 26° 54′ à l'ouest de Paris.

BRAVA.

Cette île, que l'on a surnommée à juste titre le *paradis de l'archipel*, ne pouvait manquer d'être découverte et de rester continuellement sous les yeux des premiers colons de Fogo, dont elle est à peine éloignée de trois lieues à l'ouest-sud-ouest; mais son peu d'étendue, son aspect montagneux, ses côtes presque partout arides et souvent cachées par des brumes épaisses, n'offraient rien d'engageant pour celui qui la jugeait de loin; tout cela lui fit même donner le nom qu'elle a gardé, et qui contraste avec la beauté de ses cultures intérieures.

Des esclaves affranchis de São-Thiago et de Fogo vinrent d'abord y construire d'humbles cabanes, et y goûter dans le silence les douceurs de la liberté, en y cultivant de petites portions de terre, en y élevant des porcs, de la volaille, quelque bétail qu'ils vendaient aux caravelles et aux barques de pêcheurs. Cet état de choses dura jusqu'en 1680, qu'une violente éruption volcanique ayant détruit une grande partie des propriétés de l'île de Fogo, engagea quelques familles

ruinées de celle-ci à se retirer dans l'ilha Brava pour y tenter une fortune meilleure. Ainsi, cette terre, d'abord méprisée, ne fut le lot ni de capitaines donataires, ni de morgados; le sol y fut successivement réparti de telle sorte, qu'il n'y a aucun terrain sans culture, aucun cultivateur sans propriété; c'est un modèle parfait du système de la petite propriété et un exemple palpable de ses avantages.

L'île Brava a seulement 7 milles du nord au sud, à peu près 6 de l'est à l'ouest, vers le nord, car elle se rétrécit vers le midi; sa circonférence est de six lieues. Le climat y est aussi sain qu'en Europe, aussi salubre que celui de São-Antão, mais plus frais; elle est mieux arrosée encore, parce qu'elle est plus souvent enveloppée de brouillards épais qui la rafraîchissent et la fertilisent, et y alimentent nombre de sources. Ce qu'en dit M. Brunner pourra servir à en donner quelque idée. « La vue de la baie est on ne peut plus triste : pas un point vert; des rochers partout, une rangée d'une douzaine de maisons en face, avec une mare d'eau saumâtre, entourée de pourceaux, voilà ce qui se présentait à nous. Les arrangements pour un séjour forcé étaient tout à fait misérables quant à l'habitation; l'hospitalité pourvoyait à l'entretien. Une excursion vers la montagne (*a Cima*, dans le langage du pays) fut bientôt arrangée. Arrivé sur le plateau, à une élévation très-considérable au-dessus de la baie, l'aspect change subitement : au lieu d'un affreux désert, on voit s'étendre de belles plantations de manioc, de pisang, de café, de papayers, avec plusieurs jolies habitations et une église assez grande. Partout les marques du bien-être, de l'abondance et du contentement. On cultive des vignes, mais le vin est détestable, probablement faute de savoir le faire; le raisin ressemble parfaitement au raisin bleu du mois d'août, et pourrait bien indiquer l'espèce primitive sans amélioration de culture. Ce plateau fertile et élevé paraît n'être que le cratère décomposé d'un volcan éteint depuis des siècles. »

Les avantages de la culture sont tels, que Brava, toute petite qu'elle est, exporte dans les bonnes années, en excédant de sa consommation, plus de 400 muids ou 3 255 hectolitres de maïs, beaucoup de haricots, quelque peu de patates, et d'autres végétaux, qu'elle fournit annuellement à une cinquantaine de navires, la plupart baleiniers, qui viennent y faire de l'eau et y prendre des rafraîchissements. Ajoutons à cela de la volaille et des porcs d'une race particulière, dont la chair est très-savoureuse, et qui s'exportent aussi dans les autres îles. Ce fut ici que l'anglais Roberts découvrit pour la première fois l'orseille, et depuis, cette île en a toujours beaucoup donné.

En même temps que Brava offre tant de ressources sous le rapport agricole, elle paraît posséder aussi quelques richesses minérales qui, il est vrai, sont négligées. A l'entrée d'un vallon aride, espèce de sentier entre des rochers, qui débouche sur le port Ancião, se trouve une mine de salpêtre qui paraît fort riche, mais dont l'accès est très-difficile : en 1799, on en expédia trois caissons à Lisbonne. Certains indices peuvent faire croire à l'existence du cuivre ou d'autres métaux. Roberts y trouva des ocres de couleurs et de poids différents, quelques-unes plus pesantes que le fer. Ce dernier minéral s'y montre dans deux sources bien connues : l'une est située près du principal village, et il s'en fait un grand débit; l'eau en est tellement acide au sortir du rocher, qu'on l'a surnommée *a fonte do Vinagre*, la fontaine du Vinaigre; mais, en la laissant reposer pendant vingt-quatre heures, elle perd son acidité, devient très-agréable, favorise la digestion et excite l'appétit. La seconde source est au port da Furna; l'eau en est excellente à boire, bien qu'elle noircisse instantanément la pièce d'argent que l'on y plonge.

Le principal lieu de l'île Brava est la povoação ou hameau de São-João-Baptista, qui occupe un espace de

plus de deux milles sur une achada ou tertre des montagnes de la côte orientale, du côté de Fogo. Ce n'est pas une réunion d'habitations, mais un assemblage de quintas, de jardins, de potagers, au milieu desquels sont dispersées les maisons : c'est une délicieuse résidence, comme l'est, d'ailleurs, toute l'île, bien qu'elle soit tellement dénuée de bois, qu'il faille y importer tout le combustible de ce genre, et que les pauvres y soient réduits à brûler de la bouse de vache. Il serait cependant facile de remédier à cette pénurie de grands végétaux par des plantations qui amélioreraient encore la culture.

Brava a un petit port et trois mouillages. Le premier, appelé *o porto da Furna*, le port de la Grotte, est voisin de São-João-Baptista; ce n'est qu'une échancrure entre de hautes roches, aspect auquel il doit son nom, mais qui le rend d'une entrée et d'une sortie difficiles; six ou huit grands navires peuvent s'y amarrer à terre par vingt-cinq brasses de fond. Sur la rive s'élèvent la douane et les principaux magasins, que protége une batterie. Le porto da Furna est sûr pendant la saison des brises, mais, durant celle des pluies, il faut aller mouiller au porto da Fajam d'Agoa, qui en est à une lieue au nord Le *porto dos Feneiros*, sur la côte sud-ouest, est abrité de tous les vents, excepté de ceux du sud-ouest. Sur la même côte est le *porto Ancião*, où dix navires peuvent mouiller par douze et quinze brasses. Au bord de ces différents mouillages s'élèvent des groupes d'habitations où le navire est toujours sûr de trouver des rafraîchissements et d'où partent autant de chemins conduisant à São-João par des routes presque inaccessibles et que peuvent traverser sans danger les seuls cavaliers du pays.

L'île Brava forme une conseillerie avec deux paroisses. Sa population, qui était en 1834 de 3 990 habitants, peut s'élever aujourd'hui à 4 600. La race blanche y domine, et les seuls noirs que l'on y voie sont des esclaves; les habitants sont tous mulâtres ou blancs, ces derniers presque tous originaires de Madère ou descendants de colons qui en venaient, gens affables, laborieux et hospitaliers. Le créole y est plutôt issu de familles venues du Portugal que des îles voisines, aussi habile à cultiver la terre qu'à vivre sur la mer, excellent marin, que recherchent les baleiniers et les navires anglais et américains.

Les avantages que possède l'île Brava sont tels, que l'on a souvent demandé d'en faire le chef-lieu de l'archipel; mais sa position est trop excentrique, et elle n'a ni un port assez vaste, ni un centre de population assez fort. Boavista remplirait beaucoup mieux ce but.

Au nord de Brava et à l'ouest de Fogo, à une distance de 5 à 6 milles, s'élèvent deux îlots, appelés en commun *Ilheos seccos*, ou rochers arides, dont le plus considérable, à l'est, a reçu le nom d'*ilheo Grande*, et l'autre celui d'*ilheo do Rombo*. Celui-ci n'a guère qu'une demi-lieue d'étendue; l'autre a une lieue de long. Quelques roches se trouvent dans le canal qui les sépare, sans s'opposer au passage des navires, qui y trouvent une grande profondeur d'eau. Un pic domine l'ilheo do Rombo, qui n'est, du reste, comme l'autre, qu'un immense rocher sans eau, ce qui leur a fait donner à tous les deux le nom qu'ils portent; mais il y existe du jais, et on y voit grand nombre de cotonniers sauvages, qui y croissent mieux que dans aucune des îles. Au fond des cavités des rocs, la mer dépose un peu de sel, et elle rejette sur la plage beaucoup d'ambre, qui est dévoré presque instantanément par une immense quantité d'oiseaux, grands et petits, hôtes de ces lieux, et que l'on vient y chasser de Brava pour en extraire de l'huile à brûler. Les fonds sont, d'ailleurs, très-poissonneux.

BOAVISTA.

Boavista, située au nord-nord-est de l'île de Maio, est à 27 lieues au nord-est

de São-Thiago ; un pentagone irrégulier, de 16 à 17 milles dans sa plus grande dimension, représenterait assez exactement sa forme générale. Ce n'est du reste, pour ainsi dire, qu'un banc de sable avec deux pics d'un basalte nu à son milieu, au-dessus d'un soulevement longitudinal qui court du nord au sud. Le sol y est d'ailleurs entièrement semblable à celui de Maio, et pourrait se prêter aux mêmes cultures, celles du coton et du cocotier, sur une plus large échelle encore; mais la population, bien qu'assez laborieuse, est trop occupée par la fabrication du sel, sa principale richesse, par la récolte de l'orseille, la pêche, le cabotage, pour qu'il lui reste le temps de cultiver quelque peu de maïs, de haricots, de patates douces, plantes qui y viennent avec beaucoup de peine, à cause du manque de pluies : aussi y importe-t-on à peu près tous les vivres.

Boavista a trois ports pour les navires d'un fort tonnage : porto de Sal-Rey, grande baie de deux lieues d'ouverture, qui s'enfonce d'une demi-lieue en dedans de la côte occidentale ; le *porto do Norte*, au nord-est ; et le porto do Curralinho, mouillage le long de la côte sud-est. On peut ancrer dans le port de Sal-Rey jusque par 12 brasses, fond de sable, et on y est abrité de tous les vents dans toutes les saisons : aussi ce port, qui est le meilleur des îles du Cap-Vert après le grand port de l'île Saint-Vincent, est-il le plus fréquenté par les navires étrangers. Un petit quai de pierre, construit il y a environ trente ans par le conseiller Antão Martins, permet d'y débarquer commodément; c'est encore aujourd'hui le seul de l'archipel. Ces différents avantages ont fait de Boavista l'entrepôt du commerce des îles du Vent.

Au fond de la courbe qui enceint le port s'élève le bourg de *Rabil*, assis sur une éminence, et qui se compose, en grande partie, de cabanes autour de quelques maisons de pierre, et d'une église placée sous l'invocation de saint Roch. Au bord même de la baie se trouve la povoação de Sal-Rey, dont la prospérité s'accroît chaque jour et qui est à une lieue de Rabil, distance que l'on parcourt sur un sable très-fatigant pour la marche. A deux lieues du même point dans l'intérieur, au pied d'une montagne dite da Povoação, est un autre village de pasteurs et de laboureurs, le plus ancien de l'île ; c'était le chef-lieu de la province avant que l'évêque Silvestre de Maria Santissima ne l'eût transporté à Rabil en 1810. Au delà des hauteurs, du côté de l'est, se trouve l'aldea ou hameau de São-João-Baptista do Norte, sur le porto do Norte, parsemé de récifs où plus d'un navire a fait naufrage.

La quantité de sel que Boavista livre au commerce peut être évaluée, année moyenne, à 2 500 muids ou 20 347 hectolitres. On le fabrique, en grande partie, chaque jour dans des salines artificielles, presque contiguës, vers le nord, au port de Sal-Rey. Les produits en sont plus ternes, moins transparents, plus impurs, que ceux des salines de Maio ; on le dit bon pour les salaisons, et son bas prix (1 600 reis ou 11 francs 32 centimes les 8 hectolitres) fait qu'il se vend bien. Le sel de la saline naturelle du Nord est bien meilleur que le précédent, et même que celui de Maio; mais on éprouve tant de difficultés à le charger, que les propriétaires sont obligés de le donner au même prix que le premier.

SAL.

A 20 milles au nord de Boavista se trouve l'île de Sel, dont le nom ne peut éveiller que des idées tristes, auxquelles répond d'ailleurs parfaitement son aspect aride et brûlé : vue du midi, elle justifie la comparaison lugubre qu'en fait Bowdich. De ce côté elle est plate, et c'est vers sa partie moyenne seulement que les terres s'élèvent pour aller se terminer au nord par le pic de Martins, dont la hauteur au-dessus de la mer est de 400 mètres.

La côte orientale n'offre qu'un ancrage, appelé Pedra de Lume, échancrure étroite entre de hautes roches,

mais précieuse dans la saison des pluies, alors qu'il y aurait une excessive témérité à mouiller sur les rivages opposés, parfaits au contraire quand règnent les brises : ce sont trois baies dites da Palmeira, do Rabo de Junco, et da Madama ou da Salina; celle-ci est préférée par tous les navires qui viennent dans ces parages.

Pendant près de trois siècles, l'île de Sel fut fréquentée seulement par les habitants de Boavista, de São-Nicolão et de São-Antão, qui venaient y pêcher, y cueillir de l'orseille et y prendre du sel. En 1808, le major (aujourd'hui conseiller) Manoel-Antonio Martins, mettant à profit un ordre émané, le 25 février, du capitaine général, se disposa à y mettre du bétail, et à commencer l'exploitation régulière de la vaste saline naturelle qui y existait. Cette saline, placée à une lieue de la côte, est un admirable ouvrage de la nature. Des flancs d'un cratère (caldeira), situé à peu près au centre de l'île, jaillit une source dont l'eau salée, s'écoulant sur les pentes, allait former à quelque distance, par la puissante influence du soleil, d'immenses montagnes de sel, qui s'y accumulait depuis nombre d'années, comme la neige sur la cime des Alpes. Antonio Martins dépensa d'abord 600 000 reis pour faire tracer un chemin qui en rendît l'accès plus facile. Pendant assez longtemps, toutefois, il n'y entretint qu'un régisseur et quelques esclaves pour emmagasiner le sel et mener paître les troupeaux; mais en 1820, il commença à apporter de grands perfectionnements à cet état de choses : on perça une montagne de part en part à sa base, pour y établir un chemin souterrain plus court et plus facile. Ce travail dispendieux une fois terminé, l'entreprenant propriétaire ne s'en montra pas entièrement satisfait, et, pensant que l'on favoriserait singulièrement la locomotion si l'on pouvait mettre à profit la direction constante des vents qui soufflent dans ces régions, il fit venir d'Angleterre, à grands frais, des rails en fer que l'on posa sur un plan légèrement incliné, ménagé depuis la saline jusqu'au porto da Salina ou baie de Madama. Les wagons, chargés de sel et garnis de voiles semblables à celles d'une barque, sont abandonnés à la puissance des brises régulières qui les poussent lestement jusqu'à leur destination; une fois déchargés, leurs voiles sont fermées, et ils sont ramenés par des ânes au point de départ. Honneur à Antonio Martins comme à tous les hommes d'intelligence qui ne reculent devant aucun sacrifice pour entraîner leurs concitoyens dans la voie du progrès!

Les conséquences de la nouvelle création dont l'île de Sel venait d'être dotée, ne se firent pas attendre. La même année qui la vit terminer, 1839, vit aussi 600 colons de Boavista venir s'y établir. Par les soins de celui qui avait introduit, sur cette terre encore déserte il y avait peu d'années, l'une des plus belles conquêtes du génie moderne, on leur donna des maisons, du bétail, des vivres; on leur creusa des puits, afin de les mettre à même d'établir de nouvelles salines : les produits lui en sont vendus à des conditions fixées dans un contrat sanctionné par le gouvernement.

Ces diverses exploitations, jointes à la grande saline, livrent annuellement au commerce de 4 500 à 5 000 muids (36 725 à 40 695 hectolitres) de sel, et cette quantité augmente chaque jour. Attirés par la bonté du sel, par la facilité du chargement et le bon marché des produits, ce sont surtout les navires du Nord qui se rendent ici pour s'y approvisionner.

On exporte aussi de l'île du Sel beaucoup de peaux de chèvres sauvages qui y sont très-nombreuses, de l'écaille de tortue d'une qualité inférieure, quelque peu de bétail, un grand nombre d'ânes. Les montagnes donnent de l'orseille, et il s'y trouve des pyrites de cuivre. L'eau y est peu abondante, et le bois à brûler très-rare.

2° *Iles du Vent.*

SAINT-NICOLAS.

En s'éloignant de l'île du Sel vers l'ouest, la première terre que l'on aperçoit est l'île São-Nicolão ou Saint-Nicolas, qui en est à 257 milles. Sa forme est très-irrégulière, ainsi qu'on peut en juger d'après ses dimensions : de l'est à l'ouest, elle a un peu plus de 8 lieues, tandis que, mesurée du nord au sud, sa largeur varie de deux milles et demi à 17 milles; ses contours ont un développement de 22 lieues.

Cette île est élevée, couverte de montagnes et de collines que séparent des vallées fertiles ; au centre se dresse, en forme de pain de sucre, le *morro do Frade*, au-dessus duquel culmine, à quelque distance au nord, près de la pointe septentrionale, l'une des plus hautes cimes de l'archipel, le *monte Gordo*, qui a 4 000 pieds (1 200 mètres). C'est un ancien volcan, déjà éteint à l'époque de la découverte, mais dont les flancs sont encore couverts de lave, de pierre ponce et d'autres productions ignées.

La population de São-Nicolão doit dépasser aujourd'hui 7 200 habitants, parmi lesquels on ne compte guère qu'un centième de blancs, le reste se composant de mulâtres et de gens de race noire. En général, ils sont tous bons, dociles, adroits, mais d'une indolence qui s'oppose à toutes les tentatives faites depuis plus de cinquante ans par la riche famille Dias, pour implanter au milieu d'eux la civilisation, perfectionner les méthodes de culture, développer l'industrie. C'est en vain que, pour y améliorer les races, elle y a fait transporter des cavales et des mules, des vaches tourinières, des étalons de chevaux et d'ânes espagnols, et même des moutons mérinos; qu'elle y a fait planter de nombreux végétaux exotiques, parmi lesquels on remarquait le cactus à cochenille. Pour améliorer sérieusement les pâturages, il faudrait ouvrir des puits dans ces vallées privées d'eau, y semer régulièrement la luzerne, et n'y faire la paille qu'aux mois de décembre et de janvier, à cause de la sécheresse. Les terres arides pourraient y produire une immense quantité de purgueira et de dragonier; et beaucoup de coton sur le versant des collines. Du reste, la fertilité du sol est telle, que, dans son état actuel, Saint-Nicolas donne en abondance toutes les productions cultivées de l'archipel, ainsi que du bétail et de la volaille. Cependant le commerce y est peu actif; seulement elle vend des rafraîchissements aux navires qui y touchent, et fournit, sous ce rapport, à la consommation de Boavista et de l'île de Sel.

Il y a sur les côtes différents ancrages décorés du nom de ports, mais qui sont tous plus ou moins mauvais pour les grands navires. Le *porto Velho*, dans la baie de São-Jorge, sur la côte sud-est, et le *porto da Preguiça*, à une demi-lieue plus au sud, sont les plus fréquentés, parce qu'ils sont voisins du chef-lieu de l'île, la ville da Ribeira-Brava, bourgade placée au fond d'une vallée étouffante, entre de hautes montagnes, à une lieue de la côte orientale; c'est un groupe de chaumières sans alignement, au milieu desquelles on voit quelques maisons de pierre couvertes en tuiles, et une église bâtie par l'évêque dom Francisco Christovão, auquel Saint-Nicolas doit quelques autres fondations.

L'église de Ribeira-Brava, placée sous l'invocation de Nossa-Senhora do Rosario, donne son nom à l'une des deux paroisses de l'île; la seconde a nom Nossa-Senhora da Lapa *das Queimadas*, grande provoação rurale située sur la côte nord. Grand nombre d'habitations isolées sont dispersées à travers les différentes vallées; et enfin, sur la côte nord-ouest, au pied du monte Gordo, se trouve le hameau (aldêa) de *Praia-Bruma*, situé à une lieue du port de Tarrafal, le seul mouillage où, dans la saison des pluies, on puisse jeter l'ancre par 16 brasses.

SAINTE-LUCE.

Ce port de Tarrafal est à la pointe la plus occidentale de Saint-Nicolas;

8 milles plus loin, à l'ouest-nord-ouest, s'élève l'*ilheo Razo*, à 2 milles duquel, dans la même direction, est l'*ilheo Branco*, d'où l'on aperçoit, vers le nord-ouest et à 3 milles, la petite île de *Santa-Luzia*, Sainte-Luce.

L'ilheo Razo, l'îlot Ras, est un morne élevé et presque rond, dont le sol paraît propre à la culture du coton, de la purgueira et du sang-de-dragon : aussi a-t-il été concédé à João-Antonio Leite, de l'île Saint-Nicolas, par un décret du 26 février 1839, avec obligation de le défricher et de le mettre en culture dans l'espace d'une année.

Quant à l'*ilheo Branco*, l'îlot Blanc, c'est une roche très-élevée couverte d'orseille, et peuplée de cette sorte de plongeons nommés *cagarras*, poltrons. A la pointe sud-est se trouve une toute petite plage, où descendent les orseilleurs, auxquels une source fournit de l'eau.

Sainte-Luce, la plus petite des îles de l'archipel, n'a guère plus de 2 lieues de long et 1/2 lieue à 1 lieue de large. Sa surface est montagneuse, et présente le même aspect que les terres voisines : pas d'arbres, peu d'eau. Les rivages sud-est forment, au pied du mont *do Caramujo*, une anse dans laquelle peuvent mouiller les barques; on y voit un puits d'eau douce, et, tout près de là, les ruines d'habitations qu'y construisirent les pasteurs que l'on y envoyait jadis demeurer temporairement, à l'époque ou le bétail était la principale richesse des îles du Vent. Jamais, du reste, aucune population ne s'y fixa pour la coloniser. Au commencement de ce siècle, la famille Dias, de Saint-Nicolas, y avait grand nombre de mules que la sécheresse de 1831 à 1833 détruisit presque complétement. Le capitaine Lopes de Lima assure que, dans ces dernières années, elle y a envoyé un régisseur, plusieurs pasteurs, et des troupeaux de chevaux, de juments et d'ânes. On y voit quelques cotonniers qui y réussissent très-bien ; ses montagnes produisent beaucoup d'orseille, et ses côtes sont très-poissonneuses.

SAINT-VINCENT.

Saint-Vincent est entre Sainte-Luce et Saint-Antoine, à 3 lieues de celle-ci et seulement à 2 de l'autre. Elle a la forme d'un parallélogramme irrégulier, incliné sur sa base vers le sud-est, et qui aurait 5 lieues de long sur 3 de largeur. Rien de plus simple que sa disposition orographique : deux massifs, parallèles dans toute leur longueur aux côtes septentrionale et méridionale, laissent entre eux une vallée occupant la partie centrale, fermée vers l'est, mais qui, à l'ouest, descend jusqu'à la mer. Le rivage, obéissant à cette disposition intérieure des terres, s'arrondit et s'enfonce pour former de ce côté une magnifique baie appelée *o porto-Grande*, le Grand Port, sûr en tout temps, et que l'on s'accorde à regarder, non-seulement comme le plus beau mouillage de l'archipel, mais peut-être encore de toutes les possessions portugaises d'outremer : 200 navires pourraient y ancrer à l'aise par 4 et 8 brasses, fond de sable et de pierrailles, abrités des vents du nord par les hautes cimes de Saint-Antoine, de tous les autres par les montagnes mêmes de l'île.

Saint-Vincent resta inhabitée et inculte jusque vers la fin du dix-huitième siècle. En 1781, des ordres furent donnés pour la peupler; mais ils ne reçurent pas d'exécution, et en 1795 elle fut concédée à João-Carlos de Fonseca, habitant de Fogo. Il s'y rendit avec le titre de capitão-mór, accompagné de ses esclaves, et emmenant 20 familles tirées des autres îles, auxquelles le gouvernement fournissait des outils, des vivres, et qu'il exemptait des dîmes et de tous droits. Malgré ces avantages, il paraît que cette petite colonie prospéra si peu, que son fondateur mourut de besoin, et qu'en 1819 elle ne comptait encore que 120 individus traînant une vie assez malheureuse; ils avaient cependant beaucoup de gros bétail et quelques moutons; mais la famine de 1831 en fit périr la majeure partie. Cependant il paraît que cet état de choses

s'améliora; car, d'après le recensement de 1834, Saint-Vincent comptait 340 habitants, et actuellement ce chiffre doit s'élever à 400. La Ribeira do Julião, qu'arrosent les deux seules sources de l'île, est, par cela même, la seule partie qui présente quelque culture. Presque toute la population est concentrée d'ailleurs sur les rives du Grand Port : c'est là qu'en vertu d'un décret du 11 juillet 1838, devait être établi un centre de population appelé *Mindello*, qui devait plus tard devenir la capitale de la province; les difficultés qui se présentèrent lorsqu'il fallut en venir à l'exécution, n'ont pas permis d'y donner suite.

SAINT-ANTOINE.

Saint-Antoine est la dernière des îles du Vent à l'ouest, et en même temps la terre la plus occidentale et la plus septentrionale de l'archipel. Elle est de forme compacte, et on pourrait, à peu de chose près, la renfermer dans un parallélogramme de huit lieues sur quatre, dont l'axe serait dirigé de l'ouest-sud-ouest à l'est-nord-est. Les deux diagonales, dont l'une surtout, celle de l'est à l'ouest, est fortement marquée par la chaîne principale, donneraient la direction de ses deux grandes lignes de faîte.

Le profil des terres sur le fond du ciel indique bientôt à celui qui en approche combien la surface de cette île est élevée, combien elle doit être tourmentée. Ce ne sont, en effet, que montagnes de 2 000 à 6 000 pieds (600 à 1 800 mètres), dominées par le *Pão de Assucar* (le Pain de Sucre), qui en a 8,000 (2 400 mètres), entre lesquelles s'enfoncent dans toutes les directions de profondes vallées, arrosées par nombre de sources, de ruisseaux et de petites rivières toujours abondantes, et que les pluies transforment en torrents dévastateurs. Le tuf rouge, l'argile, la marne, la chaux en abondance, la lave, des basaltes décomposés, sont les principaux éléments du sol, et cette grande variété, combinée avec celle de la température que l'on voit se modifier suivant les hauteurs où l'on se trouve placé, font de Saint-Antoine une seconde Madère, également propre à la culture des productions intertropicales et de celles de l'Europe. Aussi, ce que nous avons dit du règne végétal et du règne animal pour l'ensemble de l'archipel du Cap-Vert, s'applique-t-il tout particulièrement à cette île, qui possède en outre de la barille, de l'argile à figurines, de la terre bolaire, du marbre, des pierres de différents genres, du fer, du cuivre, du soufre, de la pierre ponce, des hyacinthes, des améthystes, des topazes, des grenats. Elle a des sources minérales, soit froides, soit thermales. Il en est deux bien connues, et qui servent particulièrement à la préparation des peaux : l'une les dépouille en moins d'une heure du poil qui les couvre, la seconde les teint en noir dans un temps encore moins long.

Avec tant d'avantages, São-Antão est la plus misérable des îles du Cap-Vert. Cela tient à quelques causes que nous allons chercher à expliquer.

Après avoir passé, depuis le règne de Jean III de Portugal jusqu'à celui de Philippe II d'Espagne, entre les mains de divers donataires, elle fit retour à la couronne en 1759. Ses riches propriétaires ne l'avaient peuplée que d'esclaves tirés des côtes de Guinée; peu sensible à la servitude, cette population dégradée et à demi barbare ne le fut guère plus à la liberté qui lui fut donnée par un décret d'émancipation, en 1780; l'esclavage, en lui énervant l'esprit, ne lui avait imprimé que des vices, et un dégoût invincible pour le travail. Attirées par l'excellence de l'air et la fertilité des terres, quelques familles européennes, quelques individus entreprenants et actifs des îles environnantes, vinrent bien se fixer au milieu d'eux et y déposèrent les germes d'un état meilleur; mais le nombre de ceux-ci fut trop peu considérable, leur influence trop bornée; et encore aujourd'hui les deux tiers de l'île au moins, les plus riches terrains, sont complétement incultes, et attendent

des bras actifs, des têtes intelligentes, pour donner les productions variées de climats très-opposés. Et comme pour ajouter à cet état de choses, l'horrible famine de 1831 à 1833 est venue enlever les meilleurs, les plus utiles colons.

Cependant la population de São-Antão, qui en 1834 était d'environ 13 600 individus, doit être actuellement de 17 000 à 18 000.

Son chef-lieu est la ville de *Santa-Cruz*, fondée par les comtes de ce nom, titulaires de la capitale de l'île de Flores, aux Açores. Elle s'élève dans la fertile plaine de Ribeira-Grande, qui débouche sur une baie remplie d'écueils, escarpée et inabordable, de la côte nord-est, à laquelle vient aboutir une autre ribeira (vallée) plus petite. C'est à ce confluent, au pied de crêtes élevées, qu'est la ville, qui jette l'un de ses faubourgs, et le mieux bâti, sur le flanc d'une colline verdoyante appelée *a Penha de França*, le Rocher de France. Santa-Cruz est assez vaste et compte de 5 000 à 6 000 habitants. Malheureusement, elle fut dès l'origine assez mal ordonnée, et ses habitations ne sont, pour la plupart, que des chaumières; les plus riches sont couvertes en tuiles américaines de bois. L'église est construite sur le modèle de celle de Ribeira-Grande à São-Thiago. Des jardins, des plantations couvrent les deux vallées au voisinage de la ville; il y fait agréable durant la saison des brises, mais l'air y est chaud et étouffant dans la saison des pluies.

São-Antão a trois ancrages assez mauvais. Le pire de tous est celui de la Ponta do Sol, extrémité septentrionale de l'île; c'est le plus fréquenté, parce qu'il se trouve assez près de Santa-Cruz, dont il est à une lieue. On parcourait jadis la distance par un chemin exécrable, qui avait été amélioré, lorsqu'en 1839 on commença à en tracer un nouveau, moins dangereux; mais la voie de communication la plus importante pour cette île et pour celle de Saint-Vincent est la route commencée en 1838 pour mener de la ville au port dos Carvoeiros, par lequel ont lieu toutes les relations entre les deux îles, et qui est situé par 17° 01′ nord, et 27° 28′ à l'ouest de Paris.

III. COUP D'ŒIL HISTORIQUE.

Découverte et première prise de possession des îles du Cap-Vert.

L'archipel des îles du Cap-Vert est resté complétement ignoré de l'antiquité classique, c'est un fait hors de toute discussion aujourd'hui; l'érudition confuse des derniers siècles a bien pu s'imaginer que là devaient être cherchées, comme le veut Jean de Barros, les îles Fortunées telles que nous les montrent les tables de Ptolémée, ou bien que là se trouvaient les îles des Gorgones, comme le soutient Jean de Castro en s'étayant des indications de Pline; mais la critique moderne, plus rigoureuse dans ses déductions, ne saurait admettre que les Fortunées, au nombre desquelles figurait Canaria, soient cherchées ailleurs que dans l'archipel des Canaries; et que les îles des Gorgones, voisines de la Corne du couchant, se puissent retrouver loin des parages où le cap du Lagedo projette à l'ouest la pointe derrière laquelle s'ouvre le fameux Fleuve de l'or.

La découverte des îles du Cap-Vert appartient exclusivement à cette époque du réveil de la civilisation européenne, si bien appelée la Renaissance. Le Sénégal avait été reconnu et le Cap-Vert doublé depuis longtemps, lorsqu'en 1456 le vénitien Louis de Cà-da-Mosto et le génois Antoine Usodimare, qui l'année précédente avaient visité la Gambie, et qui allaient l'explorer de nouveau, furent poussés par le vent au large du Cap-Vert jusqu'en vue d'une terre qu'ils résolurent de reconnaître; y ayant abordé, ils vérifièrent que c'était une île assez grande, et inhabitée, du haut de laquelle ils en aperçurent trois autres, l'une derrière eux au nord, et les deux autres au sud-ouest,

non loin de leur route ; ils se dirigèrent vers celles-ci, et abordèrent dans la plus grande, où ils firent de l'eau et des provisions de chair de tortue et de poisson ; ils donnèrent aux deux îles qu'ils avaient ainsi visitées les noms de Bonne-Vue et de Saint-Jacques, l'un comme souvenir des heureux auspices sous lesquels ils avaient aperçu au large cette première terre, l'autre en mémoire du saint apôtre patron du jour où ils avaient entrepris leur voyage (le 1er mai, consacré, comme on sait, chez les latins, à la double fête de saint Philippe et de saint Jacques le mineur). Voilà le résumé de cette découverte tel qu'il nous a été transmis par la relation de Cà-da-Mosto lui-même, qui nous apprend aussi que du haut de Boavista il avait semblé à ses gens discerner au loin vers le ponent l'apparence d'autres îles encore, qu'on ne pouvait bien distinguer à cause de la distance, et qui furent découvertes plus tard.

Quelques années après (Jean de Barros raconte cela en l'année 1461) une nouvelle reconnaissance des îles du Cap-Vert fut faite par un noble génois, Antoine de Noli, que des contrariétés éprouvées dans sa patrie avaient déterminé à venir en Portugal avec trois navires, en compagnie de Barthélemi son frère, et de Raphaël son neveu ; ayant obtenu de l'infant dom Henri l'autorisation d'aller en découverte, ils arrivèrent, seize jours après leur départ de Lisbonne, à l'île de Mayo, et le lendemain ils virent celles de Saint-Jacques et Saint-Philippe. Des serviteurs de l'infant dom Fernando étaient partis en même temps pour aller aussi à la recherche de ces îles, et ils découvrirent les autres, de manière à compléter la reconnaissance de tout cet archipel, où l'on en compte dix en tout.

Ces découvertes successives, sur le détail desquelles on pourrait peut-être soulever quelques objections, eu égard du moins à l'application première des noms en rapport avec les quantièmes du calendrier ; ces découvertes sont irréfragablement constatées par des documents officiels contemporains.

Ainsi, lorsqu'à Evora, le 3 décembre 1460, le roi Alphonse V fit donation à l'infant dom Fernando son frère, des îles qui avaient appartenu à leur oncle l'infant dom Henri récemment décédé, on voit figurer, dans le nombre de celles-ci, quatre au moins de celles du Cap-Vert, savoir, Saint-Jacques, Saint-Philippe, Mayaes (primevères), et Saint-Christophe ; une cinquième, précisément l'île du Sel, pouvant en outre, suivant quelques-uns, se trouver indiquée sous le nom de *lana*, que d'autres ont lu *lovo*, et applicable dès-lors à de tout autres parages. De ces quatre îles, la première seule a toujours conservé sa dénomination originelle ; Saint-Philippe est devenue Fogo ; l'île des Mayaes ou primevères (fleurs de mai) est devenue l'île de Mai ; et Saint-Christophe est devenue ou redevenue Boavista.

Pareillement, des lettres royales, datées de Lisbonne le 29 octobre 1462, confèrent au même infant dom Fernando la possession des sept îles que Diogo Affonso son écuyer avait trouvées par le travers du Cap-Vert. Pour donner à ce prince les moyens de pourvoir à la colonisation de ces îles, le roi son frère lui fit encore expédier, le 12 juin 1466, des lettres qui l'autorisaient à prendre à cet effet des habitants de la côte de Guinée, ce dont il profita pour fonder de premiers établissements à Saint-Jacques et Saint-Philippe, se bornant à tirer parti des autres îles pour le pacage des bestiaux. A la mort de ce premier donataire général, arrivée en 1470, les îles du Cap-Vert firent retour au domaine de la couronne, d'où elles furent de nouveau détachées, le 30 mai 1489, en faveur de son fils l'infant Emmanuel duc de Béjà, qui devait bientôt les rapporter à la couronne en devenant lui-même roi de Portugal le 26 octobre 1495 ; les lettres royales qui lui faisaient cette donation énuméraient jusqu'à douze îles dans cet archipel, savoir : Saint-Jacques, Saint-Philippe, Mayaes, Saint-Christophe, Sal, Brava, Saint-Nicolas, Saint-Vincent, Rasa,

Branca, Sainte-Luce, et Saint-Antoine: on voit que l'augmentation résulte de ce qu'on a fait état distinct, dans cette énumération, des deux îlots ou petites îles *Rasa* et *Branca*, plus habituellement passées sous silence à cause de leur nullité individuelle.

Colonisation successive et possession des îles par des capitaines donataires.

Le roi Emmanuel ne tarda point à disposer lui-même de nouveau des îles que son avénement venait de réunir au domaine de la couronne.

L'île de São-Thiago avait été divisée en deux capitaineries : celle du sud, dite de *Ribeira-Grande*, fut donnée, le 4 avril 1497, à Jorge Correa, à la suite de son mariage avec dona Branca, fille du découvreur messire Antonio le Génois ; celle du nord fut accordée à Diogo Affonso, contrôleur des finances (*contador*) de l'île de Madère; et redevenue vacante par sa mort et celle de son fils Joham, elle fut concédée derechef à Rodrigo Affonso, du conseil du roi Emmanuel. A partir de 1505, la capitainerie de Ribeira-Grande ne fit que prospérer; les défrichements se faisaient avec activité, la population, le commerce augmentaient; la ville de Ribeira-Grande se développait avec rapidité; une municipalité (camara) y fut créée, et le roi ordonna que les revenus de l'île et de celle de Fogo fussent affermés pour le compte du fisc. Le roi Jean III y envoya un corrégidor; et elle fut administrée, ainsi que les îles voisines, par des capitans mors jusqu'en 1592, que l'Espagne mit à la tête de l'archipel un gouverneur général.

Fogo fut colonisée en même temps que São-Thiago, par Ayres Tinoco et autres serviteurs de l'infant dom Fernando, qui s'y rendirent dans ce but en compagnie d'Antonio de Noli. Il paraît que Martin Miguel et Martin Mendes furent les deux premiers qui y amenèrent des habitants et y transportèrent du bétail. Érigée en capitainerie par le roi Emmanuel, le premier capitaine donataire fut, en 1510, Fernão Gomes, qui fonda la ville de Saõ-Felipe. A sa mort, en 1520, la capitainerie fut donnée par le roi Emmanuel au comte de Penello, puis, en 1566, par le roi Sébastien au capitaine de cavalerie dom João de Vasconcellos e Menezes; donation qui fut confirmée par Philippe Ier et Philippe III. A partir du règne de Jean IV, elle fut, ainsi que les autres îles, gouvernée par des capitaines de nomination royale.

L'île de Maio ne paraît pas avoir été peuplée aussi vite que les deux précédentes. Les capitaines de la partie nord de São-Thiago y jetèrent du bétail et y firent des plantations de cotonniers; et ce fut sans doute pour cette raison que Rodrigo-Affonso, dont nous avons déjà parlé, s'en considéra comme le propriétaire. Il vendit le tout, île et bétail, à un certain Joham Baptista, dont les héritiers furent confirmés dans leur possession, le 4 juillet 1504, par le roi Emmanuel, qui leur imposa plusieurs conditions, telles que de payer le quart des peaux et le dixième de la graisse du bétail abattu, et le dixième du produit des cotonniers. Les choses restèrent dans cet état jusqu'en 1524, que l'île fit retour itératif à la couronne. Jean III en donna la moitié au baron d'Alrito aux mêmes conditions, et cette donation fut transmise à dona Antonia de Vilhea et à ses descendants, par le roi Sébastien, en 1573. Martin-Affonso Coelho reçut du roi Jean IV l'autre moitié, et ce fut à cette époque que l'on commença la colonisation de l'île. Sous Pedro II, elle fut régie par des capitans mors de nomination royale.

La même année 1497, où la capitainerie nord de São-Thiago fut accordée à Rodrigo-Affonso par le roi Emmanuel, ce prince lui fit en même temps don du bétail sauvage de l'île de Boavista, aux conditions imposées plus tard aux héritiers de Joham-Baptista, et que nous venons de rapporter. A la mort de Rodrigo-Affonso, le même roi l'accorda, en janvier 1505, à son fils Pedro Correa, donation qui fut confirmée par Jean IV en 1522, et renouvelée

vingt ans plus tard en faveur de son neveu Antonio Correa. Boavista resta dans cette famille jusqu'au temps des Philippe d'Espagne; elle reçut alors des capitaines de nomination royale.

On ignore l'époque certaine du premier établissement de Saint-Nicolas, Sainte-Lucie et Saint-Vincent; le plus ancien document connu où il soit question de Saint-Antoine, est une charte de donation du 15 janvier 1538, par laquelle le roi Jean III la donne, *de juro et herdade*, à Joam de Sousa, avec réversibilité, après sa mort, à Gonçalo de Sousa son frère, tous deux fils de Pedro da Fonseca et de dona Violante de Sousa, sœur du célèbre Manoel de Sousa premier capitaine de Diu. Gonçalo de Sousa da Fonseca étant mort sans enfants, Philippe Ier donna Saint-Antoine, aux mêmes conditions, au comte dom Francisco Mascarenhas, dans la famille duquel elle resta jusqu'en 1759, qu'elle retourna à la couronne.

La colonisation de ces îles devait être opérée aux frais des donataires principaux, auxquels elles étaient concédées en viager, soit comme récompense de leurs services, soit à titre d'encouragement, au moyen de contrats personnels. Du reste, le défrichement s'exécuta rapidement, grâce au partage qui avait été fait des terres entre de riches colonistes, en vertu d'une charte royale du 20 septembre 1530; et en 1532 la population des îles du Cap-Vert était devenue assez considérable pour qu'on crût devoir instituer pour elle un évêque.

Administration des gouverneurs.

Depuis lors, il n'est plus que rarement et à peine question des îles du Cap-Vert, jusqu'au moment où elles tombèrent, avec le reste des possessions portugaises, au pouvoir de l'Espagne. Celle-ci y envoya un gouverneur, le premier fonctionnaire de ce rang qui les ait administrées; ce fut Duarte Lobo da Gama, nommé en 1592, et qui eut pour successeur en 1595 Braz Soares de Mello, sous lequel les Anglais pillèrent la ville de Ribeira-Grande, qui l'avait déjà été par Francis Drake treize ans auparavant. Mello fut remplacé en 1597 par Francisco Lobo da Gama, sous lequel les Hollandais vinrent en 1598 attaquer inutilement la Villa da Praia. Depuis 1603 jusqu'à la restauration de 1640, douze gouverneurs, dont les noms sont d'ailleurs, comme les précédents, tous portugais, furent envoyés aux îles du Cap-Vert par la cour de Madrid. De 1640 à 1842, la longue liste donnée par M. Lopes de Lima en compte 54, nommés par la cour de Lisbonne. Le dernier est Francisco de Paula Bastos. On voit, d'après leur nombre total, que la durée de leurs fonctions a dû être en général peu longue: elle varie en effet entre 2, 3, 4, 5, et dépasse rarement 6 ans. Celui qui les a exercées le plus longtemps est dom Antonio Coutinho de Lancastre, qui, nommé en 1803, ne quitta son poste qu'en 1818; mais ceci s'explique par la position critique dans laquelle se trouva la métropole durant une grande partie de cette période.

Au surplus, peu d'événements remarquables ont signalé le passage de ces gouverneurs au pouvoir. Isolées, privées de toute espèce d'initiative, n'ayant aucune force par elles-mêmes, habitées d'ailleurs par une population indolente et paresseuse, les îles du Cap-Vert devaient seulement ressentir le contre-coup lointain des plus graves perturbations éprouvées par le gouvernement central. Dans le courant du dix-septième siècle, on n'a guère à mentionner que le passage accidentel de flottes ou d'escadres, soit portugaises, soit alliées ou ennemies, qui se disputaient également, lorsqu'elles y séjournaient, et l'île de São-Thiago et les îles voisines, privées de toute défense, gouvernées par des capitans môrs, ou livrées à elles-mêmes. Nous avons déjà parlé de la prise de Ribeira-Grande par Cassard en 1712: le gouverneur José Pinheiro da Camara se conduisit, à cette occasion, d'une manière si peu digne, que Pereira Calheiros, en arrivant pour le remplacer, le fit arrêter et embarquer

pour Lisbonne. Nous avons raconté aussi les péripéties de la décadence de la ville, péripéties qui se terminèrent, en 1770, par un abandon total. En 1701, on nomma le premier *ouvidor bacharel*, dont les successeurs se trouvèrent quelquefois en lutte fâcheuse avec les gouverneurs, et qui furent supprimés, puis remplacés en 1834, après une interruption de onze années, par des *juizes de direito*. Du reste, les faits les plus ordinaires de l'histoire intérieure des îles du Cap-Vert, ce sont des révoltes, des désordres, des séditions, indices trop certains du peu d'autorité du chef supérieur de l'administration. A la mort de dom João de Brito Baena, en 1767, le soin des affaires fut remis à la camara (municipalité), ainsi que cela s'était toujours fait jusqu'alors; mais elle s'acquitta si mal de ses fonctions, que, par ordonnance du 12 décembre 1770, il fut arrêté qu'à la suite du décès d'un gouverneur la direction des affaires appartiendrait, non plus à la camara, mais à l'évêque, et, en son absence, à une junte composée des sommités ecclésiastiques, judiciaires et militaires.

Quelques faits d'un autre ordre méritent d'être signalés au milieu des vicissitudes politiques; nous voulons parler de certaines mesures soit publiques, soit individuelles, qui ont eu pour but l'amélioration matérielle de la condition des îles de l'archipel; ainsi nous voyons, dans les Annales provinciales, que l'île de Brava fut colonisée sous le second gouvernement de Manoel da Costa Pessoa en 1682, Saint-Vincent en 1795, l'ilha do Sal en 1839; que la Villa da Praia fut fortifiée en 1651, et de nouveau sous dom Antonio Coutinho de Lancastre, l'un des gouverneurs qui ont le plus fait pour leurs administrés, bien qu'on paraisse avoir eu beaucoup à lui reprocher. Ses successeurs ont fait aussi élever quelques fortifications à l'île de Maio, à l'île du Sel, à Brava; dans celle-ci, un fort protége, depuis six ou sept ans, le port da Furna. Sous João Zuzarte, on organisa les milices du Cap-Vert, dont nous avons parlé au paragraphe *Force publique*.

Le nom français de João da Motta (Jean de la Motte) Chapuzet est resté dans la mémoire des populations, comme se rattachant au souvenir d'améliorations faites avec un grand esprit de suite, une digne persévérance

L'indigo fut découvert dans ces îles en 1703, l'orseille en 1730, le séné en 1783; et ce fut en 1790 que l'on introduisit à Saint-Nicolas la culture du café, qui s'est développée à Saint-Jacques et à Saint-Antoine, et qui promet de devenir l'une des richesses du pays. On ne peut assigner l'époque, regardée comme très-reculée, de la première extraction du sel et de la fabrication du sucre, ni l'année où l'on a commencé à retirer l'huile du palma-christi; le dix-neuvième siècle a vu la naturalisation de la cochenille. Pendant la seconde moitié du dix-huitième siècle, le commerce, particulièrement celui des esclaves, avait pris un assez grand développement, dû surtout à la *Compagnie du grand Para et de Maranham*, qui, après avoir subsisté de 1755 à 1778, fut remplacée en 1780 par la *Compagnie du commerce exclusif de la côte d'Afrique*, laquelle dura à peu près jusqu'en 1786.

En septembre 1833, on proclama dans les îles du Cap-Vert la reine dona Maria et la charte constitutionnelle; mais l'année suivante, le 22 mars, on vit à la Praia un bataillon, récemment arrivé de Portugal, se prononcer pour l'usurpateur dom Miguel, assassiner ses officiers et saccager la ville. Intimidées par l'attitude prise en cette conjoncture par la population de l'île, qui s'arma pour la défense de la constitution, ces troupes se retirèrent le 26 mars, après avoir encloué l'artillerie, brisé leurs armes, jeté la poudre à la mer, et laissé tout dans le plus grand désordre. La révolte de deux des îles contre le gouverneur Domingos Correa Arouca, en 1836, est le seul événement d'une date récente que nous ayons à signaler.

Toutefois, après avoir terminé ici

l'histoire politique de l'archipel, nous ne pouvons refuser une place à la mention d'un désastre physique tout récent. Le volcan de Fogo, dont le septuple cratère, fermé depuis un demi-siècle, ne laissait même plus échapper de fumée, s'est rouvert tout à coup, vomissant par ses sept bouches des flots de lave incandescente. Le 9 avril 1847, de sept à huit heures du soir, un roulement souterrain a trois fois ébranlé violemment la terre; puis d'épais tourbillons de fumée ont été bientôt suivis d'une éruption, qui a lancé au loin d'énormes quartiers de roche, et une pluie de cendres; enfin des fleuves de laves ardentes se sont lentement épanchés sur les pentes voisines, prenant vers la mer leur marche fatale, sous laquelle disparaissaient animaux et plantations; dans son effrayante majesté, le liquide brûlant a employé quatre heures entières à parcourir les trois milles de distance où la mer fixait le terme de sa course; les colons ont pu fuir, mais ils n'ont sauvé que leur vie, et tout ce qu'ils possédaient a été dévoré.

§ VI.

L'ARCHIPEL DE GUINÉE (*).

I. DESCRIPTION.

Situation générale, étendue, aspect de l'archipel de Guinée dans son ensemble.

Du fond du golfe de Guinée se détache une suite d'îles et d'îlots, qui, prenant sa direction au sud-ouest suivant une ligne presque droite, s'avance à travers l'Océan jusqu'à une distance d'environ 130 lieues. Ces îles sont au nombre de quatre principales, connues sous les noms de *Fernan-do-Pô*, du *Prince*, de *Saint-Thomas* et d'*Annobon*, échelonnées à 100 milles en moyenne l'une de l'autre, dans l'ordre où nous venons de les énumérer, à partir du continent : elles forment dans leur ensemble un petit archipel, que sa situation au centre même de la grande région maritime de la Guinée, a fait nommer avec raison *Archipel de Guinée.*

Compris entre les parallèles de 3° 45′ de latitude nord, et 1° 50′ de latitude sud; et entre les méridiens de 3° 12′ et 6° 32′ de longitude à l'est de Paris, il n'occupe en réalité qu'une bien faible partie de cet espace, puisqu'il n'offre, en terres émergées, qu'une superficie totale de 937 milles carrés géographiques, ainsi répartis :

Fernan-do-Pô...... 560,
Saint-Thomas...... 270,
Le Prince......... 72,
Annobon.......... 35;

ce qui équivaut en somme à 322 420 hectares, c'est-à-dire, un peu moins que la superficie du département de Vaucluse (347 377), l'un des plus petits de la France.

La disposition de ces îles indique tout d'abord qu'elles doivent être une dépendance immédiate du continent africain; et en effet, entre le Rio del Rey et le Rio dos Camarões, ayant à l'ouest la région basse où s'épanchent les dernières eaux du Niger, et au sud la côte du Gabon, ce continent nous présente un massif dont les sommets s'élèvent de 4 000 mètres au-dessus de la mer qui déferle à leur base : et les îles de l'archipel de Guinée se montrent au delà comme la trace extérieure du prolongement sous-marin de cet énorme promontoire, appelé *Terre des Zambous*, ou vulgairement *Terre des Ambozes*. Couvertes de montagnes pyramidales, de pics,

(*) La rédaction de cet article est due presque exclusivement à la collaboration de M. Oscar Mac-Carthy, qui a pris pour guides principaux, quant à la portion de l'archipel demeurée en la possession du Portugal, la statistique officielle de M. Lopes de Lima, et quant à portion dévolue à l'Espagne, les relations de Owen, Hollman, Lander, etc.

de mornes entassés, de collines onduleuses, de rochers aux formes les plus variées, revêtues de forêts aussi vieilles que le monde, elles se présentent aux regards sous un aspect auquel la hauteur des cimes nuageuses qui les couronnent imprime un certain caractère de grandeur, pendant que de vives couleurs en émaillent les plages, et qu'à l'intérieur s'ouvrent de toutes parts de fertiles vallées, ceintes de gracieux coteaux dont les eaux abondantes entretiennent l'éternelle fraîcheur.

Fernan-do-Pô et Saint-Thomas ont chacune un pic fort élevé; les montagnes du Prince et d'Annobon n'atteignent pas la même hauteur. L'altitude connue du pic de Fernan-do-Pô est de 3 239 mètres; celle du pic de Saint-Thomas paraît être supérieure, ou du moins égale. Le capitaine de corvette de Langle a trouvé à la montagne de Anna de Chaves en l'île Saint-Thomas une hauteur de 2 107 mètres, et à la cime la plus élevée de l'île du Prince une hauteur de 800 mètres. L'altitude d'Annobon atteint 1 000 mètres.

Nature générale du sol de l'archipel de Guinée.

Nous ne possédons point de données complètes sur la constitution géognostique de ces montagnes. La base en est formée de granit, de quartz et de silex, sur lesquels reposent les terrains tertiaires qui paraissent former la masse générale des différentes îles. Celle du Prince, outre un volcan éteint, montre encore de nombreux débris volcaniques, lesquels sont abondants aussi à Fernan-do-Pô; mais Saint-Thomas n'en a point, et on ignore s'il s'en rencontre à Annobon.

La nature des terrains porte à croire qu'il doit y exister quelques richesses minérales; cependant on n'y a découvert encore les traces d'aucune mine métallique.

On comprend facilement que dans des îles couvertes de vertes et épaisses forêts, sur lesquelles les pluies équatoriales versent pendant plus de six mois des torrents d'eau, il doive y avoir nombre de rivières et de ruisseaux. Il en est ainsi en effet; mais par suite de l'exiguïté même des surfaces qu'elles arrosent, le cours n'en peut être bien long, et aucune d'elles ne mérite de mention particulière. Il n'est pas indifférent de remarquer que l'eau en est généralement pure et légère; l'*Agoa-Grande*, qui traverse la ville de Saint-Thomas, a même acquis sous ce rapport une certaine célébrité.

Dans tous les lieux où le sol est protégé, contre la dévastation des agents naturels tels que les pluies et le vent, par une végétation puissante dont les détritus lui fournissent sans cesse un nouvel engrais, il est d'une fécondité extraordinaire. Mais dans les lieux découverts, au contraire, lavé par les pluies, desséché par un soleil ardent, il ne présente plus qu'une aire rebelle à toute culture. L'île du Prince en offre malheureusement de nombreux exemples, tandis qu'à Saint-Thomas les plantes se développent, au sein d'un humus fertile, avec autant de rapidité que de vigueur; et il en est à peu près de même à Fernan-do-Pô et à Annobon. Aussi tout y incite-t-il à la culture; mais les effets pernicieux d'un climat trop souvent malsain arrêtent l'élan que l'on éprouve à la vue d'une nature si féconde.

Climat de l'archipel de Guinée en général.

Situées comme elles le sont sous l'équateur même, ou à peu de distance, ces îles ont un climat très-chaud, et de plus très-humide par suite des vapeurs abondantes qu'élève incessamment l'action solaire et qui se résolvent en pluies diluviales. La température n'est cependant pas aussi élevée, et les chaleurs sont bien plus supportables que sur le continent voisin, parce qu'elles sont tempérées d'une manière très-sensible par les brises de mer et les vents du sud.

On ne connaît dans cette région que deux saisons : celle des ouragans (*das ventanias*), qui dure depuis le com-

mencement d'avril jusque vers le milieu de septembre, et celle des pluies (*das aguas*), qui règne depuis l'équinoxe de septembre jusqu'au delà des derniers jours de mars. La première est sous tous les rapports la plus agréable ; le thermomètre s'y tient en moyenne à 40° du thermomètre centésimal ou 32° de celui de Réaumur ; et si l'on excepte quelques journées pluvieuses en avril, le ciel est toujours éclatant et pur, l'air très-favorable aux constitutions européennes. Durant la saison des pluies au contraire, les jours sont presque constamment nébuleux et tristes ; le ciel verse sur la terre une pluie épaisse, et de temps en temps, mais surtout lors des pleines et des nouvelles lunes, d'effroyables coups de tonnerre retentissent jusqu'aux dernières limites de l'horizon. En certains moments, l'absence des brises fait monter le thermomètre jusqu'à 50° centigrades (40° Réaumur). Le sol exhale alors tous les miasmes délétères si funestes à la santé des habitants, et surtout à celle des Européens qui n'en sont que trop souvent les victimes.

Souvent, en cette saison, éclatent les terribles orages si connus sous le nom de *travadas*, *tornados* ou *tournades*. Nous ne pouvons mieux faire, pour en donner une idée, que de transcrire le tableau que nous fournit à ce sujet la relation du voyage de Lander.

« Des signes précurseurs indiquent leur approche, et les commandants des vaisseaux sur la côte sont au fait de ces présages. C'est toujours de l'est que viennent ces ouragans, qui ne durent pas plus de quinze à vingt minutes. Vers le nord-est paraît un nuage lumineux, dont les yeux ne peuvent soutenir l'éclat ; il grandit, et, dans le cours d'une heure, passe graduellement de l'est au sud-est, tandis que la brise de mer habituelle continue à souffler du nord-ouest. Arrivé au sud-est, le nuage laisse échapper d'innombrables éclairs, semblables à des tourbillons de flammes ; la foudre gronde incessamment, ses éclats multipliés déchirent les airs et assourdissent les oreilles. Les éclairs vous aveuglent ; puis il y a un court intervalle de calme, au moment où la brise domptée cède à l'ouragan. A l'horizon, du côté d'où viennent les nuages, se forme un petit arc qui grandit rapidement et s'élargit, n'étant autre chose que l'action du vent qui disperse les lourds nuages au travers desquels il passe. C'est le moment de crise : à peine l'arc a-t-il touché le zénith, que le vent, le tonnerre, les éclairs, les torrents de pluie, sont versés du ciel tout à la fois. Malheur au bâtiment qui, se laissant surprendre, n'aurait pas eu la précaution de carguer les voiles ! Il serait de suite jeté sur le flanc. Mais les avertissements que l'orage donne de sa venue suffisent au navigateur expérimenté, qui, toujours sur le qui-vive, diminue de voiles à propos, et manœuvre de manière à échapper aux efforts de la tempête, en courant sous le vent. Généralement le danger ne dure pas plus d'un quart d'heure ; l'ouragan tombe tout à coup, la brise passe du sud à l'ouest et s'y maintient jusqu'au prochain orage. »

Productions végétales.

Les productions végétales de l'archipel de Guinée doivent être aussi nombreuses que variées ; mais nous ne les connaissons pas assez pour pouvoir en donner une description complète. Dans ce qui suit, nous présenterons à peu près tout ce que l'on sait à ce sujet.

Les forêts offrent un grand nombre d'arbres dont les bois sont respectivement propres à la menuiserie, à la teinture, aux constructions navales. Parmi les premiers, on remarque l'olivier et le cèdre ; parmi les seconds, nous avons à citer le réglisse, l'ova, le bois de sang, le guigo, le néflier, le cèdre et le bois rouge, dont les fécules colorantes produisent à la teinture une succession de nuances, paille, miel, nankin, chamois, cannelle, brique, et lie de vin.

Le gogo est une espèce de cèdre,

très-bon en même temps pour la menuiserie, et qui donne aussi d'excellents mâts. Les arbres dont on a tiré le meilleur parti jusqu'à présent pour les constructions, sont encore l'olivier, le socupyra employé surtout pour les cales, le pao ribeira, le pao mastro qui donne de beaux mâts et d'assez bonnes planches, le viro dont le bois s'emploie pour les précintes, ainsi que le mûrier, dont les planches sont en outre fort estimées pour les parquets d'appartement. Il y a encore d'autres arbres que l'on utilise de diverses manières : tels sont l'antonio ligné, le pao remo ou arbre-rame, le pao candeia ou arbre-chandelle, le *puriri*, le figuier, le bandeija ou corbeille, le *xiquemone*, l'*oca* qui produit de la cire, l'upa ou gamella sur lequel on recueille une laine végétale, et le gofé dont le bois est spécifiquement plus léger que le liége.

Les céréales et les racines nutritives cultivées sont le riz, le maïs, le manioc, la patate et l'igname, auxquels viennent se joindre, comme plantes potagères, les calebasses, les concombres, le cresson, le céleri, la laitue, la betterave, l'oignon, les choux, les pois, les fèves, les haricots, l'iza, les pastèques, les melons, les navets, les raves, la tomate, le persil, la moutarde. Autour des habitations, dans les jardins et les vergers, quelques arbres fruitiers de nos contrées, l'amandier, le cédrat, l'oranger, le citronnier, le limonier, le pêcher, la vigne, se marient à ceux de la zone équatoriale, l'ananas, l'annone, le bananier, le goyavier, le manguier, le tamarinier, le papayer. On y remarque aussi le coton, l'indigo, la casse, le dragonnier, le ricin, le cachou, la coriandre, le poivrier. Au bord des sentiers se montrent la lavande, la menthe, la centaurée, le jalap, l'aristoloche. Le palmier-élaïs donne l'huile et le vin de palme.

Animaux de l'archipel de Guinée.

Les seuls mammifères que l'on trouva dans ces îles, à l'époque de leur découverte, étaient des singes et des rats : du moins ne vit-on pas alors les civettes et autres animaux de la même famille que l'on a depuis rencontrés dans les bois, et les chauves-souris, que l'on confondit peut-être avec les oiseaux. Les Portugais introduisirent des bœufs, des moutons, des chèvres et des chevaux ; mais, à l'exception des chèvres, qui se sont beaucoup multipliées, ces animaux naturalisés sont peu nombreux, et les moutons à boucherie sont même rares et chers. En revanche, on élève une grande quantité de porcs, et il y a une abondance extraordinaire de poules domestiques et de pintades. Les dindons et les canards, quoique moins communs, se voient cependant presque constamment sur les marchés.

Les oiseaux sauvages qui fréquentent le plus ces parages, sont le vautour, l'albatros, la petite hirondelle, la caille, la chouette, le corbeau, l'étourneau, la crécerelle, la poule d'eau, le héron, l'épervier, la corneille, l'alcyon, le merle, le milan, le hibou, le moineau, dont il y a une espèce assez jolie et qui chante agréablement ; les perroquets gris, les perruches vertes, le martin-pêcheur, les pigeons de différentes espèces, le rabo-de-junco (*phaëton ethereus*), et la tourterelle, qui a donné son nom à l'île *das Rôlas*, au sud de Saint-Thomas.

Les grandes forêts de ces îles ne paraissent pas servir de refuge à des animaux féroces ; mais dans la partie orientale de Saint-Thomas, on trouve un terrible serpent appelé *Cobra negra*, dont la morsure amène une mort instantanée : il a 12 à 15 palmes de long, est d'une vitesse extrême, et brille comme l'acier ; sa tête, assez semblable à celle d'un canard, est accompagnée de caroncules écarlates ; et il a le cou jaune. Les lézards et les crapauds abondent, ainsi que les grenouilles, et même la tortue d'eau douce. Les plages maritimes sont fréquentées par de nombreuses tortues de mer, dont l'écaille pourrait fournir un article de commerce important si elle était plus belle.

Les insectes sont aussi nombreux,

aussi incommodes ici que dans toute la zone intertropicale; les mousquites, les cousins, les mouches, y sont également insupportables; les fourmis, les blattes, les termites, également nuisibles. Les montagnes sont remplies de crabes de terre, qui se mangent en ragoût, et de crabes appelés *bicho do pão* (ver de pain) dont se nourrissent les vagabonds.

La mer ambiante est féconde en poissons de toutes sortes; ceux que l'on y pêche en plus grande abondance sont le thon, le bagre, le congre, la dorade, le maquereau, la lamproie, le pagre, le merlan, la raie, le saumon, l'alose, etc., tous en telle abondance, que les baies et les criques en sont remplies, et qu'une chaloupe, avec six hommes, peut, en quelques heures, prendre cinq à six quintaux de poisson. Toutefois cette pêche ne laisse pas que d'avoir ses dangers; car les pêcheurs sont attaqués assez souvent par d'énormes requins dont la voracité dépasse toute idée. Les eaux du golfe nourrissent en outre, dit-on, beaucoup de baleines et de baleineaux, ainsi que des marteaux, des poissons-chaudron (*caldeirões*), des thons; et l'on y voit aussi des phoques.

Population générale de l'archipel de Guinée.

Lors de la découverte de l'archipel de Guinée, au quinzième siècle, la seule de ces îles qui fût peuplée était celle de Fernan-do-Pô; des indigènes venus du continent voisin s'en étaient emparés. Les trois autres furent colonisées par les Portugais, ainsi qu'on le verra plus loin.

Les éléments nous manquent pour déterminer le chiffre total de cette population. Si les données statistiques publiées sur les îles de Saint-Thomas et du Prince nous fournissent des évaluations assez précises, nous n'avons en réalité, pour Annobon et Fernan-do-Pô, que des appréciations tout à fait conjecturales. Les voyageurs qui ont porté leur attention sur ce sujet, supposent que Fernan-do-Pô peut avoir de 12 000 à 15 000 habitants; en 1844, Saint-Thomas en avait 8 169, et l'île du Prince 4 584; une estimation assez récente donne 3 000 âmes à Annobon. En additionnant tous ces chiffres, on obtient pour la population totale le nombre de 28 000 à 30 000 âmes, d'où il résulterait en moyenne 30 à 32 habitants par mille carré.

Division géographique.

L'archipel de Guinée ne présente d'autre division générale qu'une distinction politique, résultant d'événements qui ont donné deux des îles à l'Espagne et laissé les deux autres au Portugal, qui pendant près de trois siècles avait été le maître exclusif de toutes les quatre. On a donc aujourd'hui, d'une part, au centre, les *Possessions portugaises*, comprenant les deux îles de Saint-Thomas et du Prince, et, d'autre part, les *Possessions espagnoles*, formées des deux îles extrêmes de Fernan-do-Pô et Annobon.

POSSESSIONS PORTUGAISES.

Les îles du Prince et de Saint-Thomas, qui n'ont ensemble, comme on l'a déjà vu, qu'une superficie totale de 342 milles carrés ou 118 200 hectares, avec une population de 12 000 à 13 000 habitants, constituent cependant, entre les provinces portugaises d'outre-mer, un gouvernement particulier, duquel dépend le fort de Saint-Jean-Baptiste da Juda (appelé Juida par les Français, Whydah par les Anglais, et Vida par les Hollandais aussi bien que par les indigènes), sur la côte des Esclaves.

Coup d'œil général sur la population des îles portugaises de l'archipel de Guinée.

Ainsi réunies sous une même autorité politique et une même administration, ces deux îles, d'ailleurs voisines et placées sous les mêmes influences climatériques, se trouvent nécessairement, à beaucoup d'égards, dans des conditions similaires, et doivent, sous ce rapport, demeurer confondues dans une description commune. Et, en ef-

fet, peuplées l'une et l'autre d'habitants venus d'une même patrie, et qui par conséquent ont le même caractère, les mêmes mœurs, la même religion, elles ont dû, sous une impulsion et des influences uniformes, présenter des phases semblables de développement et de décadence.

Dans l'une et l'autre, l'organisation sociale est la même; la population y est partagée en trois classes distinctes, savoir, les blancs et mulâtres, les noirs libres, et les esclaves; les premiers, malgré le sang africain qui s'y est infiltré, forment une aristocratie très-peu nombreuse, qu'un recensement de 1844 n'évalue en total qu'à 185 personnes pour les deux îles; les deux autres classes comptent chacune environ 7 000 âmes, et il est remarquable que l'élément féminin y prédomine.

Cette population est catholique ou censée telle; comme toutes les populations ignorantes et grossières, elle n'attache quelque importance qu'aux cérémonies extérieures du culte, et elle n'a pas manqué d'y entremêler de superstitieuses pratiques, que la tolérance intéressée d'un clergé corrompu a laissées se perpétuer, et qui sont considérées aujourd'hui comme partie essentielle de la liturgie. Ces abus avaient pris naissance avec la colonie elle-même, au milieu du ramas de juifs baptisés, de musulmans et de païens convertis, associés au rebut de la société portugaise pour la fondation d'un établissement qui emprunta ses femmes aux races sauvages, naguère cannibales, de la côte d'Angola.

Trop longtemps privée de toute instruction, bercée dans l'indolence et la sensualité des contrées intertropicales, spectatrice des intrigues scandaleuses, des dissensions, des bassesses, des crimes de ceux dont elle devait recevoir l'exemple, faut-il s'étonner qu'elle soit restée plongée dans un abrutissement dont on ne peut espérer la voir sortir qu'au moyen d'une éducation morale, religieuse, intellectuelle, donnée avec discernement par un clergé instruit et de bonnes mœurs, très-différent, par conséquent, de celui qui, jusqu'à ces derniers temps, l'a dirigée.

Le budget de la colonie avait alloué le traitement de deux instituteurs primaires; il n'en existait néanmoins naguère encore qu'un seul, résidant au chef-lieu : on conçoit aisément, d'après ce seul fait, à quoi se réduit l'éducation générale des habitants.

Industrie agricole et manufacturière des îles portugaises de l'archipel de Guinée.

La première culture qui ait été entreprise aux îles de Saint-Thomas et du Prince, est celle de la canne à sucre; au seizième siècle, il y avait déjà plus de quatre-vingts sucreries; la production seule de Saint-Thomas dépassait 150 000 arrobes ou 2 000 000 de kilogrammes. La canne avait été apportée de Madère, qui avait fourni en outre de nombreux chefs d'ateliers pour la fabrication des sucres les plus blancs et les plus durs, ce que l'on n'obtint pas sans beaucoup de difficultés, à cause de la grande humidité du climat pendant la majeure partie de l'année, et parce qu'aussi la terre était beaucoup trop grasse. Après un déplorable abandon et un long oubli, il a été fait, en dernier lieu, quelques essais dans le but de rétablir dans les îles portugaises la culture de la canne à sucre; mais il n'est guère possible de réussir dans une telle entreprise sans y consacrer des bras et des capitaux; à cette condition seulement on pourra recueillir des profits assurés, tant de la production du sucre que de celle des rhums et tafias, qui s'écouleraient si bien sur toute la côte de Guinée depuis Juida jusqu'à Benguêla. Le café et le cacao sont aujourd'hui les deux seuls articles de grande culture.

Le café commença à être planté à Saint-Thomas vers 1800, et bientôt après à l'île du Prince. Le sol lui était si favorable, qu'en peu d'années cette culture se développa admirablement. En 1832, les deux îles en exportaient déjà plus de 200 000 livres (91 780 kil.),

et l'exportation de 1842 peut être évaluée de 11 000 à 12 000 arrobes (160 à 176 000 kil.). A en croire les écrivains portugais, ce café est aussi recherché sur les marchés d'Europe que le café de Moka, auquel il ne le cède ni pour la force ni pour l'arome.

La plantation du cacao a suivi de près celle du café; elle date de 1822, et la manière dont elle s'est développée prouve que le sol et le climat lui conviennent parfaitement; le fruit n'est en rien inférieur à celui des Antilles. Cette culture prend néanmoins peu d'extension, parce que le cacao est beaucoup moins demandé : à peine en est-il parvenu en Europe quelques échantillons, et l'exportation ne dépasse guère actuellement un millier d'arrobes (15 000 kilog.).

Nombre d'autres productions précieuses croissent encore dans ces îles, soit au sein des forêts, soit en des lieux découverts; mais c'est en vain, car l'homme n'en tire aucun profit. Quelques-unes y ont été apportées à grands frais du continent asiatique, et d'exotiques qu'elles étaient sont devenues indigènes : telles sont la cannelle de Ceylan, qui croît sans culture dans tous les lieux sauvages, et qui, si elle était cultivée, serait aussi fine, aussi aromatique que celle de Négambo; le curcuma, égal en tout à celui que l'on apporte de l'Inde; le rocou; le poivre noir; le chanvre, introduit ici en 1826; et autres articles de moindre importance.

A partir du jour où les îles de Saint-Thomas et du Prince furent sérieusement colonisées, elles devinrent bientôt des colonies agricoles d'une haute importance; alors même qu'elles étaient tombées au dernier terme de la décadence, leur population trouvait dans l'exploitation du sol ses principales ressources. Vers la fin du siècle dernier et au commencement de celui-ci, elle retrouva, dans le commerce des vivres avec les nombreux navires étrangers qui fréquentaient ses ports, un peu de cette prospérité dont il ne lui restait plus que des souvenirs.

La culture se fait avec assez de régularité et de soin. Les semis n'ayant nullement besoin, en des terres aussi riches, d'être enfouis dans un sillon profond, la houe est le seul instrument aratoire usité pour la petite culture : le maïs, les légumes, le manioc, l'igname, la patate et les herbes potagères, offrent ainsi, à peu de frais, d'abondantes récoltes.

Toute l'industrie manufacturière des deux îles se borne à la fabrication d'un peu de poterie de terre, surtout de tuiles et de briques, à l'île du Prince, qui en approvisionne Saint-Thomas; et, dans cette dernière, à l'extraction du sel et à la confection d'un savon mou à l'huile de palme, dont il va quelque peu jusqu'au Brésil.

Commerce des îles portugaises de l'archipel de Guinée.

Le commerce des possessions portugaises de l'archipel de Guinée fut, au seizième siècle, fort important : il était alimenté par les produits de ses nombreuses sucreries, et par l'or, l'ivoire, les esclaves et la malaguette, que les Portugais allaient chercher sur les côtes voisines, et dont Saint-Thomas était devenu l'entrepôt.

Le dix-septième siècle vit la fin de cette opulence; les factoreries portugaises passèrent dans des mains étrangères, et Saint-Thomas perdit à jamais son importance commerciale. Vers la fin du même siècle, l'île du Prince sembla vouloir prendre la place de sa sœur : la Compagnie de Cachéo et du Cap-Vert en fit l'entrepôt de son grand trafic d'esclaves avec le Gabon et les contrées voisines; mais cette Compagnie se vit bientôt obligée de cesser ses affaires, par suite des pertes que lui firent éprouver les Hollandais dans les Indes occidentales, et les Français lorsqu'ils s'emparèrent de l'île.

Depuis cette époque, jusqu'au commencement du dix-neuvième siècle, les deux îles ne tirent plus qu'un commerce de cabotage avec les côtes voisines et les ports d'Angola, en même temps qu'elles hébergeaient les négriers du

golfe de Guinée, parmi lesquels on comptait quelques navires portugais des plages brésiliennes, presque tous de Bahia : les droits qu'ils étaient obligés de payer emplissaient les caisses publiques, et leur présence entretenait un reste de mouvement commercial. Mais quand la traite fut abolie, et que le Brésil se fut déclaré indépendant, le pavillon portugais ne flotta plus que rarement dans ces mers, où jadis il avait voulu régner exclusivement. Les habitants de Saint-Thomas et de l'île du Prince ne voient guère plus que des navires étrangers, auxquels ils vendent des vivres et de l'eau, mieux encore que leur café et leur cacao.

Il résulte d'un tableau des mouvements maritimes, publié à Lisbonne, qu'en 1842 les îles du Prince et de Saint-Thomas ont vu entrer dans leurs ports 20 navires anglais, 18 américains, 13 français, 2 hambourgeois, 2 brémois, 2 brésiliens, 1 hollandais et 1 portugais; en tout 59 bâtiments. Le cabotage des deux îles, soit entre elles, soit avec la côte adjacente et les ports d'Angola, n'emploie que des pataches, des chaloupes et des balandres, dont le nombre et le tonnage sont d'ailleurs réduits à des chiffres infimes depuis la suppression de la traite des noirs.

Les principaux articles d'importation sont l'huile de palme, les eaux-de-vie, le bois rouge, les toiles de fil et de coton, les madras, le charbon de terre, le fer en barres, le sucre, le vin de France, le tabac, le savon, les farines, etc. Les articles d'exportation sont presque exclusivement, comme on doit s'y attendre, les vivres, le café, et un peu de cacao, sans parler des articles importés en vue de réexportation, comme l'huile de palme, l'ivoire, le bois rouge, etc.

Le montant total des exportations représente une valeur de 32 contos de reis ou 192 000 francs, dont plus des neuf dixièmes sont afférents à l'île de Saint-Thomas; la valeur des importations peut être évaluée à 26 contos de reis ou 156 000 francs, dont près des deux tiers pour Saint-Thomas, qui reçoit en outre de l'île du Prince une partie des denrées que celle-ci a importées. La grandeur relative des deux îles explique suffisamment ces différences. Les économistes les plus intelligents sont d'avis que, pour relever ce commerce déchu, il faudrait, par une immigration successive de travailleurs, rendre à Saint-Thomas son ancienne importance agricole, et fonder à l'île du Prince une factorerie mercantile ou entrepôt, qui devînt le centre de tout le trafic portugais en Guinée.

La seule monnaie particulière à la province est de cuivre, et fabriquée partie au Brésil, partie à Lisbonne; elle a remplacé, il y a trente-cinq ans environ, des pièces informes d'un métal de bas aloi appelé *oracrá*, qui servaient de petite monnaie. Les pièces maintenant en circulation sont de 80, de 40 et de 20 reis, c'est-à-dire, à peu près d'un sou, deux liards et un liard de notre ancienne monnaie tournois; cependant la pièce de 80 reis ne répond qu'à celle de 10 reis de cuivre de Portugal, et les autres suivent la même proportion : différence énorme comparativement au change de l'or et de l'argent, puisque la portugaise d'or de 7 500 reis, ou environ 45 francs, a cours dans la colonie pour 10 000 reis seulement, ou 60 francs; et que la piastre brésilienne d'argent de 960 reis, ou un peu moins de 6 francs, ne dépasse pas, même dans les transactions commerciales, un cours de 1 200 reis, ou un peu plus de 7 francs.

Quelques payements se faisaient autrefois en poudre d'or. Il circulait aussi, comme monnaie provinciale, de petits morceaux d'argent de formes variées, et dont un long usage avait effacé toute empreinte : on ne saurait mieux la comparer qu'aux anciens mocos démonétisés de nos Antilles; le gouverneur Joaquim Bento da Fonseca, sous le règne de dom Miguel, il y a une quinzaine d'années, en fit disparaître la majeure partie, et il ne s'en rencontre presque plus.

Les poids et mesures sont les mêmes que ceux de la métropole.

Gouvernement et administration civile et judiciaire des îles portugaises de l'archipel de Guinée.

Un décret du 7 décembre 1836 a organisé le gouvernement de cette province, ou plutôt lui a conservé, sous des titres nouveaux, l'organisation depuis longtemps établie dans ces îles. Le chef supérieur de la colonie, toujours résidant (depuis 1753) à Santo-Antonio, dans l'île du Prince, n'est plus un capitaine général, ni même un gouverneur général, mais simplement un *gouverneur particulier*, aux appointements de deux *contos* ou millions de reis, c'est-à-dire de 12 000 francs; et l'officier qui sous ses ordres commande dans l'île de Saint-Thomas n'est plus un capitan-môr ou commandant, mais bien un *gouverneur subalterne*.

Le gouverneur, réunissant en sa main tous les pouvoirs civils et militaires, a sous ses ordres, pour l'expédition des affaires, un secrétaire et un premier commis, sans plus. Il prend les avis, suivant l'occurrence, d'un conseil de gouvernement et d'un comité de finances. Le service financier est remis à un trésorier-percepteur, assisté d'un commis. Un comité d'agriculture, créé en 1811, après avoir borné ses travaux à une enquête sommaire sur les terres domaniales en friche, s'est dissous de fait et ne s'est plus réuni. Le conseil général de la province n'a jamais été convoqué.

Au second degré, l'administration civile appartient à des conseils municipaux, un seul pour chacune des îles, ainsi constituées respectivement en une seule commune, bien que dans celle de Saint-Thomas la population se trouve répartie entre une ville et six bourgades ou hameaux. Chacune des deux îles a aussi sa douane distincte.

Il n'y a dans toute la province qu'un seul établissement de bienfaisance, l'hospice de la Miséricorde à Saint-Thomas, sans médecin, sans pharmacie, et tellement pauvre, qu'il ne rend, pour ainsi dire, aucun service.

L'administration de la justice est confiée, en première instance, dans chaque île, à un juge ordinaire, c'est-à-dire à un simple citoyen appelé à remplir les fonctions judiciaires à peu près comme nos juges de paix; le degré supérieur est rempli par un seul juge gradué, appelé autrefois auditeur général, aujourd'hui *Juiz de Direito*, lequel a un traitement annuel de 6 000 francs. Le parquet est occupé, à l'île du Prince, par un substitut de procureur du roi, et à Saint-Thomas par un sous-substitut.

Forces militaires des îles portugaises de l'archipel de Guinée.

Les forces militaires de la province, dont l'effectif n'atteint même pas la moitié du complet, se composent, en première ligne, de 80 canonniers, commandés par 4 sous-lieutenants et un nombre double de sous-officiers : ils sont répartis entre les deux îles, savoir, deux tiers à Santo-Antonio pour le service de 14 bouches à feu, seules en bon état sur 50 qui garnissaient en 1844 les forts et redoutes de l'île du Prince ; et le tiers restant à Saint-Thomas, avec seulement 6 pièces montées, sur 40 garnissant les divers forts de cette île. La métropole, vivement sollicitée par le dernier gouverneur, de porter remède à un pareil état de choses, a expédié 18 pièces de gros calibre, avec des munitions, et l'ordre de pourvoir à la restauration de l'ancien matériel. Mais le personnel n'aurait pas moins grand besoin d'être restauré : ce n'est qu'un ramas de pauvres diables, soldés par trimestre en poudre d'or, sur laquelle ils perdent, au change, plus de 25 pour cent, ne recevant d'ailleurs de l'État ni équipement, ni vivres, ni soins d'hôpital en cas de maladie, et passant leur temps à errer presque nus dans les bois, sans travailler pour leur compte ni pour celui d'autrui, vivant d'un peu de pain, de vin de palme, de fruits sauvages, ou de provisions dérobées dans les habitations ; leur service se bornant à huit jours de garde contre quinze jours de repos, c'est-à-dire, de crapuleuse oisiveté.

Pour compléter cette organisation militaire, la province présente, en seconde ligne, deux régiments de milices ayant ensemble un millier d'hommes d'effectif, et quels hommes!... En voici le portrait tracé par un gouverneur, dans une dépêche au secrétaire d'État: « Je vais dire à Votre « Excellence ce que c'est qu'un soldat « milicien des îles de Saint-Thomas et « du Prince : figurez-vous un auto- « mate noir, la tête couverte d'un cha- « peau de paille, pieds et jambes nus, « sans chemise, quand il a une veste; « beaucoup conservent à peine un fond « de culotte. Le nombre n'est pas pe- « tit de ceux qui n'ont que des frag- « ments de gilet et de caleçon, sans « chemise, portant le baudrier et la « giberne à nu sur le corps....., dévo- « rés par la faim, et cependant tou- « jours prêts à faire le service. » Pour commander à cette troupe, le cadre de l'état-major ne compte pas moins de 2 colonels, 4 lieutenants-colonels, 4 porte-drapeaux, 14 capitaines, 16 lieutenants, 30 enseignes..... et le reste. Saint-Thomas possède en outre un bataillon de milices urbaines de 350 hommes.

Le fort de Saint-Jean-Baptiste de Juida a bien quelques canons, et l'on y a envoyé en 1844 un commandant, qui y a retrouvé, pour toute garnison, un ancien caporal d'artillerie.

Organisation ecclésiastique des îles portugaises de l'archipel de Guinée.

Sous le rapport ecclésiastique, cette petite province, érigée en évêché par une bulle du 3 novembre 1534, avait pour cathédrale l'église paroissiale de Notre-Dame-de-Grâce, à Saint-Thomas; le diocèse comprenait d'abord les établissements portugais du Congo, qui en furent détachés en 1597; suffragant, dans le principe, de l'archevêché éphémère du Funchal, il passa, dès 1550, sous l'obédience du patriarche de Lisbonne. Il y a un chapitre composé nominalement de cinq dignitaires et douze chanoines; mais il n'y a plus de fait, depuis quinze ans, qu'un seul chanoine; le diocèse est régi par un administrateur temporel, et la cathédrale est desservie par un curé et un prêtre auxiliaire.

Il y a, dans toute la colonie, dix paroisses, y compris celle de Saint-Jean-Baptiste de Juida, où un prêtre a été envoyé en 1844. L'île du Prince n'en compte qu'une seule, laquelle est confiée à un vicaire et un desservant; mais il y a en outre quatre petites églises et une dizaine de chapelles. Saint-Thomas compte huit paroisses, y compris la cathédrale, et entretient en somme, sept curés, un vicaire et trois desservants auxiliaires; on y trouve d'ailleurs beaucoup de chapelles appartenant à des confréries ou à des particuliers.

Depuis 1800, le diocèse est privé de premier pasteur, et l'on admet volontiers que la population est bien petite pour un évêque; mais un clergé assez nombreux est cependant nécessaire. L'insalubrité du climat détourne beaucoup d'ecclésiastiques portugais de l'idée d'adopter une telle résidence, malgré le casuel assez considérable qu'ils y trouveraient, et qui, dans certaines paroisses, dépasse 2 000 francs.

Finances des îles portugaises de l'archipel de Guinée.

La somme des revenus de la province, qui s'élevait encore en 1812 à plus de 30 contos ou millions de reis, c'est-à-dire, à plus de 180 000 francs, n'atteint guère aujourd'hui que le tiers de ce chiffre, et le budget local se solde par un déficit annuel d'une centaine de mille francs, qui tombe à la charge de la métropole. Le petit tableau suivant, qui se rapporte à l'exercice 1843, résumera mieux que de longues pages, l'ensemble des ressources et des besoins de l'administration locale :

Recettes.

Rapport des terres domaniales..................	6 109 fr.
Impôts directs..........	21 072
Impôts indirects.........	29 170
Divers produits.........	5 579
Total.........	61 930

Dépenses.

Administration civile....	58 952 fr.
— — militaire.	83 770
— — religieuse.	8 370
Dépenses extraordinaires.	10 984
Total.........	162 076
Déficit................	100 146

L'ÎLE DU PRINCE.

Nom, situation, aspect; nature du sol; ports et mouillages.

L'île du Prince, en portugais *Ilha do Principe*, est à 100 milles au sud-ouest de celle de Fernan-do-Pô, et à 73 milles au nord-est de Saint-Thomas. Elle s'étend entre 1° 31′ 30″ (*Ponta do Pico Negro*), et 1° 41′ 30″ (*Ponta da Cascalheira*) de latitude nord, et entre 5° 4′ 15″ (*Ponta das Agulhas*), et 5° 12′ 37″ (*Ponta Garça*) de longitude à l'est de Paris. Sa forme est, en gros, celle d'un rectangle de 9 milles et demi de longueur, du nord au sud, sur 5 milles de largeur moyenne d'ouest en est.

Autour d'elle se remarquent divers îlots, tous très-petits, tels que les deux *ilheos dos Mosteiros*, à un mille au nord-est, et celui de Santa-Anna, tout près du rivage, dans un renfoncement de la côte orientale; dans l'ouest, la *Pedra das Agulhas*, à un quart de mille de la pointe de même nom; dans le sud, l'*ilheo do Portinho*, tout près de la côte; puis l'*ilheo Caroço*, à 2 milles au sud-est de la pointe do Pico Negro; et enfin les trois *Pedras tinhosas*, à une douzaine de milles dans le sud-sud-ouest.

Elle ne présente, au nord, que de simples collines, d'où s'échappent les ruisseaux des plaines voisines; sa partie méridionale, au contraire, est couverte de montagnes rapides surmontées d'une aiguille de granit, dont l'extrémité recourbée en bec de perroquet, lui a valu le nom de *pico do Papagaio*.

Ces montagnes sont couvertes de forêts épaisses, et de leurs flancs ombreux descendent des ruisseaux sans nombre.

Le sol consiste, dans quelques endroits, en une terre noire mêlée de gravier et d'un peu de sable, assez fertile; mais en beaucoup d'autres endroits, il se refuse à peu près à toute culture; c'est une argile très-fine et si compacte, qu'elle est absolument imperméable à l'eau.

Ailleurs on reconnaît les vestiges d'un volcan éteint, et sur un très-grand nombre de points, de vastes espaces sont couverts de pierres volcaniques, dont on se sert beaucoup pour construire des murs.

L'île du Prince possède deux bons ports, outre plusieurs mouillages. Au nord-est, entre la pointe *do Capitão* et celle de la *Praia salgada* (plage salée), s'ouvre la vaste baie de Santo-Antonio, où l'on trouve depuis 5 jusqu'à 17 brasses d'eau, par un fond de sable fin; le chef-lieu de l'île et de toute la province est assis à l'extrémité.

L'autre port, plus vaste, plus commode, le plus fréquenté par les bâtiments qui veulent seulement faire de l'eau, est celui de la *Praia grande*, appelé communément *Bahia das Agulhas*, à cause du voisinage de la pointe de ce nom. Cette baie s'ouvre entre le Pico Padrim, au nord-est, et le *Focinho do Cão* (museau de chien), au sud-est; elle a 2 milles de profondeur, et l'on y trouve depuis 7 jusqu'à 15 brasses, fond de sable fin, à l'abri de tous les vents, même des vents du nord, qui soufflent rarement, mais avec une grande violence, dans ces parages. Elle est d'ailleurs assez vaste pour recevoir les plus grandes escadres; la rive en est saine, et partout on peut y débarquer avec facilité. Il est à regretter que l'on n'ait pas choisi, pour y asseoir le chef-lieu, cette position, où l'on ne voit que quelques misérables huttes, et qui est le point le plus salubre de toute l'île.

Description du chef-lieu de l'île du Prince.

La ville de Santo-Antonio, placée, comme nous l'avons dit, au fond de la baie à laquelle elle a donné son

nom, s'étend sur le rivage, entre deux rivières, le *rio dos Frades* (la rivière des frères) au nord-ouest, et le *rio do Papagaio* (la rivière du Perroquet) au sud-est, qui coulent parallèlement l'une à l'autre sur les dernières pentes des montagnes du centre. Voici la description que nous fait de cette cité, un voyageur français, M. Menu-Dessables, chirurgien de la marine employé en Afrique : « Les fondateurs de la ville de Sant' Antonio, dit-il, ont plus considéré, en l'édifiant, la commodité que la salubrité de l'emplacement qu'ils ont choisi. Élevée à l'extrémité d'une baie profonde, dans une plaine boueuse, entourée de deux larges ruisseaux que la mer fait souvent refluer jusque dans ses rues, et abritée par de hautes montagnes couvertes de bois, cette ville est tellement humide, que ses habitants ont été contraints de construire leurs maisons sur pilotis. Le rez-de-chaussée, formé de l'assemblage de ces pieux soutenant l'édifice, sert d'abri et de logement aux animaux domestiques, depuis le cheval, la vache, les chèvres et l'âne, jusqu'aux poules, aux canards et aux porcs. Toutes ces maisons sont en planches, fort sales, tombent en ruine, et ont un aspect repoussant. Si les plus simples notions d'hygiène sont inconnues dans cette ville cloaque, en retour, à chaque coin de rue, on trouve une église en pierre, et les cérémonies d'un catholicisme grimacier à chaque pas : il ne se passe guère de jours à Sant' Antão sans que des processions défilent dans les rues, escortées de la milice, tambours en tête. Presque tous les ecclésiastiques et leurs affidés sont des mulâtres ou des nègres; et les six églises (la ville n'en compte pas moins), dépourvues de tout autre ornement que d'un Christ monstrueux suspendu devant le chœur, sont toujours remplies de négresses vêtues de blanc, dans la posture de l'adoration, mais riant et caquetant à qui mieux mieux, sans respect pour l'enceinte sacrée, dont le pourtour extérieur, véritable ossuaire, étale à tous les yeux les crânes étroits des habitants de cet Eldorado. » Le gouverneur Xavier de Brito écrivait, le 1er octobre 1827, dans un document officiel : « Il n'y a à Santo-Antonio, capitale de ce gouvernement, ni hôtel pour les gouverneurs, qui demeurent dans une pauvre et triste maison à loyer; ni hôtel de ville, ni hôpital, ni quai, ni quartier pour les soldats, ni prison civile; à peine y a-t-il un mauvais corps de garde, près d'une petite et incommode maison qui sert de douane; on y compte six ou sept églises très-petites, ruinées, misérablement décorées, dont trois appartiennent à l'État, et les autres à différentes confréries. »

La population totale de l'île du Prince est de 624 feux, ou de 4 584 habitants, ainsi distribués :

Blancs et mulâtres	138	80 hommes. 58 femmes.
Noirs libres..	1 122	476 hommes. 646 femmes.
Esclaves	3 324	1 851 hommes. 1 473 femmes.
Total......	4 584	2 407 hommes. 2 177 femmes.

On peut regarder ces chiffres comme s'appliquant, pour la majeure partie, sinon pour le tout, à la ville de Santo-Antonio, car la population de l'île est à peu près toute réunie sur ce point; aucun autre lieu ne mérite le nom même de village.

Cultures et commerce de l'île du Prince.

On voit dans les environs du chef-lieu, et au voisinage de quelques points de la côte peu éloignés, des fermes appartenant les unes à des propriétaires qui les font cultiver par des esclaves, d'autres plus petites, et que l'on pourrait appeler simplement jardins, où des blancs et des mulâtres, moins riches, et des noirs libres, cultivent du maïs, du manioc, des légumes, des ignames et des fruits, dont ils approvisionnent le marché. Les grandes habitations avec leurs maisons de maître, leur chapelle et leurs dépendances, entourées des modestes

demeures des petits cultivateurs, ressemblent à de véritables hameaux.

Les chemins qui forment la communication entre la ville et ces établissements agricoles, sont les plus mauvais qui se puissent voir; les monter par un temps de pluie est une véritable témérité, et les descendre à cheval en certaines occasions passe pour une folie : et cependant hommes et animaux passent à travers ces précipices avec une merveilleuse aisance, tant l'habitude les a aguerris. Ces chemins, du reste, paraissent suffire aux besoins du pays, qui n'a d'autre commerce intérieur que la vente, sur le marché de Santo-Antonio, des produits ruraux de la banlieue.

Des îles de l'archipel de Guinée, la mieux cultivée est celle du Prince, non-seulement parce que les propriétaires les plus riches et les plus industrieux y résident, mais parce qu'elle a aussi un plus grand nombre de bras, la population y étant proportionnellement plus forte, et le nombre effectif des esclaves beaucoup plus considérable; mais comme elle est petite, et peu fertile en certaines parties, ses produits sont, en définitive, peu considérables.

Moins favorisée de ce côté que Saint-Thomas, elle lui est supérieure par le mouvement de son commerce extérieur; ses négociants sont plus nombreux et plus riches; ses ports sont meilleurs, plus voisins du continent africain, et en position, par conséquent, d'être mieux approvisionnés. Aussi a-t-elle toujours été, depuis le commencement du dix-septième siècle, le principal entrepôt du commerce de l'Europe et de l'Amérique avec la côte africaine qui s'étend sur les golfes de Benin et des Mafras, et avec l'île Saint-Thomas. Ces relations diminuèrent singulièrement par suite de l'abolition de la traite, et surtout depuis la séparation du Brésil. Il fallut donner un nouveau cours aux capitaux, apprendre à ceux qui les possèdent que l'on peut trouver en ces parages de l'or, de l'ivoire, des cuirs, de l'huile de palme, de la cire, de la gomme, des bois, éléments d'un commerce plus commode et plus sûr; et que l'île du Prince est naturellement appelée à devenir l'entrepôt de ces précieuses marchandises, comme elle fut jadis celui des cargaisons de chair humaine.

SAINT-THOMAS.

Nom, situation, et dépendances de l'île Saint-Thomas.

L'île de Saint-Thomas, en portugais *São Thomé*, est située à 73 milles au sud-ouest de l'île du Prince et à 105 milles au nord-est de celle d'Annobon. Elle est comprise entre 0° 2′ et 0° 30′ de latitude nord, 4° 22′ et 4° 31′ de longitude à l'est du méridien de Paris. Elle a 28 milles dans sa plus grande longueur, mesurée depuis la pointe *Figo*, la pointe du *Morro carregado*, ou celle du *Morro peixe*, rangées toutes trois sur une même ligne au nord, jusqu'à la pointe *da Balēa* au sud; et 19 milles dans sa plus grande largeur, mesurée de la pointe *Furada* à l'ouest, à la pointe *do Prayão* à l'est. La superficie est de 270 milles carrés, ou à peu près 92 900 hectares; le développement total des côtes est de 75 à 80 milles.

Autour sont disséminés plusieurs îlots : d'abord, au nord-est, l'*ilheo das Cabras* (îlot des Chèvres), à un mille et demi de la côte; à l'est, celui de *Santa-Anna*, à un demi-mille de la pointe de même nom; au sud, l'*ilheo das Rôlas* (îlot des Tourterelles); et en remontant la côte ouest, l'*ilheo Macaco*, le petit groupe des trois *ilheos Gabado*, *Formoso* et *de São Miguel*, l'*ilheo de Joanna de Souza*, enfin l'*ilheo Coco*, tous ces derniers dans un voisinage presque immédiat de la côte.

L'îlot das Rôlas, placé sous l'équateur même, est séparé de l'île principale par un canal de 2 milles et demi de large, avec 10 brasses d'eau. Cet îlot, plus considérable que tous les autres, n'a cependant qu'un mille carré de superficie; c'est une terre élevée, couverte de palmiers, de cocotiers et d'autres grands arbres; au nord la

plage est d'un accès facile. Dans une vallée contiguë, se trouvent deux sources communiquant sans doute par des voies souterraines avec la mer, dont elles répètent tous les mouvements. Il n'y existe pas d'autre eau douce, et les porcs, les chèvres, les poules, les tourterelles et autres oiseaux qui peuplent cet îlot, ne boivent que celle des pluies, tombée dans les creux des rochers. Un seul homme habitait, il y a trente ans, l'îlot das Rôlas ; on ignore s'il vit encore.

Description du sol.

L'île de Saint-Thomas est généralement montagneuse. Vers la côte occidentale surgit un pic très-élevé, couvert d'arbres touffus si nombreux et si denses, qu'on ne peut le gravir, par un chemin escarpé et tortueux, qu'au prix de peines infinies. La cime en est couverte d'une neige épaisse qui résiste à toutes les ardeurs du soleil équinoxial ; et de toutes les parties de la montagne descendent vers la mer des ruisseaux considérables. Ce pic n'est pas le seul qui domine la masse générale de l'île : à moins d'une lieue dans l'est se dresse la cime pyramidale du pic d'Anna de Chaves, haut de plus de 2000 mètres. De ce massif central se détachent deux chaînons élevés, l'un courant à l'est vers la baie de Mecia Alves, où il se termine en précipices, l'autre projetant au sud-est le pic de Maria Fernandez et le pic Mocondom, puis tournant au sud-ouest, jalonné par les cimes de Cão grande, Cão pequeno, Ponta preta, et le pic aigu de la Praia Lança, qui sans doute lui doit son nom.

La partie septentrionale de l'île présente une vaste et fertile plaine, arrosée par une multitude de ruisseaux, et coupée en deux par un troisième chaînon, qui court au nord, en simples collines onduleuses. Une autre plaine plus petite se développe, au sud-ouest, à la base d'un amphithéâtre de montagnes, autour de cette flexion du rivage appelée baie da Praya Lança. De grandes et fécondes vallées pénètrent d'ailleurs au sein des terres élevées, et des eaux abondantes surgissent de toutes parts, pour rendre au sol l'humidité que lui enlève l'action incessante des rayons solaires.

Les côtes présentent un assez grand nombre de petites baies et d'anses d'un facile accès pour les chaloupes, les balandres, et autres embarcations de petit tonnage; c'est par là que se font la plupart des communications et des transports. Mais les grands navires n'y trouvent que deux ports, l'un à la baie d'Anna de Chaves, au fond de laquelle est bâtie la ville de São Thomé; l'autre à la baie de São-João, tous deux sur la côte orientale; et quatre mouillages, savoir, celui de l'ilheo das Cabras, au nord-est, le plus fréquenté de tous; ceux de la Praia das Conchas, et de l'Agoa Ambô, au nord; et celui de la baie Sainte-Catherine, à l'ouest.

Description du chef-lieu de l'île Saint-Thomas.

La ville de Saint-Thomas (*a cidade de São Thomé*), chef-lieu de l'île, et ancienne capitale de toute la province, est située par 0° 22′ 30″ de latitude nord, et 4° 28′ 32″ de longitude à l'est de Paris, au fond de la baie d'Anna de Chaves. Elle s'étend, en forme d'arc, sur un mille et demi de long et un demi-mille de large. L'aspect en est gai et agréable. Les rues en sont larges, propres, bien percées, et formées par environ 900 maisons, presque toutes de bois (mal travaillé, mais bon et fort), et couvertes en tuiles apportées de l'île du Prince. Au-dessus de leur masse confuse, s'élancent les clochers de nombreuses églises, dont quelques-unes, construites en pierre, sont grandes et riches, telles que la cathédrale (*a Sé*), la Conception, la Miséricorde, Saint-Augustin, Saint-Antoine. On y remarque aussi l'antique résidence des gouverneurs, édifice de pierre, vaste, commode, et même empreint d'une certaine majesté; la prison civile, qui est aussi en pierre, et bien construite ; l'hôtel de ville (*casa de Camara*), élevé depuis une vingtaine d'années; et la douane, près de

laquelle on avait commencé un quai, resté inachevé faute de fonds. En dehors de la ville, sur une petite éminence, est l'église de la *Madre de Dios*.

Il se tient chaque jour dans la ville un marché où l'on trouve des poules, des ignames, des légumes, des herbages, des fruits, du sel, de l'huile de palme, ainsi qu'une grande variété d'excellent poisson. Dans des boutiques d'assez pauvre apparence, mais propres, on met en vente des ustensiles, des meubles, des objets de toilette, des comestibles, des vins, de l'eau-de-vie, et d'autres articles apportés par les navires européens et américains, mais surtout par ces derniers.

La plaine voisine est verdoyante, surtout vers le nord, au pied du fort São Jose, au-delà duquel s'étendent alternativement des pâturages, des champs cultivés et des habitations.

Sous la ville, au midi, est un grand marais que les pluies transforment en un lac, où viennent s'accumuler mille débris animaux et végétaux, qui ne tardent pas à exhaler les miasmes les plus infects, auxquels se joignent ceux de deux autres marais, l'un au sud-ouest, en un lieu appelé *Arrayal*, l'autre à l'ouest, près de la pointe *Locume ;* et par une fatalité déplorable, les vents du nord et de l'est, qui pourraient chasser cet air vicié, sont ceux qui y soufflent le plus rarement : aussi le climat de cette ville est-il d'une insalubrité telle, qu'on pourrait dire que la fièvre y est en permanence; insalubrité dont il faut aussi accuser en partie l'insouciance de l'administration, qui pourrait la faire disparaître à toujours, au moyen de travaux faciles et peu coûteux qu'elle n'a pas le courage d'entreprendre.

L'eau y est heureusement bonne; un ruisseau appelé *Agua grande*, que l'on passe sur un pont de grosses poutres, la traverse et lui apporte une onde si légère et si douce, qu'on la donne à boire aux malades, et que son excellence est devenue proverbiale dans le pays : « Sans elle, » disent les habitants, « on ne pourrait vivre à Saint-Thomas. » Ce sera toujours pour elle, en effet, un avantage inestimable tant que ses marais ne seront pas desséchés, que ses campagnes ne retrouveront pas leur brillante culture des temps passés, que ses rues, brûlées par un ciel ardent, ne seront pas plantées d'arbres.

La population totale de la ville est de 986 feux et 4 476 habitants, répartis en deux paroisses, savoir, la cathédrale, ou Notre-Dame de Grâce, qui comprend 460 feux et 2 171 habitants, et Notre-Dame de la Conception, qui renferme 526 feux et 2 305 habitants.

Diverses bourgades de l'île Saint-Thomas.

A 5 milles au nord-ouest de la ville de Saint-Thomas, dans une plaine environnée de collines d'une hauteur moyenne, et dans une position riante, est la bourgade de *Nossa Senhora da Guadalupe*, qui ne compte que 48 feux, ou 257 habitants, tous laboureurs. Plus petit encore est le hameau *da Magdalena*, qui n'a que 10 feux avec 156 habitants, la plupart vagabonds et paresseux, ainsi que le prouve assez l'aspect désert des alentours. Le même reproche doit s'adresser à une partie au moins des habitants de la bourgade de *Santo-Amaro*, et à beaucoup de ceux de la *Trindade*, bien qu'il y ait dans ces deux localités nombre de belles habitations et de grandes cultures. Santo-Amaro compte en total 96 feux et 429 habitants; mais à la Trindade un peu plus d'une trentaine de maisons donnent abri à 1 513 individus, dont un tiers à peine s'adonne au travail des champs; les deux autres végètent, comptant sur la Providence, comme les moineaux et les milans. Cette ville de la Trindade est la principale de l'île, après Saint-Thomas, et c'est là que réside le commandant du bataillon des milices urbaines, sans qu'elle ait pour cela des priviléges municipaux plus étendus que les autres; car elles relèvent toutes sans exception du conseil municipal de Saint-Thomas, chacune d'elles ayant à peine un chef de police, avec le titre de *commandant*, à

la nomination du gouverneur. Les quatre bourgades dont il vient d'être question sont dans l'intérieur des terres et dans un rayon de 10 milles autour du chef-lieu.

Le bourg de *Santa-Anna* en est aussi à 6 milles dans le sud-sud-ouest, sur la côte vis-à-vis de l'îlot du même nom, ayant au midi les montagnes occupées par les demi-barbares appelés *Angolares*, dont le principal lieu d'habitation, Santa-Cruz, est placé comme un nid d'aigles sur une hauteur à plus de 12 milles de distance, mais compris dans la même paroisse, qui compte en tout 156 feux avec 1 250 individus. *Nossa Senhora das Neves* (N.-D. des Neiges) est située près de la Ponta Figo, et embrasse dans son district toute la population du nord-ouest de l'île, occupant 34 maisons et comptant 89 individus, tous gens de travail.

Population de l'île Saint-Thomas.

L'ensemble de la population de ces huit paroisses s'élève à 1 432 feux et 8 169 individus, qui se classent, au point de vue social, de la manière suivante :

Blancs et mulâtres.......	47	33 hommes.
		14 femmes.
Noirs libres.	5 932	2 851 hommes.
		3 081 femmes.
Esclaves....	2 190	1 051 hommes.
		1 139 femmes.
Total.....	8 169	3 935 hommes.
		4 234 femmes.

L'île de Saint-Thomas possède l'un des sols les plus fertiles de l'univers, sol qui n'a jamais besoin d'engrais, sans cesse baigné d'eaux abondantes, abrité par des arbres touffus, et dans la position la plus favorable pour l'acclimatation des plantes précieuses des régions équatoriales. Mais on ne tire aucun parti de si grands avantages naturels, par suite du manque de bras et de capitaux. L'abolition de la traite laisse vieillir et s'éteindre sans reproduction suffisante la population esclave. On a proposé, pour y suppléer, d'envoyer dans cette colonie les condamnés des diverses possessions portugaises d'outre-mer, même de Goa, ainsi que les noirs de traite enlevés aux négriers du golfe de Guinée ; mais la métropole jouit-elle d'un état assez tranquille pour s'occuper fructueusement de ces questions ? En attendant, toutes les habitations domaniales dépérissent, aussi bien que celles dont les propriétaires sont en Europe ; celles-là seules se soutiennent, qui sont régies sous l'œil attentif du maître.

POSSESSIONS ESPAGNOLES.

Les deux îles de Fernan-do-Pô et d'Annobon constituent, dans l'archipel de Guinée, la part de l'Espagne ; l'une est la plus grande, l'autre la plus petite de tout le groupe, dont celle-là forme l'extrémité nord-est, celle-ci l'extrémité sud-ouest, à 350 milles de distance mutuelle. A peine quelques tentatives éphémères d'établissements y ont-elles été faites par ses premiers possesseurs comme par ses maîtres actuels. On conçoit que dans ces conditions, habitées d'ailleurs qu'elles sont par des populations d'origine tout à fait diverse, elles nous donnent à considérer, non plus deux fractions analogues d'un même tout, mais bien deux individualités distinctes à étudier chacune séparément : c'est ce que nous allons faire.

FERNAN-DO-PÔ.

Nom, situation, aspect.

Si les noms propres d'hommes conservaient toujours leur orthographe nationale, cette île devrait nous offrir encore intact celui du portugais *Fernão do Poo*, qui la découvrit ; le nom de ce navigateur, traduit intégralement en espagnol, deviendrait Fernando del Polvo ; mais l'usage ne s'est arrêté ni à la forme portugaise complète, ni à cette transformation espagnole, et gardant le nom original, il l'a modifié suivant les habitudes de l'orthographe castillane en Fernan-do-Pô, ou même Fernando-do-Pô, que les étrangers écrivent moins exacte-

ment Fernando-Pô; l'orthographe française nous dicterait *Fernand d'O-Pô.*

Cette île est la plus voisine du continent, dont elle n'est éloignée que de 20 milles. Elle s'étend entre 3° 10′ et 3° 44′ de latitude nord, 6° 2′ et 6° 34′ de longitude à l'est du méridien de Paris. Sa plus grande longueur, du nord-nord-est au sud-sud-ouest, est de 38 milles; sa largeur, de 13 à 22 milles. Elle pourrait cependant être renfermée dans un parallélogramme de 560 milles carrés ou 193 000 hectares.

Pour le navigateur qui vient de l'ouest le long des côtes monotones de la Guinée, c'est un magnifique spectacle que celui des montagnes, hautes de 4 000 mètres, qui dans leur solitaire grandeur dominent majestueusement à l'horizon. Fernan-do-Pô se détache de ce massif à environ 20 milles au sud-ouest, et se montre sous la forme de deux pics réunis par un isthme : celui du nord, plus haut que l'autre, s'élève graduellement de la mer jusqu'à une altitude de 3 240 mètres, à peine coupé, sur le flanc oriental, de quelques vallées peu profondes, tandis que le versant opposé n'offre que des pentes abruptes. La partie méridionale de l'île est des plus pittoresques; plusieurs cimes culminent çà et là, depuis 300 jusqu'à 900 mètres, au milieu d'un sol très-accidenté, sillonné de nombreux torrents, qui bondissent quelquefois en cascades écumantes.

Par un temps clair, l'île se voit à une distance de plus de 100 milles; en approchant, le rivage laisse voir une roche sombre, couverte de bois hauts et touffus au bas et sur les flancs de la montagne jusqu'aux trois quarts de sa hauteur, puis clair-semés, rabougris, chétifs, entremêlés de buissons et d'une herbe brune et sèche. On aperçoit par places de vastes terrains cultivés, dont la fraîche végétation marie agréablement ses nuances à la teinte plus foncée des bois. L'ensemble de l'île est d'une beauté admirable, et justifie pleinement le nom d'*Ilha Formosa* ou Belle Ile, que lui avait donné le découvreur. Plus près de terre, tout cela disparaît derrière un rideau de collines qui borde la côte.

Nature du sol, climat, productions végétales, animaux de Fernan-do-Pô.

Le sol, sur tous les points où l'on a pu l'examiner, est formé d'une terre rouge argileuse, en couches de 9 à 10 pieds d'épaisseur, reposant sur un grès dans lequel on observe des fragments de lave; ce grès, à la Pointe William, s'incline vers l'est sous un angle de 10 à 12 degrés. Les parties les plus hautes du pic sont probablement de granit. Du reste, la terre de la région basse, partout riche et fertile, semble devoir produire tout ce qu'on lui demandera.

Le voisinage du continent africain soumet Fernan-do-Pô au souffle embrasé du *harmattan*, chargé des émanations brûlantes, sèches et poudreuses des sables du désert; intolérable si la brise n'en venait modérer l'ardeur; salubre cependant après la saison des pluies, en ce qu'il purge l'atmosphère des vapeurs miasmatiques qu'engendre l'humidité: on a observé qu'à son retour les malades commencent à entrer en convalescence. Il produit un singulier effet sur la peau des naturels; l'épiderme s'écaille, et tout le corps semble couvert d'une poussière blanche. La brise la plus agréable est celle du nord-ouest, qui souffle vers le milieu du jour.

Les forêts de Fernan-do-Pô présentent une grande variété d'arbres, parmi lesquels on remarque, après le palmier, le chêne d'Afrique, le sapin, l'ébénier, l'arbre de vie, une sorte de campêche jaune, diverses espèces d'acajou, et d'autres bois très-durs. Il y a quelque raison de croire que le muscadier et le girofier croissent à Fernan-do-Pô, ce qui du reste n'aurait rien d'extraordinaire, puisque ces deux arbres ont été plantés à Saint-Thomas et à l'île du Prince. On y trouve du poivre noir. Les ignames sont remarquablement belles, abondantes et

d'une saveur très-délicate. L'île produit aussi des patates, divers fruits sauvages qui nous sont inconnus, et plusieurs plantes potagères, entre autres le gouet comestible, dont les feuilles tendres remplacent parfaitement les épinards.

L'île abonde en singes, dont quelques-uns sont d'une grandeur remarquable, et pèsent jusqu'à 25 kilogrammes. Ils appartiennent à plusieurs variétés différentes : l'une d'elles a les poils longs, touffus et d'un noir de jais ; une autre les a courts et d'un gris d'argent ; dans une troisième ils sont d'une longueur moyenne, d'un brun doré. L'île renferme aussi beaucoup de chèvres sauvages et de moutons. A en croire les naturels, il y a de grands troupeaux de bœufs sauvages dans les montagnes de l'intérieur ; mais les Européens ne les ont jamais aperçus. Le seul animal domestique est une espèce particulière de chien de très-petite taille, fauve et blanc. Il y a une quantité infinie de perroquets, dont les naturels estiment la chair à l'égal de celle des volailles qu'ils élèvent. Les côtes sont fréquentées par deux espèces de tortues, la verte que l'on mange, et la brune qui n'est recherchée que pour son écaille.

Caractères physique et moral de la population indigène de Fernan-do-Pô.

Au dire d'Owen, aucune des races africaines qu'il a vues ne lui a offert un aspect aussi caractéristique que les indigènes de Fernan-do-Pô, appelés par les étrangers *Boubîs*, et qui se nomment eux-mêmes au singulier *Boubi*, et collectivement comme tribu *Adeyah*. La manière d'accommoder les ignames, et le nom du village de Boubi à l'embouchure de la rivière de Bénin, sont tout ce que l'on a signalé de commun entre eux et les peuples des côtes voisines. Leur langue, douce à l'oreille, mais fort pauvre, n'offre aucun rapport avec celles dont nous possédons des vocabulaires. Ils sont de taille moyenne, bien faits, robustes et quelquefois d'une force herculéenne ; les traits de leur visage présentent une diversité que l'on remarque rarement dans les populations africaines, les uns étant presque beaux, tandis que d'autres sont d'une laideur repoussante.

Ils ont en général le front arrondi et assez élevé, l'angle facial ouvert, l'œil noir et bien fendu, les dents bien rangées, fortes et blanches, un air de douceur et d'intelligence réfléchie. Leurs cheveux sont longs, noirs et rudes ; leur peau, d'un ton jaunâtre, qui les rapproche des races cuivrées. Ils se tatouent au moyen du *couso*, qui produit une forte excroissance des chairs incisées. Ce tatouage consiste en segments de cercles concentriques dessinés sur la poitrine et jusque sur le ventre ; on voit souvent les enfants ayant, du haut en bas, la figure déchiquetée par ces scarifications. Cette étrange parure, hideuse pour des yeux européens, est prisée d'autant plus que les incisions ont produit un bourrelet plus saillant.

La douceur de leur caractère se montre dans la manière bienveillante dont ils accueillent les étrangers. « Dans une de mes excursions vers « l'intérieur, dit un voyageur, je ren« contrai par hasard un des chefs in« digènes ; il me demanda si je n'a« vais pas peur en allant ainsi seul « au milieu d'eux. Pas le moins du « monde, lui répondis-je, ajoutant « qu'en quelque lieu que ce fût je me « confierais à un Boubi, et que je les « aimais. Alors il me prit la main et « la serra cordialement, puis me con« duisit à sa demeure ; il me fit occu« per la place d'honneur à son foyer, « me donna des œufs, du vin de palme « et une pipe de tabac. C'était tout « ce qu'il avait à m'offrir. »

Manière de se vêtir des naturels de Fernan-do-Pô.

Les Adeyah s'oignent le corps d'huile de palme, dans laquelle le plus ordinairement ils délayent une argile très-fine et très-douce, d'une teinte ocreuse, quelquefois grise. Il est presque impossible de deviner la couleur de leur peau sous cette couche de peinture,

dont l'odeur rend leur approche presque insupportable pour des Européens. Leurs cheveux en sont aussi couverts, et avec une telle profusion, que le tout forme sur la tête une sorte de calotte impénétrable, et les longues tresses qui tombent sur leurs épaules y laissent égoutter l'huile dont elles sont imprégnées. Quoique cette coiffure soit un abri suffisant contre toutes les intempéries de l'air, ils y ajoutent encore un bonnet d'herbe sèche grossièrement tressée, bordé de plumes de coq ou d'autres oiseaux artistement espacées, orné en outre de crânes de singes, de dents de chien ou de petits os disposés en croix, et quelquefois sur le devant, de cornes de bélier ou de daim, encore fixées à une partie de l'os frontal de l'animal, ce qui, les maintenant élevées, ferait croire au premier aspect qu'elles appartiennent réellement à l'individu qui les porte.

Les principaux personnages complètent leur coiffure par une longue plume. Pour fixer sur la tête le bonnet avec tout cet attirail de plumes, de cornes, de coquillages et d'os, on se sert d'un morceau de bois, qui entre d'un côté et ressort de l'autre, en traversant la chevelure; quelquefois cette élégante épingle est l'os de la patte ou de la cuisse de quelque petit animal qu'on a eu soin d'affiler en pointe afin qu'il pénètre facilement.

Les femmes vont nu-tête, et au bout de leurs cheveux, retroussés en arrière comme ceux des hommes, elles portent une grosse boule d'argile rouge, qui sert sans doute à les maintenir.

Tous les Adeyah vont nus, ayant seulement autour des reins une ceinture de cuir ou de joncs tressés, reposant sur les hanches, et d'où pendent par-devant une infinité de petites lanières, ou bien des filières de noyaux de fruits ou de vertèbres de serpents, ou même simplement une touffe d'herbes; les chefs seuls prolongent aussi par-derrière cet unique vêtement. Ils ornent généralement leur bras droit d'un bracelet étroit formé de fragments de coquilles arrondis en grains, quelquefois de morceaux de fer poli, enchâssés dans une tresse de paille; ils mettent aux poignets de petits bracelets de la même espèce. Au bras gauche, une bande de cuir maintient, près de l'épaule, un mauvais couteau à deux tranchants émoussés et sans pointe, grossièrement emmanché dans un court morceau de bois. A leur cou ils suspendent, soit comme ornements, soit comme amulettes, des verroteries, des osselets, des poils, des dents, des griffes d'animaux, des semences d'arbres, des morceaux de noix de coco, et autres bagatelles analogues.

Habitations, nourriture, relations de famille des naturels de Fernando-Pô.

Leurs huttes sont ordinairement disposées en petits groupes au milieu des arbres, autour d'un terrain défriché, où l'on cultive l'igname. Elles se composent de grossiers treillages maintenus par quelques pieux fichés en terre, et supportant un toit de feuilles de palmier. Elles ont 10 ou 12 pieds de longueur, la moitié en largeur, et tout au plus 4 ou 5 pieds de haut. L'ameublement consiste en une sorte de planches légèrement concaves, élevées de quelques pouces au-dessus du sol pour servir de lits : souvent néanmoins ils couchent simplement sur la terre nue avec une bûche pour oreiller. A l'entrée de chaque hameau se trouve une maison d'assemblée, où les hommes se réunissent pour passer le temps à conter des histoires, en faisant des filets de chasse ou de pêche, pendant que les femmes sont occupées aux travaux des champs ou à la préparation des aliments.

Leur nourriture la plus commune est le *foufou*, ou pâte d'ignames cuites et pilées; le coco leur fournit sa pulpe et son huile, le cacaoyer ses feuilles (délétères quand elles sont crues, mais excellentes quand elles ont été bouillies comme celles de nos choux); le poivre sert de condiment à tous leur mets. Quant à la portion plus solide de leurs repas, la chasse fournit aux habitants de l'intérieur des sin-

ges, des daims, des cabris, des écureuils, des porcs-épics, des rats de buisson, des serpents, et diverses espèces d'oiseaux; la pêche procure aux peuplades littorales des poissons aussi abondants que délicats. Tous ont pour boisson le vin de palme, soit doux, soit fermenté.

La polygamie est générale parmi les Adeyah, et quelques-uns ont jusqu'à huit femmes. Quand une jeune fille devient nubile, son prétendu s'adresse à la mère à qui il offre quelques présents; s'il est agréé, les deux familles se réunissent pour la célébration du mariage. Le fiancé porte à la fiancée ses présents de noce, pendant que les jeunes filles du village assemblées autour d'elle la félicitent en chantant et en dansant, et lui offrant aussi leurs cadeaux. Cette cérémonie est suivie d'un festin où l'on mange une chèvre rôtie, arrosée d'huile de palme, et d'autres mets de luxe; après quoi le mari, entouré de tous les invités, emmène sa femme dans sa propre demeure. Par une singularité assez curieuse, le premier enfant est toujours considéré comme inférieur à ceux qui naissent après lui, sous le rapport des facultés intellectuelles et de la force physique. L'adultère est puni avec une grande rigueur. Si la femme est convaincue d'infidélité, on lui coupe les deux mains, puis elle est conduite dans la forêt, où la mort met bientôt fin à ses souffrances.

Croyances religieuses et organisation sociale des naturels de Fernan-do-Pô.

Le Boubi croit à un être tout-puissant qui l'a créé, mais il a de plus une confiance illimitée dans ses fétiches, objets d'une nature quelconque qu'il porte sur lui, qu'il place au-dessus de toutes les portes, sur les routes et sur les arbres. Rien ne peut faire qu'un Boubi se dessaisisse de son fétiche; il aimerait mieux mourir que de rentrer sans lui dans sa hutte. Cependant les fétiches ne sont pour lui que des médiateurs auxquels il offre des sacrifices pour les disposer à lui inspirer de bonnes pensées, et à lui apprendre à vivre conformément à la volonté du Dieu suprême. L'homme fétiche, c'est-à-dire, le prêtre ou le sorcier, est considéré comme un intermédiaire entre Dieu et les hommes, et, en conséquence, il exerce une grande autorité sur ces derniers.

On croit en même temps à un méchant esprit, source de tout mal, dont la demeure est au fond des eaux, et l'on s'efforce de détourner son action malfaisante, d'apaiser sa colère par des cérémonies expiatoires, consistant en chants et danses sacrées.

Les Adeyah paraissent divisés en petites tribus, soumises à des chefs dont l'autorité est plus ou moins grande, plus ou moins respectée. Ces chefs sont facilement reconnaissables à la profusion et à la variété des ornements qu'ils portent, ainsi qu'à un collier de coquilles, se croisant sur la poitrine, après avoir passé sur les épaules, et qui leur donne quelque chose de martial.

Le Boubi ne marche jamais qu'armé soit d'une pique, longue d'environ huit pieds, d'un bois dur, aiguisée à l'une de ses extrémités, soit de longues javelines à pointe barbelée, dont ils se servent avec tant d'adresse et de vigueur, que, à la distance de trente pas, ils manquent rarement un but de la grandeur d'une pièce de cinq francs, et qu'ils traversent avec la même facilité la poitrine de leurs ennemis.

Ils se servent, pour monnaie, de fragments de coquille arrondis, qu'ils assemblent par filières de 75, et qu'ils portent toujours sur eux, autour de leur corps, de leurs jambes ou de leurs bras.

L'usage d'une monnaie, aussi bien que celui des pirogues, aussi bien que l'institution de la circoncision, semblent révéler des influences étrangères, plutôt que le développement spontané d'une civilisation primitive. L'habitude de fumer, devenue générale chez les Adeyah, est certainement une importation européenne.

ANNOBON.

Nom, situation, étendue.

Sous la forme portugaise qui lui appartient étymologiquement, le nom de cette île devrait s'écrire *Anno-bom;* il se traduirait en pur castillan *Año-bueno;* mais les Espagnols se sont bornés à conserver l'ancienne dénomination, avec une légère modification conforme à l'analogie orthographique de leur langue. Rien ne saurait, en aucun cas, autoriser le barbarisme d'*Annabona*, forgé par les Anglais, grands coutumiers du fait, comme chacun sait.

Annobon est l'île la plus méridionale du golfe de Guinée, et la plus éloignée du continent. Elle gît par 1° 30′ de latitude sud et 3° 10′ de longitude orientale du méridien de Paris, à 110 milles au sud-ouest de Saint-Thomas. Sa plus grande longueur est de 4 milles du nord-nord-ouest au sud-sud-est, sur une largeur qui ne dépasse pas un mille et demi, offrant ainsi une superficie moindre de 6 milles carrés ou 2 000 hectares.

Au sud sont trois roches, auxquelles on a eu la bonne pensée d'attacher le nom des trois navigateurs portugais auxquels on doit la découverte de l'archipel de Guinée : Pero de Escobar, João de Santarem, et Fernão do Pô. Un autre îlot, plus voisin de la pointe sud, a reçu le nom d'Adam. Un autre encore, à moins d'un mille au nord-est, est appelé îlot aux Tortues.

Orographie; climat.

La surface d'Annobon est entièrement montagneuse, ou plutôt cette île n'est, à vrai dire, qu'une seule montagne qui surgit brusquement du fond de la mer, offrant une triple cime, dont la plus haute, qui est au nord, s'élève jusqu'à mille mètres au-dessus des eaux. Les formes en sont arrondies comme celles de Fernan-do-Pô, plutôt qu'aiguës comme celles de Saint-Thomas et du Prince.

Quelques officiers anglais attachés à l'expédition hydrographique d'Owen ayant tenté de gravir le pic septentrional, trouvèrent l'entreprise d'une extrême difficulté, et même dangereuse, le roc étant partout formé d'une lave cellulaire compacte, fendillée comme le serait une masse de schiste, et dans un état de décomposition causé probablement par l'action du soleil après de fortes pluies, ce qui le rendait si peu sûr, qu'il fallait examiner chaque fragment de rocher avant d'y poser le pied. Le sommet du pic offre une plate-forme étroite, d'une dizaine de mètres de longueur, sur laquelle le vent souffle avec une telle violence, qu'il menaça d'expulser nos voyageurs de la place qu'ils avaient eu tant de peine à atteindre. Deux croix de bois, qui y avaient jadis été plantées, étaient maintenant vermoulues; l'une renversée, l'autre bien près de l'être. La descente fut très-périlleuse, et, sur un point, un fragment de rocher qui se détacha de la montagne risqua d'écraser toute la petite troupe. Au pied et au nord-ouest de la dernière cime, dans une sorte de cratère occupant le plan supérieur du vaste cône tronqué que forme la montagne, se trouve un petit lac d'environ trois quarts de mille de circuit; d'après son aspect et le rapport des guides, on l'aurait cru d'une énorme profondeur, tandis que la sonde démontra qu'il n'avait pas plus de trois mètres dans l'endroit où il y avait le plus d'eau, sur un fond d'argile dure et bleuâtre; les eaux en sont très-douces; quelques personnes leur trouvaient une teinte rougeâtre, mais ce n'était là qu'une appréciation contestable, et le fait demeure problématique.

Les vents réguliers qui soufflent à Annobon sont ceux du sud-est, dont la constance est seulement troublée par les tournades qui se font sentir de mars à septembre. La saison pluvieuse est en avril et mai, puis d'octobre à novembre. L'opinion favorable que l'on a communément de la salubrité du climat d'Annobon ne doit être reçue, dit le capitaine Boteler, qu'avec réserve, sa propre expérience ne la lui ayant pas démontrée; cepen-

dant il remarque, plus loin, que ce climat est décidément le plus sec et le plus sain des quatre îles.

Population et ressources de l'île d'Annobon.

La population d'Annobon est d'environ 3 000 individus. Ce sont des nègres descendant des esclaves amenés dans l'île, au seizième siècle, par le petit nombre de colons portugais qui vinrent s'y établir, et qui ont disparu. Le plus remarquable souvenir qu'ils aient conservé de l'ancien séjour des Européens, est un attachement singulier pour la religion catholique, qui, du reste, n'est guère pour eux qu'un culte matériel accompagné de cérémonies dont ils ne comprennent plus le sens. Leur rigorisme religieux est tel, que, malgré leur caractère bon et pacifique, on les a vus quelquefois jeter à la mer ceux des leurs qui avaient été convaincus de fétichisme; quelques-unes de ces malheureuses victimes, portées par les courants, sont allées aborder à l'île de Saint-Thomas.

Les mœurs et coutumes des habitants d'Annobon n'ont rien de particulier, et leur manière de vivre diffère peu de celle des esclaves des colonies européennes. Dans leurs rapports avec les étrangers, ils sont peu scrupuleux, autant néanmoins qu'on peut s'y attendre de la part de gens qui n'ont rien, et dont la convoitise est excitée par la vue d'objets qui peuvent leur être nécessaires. Leurs habitations sont petites et grossièrement construites en planches brutes, en terre, en herbe, et en rejetons de palmiers. On compte dans l'île jusqu'à neuf églises ou chapelles dans le même genre, et la résidence du *governador* ne vaut pas mieux que les autres.

Le chef-lieu de l'île, bâti jadis par les Portugais sous la pompeuse dénomination de *Cidade de Santo-Antonio da Praia*, n'est qu'un grand village de quatre à cinq cents habitants, situé à la pointe nord de l'île, avec une rade assez bonne. Le plateau du mouillage est fort peu étendu; à sa limite la sonde ne trouve plus de fond, tandis qu'en deçà il n'y a que 50 mètres d'eau au maximum; à un demi-mille de la plage, on n'a plus que 15 mètres. On y est à l'abri de tous les vents dominants, excepté les cas de tournades; mais alors même, l'escarpement du fond ne permet pas aux ancres de chasser.

Le principal objet que se proposent les navires en touchant à Annobon, est de s'y procurer des rafraîchissements, dont l'abondance n'est pas d'ailleurs aussi grande qu'on se le figure ordinairement. Les moutons y sont petits, mais d'un goût excellent; la volaille, surtout la pintade, y est rare; les chèvres et les lapins abondent, au contraire, ainsi que le poisson. Les ignames, les patates douces, le manioc, les cocos, les bananes, les goyaves, les tamarins, les limons et les oranges de Séville foisonnent, mais les ananas ne sont pas communs. On peut faire autant d'eau que l'on en désire, bien que ce soit avec difficulté, à cause du ressac. Les transactions s'opèrent d'ailleurs plus aisément par des échanges qu'au moyen d'argent, en offrant, par exemple, des mouchoirs communs bariolés de couleurs voyantes, de vieux habillements, des fusils, des hameçons, de la coutellerie, des verroteries, du rhum, du tabac; une petite quantité de ces deux derniers objets est regardée comme un présent de très-haute valeur.

Le bois le plus commun dans l'île est celui du cotonnier; il ne vaut rien pour brûler, à cause de sa nature spongieuse. On peut s'en procurer d'autre, plus petit et meilleur, mais en quantité peu considérable.

Relation d'une visite à Annobon à la fin du dernier siècle.

Nous emprunterons quelques détails complémentaires sur Annobon, à la relation d'un voyageur anonyme du siècle dernier, qui a fait sur la rade de cette île un séjour d'un mois.

« Après avoir sondé sur un fond de douze brasses, nous mîmes en panne; nous espérions que les naturels vien-

draient nous indiquer un mouillage sûr : notre espoir ne fut pas trompé. Nous vîmes un canot qui venait droit à nous. Ce n'était qu'un arbre creusé, contenant une douzaine de nègres, tous nus, à l'exception d'un, habillé tant bien que mal à l'européenne, et qui semblait exercer sur les autres une sorte d'autorité.

« Il monta à bord avec confiance, accompagné d'une espèce d'interprète, qui, au moyen d'un peu d'anglais, nous apprit que l'étrange figure que nous voyions était celle de monsieur le *gubernador* de l'île; que cette île se nommait *Annobon;* que ses habitants étaient tous bons chrétiens, et, de plus, bons catholiques; qu'ils avaient eu autrefois un missionnaire, mort depuis quelques années; que l'on ne leur en avait point envoyé d'autre, mais qu'ils n'en avaient pas moins une église, dans laquelle monsieur le gouverneur, ainsi que toute la nation, nous priaient de permettre à notre aumônier de venir dire la messe et bénir quelques mariages. Or, comme les navires marchands n'ont d'autre aumônier que leur chirurgien, nous lui répondîmes que, le nôtre ne jouissant pas du privilége de joindre l'encensoir à la lancette, ni par conséquent du pouvoir de lier et de délier les âmes, nous nous bornerions à aller prier avec eux.

« Comme tout historien doit le portrait de son héros, je vais donner un abrégé de celui du *gouverneur*. C'est un homme grand, maigre, sec, et borgne. Sa tête est enveloppée d'un chiffon recouvert d'un chapeau rond que borde un galon de laine. Habit de bouracan brun, veste de velours noir d'Utrecht, culotte de peluche verte, et souliers *tout ronds*. Il porte, à ce qu'il m'a paru, comme marque distinctive de sa dignité, outre un mouchoir bleu fort usé, et pendu à la boutonnière, un gros bâton surmonté d'une pomme de cuivre dont il paraît faire grand cas..... Pendant que j'essayais de causer avec lui, en mêlant du français et de l'allemand avec un peu d'anglais et d'italien, croyant faire de tout cela une langue passable pour un Africain, Son Excellence, sensible aux efforts que je faisais pour me rendre intelligible, occupait sa main gauche à me débarrasser de mon mouchoir, et travailla avec tant de succès, qu'il le fit passer dans la sienne, sans qu'il parût que la double attention qu'exigeaient sa manœuvre et mon discours, lui causât le moindre embarras.

« Quand je me rendis dans l'île le lendemain et que je mis pied à terre, le premier mouvement des insulaires fut de fuir vers leurs cabanes, lesquelles, assez régulièrement alignées, formaient deux rues parallèles au rivage. J'avais avec moi le nègre qui parlait un peu anglais. Je le chargeai de rassurer ses compatriotes, et il leur eut à peine dit deux mots, que nous nous vîmes entourés de toute la populace, qui nous suivit à l'église avec de grandes et bruyantes démonstrations de joie.

« Quoique cette église ne fût qu'une longue baraque de terre, recouverte de feuilles de palmier, l'intérieur était assez propre, et mieux orné que ne le sont d'ordinaire nos églises de village. Tout près de là était la cabane qu'occupait jadis le missionnaire. Je ne pus, malgré beaucoup de questions, savoir de quel ordre il était. Mais, à en juger par les mœurs de ses néophytes, il paraît que le bon père travailla avec peu de succès à la vigne du Seigneur.

« Je visitai plusieurs cabanes, qui, toutes, étaient plutôt des repaires que des habitations humaines : vieillards, hommes, femmes, enfants, tous y grouillaient, et, en *rois de la nature*, assis dans la fange, me regardaient avec des yeux étonnés et stupides.

« Dès mon retour à bord, il s'établit, entre nous et les insulaires, un commerce d'autant plus singulier, que l'argent n'ayant aucune valeur à leurs yeux, si on leur eût offert un sac de douze cents francs, ils eussent certainement préféré le sac à la matière; il nous fallut donc en revenir aux règles primitives du négoce, et tous nos marchés se firent par des échanges. Chacun de nous se fit donc marchand : on donnait des bas, de vieux mouchoirs, du fil, des aiguilles, etc., pour

des poules, des cochons, des canards, des ananas, des oranges, du maïs, etc.; nos moindres guenilles trouvaient des acquéreurs, de sorte que le plus mince fripier eût pu charger un vaisseau du produit de son magasin. Si l'on eût laissé faire nos soldats, ils se seraient mis tout nus pour se procurer des vivres frais. Nous avions plusieurs barriques de bœuf, de lard, de morue, qui s'étaient gâtées; les nègres recevaient, dévoraient tout cela avec avidité. L'infection des viandes les plus corrompues était pour eux ce qu'est pour un gourmet de l'Europe le plus délicat fumet... Allez, après cela, disputer des goûts et faire des dissertations sur le *bon* ou le *mauvais* positifs. Jamais les dieux de l'Olympe ne burent le nectar céleste avec autant de volupté, que ces malheureux en éprouvaient à boire de la mauvaise eau-de-vie trempée aux trois quarts de notre eau noire et puante.

« Comme nous avions un pressant besoin d'eau, les nègres, toujours dans l'appât de quelque chose à recevoir ou à prendre, se chargèrent de nous enseigner une aiguade, et nous offrirent leur secours. En conséquence, on expédia la chaloupe avec les futailles vides; je me donnai le plaisir de la suivre dans un canot que deux nègres conduisaient, et qui, vu son peu de largeur, était une voiture aussi vacillante qu'incommode. En longeant la côte, nous arrivâmes, au bout d'une demi-heure, dans une espèce de crique formée par l'embouchure d'un torrent qui coule à travers une étroite vallée. Quoique les récifs qui bordent la côte en rendissent l'accès difficile, j'y touchai sans peine avec mon canot, tandis que la chaloupe fut obligée de mouiller à deux encablures de la terre : cet inconvénient devenait un obstacle pour nous autres Européens savants; nous eûmes donc recours à nos amis, dont plusieurs avaient suivi la chaloupe; et leur instinct, plus puissant que notre art, vint heureusement à notre secours, bien que notre maître-canonnier, vieux bonhomme très-vain, ne voulût absolument pas que nous eussions la honte de recourir à *ces coquins de nègres*... Dès que la chaloupe eut mouillé, les Africains jetèrent les futailles à la mer; ils les suivirent, et, les poussant devant eux, tantôt avec la tête, tantôt avec une main, ils les firent passer à travers un labyrinthe de rochers contre lesquels nous les eussions d'autant plus sûrement fracassées, que la mer y brisait violemment. Lorsque les pièces furent pleines, ils les reconduisirent par le même procédé à la chaloupe; de sorte que ce qui, sans pouvoir répondre du succès, nous eût peut-être coûté trois jours de travail, fut exécuté par *ces coquins de nègres* en moins de deux heures. »

Entre autres observations sur le sol et les productions, notre voyageur a fait cette remarque singulière, que, dans les parties occupées par les orangers et les citronniers, en creusant la terre, il lui a constamment trouvé une couleur jaune, et le goût ainsi que le parfum d'une compote d'oranges.

« Je n'ai d'ailleurs eu connaissance à Annobon, ajoute-t-il, d'aucun insecte ni reptile venimeux. Je n'ai vu de quadrupèdes que des porcs, des moutons, et je n'ai pu tirer autre chose des habitants, sinon que, dans l'intérieur de l'île, on trouvait des *quaquas*, qui, d'après mes conjectures, ne peuvent être qu'une espèce de daims. »

II. HISTOIRE.

Découverte et colonisation des quatre îles; developpement de leur prospérité.

A sa mort, l'infant dom Henri laissait à l'infant dom Fernando, son neveu et son fils adoptif, la possession de ses terres et seigneuries; et à son autre neveu le roi Alfonse V, la poursuite de ses vastes projets de découverte et de navigation jusqu'aux Indes orientales : entreprise en effet bien digne d'un monarque. Mais Alfonse V, plutôt guerrier que savant, occupé de ses conquêtes en Mauritanie, et de ses guerres avec la Castille, empêché

par les dissensions intestines et les intrigues de cour, ne put songer à pourvoir directement lui-même à la réalisation des vœux de son oncle; et il prit le parti d'affermer pour cinq ans, à un citoyen honorable de Lisbonne, Fernam Gomes, par contrat du mois de novembre 1469, le privilége du commerce d'Afrique, à raison de 200 000 reis par an, à la condition que, dans chacune des cinq années, il serait obligé de découvrir au moins cent lieues de côtes, de manière qu'au terme de son contrat il y eût cinq cents lieues de découvertes au delà de Serra-Lioa, où s'étaient arrêtés Pedro de Cintra et Soeiro da Costa, les deux derniers découvreurs avant la signature du contrat.

Fernam Gomes, encouragé par l'espoir d'un gain considérable, soutenu par le prince dom João, qui prenait déjà un intérêt tout particulier à ces entreprises, déploya une activité couronnée d'un si heureux succès, que, sous le règne d'Alfonse, il avait déjà découvert non-seulement le pays de la Mine, mais encore toute la côte jusqu'au cap de Sainte-Catherine, près de deux degrés au delà de l'équateur. Mais les écrivains contemporains, Gomes-Eannes de Zurara et Ruy de Pina, attentifs (c'est M. Lopes de Lima qui en fait l'observation) à flatter les inclinations du monarque en écrivant ses faits d'armes, tinrent à peine compte de ces *découvertes mercantiles;* et telle est la cause du doute qui enveloppe encore aujourd'hui la date exacte de la découverte des îles de *San-Thomé*, *Principe*, *Fernam-do-Pó* et *Anno-bom*. Cependant il est généralement reçu, et avec assez de probabilité, que Jean de Santarem et Pero de Escobar, tous deux gentilshommes de la maison du roi, qui en 1470 furent à la découverte de la côte jusqu'au cap des Palmes, au compte de Fernam Gomes, ayant pour pilotes Martin Fernandes, de Lisbonne, et Alvaro Esteves de Lagos, après avoir lutté contre les calmes, les brises du sud, et les courants du nord, très-communs dans le golfe de Guinée, coururent tout le royaume de Benin; et le 21 décembre, jour de l'apôtre saint Thomas, avisèrent une île haute, grande et boisée, à laquelle ils donnèrent le nom du saint apôtre; que, bientôt après, le 1er janvier 1471, ils en aperçurent une autre plus petite, qu'ils appelèrent *do Anno-bom*, parce que cela leur parut de bon augure pour l'année qui commençait. Et elle fut bonne en vérité, car dans le même mois ils découvrirent le premier marché d'or, à l'aldée de Sama près de la rivière de Saint-Jean, sur la côte de la Mine au delà du cap des Trois-Pointes, où les courants et les brises du sud les entraînèrent quand ils venaient de reconnaître la terre ferme au cap de Lopo Gonçalves.

Ce fut dans ce même voyage qu'ils découvrirent l'île du Prince; on ignore au juste quel jour, mais il est probable que ce fut le 17 de janvier, jour de saint Antoine, attendu qu'ils lui donnèrent le nom d'île de Saint-Antoine, qu'elle a changé depuis pour celui d'île du Prince, lorsque l'impôt produit par ses sucreries devint l'apanage du fils aîné du roi. Quant à l'*Ilha Formosa* (Belle-Ile), découverte par Fernam-do-Pô, et qui reçut plus tard le nom de ce gentilhomme, il est à croire, vu sa position dans le fond du golfe, qu'elle ne fut découverte que vers 1486, époque de la reconnaissance du pays de Benin par Jean-Alfonse d'Aveiro.

Le roi Jean II, successeur d'Alfonse V, donna une impulsion plus directe aux tentatives de découvertes et de colonisation des Portugais : la fondation du fort Saint-George de la Mine, la découverte du Congo, le passage fortuit du cap de Bonne-Espérance par Barthélemy Diaz, l'exploration de la rivière de Benin, signalèrent glorieusement son règne. Un gentilhomme de sa maison, Jean de Paiva, offrit d'aller, avec ses parents et ses amis, coloniser l'île de Saint-Thomas; sa proposition fut acceptée; et la capitainie de l'île lui fut conférée par lettres du 24 septembre 1485, avec de grands priviléges et exemptions pour ceux qui l'accompagneraient. Saint-

Thomas fut occupé en conséquence, et ses habitants reçurent, dès le 16 décembre de la même année, leur première charte d'institution municipale, avec le droit de commercer dans les cinq fleuves situés à l'est de la Mine; Paiva lui-même obtint, le 11 janvier suivant, concession héréditaire d'une moitié de l'île, à son choix; enfin, des lettres du 14 mars 1486 confirmèrent cette concession en faveur de sa fille Mecia et de l'époux qu'elle choisirait; il est probable que cet époux porta le nom d'Alves, et que de là est venu celui d'*Angra de Mecia Alves*, donné à la petite anse qui est à deux milles au sud-ouest de l'îlot de Santa-Anna.

Jean de Paiva ne put résister longtemps à l'insalubrité du climat; et le 3 février 1490 la capitainie de Saint-Thomas fut donnée par le roi Jean II à un autre de ses gentilshommes, Jean Pereira, en récompense des services qu'il avait rendus sur les lieux. Celui-ci mourut au bout de trois ans, et des lettres du 29 juillet 1493 lui donnèrent pour successeur le chevalier Alvaro de Caminha, avec attribution d'une pension annuelle de 100 000 reis (environ 600 francs); le 20 novembre suivant, fut conféré au nouveau capitaine le titre d'*alcaïde mór*, ou commandant de la forteresse à construire dans l'île; et des lettres du 8 décembre l'investirent de toute la juridiction civile et criminelle, jusqu'à mort d'homme et mutilation de membres exclusivement. On prenait en même temps des mesures efficaces pour donner l'essor à l'établissement naissant : on livra à Alvaro de Caminha les enfants juifs que l'on avait séparés de leurs familles pour les baptiser, et beaucoup de condamnés qui allaient subir leur peine à Saint-Thomas, afin de peupler ainsi l'île de petites gens; il lui était ordonné de donner « à chacun une esclave pour la « posséder et s'en servir dans le but « principal d'augmenter la popula- « tion. » Le privilége du commerce fut étendu « à toute la terre ferme jus- « qu'au Rio-Real, à l'île de Fernan-do- « Pô, et à toute la côte du Manicongo, « du Poivre et des Esclaves », à la réserve cependant des lieux où se trouvait l'or.

La colonie fondée par Jean de Paiva ne consistait jusqu'alors qu'en un petit nombre de baraques de maigre apparence sur la plage d'Anna-Ambó, près de la Ponta-Figo, au nord de l'île. Mais à son arrivée, Alvaro de Caminha, reconnaissant les avantages de la baie qui a reçu plus tard le nom d'*Anna de Chaves*, y transféra la *povoaçam* ou bourgade; il y bâtit immédiatement l'église paroissiale, et poussa activement le défrichement et la culture des terres; on y planta des cannes à sucre apportées de Madère, et le nombre des sucreries devint considérable.

Après six années d'une administration active et féconde, Alvaro de Caminha mourut; et le 11 décembre 1499 le roi Emmanoel concéda la capitainie héréditaire à un autre gentilhomme de sa maison, Fernand de Mello, dont il éleva la juridiction, par lettres du 4 janvier 1500, jusqu'à la peine de mort inclusivement, sous l'obligation de s'adjoindre deux auditeurs pour le jugement des causes; lui accordant d'ailleurs le pouvoir de nommer à tous les emplois de justice et de finances. Par de nouvelles lettres du 20 mars suivant, les habitants de Saint-Thomas furent exemptés des droits d'entrée et de sortie sur les marchandises qu'ils importeraient en Portugal, ou qu'ils en exporteraient.

L'île du Prince fut l'objet de dispositions analogues : par lettres du 18 mars 1500, elle fut concédée à titre de fief héréditaire au noble Antoine Carneiro seigneur de Vimieiro, qui fut en même temps nommé alcaïde mór, et investi de tous les droits de juridiction civile et criminelle conférés à Fernand de Mello sur Saint-Thomas; les habitants reçurent, à la même date, une charte municipale en tout semblable à celle qui avait été donnée en 1493 à Saint-Thomas; l'exemption des droits de sortie sur les marchandises exportées de la métropole leur fut accordée le 20 août 1500, et celle

des droits d'entrée sur les marchandises importées, le 24 mars 1505.

L'île d'Annobon eut son tour, et par lettres royales du 16 octobre 1503 elle fut concédée aussi à titre de fief héréditaire à George de Mello, qui se déchargea du soin de la peupler sur Balthazar d'Almeida, habitant de Saint-Thomas; mais elle demeura encore longtemps inhabitée.

Jean de Mello succéda à Fernand dans la possession de Saint-Thomas; ayant commis à Lisbonne des méfaits condamnables, qui le forcèrent à partir furtivement pour la Guinée, et n'ayant pas craint de s'emparer, sur sa route, d'un bâtiment de l'État, il fut mis en jugement, et, par un arrêt du 19 décembre 1522, déporté à vie dans l'île du Prince, et ses biens confisqués, ce qui fit rentrer l'île de Saint-Thomas sous l'autorité directe de la couronne. Le développement de la colonie fut de plus en plus favorisé; le chef-lieu, érigé en siége épiscopal, reçut officiellement le titre de cité par lettres patentes du 22 avril 1535; et les gens de couleur, issus des blancs et de leurs anciennes compagnes nègres, déjà confirmés dans la possession inaliénable de leur liberté, furent déclarés, par décret royal du 29 janvier 1539, aptes à remplir les charges municipales : bien plus, les habitants de la cité de Saint-Thomas obtinrent le privilége exorbitant de ne pouvoir être arrêtés qu'en cas de meurtre.

Grâce à ces mesures bienveillantes, la colonie prospéra d'une manière remarquable : le pilote portugais anonyme, auteur du voyage de Lisbonne à Saint-Thomas dont la relation a été imprimée en 1550 dans la précieuse collection de Ramusio, nous donne à ce sujet de curieux détails. La ville comptait de six à sept cents feux, c'est-à-dire, environ 3 000 habitants; il y avait beaucoup de marchands portugais, espagnols, français, génois; et tous les étrangers étaient généralement bien accueillis; tous avaient femmes et enfants, ceux d'entre eux qui perdaient leurs femmes blanches ne craignant pas d'en prendre de noires dans le pays. L'île produisait plus de 150 000 arrobes (8 800 000 kilogrammes) de sucre, ainsi qu'on le pouvait déduire du montant de la dîme payée au roi, et montant de 12 000 à 14 000 arrobes (70 000 à 80 000 kilogrammes), beaucoup de gens ne la payant point intégralement. Il y avait soixante moulins à sucre mus par des courants d'eau, et beaucoup d'autres où, à défaut d'eau, on employait les bras des nègres ou des manéges de chevaux. L'île du Prince, également peuplée et cultivée, rapportait, sur les sucres qu'elle produisait, un impôt spécialement attribué au prince royal de Portugal, et c'est de cette circonstance qu'elle tirait son nom. La pierreuse Annobon était toujours inhabitée; seulement les colons de Saint-Thomas y allaient continuellement faire la pêche, fort abondante en cet endroit. Il n'était encore fait aucune mention de Fernan-do-Pô.

Enfin un établissement fut entrepris à Annobon sous le règne de dom Sébastien; Balthazar d'Almeida étant mort, Louis d'Almeida, son neveu, acheta de George de Mello, moyennant 400 000 reis (2 400 francs) les droits qui avaient été concédés à celui-ci; et il transporta immédiatement dans son nouveau domaine quelques colons blancs et mulâtres, avec nombre d'esclaves pour défricher et cultiver les terres; il éleva une église sous l'invocation de *Nossa-Senhora da Conceição* (N.-D. de la Conception), et la dota d'un majorat expressément institué à Saint-Thomas sur la terre *das Laranjeiras* (des Orangers), pour entretenir perpétuellement un prêtre chargé de dire la messe, de catéchiser les habitants, de conserver toujours en bon état l'église avec ses ornements, vases sacrés, habits sacerdotaux, nappes d'autel, et autres objets nécessaires au culte divin. La colonie se développa, et deux centres de population se formèrent, l'un au nord-est, qui devint le chef-lieu de l'île, sous le nom de Santo-Antonio da Praia; l'autre au sud, appelé São-Pedro; outre quelques hameaux épars,

et jusqu'à neuf églises ou chapelles. On essaya d'introduire diverses espèces de bétail, qui ne réussirent point, sauf les chèvres et quelques porcs, et des oiseaux domestiques qui multiplièrent considérablement. On planta du manioc et du coton, et l'on établit ultérieurement des métiers pour le tissage des toiles, unique produit industriel du pays.

Quant à Fernan-do-Pô, occupée par une population indigène, nombreuse, farouche et brave, on ne pouvait songer à la transformer en une colonie à cultures; le plus sage était d'y établir un comptoir pour commercer avec les naturels, et c'est à quoi l'on se borna.

Vicissitudes et décadence de la colonie portugaise.

Mais la prospérité de ces îles eut beaucoup à souffrir des actes fréquents de piraterie qu'exerçaient en ces parages des aventuriers français et anglais, peu soucieux de violer la paix et les traités qui unissaient alors le Portugal à leur patrie; l'audace de ces écumeurs de mer ou flibustiers, qu'aucun pouvoir n'eût réussi à maîtriser, allait croissant à mesure que déclinait la puissance maritime des Portugais, qui perdit beaucoup, sous ce rapport, durant le règne de l'infortuné dom Sébastien.

Les corsaires français, après avoir ruiné le commerce de la Mine, attaquèrent Saint-Thomas en 1567 : ils y causèrent des dommages incalculables, pillèrent les églises, détruisirent les usines et les plantations; les habitants, réfugiés dans l'intérieur, se vengèrent d'eux en empoisonnant les sources et les vivres, et en firent ainsi périr un grand nombre; mais il semble qu'à partir de ce jour, le repos ait abandonné cette terre où l'on ne devait plus trouver désormais de sécurité.

Sept années s'étaient à peine écoulées lorsqu'en 1574 les Angolares y jetèrent la désolation : c'étaient des nègres marrons, originaires d'Angola, échappés au naufrage d'un navire négrier qui, trente ans auparavant, avait fait côte sur les roches *das Sete Pedras*, vis-à-vis des plages inhabitées de la baie de São-João; ils s'étaient alors jetés dans les bois, avaient élevé des *kilombos* ou hameaux dans les parties les plus escarpées des montagnes, et s'étaient multipliés avec cette rapidité propre à la race africaine : maîtres du terrain, connaissant à fond tous les défilés, rejoints par beaucoup d'esclaves de leur nation, ils firent des incursions répétées sur les plantations voisines, coupèrent les cannes à sucre, brûlèrent les usines, et poussèrent l'audace jusqu'à attaquer la ville : heureusement, comme ils n'étaient armés que de flèches, ils furent mis en déroute par les troupes régulières, dont les armes à feu les terrifièrent, et les obligèrent à se retirer dans leurs fourrés, d'où ils continuèrent pendant plus d'un siècle une guerre de dévastation. Les propriétaires des sucreries saccagées se sauvèrent au Brésil avec ce qui leur restait de fortune; et bientôt, presque tous ceux que des intérêts pressants avaient retenus à Saint-Thomas, imitèrent leur exemple, découragés et abattus par les calamités qui pesèrent sur cette pauvre colonie pendant la domination espagnole.

En 1585, un incendie réduisit en cendres la plupart des maisons de la ville de Saint-Thomas. En 1595, le nègre Amador entreprit l'émancipation violente de ses frères; profitant des démêlés du gouverneur dom Fernando de Menezes avec un évêque ambitieux et brouillon, frère François de Villanova, qui, pour conserver un pouvoir usurpé, n'avait pas craint d'excommunier le chef envoyé par la métropole, Amador leva l'étendard de la révolte, se mit à la tête des gens de couleur, se proclama roi de l'île, promena partout la ruine et la désolation, et eût peut-être amené une catastrophe analogue à celle qui nous a ravi Saint-Domingue, si ce redoutable insurgé n'eût été pris et exécuté l'année suivante.

Saint-Thomas gémissait encore des calamités qui l'avaient ainsi mutilée et appauvrie, quand elle vit arriver sur

ses côtes, non plus des flibustiers et des corsaires anglais et français, mais de puissantes escadres flamandes, jalouses d'effacer le nom portugais de ces parages; la ville fut pillée en 1600 par l'amiral Van der Dom: tous les navires qui sillonnaient les mers de Guinée ou d'Europe pour le compte des malheureux colons étaient capturés par l'ennemi; les Hollandais prirent successivement possession des comptoirs portugais de Gabon, Fernan-do-Pô, Rio del Rei, Calabar, Rio-Réal, etc., et couronnèrent, en 1637, cette série de conquêtes par celle du fort Saint-George de la Mine.

Comment résister à tant de désastres? Il y eut émigration générale des propriétaires blancs et mulâtres pour le Brésil ou pour la métropole; et Saint-Thomas, à moitié déserte, ne présentait plus que des habitations en ruines et des terres abandonnées, lorsqu'en octobre 1641 elle fut assaillie de nouveau par les Hollandais, qui s'emparèrent de l'île et occupèrent la forteresse de Saint-Sébastien. Mais le Portugal avait alors retrouvé ses rois nationaux, et le secours ne se fit attendre que le temps nécessaire pour l'arrivée, à Lisbonne, de la nouvelle de cet événement, et l'envoi immédiat du capitan-môr Lourenço Pires de Tavora, lequel débarqua dans l'île en 1642, obligea les Hollandais à se retirer dans la forteresse, et les y tint bloqués jusqu'à ce qu'ayant reçu, en novembre 1643, un renfort sous les ordres de Philippe de Moura, il les pressa plus vivement, et les força à capituler au mois de janvier suivant.

Pendant bien longtemps encore la colonie fut en proie à une inquiétude profonde causée par les désordres d'un clergé turbulent, les factions et les rixes de propriétaires puissants, bien souvent aussi par la déplorable et honteuse incapacité de chefs mal choisis. Cet état d'effervescence se calma un instant, et l'île eut comme un reflet de sa prospérité première sous l'habile administration de Bernardino Freire de Andrade, qui gouverna de 1677 à 1680; c'est lui qui fonda sur la Côte des Esclaves le fort de Saint-Jean-Baptiste da Judâ ou de Vida, achevé par son successeur Jacintho de Figueiredo d'Abreu. A la mort de celui-ci en 1683, recommencèrent les dissensions intestines; la municipalité, le chapitre, les évêques, les juges et les gouverneurs se trouvèrent en hostilité permanente; le pays fut livré à des factions qui ne reculaient ni devant les profanations et les vols, ni devant le meurtre; et, comme complément à tant de maux, 1693 vit éclater une nouvelle révolte des Angolares, qui cependant furent battus complétement; le capitaine des forêts Mathieu Pires alla les attaquer dans leurs repaires, brûla leurs kilombos, les fit prisonniers, et les réduisit pour la plupart en esclavage; un tiers fut vendu au profit du fisc, les autres au profit des capteurs; ils demeurèrent tellement affaiblis, qu'ils ne se révoltèrent plus désormais, vinrent habiter le village de Santa-Cruz, et furent insensiblement formés à des habitudes de travail dont la colonie profita.

L'île du Prince, habitée par une population plus patriarcale, exempte des désordres intérieurs qui désolaient Saint-Thomas, souffrit moins que celle-ci durant la période dont nous venons de parler; les pertes et les dommages qu'elle eut à supporter par suite des guerres et des attaques des pirates, furent cependant considérables. Le roi don Pedro II sentit qu'il était nécessaire de substituer au pouvoir quasi-féodal des donataires un meilleur régime, et de la mettre sur un pied de défense plus respectable. En 1694, il y établit donc une douane régulière, et il y fit construire la forteresse de *Ponte da Mina*, qui reçut pour garnison, en 1695, une compagnie d'infanterie, envoyée de Portugal aux frais de la Compagnie de Cacheu et du Cap-Vert, laquelle avait fait de l'île du Prince l'entrepôt de son commerce avec le Gabon. Il semble qu'il y ait eu dans ces dispositions comme un présage de guerre. Mais ce furent des précautions superflues; une division fran-

çaise ayant paru, en 1706, devant l'île, et débarqué des troupes sur la Praia Salgada, la forteresse fut emportée, la ville prise, ainsi que les navires qui étaient mouillés dans le port, et plusieurs édifices incendiés. Cependant les Portugais, retirés dans les forêts avec leur commandant Manoel de Sousa da Costa, ne négligèrent aucun moyen de harceler l'ennemi, en lui coupant les vivres, en le fatiguant par des surprises et des embuscades, jusqu'à ce qu'enfin il se rembarqua.

Ce fut ensuite le tour de Saint-Thomas : les Français y firent une descente en 1709, bombardèrent la forteresse, qui se rendit par capitulation, brûlèrent presque toute la ville, s'emparèrent de la caisse du gouvernement, levèrent une contribution de 20 000 cruzades (48 000 francs), et laissèrent la population tellement terrifiée, que les esclaves venus de la Mine en profitèrent pour se soulever et commettre plusieurs actes d'hostilité avant qu'on pût les réduire et les punir.

Ces événements fâcheux ne mirent cependant pas un terme aux conflits qui avaient lieu sans cesse entre les principales autorités, toutes également envieuses de gouverner : conflits dont le récit forme à peu près toute l'histoire de l'île durant une bonne partie du dix-huitième siècle. Un nouvel élément de désordres ne tarda même pas à se montrer dans la puissance monacale des capucins italiens, dont le couvent, fondé en 1684, avait, pendant plus de vingt ans, envoyé des missions au Benin, au Calabar et au Gabon, mais était devenu ensuite le séjour d'une bande de factieux ; au lieu de prêcher l'Évangile, ses missionnaires encourageaient la désobéissance au gouverneur et à l'évêque, et fulminaient des excommunications contre le chapitre et contre qui bon leur semblait ; on ne manquait pas de les payer de la même monnaie ; et bien souvent ces mutuels anathèmes se signifiaient de part et d'autre au milieu du cliquetis des armes, auxquelles les partis avaient recours pour faire valoir leurs prétentions.

Cette suite continuelle de désordres, de querelles et d'intrigues indisposa le roi Joseph-Emmanuel, qui résolut d'y couper court par une modification profonde dans l'organisation territoriale de la colonie. Jusqu'alors Saint-Thomas, rentrée, depuis 1522, sous l'administration directe de la couronne, était le centre du gouvernement de la province ; Fernan-do-Pô n'avait jamais été l'objet d'une tentative de colonisation, et le poste commercial qui y avait été établi n'avait point été relevé depuis sa destruction par les Hollandais ; Annobon, passée, comme nous l'avons vu, des Mello aux Almeida, était arrivée, en dernier lieu, aux mains de Martinho da Cunha d'Eça e Almeida, dont les droits avaient paru douteux ; et, faute par celui-ci de pouvoir justifier d'un titre légitime de possession, l'île lui avait été reprise, en 1744, par la couronne, et placée sous l'autorité d'un commandant ou gouverneur particulier, relevant du gouverneur général résidant à Saint-Thomas ; quant à l'île du Prince, elle était demeurée, comme tenure féodale, à la famille de Carneiro, dont le simple titre seigneurial avait été, en 1640, changé en celui de comtes ; et l'autorité administrative n'y était exercée que par un commandant ou gouverneur particulier soumis à celui de Saint-Thomas, et pourvu d'un brevet royal sur la présentation du comte.

Le roi Joseph-Emmanuel racheta de la famille Carneiro la propriété de l'île du Prince, en lui donnant en échange le comté de Lumiares, ce qui fut arrêté et conclu par un contrat solennel du 29 octobre 1753. Une ordonnance royale du 15 novembre suivant, conférant à la bourgade de Santo-Antonio le titre de cité, y transféra le chef-lieu de toute la province ; et une nouvelle ordonnance, du 30 août 1755, institua à Saint-Thomas un simple capitão-môr, appelé aujourd'hui sous-gouverneur. Mais l'état des choses n'en fut guère amélioré : une mésintelligence déplorable continuait de régner constamment entre

les autorités administratives, judiciaires et ecclésiastiques, parmi lesquelles figurait toujours au premier rang la municipalité, oligarchie de différentes couleurs, qui, depuis deux siècles, alimentait avec opiniâtreté le feu de la discorde, jusqu'à ce qu'enfin un décret royal du 23 juillet 1770 lui défendit de s'immiscer désormais dans le gouvernement. Réduite alors aux simples fonctions de corps municipal, elle perdit sa fâcheuse influence, et la colonie recouvra sa tranquillité.

En 1778, le Portugal fit cession à l'Espagne des deux îles de Fernan-do-Pô et d'Annobon; ni l'une ni l'autre ne tenait une grande place dans l'ensemble de la province portugaise, dont jusqu'alors elles avaient fait partie; et cette cession ne changeait rien à l'existence des deux îles principales, de Saint-Thomas et du Prince, dont l'ancienne prospérité avait disparu, il est vrai, mais qui conservaient encore, dans le rôle qu'elles remplissaient à l'égard des négriers, soit comme lieu d'entrepôt, soit comme points de ravitaillement, quelques éléments d'aisance, sinon de richesse; mais la diminution successive, puis la suppression totale de cet odieux trafic, jointe aux vicissitudes de la guerre, amenèrent la ruine et l'oubli de ces établissements jadis si florissants.

Un épisode de ces grandes guerres dont le Portugal fut une des nombreuses victimes, c'est l'occupation momentanée de l'île du Prince par une division navale française aux ordres du capitaine de vaisseau Jean-François Landolphe: cet officier, qui avait déjà visité l'île nombre de fois dans ses divers voyages à la côte de Benin et d'Owère, se présenta de nouveau devant Santo-Antonio le 29 décembre 1799, avec trois frégates et une douzaine de prises, la plupart anglaises; les Portugais capitulèrent à la première sommation, et livrèrent les forts; pendant un mois que les Français occupèrent l'île, de nombreux négriers, la plupart anglais, furent capturés, et leur cargaison, s'élevant à plus de mille nègres, généreusement distribuée aux habitants, parmi lesquels Landolphe comptait beaucoup d'amis, et même, dit-on, des enfants. Les maladies qui commencèrent à sévir contre les équipages de sa division le déterminèrent à reprendre la mer: il rétablit dans leurs emplois les autorités portugaises, et leur restitua les forts, batteries et munitions en même état qu'il les avait reçus, moyennant une contribution de guerre de 800 onces d'or (environ 70 000 francs), somme bien inférieure, de l'aveu des Portugais eux-mêmes, à la valeur des esclaves et autres objets qu'il leur laissait, et qu'ils estiment à plus de 200 000 francs: aussi, lorsqu'après cette convention, datée du 29 janvier 1800, Landolphe mit à la voile le lendemain, sans que le moindre désordre eût été commis par ses gens, il ne faut point s'étonner que le cri *vivent les Français!* s'élevât de toute la plage, en signe de gratitude pour une si généreuse conduite.

Les îles du Prince et de Saint-Thomas ne nous offrent plus, depuis lors, aucun événement dont l'histoire ait à se préoccuper; et notre attention n'a plus à se porter que sur les îles de Fernan-do-Pô et d'Annobon, afin de nous enquérir de leur sort sous la domination espagnole.

Établissement des Espagnols à Fernan-do-Pô et à Annobon.

Par le traité conclu au Pardo le 11 mars 1778, entre la reine Marie Ire de Portugal et le roi Charles III d'Espagne, afin d'étendre à toutes leurs possessions dans les deux mondes la paix et amitié établies entre les deux couronnes, il fut fait cession expresse à l'Espagne par le Portugal de tous les droits effectifs et prétentions de cette dernière puissance sur l'île d'Annobon et sur celle de Fernan-do-Pô, avec faculté, pour les Espagnols, de trafiquer dans les ports et sur les côtes du continent voisin, pourvu qu'il n'en résultât ni gêne ni empêchement pour le commerce portugais. Les bâtiments de guerre et navires marchands des deux nations

devaient réciproquement être admis, ceux d'Espagne aux îles de Saint-Thomas et du Prince, ceux de Portugal aux îles d'Annobon et de Fernan-do-Pô, avec les mêmes avantages que ceux de la nation la plus favorisée. Indépendamment de l'assistance que les sujets portugais et espagnols devaient se prêter mutuellement dans les îles susdites, il fut convenu que le commerce des esclaves serait franc et libre entre eux, et que le tabac en feuilles, nécessaire pour la traite en ces îles et sur ces côtes, serait fourni par le Brésil pendant quatre ans, dans des proportions, qualités, etc., à déterminer ultérieurement par une convention particulière avec la cour de Lisbonne.

Celle de Madrid organisa une expédition sous les ordres du général comte d'Argellejos, pour aller prendre possession des deux îles cédées, et pour les coloniser au nom de leur nouveau souverain, le roi Charles III; mais cette expédition n'eut qu'un résultat déplorable. Débarquées dans la baie de San-Carlos le 24 octobre, les troupes ne tardèrent pas à ressentir les funestes effets du climat, et le comte d'Argellejos fut une des premières victimes. Après sa mort, le commandement échut à don Joaquin Primo de Rivera; celui-ci alla, le 9 décembre 1779, prendre possession d'Annobon, qui lui fut remise, au nom du Portugal, par le capitaine Louis Gaëtan de Castro; mais les habitants ne voulurent, à aucun prix, reconnaître la validité de la transaction qui les transférait à d'autres maîtres. Au surplus, les privations et les maladies qui avaient assailli les Espagnols à leur arrivée à Fernan-do-Pô, les fâcheuses dispositions que montraient les naturels exaspérés par la conduite des nouveaux venus à leur égard, amenèrent des séditions, puis, enfin, une révolte générale, à la suite de laquelle les Espagnols, découragés, renoncèrent à leur projet d'établissement, et prirent, vers la fin de 1782, le parti d'abandonner les deux îles, et de faire voile pour Monte-Video.

Déjà ils avaient été forcés d'emprunter une centaine de soldats au gouverneur portugais de l'île du Prince, pour avoir raison de quelques actes d'hostilité commis par les Anglais. Menacés par les croisières de cette puissance, ils s'embarquèrent sur deux bâtiments, l'un de trente, l'autre de quatorze canons, et se réfugièrent d'abord à Saint-Thomas, où ils passèrent tout le mois d'octobre; ils n'étaient plus alors que deux cents, de trois mille qui avaient, quatre ans auparavant, débarqué à Fernan-do-Pô; ils avaient été forcés de démonter les canons qui garnissaient leur fort, pour les enfouir avec leurs munitions, afin de les dérober à la connaissance de l'ennemi; et ils s'étaient à peine éloignés, que les indigènes avaient démoli les fortifications, dont ils jetèrent les pierres à la mer. Quelques transfuges, restés dans l'île, étaient tout prêts à indiquer le lieu où les canons et les munitions avaient été cachés. Quant aux établissements agricoles tentés par les colons espagnols sous la conduite de Louis Ramirez de Esquivel, ils furent entièrement saccagés.

Essai d'établissement des Anglais a Fernan-do-Pô; restitution à l'Espagne.

Les Anglais laissaient dès lors entrevoir quelque velléité de prendre pied dans l'île : s'il faut en croire une lettre écrite, au commencement de 1783, par un des leurs, le capitaine Lawson, les indigènes étaient très-disposés à recevoir ses compatriotes, et à les assister de tout leur pouvoir pour la fondation d'un établissement.

Quoi qu'il en soit, cette île resta pendant quarante-cinq ans oubliée, pour ainsi dire, de l'Europe. Quelques vaisseaux de guerre de la station anglaise d'Afrique y abordaient seulement pour se procurer de l'eau, des volailles et des légumes frais, surtout des ignames. De temps à autre, un bâtiment marchand s'y arrêtait pour attendre un chargement d'huile de palme, ou rétablir la santé de l'équi-

page, attaqué par les fièvres que l'on gagne si facilement sur la côte de Guinée. Comme les insulaires habitent à quelque distance dans l'intérieur, tout vaisseau de haut bord annonçait son arrivée par un coup de canon, qui attirait au rivage les naturels apportant leurs denrées, en échange desquelles ils prenaient des bandes de fer plat, des couteaux et des clous; un morceau de cercle de fer, d'environ six pouces de long, suffisait à payer une couple de volailles ou quatre ignames.

Enfin, le gouvernement anglais, à qui les incitations des trafiquants et des abolitionistes de la traite des noirs n'avaient pas manqué (*), songea sérieusement à s'établir dans cette île, que ses maîtres légitimes semblaient avoir abandonnée pour toujours. Située à proximité des côtes où se faisait le plus activement la traite des nègres, et facile dès lors à peupler, au profit de l'Angleterre, de travailleurs enlevés aux négriers; assise en face et à quelques heures seulement de navigation des bouches du Niger, qui semblait ouvrir au commerce européen un vaste débouché intérieur, et à la civilisation un champ immense à défricher, cette île, par sa position, par sa fertilité, par son climat comparativement moins insalubre, permettait d'espérer que l'on pourrait peut-être en faire un jour le centre des possessions anglaises en ces régions, préférablement à Sierra-Léone, ou à Cape-Coast-Castle. Ces diverses considérations engagèrent la cour de Londres à y tenter un établissement.

En conséquence, au commencement de l'été de 1827, le capitaine William-Fitz-William Owen, connu par ses campagnes d'exploration sur les côtes africaines, et qui avait, à cette occasion, déjà visité Fernan-do-Pô, partit d'Angleterre sur le vaisseau l'*Eden*, muni des instructions de l'amirauté, avec le titre de gouverneur, ayant sous ses ordres le commandant Harrison. Un bâtiment de charge fut affecté à transporter les pièces démontées d'un blockhaus et de seize maisons, dont six grandes et dix petites, et quelques bouches à feu destinées à la défense du poste projeté.

L'expédition arriva, le 27 octobre, dans la baie de Maïdstone, au nord de l'île; et le 30, ayant choisi, pour y jeter les fondements de la nouvelle colonie, une petite anse favorablement abritée, à l'est par une langue de terre formant comme un mur de cinquante mètres de haut, et à l'ouest par une autre pointe et deux îlots, on mit à terre le lieutenant Vidal, avec un détachement de cent travailleurs nègres, kroumen et autres, pour déblayer le terrain : la petite baie reçut le nom de *Clarence Cove,* en l'honneur du prince grand amiral, qui depuis fut le roi Guillaume IV; la pointe de l'est reçut celui de *William;* la pointe et les îlots de l'ouest celui d'*Adélaïde;* et la passe comprise entre la pointe Adélaïde et les îlots, celui de *Cockburn Cove.* On débarrassa le sol des halliers dont il était couvert, et l'on ouvrit dans la falaise des rampes conduisant au plateau élevé sur lequel devait être assise la ville projetée de Clarence.

Le premier soin fut, en même temps, à l'égard des indigènes, de convenir de l'établissement d'un marché d'échanges, dont l'emplacement fut aussitôt marqué par des poteaux; puis d'obtenir la cession du terrain dont on avait déjà pris possession de fait, ce qui fut définitivement conclu le 12 novembre; et comme le marché, compris dans ces limites, devenait un embarras à cause de la grande affluence des naturels, on enleva, quelques jours après, les poteaux, et le foirail fut transporté plus loin.

On déchargeait, à mesure, les matériaux apportés d'Europe, et l'on montait, sur la pointe William, le blockhaus, les maisons, et enfin l'artillerie, qui fut mise en batterie, dominant au loin tous les abords du poste. Tout était transporté à terre le

(*) George Robertson, en 1819, n'oublie pas de faire valoir le double intérêt du commerce et de la répression de la traite.

7 décembre; le 15, on organisait en milice les sujets anglais à peau noire, qui constituaient la population de la colonie; et le 25, jour de Noël, on procédait à une installation solennelle.

Le capitaine Owen débarqua à sept heures du matin, accompagné de la plupart des officiers et des troupes. Arrivé à la pointe William, le cortége se groupa autour du mât de pavillon; et les couleurs ayant été déployées pour la première fois, on lut la proclamation suivante:

« Par William-Fitz-William Owen, « écuyer, capitaine du vaisseau de S. M. « l'*Eden*, et surintendant de Fernando-Pô:

« Il a plu à Sa Gracieuse Majesté George IV, roi de la Grande-Bretagne et d'Ir« lande, de décider qu'un établissement des « sujets de S. M. serait formé dans l'île de « Fernando-Pô; et son Altesse Royale le « lord haut amiral m'ayant choisi à cette fin, « la fondation dudit établissement m'a été « confiée avec le titre et la charge de surin« tendant.

« Conformément aux ordres de S. A. R. « le lord haut amiral, j'ai, en premier lieu, « fait commencer les opérations dont l'objet « était de défricher le sol de ce promontoire « (la pointe William), le 1er jour de novem« bre dernier; le 10 et le 12, j'ai acheté, des « chefs et des propriétaires d'une petite « partie du sol que je désirais occuper, plein « droit de propriété et de possession, pour « lequel il a été payé une quantité de fer s'é« levant à trois barres; et des repères-limites « ont été marqués par les chefs indigènes « pour indiquer l'étendue du terrain acquis.

« En conséquence, au nom du Dieu puis« sant par la grâce duquel cela a eu plein « succès, et pour le seul usage et bénéfice de « Sa Très-Gracieuse Majesté George IV, roi « de la Grande-Bretagne et d'Irlande, je « prends possession, par cet acte public, de « tout le territoire acquis, ainsi qu'il vient « d'être dit, sous la dénomination future de « *Clarence;* toute cette terre étant bornée « au nord par la mer; à l'est et au sud par « la rivière Hay; à l'ouest par une ligne « courant depuis la mer, droit au sud de la « boussole, ou au sud-sud-est du monde, « jusqu'à la rivière Hay; la péninsule de la « pointe William, enclose dans ces limites, « étant par 3° 45′ de latitude nord, et 8° 45′ « de longitude à l'est du méridien de Green« wich; la susdite limite occidentale partant « d'un arbre marqué par les indigènes, à « 218 yards au S. 20° O. de la boussole, ou « S. 2° 30′ O. du monde, de l'entrée du « fossé creusé à travers l'isthme de la pointe « William.

« Et, en témoignage de cet acte public, « j'ordonne à toutes les personnes présentes « de mettre leurs noms sur cette proclama« tion, comme témoins dudit acte.

« Fait par moi, sur la pointe William, « dans l'établissement de Clarence, en l'île « de Fernando-Pô, ce mil huit cent vingt« septième anniversaire de la naissance de « notre Sauveur et Rédempteur, et la hui« tième année du règne de Sa Présente Ma« jesté. — WILLIAM-FITZ-WILLIAM OWEN, « capitaine du vaisseau de S. M. l'*Eden*, et « surintendant de Fernando-Pô.

« Dieu sauve le roi! »

La lecture de cette proclamation fut saluée par un triple hourra; la musique joua le *God save the king;* les troupes, sous les armes, exécutèrent un feu de mousqueterie, et le canon des bâtiments en rade, aussi bien que l'artillerie du fort, y répondirent par une salve royale; après quoi, le cortége se sépara pendant que la musique jouait le *Rule Britannia*.

Le but de l'établissement, qui s'était fait avec le consentement, ou du moins sans opposition du gouvernement espagnol, était, ainsi que nous l'avons dit, d'offrir un point de ravitaillement à la division navale chargée de la répression de la traite des esclaves, et un chef-lieu aux opérations commerciales de la compagnie d'Afrique. La colonie reçut quelques renforts d'esclaves pris à bord des négriers, et aussitôt rendus à la liberté, dont on espérait tirer parti pour l'exploitation des bois de construction que fournissent en abondance les vastes forêts de l'île. Mais l'élévation des salaires exigés par les nouveaux affranchis mit un obstacle à ces projets: ils préféraient, au rude labeur du bûcheron, la culture des plantes potagères, l'élève des volailles, des cabris, des porcs, pour les vendre aux navires en relâche. Le climat n'avait pas répondu non plus à l'attente qu'on s'en était faite; et les Anglais, après avoir dépensé plus de cinq mil-

lions de francs pour leur essai de colonisation, étaient découragés, et laissaient languir leur œuvre, quand le gouvernement espagnol, mis en demeure par les cortès du royaume, réclama la restitution de l'île, et envoya un bâtiment de guerre pour en reprendre possession.

Le commissaire espagnol débarqua à Clarence le 27 février 1843 : il était accompagné de quelques officiers et d'un prêtre, et suivi d'un petit détachement de soldats et de matelots, tambour en tête; deux soldats portaient un portrait de la reine, surmonté d'une élégante couronne; le drapeau espagnol fut hissé au bruit des salves de mousqueterie et d'artillerie, et salué par les acclamations de la foule, à laquelle on distribua quelques largesses; enfin, on termina la cérémonie par un feu d'artifice.

Le 6 mars, l'ex-gouverneur anglais, capitaine Becroft, qui avait succédé au capitaine Owen, fut proclamé gouverneur au nom de l'Espagne; la dénomination de Porto-Regente fut substituée à celle de Clarence, et il fut promulgué diverses ordonnances relatives à l'organisation de l'autorité locale, à la nomination de quelques magistrats, à l'allégement de certains impôts; plusieurs autres actes de même nature furent laissés au gouverneur Becroft, pour être ultérieurement mis en vigueur; et le commissaire espagnol se rembarqua, après avoir déclaré que la métropole avait résolu la fondation prochaine d'un établissement à Fernando-Pô. Un journal de Madrid annonçait, l'année suivante, qu'une expédition se préparait dans ce but à Cadiz, et qu'elle devait être composée d'une corvette, deux bricks, un bateau à vapeur et trois felouques : nous ignorons quelle suite a été donnée à ces dispositions.

§ VII.

LES SPORADES DE L'ATLANTIQUE.

Jusqu'ici les îles africaines de l'océan Atlantique se sont offertes successivement à notre étude par groupes ou archipels distincts : les Açores, Madère et ses annexes, les Canaries, les îles du Cap-Vert, l'archipel de Guinée, ont ainsi tour à tour passé collectivement sous nos yeux. Il ne nous reste plus maintenant à examiner et à décrire que ces rochers isolés dans l'immensité de l'Océan, ces îles éparses au loin de toute autre terre, ces sporades jetées comme au hasard au sein des flots, sans connexité entre elles, sans lien apparent qui les puisse rassembler sous un point de vue commun; escales imprévues rencontrées d'aventure, sur leur chemin d'aller ou de retour, par les premiers navigateurs qui frayèrent la grande route des Indes orientales.

Cependant l'esprit qui les embrasse dans leur ensemble, les peut classer à son gré en diverses catégories subordonnées à des considérations spéciales. Et d'abord, en effet, n'y a-t-il pas lieu de faire le départ des îles dont l'existence constatée, vérifiée chaque jour, nous livre les matériaux d'une description et d'une histoire certaines; et de celles que des indices fugitifs ont seulement signalées, dont les navigateurs se sont évertués sans succès à retrouver la trace, et dont l'existence douteuse n'est peut-être due qu'à des illusions ou des erreurs qui ont multiplié les positions et la nomenclature de quelques points mal déterminés ? Ainsi doivent être inscrites, sur une liste sérieuse, l'Ascension, Sainte-Hélène, Tristan da Cunha et Gonçalo Alvarez, le penedo de Saõ-Pedro, la Trinité et les trois îlots de Martin Vaz; tandis que Saint-Mathieu, Santa-

Croce, l'Ascensaõ, Santa-Maria d'Agosto, Saxembourg, en seront éliminées pour ne trouver place que sur le rôle suspect des îles douteuses, et peut-être fantastiques.

Sous un autre aspect, ces îles se montrent à nous échelonnées sur deux lignes parallèles, au large de la côte occidentale d'Afrique : la première, à une distance moyenne de 450 lieues, nous offrant successivement, du nord au sud, la douteuse Saint-Mathieu, l'Ascension, Sainte-Hélène, et Tristan da Cunha avec Gonçalo Alvarez ; l'autre, à une distance de 800 lieues, nous présentant à son tour São-Pedro, la problématique Santa-Croce, la Trinité et les Martin Vaz, les îles fantastiques d'Ascensão et de Santa-Maria d'Agosto, et l'incertaine Saxembourg.

L'ordre chronologique des découvertes constatées semble se combiner de la manière la plus heureuse avec cette double distinction, en nous montrant d'abord, sur la première ligne, Jean de Nova rencontrant l'Ascension en 1501, et Sainte-Hélène en 1502 ; et Tristan da Cunha abordant en 1506 aux îles qui portent son nom ; sur la deuxième ligne, George de Brito donnant en 1511 contre les rochers de São-Pedro ; et ensuite, mais à une date que nous ne connaissons pas avec précision, Martin Vaz trouvant le groupe d'îles auquel son nom est demeuré.

Saint-Mathieu, signalée en 1525 par le commandeur Jean de Loaysa, ouvre alors naturellement la série des îles incertaines, presque complète dès la première moitié du seizième siècle, et à laquelle Saxembourg seulement n'est venue s'adjoindre qu'en 1670.

Tel est, en définitive, l'ordre dans lequel nous allons successivement porter notre étude sur chacune de ces Sporades de l'océan Éthiopique, entre lesquelles une seule passait pour habitable jusqu'à ce que l'Angleterre ait montré, en s'établissant sur deux autres, que la ténacité des hommes peut dompter la nature, même dans les lieux où elle semble le plus réfractaire.

L'ASCENSION (*)

DESCRIPTION.

Situation, étendue ; aspect ; nature du sol, climat.

Comprise dans la zone des vents alizés du sud-est, par 7° 56′ de latitude méridionale (**), et 16° 45′ de longitude à l'ouest du méridien de Paris, à 270 lieues de la côte de Guinée, à 400 de celle du Brésil, et à 480 de l'archipel du Cap-Vert, l'île de l'Ascension, en sa forme à la fois triangulaire et arrondie, offre de l'ouest à l'est une longueur un peu moindre de 7 milles, sur une largeur d'un peu plus de 6 milles du nord au sud ; elle a environ 21 milles de tour, et sa superficie peut être évaluée à 7 000 hectares.

L'île est généralement montagneuse, et dominée par un pic qui se voit de plus de 30 milles de distance, élevant sa double cime à 865 mètres au-dessus du niveau de l'Océan ; les terrasses qui l'entourent conservent une altitude qui varie de 370 à 600 mètres ; puis elles s'abaissent graduellement au nord jusqu'au rivage, tandis qu'elles se terminent brusquement au sud par d'horribles précipices. Cette région culminante occupe la partie sud-est de l'île ; le reste est comme une vaste plaine semée de collines de 200 à 300 mètres de haut, coniques, souvent cratériformes ; des ravins escarpés et tortueux, dépourvus d'eau, sillonnent dans tous les sens cette terre aride, et viennent se terminer sur la côte en petites baies sableuses, dans l'intervalle des roches noirâtres qui forment le rempart de ceinture. La teinte rougeâtre du sol n'est interrompue que par la verdure qui tapisse en quelques endroits les

(*) Cet article a été rédigé, en partie, avec le concours de M. Oscar Mac-Carthy : les principaux guides consultés ont été Brandreth, mistress Power, Holman, et d'Urville.

(**) Par une singulière inadvertance, Murray, dans son *Encyclopædia of Geography*, et Mac-Culloch, dans son *Universal Gazetteer*, placent l'Ascension, l'un par 8° 8′, l'autre par 7° 26′ de latitude *nord*.

ILE DE L'ASCENSION.

14



Lemaitre direxit

Sandoz . Bau

flancs de la montagne principale, à laquelle on a donné en conséquence le nom de montagne Verte; mais cette diversion rachète faiblement le triste aspect de l'ensemble, et l'abbé de la Caille assure que « la vue de ces mon-« tagnes, et en général de toute l'île, « présente aux yeux un spectacle af-« freux et capable d'inspirer de l'hor-« reur. »

La mer brise avec une extrême violence autour de ces âpres rivages, qu'elle rend presque partout inaccessibles. Quelques rochers détachés apparaissent d'ailleurs sur divers points de la côte : un seul, voisin de la pointe est, s'est trouvé assez considérable pour recevoir un nom, celui d'îlot aux Frégates. Au sud-est, une rentrée du littoral est appelée baie Française; une autre au nord, au voisinage immédiat de la pointe Sabine, porte la dénomination d'*English-Bay*, ou baie Anglaise; une troisième, au nord-ouest, sous le nom de *Sandy-Bay*, ou baie Sablonneuse, offre le principal, disons plutôt le seul mouillage commode de l'île. Il a pour reconnaissance, à terre, une colline isolée, haute de 274 mètres, surmontée d'une croix rouge, et appelée en conséquence *Red-Cross Hill;* il est borné à l'ouest par un rocher qui fait saillie, et au large duquel gisent de dangereux écueils, qui se prolongent jusqu'à plus de 3 milles au sud; aussi est-il plus sûr et plus usuel d'atterrir vers la pointe Sabine, et de longer la côte pour arriver dans la baie par le nord. On y trouve 19, 13, et 8 mètres d'eau, sur un fond de sable coquillier.

Cependant, on peut louvoyer ou ancrer avec sécurité, en se tenant à une distance suffisante à l'ouest de ce banc de roches. Trois cents bâtiments pourraient ainsi mouiller sous le vent de l'île, à moins de 10 milles de la côte, à 200 mètres l'un de l'autre, par 38, 28 et 19 mètres, fond de sable et de vase. Ils n'auraient à craindre que les ras de marée, le plus fréquents depuis décembre jusqu'en avril, mais dont on a éprouvé aussi de très-forts en juillet : ils viennent du nord-ouest, transformant tout à coup une mer parfaitement calme en de longues et vastes lames qui se précipitent vers le rivage, où elles viennent se briser avec une grande violence. Ce qu'il y a de plus remarquable dans ce phénomène, c'est que les vagues s'élèvent sans aucun signe précurseur, et s'apaisent soudain avec la même promptitude : un intervalle de 10 minutes le voit à la fois commencer et finir. Il paraît, au surplus, que la houle ne vient pas de loin, et ne se fait sentir qu'aux approches de l'île.

La physionomie stérile et désolée que présente dès l'abord l'île de l'Ascension, la couleur rouge foncé qui y domine, les formes anfractueuses de ses montagnes et de ses précipices, offrent assez d'indices caractéristiques des révolutions plutoniennes, pour qu'il ne reste aucun doute sur sa nature volcanique, avant d'en avoir examiné de plus près le sol et les formations rocheuses. Les trachytes y dominent, montrant, sur plusieurs points, la disposition régulière des colonnes basaltiques, en d'autres la structure des roches calcaires; ailleurs on le voit passer de la dureté compacte du grès à une décomposition complète. Le tuf volcanique se rencontre en masse confuse, mais il est en général distinctement stratifié : l'argile ferrugineuse rouge, le tuf, l'argile bleue, le trachyte décomposé, alternent avec des couches de fraisil et de pouzzolane. La pierre ponce abonde partout à la surface.

Les collines éparses dans l'île conservent pour la plupart leur forme conique et leur sommet déprimé, bien que souvent elles soient dégradées sur le flanc méridional; on y remarque aisément les coulées de lave, dont on peut suivre la direction jusqu'au rivage. Ces collines abondent en scories et en pouzzolane; elles sont entourées à leur base de laves et quelquefois d'obsidienne.

Les plaines du nord-ouest sont formées aussi de fraisil, de scories, de cendres, et de terre finement pulvérisée, coupées de lits de gravier et de

galets de lave et de silex ; des amas de lave et de scories de huit à dix mètres de haut s'y trouvent aussi distribués çà et là : il semblerait que l'art a formé ces pyramides et ces traînées de cailloux, pour en débarrasser le sol sur lequel ils auraient été primitivement répandus.

Des lits considérables de lave et de scories forment le rempart de ceinture, généralement escarpé à l'est et au sud de l'île ; sur la côte ouest, les coulées de lave se sont avancées jusque dans la mer, avec une grande diversité de formes, présentant une surface rugueuse, crevassée, sur laquelle il serait difficile et même dangereux de s'aventurer. On trouve dans les baies et anses du rivage un tuf calcaire formé par l'agrégation de fragments arrondis de coquilles brisées, que la chaleur et la pression ont agglutinées ; il fournit une chaux excellente, dont le mélange avec la pouzzolane, dans des proportions déterminées, produit le meilleur ciment. Le sable même qui forme la plage de ces baies est composé de grains qui ne sont que des détritus de coquilles ; il s'y mêle, à la baie du sud-ouest et à Crystal-Bay, de petits cailloux de lave, de quartz, et de topaze.

L'Ascension est dépourvue d'eaux courantes, et les pluies n'y sont ni assez fréquentes ni assez régulières pour suppléer à cet inconvénient, et hâter la transformation de cette terre aride en un sol cultivable, par la décomposition des roches et le développement d'une végétation spontanée, vigoureuse, propre à la formation de l'humus. Les sommités de la montagne Verte, surtout du côté du vent, éprouvent presque seules encore les effets de cette heureuse influence atmosphérique.

Le climat n'est point ici l'obstacle qui s'oppose à la fertilisation du sol, car il n'est point sujet à ces variations excessives et brusques qui nuisent le plus aux tentatives de culture : l'observation a démontré que les extrêmes de température entre le jour le plus chaud de l'été, c'est-à-dire, de décembre à mai, et le jour le plus froid de l'hiver, c'est-à-dire, de juin à novembre, n'offrent qu'une différence totale de 10° du thermomètre centésimal. La moyenne annuelle, sur le quai voisin du mouillage, est de 29° ; elle est généralement de 28° sur les basses terres ; sur les hautes terres, elle ne dépasse pas 21°, c'est-à-dire qu'elle y est la même qu'à Alger : sur le pic, elle est au-dessous de 15°.

Productions végétales ; animaux.

Au point de vue de la culture, le sol de l'île se classe naturellement en quatre régions distinctes : la première, celle des terres fécondes, ne consiste guère qu'en une centaine d'hectares dans la plus haute partie de la montagne Verte, où la couche végétale offre deux et trois pieds d'épaisseur jusqu'au lit de scories, de cendres et d'argile sur lequel elle repose ; la seconde région, celle des terres médiocres, est située sur les plateaux moyens, entre 420 et 650 mètres d'altitude, où la profondeur de la couche végétale n'est que de 6 à 18 pouces, et n'a pas 400 hectares d'étendue totale ; la troisième est celle des mauvaises terres, ces plaines couvertes de fraisil et de pouzzolane, qui se laissent pénétrer par l'humidité des grandes pluies, et se parent alors par intervalles de pourpier verdoyant et de quelque gazon ; enfin, la quatrième et dernière région est celle des terres réfractaires, ces champs de lave qui ne donnent prise à aucune végétation. Ainsi, presque toute la flore de l'Ascension se trouve circonscrite dans les productions des hautes terres.

Les principales plantes indigènes sont la tomate et le ricin, que l'on y trouve en quantités considérables, le manioc, le poivre, l'ipécacuana, le groseillier à fruits jaunes, deux ou trois espèces de fougères, la tithymale, le mouron, la dent de lion, le myosotis, quelques autres fleurs plus sauvages, et trois ou quatre mousses. Le cresson alénois, le pourpier, un chiendent grossier, couvrent de grands espaces, ainsi que le gazon de Bahama



Ravins Volcaniques et Montagne de Cendre

qui a été importé, et qui forme de beaux pâturages.

La culture potagère donne des produits très-variés, des radis exquis, du cresson de fontaine, du calalou ou épinards doux de l'Inde, une belle espèce de laitue, des choux, des carottes excellentes, des navets, du céleri, des fèves, des haricots frais, beaucoup de concombres et de melons, des bananes, quantité de patates douces, dont il y a une variété très-farineuse et très-grosse. La pomme de terre anglaise dégénère rapidement. On a apporté de Sainte-Hélène quelques fraisiers dont les fruits sont excellents. Des ananas avaient été plantés, mais ils n'ont pas réussi.

Sur la portion des terres réservées pour les pâturages, errent quelques chevaux et des ânes, les uns employés comme monture, les autres comme bêtes de somme; et quelques centaines de bœufs et de moutons destinés à la consommation locale ou au ravitaillement des navires. Ce bétail est apporté principalement du cap de Bonne-Espérance, aux frais du gouvernement, lequel le revend aux navires qui viennent ici faire des vivres. On y comptait autrefois environ 600 chèvres qui, abandonnées à elles-mêmes, allaient broutant, sur le sommet des rocs, ou au fond des vallées, le persil sauvage, le mouron, le chardon, la menthe, et d'autres herbes odoriférantes; aussi leur chair, comparable à celle du meilleur mouton, avait-elle une fine saveur toute particulière; mais l'Ascension est une terre trop avare pour qu'un si grand nombre d'animaux pût trouver à y vivre simultanément sans se nuire, et il a fallu bientôt condamner les chèvres à une destruction presque complète, pour ne pas compromettre l'existence du gros bétail. Ce fut une expédition pleine d'émotions et de dangers, et les prouesses des capitaines Barnes et Payne sont encore le sujet de merveilleux récits. Ce n'est point à dire qu'ils aient épuisé les ressources que l'île peut encore offrir aux amateurs de la chasse : toutes les chèvres n'ont pas disparu; plusieurs sont allées retrouver, dans des lieux presque inaccessibles, les volatiles gallinacés échappés à la surveillance de leurs maîtres, et retournés à leur état primitif en compagnie des pintades sauvages, fort nombreuses dans le pays. Il ne faut point oublier, d'ailleurs, les jouissances de la chasse aux chats!... Une petite colonie de ces animaux avait été apportée à l'Ascension pour y détruire les rats qui avaient envahi l'île entière; mais après les avoir exterminés, les chats, devenus maîtres de la place, ayant découvert qu'ils pourraient vivre en liberté sans le secours de l'homme, s'enfuirent dans les portions inhabitées de l'île, où ils ne se firent aucun scrupule de se régaler principièrement de jeunes poules de Guinée, et d'autres oiseaux, y ajoutant de temps à autre les œufs et autres friandises qu'ils découvraient dans leurs courses déprédatrices. Cette bande de quadrupèdes ravageurs était devenue si considérable en 1825, que les habitants se virent obligés de réclamer l'assistance d'un certain nombre de chiens bassets pour leur faire la guerre; et les combats de ces deux puissances ennemies ne sont pas un des moindres attraits du *hunting*. Les chiens sont aussi dressés à la chasse des tourlourous ou crabes de terre, qui creusent leur demeure assez haut dans la montagne.

On trouve à l'Ascension diverses espèces d'oiseaux indigènes; les plus nombreux sont les frégates, les fous, les paille-en-queue aux longues plumes caudales; les hirondelles des tropiques, les pétrels, les albatros noirs à la poitrine blanche, marqués d'une raie blanche sur chaque aile, et mesurant sept pieds d'envergure. Tous ces oiseaux sont en nombre considérable, et blanchissent de leur fiente les rochers sur lesquels ils perchent. Dans la saison de la ponte, l'hirondelle des tropiques dépose sur les plaines et sur les hauteurs un nombre d'œufs tellement considérable, que l'on en ramasse jusqu'à *dix mille douzaines* dans une seule semaine; ils ressem-

blent aux œufs de pluvier, et bien que l'oiseau soit de petite taille, la grosseur de l'œuf est presque égale à celle des œufs de poule, et les habitants en font une grande consommation; il y a à peu-près trois pontes en deux années.

Les poules de Guinée, dont l'importation est due aux croiseurs anglais, sont très-abondantes : elles se sont réfugiées dans les montagnes, et parmi les roches de lave dans les basses terres; des dispositions spéciales les protégent contre une entière destruction : une saison particulière est désignée pour les chasser. La propagation du faisan et de la perdrix n'a pas eu le même succès.

Chacun des colons a d'ailleurs sa petite basse-cour; car si les oies et les canards se trouvent un peu déplacés sur cette terre si altérée, les dindons et la menue volaille y réussissent on ne peut mieux. Nous aurions encore à citer parmi les habitants de l'air, trois espèces de beaux papillons, diverses mouches et quelques scarabées.

La mer nourrit en abondance d'excellents poissons : le muge, la morue des rochers, le maquereau, plus délicat lorsqu'il est jeune que lorsqu'il est gros; l'anguille de mer, le meilleur de tous; l'holocentre, aux brillantes couleurs de pourpre et d'or; un autre poisson brun à reflets d'un pourpre éclatant, mais qui ne vaut rien. Les huîtres pullulent, mais elles sont de qualité médiocre, et l'on en mange peu. Mais l'animal dont on s'occupe le plus à l'Ascension, c'est la tortue de mer, la grande tortue franche à écaille verte. Depuis longtemps l'île est célèbre par le nombre, la grosseur et la qualité de ses tortues; pendant six mois de l'année, de décembre à mai ou juin, elles semblent accourir de toutes les parties de l'Atlantique, pour déposer ici leurs œufs sur le sable; le fort de la saison est de Pâques à la Saint-Jean. C'est la nuit qu'elles arrivent; on les guette, et quand elles ont pondu, on les renverse sur le dos, pour les charger le lendemain sur des chariots qui les emportent.

On a grand soin d'écarter tout ce qui pourrait les détourner de venir : on ne reçoit ni ne rend le salut maritime, de peur que le bruit du canon ne les effraye; on va même jusqu'à interdire de fumer sur le rivage, parce qu'on s'est aperçu que cela les éloignait. Elles sont toutes de la plus grande taille, pesant ordinairement de 200 à 250 kilogrammes, quelques-unes de 350 à 400. On en consomme environ 800 par année, mais leur nombre est tel, qu'en certaines années il en a été retourné jusqu'à 2 500.

Jadis les navires en prenaient au delà de leurs besoins, et en perdaient beaucoup, parce que les matelots en retournaient sur le dos beaucoup plus qu'il ne leur en fallait, et les laissaient périr dans cette position. Depuis leur établissement dans l'île, les Anglais ont mis avec raison un terme à cet abus; ils se chargent seuls d'en approvisionner les navires qui en ont besoin, et en tiennent toujours une certaine quantité en réserve pour cette destination, dans un parc sur le bord de la mer, où l'eau se renouvelle à chaque marée. Les plus belles sont envoyées en présent aux grands personnages d'Angleterre, et le nom du destinataire est gravé sur l'écaille blanche du ventre. Il est fort plaisant d'entendre en pareil cas, à bord, le matelot chargé de les soigner faire chaque matin son rapport : « Je dois annoncer à votre honneur que le duc de Wellington est mort cette nuit, » ou bien, « Je ne suis pas content de la mine de lord Melville ce matin; » puis les questions : « Comment va le lord chancelier? A-t-il l'air bien gaillard? » et ainsi de suite.

La chair de tortue est un excellent manger pour les marins et pour les troupes; elle se prépare comme la viande de bœuf ou de mouton, mais elle est moitié moins nourrissante. Accommodée par un cuisinier habile, c'est un mets renommé à juste titre.

Population.

La population de l'Ascension est presque exclusivement militaire : ce



Lemaitre direxit

Sommet de Green Mountain

n'est à proprement parler qu'une garnison d'infanterie de marine, dont les officiers et les soldats ont avec eux leurs femmes, leurs enfants, et leurs valets mâles et femelles : ces derniers sont des nègres de traite libérés. Le nombre total des habitants de tout âge et de tout sexe est d'environ 400, dont 150 femmes, enfants et valets. Malgré l'état d'isolement dans lequel se trouve cette petite population, jamais l'ennui ne paraît sur les visages, toujours empreints, au contraire, d'un air de contentement. Il faut surtout attribuer cela à l'activité, au travail, qui ne laissent aucun accès à l'ennui.

A la réserve de trois heures de repos au plus fort de la chaleur du jour, les officiers et les soldats sont occupés, depuis le lever jusqu'au coucher du soleil, à la culture dans la montagne, à l'amélioration et à l'entretien des routes et des chemins, à celui des fortifications et des diverses constructions, à la surveillance des réservoirs d'eau douce, affaire essentielle ici ; au soin des troupeaux de la basse-cour, à la récolte des œufs, à la pêche, à la chasse du gibier à poil ou à plume, des crabes et des tortues.

Du reste, jamais ou presque jamais de maladies graves et générales, excepté dans les années pluvieuses, comme le furent 1818 et 1823, et ce sont de rares exceptions. On n'a observé aucune affection d'un genre particulier, et les maladies spéciales des tropiques présentent même ici un caractère très-benin, et se guérissent au moyen d'un traitement ordinaire. Les Européens peuvent travailler sept ou huit heures par jour sans inconvénient, et l'on est frappé chez eux d'une apparence de santé fort rare dans les régions intertropicales.

La vente des liqueurs spiritueuses est interdite, mais tout individu peut acheter chaque jour une pinte de forte bière brune. Le beurre, le fromage, et les autres petites douceurs, sont fournis au moyen d'un approvisionnement envoyé par des marchands d'Angleterre, qui ont un bénéfice de 10 pour 100 à l'exportation, et allouent 2 pour 100 au caporal chargé de la vente. Ils ne payent aucun fret, ayant obtenu le privilége de charger ces denrées sur le bâtiment de transport qui chaque année approvisionne l'île de munitions, et le gouvernement a en outre permis d'échanger, avec les navires, des tortues contre les objets de première nécessité ou de luxe relatif dont l'établissement aurait besoin.

L'arrivée d'un navire est presque un événement pour la petite communauté. L'accueil bienveillant et hospitalier qui est fait aux passagers et autres visiteurs, ne peut manquer de laisser au cœur de ceux-ci d'agréables souvenirs.

La majeure partie de la population réside dans une bourgade assise au bord de la mer, près du mouillage de Sandy-Bay, et qui, après avoir reçu d'abord le nom de *Regent's Square*, en l'honneur du fils de George III, fut appelée plus tard *George-Town*, du nom propre de ce même prince devenu le roi George IV. Elle consiste en deux rangées de magasins, un hôpital, une maison pour le gouverneur, une autre pour le cercle des officiers, quelques habitations détachées qui leur appartiennent, des baraques pour les soldats, et des huttes pour les travailleurs nègres, le tout formant, à l'exception des magasins situés près du fort, une ligne de maisons détachées, toutes en pierres brutes, cimentées avec le mortier de chaux et de pouzzolane dont nous avons parlé. Sur le rocher, haut de plus de 20 mètres, qui s'avance à l'ouest de la baie, est placée la batterie ou le fort Cockburn, armé de sept canons du calibre de vingt-quatre, pour protéger la rade; et au-dessous du fort, un grand réservoir contenant une provision de 1 700 tonnes d'eau douce.

Une route onduleuse de six milles conduit de George-Town à Green-Mountain, site des principales cultures de l'île ; il a fallu beaucoup d'efforts et de persévérance pour l'achèvement de ce travail, qu'un esprit ordinaire eût

considéré comme inexécutable. Après quatre milles de marche, on arrive à la source de Dampier, sur laquelle était jadis fondé tout l'espoir de la population, et qui n'offre guère, dans les conditions les plus favorables, qu'un filet d'eau de la grosseur d'une plume. On a creusé dans le roc volcanique près de cette source, quelques habitations pour des soldats qui s'y sont fixés avec leurs familles. De la source de Dampier, il faut encore monter pendant deux milles pour atteindre, à plus de 600 mètres de hauteur absolue, la résidence du gouverneur, laquelle ne consiste qu'en un rez-de-chaussée. Un officier et soixante-dix hommes stationnent dans cette partie de l'île, pour la surveillance des nouvelles sources, pour celle des troupeaux, et pour les travaux agricoles. Ce service, qui est alternatif, jette de la diversité dans les occupations de la garnison, et en enlevant les habitants de la ville à une température souvent très-élevée, leur permet de venir se retremper dans une atmosphère comparativement fraîche et quelquefois humide. Les malades, transportés dans cet air pur et vivifiant, se rétablissent avec une promptitude surprenante.

HISTOIRE.

Découverte ; reconnaissances.

Le grand historien des découvertes des Portugais dans leurs navigations aux Indes orientales, Barros, nous raconte ainsi celle de l'île que nous nommons aujourd'hui l'Ascension :

« Le roi Emmanuel, voulant envoyer dans l'Inde une division de quatre vaisseaux, en l'année 1501, en confia le commandement à Jean de Nova, alcaïde particulier de Lisbonne, noble Galicien, très-entendu aux affaires maritimes, et qui avait longtemps rempli d'honorables emplois sur les flottes d'outre-mer, ce qui lui avait valu sa charge, l'une des plus importantes de la cité. Dès que l'armement fut achevé, on partit du port de Belem le 5 mars 1501, et dans ce voyage, ayant passé 8° au delà de l'équateur, vers le sud, on trouva une île à laquelle on donna le nom de *la Conception*, et le 7 juillet on alla mouiller à l'aiguade de Saint-Blaise, qui est après le cap de Bonne-Espérance. »

Si l'on remarque ici la date du départ de Lisbonne, et celle de l'arrivée dans la rade de Saint-Blaise, on reconnaîtra que cette traversée a été de cent vingt-cinq jours, et qu'il serait absurde de supposer que dans les vingt premiers jours Jean de Nova eût pu arriver devant l'île, de manière à s'y trouver le 25 mars, jour de la Conception, dont le nom serait ainsi demeuré à la découverte, suivant l'usage le plus fréquent des navigateurs de cette époque ; tandis qu'en admettant que cette arrivée ait eu lieu le jour de l'Ascension, qui tombait cette année-là le jeudi 20 mai, il y aurait eu soixante-dix-sept jours de traversée, depuis Lisbonne jusqu'à l'île nouvelle, et quarante-huit jours depuis l'île jusqu'au cap de Bonne-Espérance, ce qui est un calcul conforme à la situation relative de ces trois points.

D'un autre côté, il est certain que lorsque Jean d'Empoli, facteur de la maison florentine des Marchioni de Lisbonne, embarqué sur la flotte d'Alphonse d'Albuquerque en 1503, arriva en vue de l'île déjà découverte, elle portait, suivant son propre témoignage, le nom de *l'Ascension*, et nullement celui de *la Conception ;* et Louis de Barthema, qui y passa aussi en 1508 à son retour de l'Inde, sur un des bâtiments de la maison Marchioni, ne l'appelle non plus que l'Ascension. Il semble donc naturel de conclure que cette dénomination, qui lui a été constamment appliquée depuis, était bien celle que le découvreur même lui avait donnée ; et qu'une simple inadvertance d'écriture ou d'impression aura introduit dans le texte de Barros le nom erroné de la Conception.

Les Portugais ne formèrent aucun établissement à l'Ascension, et pendant plus de trois siècles elle fut seulement un lieu de relâche pour les navires qui traversaient l'Atlantique.



Lemaitre direxit

Sources de Dampier

Les noms de Hugues de Linschoten en 1583, de Davis, de Wybrant de Warwick en 1600, d'Owington en 1693, de Dampier en 1701, de Lacaille en 1754, de Wallis en 1768, de Carteret et de Bougainville en 1769, de Cook en 1771, 1772 et 1775, et plus tard ceux de Sabine en 1822, de Duperrey en 1825, d'Owen en 1828, de d'Urville en 1829, brillent sur la longue liste des navigateurs qui y ont passé.

Le passage de Dampier fut plus qu'une simple visite, ce fut un naufrage : son bâtiment, ayant coulé bas devant l'île, par suite d'une voie d'eau, le 21 février 1701, il se sauva avec son équipage, et fit sur ce rocher un séjour forcé de deux mois, couchant dans les cavernes, vivant comme il put de tortues, de chèvres sauvages, de poissons et d'oiseaux de mer, jusqu'à ce qu'il fut enfin recueilli par un navire anglais de la compagnie des Indes revenant en Europe. Ce fut pendant cette triste relâche que, guidé par l'instinct des chèvres, il découvrit, sur le flanc nord-ouest de la montagne Verte, la source, ou plutôt le léger suintement d'eau douce, qui depuis a porté son nom.

« En 1801 », nous raconte un aimable voyageur aveugle, le lieutenant de vaisseau Holman, « j'étais à bord « du vaisseau de S. M. *le Cambrian*, « lequel, revenant de Sainte-Hélène, « passa si près de l'Ascension, qu'il « y envoya un boulet de 24; nous « vîmes la poussière s'élever au-dessus « du point où il était tombé, mais « personne ne répondit à ce signal, « que nous avions fait avec intention, « attendu que, l'année précédente, « *l'Endymion* avait recueilli l'équi- « page d'un brig naufragé sur cette « côte déserte. »

Colonisation anglaise.

Le moment ne devait pas tarder où les choses changeraient entièrement de face. Quand Napoléon fut envoyé en exil à Sainte-Hélène, l'Angleterre, craignant que quelque autre puissance ne pût s'établir à l'Ascension dans le but de tenter d'enlever l'illustre prisonnier, prit le parti d'en faire prendre possession, en 1815, par vingt-cinq hommes, sous les ordres du lieutenant de vaisseau Cappaje, appartenant à l'escadre de l'amiral Cockburn, lequel en fit aussi la station d'un sloop de guerre ; on construisit quelques baraques pour loger la petite garnison.

Le lieutenant Cappaje eut pour successeur le major Campbell, qui arriva au mois de septembre 1821, avec un renfort de vingt-neuf hommes. Celui-ci fut à son tour remplacé, au mois de mars 1824, par le lieutenant-colonel Nichols, accompagné de deux cent vingt-deux hommes. Grâce à cet accroissement notable de la garnison, l'établissement prit plus de consistance et un développement proportionnel à l'augmentation des forces actives de la colonie.

Cependant, le lieutenant-colonel Nichols, qui n'avait pas su se faire aimer, à cause de son caractère impérieux et tyrannique, fut rappelé à la suite de quelques actes trop arbitraires, et remplacé, à la fin de novembre 1828, par le capitaine Bate, qui amenait avec lui deux cent vingt-quatre hommes. L'un des compagnons de voyage de d'Urville, le docteur Quoy, nous fait, de ce nouveau gouverneur au milieu de sa petite colonie, un portrait des plus favorables : « Le capitaine Bate », dit-il, « par son air de douceur et de bonté, semble être né pour conduire un semblable établissement, qui demande réellement une trempe particulière de caractère, car ce rocher ressemble à l'exil le plus affreux, et le serait en effet pour tout autre peuple que les Anglais, qui ne saurait pas (ainsi que l'on s'exprime en terme de marine), s'y *installer* comme il faut. Ce gouverneur et ses officiers agissent sans la moindre cérémonie, et sont toujours dans le costume le plus simple, parce qu'il est le plus commode ; c'étaient bien là les gens qui nous convenaient. Ils nous firent toutes les politesses qui étaient en leur pouvoir, et leur table nous était ouverte. Nous eûmes le plaisir de leur donner à dî-

ner, et ils parurent bien s'amuser ; on porta diverses santés, quelques-unes furent appuyées d'un modeste coup de canon, afin de ne pas effrayer les tortues. Dans cette circonstance, on se relâcha un peu de la sévérité du règlement. »

Voici quel était, à cette époque, l'état de l'établissement, qui n'avait encore été considéré, à ce qu'il semble, que comme un poste temporaire. La petite ville, ou plutôt le village de Regent's-Square, consistait en un assemblage de cahutes, dont les murs étaient de pierres sans ciment, vrai repaire de vermine ; la couverture, de toile ou de bardeaux, et le parquet, de grès ou de pisé ; l'hôpital, qui recevait parfois les malades de la station navale d'Afrique, était placé dans un enfoncement et composé de quatre chambres d'environ cinq mètres sur trois et demi ; et les Africains occupaient un amas de misérables cases noires et sales ; un magasin aux vivres, un réservoir, et une petite maison de pierre pour les officiers, étaient les seules constructions qui distinguassent cette bourgade d'un simple village africain. A la campagne, c'est-à-dire dans le canton montagneux, où l'on arrivait par un grand chemin de six milles, les logements étaient un peu meilleurs pour les officiers ; mais l'installation générale était pareille à celle de la ville. La baie était protégée par quelques canons, simplement placés sur une langue de terre, sans aucun ouvrage de défense ; et derrière, sur un tertre plus élevé, un bâtiment couvert en toile servait de poudrière. La quantité d'eau recueillie journellement des trois sources de Dampier, de Middleton et du Cassecou, atteignait à grand' peine un maximum de 2 000 litres, et trois charrettes, dix bœufs et trois charretiers, étaient sans cesse employés à en voiturer 1 500 litres par jour, de la montagne Verte à la ville, où un bassin de pierre de la contenance de 80 tonneaux avait été préparé pour la recevoir.

Après l'arrivée du capitaine Bate, tout changea de face ; il soumit à l'amirauté ses projets d'amélioration pour transformer le poste de l'Ascension en un établissement définitif et permanent, sous le triple point de vue de la défense de l'île et du logement des troupes, de l'approvisionnement et de la conduite des eaux, enfin des cultures et des troupeaux. Le capitaine du génie Brandreth fut envoyé pour examiner ses plans et apprécier les moyens d'exécution ; il appuya ses propositions, l'aida de ses conseils, et les améliorations projetées eurent un plein succès. Le fort Cockburn fut construit ; et Regent's-Square rebâti devint George-Town. Après quelques sondages inutiles, un puits, creusé dans un site favorable, au vent de l'île, assura désormais un approvisionnement considérable d'eau douce, et un tunnel d'un mille de long, achevé en octobre 1832, en facilite l'arrivée par des canaux de fer, jusqu'à un premier bassin, d'où elle se rend de la même manière à d'autres bassins successifs jusqu'au grand réservoir de la rade. Enfin les cultures ont été poussées avec vigueur, et des troupeaux formés et entretenus.

Voilà ce que des efforts ingénieux et persévérants ont obtenu ; cette île aride, à l'aspect morne et désolé, déserte et silencieuse, a totalement changé de physionomie ; et la main de l'homme est parvenue à la convertir en un lieu de ravitaillement et de rafraîchissement pour les vaisseaux qui traversent l'Atlantique.

SAINTE-HÉLÈNE (*).

DESCRIPTION.

Aspect ; atterrages ; nature du sol ; eaux.

Sainte-Hélène, à la fois la prison et le tombeau de l'être humain le plus

(*) Il existe de nombreux écrits sur Sainte-Hélène : mais l'ouvrage le plus complet est sans contredit l'Histoire qu'en a publiée, en 1808, T. H. Brooke, secrétaire du gouvernement de cette île, et qui, deux fois depuis, en a été lui-même gouverneur par intérim ; l'Histoire des colonies anglai-

extraordinaire qui jamais ait dominé sur la terre (ainsi disait, il y a douze ans, un écrivain semi-officiel d'Angleterre) (*), Sainte-Hélène est située dans l'océan Atlantique méridional, en dedans des limites des vents réguliers du sud-est, par une latitude australe de 15° 55′, et une longitude de 8° 3′ à l'ouest du méridien de Paris, à 400 lieues des côtes d'Afrique, à 700 de celles d'Amérique, et à 200 de l'île de l'Ascension. Sa plus grande longueur est de 10 milles, sa largeur moyenne de 6, sa circonférence de 27 environ; et sa surface, de 12 000 hectares.

On l'aperçoit d'une soixantaine de milles, reconnaissable aux nuages qui se condensent au-dessus d'elle. De moins loin, elle offre l'apparence d'un rocher nu, presque perpendiculaire du côté du nord, et s'abaissant graduellement vers le sud. A mesure qu'on approche, elle paraît plus inégale et plus déchirée; bientôt on n'y voit plus qu'un entassement de rocs brisés et de collines taillées à pic à leur sortie de la mer, puis s'élevant intérieurement à de grandes hauteurs, et laissant voir çà et là des rochers suspendus entrecoupés de vallées étroites ou de fissures irrégulières. On ne peut rien imaginer de plus triste et de plus désolé que cette ceinture de côteaux noirs, déchirés, consumés, sans arbres, sans buissons, sans aucune trace de verdure, haute de 200 à 400 mètres, interceptant la vue des montagnes intérieures au sommet desquelles semble s'être refugiée la végétation.

Celles-ci forment une chaîne transversale courant presque de l'ouest à l'est, sauf une légère courbure vers le sud, à ses deux extrémités. La plus haute cime qu'on y remarque est le pic de Diane, dont l'altitude est de 820 mètres; la pointe du Cuckold et le mont Halley, qui ont respectivement 815 et 750 mètres de hauteur absolue, sont, comme le pic de Diane, fréquemment enveloppés de nuages. Le célèbre major Rennell avait en outre mesuré le *Flag-Staff* ou mât de pavillon qui a 690 mètres, le *Barnscliff* ou roc de la grange surplombant la mer de 675 mètres, puis encore l'*Alarm-house* ou maison d'alarme, élevée à 595 mètres, le *High-Knoll* ou haute cime, à 580 mètres, et enfin *Longwood-House* immortalisée par le séjour de Napoléon, à 535 mètres au-dessus du niveau de l'Océan.

Le pourtour, comparable à de sombres murailles bastionnées, présente au nord-ouest, au sud-ouest, au sud-est, à l'est et au nord, un quintuple front, dont l'irrégulier assemblage est vivement accusé par la quintuple saillie des pointes désignées par les noms *Sugar-loaf* ou du Pain-de-sucre au nord, de *Manand* à l'ouest, de *Speery* au sud, de *Gills* à l'est, et de *Barn* ou de la Grange au nord-est. Sur le front de l'est, entre *Gills-Point* et *Barn-Point*, se font remarquer les angles saillants de *Saddle-Point* et de *Turk's-Cape*; sur le front du nord-ouest on remarque ceux de *Munden's-Point* et de *Horse-pasture-Point*.

Près de ces rivages sont disséminés quelques îlots; trois sont au sud, sous le nom de *Needles* ou les Aiguilles, et un peu plus loin celui de Speery; sur la côte nord-ouest se voient successivement *Egg island*, ou l'île de l'OEuf, celle des Oiseaux, et *Lighter rock* ou le rocher de la Gabare; enfin, près de Gills-point, au

ses, de Montgommery-Martin, en fournit le complément. Quant à la captivité de Napoléon, le célèbre *Mémorial* du comte de Las-Cases, et les publications des autres compagnons ainsi que des médecins de l'illustre prisonnier, ne laissent désirer aucun détail; et la translation de ses restes mortels en France a été racontée par l'abbé Coquereau et par le comte Emmanuel de Las-Cases, en témoins oculaires, en même temps que le crayon de M. Durand Brager et celui de M. Adolphe d'Hastrel nous ont enrichis de magnifiques dessins des principaux sites de Sainte-Hélène. Tels sont les guides que nous avons surtout consultés et suivis.

(*) MONTGOMMERY-MARTIN, *History of the British colonies*, vol. IV, p. 514.

sud-est, sont les deux îlots qui portent les noms de Georges et de Pilier d'Hercule; sans parler de plusieurs autres moins importants encore.

La mer qui entoure Sainte-Hélène, n'y trouvant aucune plage où étaler ses ondes amorties, en vient heurter d'un flot impatient les falaises crevassées, et bouillonne en grosse houle sur les roches pointues qu'elle cache à cinq ou six mètres de sa surface, surtout dans le nord-est et dans le sud de l'île : en ces deux endroits, ce sont de véritables bancs de roches, l'un par le travers de *Barnpoint*, à un kilomètre de distance, l'autre par le travers et à plus d'un mille de la pointe *Speery*. Cependant, malgré le rempart basaltique qui la circonscrit, Sainte-Hélène offre à son pourtour quelques anses par où elle est accessible, telles que *Prosperous Bay* à l'est, *Sandy Bay* au sud-est, *Lemon Valley* et *Rupert's Bay* au nord-ouest. Mais elle n'a qu'un seul mouillage, celui de *James'-Valley Bay*, pareillement au nord-ouest, c'est-à-dire sous le vent de l'île : on y trouve de 8 à 25 brasses sur un fond de gros sable et de gravier ; mais quoique ce mouillage soit bien abrité et d'un libre accès, le ressac est quelquefois si fort, surtout en janvier et février, que les canots ne peuvent pas accoster pendant plusieurs jours ; et il est arrivé souvent que des embarcations ayant ainsi chaviré, beaucoup de personnes se sont noyées.

Dès avant que l'on ait exploré l'île, ses formes anfractueuses, sa couleur sombre et rougeâtre, perceptible à de grandes distances, ont déjà fait pressentir la nature volcanique des roches qui en constituent le sol. La masse principale est en effet basaltique, en couches épaisses, fortement inclinées à l'horizon, alternant çà et là avec des bancs d'argile (disons plutôt de pouzzolane) diversement coloriés : le calcaire ne se montre qu'en petites quantités. Le basalte, quelquefois grossièrement cristallisé en prismes, tantôt dur et cassant, d'un beau noir, d'un grain fin et homogène, le plus souvent rougeâtre, poreux, grenu, contient une quantité considérable de pyroxène et de chrysolithe, dans une proportion variable, qui va jusqu'à plus de moitié de son poids ; ailleurs, ce sont des laves poreuses dont les alvéoles sont remplies de soufre ; en d'autres endroits des scories rouges. Partout est empreinte la trace manifeste d'une action volcanique primordiale, dont les convulsions depuis longtemps apaisées ont laissé au temps le loisir d'agir à son tour et de décomposer une partie de ces roches, qui, désagrégées, fendillées, crevassées, présentent sur certains points l'aspect de ruines près de s'écrouler sur celui qui les considère. Quelques secousses de tremblement de terre, ressenties en 1756 et en 1782, peuvent donner lieu de craindre que les révolutions plutoniennes ne soient pas finies à tout jamais pour cet âpre rocher.

On assure qu'il y a des mines de fer dans quelques endroits de l'île, mais le manque de combustible ne permettra jamais de les exploiter. On a cru aussi découvrir de l'or et du cuivre, mais en trop petites quantités pour qu'on puisse songer à en tirer parti. On a trouvé, sur un point de la côte, des veines d'une lave dure qui prend un très-beau poli, et susceptible d'être gravée en cachets. La chaux s'obtient des sables coquilliers : celle que l'on tire de *Sandy Bay* est d'une qualité supérieure, et mêlée à la pouzzolane elle fournit un ciment excellent.

La terre cultivable est généralement grasse et argileuse; elle contient beaucoup de parties salines, et sa profondeur est bien plus grande qu'il n'est indispensable pour les besoins de la végétation, partout où la disposition des pentes lui a permis de se fixer.

Toute l'île est arrosée de ruisseaux nombreux d'une eau limpide et saine, murmurant au fond des ravins, trop faibles pour s'élancer en cascades, sauf en un seul endroit, où le filet d'eau, tombant d'une hauteur de cent mètres, est déjà réduit en pluie longtemps avant d'atteindre le bassin inférieur ; les eaux

torrentielles, qui parfois viennent grossir son volume en ternissant le cristal de son onde, peuvent seules lui donner assez de force pour franchir en nappe continue le saut que la nature lui a ménagé. La sécheresse tarit quelquefois ces légers courants; mais quelques sources ne perdent en aucun temps leur eau, dont la quantité augmente même, pour certaines d'entre elles, précisément quand elle diminue pour les autres. Les plus considérables de ces cours d'eau sont ceux de James et de Rupert's-Valley au nord-ouest, et celui de Longwood à l'est, ayant tous les trois leur origine immédiatement au pied du pic de Diane.

Climat, végétation, animaux.

Le climat de l'île est tempéré et très-sain, l'été étant moins chaud, et l'hiver moins froid que dans beaucoup de pays d'Europe : le thermomètre s'élève rarement au-dessus de 17° de Réaumur, et descend rarement au-dessous de 10°; la moyenne de température est, à James'-Town, de 17°; à Plantation-House, maison de campagne des gouverneurs, elle est de 15°, et de 13° sur le haut plateau de Longwood. Le vent régulier du sud-est n'éprouve que des variations extrêmement courtes et rares; dans toute une année, on n'a constaté que huit jours, en total, dans lesquels le vent eût tourné à l'ouest. Il est également rare d'entendre le tonnerre; mais lorsque le temps est très-chaud, on voit quelquefois des éclairs. Il est arrivé que de grandes sécheresses ont été la cause de la mortalité des troupeaux, qui ont péri faute d'eau; mais, en général, il y a des pluies dans toutes les saisons, particulièrement en juillet, août, septembre, et surtout en février, qui est le mois où la pluie est le plus abondante.

Dans les conditions de terroir et de climat que nous venons de faire connaître, on ne peut guère s'attendre à une grande richesse de végétation; et en effet, elle n'est vigoureuse que dans la haute région de l'île, s'appauvrit dans les vallées à mesure qu'on descend vers la mer, et disparaît presque complétement sur les noires collines qui en forment la triste ceinture. Sur plusieurs points, la culture n'a pu s'établir que sur des terres rapportées et maintenues par des encaissements; et la plus grande partie du sol ne montre que des landes incultes et stériles.

La flore spéciale de Sainte-Hélène n'offre guère qu'une dizaine d'espèces végétales : on désigne au premier rang la fougère arborescente, qui s'élève jusqu'à vingt pieds de haut avec des feuilles longues de cinq pieds; trois sortes de gommiers, distingués par les noms de *commun*, de *bâtard* et de *nain*, sont des arbres verts à feuilles persistantes, qui ne paraissent avoir rien de commun avec les mimeuses d'où se tire la gomme arabique; c'est de ces gommiers qu'est formée la forêt de Longwood, la seule de l'île : la gomme en est odorante; les branches en sont employées à faire du charbon, qui exhale en brûlant un parfum agréable, et le tronc incisé fournit en abondance un liquide doux appelé *toddy*. Les autres arbres ou arbrisseaux indigènes sont : le bois rouge, qui est un ébénier; le bois de chien, qui paraît être une érythrine; le bois à corde; l'arbre de la lune, aux feuilles charnues et blanchâtres et aux fleurs orangées; et la soude frutescente appelée ici samphire. On cite encore parmi les produits de la végétation spontanée de Sainte-Hélène, des aloès, des verges d'or, des lis, des narcisses et d'autres plantes bulbeuses étalant leurs fleurs brillantes à côté des stramoines violettes et des belles-de-nuit dichotomes; le pourpier, le cresson, l'alkékenge, la camomille sauvage; enfin, les poacées et panicées qui tapissent de leur épais gazon le sommet et les pentes adoucies des montagnes intérieures.

Mais les arbres de toute espèce dont l'importation a doté cette île, sont en bien plus grand nombre, et ont en général réussi à merveille. Les flancs des collines intérieures sont couverts de bruyères provenues de semences apportées d'Angleterre; le chêne, le pin, le cyprès viennent bien partout où on les a plantés; le myrte s'élève à

une hauteur extraordinaire, et le cotonnier fleurit parfaitement. Beaucoup d'arbres fruitiers d'Europe et des tropiques ont été introduits : l'oranger, le citronnier, le limonier, le figuier, le grenadier, le mûrier, le tamarinier, le manguier, le cocotier, la vigne, la canne à sucre, l'ananas, ont très-bien profité; le pommier donne d'énormes quantités de fruits monstrueux; le cognassier vient bien, mais le poirier n'a pas réussi; le pêcher s'était multiplié de la manière la plus heureuse, et donnait des fruits délicieux, mais un insecte imperceptible, apporté, dit-on, avec la vigne de Constance, est devenu le fléau de ces arbres, dont il attaque l'écorce et qu'il fait périr; les autres fruits à noyau, l'abricot, le brugnon, la cerise, ont échoué; les groseilliers sont devenus stériles et ont passé à l'état d'arbres verts; l'épine-vinette n'a pas eu plus de succès, non plus que la nèfle, la noix, la noisette, la châtaigne; la framboise n'a pas prospéré davantage, tandis que la ronce, envahissant le sol au delà de toutes les prévisions, est devenue un ennemi redoutable contre lequel il a fallu entreprendre, à titre d'œuvre publique, des travaux extraordinaires d'extirpation. Une herbe grossière, venue du Cap, menace, de son côté, d'étouffer et de remplacer le gazon fin des montagnes et le paturin des vallées. La luzerne s'est très-bien naturalisée, mais les essais de culture du froment et de quelques autres céréales n'ont pas été encouragés, et sont demeurés sans suite. La métropole a mieux aimé y apporter des farines, et y favoriser le développement des plantes potagères et des légumes frais, l'igname, la patate, les choux, les fèves, les pois, les citrouilles, et autres racines, herbages et fruits propres à fournir des rafraichissements aux bâtiments qui viennent relâcher à Sainte-Hélène.

Quant aux animaux, tous ceux que l'homme dresse à son usage ou qu'il élève pour sa consommation ont successivement été importés par les Portugais, les Hollandais et les Anglais, tour à tour maîtres de l'île; on évalue la masse de bétail existante à Sainte-Hélène, à 1500 bœufs, 3000 moutons et chèvres, 300 chevaux. Ces derniers sont d'une race petite, mais assez belle, venue du cap de Bonne-Espérance, et ressemblant beaucoup aux petits chevaux irlandais, dont ils ont l'ardeur et la vélocité; mais ce qui les rend surtout précieux aux habitants, c'est la fermeté de leurs jambes, qui leur permet de parcourir avec rapidité les sentiers les plus impraticables de l'île. Les lapins abondent en certains endroits; on élève quelques cochons, et l'on rencontre aussi, dit-on, quelques sangliers de pelages variés, difficiles à prendre. Les rats sont devenus par leur nombre le fléau des cultivateurs.

La volaille d'Europe s'est considérablement multipliée, et elle est excellente; on voit en même temps beaucoup de pintades, de pigeons, de ramiers, de perdrix blanches et rouges; des faisans, des gélinottes des bois, des paons, des oies, des poules d'eau noires et grises, des mouettes, quelques pingouins, quantité de passereaux, de serins des Canaries, de linottes rouges. Les moineaux semblent conspirer avec les rats contre toutes les semailles, et font dans les champs un déplorable dégât.

Parmi les insectes, on ne remarque guère que ceux dont on tire profit, ou dont on reçoit dommage; on ne tient compte à ce titre à Sainte-Hélène que de grosses araignées, de grosses mouches vertes très-incommodes, et de l'insecte imperceptible qui détruit à la longue tous les pêchers de l'île. On a parlé de serpents qu'on aurait vus au sommet des plus hautes montagnes, mais le fait a été révoqué en doute, et l'on assure que l'île ne contient que des reptiles innocents. Il y vient des tortues, dont la chair est agréable, nourrissante et très-saine

La mer qui l'environne est fréquentée par divers cétacés, entre autres, plusieurs baleines. Les poissons y sont très-nombreux et très-variés : on en compte plus de soixante-dix espèces, qui se pêchent généralement à la ligne,



Lemaître direxit

Vue de James-Town.

l'emploi des filets étant difficile sur ces fonds hérissés de roches pointues : les maquereaux et les congres sont parmi les plus abondants; la morue noire est le plus rare et le plus recherché. On cite des crustacés qui paraissent analogues au homard ou à la langouste, et quelques crabes. On pêche aussi des moules et des huîtres excellentes, tellement adhérentes à leurs rochers, que l'on a grand'peine à les en séparer.

Population, topographie. -

Sainte-Hélène, aujourd'hui l'une des colonies de la couronne d'Angleterre, est confiée à l'autorité d'un gouverneur de nomination royale, assisté d'un conseil composé des principaux officiers militaires et civils, parmi lesquels les plus importants sont le secrétaire du gouvernement et le chef de la justice. N'ayant de revenus propres que le produit de quelques droits s'élevant à peine à 3000 livres sterling ou 75 000 francs, la métropole se trouve forcée de subvenir pour plus de 80 000 livres sterling ou 2 000 000 de francs, aux charges de la colonie: cette dépense était plus que triple au temps de la prison du grand empereur. Un bataillon d'infanterie européenne et un fort détachement d'artillerie composent la garnison, à laquelle il faut joindre la milice locale pour compléter le tableau des forces militaires de l'île; au surplus, rendue presque inabordable par la nature, dominant au loin la mer par de nombreuses vigies, et défendue par quarante-trois postes fortifiés, garnis de près de 240 bouches à feu de tout calibre, Sainte-Hélène peut à bon droit passer pour imprenable.

La population totale de l'île est évaluée à 5 000 âmes environ; sur ce nombre, les blancs ne comptent pas pour plus de 2 200; tout le reste est de couleur, soit Africains, soit Chinois et Malais. La quantité des naissances est double de celle des décès; la moyenne des premières, où le sexe feminin domine, est de plus de 160 par an, et la moyenne des décès, de 80. Le sang est beau : les femmes ont le teint blanc, les traits réguliers, des formes gracieuses; elles sont belles, gaies, spirituelles, bien élevées; elles aiment la toilette et se parent avec goût; les filles de la campagne sont vives, fort aimables, et coquettes; elles aiment le plaisir, et partagent sans intérêt celui qu'elles donnent. Les hommes sont indolents, mais vigoureux, bien faits, d'un teint frais et coloré. La fortune des propriétaires est de 2 000 à 12 000 francs de revenu; peu ont moins, peu ont davantage, et c'est assez pour les faire vivre dans l'aisance : le nombre des pauvres est très-petit.

Cette population a pour domicile central la petite ville de James'-Town, la seule agglomération de maisons de toute la colonie; quelques fermes, quelques habitations de plaisance se trouvent disséminées dans l'île, surtout vers Sandy-Bay, qui offre un site particulièrement agréable.

James'-Town touche le bord de la mer, et s'enfonce dans une gorge entre deux énormes rochers noirs et pelés d'environ deux cents mètres de haut, à droite *Ladder-Hill* ou le morne de l'échelle, sillonné dans toute sa hauteur d'une ligne blanche qui s'aperçoit de loin, et qui n'est autre chose qu'un escalier de 695 marches, véritable échelle montant directement de la ville à la forteresse; à gauche *Munden's-Hill*, qui n'est guère plus accessible. De la rade, on aperçoit d'abord un feuillage assez touffu qu'on dirait sortir du sein de la mer : ce sont les têtes de petits arbres plantés derrière la batterie de côte, qui ferme toute la gorge; derrière ces arbres paraît la ville, fuyant en amphithéâtre dans l'étroite et sombre vallée; beaucoup au-dessus et dans le lointain, on distingue la maison blanche appelée *Alarm-house*, se détachant au milieu de la verdure des pins.

Le débarcadère est à gauche, près des batteries de Munden's-Point; un escalier de quelques marches sert à gravir sur le quai, taillé dans le roc et conduisant, au bout de cinq cents pas,

à un corps de garde et à une porte étroite avec pont-levis; au delà est une esplanade d'environ deux cents pas, au bout desquels on se trouve devant une seconde porte donnant entrée immédiatement sur la place de la parade, qui a 170 pas de long sur 160 de large; à gauche est la maison du gouvernement et le jardin de la compagnie des Indes, toujours ouvert au public; à droite sont les bureaux de l'administration militaire et l'église. Après avoir traversé la place, à gauche et à la suite du jardin public, on voit la maison habitée par Napoléon pendant la seule nuit qu'il ait passée à James'Town, à son arrivée : elle fait l'angle de la rue principale, qui commence en cet endroit et se prolonge jusqu'à 240 pas, sur une largeur de 40. Cette rue, bordée de trottoirs, est macadamisée, ainsi que la place, et toutes les eaux s'écoulent par des ruisseaux souterrains; les maisons sont peintes, et d'une propreté remarquable; cette partie de la ville, d'une fort jolie apparence, est habitée par les personnes les plus considérables de l'île. A son extrémité, la grande rue se bifurque : à droite, c'est la continuation de la ville, d'un aspect beaucoup moins agréable, formant le quartier des Lascars et des Chinois; au bout se trouvent l'hôpital, les casernes, et l'hôtel des officiers avec une magnifique cour ombragée de bananiers : vers le milieu, s'ouvre une route qui monte, par des rampes successives le long des rochers, à la citadelle, à *Plantation-House* maison de campagne des gouverneurs, pour s'enfoncer ensuite dans l'intérieur des terres; presque partout d'effrayants rochers la surplombent, et semblent menacer à tout moment ce quartier de la ville d'une catastrophe; les chèvres grimpant sur les hauteurs suffisaient pour détacher des fragments d'un assez grand volume pour jeter l'alarme parmi les habitants, et l'on donna aux soldats la consigne de tirer sur ces animaux à leur profit. La rue de gauche suit la base de Rupert's-Hill, et donne accès à un chemin qui, sous le nom de *Side-path*, serpente le long du morne pour conduire à Briars, à Alarm-House, au tombeau de Napoléon, à Hut's-Gate, à Longwood, et plus loin dans l'intérieur.

Tous ces noms sont devenus immortels en se liant à l'histoire de l'homme illustre dont la mémoire traversera les siècles. En descendant du pic de Diane, le ruisseau de James'-Valley, parvenu presque à la moitié de son cours, forme une cascade; un peu au-dessous, sur un tertre à pic, on voit une petite maison aux murailles blanches, aux jalousies vertes, à la toiture grise, assise sur un joli tapis de verdure, entourée d'une végétation tropicale : c'est un pavillon de plaisance dépendant d'une maison plus considérable, bâtie à une quarantaine de pas sur la gauche, et qui appartenait à un négociant du nom de Balcombe, de qui elle a passé au colonel Trelawney : ce pavillon, c'est Briars, la première prison de Napoléon, qui y demeura 55 jours.

Alarm-House est plus loin, sur la gauche, tout près du point où de la route principale se sépare, pareillement à gauche, un chemin descendant à la sombre vallée qu'on appela jadis vallée des Géranions, que la sauvage horreur de son aspect avait aussi fait nommer populairement *Devil's Punch-bowl*, mais qui ne peut désormais porter d'autre nom que celui de vallée du Tombeau : car là ont reposé vingt ans les restes de celui qui, partout où il a passé, a imprimé un souvenir ineffaçable.

La route principale se continue en contournant sur la hauteur cette vallée sinistre; elle passe à *Hut's-Gate*, simple hutte, en effet, mais ennoblie elle aussi par le séjour du général Bertrand, toujours le grand-maréchal du palais de l'empereur, que ce palais fût le château des Tuileries, la maison de ville de Porto-Ferrajo, ou le cottage de Longwood. Un quart de lieue au delà est ce palais de Longwood, cette ignoble ferme badigeonnée qui fut la dernière habitation, la prison, ou plutôt, comme l'a dit un de ceux qui y



Lemaître direxit

Habitation de Napoléon à Longwood

vécurent jadis, cet autre tombeau de Napoléon, où il mit cinq ans et demi à mourir; fabrique hâtivement restaurée, entourée d'une triple barrière, sans eau, sans ombre, sur un plateau exposé à tous les vents, ou plutôt balayé sans cesse par le vent constant du sud-est, qui n'y laisse vivre que des gommiers rabougris, des ajoncs épineux et de longues herbes flétries. Retournée a son ancienne destination rurale, elle a perdu toute trace matérielle du séjour de l'illustre prisonnier, et atteste d'autant mieux, dans son abandon, l'indignité des geôliers.

HISTOIRE.

Découverte et colonisation; domination anglaise avant la captivité de Napoléon.

Quand le galicien Jean de Nova, dans cette même expédition où sur sa route d'aller il avait découvert l'île de l'Ascension, eut accompli dans l'Inde la mission que lui avait confiée le roi Emmanuel de Portugal, comme il ramenait les vaisseaux destinés à revenir en Europe, il eut, sur sa route de retour, une bonne fortune analogue; et le 21 mai 1502, jour ou l'Église grecque célèbre la commémoration de Constantin le Grand et de sa mère Hélène, il découvrit cette île, et lui donna le nom de la sainte impératrice; il y arriva par le côté du vent, c'est-à-dire, par le sud-est, et perdit même un de ses vaisseaux à l'embouchure de Deep-Valley. L'île ne laissait alors apercevoir d'autres habitants que des oiseaux de mer, des phoques et des tortues. N'avait-elle encore été vue par aucun autre navigateur? Il est permis de se poser cette question, quand on remarque sur la grande mappemonde terminée en 1500 par Jean de la Cosa, le pilote de Colomb, des îles figurées dans les parages et précisément à la hauteur de Sainte-Hélène.

Celle-ci reçut en 1513 ses premiers habitants: des transfuges portugais avaient été livrés au grand Albuquerque par un chef indien vaincu devant Goa, à condition qu'ils auraient la vie sauve: la condition fut respectée, mais on leur coupa le nez, les oreilles, la main droite et le petit doigt de la main gauche; c'est dans cet état de mutilation qu'on ramenait en Europe Fernand Lopes, qui, ne pouvant supporter l'idée de reparaître ainsi dans sa patrie, demanda comme une grâce d'être abandonné à Sainte-Hélène, où on le laissa, en effet, avec quelques esclaves nègres et des provisions; quatre ans après, il fut obligé, par un ordre du gouvernement portugais, de quitter son petit établissement, qui avait merveilleusement prospéré. Sainte-Hélène était désormais une relâche pour toutes les flottes de l'Inde, auxquelles elle fournissait des rafraîchissements.

Les Portugais en avaient soigneusement dérobé la connaissance aux autres nations, quand il arriva au capitaine anglais Cavendish d'y aborder en 1588, à la fin de son voyage autour du monde; il mouilla dans la rade actuelle, et débarqua au pied de la vallée qui longtemps a porté le nom de la chapelle que les Portugais y avaient construite des débris du navire naufragé de Jean de Nova; elle était bien cultivée, et fournissait en abondance de la volaille, des chèvres et des porcs, des fruits, des légumes et des herbages frais. D'autres bâtiments anglais ne tardèrent pas à visiter cette île; bientôt elle fut connue aussi des Hollandais et des Espagnols.

Les Portugais, ayant formé des établissements nombreux au pourtour de l'Afrique, sentirent moins l'importance de Sainte-Hélène, la négligèrent, puis l'abandonnèrent tout à fait. Les Hollandais prirent leur place en 1645, et la gardèrent jusqu'en 1651, qu'ayant formé leur établissement du cap de Bonne-Espérance, ils quittèrent à leur tour Sainte-Hélène, et y furent immédiatement remplacés par les Anglais. Ceux-ci bâtirent, en 1658, sous le capitaine Dutton, leur premier gouverneur, un fort auquel ils donnèrent le nom de James, en l'honneur du duc d'York, frère du roi; une charte

royale du 3 avril 1661 confirma la possession de cette île à la Compagnie des Indes orientales, qui montrait beaucoup d'empressement à la coloniser. Souchu de Rennefort, qui la visita en 1666, y rencontra cinquante hommes et vingt femmes venus d'Angleterre, plus un certain nombre d'esclaves nègres; beaucoup de familles anglaises, ruinées par le grand incendie de Londres, ne tardèrent pas à grossir considérablement la population de cette colonie.

Les Hollandais, regrettant apparemment l'abandon qu'ils avaient fait du port commode et sûr de Sainte-Hélène, tentèrent, vers la fin de 1672, d'en recouvrer la possession : ils essayèrent une descente à Lemon-Valley; mais il suffit, pour les écarter, de faire rouler sur eux, du haut des mornes, des quartiers de roche qui les écrasaient. La nuit suivante, ils furent plus heureux sur un autre point, où la trahison d'un habitant leur facilita le débarquement de 500 hommes, qui tournèrent et surprirent le fort, et s'emparèrent de l'île. Le gouverneur anglais, Beale, se retira, avec sa garnison, à bord de quelques bâtiments en rade, et fit voile pour le Brésil, où il ne tarda point à voir arriver, sous les ordres du capitaine Richard Munden, une division de vaisseaux de la flotte royale britannique; on reprit aussitôt ensemble le chemin de Sainte-Hélène, et l'on y arriva dans la soirée du 14 mai 1673, sans avoir été aperçu par les Hollandais; un détachement de 200 hommes, commandé par le capitaine Kedgwin, débarqua le lendemain, avant le jour, dans la baie qui a gardé depuis lors le nom de *Prosperous-Bay*, et se rendit, par Longwood, au sommet de Rupert's-Hill, pendant que le capitaine Munden se présentait devant la rade avec ses vaisseaux : les Hollandais se rendirent, et la colonie fut ainsi reprise sans coup férir.

Laissant le commandement de sa conquête au capitaine Kedgwin, avec une garnison de 160 hommes tirée de ses vaisseaux, Munden retourna en Angleterre, où il fut fait chevalier. Par une charte du 16 décembre 1673, le roi rendit à la Compagnie des Indes la possession de Sainte-Hélène, à titre de propriétaire, avec les droits de souveraineté et l'autorité qui en découle : elle prit aussitôt à sa solde la garnison et les officiers laissés par Munden, et désigna parmi ceux-ci un gouverneur, avec un vice-gouverneur et trois autres officiers pour former son conseil; la garnison fut ultérieurement réduite à 50 hommes, et une milice locale constituée au moyen de l'enrôlement des colons; on éleva des fortifications, on établit des postes d'observation, et la sécurité des possesseurs fut désormais assurée.

Le savant astronome Halley étant venu, en 1676, observer à Sainte-Hélène le passage de Mercure sur le disque du soleil, la montagne où il avait monté ses instruments a depuis lors conservé son nom.

L'établissement de diverses taxes, et, entre autres, d'un impôt sur le bois nécessaire à la distillation de l'eau-de-vie de pomme de terre, donna lieu à un mécontentement qui prit de l'importance, et causa à plusieurs reprises des troubles et des émeutes où il y eut du sang répandu; en 1684, deux des mutins furent pendus et d'autres exilés; mais l'exemple fut perdu, les émeutes se renouvelèrent, et plus d'un gouverneur en fut la victime, jusqu'à ce qu'enfin toutes les distilleries furent supprimées en 1700 par ordre de la métropole, pendant le gouvernement du capitaine Poirier, protestant français que la révocation de l'édit de Nantes avait forcé à chercher à Sainte-Hélène une nouvelle patrie. L'administration vigoureuse du capitaine Roberts, de 1708 à 1714, acheva de rétablir la tranquillité.

Le gouvernement du colonel Brooke, de 1787 à 1801, fut signalé par des améliorations notables dans les constructions de la colonie, les fortifications et le système de défense de l'île, qui devint, à cette époque, un dépôt de recrues pour les armées de la Compagnie dans l'Inde; dépôt qui s'éleva

jusqu'à plus de 12 000 hommes. Sous le colonel Patten, une épidémie de rougeole, apportée du Cap en 1807, sévit sur la population avec une telle intensité, qu'elle enleva, en deux mois, près de deux cents personnes; l'alarme qu'elle causa fit redouter l'invasion de la petite vérole, dont jusqu'alors on n'avait vu qu'un petit nombre de cas sans gravité, et l'autorité se hâta de rassurer les habitants en établissant un vaccinateur officiel.

Une cinquantaine de cultivateurs chinois ayant été introduits en 1810, sous le gouvernement du major général Beatson, l'essai eut des résultats si favorables, qu'on en fit venir bientôt après 150 autres; des agriculteurs furent en même temps envoyés d'Angleterre, et les améliorations obtenues par ce moyen augmentèrent considérablement les productions de l'île; et cependant les mesures ordonnées par la métropole renchérissaient beaucoup le prix des denrées; ce qui, joint à la prohibition des spiritueux, réveilla le mécontentement et l'esprit de révolte; des troubles sérieux éclatèrent à la fin de 1811, et pour les réprimer il fallut recourir à une cour martiale et à des exécutions sanglantes.

Le colonel Mark-Wilks fut nommé gouverneur en 1813, et il occupait encore ce poste en 1815, quand le gouvernement anglais, ayant résolu d'assigner Sainte-Hélène pour prison à l'illustre guerrier que la fortune avait trahi pour la seconde fois, reprit cette île des mains de la Compagnie des Indes, et y envoya en son propre nom un gouverneur, une forte garnison de troupes royales, et une division navale considérable.

Captivité de Napoléon.

Après le désastre de Waterloo, quand Napoléon eut signé son abdication au palais de l'Élysée, le 22 juin 1815, il se rendit à Rochefort, où des ordres étaient envoyés pour l'armement de deux frégates destinées à le transporter aux États-Unis, dès que les sauf-conduits nécessaires seraient arrivés; mais les sauf-conduits n'arrivaient point, les frégates n'osaient tenter d'échapper aux croisières ennemies, les vaisseaux de la flotte anglaise avaient reçu l'ordre de donner asile à Napoléon s'il se présentait, cet asile fut offert le 14 juillet par le capitaine Maitland commandant le vaisseau *le Bellérophon;* et le lendemain Napoléon s'y embarquait, et faisait voile pour l'Angleterre, précédé de cette lettre mémorable qu'il adressait au prince régent :

« Altesse royale,

« En butte aux factions qui divisent mon « pays, et à l'inimitié des plus grandes puis- « sances de l'Europe, j'ai consommé ma « carrière politique. Je viens, comme Thé- « mistocle, m'asseoir au foyer britannique; « et je me mets sous la protection de ses « lois, que je réclame de Votre Altesse « Royale, comme du plus puissant, du plus « constant, du plus généreux de mes enne- « mis.

« Rochefort, 13 juillet 1815.

« Napoléon. »

Le 24 juillet on mouilla à Torbay, et le 26 à Plymouth : toute l'Angleterre s'y porta pour voir le grand homme, accueilli, dès qu'il paraissait sur le pont, par les acclamations de la foule, qui se parait d'œillets rouges en témoignage de ses sympathies; mais, le 30 juillet, un commissaire du gouvernement vint à bord du *Bellérophon* notifier à l'empereur déchu la résolution prise de le déporter à Sainte-Hélène :

« L'île de Sainte-Hélène a été choisie « pour sa future résidence; le climat en est « sain, et la situation locale permettra qu'on « l'y traite avec plus d'indulgence qu'on ne « le pourrait faire ailleurs, vu les précau- « tions indispensables qu'on serait obligé « d'employer pour s'assurer de sa personne. « — On permet *au général Bonaparte* de « choisir parmi les personnes qui l'ont ac- « compagné en Angleterre, à l'exception « des généraux Savary et Lallemand, trois « officiers, lesquels, avec son chirurgien, « auront la permission de l'accompagner à « Sainte-Hélène, et ne pourront point quit- « ter l'île sans la sanction du gouvernement « britannique. Le contre-amiral sir George « Cockburn, qui est nommé commandant « en chef du Cap de Bonne-Espérance et des

« mers adjacentes, conduira le général Bo-
« naparte et sa suite à Sainte-Hélène, et
« recevra des instructions détaillées tou-
« chant l'exécution du service. »

Napoléon protesta énergiquement contre cette décision ; il disait, en terminant :

« J'en appelle à l'histoire : elle dira qu'un « ennemi qui fit vingt ans la guerre au « peuple anglais, vint librement dans son « infortune chercher un asile sous ses lois. « Quelle plus éclatante preuve pouvait-il lui « donner de son estime et de sa confiance? « Mais comment répondit-on en Angleterre « à une telle magnanimité? On feignit de « tendre une main hospitalière à cet en- « nemi; et quand il se fut livré de bonne « foi, on l'immola. »

Le 4 août, le *Bellérophon* appareilla tout à coup pour aller mouiller à Starpoint; on dit qu'un constable venait de Londres avec un ordre d'*habeas corpus* pour réclamer la personne de Napoléon au nom des lois : c'eût été l'arracher aux arbitraires caprices du gouvernement, et l'on s'était empressé de mettre sa prison flottante hors de la portée de l'officier ministériel. Deux jours après, l'amiral Keith, accompagné du contre-amiral Cockburn, vint notifier à l'hôte du *Bellérophon* la convention du 2 août, entre les quatre grandes puissances alliées, « sur les mesures les plus propres à « rendre impossible toute entreprise « de sa part contre le repos de l'Eu- « rope. » Elle portait textuellement :

« Art. 1er. Napoléon Bonaparte est re- « gardé, par les puissances qui ont signé le « traité du 25 mars dernier, comme leur « prisonnier.

« Art. 2. Sa garde est spécialement con- « fiée au gouvernement britannique. Le « choix du lieu, et celui des mesures qui « peuvent le mieux assurer le but de la pré- « sente stipulation, sont réservés à Sa Ma- « jesté Britannique.

« Art. 3. Les cours impériales d'Autriche « et de Russie, et la cour royale de Prusse, « nommeront des commissaires qui se ren- « dront et demeureront au lieu que le gou- « vernement de Sa Majesté Britannique aura « assigné pour le séjour de Napoléon Bo- « naparte, et qui, sans être chargés de la « responsabilité de sa garde, s'assureront de « sa présence.

« Art. 4. Sa Majesté Très-Chrétienne sera « invitée, au nom des quatre cours ci-des- « sus mentionnées, à envoyer également un « commissaire français au lieu de détention « de Napoléon Bonaparte.

« Etc., etc. »

Le lendemain de cette notification hâtive, l'illustre captif était transféré à bord du *Northumberland*, dont l'aménagement s'acheva sous voiles. Jusqu'alors l'empereur déchu avait trouvé personnellement autour de lui le respect et les égards dus à une auguste infortune; tout changea quand il fut sur le *Northumberland :* on ne resta plus découvert en sa présence, et l'on oublia tellement les bienséances, que madame Bertrand fut obligée de dire à sir George Cockburn : « N'ou- « bliez pas, monsieur l'amiral, que « vous avez affaire à celui qui a été le « maître du monde, et que les rois « briguaient l'honneur d'être admis à « sa table. »

On partit : les trois officiers que *le général Bonaparte* avait été autorisé à emmener étaient le général Bertrand, grand-maréchal; les généraux de Montholon et Gourgaud, aides de camp; mesdames Bertrand et de Montholon suivaient la fortune de leurs maris; Napoléon emmena aussi comme secrétaire le comte de Las-Cases, son chambellan, avec son fils; plus ses domestiques. Tout le monde avait été désarmé; mais l'amiral Keith n'avait point voulu faire exécuter l'ordre à l'égard de Napoléon, qui garda ainsi son épée. Ses effets avaient été visités, son argent sequestré.

Le 17 octobre au soir, on débarqua à Sainte-Hélène. Napoléon passa la nuit dans une maison, espèce d'auberge ou d'hôtel garni situé sur la place de James-Town, où il ne devait plus revenir que dans son cercueil, au jour des réparations, à vingt-cinq ans de distance jour pour jour. Le lendemain matin, il alla, avec l'amiral Cockburn et le général Bertrand, visiter la maison de Longwood, qui lui était d'avance destinée; elle n'était point

habitable, et il fut reconnu indispensable de la restaurer. Au retour, Napoléon aperçut le pavillon de Briars, le visita, et demanda à y demeurer pendant qu'on réparerait Longwood, ce qui fut accordé sans difficulté. Ce n'était qu'une petite guinguette n'ayant qu'une pièce de rez-de-chaussée, surmontée d'un grenier, sans rideaux ni volets, ni meubles; c'est là le réduit où il devait se coucher, s'habiller, manger, travailler, demeurer, sauf à sortir pour le laisser nettoyer. Il y fit porter son lit de camp, et s'y installa immédiatement; Las-Cases et son fils Emmanuel furent logés dans le grenier; Bertrand, Montholon, Gourgaud et ses autres serviteurs restèrent éloignés de leur maître, ayant à faire deux milles pour le venir trouver, et ne pouvant arriver jusqu'à sa personne qu'accompagnés d'un soldat. Les aliments qu'on lui portait de la ville étaient médiocres, souvent mauvais; on ne pouvait lui procurer de bains; et, pour ne point subir l'humiliation de ne sortir qu'escorté d'un officier anglais, il avait dû renoncer à l'exercice salutaire du cheval. Aussi, dès la première quinzaine, sa santé était déjà ébranlée.

Il avait dit, le 20 avril 1814, à ses compagnons de gloire, dans ces adieux si touchants de Fontainebleau : « J'écri- « rai les grandes choses que nous avons « faites » ; il se souvint à Briars de sa promesse, et commença à dicter ses campagnes d'Italie à Las-Cases, qu'à cause de l'affaiblissement de ses yeux son fils Emmanuel aidait et suppléait parfois. Bertrand reçut les dictées de la campagne d'Égypte; Montholon et Gourgaud eurent aussi leur part de travail; et, pendant tout le temps qu'il vécut à Sainte-Hélène, cette noble occupation fut son refuge le plus efficace contre les mortels ennuis de la captivité. « L'empereur s'habillait de fort bonne heure », nous dit Las-Cases dans son précieux *Mémorial;* « il faisait dehors quelques tours; nous déjeunions vers dix heures; il se promenait encore, et nous nous mettions ensuite au travail; je lui lisais ce qu'il m'avait dicté la veille, et que mon fils avait recopié le matin; il le corrigeait, et me dictait pour le lendemain; nous ressortions sur les cinq heures, et revenions dîner à six heures, si toutefois le dîner était arrivé de la ville. »

Enfin, le 10 décembre, Longwood étant prêt à recevoir son prisonnier, il y fut transféré avec ses compagnons et ses serviteurs, sauf le grand-maréchal, qui fut logé à Hut's-Gate. Un principal corps de logis, en forme de T, constituait l'habitation spéciale de l'empereur : on y entrait par un vestibule de treillage formant l'extrémité inférieure du T; ensuite venait une grande antichambre, puis le salon; derrière, et en travers, la salle à manger, fort obscure; et à la suite, la bibliothèque terminant l'aile gauche du bâtiment; du côté opposé, le cabinet de travail, et la chambre à coucher terminant l'aile droite; derrière la chambre, une petite pièce où l'on avait construit grossièrement une baignoire en planches, et derrière le cabinet de travail, un corridor où venait coucher le valet de chambre de service. Diverses constructions, en arrière du bâtiment principal, servaient de logement aux généraux de Montholon et Gourgaud, à MM. de Las-Cases, et au reste de la maison, dont l'organisation fut gaiement arrêtée ainsi : le grand-maréchal, dont l'habitation fut plus tard rapprochée de Longwood, demeurait le commandant et le surveillant général de tout le service; le comte de Montholon eut la charge des détails domestiques; le baron Gourgaud, celle de l'écurie; le comte de Las-Cases, l'intendance du mobilier. Les onze domestiques en titre, avec leurs aides, étaient répartis en trois services : la chambre, la livrée, et la bouche. Le docteur O'Méara, chirurgien du *Northumberland,* attaché d'office à l'illustre captif, se dévoua à lui comme un véritable Français, et cet attachement a rendu aussi son nom historique.

Les privations, les vexations qui avaient pu, à Briars, ne sembler que

des inconvénients temporaires, se perpétuèrent à Longwood : toute sortie était surveillée, toute course un peu moins restreinte devenait un danger; et, une fois, l'empereur lui-même se vit couché en joue. Il devait à bon droit s'indigner de ces outrages; mais il était au-dessous de sa dignité de se plaindre : « J'ordonne », disait-il, « ou « je me tais »; et il se réfugiait dans les souvenirs de sa gloire : « Nous « n'avons de trop ici que du temps », disait-il encore; et ce temps, il le consacra à dicter l'histoire des merveilles de son règne.

Le 14 avril 1816, des bâtiments furent signalés en mer : c'était le lieutenant général sir Hudson Lowe, gouverneur de Sainte-Hélène, qui arrivait; c'était un homme d'environ quarante-cinq ans, de taille ordinaire, mince, maigre, sec, rouge de visage et de chevelure, marqueté de taches de rousseur; des yeux obliques, regardant à la dérobée et jamais de face, recouverts de sourcils d'un blond ardent et très-proéminents : « Il est hideux », dit l'empereur après avoir reçu sa visite; « c'est une face patibulaire; « mais ne nous hâtons pas de pronon- « cer : le moral, après tout, peut rac- « commoder ce que cette figure a « de sinistre. Cela ne serait pas im- « possible ». Mais quand il eut connu cet homme à ses œuvres, il put lui dire en face : « Le plus mauvais pro- « cédé de vos ministres n'a point été de « m'envoyer à Sainte-Hélène, mais bien « de vous en avoir donné le comman- « dement; vous êtes pour nous un plus « grand fléau que toutes les misères « de cet affreux rocher » ; et une autre fois, se tournant vers l'amiral Malcolm, qui se portait comme médiateur : « Les fautes de M. Lowe », dit-il, « viennent de ses habitudes « dans la vie ; il n'a jamais commandé « que des déserteurs étrangers, des « Piémontais, des Corses, des Sici- « liens, tous renégats et traîtres à leur « patrie, la lie, l'écume de l'Europe ; « s'il eût commandé des hommes, des « Anglais, s'il l'était lui-même, il au- « rait des égards pour ceux qu'on doit « honorer » : puis encore à lui-même, ces paroles qui l'ont stigmatisé à tout jamais : « Vous déshonorez votre na- « tion, et votre nom restera une flé- « trissure ». — « Ce gouverneur », ajoutait-il, « n'a rien d'Anglais, ce « n'est qu'un mauvais sbire de Sicile. « Je me plaignais d'abord qu'on m'eût « envoyé un geôlier ; mais aujour- « d'hui je prononce que c'est un bour- « reau ! »

On ne pouvait, en effet, accumuler sur l'auguste exilé plus de lâches vexations : on trouva que sa dépense était trop lourde, et on lui enleva huit domestiques anglais qu'on lui avait donnés; deux mois après, on le forçait à congédier quatre de ses propres serviteurs venus de France. On fixa sordidement la consommation journalière du vin, et ce vin était exécrable; la nourriture n'était pas moins mauvaise; pour ne pas manquer du nécessaire, l'empereur ordonna de vendre mensuellement une certaine quantité d'argenterie qu'on brisait tout exprès, après avoir limé les écussons. Il avait renoncé à monter à cheval pour se soustraire aux piéges et aux outrages dont on voulait le rendre l'objet en le faisant insulter par les sentinelles; plus tard, il dut se priver même de la promenade à pied pour éviter les mêmes inconvénients; on resserra les limites dans lesquelles il pouvait se mouvoir : au coucher du soleil, les sentinelles étaient posées contre l'enceinte même du jardin, et Las-Cases écrivait alors cette horrible prophétie : « C'est une manière de l'assassiner aussi certaine et plus barbare que le fer et le poison ». Mais dans ce jardin même, le seul endroit où, en plein air, il se trouvât un peu d'ombre, grâce à l'attention que l'amiral Malcolm avait eue d'y faire élever une tente par ses matelots, des visites inattendues et fréquentes de l'odieux gouverneur venaient relancer jusque dans cette dernière retraite l'auguste prisonnier, qui s'éloignait à son approche, en laissant échapper cette plainte douloureuse : « Le misérable m'en- « vie, je crois, l'air que je respire ! »

Aucune communication écrite ne pouvait avoir lieu, entre les prisonniers et leurs amis du dehors, que par l'intermédiaire officiel du gouverneur; des lettres d'Europe, venues par la voie ordinaire, étaient impitoyablement arrêtées, ouvertes, et renvoyées sans être communiquées aux destinataires; des livres, adressés même par des membres du parlement anglais, étaient arbitrairement retenus s'ils portaient sur la reliure le titre d'empereur, ou même l'inscription *A Napoléon le Grand*. Bien plus, un ancien domestique du comte de Las-Cases fut perfidement employé à provoquer une lettre de celui-ci pour l'Europe; et une fois la lettre saisie, Las-Cases lui-même fut subitement arrêté et mis au secret, tous ses papiers sequestrés et fouillés, et après un mois de prison, lui-même embarqué avec son fils pour une nouvelle prison au cap de Bonne-Espérance.

Tant de persécutions portaient leur fruit : la santé de l'empereur s'altérait gravement : une hépatite chronique s'était déclarée; on trouva importun le zèle d'O'Méara, qui avait appelé l'attention des ministres de sa patrie sur le danger, et on le renvoya. D'un autre côté, la santé délabrée du général Gourgaud l'obligea aussi à revenir en Europe; et Napoléon n'eut plus, pour alléger le fardeau de ses peines, que les familles Bertrand et Montholon. Il resta sans médecin pendant près d'une année, et la maladie avait pris un caractère incurable quand arrivèrent près de lui, le 23 septembre 1819, le docteur Antonmarchi, et les chapelains Buonavita et Vignale, tous trois compatriotes de Napoléon, envoyés de Rome par son oncle le cardinal Fesch. La mort du grand homme était prévue, annoncée avec désespoir, et ses causes hautement signalées au ministère anglais; mais ces avertissements étaient reçus comme de vaines clameurs. Dix-huit mois s'écoulèrent dans des alternatives de crises, de rétablissement apparent, et de rechutes de plus en plus graves. Sûr d'une mort prochaine, il s'enferme, le 15 avril 1821, avec Montholon et Marchand, et fait ce testament où il n'oublie personne, illuminant les uns du reflet de sa glorieuse immortalité, clouant les autres pour jamais au pilori de l'histoire; c'est là qu'il écrit : « Je meurs prématurément, assassiné « par l'oligarchie anglaise et son si« caire; le peuple anglais ne tardera « pas à me venger. » Le lendemain, il répète, dans un codicille, ce vœu si cher qui ne devait s'accomplir qu'au bout de vingt ans : « Je désire que « mes cendres reposent sur les bords « de la Seine, au milieu de ce peuple « français que j'ai tant aimé. »

Le 19 avril, il était mieux, mais n'en sentait pas moins sa fin approcher : le docteur Arnold, chirurgien d'un régiment anglais, étant venu près de lui, l'empereur fit approcher le grand-maréchal, et lui ordonna de traduire, sans omettre un mot, ces solennelles paroles :

« J'étais venu m'asseoir au foyer du peu« ple britannique; je demandais une loyale « hospitalité; contre tout ce qu'il y a de « droits sur la terre, on me répondit par « des fers. J'eusse reçu un autre accueil « d'Alexandre, de l'empereur François, du « roi de Prusse; mais il appartenait à l'An« gleterre de surprendre, d'entraîner les « rois, et de donner au monde le spectacle « inouï de quatre grandes puissances s'a« charnant sur un seul homme. C'est votre « ministère qui a choisi cet affreux rocher, « où se consomme, en moins de trois ans, « la vie des Européens, pour y achever la « mienne par un assassinat. Et comment « m'avez-vous traité depuis que je suis sur « cet écueil ? Il n'y a pas une indignité dont « vous ne vous soyez fait une joie de m'a« breuver. Les plus simples communications « de famille, celles même qu'on n'a jamais « interdites à personne, vous me les avez « refusées... Ma femme, mon fils, n'ont plus « vécu pour moi : vous m'avez tenu six ans « dans la torture du secret. Dans cette île « inhospitalière, vous m'avez donné pour « demeure l'endroit le moins fait pour être « habité, celui où le climat meurtrier du « tropique se fait le plus sentir; il a fallu « me renfermer entre quatre cloisons, moi « qui parcourais à cheval toute l'Europe ! « Vous m'avez assassiné longuement, avec « préméditation, et l'infâme Hudson a été

« l'exécuteur des hautes œuvres de vos mi-
« nistres... Vous finirez comme la superbe
« république de Venise; et moi, mourant
« sur cet affreux rocher, privé des miens,
« et manquant de tout, je lègue l'opprobre
« de ma mort à la maison régnante d'An-
« gleterre. »

Le 21 avril, il reçut les consolations de la religion. Le 24, il eut encore la force d'ajouter quatre nouveaux codicilles à son testament; le 28, il chargea spécialement Antonmarchi de faire l'autopsie de son cadavre, et d'en rendre compte à son fils. Le 3 mai, il fit ses adieux à ses fidèles compagnons; et le 5 mai, à six heures du soir, il expira. Le lendemain, Antonmarchi procéda religieusement à l'autopsie qui lui avait été recommandée, et constata que Napoléon, victime du climat, avait succombé à une gastro-hépatite chronique. L'administration anglaise essaya vainement d'échapper à cette condamnation suprême, en envoyant huit médecins chargés de déclarer, dans leur procès-verbal, que la mort était la suite d'une affection cancéreuse héréditaire : Antonmarchi refusa de signer cet audacieux mensonge.

Pendant que Napoléon subissait à Sainte-Hélène sa longue agonie, des cœurs généreux combinaient, préparaient au loin des projets d'enlèvement. Nous rapporterons seulement, à cause de sa singularité, celui qu'avait formé Johnson, fameux contrebandier anglais. Il faisait construire deux bâtiments sous-marins, l'*Aigle* et l'*Etna*; le premier du port de 114 tonneaux, ayant 84 pieds de long sur 18 de large, et marchant à la vapeur avec deux machines de la force de 20 chevaux chacune; le second, de 23 tonneaux, avait 40 pieds de long, 10 de large, et devait marcher avec une machine de 10 chevaux, à haute pression. Il y embarquait beaucoup de munitions de guerre, trente hommes choisis, et quatre ingénieurs; on devait prendre aussi vingt appareils incendiaires, capables de détruire autant de bâtiments de la station en cas d'obstacle de leur part. Les deux bateaux sous-marins auraient été placés l'un à distance, l'autre au pied d'un rocher surplombant qui est en face de Longwood, et qui, haut de 2 000 pieds et regardé comme inaccessible, éloignait tout soupçon. Johnson se serait rendu pendant la nuit, par un autre chemin, au sommet de ce rocher, pour y fixer un piton de fer avec une poulie destinée à faciliter en temps opportun le jeu d'une corde faisant à volonté monter ou descendre un fauteuil mécanique. Toutes choses ainsi préparées, il aurait obtenu d'être introduit près de l'empereur, et son plan agréé, tous deux, endossant la livrée, se seraient rendus, ainsi déguisés, à l'écurie, placée en dehors de l'enceinte; puis, à l'instant favorable, ils auraient gagné le rocher : une pelote de fil de caret, fixée par l'un des bouts au piton, et lancée aux hommes embusqués au pied du rocher, aurait servi à remonter l'extrémité de la corde-maîtresse; plus de difficulté alors pour la passer dans la poulie, hisser le fauteuil mécanique, s'y placer, redescendre, s'embarquer dans l'*Etna*, et de là passer dans l'*Aigle*, pour y demeurer tout le jour; le soir venu, s'éloigner à toute vapeur jusqu'à une distance où l'on pût non-seulement émerger, mais hisser mât et voile, tout prêt, en cas de danger, à les abattre pour s'immerger de nouveau, manœuvre qui n'exigeait pas plus de 40 minutes; l'*Etna* faisant alors jouer contre l'ennemi ses terribles moyens incendiaires. On aurait ainsi gagné les États-Unis, d'où Johnson, s'adressant au gouvernement anglais par l'intermédiaire de son *ami et patron le duc d'York*, aurait réclamé un asile plus décent et plus honorable pour *Sa Majesté Impériale;* si cette tentative échouait, comme il s'y attendait, il aurait proposé à l'empereur de le conduire en France, où il pouvait compter sur un accueil très-favorable. Quelles que dussent être les chances d'un tel projet, on en était au doublage en cuivre des deux bateaux quand arriva la nouvelle de la mort de Napoléon.

Le trépas n'avait pas mis fin à l'exil du grand empereur; ses exécuteurs



Lemaitre direxit

Tombeau de Napoléon.

testamentaires subirent le refus de transporter ses restes en Europe, et il fallut se résigner à l'enterrer loin de la patrie : lui-même, à Hut's-Gate, plongeant du regard dans la vallée ombreuse du Géranion, avait dit au grand-maréchal : « Si je dois mourir sur ce ro« cher, faites-moi enterrer au-dessous « de ces saules, près de ce ruisseau. » Ses compagnons obtinrent du moins pour sa dépouille mortelle ce dernier asile. Après être resté deux jours exposé sur un lit de parade, revêtu de l'uniforme vert qu'il affectionnait, celui des chasseurs à cheval de sa garde, décoré de ses ordres, étendu sur le manteau qu'il avait porté à Marengo, entouré des hommages et des pleurs de toute la population de l'île, son corps fut embaumé, revêtu de nouveau de l'habit militaire, et renfermé dans un quadruple cercueil, avec deux vases d'argent contenant le cœur et les entrailles.

Le 9 mai eut lieu la cérémonie funèbre; on se mit en marche dans l'ordre suivant : Napoléon Bertrand, filleul de l'empereur, fils du grand-maréchal; le chapelain Vignale, revêtu de ses habits sacerdotaux; les docteurs Antonmarchi et Arnold; vingt-quatre grenadiers anglais destinés à descendre le cercueil au bas de la colline; ensuite le char funéraire où le corps était placé, et immédiatement après, le cheval de Napoléon; les exécuteurs testamentaires, comte Bertrand, comte Montholon, et Marchand premier valet de chambre; les autres serviteurs de Napoléon escortaient à pied le convoi, que la comtesse de Montholon suivait en voiture avec sa fille. Alors commençait le cortége anglais : d'abord un groupe d'officiers de terre et de mer; les membres du conseil de l'île; le général Coffin et le marquis de Montchenu, commissaires de l'empereur d'Autriche et du roi de France; l'amiral commandant la station navale; enfin, le gouverneur, que sa femme et sa fille suivaient en grand deuil, dans une voiture. Trois mille hommes sous les armes formaient l'escorte.

Un caveau avait été préparé; le cercueil y fut descendu par les grenadiers; les dernières prières furent récitées par l'abbé Vignale, et douze salves d'artillerie complétèrent les honneurs rendus, sur la terre d'exil, au cadavre de celui que, vivant, on y avait abreuvé des plus ignobles vexations. Ses compagnons et ses serviteurs quittèrent alors ce rocher, où ils avaient accompli tous les pieux devoirs d'une fidélité inaltérable, et revinrent enfin dans la patrie. De son côté, l'odieux Hudson Lowe retourna en Angleterre, où le jeune Emmanuel de Las-Cases alla lui infliger un de ces outrages (un coup de cravache) qui ne peuvent se laver que dans le sang, mais dont la tache ineffacée n'ajouta qu'une flétrissure de plus à ce nom que la parole de Napoléon avait honni pour jamais.

Le gouvernement anglais restitua à la Compagnie des Indes orientales la possession effective de Sainte-Hélène, où les troupes royales furent remplacées par celles de la Compagnie, sous les ordres du brigadier-général Walker, comme gouverneur; et les bâtiments de Longwood, rendus à leur destination primitive, furent abandonnés aux plus vils usages. La charte des priviléges commerciaux de la Compagnie n'ayant point été renouvelée en 1833, la Cour des Directeurs refusa de demeurer chargée des dépenses de l'île de Sainte-Hélène, qui ne lui offrait plus désormais les avantages qu'elle en retirait sous le régime qui venait d'être abandonné; la couronne en reprit, en conséquence, possession; des troupes royales vinrent de nouveau relever celles de la Compagnie, et le brigadier-général Dallas fut remplacé comme gouverneur par le major-général Middlemore, pourvu en cette qualité d'une nomination royale.

Restitution à la France des restes mortels de Napoléon.

Lorsqu'en 1830 la France eut repris les couleurs sous lesquelles Napoléon l'avait tant de fois conduite a

la victoire, des pétitions adressées aux chambres législatives vinrent chaque année exprimer le vœu que la dépouille mortelle de ce grand homme fût rendue à la patrie dont il était l'orgueil, et les chambres à leur tour transmettaient ce vœu au président du conseil des ministres. En 1840 ce vœu fut accompli : M. Thiers à Paris, M. Guizot à Londres, réclamèrent officiellement du gouvernement britannique la restitution de ce précieux dépôt; la demande fut immédiatement accordée, et les chambres votèrent aussitôt un crédit spécial d'un million de francs pour la translation des restes mortels de l'empereur Napoléon, de Sainte-Hélène à Paris, et la construction de son tombeau dans l'église des Invalides. Un fils du roi, le prince de Joinville, alors capitaine de vaisseau, fut désigné pour commander l'expédition qui allait remplir cette honorable mission ; la frégate *la Belle-Poule* et la corvette *la Favorite* furent mises sous ses ordres. Il devait emmener avec lui le général Bertrand et son fils Arthur, le général Gourgaud, le baron Emmanuel de Las-Cases, MM. Marchand, Saint-Denis, Noverraz, Pierron, Archambaud, tous anciens compagnons d'exil et fidèles serviteurs de l'auguste prisonnier; l'abbé Coquereau, aumônier de l'expédition, et le comte Philippe de Rohan-Chabot, commissaire spécial du roi des Français.

L'expédition partit de Toulon le 7 juillet, toucha à Cadix, à Madère, à Ténérife, à Bahia, et vint atterrir à Sainte-Hélène le 8 octobre ; avant que la frégate eût mouillé, le fils du gouverneur Middlemore, envoyé par son père malade, et plusieurs autres officiers anglais, s'étaient rendus à bord pour offrir leurs hommages au prince, car le brig *le Dolphin* avait déjà porté au général les ordres et les instructions de son gouvernement pour la remise qu'il était chargé de faire. Le brig français *l'Oreste* était aussi en rade depuis la veille, ainsi que deux navires du commerce, l'un de Bordeaux, l'autre du Havre.

On débarqua le lendemain, au bruit des salves d'artillerie des forts et des vaisseaux, la garnison sous les armes; reçu au débarcadère et comblé de prévenances par toutes les autorités de l'île, sauf le gouverneur retenu malade à Plantation-House, où l'on fut conduit aussitôt par les chevaux et les voitures tenus d'avance à la disposition du prince et de sa suite : le général avait quitté son lit pour venir recevoir l'auguste visiteur; les mesures à prendre pour remplir le but de la mission furent immédiatement réglées entre le comte de Chabot et le gouverneur, qui déclara officiellement que, le jeudi 15, les restes mortels de l'empereur Napoléon seraient remis entre les mains du prince ; puis on fit le pieux pèlerinage des lieux que l'illustre victime avait habités : Briars, au milieu de sa verte pelouse; Longwood, délabré, profané, montrant dans le salon, à la place même où avait été porté le lit où le héros expira, un ignoble moulin; et au lieu de son appartement intérieur, une étable, une sale écurie, sur l'emplacement de sa chambre et de son cabinet; les officiers anglais s'éloignèrent rouges de honte quand le prince y entra. Le tombeau seul avait été religieusement gardé : c'étaient trois grandes dalles un peu élevées au-dessus du sol, entourées d'une plate-bande de terre où s'épanouissaient encore, au milieu d'autres fleurs, quelques géranions plantés jadis de la main de la comtesse Bertrand, le tout enclos d'une grille de fer sans ouverture ; un vieux saule pleureur étendait ses longs rameaux sur cette humble sépulture, un autre gisait sur l'herbe; à l'entour, d'autres saules, des mélèzes, des cyprès, dans une enceinte d'environ quarante pas, défendue par un treillage de bois à hauteur d'appui. On emporta, comme une relique précieuse, le tronc du vieux saule abattu.

Le mercredi 14 octobre, tout ayant été disposé pour procéder à l'exhumation, les avenues de la vallée du Tombeau furent soigneusement gardées, et vers minuit se trouvèrent réunis

autour de la grille, du côté des Français, le comte de Rohan-Chabot commissaire du roi, le général Bertrand et son fils Arthur, le général Gourgaud, le baron Emmanuel de Las-Cases, le fidèle Marchand, et les quatre vieux serviteurs, Noverraz, Pierron, Archambaud et Saint-Denis, les trois capitaines de corvette Charner, Guyot et Doret, le chirurgien-major Guillard et le plombier Roux, enfin l'abbé Coquereau et deux enfants de chœur, en tout dix-huit personnes; du côté des Anglais, le capitaine du génie Alexander délégué du gouverneur, le chef de la justice Wilde, le lieutenant-colonel d'artillerie Hamelin-Trelawney membre du conseil de gouvernement, le colonel Hodson aussi membre du conseil, le lieutenant-colonel Seale secrétaire du gouvernement, le lieutenant de vaisseau Litlethales, et M. Darling qui avait surveillé les travaux de sépulture, avec le plombier qui avait soudé le cercueil, en tout huit personnes, non compris les ouvriers du génie chargés des travaux d'exhumation sous les ordres du capitaine Alexander.

Le tombeau ayant été reconnu parfaitement intact, les travaux commencèrent; la grille de fer fut enlevée, puis les dalles, puis la terre remplissant jusqu'à plus de deux mètres de profondeur la partie supérieure du caveau; on atteignit alors une couche de ciment romain, sous laquelle en était une autre de moellons cimentés et cramponnés d'une telle résistance, qu'elle ne céda qu'après cinq heures d'efforts continus, laissant alors à découvert une dalle de marbre blanc, fermant le sarcophage en pierres de taille qui contenait le cercueil. Après quelques précautions sanitaires, la dalle fut enlevée, l'eau bénite répandue, et le *De profundis* récité par le prêtre; le cercueil retiré du caveau fut transporté, sur les épaules de douze soldats, dans une tente préparée pour le recevoir, pendant que l'abbé Coquereau, en habits sacerdotaux, précédé de la croix, et suivi de l'enfant de chœur portant le bénitier, accomplissait la cérémonie religieuse de la levée du corps.

On ouvrit la bière d'acajou formant l'enveloppe extérieure, que l'humidité avait altérée, et le cercueil de plomb qu'elle contenait fut placé dans un autre, de même matière, apporté tout exprès de France; alors arrivèrent, d'une part, le lieutenant de vaisseau Touchard, officier d'ordonnance du prince de Joinville, envoyé par S. A. R. pour s'assurer du degré d'avancement des travaux, de l'autre le général Middlemore, accompagné du lieutenant Middlemore son fils et son aide de camp, et du lieutenant Barnes major de la place; et l'on procéda immédiatement à l'ouverture du cercueil intérieur; sous celui de plomb en était un de bois des îles, parfaitement conservé, et dans celui-ci un dernier en fer-blanc. Quand la feuille supérieure eut été enlevée, ainsi que la couche de ouate qui garnissait intérieurement le cercueil, on retrouva le corps entier de Napoléon dans un état surprenant de conservation, la tête relevée par un coussin, presque momifiée, les mains encore souples et jolies, le bout des pieds d'un blanc mat apparaissant hors des bottes décousues; le grand cordon de la Légion d'honneur tranchait d'un rouge vif sur la veste et la culotte de casimir blanc; la plaque d'argent de l'ordre était noircie; mais les décorations en or avaient gardé tout leur éclat. Son chapeau était posé sur ses genoux, les vases d'argent contenant le cœur et les intestins se voyaient entre les jambes. Ses compagnons, ses serviteurs, reconnaissaient en sanglotant les traits de celui qu'ils avaient tant aimé.

Après un examen attentif et quelques précautions conservatrices, le docteur Guillard replaça l'enveloppe de satin ouaté, et le cercueil fut clos; on revissa le couvercle de bois des îles, on ressouda hermétiquement l'ancien cercueil de plomb, et l'on souda pareillement le nouveau, dont le couvercle portait en lettres d'or :

NAPOLÉON
EMPEREUR ET ROI
MORT A SAINTE-HÉLÈNE
LE V MAI
M DCCC XXI.

Le tout fut renfermé dans un sarcophage en ébène, préparé en France, et portant simplement en lettres d'or le nom de NAPOLÉON, et la clef en fut officiellement remise, par le capitaine Alexander, au comte de Chabot. On transporta alors ce lourd cercueil (il pesait 1 200 kilogrammes), sur un char funèbre, et on le couvrit du manteau impérial de velours violet semé d'abeilles d'or, traversé d'une grande croix d'argent, entouré d'une riche broderie d'or où se mêlaient des N et l'aigle impériale couronnée, le tout encadré dans une magnifique bordure d'hermine; les glands en étaient tenus par MM. Bertrand, Gourgaud, Las-Cases et Marchand. Alors le cortége s'ébranla, sous les ordres du gouverneur, auquel était venu se joindre le major-général Churchill, avec ses aides de camp. Le char fut monté à force de bras d'hommes, plutôt que par les quatre chevaux qui y étaient attelés, jusqu'à la grande route de James'-Town, et l'on se dirigea vers la ville dans l'ordre suivant :

D'abord 220 miliciens commandés par le lieutenant-colonel Seale, puis 140 soldats de ligne (tous ceux dont on avait pu disposer) sous les ordres du capitaine Blackwell, ensuite la musique des miliciens, enfin l'abbé Coquereau avec les deux enfants de chœur portant la croix et l'eau bénite, précédaient le char. Deux files d'artilleurs sur les côtés, et une quarantaine derrière le char, aidaient, sous la surveillance personnelle du lieutenant-colonel Trelawney, à en assurer la marche dans cette descente difficile. Ensuite venaient le comte de Chabot, conduisant le deuil, et les Français qui avaient assisté à l'exhumation. Après eux les autorités civiles, militaires et maritimes de Sainte-Hélène; puis le major-général Middlemore gouverneur, ayant à sa droite le chef de la justice et le lieutenant-colonel Hodson membre du conseil, à sa gauche le général Churchill et ses officiers; enfin les principaux habitants de l'île, en grand deuil. Le cortége était fermé par une compagnie d'artillerie royale et un détachement de miliciens, que suivait une nombreuse population.

En arrivant à la ville, les miliciens qui ouvraient la marche se rangèrent en haie, jusqu'à la porte de sortie, et les soldats de ligne, depuis la porte jusqu'au débarcadère; les fenêtres et les balcons étaient garnis de monde, les chemins serpentant sur le flanc des montagnes en étaient couverts; le fort et la frégate ne cessaient de tirer de minute en minute depuis le départ du convoi; les pavillons étaient descendus à mi-mât, et les vergues croisées en pantenne : tout donnait à cette marche l'apparence d'un deuil solennel.

Au débarcadère se trouvait le prince de Joinville, en grande tenue, à la tête des états-majors de *la Belle-Poule*, de *la Favorite* et de *l'Oreste*, formés en double haie; à l'approche du char, tout le monde se découvrit, les bâtiments redressèrent leurs vergues, hissèrent leurs couleurs et se pavoisèrent; le général Middlemore fit au prince la remise officielle du cercueil, qui fut placé dans la chaloupe : le prince, commandant en personne, se tint à la barre, ayant à sa droite le comte de Chabot, à sa gauche le capitaine de vaisseau Hernoux, son aide de camp; l'aumônier et la *famille* de l'empereur autour du catafalque. Le pavillon de soie aux trois couleurs fut hissé, et l'on entendit aussitôt, comme un roulement de tonnerre, une salve, en feu de file, de toute l'artillerie des vaisseaux; la même salve se renouvela trois fois entre le départ de la chaloupe et son arrivée à la frégate; deux canots la précédaient, deux l'accompagnaient sur les flancs, deux la suivaient : la marche était lente et régulière. Arrivés à bord, les états-majors se formèrent en haie, le sabre à la main ; un détachement

était sous les armes, on battit aux champs, la musique se fit entendre, et le cercueil fut déposé en chapelle ardente, en face d'un autel dressé sur le pont; après l'absoute, quatre factionnaires furent rangés autour du catafalque, et l'on se retira.

Le lendemain matin 16 octobre, les états-majors et les équipages réunis des bâtiments français en rade assistèrent à un service funèbre solennel à bord de la frégate; quand il fut terminé, le cercueil fut descendu dans la chapelle disposée dans l'entre-pont; on attendit que tous les actes officiels de cette mémorable cérémonie fussent écrits, signés et échangés; et le dimanche 18 octobre, on mit à la voile pour la France. On atteignit Cherbourg le 30 novembre; le cercueil impérial fut transbordé sur le bateau à vapeur *la Normandie*, qui partit pour le Havre, escortée du *Courrier* et du *Véloce*; entré en rivière de Seine, un nouveau transbordement eut lieu sur *la Dorade*, d'un moindre tirant d'eau, et l'on remonta vers Paris, salué sur toute la route par une population immense ; les rives disparaissaient sous les pas d'une multitude empressée. Enfin, le mardi 15 décembre, les restes mortels de l'empereur Napoléon, partant de Courbevoie sur un char magnifique, entrèrent à Paris par cet arc de triomphe qu'il avait ordonné lui-même pour sa grande armée, et vinrent trouver leur dernière demeure sous le dôme des Invalides, où le roi en personne, entouré de toutes les illustrations de l'État, les reçut, au nom de la France, des mains du jeune prince qui les avait rapportés de Sainte-Hélène.

ILES DE TRISTAN DA CUNHA.

Description.

Le petit groupe d'îles qui porte le nom de Tristan da Cunha forme, à 420 lieues dans le sud de Sainte-Hélène, à 460 lieues dans l'ouest du cap de Bonne-Espérance, et à 550 lieues dans l'est des côtes du Brésil, un triangle de 10 milles de base sur 20 milles de hauteur, dont le sommet, occupé par l'île principale, est dirigé au nord-est, tandis que les deux autres angles sont marqués par des îles plus petites, orientées entre elles nord-ouest et sud-est. On peut, d'une manière générale, distinguer ces trois îles par leur position relative, en désignant tour à tour celle du nord, celle de l'ouest, et celle du sud.

La plus grande, celle du nord, qui a conservé spécialement la dénomination de *Tristan da Cunha,* est située par une latitude moyenne de 37° 8′ sud, et une longitude moyenne de 14° 21′ à l'ouest du méridien de Paris; sa figure est trapézoïde; elle a environ 5 milles de diamètre, 17 milles de tour, et 6 000 hectares de superficie.

La seconde en étendue, celle de l'ouest, appelée *Inaccessible* à cause de son aspect, est éloignée de 18 milles au sud-ouest 1/4 ouest de la première; elle gît moyennement par 37° 18′ de latitude méridionale et 14° 42′ de longitude occidentale; c'est un parallélogramme de 2 milles de long, sur 1 mille 1/2 de large, ayant 8 milles de tour, et un millier d'hectares en superficie; à l'un de ses angles, qui s'allonge en pointe au sud-est, fait face une roche élevée, qui ressemble à un bateau sous voiles.

La troisième île du groupe, celle du sud, qui a reçu le nom de *Rossignol*, est située à 10 milles au sud-est de la seconde, et à 18 milles au sud-ouest 1/4 sud de la première, par 37° 26′ de latitude méridionale et 14° 28′ de longitude ouest; elle a environ 1 mille et 1/2 de diamètre moyen, 6 à 7 milles de tour, et 700 hectares de superficie; on voit, à sa pointe nord, deux îlots rocailleux, qui ont l'apparence d'un vieux fort démoli; et il y en a quelques autres, dit-on, à son extrémité sud.

Placées sur la route des navires qui s'avancent loin au delà des vents réguliers du sud-est, pour gagner les fortes brises de l'ouest qui leur aideront à doubler le cap de Bonne-Espérance, ces îles, hautes et escarpées, s'aperçoivent à de grandes distances; la première est déjà visible à 75 ou

80 milles, reconnaissable à son énorme piton conique, surmontant un immense socle de rochers, et culminant à plus de 2 300 mètres d'altitude; la seconde laisse distinguer à 50 milles son plateau bosselé, coupé tout à l'entour en falaises inabordables; et la dernière se montre à plus de 30 milles, découpant sur l'horizon la silhouette de son double morne, et de l'enfoncement qui en accuse la séparation.

En approchant, on trouve la mer couverte, sur un vaste espace, d'immenses branches de goëmons flottants, qui en embarrassent les abords. En général, les côtes en sont saines et les eaux profondes; sur la côte nord de la plus grande est un mouillage assez bon, où l'on a 30 brasses sur un fond de vase à un mille du rivage, et 20 brasses sur un fond de roche à un demi-mille : on peut aussi mouiller par 20 brasses sur un fond de sable et de cailloux, à un mille de la pointe nord-est de l'île Inaccessible, et par 33 brasses sur un fond de gravier brun mêlé de sable rouge à un mille dans le nord-est de l'île Rossignol. Mais dans tous ces mouillages forains, il importe de se tenir sur ses gardes contre le moindre changement de temps; car il arrive fréquemment, surtout pendant l'hivernage, qu'il se forme soudain une grosse houle, produite par des coups de vent inattendus, et que la tempête jette les bâtiments à la côte, ainsi qu'il est arrivé au brig de guerre anglais *Julia*, entraîné et brisé sur l'île principale, et au navire du commerce *Blendon-Hall*, qui se perdit en 1821 sur l'île Inaccessible. Ce sont les vents du nord-ouest et du nord qui sont principalement redoutables.

La nature du sol des trois îles est uniformément volcanique; le naturaliste Aubert du Petit-Thouars, qui a visité la principale, la regarde comme un ancien volcan éteint, et le capitaine anglais Carmichael, qui a exécuté l'ascension du pic, affirme que le sommet présente un cratère; ses formes ont au surplus été bien des fois comparées à celles du pic de Ténérife. Toutes les roches paraissent être des laves plus ou moins détériorées; elles ont, sur certains points, si peu de solidité et de cohésion, que le moindre dérangement amène des éboulements considérables, ce qui rend les montées fort périlleuses. Sur la côte nord-ouest de la grande île, les éboulements ont formé un atterrissement considérable, en comblant l'intervalle qui existait entre le pied des montagnes et un rempart de laves étendu comme une digue le long de la mer : c'est une plaine d'environ 5 milles de long, sur une largeur moindre d'un mille, dont le sol n'offre plus en général qu'une masse de débris rocheux en décomposition, de scories, de laves poreuses noirâtres, et d'autres détritus volcaniques empâtés dans une terre noire, durcie, sur laquelle s'étend un humus fertile. Les plages sont couvertes tantôt de galets, tantôt d'un sable fin et noir, débris roulés ou broyés des roches calcinées de l'intérieur.

De nombreuses sources d'eau vive sillonnent de ravins profonds les flancs de toutes ces montagnes, et s'élancent fréquemment en cascades abondantes au milieu de ces rochers anfractueux; elles sont alimentées par les brouillards et les pluies qui règnent presque constamment sur les hauteurs et y entretiennent l'humidité : il ne tombe jamais de neige que sur les parties les plus élevées.

Le climat est si doux, que la verdure se perpétue toute l'année sans altération; et, comme l'humidité habituelle du sol doit le faire présumer, sa parure végétale est due surtout aux mousses et aux fougères; les autres cryptogames y sont aussi fort nombreux. Le seul arbre que l'on y ait rencontré est un nerprun, une espèce de phylique, répandue partout où ses racines ont trouvé à pénétrer, et jusque dans les fentes des rochers; dans les conditions les plus favorables, elle atteint une hauteur de vingt pieds et plus, et un diamètre de douze à dix-huit pouces; le tronc en est extrêmement contourné et tordu, mais le

bois en est dur, d'un grain serré, et l'on en pourrait tirer, dit-on, un excellent bordage pour la construction de petits navires; les grands vents ne laissent guère ces arbres debout au milieu d'un sol d'ailleurs peu résistant; les tiges, couchées contre terre, s'entassent et s'entrelacent de telle manière, qu'il devient fort difficile de pénétrer à quelque distance à travers ces bois. Deux variétés de camarine sont, ensuite, les seules plantes frutescentes indigènes; rien, du reste, ne les recommande à l'attention, que la vivacité avec laquelle elles poussent dans les endroits les plus arides, où aucune autre ne pourrait végéter. Parmi les plantes herbacées, la plus remarquable est une spartine arondinacée gigantesque, appelée *tussek* par les habitants, qui couvre le sol jusqu'au bord de la mer, s'accommodant à tous les terrains, à toutes les expositions, poussant en grosses touffes serrées de six à sept pieds de haut', retombant par leur propre poids, et se couchant les unes sur les autres, de manière à former un lit résistant, sur lequel on pourrait se rouler sans crainte d'enfoncer; la tige en est tenace et presque ligneuse; les feuilles, abondantes à profusion, peuvent nourrir des chevaux et du gros bétail : des matelots français, envoyés en 1767 par M. d'Etcheverry pour reconnaître l'île du Rossignol, s'arrêtèrent devant le rempart que leur offrait une pareille masse de roseaux. La marche est aussi fort embarrassée par une fougère, la lomarie robuste, dont les tiges traînantes se croisent et s'enlacent d'une manière inextricable.

Le céleri sauvage croît en grande abondance sur les terrains inférieurs, et atteint une grosseur considérable; la culture le rendrait aisément comparable à celui des jardins. L'ansérine tomenteuse, à l'odeur balsamique, est fort commune; les feuilles sèches donnent une infusion théiforme agréable, ainsi que celles du pélargonier. Enfin, nous nommerons encore, parmi les produits de la végétation spontanée, l'acène sarmenteuse, incommode aux passants par ses graines piquantes qui s'attachent aux vêtements, et dont on ne peut se délivrer qu'avec beaucoup de peine.

Quant à la flore importée par les soins de l'homme, le blé, le maïs, la pomme de terre en forment les articles fondamentaux; le chou, la laitue, la betterave, la carotte, le navet, le radis, l'oignon, la citrouille, les melons et autres plantes potagères ont singulièrement prospéré, et leurs produits sont d'une beauté tout à fait remarquable.

Le règne animal nous offre ici, en première ligne, des phoques et des cétacés; la baleine franche, nombreuse jadis en ces parages, en a presque totalement disparu, devant la poursuite acharnée des pêcheurs; mais les phoques ne s'éloignent pas encore de ces côtes, où se réunissent, au temps du rut, en quantités innombrables, des veaux, lions, ours et éléphants marins, d'une taille énorme; Aubert du Petit-Thouars a remarqué sur l'un de ces genres un pelage fort singulier : les poils sont assez écartés, et forment comme des écailles pointues et recourbées au sommet, ce qui les rend très-rudes. On voit courir sur les flancs des montagnes un grand nombre de chèvres sauvages, et l'on rencontre quelques sangliers; faut-il considérer ces animaux comme introduits ici par le fait de l'homme? tous les souvenirs historiques sont muets à cet égard. Il n'en est point de même à l'égard des chats; les premiers colons en avaient apporté plusieurs, dont malheureusement quelques-uns s'échappèrent dans les broussailles, et ont pullulé si rapidement, qu'ils sont devenus un inconvénient réel; ils n'ont plus rien du chat domestique : c'est un animal fier, hardi, robuste, qui lutte avec avantage, seul, contre plusieurs chiens. Le bœuf, le mouton, le lapin, le pourceau, sont élevés pour la consommation, et leur chair est excellente, bien que celle du cochon ait contracté un goût de poisson prononcé, dû au goëmon dont il se nourrit.

Les oiseaux, quoique nombreux,

ne sont pas très-variés; le plus abondant est le grand pingouin, à la tête couronnée de plumes jaunes, qui se range, pour la ponte, en longues files sur plusieurs rangs, alignés comme des soldats, par centaines de milliers; sur les rochers plus élevés se trouve l'albatros, ce géant des oiseaux aquatiques, à l'immense envergure; une petite hirondelle de mer, et un goëland au plumage brun, volent en essaims auprès du rivage, et l'on aperçoit des nuées de pétrels tout au sommet des montagnes, où ils se logent dans des trous comme des lapins. On trouve aussi dans ces îles une sorte d'oie sauvage excellente à manger, des coqs et des poules du Cap, une perdrix noire dont le goût est délicieux; puis un nombre infini de passereaux, hôtes des arbres et des buissons. La volaille domestique, importée par les colons, s'était multipliée en pleine liberté; mais les chats y ont mis bon ordre, et l'on est obligé de défendre aujourd'hui, contre leurs déprédations, celle même des basses-cours.

Le poisson est d'une telle abondance sur ces côtes, qu'on en prend dès qu'on jette les lignes, sans qu'elles aient besoin d'aller au fond; les principaux sont la brême, le mulet, la vieille, la morue de rocher, et toutes les variétés de maquereau, qui offrent tantôt une seule teinte brillante, verte, jaune ou rouge, tantôt un mélange chatoyant de ces diverses couleurs. Les tortues, nombreuses autrefois, ne se montrent presque plus. Parmi les crustacés, les homards sont cités comme fréquentant ces côtes, ainsi que quelques crabes. On ne mentionne aucuns coquillages.

Du Petit-Thouars a remarqué, parmi les insectes, un ver luisant plus petit que le nôtre, une larve qui rongeait les épis de la spartine arondinacée, et beaucoup de mouches semblables à l'espèce commune; ayant passé une nuit en plein air, il ne fut incommodé par aucun insecte nuisible.

Resté longtemps inhabité, le groupe des îles de Tristan da Cunha est devenu, de nos jours, le siége d'une petite colonie anglaise, dont la population ne saurait toutefois être considérée comme d'un sang bien pur; les hommes qui en ont formé le noyau sont venus, il est vrai, de la Grande-Bretagne et de l'Amérique du Nord; mais leurs femmes ont apporté dans la communauté des éléments hottentots et nègres, transmis aux nombreux rejetons hybrides de leur cohabitation. Le chiffre total de cette petite population était de 40 individus en 1835; il est présumable qu'elle est plus que doublée aujourd'hui. Elle vit patriarcalement, sous l'autorité du chef de la première famille, qui s'y établit en 1821 avec l'assentiment du gouvernement anglais; et malgré l'absence de toute hiérarchie officielle, la colonie n'en est pas moins, par le fait, une dépendance réelle du gouvernement colonial du Cap de Bonne-Espérance.

Toute la population se trouve agglomérée sur un seul point, dans un petit village, dont les maisons, propres et jolies, sont bâties sur le modèle ordinaire des fermes d'Angleterre; il est situé dans l'île principale, à portée du mouillage et du gros ruisseau qui y aboutit, auprès d'une petite baie, à laquelle les colons ont donné le nom de Falmouth, abritée à l'ouest par une pointe à laquelle ils ont appliqué celui de *Help* ou Bon-Secours; une plaine cultivable de plus de 1 500 hectares s'étend, à l'entour, depuis le bord de la mer jusqu'au pied du haut rempart de laves qui, sauf de ce côté, forme immédiatement le rivage, et qui supporte le plateau supérieur au-dessus duquel le pic élève encore son immense cône. La culture, le soin des troupeaux, la chasse, la pêche, forment l'occupation habituelle de la colonie, qui en accumule les produits divers, bien moins pour sa consommation que pour le ravitaillement des navires, les baleiniers surtout, qui fréquentent ces mers. L'île Inaccessible et celle du Rossignol sont encore inhabitées, mais on s'y transporte en bateau, pour donner la chasse au gibier dont elles fourmillent.

Histoire.

Le roi Emmanuel de Portugal, sollicité d'envoyer au secours des chrétiens que les Arabes, disait-on, opprimaient à Socotora, résolut d'enlever cette île aux musulmans, et il chargea de cette mission Tristan da Cunha et Alphonse d'Albuquerque, qui eurent chacun une escadre sous leurs ordres. Tristan da Cunha partit de Lisbonne, le dimanche des Rameaux 6 mars 1506, à la tête de quatorze vaisseaux, sur lesquels étaient embarqués 1 300 hommes d'armes; après avoir relâché au cap Vert, et reconnu le cap Saint-Augustin au Brésil, il s'avança tellement au sud pour aller doubler le cap de Bonne-Espérance, que quelques hommes trop peu vêtus moururent de froid, et que l'équipage se trouvait hors d'état de manœuvrer les voiles : c'est alors qu'il rencontra les îles qui portent encore, et doivent perpétuer à tout jamais dans ces mers australes, le nom de Tristan da Cunha (*). Mais comme les tempêtes y sont fréquentes, il en éprouva une qui dispersa ses vaisseaux, et ne leur permit de se rallier de nouveau qu'à Mozambique.

Depuis lors ces îles figurèrent, pendant plus d'un siècle, sur les cartes marines, dans les routiers écrits et les cosmographies, sans qu'il paraisse qu'on les eût autrement explorées; elles étaient seulement un point de reconnaissance sur le grand chemin des Indes, et l'on n'en approchait pas de trop près, de peur des tempêtes. Aussi l'importance et la position en étaient-elles fort mal indiquées, jusqu'à ce qu'en 1697 elles furent expressément visitées par trois bâtiments hollandais envoyés par la Compagnie des Indes, qui y firent des observations vérifiées bientôt après, en 1700, par le célèbre astronome Halley; puis en 1708, en 1712, en 1755 et en 1767, par divers navigateurs français; l'infortuné la Pérouse était chargé, par les instructions qui lui furent remises en 1785, d'en faire la reconnaissance.

Jusqu'alors il n'était encore arrivé à personne d'y séjourner; mais un Américain, le capitaine Patten, commandant le navire l'*Industry*, de Philadelphie, vint s'y établir au mois d'août 1790, pour s'y livrer à la chasse des phoques; pendant son séjour sur l'île principale, il y défricha un coin de terre, et y fit quelques semis; puis ayant recueilli 5 600 peaux et un chargement d'huile, il en repartit en avril 1791.

En décembre 1792, l'expédition qui portait en Chine l'ambassade de lord Macartney passa devant ces îles, tenta d'y mouiller, mais en fut chassée par les vents. Un mois après, jour pour jour, le 3 janvier 1793, le naturaliste Aubert du Petit-Thouars, qui se rendait à l'Ile-de-France, côtoya de très-près l'île Inaccessible, et vint mouiller devant l'île principale, où il descendit aussitôt pour herboriser; le quatrième jour, surpris par la nuit et par la pluie pendant qu'il essayait de gravir le pic, il fut obligé d'attendre le jour au pied d'un arbre, fort incertain de savoir si son navire ne serait pas parti sans lui, et songeant déjà à la vie de Robinson qu'il serait, en ce cas, forcé de mener dans cette île déserte; heureusement qu'il put encore se rembarquer le lendemain matin avant l'appareillage.

Les îles de Tristan da Cunha, visitées depuis lors, à divers intervalles, par plusieurs vaisseaux de la marine anglaise, et par le capitaine Colquhoun, du navire américain *la Betzy*, qui y planta des patates, des oignons, et quelques autres graines, restèrent encore désertes jusqu'en 1811, que l'Américain Jonathan Lambert résolut d'y former un établissement permanent : c'était un marin qui, dans le cours de ses voyages, avait touché à ces îles; et frappé des avantages dont elles pourraient être pour le ravitaillement des navires qui y relâcheraient, il avait résolu de tirer parti de cette bonne pensée; après avoir réalisé son patrimoine, et avoir fait quelques provisions de graines et d'animaux domes-

(*) « . . . . Que nunca extinto
« Será seu nome em todo o mar que lava
« As ilhas de Austro. »
CAMOËS, *Os Lusiadas*, X, 39.

tiques, il prit passage sur un baleinier, et débarqua dans la grande île le 8 janvier, avec deux compagnons qu'il s'était associés. Ils y étaient à peine depuis vingt jours, que déjà ils avaient défriché, labouré et ensemencé près d'un demi-hectare de terrain, non loin de la petite rivière qui tombe en cascade dans la baie, et qui devait fournir abondamment de l'eau douce à tous les bâtiments qui viendraient s'en approvisionner.

Le capitaine anglais Seaver, qui avait été instruit, au Brésil, de la résolution de Jonathan Lambert, ne tarda point à le visiter. et se fit l'intermédiaire des propositions, que peut-être il lui suggéra lui-même, pour lord Caledon, gouverneur anglais de la colonie du Cap de Bonne-Espérance, à qui il remettait un rapport à ce sujet dès le 28 février : « Un petit bâtiment « de 50 à 100 tonneaux conviendrait « pour porter, dans la nouvelle colonie, « quatre ou cinq familles industrieuses, « ainsi que toutes les autres personnes « qui voudraient s'engager volontaire- « ment ; il demande aussi quelque bé- « tail, tel que chèvres, moutons, etc., « et les autres choses nécessaires à la « prospérité de l'établissement. » La protection officielle du gouvernement britannique et de la Compagnie des Indes était en outre formellement réclamée pour Lambert; ces conditions remplies, ajoutait-on, « il se déclarera « plus ouvertement pour notre gou- « vernement, et, avec sa permission, il « déploiera *le pavillon anglais*, sous « la réserve expresse qu'il conservera « la qualité de gouverneur, et qu'on « ne mettra personne au-dessus de « lui. » On assure que le comte Caledon envoya, sans hésiter, à Lambert tout ce qu'il lui avait fait demander, et que des communications actives s'établirent entre les îles de Tristan da Cunha et le Cap de Bonne-Espérance; les défrichements étaient poussés avec vigueur, et quelques années après, le gouverneur Jonathan Lambert envoyait en présent à l'amiral Robert Stopford, au Cap, des choux monstrueux et d'autres échantillons remarquables du produit de ses cultures.

Mais bientôt on n'eut plus de lui aucune nouvelle : quelque incompatibilité d'humeur s'était manifestée entre les divers membres de la petite colonie; et un jour que le pauvre Jonathan était allé avec un bateau pêcher derrière une pointe de terre à quelque distance, le bateau disparut corps et biens, et il ne resta plus sur l'établissement que deux hommes, un vieil Italien nommé Thomas, et un mulâtre portugais de mauvaise mine, héritiers de fait de tout ce qui avait appartenu à la petite communauté : quelque crime, peut-être, se cachait sous le récit de ces deux misérables.

Quand Napoléon fut confiné à Sainte-Hélène, l'Angleterre, qui craignait de voir quelque point que ce fût de l'Océan devenir un foyer de complots pour l'enlèvement de son illustre prisonnier, l'Angleterre prit soin de placer à Tristan da Cunha, comme à l'Ascension, une garnison de soldats; une compagnie d'artillerie, envoyée du Cap, vint s'établir ici en 1816, avec un détachement du train, comprenant cinquante Hottentots, et apportant d'ailleurs les ressources nécessaires à son entretien. Quand elle fut rappelée au Cap en 1821, après la mort de Napoléon, un Écossais nommé William Glass, qui en faisait partie comme caporal du train, et qui allait se trouver licencié, demanda et obtint la permission de rester, avec la jeune femme qu'il avait épousée depuis quelques mois, et deux soldats; la petite quantité d'objets que les officiers ne jugeaient pas à propos de remporter lui fut donnée; on lui laissa en outre un taureau, une vache, quelques moutons, et d'autres provisions. Le mulâtre portugais, ancien compagnon de Lambert, était parti dès la première arrivée des Anglais; et le vieil Italien Thomas était mort d'intempérance quelques années après.

Deux matelots anglais, qui eurent occasion de voir Glass au milieu de son petit domaine, résolurent et exécutèrent le dessein de venir se joindre à lui; mais l'un d'eux se dégoûta bien-

tôt de cette vie monotone, et se rembarqua dès qu'il en trouva la facilité : son camarade Taylor resta, et fut le second personnage de l'établissement. Un autre Anglais, nommé Richard, qui avait été tour à tour batelier pêcheur sur la Tamise, matelot de la marine royale, dragon dans l'armée de Buénos-Ayres, et en dernier lieu cuisinier à bord d'un navire armé pour la grande pêche, vint se perdre sur la côte de Tristan da Cunha, et se détermina à s'y fixer. Un quatrième compagnon, le jeune White, fut aussi conduit ici par un naufrage : il faisait partie de l'équipage du navire le *Glendon-Hall*, capitaine Greig, destiné pour Bombay, qui vint se briser contre l'île Inaccessible le 23 janvier 1821; après quatre mois de souffrances et de cruelles privations, ne vivant que de la chair et des œufs des pingouins qui se rassemblent sur ces âpres rivages, les naufragés étant parvenus à construire un petit bateau plat des débris de leur bâtiment, huit d'entre eux s'y aventurèrent dans l'espoir de gagner la grande île, mais on n'entendit plus parler de ces pauvres gens. Ceux qui restaient construisirent une nouvelle embarcation, quelques-uns s'y hasardèrent à leur tour, et atteignirent heureusement, le 8 novembre, la baie de Falmouth, où l'on s'empressa de mettre à leur disposition deux bateaux baleiniers pour aller chercher le surplus de leurs compagnons; quarante personnes furent ainsi sauvées. Deux mois après, le 9 janvier 1822, ils se rembarquaient sur un navire qui les conduisit au cap de Bonne-Espérance; mais White, au lieu de faire comme eux, préféra demeurer à Tristan da Cunha, et une jeune fille dont il s'était fait l'appui et le protecteur pendant leur misère commune sur l'île Inaccessible, ne voulut point se séparer de lui, ce qui augmenta la petite colonie d'un second couple.

Tels étaient les habitants de Tristan da Cunha, quatre hommes, deux femmes, et quelques enfants, quand, le 29 mars 1824, un dessinateur anglais, Auguste Earle, débarqué trois jours auparavant, fut oublié à terre, avec un matelot, par le navire qui les avait amenés, et que le vent força inopinément à prendre le large. Pendant huit mois entiers, le malheureux artiste, recueilli par ses hôtes, devenu leur chapelain, le précepteur de leurs enfants, le compagnon de leurs travaux, de leurs chasses et de leurs pêches, ayant épuisé ses crayons et son papier, attendit en soupirant l'arrivée d'un navire qui pût l'emmener; enfin, le 29 novembre, un bâtiment vint mouiller en rade de la grande île, et reçut à son bord notre dessinateur, qui ne put cependant sans regret faire ses adieux à ces bonnes gens qui l'avaient si cordialement hébergé et consolé.

L'établissement dirigé par Glass a continué depuis lors à prospérer, et la population s'est notablement accrue : en janvier 1829 elle comptait 7 hommes, 6 femmes, et 14 enfants; à la fin de 1835, les six ménages avec leurs enfants formaient un total de 40 personnes. Dans le nombre de ces colons se trouvait alors un vieux matelot nommé Frank, qui avait servi dans la flotte française, et faisait partie de l'équipage du vaisseau *le Scipion* au désastreux combat de Trafalgar.

Nous terminerons cet aperçu par une réflexion empruntée à un marin français, gouverneur aujourd'hui de l'une de nos colonies : « Nos voisins d'outre-Manche», disait en 1836 le capitaine Laïrle, « se ménageront, nous n'en doutons pas, la possession des îles de Tristan da Cunha, et les moyens d'empêcher nos croiseurs de profiter des avantages qu'offre ce point isolé. Après avoir été longtemps le partage de quelques Anglais obscurs, et avoir eu pour chef un simple soldat d'artillerie, nous y verrons un jour une administration régulière, et, au lieu d'une épaulette en laine, nous y trouverons une *excellence* à chapeau à plumes et habit brodé : l'Angleterre devra ainsi aux efforts du laborieux et entreprenant Glass la conservation et la fertilisation d'un rocher qui n'est point à dédaigner comme position politique. »

ILE DE GONÇALO ALVAREZ (*).

A deux cents milles au sud-sud-est du petit groupe insulaire de Tristan da Cunha, gît une île solitaire que les hydrographes modernes, peu soucieux des traditions du passé, ont appelée Gough (prononcez *Goff*), du nom du capitaine Charles Gough, commandant le navire anglais *Richmond*, qui la signala en 1713 comme nouvelle. Depuis ce moment, elle fut portée sur les cartes et routiers de mer comme une acquisition récente de la science; mais en y regardant de plus près, on soupçonna, puis l'on reconnut tout à fait, et il n'est plus douteux aujourd'hui pour personne, que Gough avait simplement revu une île dès longtemps indiquée par les anciens Flambeaux de mer. L'*African pilot*, par suite de quelque inadvertance dont nous ne savons nous rendre compte, appelle Diego Ramirez cette île ancienne, qui est vulgairement désignée, par le commun des hydrographes, sous le nom de Diego Alvarez; tandis que les géographies et les cartes du seizième siècle s'accordent à l'appeler, avec plus de justesse, Gonçalo Alvares, du nom du pilote portugais auquel en est due la découverte. Il est facile de deviner comment l'inscription abrégée *I. de g° Alvares* a pu devenir *I. Diego Alvares :* rien n'est plus commun, dans la nomenclature hydrographique, que ces transformations de nom dues à de simples erreurs de lecture.

Cette île, située par une latitude de 40° 19′ sud, et une longitude de 12° 5′ à l'ouest du méridien de Paris, a 15 ou 16 milles de tour, avec un diamètre de 5 à 6 milles. Trois petits îlots rocheux la bordent au nord, au nord-est, et à l'est; celui du nord-est est très-remarquable par sa forme, qui ressemble tout à fait à une église avec son clocher, ce qui lui a fait donner le nom de *Church-rock*, ou roche de l'Église.

(*) Les eléments de cette notice ont été puisés dans les Instructions et les Cartes de Horsburgh, et dans la Relation de voyage du capitaine Morrell.

Ainsi que les îles de Tristan da Cunha, celle de Gonçalo Alvarez est haute, rocheuse, coupée de profondes ravines, où se précipitent en cascades des eaux abondantes, et ses flancs sont tapissés de mousse et de gazon, parsemés de touffes de phylique arborescente. Le point culminant a plus de 1 300 mètres d'altitude; la côte, roide et escarpée, s'élève presque perpendiculairement de la mer. Entre l'îlot de l'est et la pointe sud-est de l'île principale, on voit une petite baie offrant, à un demi-mille de la côte, un mouillage de bonne tenue, par vingt brasses d'eau, sur un fond de sable; en dedans de ce même îlot, et sous l'abri de la pointe nord-est de la grande terre, se trouve un débarcadère commode, bien défendu contre la houle et les vents du nord; enfin, sur la côte septentrionale de la grande terre, et vers la pointe orientale de l'îlot adjacent, est encore une petite anse où l'on peut aborder.

Sans pouvoir déterminer avec toute la précision désirable la date de la première découverte de cette île, nous devons affirmer du moins qu'elle remonte au commencement du seizième siècle; nous savons, en effet, avec certitude, que Gonçalo Alvares était déjà mort au mois de janvier 1525, quand le roi Jean III de Portugal lui donna un successeur dans la charge de *pilote major de la navigation des parties de l'Inde et mer Océane* (*), et cette charge n'avait dû être pour lui qu'une de ces honorables retraites dont on récompense les vieux serviteurs, quand le moment du repos et des travaux sédentaires a succédé au temps de la vie active et des courses lointaines.

Revue en 1713 par le capitaine Gough, et ultérieurement par nombre d'autres navigateurs, cette île est demeurée inhabitée, sauf le séjour temporaire de quelques Américains qui, à

(*) Nous devons à M. le vicomte de Santarem, archiviste de la couronne de Portugal, la communication d'un inventaire des brevets de pilote major, à partir de 1525, qui se trouvent conservés dans le précieux dépôt de la Torre do Tombo.

diverses reprises, y ont passé plusieurs mois à la chasse des phoques, notamment en 1800 et 1804. En janvier 1811, le capitaine Heywood, commandant la frégate anglaise *Nereus*, trouva établis, dans le petit débarcadère de l'est, quelques hommes provenant de l'équipage du navire américain *Baltic*, venu à Tristan da Cunha; ils avaient élevé des cabanes, apporté des ustensiles, et une provision de sel; mais après un séjour déjà long, ils n'avaient encore pris qu'un assez petit nombre de veaux marins, ces animaux ayant déserté ces parages devant la poursuite acharnée de leurs infatigables destructeurs, pour aller chercher des retraites plus éloignées et plus sûres. En revanche, nos Américains avaient fait une pêche très-abondante de poissons délicieux, et trouvaient, d'ailleurs, une nourriture agréable et facile dans les oiseaux qu'ils prenaient en allumant des feux sur la montagne pendant la nuit. La frégate anglaise *Sémiramis* étant allée visiter l'île en septembre 1813, n'y trouva plus d'habitants : les cabanes, les chaudières à huile, la provision de sel, gisaient dans un complet abandon; un petit cimetière, et quelques inscriptions funéraires, révélaient le sort de plusieurs des membres de la petite colonie américaine; le reste avait sans doute profité de la première occasion favorable pour quitter sans retour ce coin de terre, où leurs spéculations avaient été si tristement déçues.

Le 17 novembre 1829, le capitaine américain Benjamin Morrell, faisant un voyage autour du monde sur le schooner *l'Antarctique,* de New-York, jetait l'ancre au mouillage de Gonçalo Alvares, qu'il quitta le lendemain; c'est la dernière relation qui nous ait donné des nouvelles de ce rocher désert.

PENEDO DE SAN-PEDRO.

Le *penedo* ou rocher de San-Pedro est une petite île rocheuse, située par 0° 53′ de latitude septentrionale, et 31° 35′ de longitude à l'ouest du méridien de Paris; le point culminant ne s'élève guère à plus de 16 ou 17 mètres au-dessus du niveau de l'Océan, et le circuit de l'île entière ne dépasse pas trois quarts de mille : ce n'est donc qu'un point presque imperceptible au milieu de l'immensité des mers. Elle surgit abruptement du sein des eaux, offrant un profil anfractueux, hérissé de pointes aiguës, dont une, au nord, est particulièrement remarquable par sa forme pyramidale.

La nature de ces roches est schisteuse sur certains points, feldspathique en d'autres, et traversée, en ce dernier cas, par de larges veines de serpentine mêlée d'éléments calcaires : en général, elles paraissent, à quelque distance, d'une brillante couleur blanche, ce qui est dû à un revêtement lamellaire, lustré, plus dur que le spath, qu'un examen attentif a fait reconnaître pour un phosphate de chaux mêlé de quelques impuretés, et dont on attribue la formation à l'action des pluies ou de l'eau de mer sur les déjections des innombrables oiseaux qui ont élu ici leur domicile.

Ces oiseaux, suivant l'observation d'un naturaliste anglais, appartiennent tous à deux espèces, qu'il distingue par les noms de *badaud* et de *nigaud*. Le premier dépose simplement ses œufs sur le roc nu; le second se construit un nid assez grossier d'herbes marines; et souvent le mâle dépose sur le bord du nid quelque poisson pour la nourriture de la femelle; mais souvent aussi l'on voit un grand crabe très-vif, un grapse, enlever ce poisson avec une merveilleuse prestesse.

Pas une seule plante, pas même un lichen, ne pousse sur cette roche aride, et cependant on y trouve divers insectes, notamment une féronie et un acarus, venus sans doute comme parasites sur le corps des oiseaux, ainsi qu'une teigne brune qui s'attache aux plumes, un staphylin, un cloporte vivant sous la fiente, et, enfin, de nombreuses araignées se nourrissant probablement de tous ces insectes.

Ce rocher désert figure sur les cartes nautiques depuis le commencement du

seizième siècle, qu'il fut découvert par les Portugais : Dom Garcie de Noronha était parti de Lisbonne en 1511 pour se rendre dans l'Inde avec une division de six vaisseaux, l'un desquels, commandé par George de Brito, avait nom le *Saõ-Pedro;* s'étant avancé trop à l'ouest pour doubler le cap Saint-Augustin, Noronha donna l'ordre de retourner à l'est afin de reprendre ensuite le cap de plus loin; dans ce mouvement, il risqua de se perdre sur une masse de roches qui se rencontra sur son chemin, et contre laquelle alla donner, pendant la nuit, le navire *Saõ-Pedro,* commandé par George de Brito, qui alluma aussitôt son fanal pour avertir les autres bâtiments qui venaient derrière lui : le danger que le navire *Saõ-Pedro* avait couru sur cet écueil, fit donner à celui-ci le nom même du navire, et ce nom lui est resté. Il est à remarquer, toutefois, que, peut-être à cause de la liaison étroite que l'Église a consacrée entre les noms des deux apôtres saint Pierre et saint Paul en leur dédiant en commun le même quantième, beaucoup de cartes modernes ont attribué au penedo de San-Pedro la dénomination d'île de Saint-Paul ; et ce n'est point, d'ailleurs, une nouveauté, car on voit déjà figurer *San-Paulo,* au seizième siècle, sur les cartes du savant Ortélius.

Depuis sa découverte, le penedo de San-Pedro a été reconnu bien des fois par des navigateurs français, américains et anglais, qui en ont déterminé la position précise ; M. Charles Darwin, naturaliste de l'expédition anglaise des bâtiments *l'Adventure* et *le Beagle,* l'a visité et décrit en 1832. Il a été, en dernier lieu, le théâtre d'un naufrage dont nous allons consigner ici le récit abrégé :

« Le navire hollandais *Jan-Hendrik,* sous le commandement du capitaine Eckelenburg, parti d'Amsterdam pour Batavia avec trente-trois personnes à bord, vint se perdre, le 29 mai 1845, à trois heures du matin, sur ces rochers : le capitaine, se jetant à la nage avec une corde, parvint à fixer une amarre à l'un des rochers, et à établir un va-et-vient au moyen duquel put s'opérer le sauvetage de presque tous les hommes. Le navire ne tarda pas à disparaître tout à fait.

« Assemblés sur les rochers où ils s'étaient sauvés, les naufragés ne voyaient devant eux que la faim et la mort. Pas d'autre linge que les lambeaux de vêtements qui leur étaient restés sur le corps; pour nourriture, rien qu'un peu de beurre, de farine, de biscuit et de genièvre. Presque sous l'équateur, exposés au soleil ardent, sans une goutte d'eau pour la soif, qu'on juge de leurs souffrances ! Tourmentés par la chaleur, ils restaient plongés dans l'eau jusqu'au menton pendant la journée entière, et le soir ils buvaient un petit coup de genièvre.

« Le troisième jour du naufrage, un navire fut en vue; il était américain : on hissa sur un espar le pavillon hollandais, que l'on avait sauvé avec un canot; et pour mieux s'assurer d'être secourus, le maître d'équipage, sept matelots et un passager s'embarquèrent dans ce canot, suppléant aux avirons par des débris de planches : mais ils ne furent sans doute point aperçus, puisque le navire continua sa route sans se détourner; le canot fut entraîné au large par les courants, et on ne le vit plus.

« Le désespoir de ceux qui restaient dans l'île fut à son comble; ils succombaient sous le poids de la fatigue, des privations et de la chaleur, quand, le cinquième jour, apparut un autre navire; celui-ci était anglais : c'était *la Chance*, capitaine Roxby, qui avait voulu s'assurer, en passant, de l'existence de ces rochers, révoquée en doute par quelques marins. Le 2 juin, à huit heures du matin, il en avait eu connaissance, et à neuf heures et demie, il y apercevait avec surprise un pavillon hollandais hissé au bout d'un espar : approchant jusqu'à 2 milles de distance, il put distinguer quelques malheureux dans un horrible état d'épuisement, faisant des signes de détresse.

« Un canot fut immédiatement dé-

pêché à leur aide; les matelots qui le montaient virent, en arrivant, une vingtaine de personnes étendues çà et là, presque mourantes. Ne pouvant les prendre toutes à la fois, ils embarquèrent le capitaine, le second, le maître d'hôtel, le charpentier, deux matelots, et trois novices, promettant aux autres de les venir reprendre au plus tôt. On eut bientôt regagné le navire, et le capitaine Roxby, apprenant qu'il restait encore onze naufragés à secourir, fit préparer aussitôt la chaloupe: quelques minutes suffirent, et les deux embarcations se dirigèrent ensemble vers le rocher; mais par une déplorable fatalité, le vent se leva tout à coup, et une houle effroyable portant à l'ouest vint lutter contre les efforts des sauveteurs. Après cinq heures de peines superflues, les embarcations revinrent au navire, où un moment on les avait crues perdues. Pendant dix jours entiers, on resta en vue de l'île, épiant l'instant où la mer permettrait une nouvelle tentative; mais le vent et la mer demeurèrent inflexibles; et convaincu qu'il ne restait plus alors personne à sauver, le capitaine Roxby prit tristement le parti de poursuivre sa route sans s'arrêter davantage. »

LES ILES DE LA TRINITÉ ET DE MARTIN-VAS.

Directement au sud du Penedo de San-Pedro, à 430 lieues de distance, il existe un petit groupe d'îles et de rochers, bien déterminés aujourd'hui quant à leur position, leur forme, leur gisement relatif et leur nomenclature, après avoir été longtemps pour les hydrographes un sujet d'incertitude et de confusion. Placés dans l'océan Atlantique méridional, sur la route des navires destinés pour les Indes orientales, ils servent très-fréquemment de point de reconnaissance aux navigateurs.

Ce groupe se compose, en premier lieu, d'une île principale située au couchant, sous une latitude moyenne de 20° 29′ sud, et une longitude moyenne de 31° 42′ à l'ouest du méridien de Paris; en second lieu, de trois îlots rangés sur une même ligne nord et sud, à 9 lieues de distance au levant, par une longitude commune de 31° 13′: le grand îlot qui se trouve au milieu ayant 20° 27′ 45″ de latitude, l'îlot du sud 20° 29′, et l'îlot du nord 20° 27′ 10″: mais, par suite de la submersion constante de l'isthme qui unit entre eux les sommets rocheux d'un même îlot, les deux petits se trouvent dédoublés en apparence, et le nombre des cimes émergées est ainsi porté à un total de cinq têtes distinctes; circonstance utile à annoter pour l'éclaircissement des questions de synonymie qu'offrent à résoudre les anciennes cartes.

L'île principale est appelée par les Portugais, qui l'ont découverte et qui la possèdent nominalement, *a Trindade,* c'est-à-dire, en français, la Trinité. Rien ne justifie la forme espagnole de *la Trinidad,* trop souvent employée sur les cartes et dans les livres anglais et français, et qui a l'inconvénient de prêter à l'équivoque avec l'île de même nom que les Anglais ont enlevée aux Espagnols dans les Antilles. Les trois îlots de l'est ont conservé le nom du pilote portugais Martin Vaz, qui les découvrit.

Occupons-nous successivement de l'île et des îlots qui forment les deux parts distinctes de ce groupe.

LA TRINITÉ.

L'île de la Trinité mesure 3 milles dans sa plus grande longueur, du nord-ouest au sud-est; sa largeur est d'un mille à un mille et demi, et sa circonférence de 8 milles; sa superficie totale ne dépasse guère un millier d'hectares. C'est une terre fort haute, que l'on peut apercevoir, par un temps clair, à plus de 50 milles de distance. Elle offre un profil très-accidenté: on voit d'abord, au sud-est, une masse à arêtes droites, qui de loin ressemble à un énorme édifice, ayant à sa base une ouverture à demi elliptique qui traverse sa charpente entière, et permet d'apercevoir le jour de l'autre bord; ensuite surgit un gros cône in-

cliné, isolé, dépouillé, haut de 360 mètres, que les Anglais ont nommé *Sugar-loaf*, ou Pain de sucre : au pied de ce rocher sont deux mouillages, si toutefois on peut leur donner ce nom, l'un au sud-est, l'autre au sud-ouest. A l'autre extrémité de l'île, c'est-à-dire au nord-ouest, on admire un rocher presque cylindrique, de 280 mètres de haut sur 30 seulement de diamètre, presque entièrement détaché de la masse, à pans verticaux et même un peu rentrants vers la base : on dirait de loin une tour immense élevée par la main des hommes. Le sommet des montagnes est hérissé de petites pointes cylindriques déliées, qui semblent quelquefois posées comme en équilibre sur les cônes qu'elles couronnent.

La mer brise partout avec force sur le rivage, qui est couvert de roches ; l'accès en est souvent impraticable, surtout du côté de l'ouest ; et les raz de marée le rendent même quelquefois impossible du côté de l'est, où se trouve cependant, en tirant au nord, une anse sablonneuse avec un ruisseau d'eau douce d'un mètre de large, où les navires pourraient, dit-on, facilement remplir cent barriques par jour.

Cette île n'offre aux yeux qu'un aspect rocailleux et aride; la formation en est volcanique, composée de basalte, de laves et de scories ; le sable même des rivages accuse la même origine, bien que mêlé de débris de coquilles et de coraux. Le sol paraît extrêmement stérile ; on n'aperçoit guère qu'une maigre verdure aux environs de l'anse du sud-est, quelques bouquets d'arbustes dans les ravins, et des arbres à tige élancée sur le sommet des mornes; mais nulle part aucun végétal alimentaire. Dans le fond des gorges, entre les montagnes, se laissent quelquefois apercevoir des chèvres, des sangliers, des chiens sauvages, restes sans doute de ceux qui purent y être autrefois importés. Les oiseaux de mer y sont nombreux; et la côte offrirait, au besoin, pour la nourriture de l'homme, des ressources précieuses de poissons et de coquillages.

La nature, suivant l'observation d'un célèbre voyageur (l'infortuné Lapérouse), n'avait pas destiné ce rocher à être habité, les hommes ni les animaux n'y pouvant trouver qu'à grand' peine leur subsistance; et il reste en effet désert; mais la trace y subsiste encore toutefois, dans l'anse du sud-est, d'un ancien établissement.

La découverte de cette île remonte certainement au commencement du seizième siècle, et on la voit figurer depuis cette époque sur toutes les cartes nautiques, souvent même, et longtemps, en double emploi, sous les noms distincts de *l'Ascension* et de *la Trinité*, à cent lieues l'une de l'autre sur un même parallèle, et accompagnées chacune, dans l'est, d'un petit groupe de trois îlots. Comme il a été rigoureusement constaté, par des explorations répétées, qu'il n'existe dans ces parages qu'une seule île accompagnée de trois îlots dans la disposition indiquée, et que cette île et ces îlots, bien et dûment reconnus, sont ceux qui portent encore les noms de la Trinité et de Martin Vaz, il est désormais admis, sans conteste, que la prétendue île de l'Ascension n'est point différente de l'île même de la Trinité. Or on avait cru trouver, dans le routier portugais du pilote major Alexo da Motta, une mention précise de la découverte de cette prétendue île de l'Ascension, et par conséquent de l'île de la Trinité : il énonce en effet que l'Ascension, située par 20° de latitude sud, fut découverte par Jean de Nova en 1501 ; mais il est bien certain que l'Ascension découverte en 1501 par Jean de Nova n'est point du tout par 20° de latitude, et nous savons que l'île par lui rencontrée à cette date est l'Ascension revue en 1503 par Alphonse d'Albuquerque, celle en un mot à laquelle le nom d'Ascension est demeuré invariablement attaché, et dont la latitude est seulement de 7° 55'.

Alexo da Motta avait donc, par une confusion née, à ce qu'il semble, de la simple identité des noms, attribué

à l'une des deux îles une indication historique appartenant à l'autre. Devons-nous supposer qu'une confusion pareille aura été faite, et qu'une erreur analogue, mais en sens inverse, aura été commise, par le voyageur anglais John Ovington, lorsqu'il énonce que l'Ascension, au nord-ouest de Sainte-Hélène, que nous savons découverte en 1501 par Jean de Nova, l'aurait été en 1508 par Tristan da Cunha? Nous pouvons penser, du moins, que, si l'indication fournie par Ovington sur une découverte faite en 1508 d'une île de l'Ascension, par Tristan da Cunha, a quelque application possible, ce ne peut être qu'à l'égard de l'île de l'Ascension identique à celle de la Trinité.

Le célèbre astronome anglais Edmond Halley, dans son second voyage, fait en 1700, ne dédaigna pas de prendre possession de cette île au nom de la Grande-Bretagne, et l'on assure que ses compatriotes cherchèrent à s'y fixer en effet; du moins maintenaient-ils, à raison de cette prise de possession, un droit de souveraineté contre lequel les Portugais se crurent fondés à réclamer. Ils avaient un intérêt réel à demander la restitution de l'île, dans la crainte qu'elle ne pût devenir le foyer d'un commerce interlope avec leur riche colonie du Brésil; ils la revendiquèrent donc avec insistance, et quand elle leur eut été rendue, ils s'empressèrent d'y établir un poste, que Lapérouse visita en 1785.

« Au fond de l'anse formée par la pointe du sud-est», dit le célèbre voyageur, «j'aperçus un pavillon portugais hissé au milieu d'un petit fort autour duquel il y avait cinq ou six maisons en bois. La vue de ce pavillon piqua ma curiosité : je me décidai à envoyer un canot à terre, afin de m'informer de l'évacuation et de la cession des Anglais..... On compta dans ce poste environ 200 hommes, dont 15 seulement en uniforme, les autres en chemise. Le commandant de l'établissement, auquel on ne peut donner le nom de colonie, puisqu'il n'y a point de culture, dit que le gouverneur de Rio-Janeiro avait fait prendre possession de l'île depuis environ un an; il ignorait ou feignit d'ignorer que les Anglais l'eussent précédemment occupée. Il prétendait que sa garnison était de 400 hommes, et son fort armé de 20 canons, tandis que nous étions certains qu'il n'y en avait pas un seul en batterie aux environs de l'établissement..... Il engagea l'officier français à se rembarquer, en lui disant que l'île ne fournissait rien, qu'on lui envoyait tous les six mois des vivres de Rio-Janeiro, et qu'il y avait à peine assez d'eau et de bois pour la garnison : encore fallait-il aller chercher ces deux articles fort loin dans la montagne. »

Mais ce poste, qui sans utilité réelle était une charge pour le Portugal, ne tarda point à être abandonné; et l'île n'eut désormais plus d'habitants : quelquefois seulement elle servit de refuge aux équipages des bâtiments en détresse, et plus d'un navigateur trouva asile sur ses tristes rivages. En mars 1826, l'amiral Gourbeyre, alors capitaine de frégate, commandant la corvette *la Moselle*, passant devant cette île, eut le bonheur de sauver un marin anglais délaissé depuis vingt jours sur ces bords affreux.

« James Owen (c'est le nom de cet infortuné) embarqué sur le navire anglais *le Darius*, était descendu à terre avec le capitaine Bowen, et avait pénétré par son ordre dans l'intérieur de l'île pour découvrir des sangliers et des chiens sauvages ; mais dans son incursion, étant tombé dans un précipice, sa chute le mit hors d'état de rejoindre le canot qui l'attendait. Cinq jours après ce funeste événement, ayant recouvré assez de force pour se traîner avec peine jusqu'au rivage, il n'aperçut ni l'embarcation ni le navire; mais il trouva son coffre et son hamac, que le capitaine, en l'abandonnant, avait cru devoir laisser, pensant sans doute qu'il n'avait pas péri. Mais pourquoi ne lui laissa-t-il pas des vivres? Pourquoi, ayant pourvu à quelques commodités, oublia-

t-il ce que réclament les premiers besoins de la vie?

M. Gourbeyre, passant en vue de la Trinité, et la contournant d'assez près pour vérifier s'il n'y avait pas quelque malheureux à sauver, découvrit le soir, au moment de s'éloigner, un feu que les accidents du terrain lui avaient d'abord caché : il fit tirer un coup de canon d'avertissement, et envoya un canot; mais la mer brisant avec violence ne permit pas d'aborder, et il fallut revenir le lendemain avec des grapins, des lignes, une bouée de sauvetage et un petit radeau. Plusieurs hommes tentèrent successivement de traverser les brisants à la nage pour porter une ligne à terre : trois faillirent se noyer, et ne furent repris qu'au moment où leurs forces les abandonnaient; un quatrième, doué de plus de vigueur, fut plus heureux : il parvint, après des efforts inouïs, jusqu'au rivage. Un va-et-vient fut alors établi, le radeau conduit au pied des rochers, et le naufragé, placé sur cette frêle machine, se vit bientôt recueilli par les braves dont l'humanité et le courage méritaient un tel succès.

« Arrivé à bord de *la Moselle*, James Owen reçut tous les soins que réclamait son état : ses blessures furent pansées; on lui fit prendre quelques restaurants, et l'on s'empressa de lui donner des effets pris sur les approvisionnements de campagne. »

MARTIN-VAS.

Le groupe des îlots de Martin-Vas est formé, comme nous l'avons déjà dit, de cinq têtes rocheuses alignées du nord au sud sous le méridien moyen de 31° 13′ à l'ouest de Paris, et comprises entre les parallèles de 20° 27′ et 20° 29′ 10″ de latitude australe ; c'est-à-dire qu'elles n'atteignent, dans leur plus grande extension, guère plus de deux milles. En mesurant leurs distances relatives au point culminant de chacune d'elles, on trouve un demi-mille de l'îlot du nord à l'îlot principal, et un mille et demi de ce dernier à celui du sud ; quant aux deux petites têtes de rocher qui sont, à proprement parler, des appendices à l'égard des îlots extrêmes, l'une est précisément au milieu de la distance entre l'îlot principal et celui du nord ; l'autre à 300 mètres au sud-est de l'îlot du sud. Toutes ces distances seraient beaucoup moindres si on les mesurait seulement d'un rivage à l'autre.

Quant à l'étendue, l'îlot principal, quatre fois plus grand à lui seul que tous les autres ensemble, n'a cependant pas un demi-mille de long sur un tiers de mille de large; son circuit ne dépasse pas un mille et demi, y compris les sinuosités, et sa superficie totale ne saurait être évaluée à plus de 25 hectares. L'îlot du nord, dont la figure ressemble beaucoup à celle d'un têtard, a 400 mètres de long, dont moitié pour le prolongement étroit qui représente la queue, 150 mètres de largeur, à peu près un demi-mille de tour, et une surface de 3 hectares. L'îlot du sud, d'une forme plus ramassée, mais très-découpé à sa périphérie, a environ 200 mètres de long, 150 mètres de large, un demi-mille de circonférence, et 3 hectares de superficie. Quant aux deux petits rochers, on peut leur accorder approximativement, à chacun, 150 mètres de tour, et une quinzaine d'ares de surface.

On doit au capitaine de vaisseau Bérard une carte détaillée de ces îlots, levée sous voiles en octobre 1822, pendant la campagne de circumnavigation de la corvette *la Coquille*. Mais une visite effective du grand îlot a été faite, le 25 janvier 1833, par le capitaine de navire Malvillain, commandant le trois-mâts *l'Aline*, de Nantes, qui se rendait à l'île Maurice : nous allons transcrire ici textuellement le rapport qu'il en fit à son retour.

Les îlots de Martin-Vaz sont presque inabordables, par suite du ressac très-fort et continuel qui s'y fait sentir. Les rochers, détachés les uns des autres, sont d'une hauteur et d'un escarpement presque inaccessibles, leurs bases étant rongées par des bri-

sants qui lavent le roc et le revêtissent d'un limon glissant. On voyait une herbe légère ondoyer au-dessus de leur sommet, des myriades d'oiseaux posés sur leurs nids, et du pourpier dont la verdure contrastait avec la lave noirâtre qu'il tapissait.

Après avoir fait le tour de l'îlot le plus considérable (une demi-lieue environ), on put l'aborder; mais l'escalade du rocher était périlleuse : partout où la pierre était dure, elle était glissante et sans aucune aspérité. A chaque instant on était obligé de se cramponner à un tuf sans consistance, qui souvent fuyait sous les pieds, ou à des touffes rares d'une herbe flétrie que les mains arrachaient sans efforts et qui les laissaient sans appui. Ce qui augmentait encore le danger de la position, c'était la chute des rochers qui roulaient en avalanches, et qui auraient infailliblement écrasé les visiteurs de dessous, s'ils n'avaient eu la précaution de marcher tous de front.

Les oiseaux habitants de ces rocs arides sont des goëlettes blanches et noires, des taille-vents, des fous et des frégates. Nos visiteurs y trouvèrent aussi quatre espèces de végétaux : deux de la famille des graminées, du pourpier, et de la saxifrage ou casse-pierre; en fait d'insectes, ils ne virent qu'une grande quantité d'araignées; en coquillages, des oursins et quelques lépas. Voilà toutes les richesses animales et végétales de ces îlots inhospitaliers, que l'homme n'avait jamais peut-être visités. Leurs flancs, décharnés et sillonnés par les éboulements, ne sont composés que d'une lave molle et poreuse que la vétusté décompose chaque année, et qui n'est plus que le noyau sans consistance et ramolli d'une île qui, dans des temps plus reculés, pouvait être grande et compacte. A l'exception d'une couche de terre végétale qui résulte de la fiente des oiseaux mêlée à la poussière de la lave, ces îlots, amas de scories volcaniques, ne contiennent qu'une lave noire ou grise, des piles basaltiques, et de la pouzzolane violette.

ILES DOUTEUSES OU IMAGINAIRES.

L'œil cherche vainement aujourd'hui, sur les cartes de l'océan Atlantique méridional, quelques îles qu'une longue habitude avait, en quelque sorte, stéréotypées sur les cartes antérieures. Depuis le commencement du seizième siècle, en effet, se reproduisaient constamment, au voisinage de l'équateur, vis-à-vis de la côte de Guinée, les îles de Saint-Mathieu et de la Sainte-Croix; puis vers le tropique, dans l'ouest des îles de Martin-Vas, celles de l'Ascension et de Sainte-Marie d'Août; et enfin, mais beaucoup plus tard, entre les îles de Martin-Vas et de Tristan da Cunha, celle de Saxembourg. La critique géographique, appuyée des vérifications des navigateurs, les a successivement effacées : Saint-Mathieu et Saxembourg ont persisté les dernières, mais leur tour est aussi venu.

Passons rapidement en revue ces divers points, dont l'existence, jadis tenue pour constante et admise par tout le monde, est maintenant considérée par tout le monde comme le résultat d'une longue déception.

SAINT-MATHIEU.

Le frère Garcie de Loaysa, commandeur de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem, conduisant en 1525, au nom de l'empereur Charles-Quint, une escadre de sept voiles, destinée pour les Moluques, rencontra sur sa route l'île de Saint-Mathieu, où il débarqua le 19 octobre et fit une relâche de 15 jours; et voici la description qu'en donne le journal du voyage, tenu par Hernando de la Torre :

« L'île de Saint-Mathieu est à 2° 1/2 au sud de la ligne : elle est haute et boisée; en y arrivant par le nord et se dirigeant à l'est-sud-est, on aperçoit, à la pointe de l'est deux îlots d'inégale grandeur dans l'alignement de ce cap; on ne passe point entre eux et l'île principale, parce qu'il ne se trouve dans le chenal qu'une brasse à une brasse et demie de fond. Dans l'ouest, auprès du cap de Saint-Ma-

thieu, il y a quatre écueils qui de loin paraissent comme des voiles. Cette partie est très-élevée et très-montagneuse, et il y a de bonne eau. Entre les écueils et les deux îlots est un bon mouillage sur fond de sable.

« On trouve aussi dans la partie orientale, près des deux îlots, une bonne aiguade; nous y eûmes également d'excellentes oranges, des cocos, des tortues, beaucoup d'oiseaux dont les œufs servirent à régaler nos gens, quelques poules, et abondance de poisson, qui se prend à la ligne. » — Mais un autre narrateur rapporte que Loaysa, ses capitaines, et quelques autres personnes, furent très-gravement incommodés pour avoir mangé d'un grand et beau poisson qu'on avait pêché dans le voisinage, et qu'il leur fallut longtemps pour se rétablir.

Voilà le récit des gens mêmes de l'expédition; l'historien Herrera y ajoute une particularité notable : « Un Portugais qui était sur la flotte », dit-il, « affirma que cette île avait été habitée par ses compatriotes, mais que les esclaves avaient tué leurs maîtres et tous les chrétiens : on trouva en effet beaucoup d'ossements humains, quelques pans de murs, et une grande croix de bois sur laquelle on lisait ces mots : « Pedro Fernandez est passé par ici l'an mil cinq cent quinze. »

Antoine Galvam, dans son Traité des Découvertes antérieures à 1550, énonce un fait plus remarquable encore : le tronc des arbres était, à son dire, couvert d'inscriptions portugaises constatant que l'île avait été occupée 87 ans auparavant, ce qui remonterait à l'année 1438, date tout à fait inadmissible dans la série chronologique bien connue des navigations portugaises.

Quoi qu'il en soit, l'estime que Loaysa avait faite de sa route lui avait fait placer l'île de Saint-Mathieu au sud-sud-est du cap des Palmes, et au sud-ouest de celui des Trois-Pointes, à 65 lieues du premier, et 113 lieues du second; et cette île était scrupuleusement inscrite sur les cartes marines. Mais depuis Loaysa aucun navigateur digne de confiance ne l'avait revue; le capitaine Archibald Dalzel en fit expressément la recherche en 1799 et en 1802, sans en découvrir vestige; et tous les hydrographes s'accordent aujourd'hui à la rejeter de leurs routiers.

Cependant, les journaux de l'expédition de Loaysa ne permettent pas de révoquer en doute l'existence de l'île où il relâcha du 20 octobre au 3 novembre 1525; l'île existait, c'est évident, et suivant toute probabilité elle existe encore. Mais il ne faut point oublier que les moyens d'observation et d'estime que possédaient alors les navigateurs etaient loin d'offrir le degré d'approximation des méthodes actuelles; qu'il y avait médiocrement à se fier aux latitudes, et qu'il se commettait sur les longitudes des erreurs énormes : là est la clef de l'existence de l'île Saint-Mathieu. Qu'on lise attentivement le journal de la navigation de Loaysa depuis son départ des Canaries le 14 août 1525, jusqu'à son arrivée devant Saint-Mathieu le 15 octobre suivant, on verra que, défalcation faite des détours qui se compensent, toute sa route se résume en une somme d'environ 15 journées au sud, 18 au sud-est, et 11 à l'est-sud-est; et que si l'on donne à la journée une valeur moyenne de 20 lieues, comme l'indiquent précisément ses premières observations de latitude, cette route conduira naturellement à l'île d'Annobon !

Voilà la véritable Saint-Mathieu, haute et boisée, avec ses deux îlots d'inégale grandeur (l'île aux Tortues et la Roche du Passage), ses écueils, et son mouillage, au nord-est; avec ses oranges, ses cocos, ses tortues, ses oiseaux, ses poissons, et ses esclaves émancipés.

Cette explication n'est point une nouveauté : vers la fin du siècle dernier, un officier qui se rendait au cap de Bonne-Espérance nous raconte qu'il se trouva, dans le golfe de Guinée, au sud de la ligne, en face d'une île haute, inconnue, qu'on supposait devoir être Saint-Mathieu ou Saint-Thomas, et

que l'on disputait chaudement à cet égard, les uns pariant pour Thomas, les autres pour Mathieu ; enfin, le chef des insulaires étant monté à bord, on put s'en éclaircir : « Ceux d'entre nous », dit le narrateur, « qui avaient parié pour Saint-Mathieu s'empressèrent de demander si ce n'était pas là son nom; l'interprète secoua la tête et les partisans de Saint-Thomas sautèrent de joie; mais après avoir fait la même question au nègre pour leur saint, et reçu la même réponse, chacun éclata de rire, et il nous mit tous d'accord en nous apprenant que l'île se nommait Annobon. »

SANTA-CRUZ.

Les cartes du seizième siècle représentent, à deux cents lieues dans l'ouest de leur île imaginaire de Saint-Mathieu, une île, bien plus imaginaire encore, de Sainte-Croix, ou plutôt de *Santa-Cruz,* comme portent les cartes du cosmographe impérial Diego Ribero; il est digne de remarque que le nom de cette île est constamment écrit *Santa-Croce* ou *Santa-Crosse*, sous la forme italienne, dans toutes les cartes postérieures, aussi bien dans celles d'Ortélius ou de Mercator que dans celle de Ramusio. C'est là tout ce que nous savons de l'existence de cette île; et si nous cherchons à deviner par conjecture ce qui peut lui avoir jadis donné naissance, nous nous trouvons incertains entre deux hypothèses qui ne se recommandent particulièrement ni l'une ni l'autre par quelque lumineux aperçu. Dans un temps où, pour le vulgaire, toute terre nouvelle était une île; quand Pierre-Alvarez Cabral, allant aux Indes orientales, eut touché au cap Saint-Augustin du Brésil, dont il ignorait la découverte antérieure par Vincent Pinzon et Améric Vespuce, et lui eut donné le nom de terre de la Sainte-Croix; peut-être les cosmographes qui s'évertuaient à inscrire sur leurs mappemondes toutes les terres signalées par les voyageurs trouvèrent-ils, dans une vague indication de celle-ci, un motif suffisant de pointer, dans l'ouest de la route commune des Indes, leur île de la Sainte-Croix; ou bien encore, la grande croix de bois trouvée par Loaysa dans l'île prétendue de Saint-Mathieu, et signalée peut-être déjà par Pierre Fernandez qui l'avait élevée, a-t-elle plutôt été l'objet de quelque vague notion qui se sera traduite graphiquement par le tracé de l'île fantastique de Santa-Cruz. Quoi qu'il en soit de l'origine de cette île prétendue, toujours est-il qu'entre toutes celles que la critique géographique a successivement anéanties, elle a disparu la première, et s'est comme évanouie d'elle-même.

L'ASCENSION, ET SAINTE-MARIE D'AOUT.

Nous avons déjà eu lieu de faire remarquer, en parlant des îles de la Trinité et de Martin-Vas, que *l'Ascension*, figurée sur les anciennes cartes à cent lieues dans l'ouest de la Trinité, était simplement un double emploi, une seconde édition de cette même île de la Trinité. De telles erreurs, tout énormes qu'elles soient, étaient autrefois assez communes; les Portugais, dans leurs routiers même les plus estimés, supposaient une distance de 120 lieues entre la Trinité et les îlots de Martin-Vas, et nous savons pertinemment que cette distance n'est que de 9 lieues! Voilà donc précisément la Trinité transportée, sans changer de nom cette fois, sur l'emplacement où on l'inscrivait d'autre part sous le nom d'Ascension : nouvelle preuve de l'identité réelle des deux îles supposées distinctes. Cependant, le capitaine français Duponcel de la Haye, commandant en 1760 la frégate *la Renommée*, dans une traversée de l'Ile de France à Rio-Janeiro, crut reconnaître, à quatre jours d'intervalle, la Trinité, puis l'Ascension; mais les Portugais eux-mêmes en 1784, Lapérouse en 1785, Krusenstern en 1801, constatèrent de nouveau, par une recherche expresse, que c'était une chimère.

Les mêmes routiers portugais mettaient encore à l'ouest des îlots de Martin-Vas, à 80 lieues de distance, et

par conséquent à 40 lieues dans l'est de la Trinité, une île qu'ils appelaient *Santa-Maria d'Agosto*; c'était évidemment une troisième édition de la Trinité, puisque aucune île n'existe réellement entre elle et les roches de Martin-Vas; et les trois éditions ont cumulativement pris place sur les cartes nautiques, où elles ont persisté pendant plus de deux siècles.

Il est vrai de dire toutefois que Santa-Maria d'Agosto, c'est-à-dire Sainte-Marie d'Août ou l'Assomption, et non Sancta-Maria d'Acosta ou da Costa, comme on l'a écrit quelquefois par erreur, se trouve figurée en certaines cartes anciennes, dans un voisinage presque immédiat des îlots de Martin-Vas, et de manière à être considérée comme faisant partie de ce groupe. Il est évident qu'en ce cas, ce nom s'appliquerait au plus occidental de ces îlots, celui du nord, et il n'est pas hors de propos d'annoter que, malgré la distance où ils la supposaient, les routiers portugais comptaient en effet Santa-Maria d'Agosto pour l'une des îles de Martin-Vas. On voit aussi apparaître dans les cartes anciennes le nom d'île *dos Picos* ou des Pics, inscrit au sud-est des mêmes îlots; c'est simplement sans doute un nom applicable à celui du sud.

SAXEMBOURG.

Voici la dernière de ces îles chimériques dont nous avions à parcourir la série. Son histoire est plus récente: un pilote hollandais, Lindert Lindeman, d'Enckhuysen, la signala en 1670, comme l'ayant rencontrée sur le parallèle de 30° 47′ sud, par une longitude de 20° à l'ouest du méridien de Paris, et lui donna le nom de *Sachsenburg*. Dès ce moment, elle fut indiquée sur les cartes nautiques, et y demeura longtemps sans qu'il s'élevât aucun doute sur son existence ni sa position. Cependant, à la fin du dernier siècle, le célèbre Horsburgh passa deux fois sur son emplacement sans en avoir connaissance; et en 1801, le Français Baudin, puis l'Anglais Flinders firent vainement la recherche de cette île. Mais voilà qu'en 1804 l'Américain Galloway, capitaine du navire *Fanny*, croit l'apercevoir au loin, du haut de ses mâts, l'ayant en vue pendant quatre heures consécutives, distinguant bien un pic au milieu, et un mamelon arrondi à l'un des bouts; seulement la longitude était de 2° plus occidentale. Mieux encore, en 1809, un autre Américain, le capitaine Long, du navire *Columbus*, retrouva Saxembourg par 30° 20′ de latitude australe, mais par une longitude bien plus occidentale que ses devanciers, 30° 41′ à l'ouest du méridien de Paris; et son indication, communiquée directement au gouverneur anglais du cap de Bonne-Espérance, puis reçue de seconde ou troisième main par le gouverneur de Sainte-Hélène, était si précise, qu'elle ébranla les convictions de Horsburgh et de Flinders. Mais enfin, le chevalier du Plessis-Parscau, commandant en 1823 la flûte *la Moselle*, le baron de Bougainville en 1824 sur *la Thétis*, et Dumont d'Urville en 1826 sur *l'Astrolabe*, firent de nouvelles recherches, si étendues et si exactes, de la prétendue île de Saxembourg, dans toutes les positions où elle avait été signalée, qu'il est bien reconnu aujourd'hui qu'elle n'a aucune existence réelle, et qu'elle doit être rayée définitivement des cartes où elle figurait; c'est le parti qu'on a pris.

L'UNIVERS,

OU

HISTOIRE ET DESCRIPTION

DE TOUS LES PEUPLES,

DE LEURS RELIGIONS, MOEURS, INDUSTRIE, COUTUMES, ETC.

ILES DE L'AFRIQUE.

TROISIÈME PARTIE.

ILES AFRICAINES DE LA MER DES INDES.

INTRODUCTION,

PAR M. D'AVEZAC.

Vue générale de la mer des Indes.

L'Inde, terre des prodiges et des merveilles, dont les riches produits faisaient les délices et l'envie de l'Europe, dont les voyageurs avaient popularisé le renom par leurs magnifiques récits, et dont les navigateurs néo-latins cherchaient aventureusement la route maritime, par l'orient et par l'occident à la fois : l'Inde devait naturellement donner son nom à la mer où les vaisseaux portugais, après avoir doublé le cap de Bonne-Espérance, n'avaient plus qu'à voguer en droiture vers ces rivages tant désirés.

L'antiquité classique avait de même appelé mer des Indes, ou plutôt océan Indien (*Indikon pelagos*), cette grande mer qui, baignant les côtes des deux Indes, s'étendait au loin vers le sud, à des distances inconnues, partagée en diverses subdivisions que l'usage y avait tracées suivant les plages où elle étalait ses ondes.

Au centre, depuis l'extrémité orientale de l'Arabie jusqu'aux approches de la Taprobane, elle conservait son nom d'océan Indique; au delà, elle s'enfonçait dans les terres sous la dénomination de golfe Gangétique; et tout au bout du monde connu, elle formait encore le Grand golfe. Dans l'ouest, autour de l'Arabie, et le long des côtes africaines jusqu'à l'île lointaine de Menouthias, elle s'appelait la mer Érythrée (c'est-à-dire la mer Rouge), avec ses deux longs appendices, le golfe Persique et le golfe Arabique : sans parler des subdivisions secondaires auxquelles s'attachaient les noms de golfe Sakhalite, de golfe Adulique, de golfe Avalite, en deçà du cap des Aromates; puis de mer d'Hippale, de golfe Barbarique, de mer Périlleuse, se succédant au delà du cap

des Aromates jusqu'au cap Prason ou Vert. De là, une ligne tirée vers l'est jusqu'aux derniers rivages du Grand golfe, en passant par la Taprobane, traçait la limite de la grande mer Prasode ou Verte, qui s'étendait au sud jusqu'à l'immense terre inconnue formant l'imaginaire prolongement oriental de l'Afrique, vis-à-vis des plages de l'Asie.

Ainsi, l'océan Indique, tel que se le figuraient les anciens, équivalait à peine, dans son ensemble, à la moitié septentrionale de ce que nous appelons aujourd'hui mer des Indes; et, dans cette étendue même, la limite derrière laquelle la mer Prasode se déroulait au fond de l'horizon, était le dernier terme des notions réelles. Tout ce qui est au sud de cette limite, appartient donc exclusivement à l'histoire des découvertes modernes. Il était dès lors naturel que, dans notre étude des mers et des îles de l'Afrique orientale, nous fissions deux sections distinctes : l'une consacrée aux parages connus de l'antiquité, et célèbres surtout par ces vieux souvenirs où sont consignés tour à tour les récits merveilleux d'Évhémère, et la fameuse découverte nautique d'Hippale, et les périples des anciens nautoniers; l'autre, au contraire, bornée aux parages destitués de traditions antiques, et dont l'histoire ne commence qu'avec les explorations et les conquêtes de Vasco da Gama, avant lesquelles on n'entrevoit que de fausses lueurs dans les confuses descriptions des géographes arabes.

Cette dernière partie de la mer des Indes est précisément celle dont nous voulons nous occuper exclusivement ici (renvoyant à une section ultérieure ce qui concerne l'ancienne mer Érythrée). Mais dans cette grande moitié australe de l'océan Indien, l'Afrique n'a droit de suzeraineté que sur un tiers : l'Inde et l'Australie réclament chacune leur part, et nous avons à fixer la démarcation où doivent s'arrêter les prétentions mutuelles des trois continents circonvoisins. Une ligne tirée du nord-nord-ouest au sud-sud-est, par le point d'intersection de l'équateur et du méridien de 60° à l'est de Paris, nous semble résoudre toutes les difficultés du problème de la manière la plus simple et la plus heureuse; car elle coupe justement l'équateur à égale distance de Magadoschou et du cap Comorin, et le parallèle de 30° sud, à égale distance du cap dos Corrientes et du cap Leeuwen, laissant d'ailleurs à déterminer, entre l'Inde et l'Australie, une délimitation dont nous n'avons maintenant aucun besoin de prendre souci.

Nomenclature des îles de cette mer.

Les Arabes, chez qui les ouvrages de Ptolémée étaient en honneur, et qui calquaient leurs cartes grossières sur les siennes, avaient reçu de lui la fausse notion du prolongement des parties australes de l'Afrique, dans une direction parallèle aux rivages de l'Inde; des Arabes, cette géographie de convention passa aux Européens, et se perpétua chez eux, jusqu'au moment où l'expédition de Gama eut ouvert la voie aux explorations directes.

Celles-ci eurent bientôt peuplé les mers de l'Afrique orientale d'un nombre considérable d'îles et d'archipels : mais la négligence des hydrographes et l'incurie des copistes se sont conjurées pour effacer, déplacer, ou rendre méconnaissables les dénominations que les anciens navigateurs portugais avaient imposées à ces îles à mesure qu'il les rencontraient sur leur route vers l'Inde.

Une telle confusion est advenue dans la nomenclature historique de toutes ces îles, que ce serait aujourd'hui un travail pénible et difficile que de rétablir complétement, sous leur forme correcte, à leur place exacte, en donnant la date et le motif précis de leur application, tant de noms défigurés, méconnus, dont l'origine est oubliée; dans l'état actuel des choses, quelques rectifications clair-semées sont tout ce que nous pouvons entreprendre, et nous nous bornerons à les indiquer.

En partant du cap Delgado pour aller à l'est, on rencontre d'abord une

île appelée *Aldabra*, *Albadra*, et sur la grande mappemonde de Cabot *Alhadara* : évidemment c'est le nom arabe *Al-Khadhrâ* ou la Verte, appartenant à l'île de Penba; il y a ici corruption et déplacement d'une dénomination certaine.

Quant à la petite île à laquelle ce nom avait été transporté à l'étourdie, quel est celui qui lui appartient en réalité? Diverses cartes du dix-septième siècle disent *Adarno*, celles d'Ortélius ajoutent *aliis I. Darea*; et la carte espagnole de Diego Ribero, de 1529, confirme cette dernière leçon en écrivant *I. de Arena;* cette île, ou ce massif d'îles, formé en grande partie, sinon en totalité, de sable blanc, mérite bien, en effet, qu'on lui applique la dénomination d'*Ilha da Arêa*.

Plus à l'est, est le groupe des îles qu'on appelle communément aujourd'hui Amirantes, et qu'on devrait nommer plus exactement îles de l'Amiral, en portugais *Ilhas do Almirante* : c'est en effet en 1502, à son second voyage dans l'Inde, avec le titre d'amiral, que Vasco da Gama, dans sa traversée de Mélinde à Cananor, fit la rencontre de ces îles.

En continuant d'avancer à l'est, nous trouvons sur les cartes anciennes deux groupes successifs avec les noms de *Mascarenhas* et de *Sete Irmâas ;* mais au milieu du dix-huitième siècle le nom des Séchelles remplaça celui de Mascarenhas, et les *Sete Irmâas* continuèrent de figurer au voisinage : un peu d'attention eût dû faire reconnaître que les îles de Mascarenhas répondaient seulement au groupe sud-ouest des Séchelles, tandis que les *Sete Irmâas*, ou les Sept Sœurs, étaient représentées par le groupe nord-est.

Le nom de Mascarenhas se reproduisait, comme chacun sait, sur un point assez éloigné, et désignait l'île qu'on appelle aujourd'hui Bourbon : il provenait, là comme ici, du célèbre *Pero* ou Pierre *de Mascarenhas*, l'un des compagnons de Vasco da Gama.

Le nom également célèbre du Galicien Juan de Nova figurait pareillement à deux places distinctes, à l'ouest et au nord-est de Madagascar; en ce dernier point, il a donné lieu à une confusion que nous devons signaler. On s'accorde à reconnaître que ce navigateur découvrit, en 1501, la petite île appelée aujourd'hui *A Galega* ou la Galicienne par allusion à la nationalité du découvreur; cependant le nom même de *Juan de Nova* est appliqué à un massif de douze petites îles, situé plus à l'ouest, et qui sur les cartes anciennes était appelé *As doze ilhas*; et plus à l'ouest encore, au sud de l'île de Cosmo Ledo, est la petite île à laquelle on donne maintenant le nom corrompu d'*Astove* : sans rappeler ici tous les doubles emplois et les déplacements de noms dont ces îles ont été l'objet, il nous semble constant que la *Galega* est, entre les trois, la seule et véritable île de *Juan de Nova*, que ce nom a été transporté par erreur sur *As doze ilhas*, et que cette dernière désignation a été transportée à son tour, mais tronquée et corrompue, sur l'île voisine, *Astove*.

Cosmo Ledo, que nous venons de mentionner, paraît conserver le nom d'un navigateur portugais. Peut-être en faut-il dire autant d'*O Cirne* (nom d'une famille portugaise connue), auquel les Hollandais ont préféré celui de *Mauritius*, les Français celui d'*Ile de France*, et qui lui-même avait remplacé jadis le nom primitif de *Santa-Apollonia*, inscrit sur la mappemonde de Ribero. L'île voisine, qu'on appelle aujourd'hui *Rodrigues* (plus exactement *Diogo Rodrigues*, et sous la forme abréviative *Diogo Roys*), porte sur cette même carte le nom de *Domingos Fernandes*, remplacé, dans celles d'Ortélius et de Mercator, par la forme barbare *Don Galopes*, sous laquelle semble masqué *Diogo Lopes* de Sequeira, l'un des premiers gouverneurs de l'Inde portugaise.

Pour en finir avec les noms propres d'hommes, nous n'avons plus à rappeler que celui de *Pero* (ou Pierre) *dos Banhos*, mal à propos corrompu en *Peros Banhos*, et qui désigne deux basses, l'une au voisinage immédiat des îles de l'Amirante, l'autre près

du petit archipel das Chagas, en dehors de nos limites, près des Maldives; et celui de *Roque Pires* (Roch fils de Pierre), transformé en *Roquepiz* par ceux qui ne savaient pas lire les abréviations usuelles de l'écriture du temps; ce qui a produit aussi la transformation en *Antongil* du nom d'*Antão Gonçalves*, appliqué à une baie bien connue de Madagascar.

Enfin, nous terminerons cette fastidieuse récapitulation des bévues onomastiques des cartographes, en restituant sa dénomination véritable au grand banc que l'on appelle aujourd'hui ridiculement *Cargados-Garajos*, et quelquefois, plus ridiculement encore, simplement *Cargados* : le garajáo est un oiseau de mer très-commun dans ces parages, et le banc sur lequel il pullule, a dû être appelé naturellement *Coroa* (c'est-à-dire Banc de sable) *dos Garajáos*. Au nord de ce banc, en est un autre qu'on est tout surpris de trouver exactement nommé *Saia de Malha*, ou Cotte de mailles.

Distribution de ces îles en trois subdivisions.

Il nous reste à indiquer le classement le plus naturel de tous ces groupes insulaires. Au premier aspect des cartes du seizième siècle, aussi bien que des *Neptunes* les plus nouveaux, l'œil est frappé, avant tout, de la prédominance de Madagascar au milieu d'une foule de petites îles qui ne figurent à son égard que comme d'humbles satellites; l'usage en a même réuni le plus grand nombre sous l'appellation commune d'*archipel nord-est de Madagascar*, ne laissant à mentionner que les îles du nord-ouest pour compléter un recensement général. Il y aurait donc toute raison à désigner par le nom de *mer de Madagascar* l'ensemble de ce domaine maritime; et il est naturel de faire de la grande île de Madagascar, avec les îlots qui lui sont immédiatement contigus, la première subdivision de notre cadre.

L'archipel, ou plutôt l'ensemble des archipels et des îles au nord-est de Madagascar, forme une seconde subdivision, non moins bien déterminée par les découvreurs portugais que par nos explorateurs modernes: au temps des premiers, elles étaient toutes uniformément désertes; elles sont toutes aujourd'hui considérées comme des colonies ou des possessions européennes. La France, jadis, en disposait seule; réduite maintenant à l'île unique de Bourbon, elle a laissé tout le reste aux Anglais, maîtres de Maurice.

Enfin, les îles du nord-ouest constituent la troisième et dernière subdivision, très-bien déterminée aussi, dans l'histoire des expéditions portugaises tout comme de nos jours, étant alors directement au pouvoir des Arabes, et conservant aujourd'hui une population indigène où l'élément arabe s'est infiltré dans une proportion notable.

Ainsi, des considérations d'origine et de nationalité concourent, avec les motifs de grandeur et de situation relatives, pour recommander la classification tripartite que nous venons d'exposer, et qui, dans cet ensemble des îles africaines de la mer des Indes australe, désigne successivement à notre étude Madagascar, les colonies européennes, et les îles arabes.

Des convenances de rédaction ont fait apporter à ce classement une légère modification : Bourbon, chef-lieu des établissements français, et Maurice, chef-lieu des établissements anglais, ont été réunis à Madagascar dans une même section, qui comprend ainsi *les trois îles principales*, et qui a été rédigée par M. Charlier, né lui-même dans l'une de ces îles; la seconde section s'est trouvée, de cette manière, réduite aux *dépendances de l'île Maurice :* la rédaction en est due à M. Eugène de Froberville, lequel a tout nouvellement visité ces parages, qui lui étaient déjà si bien connus; la troisième section, comprenant *les îles arabes*, a été rédigée par M. Oscar Mac Carthy, dont les travaux géographiques jouissent d'une estime générale.

ILES AFRICAINES DE LA MER DES INDES.

§ II

RODRIGUES, GALÉGA, LES SÉCHELLES, LES ALMIRANTES, ETC.,

PAR M. EUGÈNE DE FROBERVILLE.

INTRODUCTION GÉNÉRALE.

Les nombreux archipels que nous nous proposons de décrire ici, appartiennent tous à la partie occidentale et à la zone intertropicale du vaste bassin de la mer des Indes. L'imagination de quelques géographes a voulu considérer ces îles comme les sommets d'une chaîne de montagnes sous-marines, malgré les immenses espaces qui séparent la plupart des groupes. Quelques-unes, et ce sont les plus grandes, ont une origine volcanique, les autres sont madréporiques, et si basses, que la mer les recouvre parfois entièrement durant les tempêtes; on en observe peu d'isolées : la plupart sont rangées par groupes circulaires, tantôt liés entre eux par des bancs de coraux, tantôt séparés par une mer extrêmement profonde.

Les Séchelles et Rodrigues possèdent la plupart des animaux et des végétaux que l'on voit à Maurice et à Bourbon; le cocotier et quelques plantes rampantes qui se plaisent dans les lieux sablonneux et dépourvus d'eau douce croissent seuls sur les autres îles; toutefois l'on verra que l'industrie des colons a su tirer un parti considérable de ces dernières, jadis désertes et inexploitées.

La découverte de ces îles remonte aux premiers voyages des Européens dans la mer des Indes, au commencement du seizième siècle; mais le peu de certitude des méthodes hydrographiques de ce temps, joint à l'ignorance des géographes qui dressèrent les cartes des explorations entreprises par l'ordre des rois de Portugal, ont rendu impossible l'éclaircissement complet et le classement des découvertes effectuées par leurs capitaines de mer. La plus inextricable confusion régna durant plus de deux siècles sur la géographie de ces archipels. Les portulans primitifs étant notoirement inexacts, chaque navigateur corrigeait à sa fantaisie la position des terres, imposait arbitrairement de nouveaux noms à des îles déjà connues, ou trompé par ses calculs, croyait ne faire qu'une reconnaissance lorsqu'il effectuait une véritable découverte. De là ces déplacements arbitraires, ces doubles emplois, ces corruptions d'orthographe, ces méprises ou plutôt ces bévues sans nombre qui défigurent les cartes des seizième et dix-septième siècles : la nomenclature primitive de ces archipels est devenue presque méconnaissable. La publication des documents originaux que le Portugal conserve dans ses archives

de la Torre do Tombo pourrait seule jeter quelques lumières dans ces ténèbres de la géographie historique, où la critique la plus patiente n'apporte qu'une lueur faible et insuffisante. La gloire du Portugal est enfouie dans les liasses poudreuses qui renferment les journaux de Vasco da Gama, de Cabral, de Juan da Nova, d'Alphonse et de François d'Albuquerque, de Diogo Péreira, de François et de Laurent Almeida, de Tristan da Cunha, de Dom Garcia de Noronha, de Juan de Castro, de Pedro Mascarenhas, et de tant d'autres illustres découvreurs, dont les travaux sont à peine indiqués par les historiens nationaux. En publiant les écrits de ses glorieux enfants, le Portugal n'acquittera pas seulement une dette de reconnaissance, il ne servira pas seulement son légitime orgueil; il dotera l'histoire d'un trésor de faits certains, et les nations qui l'ont suivi dans la voie des découvertes lointaines rendront alors pleinement hommage au courage et à la persévérance qu'il lui fallut déployer pour rendre l'Afrique et l'Asie tributaires de la civilisation européenne.

La position des différentes îles, sur les portulans, offre des monstruosités non moins choquantes : les îles dont, à force de recherches et de comparaisons, on parvient à établir l'identité, présentent au moins deux degrés de différence entre la latitude que leur assignent les anciennes cartes, et celle où les placent les travaux modernes. Nous ne parlerons pas de leurs longitudes, obtenues par l'estime; elles variaient en général de 10 à 20 degrés.

Comme on le voit, privée de guides sûrs, la navigation était impossible dans ces parages parsemés de dangers, et peu de navires se risquaient à s'y engager pour se rendre dans l'Inde. Lorsqu'on y était absolument forcé, « on veillait de près à la conduite du vaisseau, tant de jour que de nuit, parce qu'il y avait beaucoup plus d'îles et d'écueils qu'il n'y en a de marqués sur les cartes; c'est pourquoi il fallait sonder fréquemment, examiner continuellement la couleur de l'eau, et surtout ne point faire voile la nuit. » (*Routier d'*Aleixo da Motta.) On préférait donc généralement suivre une route plus longue mais mieux connue.

Mais lorsque la compagnie française des Indes orientales forma un établissement à l'Ile-de-France, le besoin de communiquer promptement avec l'Inde nécessita l'exploration des divers archipels situés entre ces deux points. L'illustre Mahé de la Bourdonnais fut le promoteur de cette entreprise. En 1742, il chargea le capitaine Picault, commandant de deux petits navires (la tartane *l'Élizabeth* et le bot *le Charles*), de pénétrer au milieu des principaux archipels de l'océan Indien, et d'en tracer la carte. Ce marin y effectua, d'après ses ordres, plusieurs voyages, et découvrit successivement les Séchelles et les différentes îles du groupe de Peros-Banhos. Malheureusement la guerre de 1744 vint distraire le gouverneur de ses utiles projets, et son rappel en France mit un terme aux expéditions qu'il méditait. En 1756, Magon, un de ses successeurs au gouvernement de l'Ile-de-France, résolut de faire reconnaître les îles découvertes par le capitaine Picault; il y envoya la frégate *le Cerf* sous le commandement du lieutenant Morphey, et la goëlette *le Saint-Benoît* commandée par le sieur Préjean.

Trente ans après, Poivre et Desroches, administrateurs de la même colonie, obtinrent du duc de Praslin, ministre de la marine, l'autorisation de faire continuer l'exploration des archipels. Ils chargèrent de cette mission le chevalier Grenier, officier d'un rare mérite, qui commandait la corvette *l'Heure du Berger*, et mirent sous ses ordres une corvette plus petite nommée *le Vert-Galant*, dont le lieutenant de frégate la Fontaine eut le commandement. Par décision du ministre, l'abbé Alexis Rochon, depuis membre de l'Institut, fut spécialement chargé de déterminer la position des îles et des écueils que l'on rencontrerait. Nous rapporterons dans la suite

de cette notice les découvertes utiles qui résultèrent de ce voyage.

En 1770, le vicomte du Roslan, secondé du chevalier d'Hercé, continua avec fruit les recherches du chevalier Grenier ; son expédition se composait des corvettes *l'Heure du Berger* et *l'Étoile du Matin*.

Telles sont les principales explorations qu'entreprirent les Français dans les îles situées au nord de l'Ile-de-France. Les travaux exécutés par ces marins distingués servirent à la confection du bel Atlas de d'Après de Mannevillette, qui parut en 1746 et dissipa à jamais la terreur bien légitime qu'inspirait aux navigateurs le passage direct de l'Ile-de-France dans l'Inde. Les incertitudes inséparables d'un travail aussi considérable disparurent peu à peu, par la suite, grâce aux relations plus fréquentes qui s'établirent entre l'Inde et Maurice, et entre les différentes îles des archipels, devenues en peu de temps le but d'un cabotage actif. — En 1819, Lislet-Geoffroi, correspondant de l'Institut à l'Ile-de-France, publia une carte de la mer des Indes, et un mémoire où il rectifia, d'après des données nouvelles, un grand nombre de positions restées douteuses jusqu'alors. — Le capitaine Moresby, chargé, en 1821, par le gouvernement anglais, de faire l'hydrographie de ces archipels, a publié dans le *Nautical Magazine* le résultat de ses explorations. Enfin, en 1841, M. le capitaine Jehenne visita de nouveau ces îles sur la gabarre *la Prévoyante*, et vérifia leurs positions avec un soin particulier. — Tous les travaux que nous venons d'énumérer ont été résumés par M. Daussy, hydrographe en chef du Dépôt de la marine, dans sa grande carte de la mer des Indes, et dans les deux cartes particulières des archipels situés au nord et au nord-est de Madagascar.

Toutes ces petites îles, rattachées par suite de la découverte, des reconnaissances ou même de l'occupation, à l'Ile-de-France comme à un centre commun, ont suivi en 1815 la fortune de notre ancienne colonie, et sont demeurées, comme une dépendance de Maurice, nominalement au pouvoir des Anglais.

Nous les avons rangées, pour les décrire, en quatre groupes distincts : le premier, réduit à la seule île de Rodrigues; le second, formé des îles comprises entre Rodrigues et les Séchelles ; le troisième, composé de l'archipel des Séchelles; le dernier, des îles comprises entre les Séchelles et les Comores.

Peut-être, à ce point de vue de dépendance à l'égard de Maurice, aurions-nous pu embrasser aussi dans notre travail le petit archipel des Chagas, qui avait été occupé jadis par les colons de l'Ile-de-France; mais la constitution physique de ce groupe aussi bien que sa proximité des Maldives, nous paraissent le rattacher plus convenablement à l'Asie.

Nous avons d'ailleurs passé sous silence les noms des îles Georges, Roquepiz, Saint-Laurent, Natal et Juan de Lisboa, qui figurent dans les anciennes cartes de ces parages, mais dont l'existence est incertaine sinon purement imaginaire.

I. ILE RODRIGUES.

DESCRIPTION.

Sol, climat.

L'île Rodrigues, dont le centre est par 19° 41′ de latitude sud et 61° 9′ longitude est, a environ six lieues de longueur sur deux de largeur; elle est entourée de récifs et de bancs de madrépores, qui vont jusqu'à trois et cinq milles du rivage, et renferment plusieurs îlots. — La rade, ou *Port-Mathurin*, située dans la partie nord, est commode, et la tenue y est bonne. Dans le sud de l'île on trouve un barachois dont l'entrée est tortueuse et étroite, et d'où il est conséquemment fort difficile de sortir pendant les brises du sud-est, qui, en général, y soufflent avec violence.

Sans avoir de hautes montagnes ni des rivières considérables, l'île Rodrigues est montueuse et bien ar-

rosée. Ses plus hautes collines excèdent à peine cent toises d'élévation perpendiculaire. L'eau des ruisseaux est bonne et saine, mais un peu minérale; plusieurs des cours d'eau qui prennent leurs sources vers le milieu de l'île, tombent dans les vallons en cascades pittoresques. La plus haute de ces chutes est celle de la petite rivière qui coule ensuite dans *l'enfoncement Leguat :* « Après avoir remonté ce ruisseau jusqu'à une demi-lieue de notre habitation », dit l'abbé Pingré dans une relation manuscrite que nous avons sous les yeux, « nous parvînmes à la cascade; l'eau s'y précipite d'au moins 80 pieds. Il faut que son mouvement soit bien lent au haut de la montagne, car le talus est presque perpendiculaire, et l'eau y descend presque sans quitter son lit. Le chemin qui mène à cette cascade est peu aisé; mais je me suis cru bien récompensé de mes peines lorsque je suis enfin parvenu à ce lieu qui m'a paru charmant. Au bas de la cascade, il y a un bassin où l'on trouve quelquefois de fort belles anguilles. En regardant la chute, on a à sa gauche une montagne escarpée sur laquelle ne croissent que quelques herbes, et dont les roches paraissent prêtes à tomber. A droite, la montagne est presque aussi escarpée, mais elle est couverte d'arbres qui servent à embellir le plus majestueux amphithéâtre que j'aie vu. Les palmiers, les lataniers, les vacouas, étaient entourés de plusieurs arbres qui ne cèdent point en beauté aux nôtres. Vis-à-vis de la cascade, d'autres arbres nous cachaient le chemin raboteux qui nous avait conduits à ce lieu de délices. Il y a aussi une cascade au ruisseau de *l'enfoncement de Stafford;* elle est moins haute que la précédente, mais la chute de l'eau y est plus amusante, vu qu'elle saute de rochers en rochers, tandis que, dans la première, elle ne fait en quelque sorte que couler. »

Parmi les curiosités naturelles de Rodrigues, nous mentionnerons la grotte située dans l'est de l'île vers la pointe dite *du Corail.* Cette caverne, dont l'entrée est élevée d'une trentaine de pieds, et large de cinquante, a environ deux lieues de profondeur. Les stalactites y affectent les formes les plus variées et les plus bizarres; ces concrétions pierreuses y forment, de distance en distance, des colonnes de soixante pieds de hauteur, si régulières et si bien proportionnées, qu'on les croirait placées là pour soutenir le poids de la voûte. Un limpide ruisseau parcourt toutes les sinuosités du souterrain, et se fait jour à travers les éboulements qui ont obstrué le passage à environ deux milles de l'ouverture.

Le sol des vallées de Rodrigues est très-fertile; il est entièrement composé des débris végétaux que les pluies entraînent des hauteurs voisines, et sa légèreté dispense des fréquents labours auxquels il faut se livrer ailleurs. La partie occidentale de l'île, appelée la côte de Corail, est seule stérile.

L'air de Rodrigues est à peu près le même que celui des îles de France et de Bourbon, c'est-à-dire qu'il est très-pur et très-sain : « Et une grande preuve de cela, dit François Leguat, c'est qu'aucun de nous (ils étaient huit) n'y a été malade pendant les deux années du séjour que nous y avons fait, nonobstant la grande différence du climat et de la nourriture. » On pourrait diviser l'année en deux saisons : le printemps durerait depuis le commencement de mars jusqu'en octobre, et même jusqu'en novembre; les trois autres mois seraient attribués à l'été. « Durant ce long printemps, dit l'abbé Pingré, qui séjourna durant plusieurs mois à Rodrigues, en 1761; durant ce long printemps, on était autrefois assuré d'un ciel perpétuellement serein; ce n'est pas sur l'autorité seule de François Leguat que j'avance ce fait : il m'a été certifié par tous ceux qui ont eu quelque connaissance de Rodrigues. Les années 1760 et 1761 ont été pluvieuses; ce changement météorologique est constant. M. de Seligny, officier des vaisseaux de la Compagnie, qui possède les connaissances les plus étendues, pensait que la constitution climatérique de cette île a peut-être changé par le terrible ouragan qu'on

y essuya, ainsi qu'à l'Ile-de-France, dans la nuit du 27 au 28 janvier 1760. Avant cette année, le défaut de pluie était compensé par des rosées abondantes qui fournissaient des sucs à la terre, et de l'eau à la source des ruisseaux. Dans la saison du printemps, le vent souffle toujours de l'est ou du sud-est, rarement du sud-sud-est ou de l'est-nord-est. J'ai remarqué que les grains étaient ordinairement plus fréquents et plus violents par le vent de sud-est que par celui d'est. Durant les quatre mois d'été, la chaleur est tolérable; les vents d'est et de sud-est soufflent le plus souvent; mais il n'est pas rare de voir le vent tourner au nord-est, au nord, et au nord-ouest: alors la chaleur augmente et se termine par des orages, des pluies, des tempêtes. Lorsque celles-ci sont très-violentes, on les nomme *ouragans;* il semble alors que tous les vents soufflent à la fois, l'agitation de la mer ne se peut décrire, le ciel fond en eau, les ruisseaux débordent, remplissent des gorges où la veille on les distinguait à peine, les arbres sont renversés, les vallées quelquefois comblées, les habitations détruites, les vaisseaux emportés et brisés. Quelques auteurs parlent de l'ouragan comme d'une espèce de tribut annuel auquel cette mer est assujettie. L'ouragan, disent-ils, passe tous les ans vers le mois de janvier ou de février. — Cela peut être, mais il faut ajouter qu'il passe souvent sans que personne s'en aperçoive; qu'aux années où il se fait sentir, il n'est pas toujours de la même force; qu'enfin il n'étend pas ses ravages également sur la surface de cette mer. L'ouragan du 28 janvier 1760 a été d'une violence extrême à l'Ile-de-France et à Rodrigues: sa mémoire est gravée dans l'histoire de ces deux îles: cependant à Bourbon, qui n'est éloigné que de 36 lieues de l'Ile-de-France, on se souvient à peine de cet ouragan. »

Productions végétales.

Les végétaux que Rodrigues produit sont aussi pour la plupart indigènes à l'île Maurice. Parmi les arbres fruitiers, on y trouve des orangers et des citronniers, des manguiers, des attiers, des papayers, et une foule d'autres à baies édules. — Parmi les arbres dont le bois est propre à la construction, nous mentionnerons: — le bois d'olive ou elæodendron au tronc non cylindrique, et dont les feuilles offrent ce phénomène singulier, que lorsque l'arbre est jeune ses feuilles sont très-longues et très-étroites, et qu'en vieillissant elles s'accourcissent et deviennent plus larges; on voit parfois sur le même arbre ces feuilles de formes si différentes; — le benjoin de Maurice, qui distille une gomme tout à fait différente de celle du benjoin des Indes; — le bois puant: c'est le meilleur de tous pour la charpente, dit Leguat, mais puant d'une manière très-incommode; ce bois, dur et bien veiné, est aussi excellent pour la construction navale; — le corallodendron, ainsi appelé parce que son bois imite assez la tournure des branches de corail; il a cela de particulier, qu'il perd ses feuilles dans un pays où, sauf une ou deux exceptions, les autres arbres sont toujours verts; — le pignon d'Inde, qui se dépouille pareillement, et dont l'amande est un vomitif puissant, et fournit une huile à brûler; — le gaiac; — le cadoc, dont la graine est un bon vermifuge, et dont le bois est employé comme sudorifique et comme spécifique contre certaines maladies; — les palmiers et les lataniers de diverses espèces; — le vakoua, que Leguat appelle *pavillon;* — le cocotier, dont l'introduction date du temps de Leguat; — le figuier des banians, dont les branches jettent vers la terre des filaments qui y prennent racine, et forment de nouveaux troncs; de sorte qu'un seul de ces arbres pourrait à la fin composer une forêt. — On voit aussi à Rodrigues une liane parasite, dont les branches ayant touché la terre y prennent racine, et finissent par envelopper entièrement l'arbre sur lequel elles ont pris naissance.

Les plantes que l'on cultive à Rodrigues, sont les haricots, le riz, le

maïs, le blé, les légumes d'Europe, les patates, le piment. On y voit aussi des capillaires, des pavots épineux, des chardons; des scolopendres dont les feuilles ont quatre à cinq pieds de long sur huit ou dix de large sans être laciniées; du laiteron ou pourpier, de la moutarde, dont on mange les feuilles en guise d'épinards. On accommodait aussi de cette manière les feuilles d'un joli arbuste que l'on nomme *séné*. « Ce nom, dit Pingré, suffisait pour me dégoûter de ce ragoût, quelque persuadé que je fusse que ce n'etait pas du véritable sené. » Les essais que l'on a faits en plantations de cannes à sucre, de coton, de café, d'épiceries, et de tabac, dont la qualite est excellente, ont eu à Rodrigues des résultats fort satisfaisants; mais il ne paraît pas que les colons y aient donné suite, du moins ne voyons-nous pas figurer ces produits parmi ceux qu'ils importent à Maurice, et qui consistent principalement en blé, haricots et oranges.

Règne animal.

Les rats, les lézards et les tortues de terre sont les principaux animaux indigènes à Rodrigues. Les premiers ont toujours été le fléau des habitants de l'île. « Non-seulement ils mangeaient les graines que nous semions, dit Leguat, mais ils venaient ronger tout ce que nous avions dans nos cabanes... » « Ces rats, dit l'abbé Pingré, pénètrent partout, gâtent tout et ravagent tout; ils prenaient leur repas dans mon lit, ils m'ont rongé des livres, des habits, du linge; leur nombre est si grand, que dans les ténèbres j'en atteignais quelquefois avec un rotin qui était toujours à cet effet auprès de mon lit. M. Thuilier, mon compagnon, en a percé à la pointe de l'épée dans l'obscurité. Pour détruire les rats, on avait fait venir des chats de l'Ile-de-France; ils se sont retirés dans les bois et sont devenus sauvages. Ils semblaient avoir fait alliance avec les rats, et la basse-cour était le théâtre de leurs déprédations. » Tous ces détails sont encore vrais aujourd'hui.

Les tortues de terre étaient autrefois en nombre prodigieux à Rodrigues; d'après une note de Poivre que nous avons sous les yeux, on exportait annuellement à l'Ile-de-France quatre à cinq mille de ces animaux, pesant en moyenne 20 livres. Leguat assure qu'on en voyait quelquefois des troupes de 2 000 à 3 000, de sorte qu'on pouvait faire plus de cent pas sur leur carapace sans mettre le pied à terre. Elles se rassemblaient le soir dans les lieux frais, et se mettaient si près l'une de l'autre, qu'il semblait que la place était pavée. « Elles font une autre chose qui est singulière, continue-t-il : c'est qu'elles posent toujours, de quatre côtés, à quelques pas de leur troupe, des sentinelles qui tournent le dos au camp, et qui semblent avoir l'œil au guet; c'est ce que nous avons toujours remarqué, mais sans pouvoir comprendre ce mystère, car ces animaux sont incapables de se défendre et de s'enfuir. » Dès la fin du siècle dernier, les tortues étaient rares à Rodrigues; les quantités énormes qu'on en avait tirées pendant vingt ans (de 1750 à 1770), et l'introduction des chats, qui sont très-friands des œufs que ces animaux déposent dans le sable, sont les causes de cette dépopulation. Les tortues de mer étaient aussi en grande abondance sur les côtes de l'île.

Ce fut vers 1760, et par les soins de M. de Puvigné, que furent introduits à Rodrigues des bœufs et des vaches de Madagascar, des chèvres, des cabris et des moutons tirés de l'Ile-de-France. Ces animaux multiplièrent tellement dans l'île, qu'on les trouvait encore à l'état sauvage il y a quelques années. La chasse au bœuf était un des divertissements que les colons aimaient le plus à offrir aux étrangers.

La roussette ou grosse chauve-souris est commune à Rodrigues, où on l'estime beaucoup comme gibier.

Les oiseaux de mer y sont aussi très-nombreux : les alouettes de mer, dont parle Leguat, sont sans doute des corbigeaux ou corlieux; de son temps on trouvait à Rodrigues des bécassines, des gelinottes et des butors; en 1761, ces oiseaux avaient disparu, et Pingré

suppose que les chats sauvages en avaient détruit la race. Les perruches vertes et les perroquets étaient fort nombreux : les premières, qui sont un excellent gibier, se voyaient encore du temps de Pingré ; mais les perroquets étaient devenus rares. Leguat ne fait mention que d'une seule espèce de petits oiseaux : « ils ne ressemblent pas mal aux serins de Canarie, dit-il ; nous ne les avons jamais entendus chanter, encore qu'ils soient si familiers, qu'ils viennent se poser sur un livre qu'on tient à la main. Les hirondelles étaient en très-petit nombre.

De tous les oiseaux de l'île, le plus remarquable était le *solitaire*, dont Leguat nous a laissé une intéressante description : c'était un gros oiseau, pesant jusqu'à quarante-cinq livres, au plumage grisâtre ou brun chez le mâle, plus clair chez la femelle, ayant à peu près les pattes, le cou et le bec du dindon, point de crête ni de huppe, presque pas de queue, et des ailes rudimentaires insuffisantes pour voler, mais dont le battement bruyant lui servait de moyen d'appel ; le mâle et la femelle formaient une association durable, qui survivait à l'éducation de leur progéniture.

De nombreuses discussions se sont élevées, parmi les naturalistes, au sujet de la place qu'il convient d'assigner à cet oiseau, dont la race est aujourd'hui détruite ainsi que celle du Dronte ou Dodo, avec lequel, comme le soupçonnait Buffon, le Solitaire avait de grands rapports. Mais quelle que soit la classe où l'on range ces oiseaux, il nous paraît évident, d'après la lecture des voyageurs qui en ont parlé, que ces deux noms s'appliquaient à deux variétés d'une même espèce, ou à deux espèces d'un même genre. La destruction du Solitaire a été très-rapide à Rodrigues ; une période de trente années, pendant laquelle les Européens ne fréquentèrent cette île que d'une manière très-irrégulière, suffit pour faire disparaître de la chaîne des êtres un oiseau que sa conformation incomplète livrait sans défense à ses ennemis. En 1761, il en existait encore quelques individus ; mais, quoique retirés dans les endroits les plus inaccessibles de l'île, ces tristes restes d'une population dont Leguat admirait la beauté et les mœurs curieuses, étaient sans cesse pourchassés sans pitié par les nègres, et ne vivaient que dans une inquiétude qui fut bientôt fatale à leur propagation.

Les rivières et les côtes de Rodrigues sont fort poissonneuses. Leguat, en demandant excuse à son lecteur, dit qu'on trouvait dans les ruisseaux des anguilles si monstrueuses, qu'il fallait deux hommes pour en porter une seule ; Pingré, qui pense que le fait est un peu exagéré, en a vu d'aussi grosses que le bras et de près de trois pieds de long ; elles sont d'un goût excellent. La pêche est facile et abondante. Les poissons de mer sont les mêmes qu'à l'île Maurice, et comme sur les rivages de cette île, les uns sont bons à manger ou dangereux durant toute l'année, les autres deviennent venimeux en certains temps. Une escadre anglaise qui séjourna au port de Rodrigues du mois de septembre à celui de décembre 1761, perdit près de la moitié de ses équipages par des maladies qu'on a attribuées dans le pays, à l'usage immodéré que les matelots avaient fait du poisson dans une saison où il commençait à devenir dangereux.

Leguat s'efforce de réhabiliter le requin de Rodrigues, qui est, à l'en croire, le plus inoffensif des monstres marins. Il rapporte que ses compagnons et lui, en se baignant ou en pêchant à la mer, se sont souvent trouvés environnés de grandes troupes de ce poisson, et qu'ils n'en ont jamais été attaqués. Il en conclut que tous les requins ne sont pas de même espèce.

Quoique certaines espèces de ce grand squale soient en effet moins voraces que d'autres, de nombreux accidents arrivés à des nègres qui passaient en nageant de la terre ferme aux îlots de Rodrigues, prouvent que tous sont redoutables. Un poisson réellement inoffensif, malgré sa taille gigantesque, est le *Dugong*, que Le-

guat décrit sous le nom de Lamantin.

« En élaguant quelques faits erronés et mal observés de cette description, on reconnaît parfaitement, dit Lesson, le *Dugong* des Indes. Nous ne répéterons point, continue galamment ce naturaliste, ce que nous avons dit, en parlant des lamantins, sur les noms de *vache marine*, de *sirène*, de *femme de la mer*, qu'on a aussi appliqués au dugong. Combien il faut être ami du merveilleux pour chercher à établir des ressemblances aussi disparates, et trouver dans la physionomie d'un cétacé, et dans les éminences grossières qui s'élèvent sur sa poitrine et qui sont destinées à la lactation, les charmes qui font le plus bel ornement du plus bel objet de la création ! »

Parmi les fléaux de Rodrigues, Leguat énumère les crabes de terre, d'environ quatre pouces de diamètre, qui dévoraient les jeunes plantes des jardins, et dont le nombre était tel, qu'après en avoir tué plus de trois mille en un soir, on ne s'apercevait pas, le lendemain, qu'il y en eût moins.

Les insectes que l'on trouve à Rodrigues sont les mouches ordinaires, les mouches dorées, toutes fort incommodes; les fourmis, les kakerlats, une espèce d'araignée grosse comme une noix et filant une soie jaune; et les petits scorpions qui habitent principalement sur les lataniers et dont la piqûre n'est pas dangereuse.

Les huîtres de cette île sont remarquables par leur grosseur; on en exporte à Maurice, qui n'en a que de très-petites et de très-rocailleuses.

HISTOIRE.

Premières relations.

A quelle époque et par quel navigateur l'île Rodrigues ou *Diogo-Roys* fut-elle découverte? C'est là une question insoluble pour Rodrigues comme pour le reste des petites îles de la mer des Indes; la publication des documents historiques conservés dans les archives du Portugal y pourra seule répondre un jour. Quoi qu'il en soit, cette île, à laquelle les géographes de la fin du XVIe siècle donnèrent, on ne sait pourquoi, le nom de *Don Galopes*, figure sur les plus anciennes cartes manuscrites des Portugais, et jusqu'au milieu du XVIIe siècle les navigateurs la confondirent souvent avec les autres îles éparses dans la mer des Indes. Les uns la plaçaient à 22 lieues, les autres à 40 lieues à l'orient de Madagascar; nous voyons même quatre îles de ce nom sur le portulan de *Juan Martinez*, daté de 1567, qui appartient à M. Ternaux Compans. Une d'entre elles est située au nord du canal de Mozambique, et à environ mille lieues de la position réelle de Rodrigues; les autres voyagent au nord de l'équateur et au sud du tropique du Capricorne. De pareilles erreurs sont utiles à observer, parce qu'elles servent à montrer combien il faut être circonspect lorsqu'on veut éclairer, par les cartes seulement, l'histoire de la découverte de ces îles.

Celle de Diogo-Roys est souvent mentionnée dans les anciennes relations de voyages; mais, souvent aussi, elle est confondue avec Maurice. Cependant, l'auteur de la relation du voyage de l'amiral Harmansen, après avoir annoncé, comme ses devanciers, que l'île Maurice était autrefois nommée *Diego-Rodriguez*, distingue ensuite parfaitement ces deux îles : « Le 19 de septembre 1601, dit-il, sur le midi, on vit terre; on crut que c'était l'île Maurice. Dès le matin du 20, on envoya trois chaloupes à terre qui revinrent sans avoir trouvé ni port ni ancrage. — Les équipages rapportèrent que ce n'était pas là l'île Maurice. On détacha le yacht pour aller visiter le côté septentrional de l'île, et le *Gardien*, avec deux canots, pour aller du côté méridional et se rencontrer tous quatre. Le 21, nous suivîmes le yacht; mais il y eut calme jusqu'au 23, et ce jour-là il nous rejoignit. Il apporta diverses sortes de volatiles qui furent aussitôt distribués. On apprit en même temps qu'il y avait beaucoup de rafraîchissements dans ce lieu, qui était l'île de *Diego-Rodriguez*, mais point d'eau douce... Cette île est

environnée d'une chaîne de roches. Les canots trouvèrent du côté du nord, par le milieu de l'île, une ouverture par où un vaisseau pouvait passer, ou qui n'était que bien peu plus large. Ce fut par là que les deux canots passèrent pour aller chercher des rafraîchissements. Au delà du banc, proche de l'ouverture, il y a bon mouillage sur 25, 15 et 12 brasses. Le 23, sur la brune, on abandonna l'île... ; le 26, sur les dix heures du matin, on reconnut l'île que les Hollandais nomment l'île Maurice. »

François Cauche, connu par sa relation de Madagascar, visita Rodrigues en 1638 : « Le vingt-cinquiesme juin nous abordasmes l'isle de *Diego-Rois*, dit-il ; nous y descendismes et y arborasmes les armes de France contre un tronc d'arbre, par les mains de Salomon Goubert (fils du capitaine). Nostre nauire fut tousiours en mer, n'ayant pû anchrer, le fond y estant trop bas. De là nous tirasmes en l'isle de *Mascarhene* qui en est esloignée de 30 lieues (lisez 150) où nous arborasmes aussi les armes du Roy... »

Établissement de Leguat et de ses compagnons.

La première relation étendue que nous possédions de l'île Rodrigues est celle qui parut à Londres, en 1708, sous le titre de *Voyages et Aventures* de François Leguat *et de ses compagnons en deux îles désertes des Indes orientales.* « La lecture de ce livre, écrit avec simplicité », dit M. Eyriès dans la Biographie universelle, « ne manque pas d'intérêt ; il a été cité plusieurs fois, comme autorité, par des auteurs graves (entre autres par Buffon), et n'offre rien qui répugne à la croyance des esprits les plus difficiles... On ne conçoit donc pas ce qui a pu déterminer Bruzen de la Martinière à ranger la relation de Leguat parmi les « voyages fabuleux qui n'ont pas plus de réalité que les songes d'un fébricitant » : ce jugement est inexact de tout point, car les observations de Leguat ont été confirmées par les voyageurs qui l'ont suivi ; le célèbre Haller, qui l'avait connu personnellement, déclara que c'était un homme franc et sincère... Il ne sera peut-être pas superflu de rapporter ici, à l'appui de la véracité de cet auteur, un fait cité par Beckmann dans son Histoire littéraire des voyages : Paul Bennelle, un des compagnons de Leguat, avait, à ce qu'il paraît, eu quelques démêlés avec lui ; néanmoins il reconnaissait que sa relation était vraie pour le fond : ce n'était que dans des choses peu importantes que ses récits différaient de ceux de Leguat ; il avait même laissé un journal, qui n'a pas été imprimé, et qui était entre les mains de son petit-fils, mort au commencement de ce siècle. Beckmann tenait ces détails de madame de Mortens, épouse d'un conseiller aulique de Hanovre et arrière-petite-fille de Bennelle. » — Ajoutons à ces témoignages celui de l'abbé Pingré : « L'ouvrage de Leguat, dit cet astronome, passe pour un tissu de fables ; j'en ai trouvé beaucoup moins que je ne m'y attendais. » En effet, dans tout le cours de sa relation, c'est à peine si Pingré relève chez notre auteur deux ou trois exagérations ; lorsqu'il ne retrouve pas à Rodrigues certaines particularités rapportées par Leguat, il n'hésite pas à attribuer leur disparition au temps et au séjour des hommes dans l'île, plutôt que d'accuser de menterie un auteur avec lequel il s'accorde parfaitement sur d'autres points.

Leguat était un gentilhomme bourguignon que les persécutions suscitées par la révocation de l'édit de Nantes forcèrent de fuir en Hollande, où il arriva en 1689. Ayant appris que le marquis Duquesne faisait des préparatifs pour un établissement dans l'île de Mascareigne (Bourbon), et recevait gratis, sur deux gros vaisseaux que l'on armait, tous les protestants français réfugiés pour cause de religion, Leguat résolut d'aller finir ses jours dans cette île, à laquelle on donnait le nom d'*Éden* à cause de son excellence, et se fit facilement recevoir dans la colonie. Mais au moment de mettre

à la voile, Duquesne, instruit qu'une flotte française se dirigeait vers Mascareigne, suspendit l'exécution de son projet, et envoya à la découverte une petite frégate commandée par le sieur Valleau natif de l'île de Ré, qui reçut l'ordre de prendre possession de cette île; mais au cas qu'il y eût des Français, de passer jusqu'à l'île de Diego-Ruys ou Rodrigue, dont on prendrait possession au nom dudit marquis, dûment autorisé par les États-Généraux; on y laisserait ceux qui voudraient y demeurer, en attendant l'arrivée de la colonie destinée pour Mascareigne, dont on s'emparerait deux ans après, avec des secours suffisants fournis par la Compagnie des Indes. » Ce fut sur ce bâtiment, nommé *l'Hirondelle*, que Leguat s'embarqua. On partit du Texel le 4 septembre 1690, et le 3 avril on arriva en vue de l'île des Délices ou Mascareigne, dont le seul aspect enchanta nos aventuriers; mais le capitaine, par des raisons qu'il ne voulut pas dire, ou que Leguat feint d'ignorer, s'éloigna de cette île tant désirée, et se dirigea vers Rodrigue, où l'on mouilla le 30 avril. « L'isle nous parut extrêmement belle et de loin et de près, dit Leguat. Le capitaine, qui avoit eu ses raisons pour ne nous mettre ni à Tristan ni à Mascareigne, ne demandoit pas mieux que de nous laisser à Rodrigues, et dans cette vue il en exalta beaucoup toutes les beautés et tous les avantages. Effectivement, ce petit monde nouveau y paroissoit tout rempli de charmes et de délices. Nous ne pouvions nous lasser de regarder les petites montagnes dont elle est presque toute composée, tant elles étoient richement couvertes de grands et beaux arbres. Les ruisseaux que nous en voyions découler tomboient dans les vallons, de la fertilité desquels il nous étoit impossible de douter... Quelqu'un de nous se souvint du fameux Lignon et de ces divers endroits enchantez qui sont si agréablement décrits dans le roman de M. d'Urfé. Mais notre esprit se porta incontinent à une tout autre pensée. Nous admirâmes les secrets et divins ressorts de la Providence, qui, après avoir permis que nous fussions ruinés d'une patrie, nous en avoit ensuite arrachez par diverses merveilles, et voulut enfin essuyer nos larmes dans le paradis terrestre qu'elle nous montroit, et où il ne tiendroit qu'à nous d'être riches, libres et heureux, si dans le mépris des vaines richesses nous voulions employer notre tranquille vie à le glorifier et à sauver nos âmes. » Le 1er mai, Leguat descendit à terre avec sept compagnons, dont il ne sera pas inutile de faire connaître le nom et l'âge; c'étaient : Paul Bennelle, âgé de 20 ans, fils d'un marchand de Metz; Jacques de la Case, âgé de 30 ans, fils d'un marchand de Nérac : il avait été officier dans les troupes de Brandebourg; Jean Testard, droguiste, âgé de 26 ans, fils d'un marchand de Saint-Quentin; Isaac Boyer, marchand, âgé de près de 27 ans, fils d'un apothicaire d'auprès de Nérac; Jean de la Haye, orfévre, âgé de 23 ans, de Rouen; Robert Anselin, âgé de 18 ans, fils d'un meunier de Picardie, et Pierre Thomas, l'un des pilotes de l'Hirondelle.

Après avoir visité toute l'île, les colons choisirent, pour y élever leurs habitations, un vallon qui s'ouvre au nord-nord-ouest, et que traverse un gros ruisseau dont l'eau est bonne et belle. C'est l'endroit que l'on appelle aujourd'hui l'Enfoncement de François Leguat. — « *Pierre Thomas*, dit l'auteur, voulut habiter la petite isle formée par le ruisseau. Il fit là sa cabane, et son petit jardin, avec un double pont. C'étoit un fort bon garçon; il étoit le seul de la compagnie qui prît du tabac en fumée; aussi étoit-il matelot. Quand son tabac fut fini, il fuma des feuilles. — La cabane la plus proche de l'isle étoit le logement de M. de la Haye; il étoit orfévre et avoit construit une forge, de sorte qu'il fut obligé de faire sa maison un peu plus grande que les autres.

« La Haye chantoit des psaumes, soit en travaillant, soit en se promenant. Proche de la cabane de la Haye étoit l'hôtel de ville, ou, si l'on veut, le ren-

dez-vous de la république, dans lequel les principales délibérations concernoient la cuisine. Cet édifice avoit environ la double grandeur des autres, et Robert Anselin y couchoit. C'étoit là qu'on préparoit les sauces, mais on les alloit manger sous un grand et gros arbre situé au bord du ruisseau. Cet arbre répandoit sur nous un branchage épais, et nous garantissoit des rayons ardents de ce pays-là. Ce fut dans le tronc fort dur de ce même arbre que nous creusâmes une espèce de niche pour y laisser les mémoriaux et les monuments dont je parlerai dans la suite. — De l'autre côté de l'eau, précisément à l'opposite de l'hôtel général, étoit aussi le jardin général. Il avoit 50 ou 60 pieds en carré, et la palissade qui l'environnoit à hauteur d'homme étoit fort serrée, de sorte que les plus petites tortues même n'y pouvoient passer. C'étoit, comme on le peut penser, l'unique raison qui nous obligeoit à fermer nos jardins. — Mais repassons le pont. Vous voyez entre deux parterres, et appuyée contre un grand arbre, la cabane de François Leguat, auteur de cette relation; et, un peu plus bas, la loge de M. de la Case. Ce galant homme avoit été officier dans les troupes de Brandebourg, et savoit déjà ce que c'étoit que d'habiter sous des tentes. C'est un homme de bonne mine, un homme ingénieux, plein d'honneur, de courage et d'esprit. — De l'autre côté du ruisseau, entre l'îlot et le grand jardin, le brave M. Testard avoit mis sa cabane. MM. Bennelle et Boyer s'étoient mis ensemble. On verra le portrait du bon Isaac Boyer, dans son épitaphe, car je dirai par avance ici que ce cher compagnon de nos premières aventures a laissé ses os à Rodrigues. Et j'ajouterai, touchant M. Bennelle, que nous l'aimions tous beaucoup, à cause des bonnes qualités dont il est orné. Je remarquois avec plaisir, dans ce jeune homme, un esprit également droit, honnête, doux et vif tout ensemble. Les études qu'il avoit faites lui donnoient des lumières que tous n'avoient pas; et c'est principalement à son génie inventif et à son adresse que nous devons la construction du rare vaisseau dont il sera parlé dans la suite, ainsi que la manufacture des chapeaux du Rocher, qui nous ont procuré de grandes consolations dans nos grandes détresses. — Et, au reste, je ne serai pas fâché de faire remarquer ici en passant, qu'à l'exception de P. Thomas et de R. Anselin, gens de petite fortune, tous les autres amis dont j'ai parlé n'avoient pas été chassés d'Europe par la misère... C'étoient des gens de famille honorable, et qui avoient du bien. Mais comme cette colonie de M. Duquesne faisoit du bruit et qu'ils étoient jeunes, sains et gaillards, sans aucuns liens ni de famille ni d'affaires, l'envie les prit de faire ce voyage.

« ... Vous riez sans doute, lecteur, quand je vous parle de notre petite ville; mais qu'étoit la fameuse Rome dans son commencement? Des femmes, et, dans cent ans d'ici, on auroit compté sept paroisses où vous remarquez nos sept huttes.

« Quand nous eûmes achevé de préparer ces petites habitations, le capitaine, qui avoit demeuré quinze jours à la rade, leva l'ancre, après nous avoir laissé la plus grande partie de ce qui nous avoit été destiné, c'est-à-dire, du biscuit, des armes, de la poudre et du plomb; des ustensiles d'agriculture, de ménage et de pêche; des outils; de tout en un mot, excepté des drogues, petit secours dont nous nous trouvâmes privés par oubli. Outre cela, chacun avoit ses provisions particulières. Le navire parti, nous défrichâmes notre jardin, et nous y semâmes toutes nos graines; mais les melons, la moutarde et le pourpier seuls réussirent. Les artichauts ne produisirent qu'un méchant petit fruit; les raves furent entièrement détruites par les vers, et la chicorée conserva son amertume, quoi que nous fissions pour la lui ôter. Des trois grains de froment qui levèrent, nous n'en pûmes conserver qu'une plante : elle poussa plus de 200 tuyaux, et nous remplit d'une grande espérance; mais la plante

dégénéra, et ne produisit enfin qu'une espèce d'ivraie; ce qui nous affligea, comme on le peut penser, puisque nous nous vîmes privés du plaisir de manger du pain. » Leguat attribue la *dégénération* du froment à la précipitation et au peu de soin que l'on mit à semer tous les grains dans un même endroit et en même temps.

« Nos occupations, continue-t-il, pendant le séjour que nous avons fait dans cette île, n'étoient pas fort importantes, comme on peut bien se l'imaginer; mais encore falloit-il faire quelque chose. L'entretien de nos cabanes et la culture de nos jardins occupoient une partie de notre temps; la promenade en faisoit une autre. Il n'y a ni hautes montagnes, ni coteaux dénués de verdure, quoiqu'ils soient fort remplis de rochers. Le fond, qui est de roc, est couvert de deux ou trois, ou quatre pieds de terre; et entre les endroits où il ne paroît point du tout de terre, il ne laisse pas de croître des arbres extrêmement gros, grands et droits. De loin, cela donne une idée plus avantageuse de l'isle qu'elle ne le mérite, parce qu'on la croit composée universellement d'un terroir excellent. On peut aller partout aisément, puisqu'il n'y a point ou qu'il n'y a que très-peu d'endroits qui ne soient de facile accès, et qu'on rencontre partout de quoi manger et boire. Le gibier est abondant; dès que nous frappions sur un arbre, ou que nous poussions de grands cris, les oiseaux accouroient de toutes parts à l'entour de nous. Alors la Providence nous disoit, *Tue et mange*, et nous n'avions qu'à battre le fusil et à faire du feu pour faire grand'chère. On trouve aussi partout des tortues, et l'air est si doux, qu'on peut coucher sans crainte à la belle étoile. — J'ajouterai, sans pharisaïsme, que nous avions tous les jours nos exercices de dévotion réglés; le dimanche, nous fesions à peu près ce qui se pratiquoit dans nos églises de France, parce que nous avions la Bible entière, nos saints cantiques, un ample commentaire sur tout le Nouveau Testament, et plusieurs sermons de la vieille roche, qui étoient des discours raisonnables. — Outre ces grandes promenades ou ces petits voyages dont j'ai parlé, nous ne manquions guère de prendre, au soir, le plaisir de petites promenades voisines. Nous en avions une, entre autres, sur le bord de la mer, à la gauche de notre ruisseau, qui étoit parfaitement belle. C'étoit une avenue naturelle, droite comme si elle avoit été plantée au cordeau, parallèle à la mer, et longue d'environ 1 200 pas. D'un côté, nous avions, dans ce bel endroit, la vue de la vaste étendue de la mer, dont le flux et le reflux, venant à se rompre contre les brisants qui étoient à une lieue de là, fesoient un murmure confus qui nous jetoit parfois dans une rêverie à laquelle nous nous abandonnions d'autant plus volontiers, que nous avions peu de choses à nous dire. De l'autre côté, de charmantes collines bornoient agréablement la vue; et les vallées, qui s'étendoient jusqu'à nous, étoient comme un beau verger dans la plus douce et la plus riche saison de l'automne. — Nous jouions quelquefois aux échecs, au trictrac, aux dames, à la boule et aux quilles. La chasse et la pêche étoient un peu trop aisées pour y prendre un fort grand plaisir. Nous en trouvions quelquefois à instruire des perroquets; nous en portâmes un à l'île Maurice, qui parloit français et flamand. — Et si l'on veut savoir avec quel secret nous chassions les ténèbres quand nous en avions envie, j'ajouterai que nous avions apporté des lampes, et que nous en fesions bon usage avec de l'huile ou graisse de tortues, laquelle ne se fige jamais. Nous nous servions de verres ardents pour allumer le feu. — Puisque nous avions chair et poisson à notre choix et en abondance, du rôti, du bouilli, des soupes, des ragoûts, des herbes, des racines, d'excellents melons avec d'autres fruits, de bon vin de palme, et de l'eau douce et pure, le lecteur n'a pas eu peur, sans doute, de voir mourir de faim les pauvres aventuriers de Rodrigues. Mais, puisqu'il a assez de bonté pour s'intéresser un peu à leur extraordinaire

état, je lui dirai plus, et je l'assurerai qu'ils fesoient une chère admirable, sans dégoût, sans indigestion, sans aucune sorte de maladie, grâces au Seigneur, et sans pain. Le capitaine leur avoit laissé deux grands barils de biscuit; mais ils ne s'en servoient que rarement pour faire des potages, et souvent ils n'y pensoient pas. »

Un peu plus d'un an s'était écoulé lorsque les huit habitants de Rodrigues, étonnés de ne voir paraître aucun navire, commencèrent à s'ennuyer. Quelques-uns d'entre eux regrettèrent la perte de leur jeunesse, et s'affligèrent à la pensée d'être obligés de passer les plus beaux de leurs jours dans cette étrange solitude, et dans une tuante fainéantise. Après plusieurs délibérations, il fut donc presque unanimement conclu qu'après avoir attendu deux ans entiers des nouvelles de M. Duquesne, on mettrait tout en œuvre pour tâcher d'aller à l'île Maurice, qui appartenait alors aux Hollandais; qu'en conséquence, on travaillerait à faire une barque du mieux qu'on pourrait. Quoique dépourvus des outils et de la plus grande partie des matériaux nécessaires à l'exécution de ce projet, nos aventuriers, qui faisaient en outre leur apprentissage de constructeurs, parvinrent, à force de patience et de zèle, à terminer une grande barque de 22 pieds de quille. Le jour du départ fut fixé au samedi 19 avril 1693. Après avoir écrit en abrégé l'histoire de leur arrivée et de leur séjour dans l'île, et l'avoir placée dans une fiole au fond d'une niche creusée dans le tronc d'un gros arbre, Leguat et ses compagnons montèrent dans leur barque, et la dirigèrent avec si peu de précaution et d'habileté, qu'elle toucha sur les brisants, et finit par se remplir d'eau. Après avoir couru les plus grands dangers, nos aventuriers réussirent à gagner la terre, non sans essuyer de très-grandes fatigues. « Chacun perdit quelque chose dans ce naufrage, dit Leguat, et les hardes furent généralement gâtées; mais nos vies ayant été conservées comme par miracle, nous en rendîmes nos très-humbles actions de grâces au bon et puissant Protecteur qui nous avoit accordé son secours. » — Cependant Isaac Boyer ne résista pas à la fatigue excessive qu'il avait éprouvée; dès qu'il eut atteint le rivage, il se sentit incommodé, et son mal empira en trois ou quatre jours, au point que ses compagnons désespérèrent de le conserver. Cependant ils s'efforcèrent de le saigner; mais ce fut en vain qu'ils lui incisèrent le bras en plusieurs endroits. La fièvre augmenta, il tomba en délire, et y demeura pendant quelques jours. « Notre unique recours, dit Leguat, fut donc au grand médecin du corps et de l'âme. Avant la fin de ce rude combat, nous eûmes la consolation de voir notre cher frère rentrer dans son bon sens, et nous donner toutes les plus certaines et les plus édifiantes marques d'une repentance sincère, d'une sainte espérance, et de son salut. Enfin, il rendit son âme à Dieu, le 8 mai, après trois semaines de maladie, âgé d'environ 29 ans. — Et ainsi mourut Isaac Boyer, la huitième partie des rois et des habitans de l'isle Rodrigues. » L'épitaphe de Boyer, telle qu'elle se trouve dans le livre que nous analysons, est évidemment une composition littéraire faite après coup; elle est trop étrange pour que nous n'en donnions pas ici un extrait :

A l'ombre des palmiers immortels, Dans le sein fidèle d'une terre vierge, Ont été pieusement déposés les os D'ISAAC BOYER, *Honneste et fidèle Gascon descendu d'Adam; D'un sang aussi noble qu'aucun des humains ses frères, Qui tous comptent à coup sûr parmi leurs ancêtres* DES ÉVÊQUES ET DES MEUNIERS. *Si tous les hommes vivoient comme il a vécu, La danse, la dentelle, les sergens, les serrures, Les canons, les prisons, les maltotiers, les monarques, Seroient des choses inutiles au monde. Plus philosophe que les philosophes, il étoit sage. Plus théologien que les théologiens, il étoit chrétien. Plus docte que les docteurs, il connoissoit son ignorance. Plus indépendant que les souverains, Il n'avoit ni peste de flatteurs ni ivresse d'ambition. Et, Plus riche que les potentats, il ne lui manquoit rien* QU'UNE FEMME. *Il fut contraint d'abandonner sa chère patrie et tout avec elle, pour se dérober aux* MINISTRES FURIEUX DE LA GRANDE TRIBULATION. *Il traverse, en fuyant, les monts et les mers, Et venant échouer dans cette isle, il y trouva le vrai port de salut. Lui et sept compagnons de*

même fortune, en ont été pendant deux ans entiers PEUPLE ET DOMINATEURS. *Il auroit plus longtemps joui des délices de ce nouveau monde, si le secret désir de son cœur pour* LE SEXE TROP AIMABLE *ne l'eût engagé dans une entreprise qui lui causa la mort. ..... Il procura l'honneur à l'isle* RODRIGUE *de pouvoir rendre au Seigneur un ressuscité bienheureux. Son âme alla glorieusement triompher* DANS LE PALAIS DE L'IMMORTALITÉ ....

« Le deuil que nous eûmes de la privation d'un ami qui nous étoit cher et nécessaire, non plus que le mauvais succès de la première entreprise, n'empêcha pas qu'on ne songeât encore à sortir de l'isle. » Les plus jeunes de la troupe étaient les plus résolus à tenter de nouveau la fortune. Leguat s'efforça, par un long discours, de les en dissuader : « Ils m'écoutèrent patiemment, continue-t-il; il me sembloit que plusieurs étoient ébranlés, lorsque l'un d'entre eux que le bât blessoit, comme on dit, en un endroit à quoi je ne pensois pas, allégua brusquement une nouvelle raison pour partir, laquelle se trouva si fort du goût de presque tous les autres, que tout mon plaidoyer fut comme oublié. *Est-ce que vous vous imaginez*, dit ce jeune homme, *que nous voulions nous condamner nous-mêmes à passer toute notre vie sans femmes? Pensez-vous que votre paradis terrestre soit plus excellent que celui que Dieu avoit préparé et enrichi pour Adam, où il prononça de sa propre bouche qu'*il n'était pas bon que l'homme fût seul? — *Mon cher ami*, répondit quelqu'un, *la femme d'Adam fit une si belle besogne, qu'il ne nous saurait arriver pis que d'avoir une pareille ouvrière ici!* — On se mit à rire, et le chapitre des dames devint, comme on dit, l'évangile du jour : de l'abondance du cœur la bouche parla. Il ne me fut pas difficile de voir où le lièvre gisoit (si je puis ajouter proverbe à proverbe), et, sous le règne des quolibets, quelque bel esprit auroit pu dire sûrement ici qu'il n'y avoit pas un de mes aventuriers qui n'eût beaucoup mieux aimé *Chimène* qu'il n'aimoit *Rodrigue*... Le résultat de l'entretien fut qu'on partiroit à la pleine lune prochaine. On prépara donc les choses nécessaires au voyage; et la chaloupe ayant été radoubée, on mit en mer le 21 mai 1693 (*). » Après huit jours de traversée, pendant lesquels nos marins inexpérimentés endurèrent toutes sortes de misères, on atteignit l'île Maurice. Là commencent, pour Leguat et ses compagnons, une suite de malheurs qui ne se terminent que par la mort de plusieurs d'entre eux. Victimes de la rapacité du gouverneur de l'île, exilés par son ordre sur un rocher voisin, ils sont ensuite conduits à Batavia, où, jugés pour des crimes imaginaires, ils sont enfin acquittés et libérés, mais sans pouvoir recouvrer tout ce qu'on leur a volé à l'île Maurice (**).

Derniers essais de colonisation.

La publication de l'ouvrage que nous venons d'analyser attira l'attention du ministre de la marine; des renseignements furent demandés sur Rodrigues au gouverneur de l'île Bourbon, et en 1714 Parat, qui commandait ce poste, écrivit au comte de Pontchartrain : « que des officiers anglais qui avaient hiverné à l'île de Diegue-Rodrigues en 1706 ou 1707, lui avaient appris que le port, où les navires de trente canons peuvent mouiller, a une entrée fort difficile; et que, malgré la quantité de tortues qu'on trouve à Rodrigues, cette île ne serait d'aucune utilité à la Compagnie des Indes. » Néanmoins, en 1725, le conseil supérieur de Bourbon décida qu'on en prendrait possession au nom du roi et de la Compagnie; un navire y fut envoyé à cet effet, et les officiers levèrent géométriquement le plan de

(*) Leguat était grand amateur d'inscriptions. Avant son départ de Rodrigues, il en composa plusieurs, qui contiennent, comme l'épitaphe de Boyer, des traits satiriques mêlés à des pensées hardies ou empreintes du puritanisme protestant de l'époque. On les trouvera à la fin du premier volume de sa relation.

(**) Des huit aventuriers de Rodrigues, trois seulement revirent l'Europe, savoir : Leguat, Lacase et Bennelle.

l'île (*). Mais ce ne fut que vers 1760 qu'on y forma un petit établissement destiné à faire des amas de tortues, lorsque l'abbé Pingré vint à Rodrigues observer le premier passage de Vénus sur le soleil (6 juin 1761). La petite colonie ne se composait que de trois ou quatre blancs sous les ordres de M. de Puvigné, lieutenant dans les troupes de la Compagnie. « C'étoit, dit Pingré, l'oncle de mademoiselle de Puvigné qui s'est fait admirer de tout Paris, dans un état auquel elle a cru que l'honneur et la religion exigeoient qu'elle renonçât. La sincérité et l'intégrité caractérisent M. de Puvigné; sa famille habite avec lui à Rodrigues. » L'établissement se composait de deux baraques qui servaient en même temps de magasins et de logement au commandant et au chirurgien. Notre auteur remarque que tous ceux qui demeuraient à Rodrigues faisaient profession d'être chrétiens, mais que chacun l'était à sa manière. Le culte se réduisait à faire sonner tous les jours l'angelus que personne ne disait : de plus, le commandant faisait faire exactement la prière à ses esclaves par un esclave qui n'avait point encore été baptisé. Il n'y avait ni église, ni chapelle, et il n'y en avait même jamais eu. « François Leguat et ses compagnons, dit Pingré, servoient Dieu à leur manière avec plus d'exactitude que ne l'ont servi les catholiques depuis qu'ils s'y sont établis. Il y a cependant à Rodrigues un cimetière bénit par quelque aumônier de navire, qui aura voulu laisser ce monument du passage d'un ministre de la véritable église par cette isle abandonnée. » Nous sera-t-il permis d'observer que, sauf l'angelus qu'on ne fait plus sonner, et les prières que les noirs ne disent plus, cette description du culte religieux à Rodrigues est absolument pareille à ce qu'on y voit encore aujourd'hui.

Puvigné avait fait élever sur le bord de la mer une batterie de six pièces de canon de deux livres de balle; comme on ne conservait Rodrigues que pour profiter de ses tortues, on ne croyait pas qu'il fût nécessaire de la mettre en état de défense : on ne s'imaginait pas qu'il entrerait dans l'esprit des Anglais d'en faire un entrepôt pour attaquer l'Ile-de-France. C'est ce qui arriva pourtant : le 15 septembre 1761, une escadre anglaise vint s'emparer de cette île; elle demeura dans le port jusqu'au 25 décembre, attendant vainement un renfort d'Europe destiné à l'attaque de l'Ile-de-France. La mortalité qui se mit dans les équipages de cette flotte, et qui fut causée par l'usage des poissons venimeux, dont les coraux de l'île abondent durant certaine saison, accéléra son départ. Quelques actes de violence éprouvés par les habitants de la part d'un commandant brutal, et la perte d'un bâtiment de la Compagnie qui fut incendié impitoyablement, malgré le passe-port dont l'astronome Pingré était porteur et qui aurait dû sauvegarder ce navire, tels furent les événements qui signalèrent le court séjour des Anglais à Rodrigues. Après leur départ, Pingré et son compagnon Thuilier continuèrent paisiblement leurs travaux astronomiques, et levèrent un plan géométrique de l'île, qui ne ressemble en rien à celui de Leguat. Outre ces opérations, Pingré a consigné dans son manuscrit de longues descriptions des animaux et des plantes de Rodrigues, dont nous avons donné plus haut des extraits.

Lors de la rétrocession des colonies orientales au gouvernement royal, Rodrigues devint, en 1768, le lieu d'exil d'un membre du conseil supérieur de l'Ile-de-France, Rivalz de Saint-Antoine, qui s'était prononcé avec le plus d'énergie contre les usurpations de pouvoir du gouverneur militaire. Dumas. La détention de ce magistrat à Rodrigues ne dura qu'un an; sur un rapport envoyé au roi par le conseil, Sa Majesté ordonna la mise en liberté de Rivalz, et peu de temps après Dumas fut rappelé en France, où il n'échappa aux suites fâcheuses de son excès de pouvoir qu'en faisant amende honorable auprès de celui qu'il avait persé-

(*) Ce travail existe en manuscrit au Dépôt des cartes et plans de la marine.

cuté. — Les dépenses occasionnées par le poste établi à Rodrigues se montaient, à cette époque, à environ 30 000 livres; les revenus étaient alors de 50 000 livres. En 1770, ils se réduisirent à 12 000 livres, et comme le nombre de tortues diminuait rapidement, le ministre ordonna de lever ce petit établissement. — Durant la révolution, des concessions furent accordées à plusieurs personnes habitant l'Ile-de-France, l'une desquelles reçut le titre d'agent du gouvernement. Mais en l'an XIV, le général Decaen, ayant appris que les ennemis trouvaient dans cette île, en temps de croisière, des vivres et des rafraîchissements, résolut de la faire évacuer, et de n'y laisser qu'un nombre d'hommes strictement nécessaire pour n'en point abandonner la propriété (*). Les huit familles qui y demeuraient revinrent donc à l'Ile-de-France, où on les dédommagea par des concessions sur les terres réservées du gouvernement. Cette précaution n'empêcha pas que Rodrigues ne servît de lieu de rendez-vous à l'escadre nombreuse qui se rendit maîtresse de l'Ile-de-France en 1810. La situation de cette petite île au vent et à cent lieues seulement de son chef-lieu, la désigne en effet comme la meilleure reconnaissance que puisse faire une expédition navale destinée à agir contre l'Ile-de-France, et l'on ne saurait assez s'étonner que l'habile général Decaen ait négligé d'y faire exécuter quelques travaux de défense qui eussent inquiété l'ennemi et contrarié la jonction de ses forces.

Après la conquête de l'Ile-de-France, Rodrigues reçut de nouveau quelques colons; en 1837, cette île était habitée par environ 200 personnes, dont les occupations se partageaient entre la culture, la pêche et la salaison du poisson. Une espèce de police et de tribunal y a été organisée en 1843.

(*) Archives de la marine, *Lettre du général Decaen*, en date du 10 ventôse an XIV.

II. ILES ENTRE RODRIGUES ET LES SÉCHELLES.

LE BANC OU COROA DOS GARAJAOS, ET L'ÎLE SAINT-BRANDAN.

Le banc ou Coroa dos Garajaós a une longueur d'environ quatre-vingts lieues et une largeur de vingt à vingt-cinq lieues. A son extrémité sud on trouve une chaîne d'une douzaine d'îlots qui forment cinq groupes entourés de récifs et éloignés d'une ou deux lieues les uns des autres. C'est à cette partie du banc qui s'étend de 16° 9′ à 16° 52′ de latitude, et de 57° 5′ à 57° 30′ de longitude, que l'on donne en particulier le nom de Saint-Brandan. Les îlots qui y sont situés, et qui ont été concédés depuis 1818 à divers habitants de Maurice, sont les suivants : les deux *îles Boisées*, auprès desquelles est un assez bon mouillage; l'*île Raphaël* (du nom de son propriétaire); les *îlots Petits-Fous*, — *Lavoquaire*, — *aux Fous*, — *Grand-Mapou*, — *Petit-Mapou*, — l'*îlot du Gouvernement*; les *îlots aux Bois*, — et *Véronge*, les *îles aux Cocos* et *de la Baleine*.

En dehors et à l'ouest du banc de Saint-Brandan, on voit l'île du Nord, dont l'abord est dangereux; la Sirène, au sud de laquelle est un mouillage médiocrement bon; l'île Saint-Pierre (Albatross d'Owen), abordable par l'ouest, et les îles Mariette et Roussin. Le nom de cette dernière île rappelle le séjour que fit, à Saint-Brandan en 1806, la frégate *la Sémillante*, sur laquelle l'amiral Roussin était alors enseigne. Ce bâtiment, qui venait de faire quatre prises, resta pendant un mois au mouillage du nord-ouest, attendant des nouvelles de l'Ile-de-France (*).

Tous les îlots que nous venons d'énumérer ne sont que des pâtés de coraux élevés d'une dizaine de pieds au-dessus du niveau de la mer, et propres seulement à servir de refuge aux

(*) Archives du ministère de la marine, cartons Ile-de-France : *Extrait du journal du capitaine Motard*, octobre 1806. — Dépôt de la marine : *Notes extraites du journal d'A. Roussin, enseigne de vaisseau.*

équipages qui font la pêche sur le Banc, où le poisson est très-abondant. Les îles Veronge et Lavoquaire fournissent une eau moins saumâtre que celle des autres îlots; l'usage en est commun pour les établissements voisins. Quelques veloutiers rachitiques végètent çà et là sur les îles Boisées, et sur l'île aux Bois ; on ne voit dans le reste de l'archipel aucune espèce de végétation, si ce n'est sur l'île Sirène, où croît du pourpier que les pêcheurs mangent en salade. On trouve sur tous les îlots, mais principalement sur les îles Boisées et aux Bois, un nombre prodigieux d'oiseaux de mer : en une heure, un homme armé d'un bâton peut y tuer plus de cent pingouins, frégates, fous, goëlettes. De tout le gibier qu'on y abat, il n'y a toutefois de mangeable que les alouettes de mer, qui sont très-communes sur les îles Sirène, Mariette et Roussin, mais ne se laissent pas approcher à la portée du bâton. Les habitants de Saint-Brandan extraient, des foies de frégates nouvellement tuées, une huile qu'ils estiment comme un remède efficace contre les rhumatismes ; ces affections sont très-communes parmi eux, et ils les attribuent à l'humidité à laquelle ils sont sans cesse exposés sur ces terres peu élevées.

En 1818, la plupart des îles de ce groupe furent entièrement submergées à la suite d'un ouragan ; leur disparition momentanée causa le naufrage du navire de la Compagnie anglaise des Indes *le Cabalva*, sur lequel périrent le capitaine et une grande partie de l'équipage. Déjà en 1812 les pêcheurs y avaient été surpris par une inondation, qui ne laissa à découvert qu'un très-petit nombre d'îlots.

Il est probable que c'est ce banc que les Portugais appelaient *Baixos de Nazareth*, nom que les copistes postérieurs corrompirent en *B. do Nazaré*, *Domazare*, et *Don-Azare*, et qu'ils appliquèrent plus tard à l'*île de Sable*. Les îles et les écueils de Saint-Brandan se reconnaissent facilement dans la longue chaîne de rochers, qui portent, sur les portulans, le nom corrompu de *Cargados-Garajos*, ou simplement *dos Garajos*. L'île de *San-Brandão* indique sans doute Rodrigues, celle des îles de l'océan Indien que les cartographes du seizième siècle ont le plus fait voyager.

L'ÎLE DE SABLE, OU ÎLE TROMELIN

Cet écueil fut découvert en 1722, par le vaisseau *la Diane*, commandé, par M. de la Feuillée. Elle est plate, et n'a pas plus de 600 toises de longueur sur 300 de largeur.

La flûte *l'Utile*, capitaine de la Fargue, en se rendant de Madagascar, où elle avait pris un chargement d'esclaves, à l'Ile-de-France, fit naufrage sur l'île de Sable le 31 juillet 1761. — Un officier, 17 matelots et un noir se noyèrent, mais le reste de l'équipage et des esclaves se réfugia sur cette petite île. Le premier soin de ces infortunés fut de sauver le plus de vivres possible, et de chercher de l'eau douce ; ils eurent le bonheur d'en trouver de passable, en creusant à 15 ou 16 pieds dans le sable. Cette découverte, sans laquelle ils étaient tous perdus, ranima un peu leur courage, et ils se mirent à construire, des débris du navire, un long bateau plat, sur lequel les blancs, au nombre de 122, s'embarquèrent seuls, promettant aux noirs qu'on les viendrait prendre, et leur laissant pour trois mois de vivres. Ils quittèrent l'île le 27 septembre, et, après une traversée de quatre jours, ils abordèrent à Madagascar, d'où ils rendirent compte de leur naufrage aux administrateurs de l'Ile-de-France (*). Les noirs restèrent sur l'île de Sable, en proie aux plus affreuses souffrances, et attendant toujours vainement les secours promis. Tout homme qui a quelque sentiment d'humanité, dit Rochon, frémit quand il sait qu'on a laissé périr misérablement ces pauvres noirs, sans daigner faire aucune tentative pour les sauver. Ce fut quinze ans après, le 29 novembre 1776, que *la Dauphine*, commandée par le che-

(*) Dépôt de la marine, cartons 85 [5].

valier de Tromelin, lieutenant des vaisseaux du roi, rencontra l'île de Sable. Il sut vaincre tous les obstacles qui défendent l'approche de ce dangereux écueil, et il eut le bonheur de ramener à l'Ile-de-France les tristes restes des naufragés de *l'Utile*. Quatre-vingts noirs et négresses avaient péri, et sept négresses avaient résisté aux plus cruelles misères qui se puissent imaginer.

La partie la plus élevée de cet îlot, absolument stérile, est à quinze pieds au-dessus du niveau de la mer, et l'on n'y est pas à l'abri des lames durant les mauvais temps. Les noirs avaient construit, des débris du vaisseau, une hutte recouverte des écailles des tortues de mer. Ils vécurent de la chair des oiseaux de mer, et des tortues qui viennent déposer leurs œufs sur la plage; des plumes artistement tressées par les femmes leur servaient de vêtements. Une des négresses que Tromelin sauva d'une mort certaine, avait un petit enfant qui se ressentait de la faiblesse extrême de sa mère. Ces négresses ont raconté qu'elles avaient vu cinq bâtiments, dont plusieurs avaient inutilement tenté d'aborder au lieu de leur captivité. Un petit navire, *la Sauterelle*, est celui qui, pendant quelques instants, leur avait donné l'espérance d'être enfin délivrés; car le canot de ce bâtiment, dans la crainte sans doute de faire naufrage sur l'îlot, où il avait déjà eu beaucoup de peine à aborder, s'en éloigna subitement, et avec tant de précipitation, qu'un des matelots qui le montait resta sur l'île; cet homme, victime de son courage et de son humanité, se voyant abandonné de ses camarades, prit le parti désespéré de se rendre à Madagascar sur un radeau : il s'embarqua avec trois noirs et trois négresses, deux mois et demi avant l'arrivée de la corvette *la Dauphine*. Les négresses ramenées à l'Ile-de-France par ce bâtiment reçurent leur liberté, et furent entretenues aux frais de l'État.

Depuis cette époque, plusieurs navires ont eu le même sort que *l'Utile*; mais les naufragés se sont sauvés dans les canots, ou ont été secourus par les bâtiments de guerre envoyés fréquemment pour visiter ce banc dangereux. En 1830, on craignait à Bourbon que quelques bâtiments ne s'y fussent perdus pendant les ouragans; M. le capitaine Laplace reçut du commandant de la station d'Afrique l'ordre de s'y rendre. « Le 6 mai, au lever du soleil, le temps était beau et clair, dit ce navigateur, le vent du sud-est, mais faible: nous laissâmes arriver, et à neuf heures on aperçut la terre du haut des mâts; à onze heures, la corvette n'en était plus éloignée que d'un mille, côtoyant la partie est, et manœuvrant pour doubler la pointe nord... Les lames se déroulaient d'une manière effrayante sur les récifs dont le rivage est entouré comme d'un rempart contre les assauts de l'Océan. La vue de ce dangereux écueil nous faisait éprouver le sentiment d'une pénible et inquiète curiosité; nos yeux cherchaient, sur cette surface uniforme de sable, dont la blancheur brillait sous les rayons d'un soleil brûlant, des vestiges qui annonçassent l'existence de quelques malheureux naufragés. Sur le monticule qui forme le point le plus élevé de l'île, était une perche à moitié renversée par le vent, et surmontée d'une croix; autour, nous apercevions les restes de cabanes et de puits, faits sans doute par l'équipage de *l'Utile*. J'aurais désiré mettre à terre quelques hommes pour l'explorer; mais quoique la brise fût très-modérée, la mer brisait avec une telle violence sur les récifs, que toute communication était impossible. Je me bornai donc à en faire le tour d'assez près, pour que rien ne pût échapper à nos regards. Les coups de canon, que je fis tirer à des intervalles rapprochés, n'eurent d'autre résultat que de faire lever une multitude d'oiseaux de mer, dont les cris causaient un bruit assourdissant. A quatre heures du soir, après des observations d'angles horaires, nous leur laissâmes la tranquille possession de l'île, dont la position, qui venait d'être parfaitement déterminée, est bien différente

de celle qui lui est assignée sur toutes les anciennes cartes : latitude S. 15° 53′ 8″, longitude E. 52° 11′ 9″. — Avant le coucher du soleil, nous étions hors de vue de ce danger, d'autant plus redouté des marins, qu'à peine visible à deux lieues par un temps clair et beau, il est impossible de l'apercevoir assez à temps pendant la nuit, ou sous un ciel sombre et couvert. »

GALÉGA.

Cette île madréporique, partagée par un large canal qui assèche à mer basse (*), est située par 10° 29′ 50″ de latitude, et 54° 25′ de longitude. Elle est portée sur les plus anciennes cartes sous le nom de *Agalega* ou de *Galega*, métamorphosé bientôt en *Agualega*, *Aguilha, Y. de la Galera, la Galère, I. da Galé*; mais, quoique le doute ne soit pas permis sur l'identité de cette île avec celle qui figure sur les cartes modernes, on ne peut affirmer que le nom de Galéga lui soit propre. La méprise qui a fait donner le nom de *Juan de Nova* à une île située hors du canal de Mozambique, a dû s'étendre à Galéga. Ce nom, qui signifie *la Galicienne*, rappelle la patrie de Juan de Nova : or nous montrerons, d'après un texte formel, que l'île découverte et nommée en 1501 par ce navigateur est une des Comores. Il est donc très-vraisemblable que Galéga faisait aussi partie de cet archipel, et que ce fut par quelque bévue de navigateur égaré, que son nom a été transporté, comme celui de Juan de Nova, au milieu de l'océan Indien, et appliqué à une île nouvelle (**). L'énormité d'une pareille erreur pourrait seule être objectée contre cette conjecture; mais les portulans nous en offrent sans cesse de plus monstrueuses encore.

Longtemps marquée sur les cartes comme un danger à éviter, et reconnue pour la première fois le 7 juillet 1758, par le senau *le Rubis*, Galéga ne fut explorée que vers la fin du siècle dernier. Aucun navigateur n'avait osé en approcher, lorsque, le 17 mai 1785, la flûte du roi *le Maréchal de Castries*, favorisée par un beau temps, la côtoya d'assez près pour distinguer les forêts de cocotiers qui la couvrent. Le rapport que le commandant de ce bâtiment fit au gouverneur de l'Ile-de-France, M. le vicomte de Souillac, engagea celui-ci à la faire visiter. Cette île, n'étant qu'à 187 lieues de l'Ile-de-France, méritait en effet une attention particulière. On espérait surtout en tirer une quantité de tortues suffisante pour alimenter l'énorme consommation qu'en faisaient les hôpitaux de la colonie. Cet espoir fut déçu; on ne trouva à Galéga qu'un très-petit nombre de ces animaux. Cependant, la beauté des bois de cocotiers, la proximité de l'Ile-de-France, et les primes d'encouragement offertes par le gouvernement, y attirèrent quelques colons, qui y formèrent un établissement, mais ne surent pas lutter contre les revers auxquels est sujette toute plantation nouvelle. Les coups de vent qui détruisirent leurs premières récoltes, les croisières anglaises qui arrêtèrent leurs bateaux, les découragèrent, et ils renoncèrent aux concessions qui leur avaient été accordées. Galéga était depuis quelques années inhabitée, lorsque, en 1808, deux habitants de l'Ile-de-France, MM. Barbé et Céré, en devinrent concessionnaires. Les obstacles que rencontrèrent ces nouveaux propriétaires, ou plutôt leurs associés, MM. Caillou-Rosemand et Albert, qui se rendirent eux-mêmes sur les lieux, furent successivement vaincus par une grande persévérance. A force de travail, on pratiqua une passe au milieu des récifs qui défendaient l'abord de l'île aux pirogues; on amenda le sol sablonneux et infertile par des écobuages, qui permirent d'y récolter du maïs; on créa des jardins potagers avec de la terre végétale apportée de l'Ile-de-France; enfin, on

(*) On a commencé à construire entre les deux parties de l'île une jetée qui n'aura pas moins de 600 toises de longueur. C'est M. Leduc, l'infatigable améliorateur de Galéga, qui a entrepris et qui dirige ce travail.

(**) Voir ci-après, page 113, et la note.

éleva deux manufactures d'huile, dont les produits dédommagèrent bientôt les propriétaires des sacrifices qu'ils avaient faits.

En quelques années, Galéga rivalisa avec les belles propriétés de l'Ile-de-France. Vers 1826, M. le comte Beaupoil de Sainte-Aulaire en fit l'acquisition, et ce fut sous l'administration active et intelligente de son régisseur, M. Leduc, que cette île atteignit son plus haut degré de prospérité. Pour donner une idée des travaux et des mœurs de cette industrieuse colonie, nous ne pouvons mieux faire que d'emprunter au capitaine Laplace le séduisant récit de sa relâche à Galéga. Invité par M. de Sainte-Aulaire à visiter cette île, le capitaine Laplace y conduisit sa frégate le 22 juin 1837, trois jours après son départ de Maurice : « Dès que le jour parut, dit-il, une pirogue aborda la frégate, et retourna promptement au rivage, emportant M. de Sainte-Aulaire, ainsi que plusieurs personnes de l'état-major, qui me témoignèrent le désir d'accompagner mon passager au débarquement sur ses possessions. Je cédai d'autant plus aisément à leurs sollicitations, que je partageais le sentiment de curiosité dont ils étaient animés, en voyant de si près cette jolie petite île, ou, pour mieux dire, cette charmante corbeille de verdure qui, éclairée par les premiers rayons du soleil levant, semblait sortir du sein de la mer, dont les flots, en heurtant doucement les récifs, l'entouraient d'une ceinture argentée. Mille détails semblaient, en effet, se réunir pour donner de la vraisemblance à cette comparaison La forme oblongue de Galéga, sa surface presque au niveau des eaux, et couverte d'une épaisse forêt de cocotiers, qu'une étroite bande de sable blanc comme la neige séparait des brisants, tout, jusqu'à la manière dont cette oasis de feuillage, à peine longue de deux milles, ressortait du milieu de la brume matinale qui enveloppait l'immense horizon, concourait à rendre cette perspective non moins pittoresque qu'attrayante pour nous. Aussi, à 8 heures, laissant la frégate aux soins du commandant en second, je me rendis avec plaisir aux pressantes invitations de mon passager, et je vins le trouver sur son habitation. Là, tous les objets qui s'offraient à ma vue attiraient mon attention, non qu'ils me fussent étrangers, car ces arbres, ces cases, rappelaient les colonies, mais partout je remarquais un air d'ordre et de propreté, quelque chose de pittoresque que je n'avais encore vu nulle part.... Là, par les soins d'un régisseur, homme sage, actif et intelligent, trois cents individus vivaient loin du monde civilisé sur un banc de corail isolé au milieu de l'Océan, au sein de l'abondance, et dans une parfaite harmonie entre eux.

« Quel riant aspect avait le hameau, chef-lieu de la colonie ! Au centre s'élevait la maison du maître : les récifs du rivage avaient fourni les matériaux de construction pour la base de l'édifice, et les bois voisins pour la partie élevée ; des nattes de paille artistement tressées formaient les cloisons intérieures des appartements, comme des feuilles de cocotier en formaient le toit, sous lequel tournait une galerie circulaire, qu'un bosquet de beaux filaos (*) tirés de Madagascar protégeait contre les rayons brûlants du soleil. Beaucoup moins vastes sans doute, mais construites de la même manière, étaient les nombreuses cases à nègres, qui, rangées symétriquement de chaque côté d'espèces de rues larges et plantées d'arbres aboutissant à la demeure principale, ne laissaient rien à désirer sous le double rapport du confortable et de l'exposition.

« Chacune de ces cases contenait une famille, pour les membres de laquelle la transition accomplie derniè-

(*) *Casuarina equisetifolia.* — L'accroissement de cet arbre est prodigieusement prompt à Galéga. Des filaos provenant de graines ensemencées dans le mois de novembre 1829, transplantés l'année suivante, ont donné en avril 1836 des longueurs de 61 pieds, mesurés jusqu'au bout des dernières tiges, et le tronc a fourni 3 pièces de 8 pieds sur 6, 7 et 8 pouces d'équarrissage.

rement, celle de l'esclavage à l'apprentissage, avait été tout à fait insensible, tant le sort heureux dont ils jouissaient leur laissait peu à désirer. Garantis, par l'isolement de leur séjour, des mauvais conseils de ces gens qui pervertissent les nègres sous le prétexte de les éclairer ; défendus de l'amour du changement par leur ignorance, et de l'ivrognerie par la non-introduction de liqueurs fortes dans l'île, ils se montraient paisibles, et accomplissaient leurs travaux avec assez d'empressement. Ils sont presque tous grands, forts et bien portants, conséquence naturelle de la beauté du climat sous lequel ils vivent, et de l'abondance ainsi que de la bonne qualité des aliments dont ils se nourrissent. Quoique Galéga ne soit qu'à 9° seulement de l'équateur, la brise, en renouvelant sans cesse l'air, empêche les chaleurs d'y être jamais fortes. Les pluies tombent parfois avec quelque force de décembre en avril ; parfois même, elles sont précédées ou suivies de coups de vent assez violents; mais ces ouragans passent vite, et le beau temps dure tout le reste de l'année sous une température constamment douce, et n'ayant aucun animal carnassier à craindre, car les souris sont les seuls quadrupèdes inapprivoisés de l'île. Les volailles se multiplient avec une telle profusion, que tous les nègres, même les plus pauvres, s'en nourrissent journellement, et trouvent ainsi le moyen de varier, d'une façon aussi saine qu'agréable, la nourriture facile que leur offre la mer, où fourmillent, le long des récifs, des poissons excellents. Cependant, sur un écueil ainsi placé, sans aucun abri, au milieu de l'Océan, les variations de l'atmosphère doivent être brusques, et par conséquent contraires à la propagation de certains animaux. En effet, les bœufs et les cerfs que l'on a essayé à plusieurs reprises d'introduire dans l'île, y sont morts en peu de temps, et la conservation des chevaux, ainsi que des mules, exige beaucoup de précautions. Cette funeste influence s'étendait même, il n'y a que peu d'années encore, sur les enfants nouveau-nés, et rarement sur dix en pouvait-on conserver deux. Mais grâce à la sollicitude vraiment paternelle de l'économe, à peine les mères ont-elles à pleurer aujourd'hui la perte de quelques-uns de leurs négrillons. Ceux-ci ne naissent que dans la maison construite au milieu des bois, où les femmes en couche sont mises à l'abri, autant que possible, des influences morbifiques de la mer. Ils sont soigneusement enveloppés de flanelle pendant plusieurs mois, et tenus dans des chambres parfaitement aérées. Ainsi traités, ces petits êtres dépassent sans peine la première enfance ; et si j'en juge par les mines gaies, fraîches et éveillées de ceux qui jouaient et gambadaient autour du régisseur, mon fidèle compagnon dans mes courses sur le territoire soumis à sa puissance, le nouveau régime avait parfaitement réussi. Un autre obstacle encore s'oppose à l'accroissement de cette petite population ; mais il se trouve malheureusement du genre de ceux contre lesquels toute la science humaine vient échouer. C'est la disproportion énorme qui a lieu entre les enfants mâles et femelles. Il naît bien plus de garçons que de petites filles ; ce qui me parut d'autant plus fâcheux, que ces dernières promettaient de ressembler plus tard à leurs mères, qui presque toutes étaient de jolies négresses aux appas volumineux, arrondis, aux grands yeux noirs, aux belles dents et à la mine très-agaçante. Cette énorme différence numérique entre les deux sexes, et que rien n'annonçait devoir diminuer avec le temps, avait beaucoup inquiété d'abord le législateur de Galéga. En effet, empêcher les débats, et même les querelles, entre les heureux époux de ces dames et les pauvres diables condamnés à un célibat éternel ! N'était-il pas à craindre que le sentiment ne vînt porter bien souvent le trouble dans les unions légitimes ? Mais, par bonheur, notre nouveau Lycurgue avait affaire à des maris trop pacifiques, et à des femmes trop compatissantes, pour que l'amour devînt un sujet de dissensions

parmi ses administrés. Les choses s'arrangèrent sans aucune intervention, sinon très-moralement, au moins d'une manière très-paisible, et à la satisfaction de tous les partis. Chaque mari agréa un ou deux assesseurs, ou même davantage, suivant le plus ou moins de succès que sa compagne avait dans la société, et partagea avec eux, d'une manière équitable, les moments fortunés que l'absence du soleil et la cessation des travaux livrent aux amours. Alors seulement, l'heureux amant dont le tour de bonheur est arrivé, peut venir présenter ses hommages à la maîtresse du logis; encore doit-il la délaisser avant le lever du jour. Telles sont les dures conditions imposées par l'usage aux nègres *Bonsoir*, ainsi qu'on nomme ces époux temporaires qui n'en doivent pas moins rendre tous les services en leur pouvoir au ménage auquel ils sont agrégés. Grâce à cet enchaînement dont, à ce qu'il paraît, toutes les parties contractantes sont également satisfaites, puisque bien rarement il cause des dissensions entre elles, la pénurie de femmes ne cause aucun embarras au régisseur de Galéga. Il m'a semblé même plutôt disposé à souhaiter qu'un accroissement de beau sexe ne vienne pas le contraindre à modifier l'ordre de choses établi, tant il considère comme douteux qu'il pût jamais parvenir à faire renoncer ces dames au régime fort doux qu'elles avaient suivi jusqu'alors, et qui, soumis au contrôle de l'opinion publique, empêche les désordres qu'entraîne généralement à sa suite la dissolution des négresses dans les colonies. Cette manière de voir de M. Leduc était justifiée par l'air de santé et de contentement répandu sur les physionomies de ses *apprentis* des deux sexes, et plus encore par l'activité qu'ils déployaient, non-seulement sous ses yeux, aux environs de l'établissement, mais même dans les parties les plus reculées des bois de cocotiers, qui fournissent le principal revenu de la colonie. Après avoir visité tout ce que l'usine où l'on fait l'huile et les nombreux magasins qui l'entourent, pouvaient offrir à ma curiosité, ce fut de ce côté que je dirigeai mes pas, espérant goûter le plaisir d'une promenade solitaire, et y trouver un abri agréable contre la chaleur de midi. Mon espoir ne fut pas déçu, et à peine m'étais-je un peu éloigné de l'habitation, que déjà une voûte de feuillage impénétrable aux rayons du soleil s'étendait au loin sur ma tête. Plus j'avançais, et plus cette route s'épaississait, tant les cocotiers étaient serrés les uns contre les autres.... Je suivis un sentier qui me conduisit à l'endroit où une bande de nègres faisaient la récolte des cocos.... » Les vieillards et les femmes ramassaient les fruits tombés des arbres, indice le plus certain de leur parfaite maturité, tandis que des ouvriers plus forts et plus adroits les dépouillaient de leur enveloppe filandreuse, en les frappant avec dextérité sur un fer tranchant fixé au centre d'un billot de bois dur. Ainsi nettoyées, puis brisées, ces noix étaient transportées, sur des pirogues et des charrettes, à l'établissement où d'autres ouvriers devaient en extraire l'amande, quand celle-ci commence en séchant à se détacher de la coquille. — Quelque grossiers que paraissent les procédés employés dans l'Inde et à Galéga pour l'extraction de l'huile de coco, ils n'en ont pas moins été reconnus jusqu'ici, comme supérieurs à tous ceux que l'industrie européenne a tenté de leur substituer. « En vain, dit le capitaine Laplace, a-t-on voulu remplacer, par des presses que la vapeur ou d'autres forces motrices font agir, ces informes mortiers de bois, au fond desquels les amandes, après avoir été exposées durant plusieurs jours au soleil, sur des plates-formes, sont soumises à l'action d'un pilon auquel un mécanisme très-simple, mû par des hommes ou des animaux, imprime à la fois un mouvement de rotation et une force de pression telle, que toute la liqueur contenue dans la noix s'écoule par le canal pratiqué à la base du mortier. Ainsi extraite, l'huile est versée d'abord dans de grands foudres;

puis, quand elle a bien déposé toutes les matières étrangères dont elle est chargée, on la met en barriques, pour être livrée au commerce.... M. Leduc avait cherché, et était parvenu, à force d'industrie et de surveillance, à employer utilement, d'une manière lucrative au propriétaire, toutes les matières que, en outre de l'huile, les dix-sept moulins confiés à ses soins fournissent chaque jour abondamment. Avec le marc, il nourrissait les animaux de trait, et engraissait une grande quantité de porcs et de volailles qu'il vendait à l'Ile-de-France. Il employait l'huile de seconde qualité à la fabrication d'un savon qu'il livrait avantageusement à l'exportation. Enfin, les coquilles des noix servaient à macadamiser les nombreuses routes qui sillonnent l'île, ou bien à confectionner le charbon nécessaire aux divers ateliers de forge ou de taillanderie de l'établissement. Là ne se bornaient pas encore les bonnes choses dont l'activité et l'intelligence supérieure du régisseur de Galéga avaient doté son gouvernement. Il était parvenu à faire réparer et même construire toutes les embarcations grandes ou petites qui servaient au cabotage de l'île. Plus encore : c'est à lui qu'on doit la construction des quais de pierre, du bassin où les pirogues trouvent, chaque soir, un abri contre le mauvais temps, et l'édification de la petite batterie sur laquelle, aussitôt qu'un bâtiment est en vue, un grand feu brille toute la nuit. — Nous-mêmes, les promeneurs de l'état-major de la frégate et moi, nous fûmes à même d'apprécier d'une façon agréable avec quelle attentive bienveillance étaient traités par lui les voyageurs qui venaient le visiter. Nos chasseurs eurent des guides pour les conduire dans les cantons où le gibier abonde, et principalement de l'autre côté du marigot qui, rempli d'eau à haute mer seulement, sépare alors l'île en deux parties. ... Ils firent une chasse vraiment merveilleuse, puis ils revinrent prendre leur part d'un copieux dîner que M. de Sainte-Aulaire nous avait fait préparer. — Parmi ces lièvres, ces perdrix, ces pintades et ces pigeons ramiers étendus morts en foule sous mes yeux, je n'avais d'abord aperçu aucun sujet digne d'une mention ornithologique particulière, quand M. Leduc appela mon attention sur un oiseau que je reconnus sur-le-champ pour l'ibis égyptien. Comment cet oiseau se trouvait-il sur un rocher situé à plusieurs centaines de milles de toutes terres, tandis qu'à Madagascar et dans les archipels voisins il est complétement inconnu (*) ? L'unique solution que, suivant moi, on puisse donner de ce problème, c'est d'admettre que des ibis arrachés des côtes d'Afrique, où leur espèce est indigène, par un violent coup de vent de nord-ouest, comme il en passe quelquefois dans ces parages, seront venus s'abattre sur Galéga, et s'y seront multipliés. Cette supposition est d'autant plus admissible, qu'on voit souvent apparaître dans les bois de cocotiers dont cette île est couverte, et ordinairement à la suite des mauvais temps, des volatiles étrangers que les habitants n'avaient jamais vus auparavant. Du reste, l'ibis est une triste conquête pour Galéga. Son plumage est sombre, et sa chair ne fournit qu'un détestable manger. Aussi ne figura-t-il pas au nombre des cent mets divers que M. de Sainte-Aulaire, jaloux de montrer toutes les richesses culinaires de sa propriété, fit servir au dîner. Le gibier, la volaille et le poisson en firent les frais. Tout était bon, surtout des rougets et des bonites, que je trouvai bien supérieurs à tout ce que j'avais mangé de meilleur dans ce genre à l'Ile-de-France... » Le festin se serait prolongé bien avant dans la nuit, si le commandant, inquiet du bruit que faisaient les vagues en brisant sur les récifs, phénomène précurseur d'un de ces redoutables ras de marée fréquents à Galéga, n'avait donné le signal du départ. M. Laplace termine en ces termes la relation de

(*) Il existe bien à Madagascar un ibis, *Acoho vonsutsi* (*Ibis cristatus* de Linné), mais ce n'est pas l'ibis sacré. E. F.

son passage à Galéga : « Là, dit-il, un seul individu de notre couleur, isolé au milieu de plusieurs centaines de noirs, était parvenu à rendre ces derniers heureux, à les maintenir dans l'ordre le plus parfait, et à leur faire accomplir leur tâche journalière sans peine, et même en n'employant que rarement les châtiments corporels. Sa présence avait, pour ainsi dire, vivifié cette propriété, qui croissait en importance sous le double rapport de l'étendue des plantations et des revenus. Lorsque je la visitai, elle fournissait à l'exportation annuelle l'énorme quantité de 37 000 veltes d'huile, représentant à peu près la somme de 200 000 francs, dont, il est vrai, la moitié, au moins, était absorbée par les frais d'exploitation... »

Les soins du gouvernement n'absorbent pas tellement le temps de M. Leduc, qu'il ne trouve encore celui de se livrer à des observations curieuses sur son petit royaume. L'isolement inspire la philosophie, et porte à l'étude de la nature. L'opinion émise par M. de Candolle sur la longévité des arbres, qui peut être employée à connaître l'âge d'un pays et particulièrement d'une île, a donné l'idée à M. Leduc de faire des recherches à ce sujet, et de les appliquer à Galéga. Il résulte de ses observations, qu'il y a six siècles que sa petite île madréporique est sortie du sein de la mer; mais un bien plus grand nombre de siècles s'étaient écoulés avant qu'elle ait atteint ce niveau. M. Leduc va plus loin encore; il pense que, dans cinq cents siècles, Galéga formera un des caps de l'île (aujourd'hui ce n'est que le banc) de Saya de Malha, à laquelle viendront aussi se joindre les îles Séchelles et Saint-Brandan.

COETIVI.

L'île de Coëtivi, située par 7° 15′ de latitude et 54° 13′ de longitude, a été vue pour la première fois, le 3 juillet 1771, par le chevalier de Coëtivi, qui commandait la flûte du roi l'*Ile-de-France*. Elle peut avoir quatre lieues de circonférence, et paraît formée par les sables amoncelés sur des récifs, car elle est creuse à l'intérieur, et l'on y voit un grand bassin dont l'eau n'est pas aussi salée que celle de la mer. Cette île est couverte de cocotiers, de badamiers de la grande et de la petite espèce; de faux tacamacas, de veloutiers, de bois mangue, d'arbres nommés dans l'Inde bois de mâture, etc. Le sol est, en général, composé de sable de corail, mêlé d'un peu de terre végétale. Le maïs y vient parfaitement. La côte est peu poissonneuse, mais on y trouve un grand nombre d'oiseaux, de tortues, et de lions marins. Les rats y sont communs comme dans la plupart des îles voisines; on y voit aussi des pigeons verts et des ramiers.

Coëtivi possède sur sa côte nord-ouest un barachois où peuvent entrer les bateaux de 25 à 30 tonneaux; ce petit port est situé au dedans d'une rade qui offre un mouillage à de plus grands bâtiments, et près duquel existe un puits dont l'eau est moins saumâtre que celle des autres îles de l'archipel. On peut aussi aborder dans celle-ci par l'est, mais moins facilement que par l'ouest; les récifs qui l'entourent offrent quelques passes pour des pirogues.

En 1781, le capitaine Laurent, qui commandait le corsaire *le Foudroyant*, séjourna pendant six jours dans cette île; il la représente comme très-propre à l'établissement d'une manufacture d'huile de cocos et de lions marins, et d'une pêcherie de tortues de mer, « qui sont, dit-il, si abondantes et si aisées à prendre, qu'en une heure et avec du monde, on pourrait en approvisionner un gros vaisseau. » Le même capitaine observe que Coëtivi ne renferme pas de tortues de terre, et que les chèvres et les cabris y multiplieraient beaucoup. Les habitants des Séchelles furent les premiers à fréquenter cette île, dont ils tiraient des cocos et des tortues; en 1811, un capitaine Malfie y établit une fabrique d'huile de cocos; enfin, en 1814, le capitaine Laconfourque demanda et obtint du gouvernement de l'île Maurice la per-

mission de s'y établir : il y forma une habitation qui fournit à Maurice une grande quantité de maïs, d'huile et de tortues ; le sol cultivable, qu'il exploite avec une centaine de travailleurs, est de cinq à six cents arpents.

III. LES ILES SÉCHELLES.

1° *Description générale de l'archipel.*

Les îles de l'archipel des Séchelles, situées entre 3° et 5° 45′ de latitude sud, et entre 53° et 54° de longitude est, sont au nombre de trente environ, et se classent naturellement en trois groupes proprement dits, plus quelques îles isolément éparses autour de ces trois groupes, le tout formant quatre divisions, savoir : 1° Mahé, entouré des îles Sainte-Anne, au Cerf, Sèche, Moyenne, Petite, Longue, Anonyme, Sud-Est, Thérèse, Saint-Jean, etc. ; 2° Silhouette, avec l'Ile-du-Nord ; 3° Praslin, entouré de la Curieuse, la Digue, Marianne, l'Ile-Ronde, l'Ile-Aride, la Baleine, les Cousins, les Cousines, les Mamelles, les Trois-Sœurs, Félicité ; 4° enfin les îles Denis, aux Vaches-Marines, aux Récifs, aux Frégates, etc.

Toutes ces îles, de formation granitique, s'élèvent sur un banc de corail qui s'étend, du nord au sud, à environ trente lieues ; et, de l'est à l'ouest, à environ soixante. Comme sur le banc de Terre-Neuve, on y peut mouiller presque partout. Le fond en est très-irrégulier : à l'accore de ce vaste plateau sous-marin, on trouve généralement douze à quinze brasses ; mais en dedans, la sonde rapporte plus de soixante brasses. Toute la partie du banc qui s'étend à l'ouest de Mahé est saine, et l'on y peut naviguer en sûreté ; mais, à l'est et au nord-est de cette île, on rencontre une multitude d'écueils qui, bien qu'apparents, nécessitent une incessante surveillance. On trouve, dans l'archipel, un grand nombre de rades abritées et d'autant plus commodes, que les ouragans ne sévissent jamais par ces latitudes.

Climat.

Deux saisons se partagent l'année, et présentent à peu près la même périodicité et les mêmes caractères que celles de l'Indoustan ; on les désigne sous le nom de moussons de nord-ouest et de sud-est. De la fin de décembre à celle de mars, les vents de nord-ouest règnent sans interruption et souvent par grains violents ; ils amènent les pluies qui tombent par averses torrentielles, mais de peu de durée ; c'est durant cette saison que les rivières, enflées par les eaux du ciel, entraînent la terre végétale, et causent quelquefois de grands dommages aux plantations qui les avoisinent. De la fin de mars à la mi-avril, le calme le plus complet règne dans l'atmosphère. Alors les brises du sud-est commencent à souffler, parfois avec force, mais sans jamais amener ces ouragans terribles auxquels les îles Maurice et Bourbon sont sujettes ; c'est le temps des sécheresses. Quelquefois les brises réglées de la mousson du sud-est font place à des vents variables accompagnés de pluies, mais qui ne sont jamais de longue durée. De la mi-novembre à la fin de décembre, les calmes reparaissent de nouveau. La température varie de 17° à 27° Réaumur. Elle est, comme on le voit, très-intense, mais elle n'offre jamais de changements subits et dangereux ; et la brise de mer vient en tempérer l'ardeur lorsque le soleil est couché. Les Séchelles doivent cet heureux climat à leur position sur la limite des vents alizés du sud-est et de ceux de l'ouest qui soufflent toute l'année, rarement avec violence, mais toujours avec un ciel sombre et pluvieux. Ce groupe d'îles participe également aux deux influences qui s'affaiblissent mutuellement. Jamais on n'y éprouve de longues sécheresses ; jamais aussi de longues pluies. Comme aux îles Maurice et Bourbon, les maladies endémiques sont inconnues ; aussi les familles y sont-elles nombreuses, les enfants très-beaux et faciles à élever. Ce dernier avantage, dit le capitaine Laplace, à la relation excellente du-

quel nous empruntons ces détails, est d'autant plus précieux, que l'archipel en jouit seul au milieu de toutes les îles dont ces parages sont semés. Bourbon et Maurice voient chaque année leur génération naissante décimée par des maladies dont il a été jusqu'ici impossible de la garantir. Bien plus malheureux encore sont les habitants des établissements européens sur la côte de Madagascar, et ceux des nombreuses petites îles au sud de Mahé. Ils ne peuvent arracher leurs enfants en bas âge, à la mort certaine qui les attend, qu'en les éloignant, dès leur naissance, d'un climat malsain.

Les maladies les plus communes aux Séchelles sont la dyssenterie et le scorbut : on attribue ces affections à la qualité des eaux et à l'humidité de l'atmosphère; on se préserve du scorbut en s'abstenant de boire trop souvent de l'eau pure, et en fumant du tabac. La gale, la lèpre, l'éléphantiasis, la géophagie et le tétanos sont également communs, surtout parmi les noirs. Les quatre premières maladies ont été introduites par les esclaves venant de la côte d'Afrique. Le traitement du tétanos est le même que l'on emploie à Maurice et à Bourbon : on fait prendre au malade, trois fois par jour, le jus exprimé des gros kakerlats rouges qui fourmillent dans ces îles; cette potion, aidée de bains fréquents et de quelques autres moyens auxiliaires, ramène presque toujours le malade à la santé : M. Frappaz rapporte que le médecin en chef de Mahé a été plusieurs fois à même de se convaincre de l'efficacité de ce remède, et lui-même en a été deux fois témoin.

Productions végétales.

Les arbres dont se composent les forêts des îles Séchelles sont très-beaux : ce sont le tacamaca rouge et blanc; le bois de natte à grandes et petites feuilles; le bois d'olive; le faux gaiac, qui rivalise avec le chêne pour la force et la durée; le sandal, le bonnet carré, l'arbre à pommes de singe, l'ébénier, le bois rose de Ceylan, le filao, le badamier, le latanier, le var, le rima, l'acajou blanc, le ouatier, le bois blanc, le capucin, l'aréquier, l'arbre-fougère, le vaquois. Plusieurs de ces arbres sont d'une grandeur et d'une grosseur extraordinaires. On fait, avec le tacamaca, des pirogues d'une seule pièce, longues de 24, 30 et 36 pieds, sur 5 ou 6 de largeur. D'autres bois, dont la beauté et la qualité ont été appréciées à l'île Maurice, où on les recherche autant que l'acajou et le palissandre, servent à l'ébénisterie. Les bords de la mer sont garnis de cocotiers, dont les noix servent à la fabrication de l'huile, ainsi que de veloutiers et de mangliers, dont la cendre, mêlée avec l'huile de cocos, fournit un savon de qualité inférieure. — Plusieurs plantes utiles à la médecine tapissent les montagnes. Parmi celles-ci, nous signalerons la racine de colombo, astringente et tonique, dont l'efficacité dans les affections de l'estomac et des intestins, et aussi contre les ulcères si pernicieux dans les climats chauds, est bien connue. Les végétaux cultivés sont le riz, le maïs, le manioc, le millet, la patate, le melon d'eau, le bananier, l'ananas, le manguier, l'oranger, le citronnier, l'avocatier, le dattier, le letchi, la vigne de treilles, la canne à sucre, le cotonnier, le caféier, le cacaotier, le géroflier, le muscadier, le poivrier, le cannellier, le gingembre, le bétel, l'indigo, le roucou, le tabac.

Une des productions les plus curieuses des Séchelles est le *cocotier de mer*, qui n'est indigène qu'aux îles de Praslin et de la Curieuse. Longtemps avant que ces îles fussent découvertes, on en connaissait la noix; roulés par les torrents jusqu'à la mer, ces fruits singuliers étaient emportés par les courants, et abordaient le plus souvent aux Maldives, éloignées des Séchelles d'environ 300 lieues. Les savants avaient, en conséquence, nommé cette noix *coco de Maldivea;* mais, comme aucun arbre de ces îles ne produisait un fruit pareil, on s'accorda à le considérer comme une production de la mer, et on le nomma *coco do*

mar. Sa configuration bizarre, aussi indécente à décrire qu'à montrer, et le mystère qui couvrait son origine, contribuèrent à lui assigner des propriétés merveilleuses; de là son nom de *coco de Salomon.* Les Indiens croyaient que le coco de mer guérissait du scorbut et des maladies vénériennes, qu'il possédait de grandes vertus aphrodisiaques, et qu'il suffisait de boire dans sa coque pour neutraliser les poisons les plus violents. Divisée en petits morceaux, l'amande se vendait à des prix excessifs dans les marchés de l'Inde et de la Chine. La coque se payait au poids de l'or, et l'empereur Rodolphe chercha en vain à s'en procurer une au prix de 4 000 florins. Les princes indiens, qui les payaient jusqu'à 10 000 livres de notre monnaie, en faisaient fabriquer des coupes que l'on ornait d'or et de pierres précieuses. Une découverte fortuite vint éteindre cette brillante renommée, et réduire la *nux indica ad venena celebrata* aux usages domestiques les plus vulgaires. Au commencement de l'année 1769, l'ingénieur Barré reconnut ce fruit dans le coco de Praslin. On aurait pu tirer un parti avantageux de cette découverte, mais l'on ne sut pas la tenir secrète. Au mois de novembre 1769, le capitaine Duchemin, qui avait commandé l'expédition dont Barré faisait partie, vint du Bengale à Praslin, prendre, sur le navire *l'Heureuse Marie,* une cargaison de cocos de mer qui attira l'attention des Anglais. Ces actifs commerçants ne tardèrent pas à se rendre à Praslin. La corvette *l'Aigle* y fut expédiée de Bombay; elle se chargea de cocos de mer, qu'elle transporta dans l'Inde, où ce fruit perdit, en un instant, tout son prestige et toute sa valeur.

Le sol de Praslin et de la Curieuse est couvert de ces cocotiers qui font partie de la famille nombreuse des lataniers. Dans les plaines de sable, au bord et au milieu des mares, parmi les rochers les plus escarpés et sur le sommet des plus hautes montagnes, partout on les voit balancer dans les airs leur tête majestueuse, dont les feuilles, agitées par le vent, produisent un bruit continuel semblable à celui des rouages d'un moulin à eau. La tige de cet arbre s'élève souvent à 50 ou 60 pieds; elle est droite comme un mât; son plus grand diamètre est de 15 à 18 pouces, sans changement sensible de la base au sommet. Sa tête est ordinairement couronnée de dix à douze palmes de vingt pieds de longueur, qui se déploient en éventail. Le vent les brise souvent vers leurs extrémités qui pendent alors vers la terre. Les feuilles ont une consistance dure et coriace, et l'on remarque sur leurs parois un duvet assez épais, semblable à celui qu'on trouve sur le latanier des colonies occidentales. A mesure que l'arbre croît, les feuilles tombent et sont aussitôt remplacées. Leur couleur est olivâtre, mais elles jaunissent en séchant. Le cocotier de mer est bissexuel; l'arbre mâle ne porte pas de fruits; il ne produit que les fleurs fécondantes. L'arbre femelle porte des régimes auxquels pendent cinq ou six cocos qui, avec leur brou, pèsent chacun environ 50 livres : ce poids énorme, placé au haut de l'arbre, est la cause du balancement continuel que le moindre vent lui imprime. L'enveloppe de la noix est épaisse et fibreuse; la noix, dépouillée du brou, présente l'image de deux cuisses : elle renferme une substance blanchâtre et gélatineuse, assez agréable au goût lorsqu'elle est fraîche, mais extrêmement froide sur l'estomac; quand cette substance vieillit, elle contracte une odeur d'urine et une amertume détestables. Le tronc de l'arbre est mou et spongieux; après avoir été fendu dans sa longueur, et dépouillé de sa partie fibreuse, il sert à faire les canaux que les habitants construisent pour conduire l'eau des sources sur leurs terres; on en fait aussi des palissades pour entourer les maisons et les jardins. Les feuilles fournissent des toitures excellentes et de très-longue durée; à Praslin, elles servent aussi à faire des cloisons dans des logements. Les feuilles tendres, ou, pour mieux dire,

le cœur des feuilles blanchies au soleil et coupées par bandes étroites, se tresse facilement, et l'on en fait d'excellents et fort jolis chapeaux dont se coiffent ordinairement les créoles des deux sexes; les côtes de ces feuilles servent à faire des paniers et des balais, et une foule d'autres petits ouvrages. La noix vidée sert de vases à différents usages : conservée dans son entier, elle est employée en guise de cruche, et, sciée de diverses manières, elle est travaillée en plats, en assiettes, en tasses, etc. : c'est ce qu'on appelle la *vaisselle de Praslin ;* ces cocos se gravent facilement, deviennent très-durs et très-noirs, et acquièrent un beau poli. On fabrique avec leur enveloppe fibreuse des cordages semblables au *battin.* — On a essayé en vain de transplanter le cocotier de mer dans les autres îles Séchelles ; quoique le sol et le climat de l'archipel soient partout semblables, cet arbre végète mal et reste toujours stérile ailleurs qu'à Praslin et à la Curieuse.

Règne animal.

Les animaux domestiques, tous exotiques aux Séchelles, sont le bœuf, le mouton à poils, le cochon de Chine, le chien, le chat, les poules, les pigeons, les oies, les canards et les dindons. Jadis le crocodile et la tortue de terre étaient les seuls gros animaux qu'on pût trouver dans ces îles. Le nombre de tortues de terre était prodigieux; mais il faut, à présent, les aller chercher dans les gorges des montagnes, et jusque dans les petites îles desertes de l'archipel; c'est toujours un mets très-estimé aux Séchelles, où, sans un plat de tortue de terre, un repas n'est jamais considéré comme complet. La tortue de mer est moins rare et moins recherchée : les habitants de Mahé ont l'habitude de plaisanter ceux de la Digue, qui s'en nourrissent; ils prétendent que « ces colons ont une odeur de tortue de mer. » La tortue verte ou *caouane* pèse quelquefois jusqu'à 300 livres, c'est celle que l'on mange; le *caret*, qui fournit l'écaille, a une chair détestable, que l'on dit même être un poison violent. Plus de quarante pirogues étaient autrefois occupées à la pêche du caret: elles étaient montées chacune par trois nègres, armés d'une espèce de harpon appelé *vare*, auquel était fixée une ligne de coton très-forte, qui servait à retirer l'animal lorsqu'il était blessé ; cette pêche ayant bien diminué depuis une vingtaine d'années, les habitants ont creusé, près du rivage, des parcs profonds, dans lesquels ils entretiennent de jeunes carets qui s'y multiplient et procurent aux propriétaires un revenu assuré.

Les crocodiles ont presque entièrement disparu de Mahé; c'est à Praslin et à Silhouette qu'on voit les plus gros. Ils traversaient quelquefois le canal qui sépare ces îles de Mahé : bien que cet animal vive dans l'eau douce, il ne craignait nullement de se hasarder pour quelque temps dans la mer; mais souvent ce trajet lui devenait fatal : son ennemi, le requin, aussi vorace, mieux armé et plus agile que lui, l'attaquait, malgré sa résistance furieuse et ses rugissements, et le déchirait presque toujours; par un temps calme, un tel combat n'était pas rare, et le bruit que faisaient les deux monstres s'entendait de fort loin la nuit.

Les rats fourmillent dans toutes les îles; on n'a jamais pu s'en délivrer; les chats que l'on y a introduits, trouvant sans doute une proie assurée et plus de leur goût dans les oiseaux dont les bois sont remplis, vivent en assez bonne intelligence avec ces rongeurs. Les lézards verts et bruns, le caméléon, diverses espèces de couleuvres, sont les reptiles les plus communs que l'on rencontre au fond des bois et au milieu des rochers. La couleuvre capelle existe dans l'île de la Digue. « On m'a plusieurs fois assuré », dit un voyageur, « que, dans le fond de quelques vallées très-profondes qui se trouvent vers le centre de l'île de Mahé, plusieurs boas *constrictors* avaient été vus par les chasseurs de *marrons* (nègres fugitifs); mais je suis porté à

croire qu'il n'en existe point aux Séchelles; j'ai tellement parcouru les montagnes et les bois de Mahé, y passant quelquefois des journées entières, que j'aurais certainement eu connaissance de ces reptiles, dont je n'ai remarqué la trace nulle part. »

Presque tous les oiseaux des Séchelles sont des espèces appartenant à l'Afrique : plusieurs espèces de pigeons et de tourterelles, beaucoup de *perruches* vertes, les perroquets de Madagascar, les veuves, les aigrettes, les merles, les cardinaux, les doyoles, les gobe-mouches et les colibris viennent habiter les jardins; de petits éperviers blancs, de la grosseur d'une alouette, et nommés dans le pays *mangeurs de poules*, poursuivent les hirondelles jusque sur les toits des maisons; dans la montagne, on trouve une belle variété de la chevêche qui niche dans le creux des rochers, ainsi que l'oiseau de mer nommé fouquet, dont les cris pendant la nuit sont si lugubres. Il y a aussi, à Mahé, un grand nombre de coqs et de poules sauvages, qui ne sont autres que des coqs et des poules domestiques devenus *marrons*. On voit aussi, sur les rochers, ces petites hirondelles qui, dans les mers orientales, construisent les nids si estimés des Chinois.

Les grosses chauves-souris, connues sous le nom de roussettes, sont très-communes, et deviennent fort grasses dans la saison des fruits: on sait que ce gibier est extrêmement estimé des gourmets, malgré leur forme hideuse et leur odeur sauvage.

Il y a, aux Séchelles, une grande variété d'insectes; les principaux sont : le gros scorpion brun, qu'on trouve dans les forêts; le scorpion gris, qui vit dans les habitations; le mille-pattes, qu'on ne voit que dans les campagnes; le cent-pieds ou scolopendre, vivant particulièrement dans les maisons, très-méchant, et dont la piqûre produit une forte inflammation; des myriades de fourmis, dont il est impossible de préserver les comestibles; des kakerlats; des mouches jaunes, espèce de grosses guêpes qui attaquent avec furie ceux qui passent près de leurs essaims; des abeilles qui produisent un bon miel; des mouches-maçonnes, qui construisent d'ingénieuses petites cellules; de grosses araignées, et entre autres, des tarentules d'une grosseur énorme, mais pas dangereuses; diverses sortes de scarabées; des papillons très-variés, et des mouches-feuilles : ce dernier insecte est extrêmement curieux; il ressemble tellement à une feuille, tant par sa forme que par sa couleur, qu'il est presque impossible de le distinguer sur un arbre. Les moustiques et les mouches sont aussi très-communes.

La mer fourmille de poissons, près de toutes les îles; ils forment une partie de la nourriture des créoles. Les squales sont partout très-nombreux dans l'archipel : « J'ai compté dans la rade de Mahé », dit un voyageur, « huit différentes espèces de requins : deux seulement sont dangereux, le *pantouflier* ou *marteau*, et le *requin blanc*. — Quant à l'énorme poisson nommé *chagrin*, dont on m'avait fait souvent d'étranges récits, entre autres, qu'il attaquait les pirogues des pêcheurs pour en dévorer l'équipage, je n'ai vu, dans cet animal, qu'une *baleine sperma ceti* ou cachalot, vivant de petits poissons et de sardines, dont elle poursuit continuellement les bancs dans le canal; ce poisson n'est pas dangereux pour l'homme. Les veaux marins se tiennent par troupes nombreuses sur les îlots, où les pêcheurs vont les chercher pour en extraire l'huile. Les côtes et les plages présentent de beaux coquillages et des huîtres perlières dont les perles, très-petites et d'une vilaine eau, sont sans valeur. » — Il y a deux autres espèces d'huîtres également bonnes à manger : celles qui s'attachent aux rochers, et celles qui vivent sur les racines des mangliers; on recueille ces dernières à marée basse : elles ont une forme irrégulière. Les *palourdes* et les *haches d'armes* sont aussi de fort bons coquillages : ce dernier est bivalve, de forme triangulaire, et long de 6 à 8 pouces; son enveloppe est revêtue à l'intérieur d'une

substance diaprée semblable à la nacre, à l'extérieur, elle est noire ou de couleur d'ardoise; le poisson qu'elle renferme se mange cuit dans la coquille.

On ramassait autrefois d'admirables coquillages sur les récifs de Mahé; aujourd'hui cette industrie n'existe plus : les seuls objets de conchyliologie qu'on y trouve sont des conques, des harpes, des porcelaines, des licornes, le manteau ducal, des scorpions, des fuseaux, des têtes de bécasse, des nérites et des *concha Veneris*.

2° *Description particulière des îles.*

MAHÉ.

Mahé, la plus considérable des îles Séchelles, n'est qu'un groupe de montagnes escarpées, se dirigeant du nord au sud, et s'élevant à près de 800 toises au-dessus du niveau de la mer. Sa circonférence est d'environ 20 lieues. A l'est, la côte est bordée de récifs au milieu desquels il existe quelques coupures; entre la chaîne des récifs et la terre, les pirogues qui vont le long de la côte suivent un canal peu profond, mais fort commode, qui facilite beaucoup les communications d'un point de l'île à l'autre : les récifs sont à fleur d'eau dans les grandes marées. La côte, d'un aspect sauvage, et tantôt aride, tantôt couverte de bois, est abordable presque partout, et ses sinuosités forment plusieurs baies commodes et profondes; la plage est bordée d'un sable composé de corail broyé par le frottement des vagues, et de la poussière de granit tombée des montagnes et entraînée par les pluies jusqu'à la mer.

La baie principale, résidence du commandant, est dans l'est de l'île; une passe sinueuse, mais facile à franchir avec un pilote, conduit dans deux barachois qui communiquent entre eux par un chenal intérieur; les bâtiments du plus grand tonnage peuvent y mouiller par 10 et 12 brasses; une jetée en pierres, qui va de la terre à l'accore du barachois le plus rapproché, permet aux petits navires de se caréner très-facilement, et de prendre bord à quai tout ce dont ils ont besoin. En dehors du port, la rade, qui peut contenir aisément trois à quatre cents bâtiments de toutes grandeurs, est abritée par l'île Sainte-Anne et l'île aux Cerfs, et plusieurs îlots; on n'y est exposé qu'aux vents du nord. Mahé n'a pas de fortifications, mais elle peut être défendue par ses montagnes escarpées et ses ravins profonds : on ne pourrait pas d'ailleurs venir assez près de la ville pour la canonner avec succès, à moins d'entrer dans le port, ce que l'on ne peut faire sans pilote; des batteries placées sur les îles Sainte-Anne et aux Cerfs, ainsi que sur les îlots voisins, défendraient fort bien le canal qui se trouve entre ces îles et le récif : en un mot, si ce point attirait l'attention d'un gouvernement qui n'aurait point encore de station maritime, il lui serait facile de le fortifier de manière à ne rien craindre.

« La pente des montagnes vers la mer », dit M. Frappaz, « est roide de presque tous les côtés, et forme en beaucoup d'endroits des précipices épouvantables. On y remarque une immense quantité d'arbres brûlés par les incendies; l'île est, en outre, couverte d'énormes roches détachées et blanchies par le soleil; les rivières en sont également obstruées. Le lit de ces rivières est parfois variable, et leur cours est toujours rapide, parce qu'elles ont leurs sources au sommet des montagnes. Leurs eaux forment, dans quelques vallées, des mares bordées de lataniers et remplies de roseaux, qui servent de retraite à un grand nombre d'animaux aquatiques et à quelques petits crocodiles, reste de ceux dont l'île était jadis infestée. La plupart de ces ruisseaux tombent en cascades dans des bassins naturels où les habitants viennent se plonger pendant les chaudes heures de la journée. »

« Il faut avoir ressenti les effets de ces chaleurs extraordinaires », dit le même voyageur, » pour concevoir les sensations ineffables qu'on éprouve à les braver dans une eau limpide et sous un toit de verdure. Les hommes ne

sont pas les seuls à goûter le charme de ces bains; les dames en connaissent aussi tout le prix; et souvent l'onde fugitive des bassins caresse dans son cours les attraits de la beauté. Ces jolies créoles, ces nymphes séduisantes, s'y dévoilent en sûreté; elles n'ont point à craindre des regards indiscrets, car, outre l'épaisseur du feuillage qui les dérobe de toutes parts, elles sont toujours accompagnées de plusieurs négresses qui veillent à quelque distance... Quelques-uns de ces torrents se précipitent par des soupiraux dans des cavernes souterraines; ils ne reparaissent que beaucoup plus loin, et dans des régions moins élevées. Les eaux de toutes ces rivières sont bonnes, mais très-séléniteuses : cela provient, je crois, de la dissolution des sels que contiennent abondamment les terres qu'elles entraînent continuellement dans leur cours, surtout dans les saisons pluvieuses. On pense bien que de telles rivières ne sont nullement navigables; mais elles pourraient être utilisées pour des usines et des irrigations. Leurs embouchures sont presque toutes fermées par des sables ou des roches, qui sont cependant couverts dans les grandes marées. »

Le chef-lieu, qu'on nommait autrefois *l'Établissement*, et qui, depuis l'année 1840, a pris le nom de *Port-Victoria*, est bâti au fond de cette baie. « L'aspect de ce village », dit un voyageur (*), « est tel qu'un esprit romanesque l'aurait conçu au sein des soucis du monde : situé au fond d'un vallon resserré par deux collines ombreuses, il se compose de petites habitations éparses, entre lesquelles serpente sur un lit de cailloux le plus limpide des ruisseaux. On en voit quelques-unes de soigneusement bâties; d'autres, commodément arrangées à l'intérieur, n'ont que des dehors rustiques qui témoignent assez de l'indifférence de leurs propriétaires pour un luxe inutile. La plupart de ces demeures ont des jardins, et sont entourées de bosquets touffus où l'on distingue le feuillage menu du tamarinier, la palme frémissante du bananier, et les touffes gracieuses du jeune cocotier. Je fus charmé par cette image de la vie retirée, tranquille et contente, thème favori des romanciers et des rêveries de notre jeunesse. »

Port-Victoria est un marché permanent où tous les habitants viennent s'approvisionner. Parmi les boutiques s'élèvent pêle-mêle la maison du commandant, les bureaux de l'administration, la prison, et une salle de billard : ces bâtiments sont construits en bois comme le reste des maisons du village. Dans l'intérieur de l'île, on voit quelques habitations en pierre; des morceaux de granit brisés au moyen du feu, du corail taillé à la hache et durci à l'air, sont les matériaux que l'on emploie dans leur construction.

Les habitants des Séchelles sont presque tous originaires de Maurice et de Bourbon, et, par leurs fréquentes relations avec les colons de ces îles, ils en ont conservé les mœurs et les manières : ce sont donc de véritables Français, moins toutefois le caractère bouillant et l'impatience qui distinguent ailleurs cette nation; l'hospitalité et une affection de famille très-prononcée sont les vertus que l'on trouve chez eux, en même temps qu'un défaut absolu d'esprit public, une invincible indolence, et la plus profonde ignorance. Aucune démarcation n'existe dans leur societé, si ce n'est celle de la couleur; les personnes riches ou intelligentes y obtiennent la considération du public, mais tout le monde se fréquente sur le pied de l'égalité. La plupart des colons sont parents ou alliés les uns des autres; les familles sont très-unies, très-nombreuses, et, comme la durée de la vie est fort longue dans ces îles, il n'est pas rare de voir quatre générations assises à la même table, et formant un total de soixante personnes. Les hommes aiment passionnément les cartes et le billard. Les femmes raffolent de la danse; elles sont belles, gracieuses et

(*) Prior's *Voyage of the* Nisus, 1810-1811.

charmantes par leurs manières : si nous en croyons un officier anglais qui résida quelque temps à Mahé, le relâchement des mœurs y rend souvent les mariages malheureux ; on a alors recours au divorce, et telle est l'indifférence de la société en matière de fidélité conjugale, que les femmes divorcées, dont la conduite a été la plus scandaleuse, sont reçues sans scrupule dans les familles où brillent des épouses chastes et pures. Toutes sont économes et industrieuses : elles fabriquent, avec les feuilles du cocotier de mer, des éventails légers, des chapeaux qui imitent ceux de paille d'Italie, et d'autres jolis ouvrages, qui, portés dans les colonies voisines et jusque dans l'Inde, sont échangés avantageusement contre des étoffes d'Europe et des modes de France.

Presque tous les colons qui habitent les Séchelles naviguaient autrefois comme corsaires ou comme marchands; et les tranquilles occupations auxquelles ils se sont consacrés depuis la paix n'ont pas encore effacé les habitudes de leur ancienne profession : on reconnaît promptement le marin à la cordialité du Séchellois envers son hôte, à la franchise et à la gaieté de son caractère, aussi bien qu'au soin qu'il apporte à l'équipement de sa goëlette ou de son embarcation. C'est dans d'élégantes pirogues que les amis vont se faire des visites à leurs maisons de campagne, presque toutes situées au bord de la mer : l'étranger ne peut retenir sa surprise lorsque, à la fin d'un bal, il entend annoncer que le *canot de madame *** est avancé*, de même qu'on l'aurait prévenue, en Europe, que son carrosse est prêt; mais, lorsqu'il a parcouru les ravins profonds qui sillonnent Mahé et rendent à peu près impossible l'établissement de chemins praticables, il comprend bien vite que les belles Séchelloises préfèrent naviguer, par une nuit étoilée et à la lueur des torches, sur la mer tranquille qui entoure leur île, plutôt que de s'enfermer dans des hamacs péniblement portés par des nègres.

Les Séchellois, catholiques de nom, ne professent publiquement aucun culte, car ils n'ont ni temples ni prêtres : la plupart des colons naissent, vivent et meurent sans recevoir aucun sacrement. Nous apprenons toutefois qu'en 1840 un ministre anglican, M. L. Banks, venu de l'île Maurice à Mahé, avait célébré, le 27 septembre, l'office divin, et prononcé un sermon en présence de nombreux assistants ; mais nous ignorons si ce pasteur devait ou non y demeurer. Une imprimerie a été établie à Mahé en 1840 ; un journal, intitulé le *Feuilleton des Séchelles*, et dont l'éditeur est en même temps l'imprimeur, paraît une fois par semaine : le premier ouvrage qui soit sorti de ses presses est un *almanach*, qui contient une notice sur l'archipel (*). Une institution littéraire a aussi été fondée dans cette île, ainsi qu'un comité d'histoire naturelle, une loge maçonnique, etc.

L'occupation principale des habitants est l'agriculture : ils récoltent du riz, du maïs, du coton, du tabac exquis, du café et des épices, et des cocos dont ils font de l'huile. Ils recueillent aussi des bois d'ébénisterie, de la cire, de l'écaille, et des ailerons de requins; ce dernier article est, comme on sait, très-estimé en Chine, où on le considère comme un mets délicieux. Tous ces produits sont exportés à Maurice et dans l'Inde, par un grand nombre de petits bâtiments qui appartiennent à la colonie, et sur lesquels les jeunes Séchellois font en général leur apprentissage de la vie ; les marchandises qu'ils rapportent à Mahé sont vendues au détail dans des boutiques qui appartiennent aux principaux habitants et sont tenues par des commis. Comme on le voit, les Séchellois ne font qu'un commerce d'échange ; satisfaits de la vie qu'ils mènent, peu d'entre eux songent à

(*) Nous regrettons de n'avoir pu nous procurer cette brochure, qui nous eût sans doute fourni des renseignements aussi neufs que certains sur le sujet que nous traitons; nous en connaissons seulement quelques extraits donnés par les gazettes de Maurice.

réaliser des bénéfices, et à mettre de côté une fortune dans le but de quitter leurs îles : l'usage de l'argent est conséquemment assez rare parmi eux; l'acquisition des objets qui leur sont nécessaires se fait au moyen d'un billet sur leur prochaine récolte : c'est sans doute ce qui a laissé croire à certains auteurs anglais, que les Séchellois ignoraient absolument l'usage de l'argent, et que le coton était le signe représentatif employé dans leurs transactions.

La terre végétale de l'île est peu profonde, et très-séléniteuse : elle se compose de sable granitique et du détritus des végétaux. Les défrichements, les pluies et les cultures trop fortes en diminuent considérablement l'épaisseur, et en détruisent promptement les rapports. Les montagnes, dans leurs éboulements, ont couvert de fragments de granit presque toutes les terres basses, et laissé bien peu d'espace pour la culture; aussi les habitants et leurs travailleurs sont-ils sans cesse occupés à nettoyer le terrain autant qu'ils le peuvent. Le procédé qu'ils emploient dans ce but est curieux : lorsqu'un bloc de granit est trop gros pour qu'ils puissent le rouler, ils le font chauffer en le couvrant d'un bûcher auquel ils mettent le feu; puis, quand il est suffisamment chaud, ils le baignent d'eau de mer : cette opération rend la pierre si fragile, qu'on la brise ensuite facilement à coups de masse.

L'industrie est à peu près nulle aux Séchelles; elle se borne à la fabrication de l'huile de coco, et à celle des cordages de cairo, de var et d'aloès (agave). Ce dernier végétal fournit un cordage excellent; quand il est neuf et bien travaillé, il égale le filin d'Europe. La préparation en est très-facile : après avoir cueilli une quantité de feuilles d'aloès, on les noue par paquets, et on les enterre dans le sable, dans un endroit que la marée puisse alternativement couvrir et laisser à sec; au bout de quinze jours, on les retire, on les secoue fortement dans l'eau de mer, et lorsqu'il ne reste plus que les filaments dégagés de toute autre substance, on les fait sécher et blanchir au soleil; cette opération terminée, on confectionne le cordage comme on le fait avec le chanvre. L'ananas fournit aussi des cordes fines et fortes. Il existe à Mahé un chantier de construction et de réparation pour les navires : cet établissement est assez considérable, et occupe bon nombre d'ouvriers; la proximité des bois, leur excellente qualité, rendent les travaux de marine beaucoup moins dispendieux à Mahé que partout ailleurs dans l'océan Indien. Il sort de la colonie un grand nombre de bâtiments de moyen tonnage, parfaitement construits, et beaucoup d'autres y viennent faire leurs réparations à bon marché : c'est une des meilleures branches de commerce de ce petit pays. Quarante-cinq bâtiments, mesurant 4 700 tonneaux, ont été construits aux Séchelles depuis 1810 : le plus grand de ces bâtiments est *le Thomas Blyth*, de 400 tonneaux, construit en 1825; depuis 1825, seize vaisseaux étrangers, dont un de 800 tonneaux, ont été réparés en entier dans les chantiers de Mahé; dix navires formant ensemble 575 tonneaux, vingt-neuf péniches, et sept bateaux de côte, appartiennent aujourd'hui à l'archipel.

Mahé est entourée des îles et des îlots suivants : *Sainte-Anne*, située à environ une lieue à l'est du port, habitée par 250 personnes; *l'Ile-aux-Cerfs*, habitée par 30 personnes; les îles *Sèche, Moyenne, Petite*, *Longue*, situées entre les deux îles précédentes, et cultivées par une vingtaine de personnes; les îlots *Anonyme*, du *Sud-Est, Thérèse*, etc., inhabités.

L'amiral de Laplace, alors capitaine de vaisseau, visita Sainte-Anne et Mahé en 1830, sur *la Favorite*, puis en 1837, sur *l'Artémise*. A son premier voyage, la gaieté, le bien-être, régnaient dans ces îles; mais au second voyage, la perturbation que l'émancipation des esclaves avait apportée dans l'existence des colons, donnait aux mêmes objets une teinte de tristesse,

d'abandon, de ruine, dont il fut frappé.

SILHOUETTE.

Cette île, la plus haute des Séchelles, a environ quatre lieues de circonférence. Elle fut ainsi nommée en l'honneur de M. de Silhouette, contrôleur général des finances en 1759. Le lieutenant Oger en prit possession le 28 janvier 1771, au nom du roi de France. « Le sol de cette île », dit cet officier dans un rapport que nous avons sous les yeux, « est très-bon, et même meilleur que celui de Séchelles (Mahé). On a creusé la terre en plusieurs endroits; on a trouvé le roc à huit pouces de profondeur. Elle est plus abondante en tortues de terre et de mer que les autres îles; les caïmans et les requins y sont en nombre prodigieux : ces derniers animaux sont si voraces, qu'ils empêchaient les matelots de la chaloupe de ramer, par l'avidité avec laquelle ils mordaient les avirons. L'eau de Silhouette a meilleur goût que celle de Séchelles; les bois y sont les mêmes, mais inférieurs. Nous y vîmes quantité de grosses chenilles brunes, de mouches et de fourmis. »

Cette île était, il y a quelques années, habitée par six propriétaires, qui cultivaient, avec 150 noirs, 1 500 arpents de terre qui leur ont été concédés; elle est aujourd'hui inculte, faute de bras. Le débarquement y est difficile à cause des brisants.

L'*île du Nord*, à une petite distance de Silhouette, est plus petite, mais presque aussi haute que cette île. On n'y voit qu'un amoncellement désordonné de rocs granitiques, parmi lesquels plusieurs sont placés de telle façon, qu'on les peut remuer en les poussant du doigt.

PRASLIN.

Ainsi nommée en l'honneur du duc de Praslin (*), ministre de la marine de 1766 à 1760, cette île est, après Mahé, la plus grande des Séchelles : elle a de 15 à 18 lieues de circuit. Les deux tiers de sa surface sont couverts de montagnes escarpées, sur lesquelles croissent presque exclusivement des forêts de cocotiers de mer, le seul arbre que l'on ne retrouve pas dans les autres îles; la terre cultivable est d'une bonne qualité, et semblable à celle de l'anse Royale à Mahé. Les oiseaux sont rares à Praslin, le poisson très-abondant, et les crocodiles très-gros et très-voraces. Les rivières sont en plus grand nombre qu'à Mahé; mais elles n'ont pas leur cours libre jusqu'à la mer; leur embouchure est généralement obstruée par une barre de sable que les débordements ouvrent, mais qui se referme bientôt après. — La population de Praslin est d'environ 500 habitants; en 1808, il y existait cinq ou six familles, et en 1819, 250 personnes. L'administration et la police de l'île sont confiées à un commandant de quartier choisi, parmi les colons, par l'agent du gouvernement résidant à Mahé. Le mouillage de Praslin, abrité par l'île de la Curieuse, est excellent.

La Curieuse, ainsi appelée du nom de la goëlette que commandait en 1768 le lieutenant Lampérière, n'est séparée de Praslin que par un canal d'environ une demi-lieue de largeur, où l'on peut mouiller en sûreté par tous les temps. Elle renferme environ 500 arpents de bonne terre propre à la culture du coton; sa longueur est d'à peu près une lieue, et sa largeur d'environ une demi-lieue; elle a été concédée à un habitant de Maurice, par acte du 29 octobre 1817. On y trouve, comme à Praslin, des bois de cocotiers de mer. Le gouvernement de l'île Maurice y entretient un lazaret de lépreux, dirigé par un médecin et un inspecteur.

La Digue est le nom de la corvette que commandait le capitaine Duche-

(*) Elle avait été nommée, en 1756, l'*île Moras*, en l'honneur du ministre de ce nom, par Morphey, qui se proposait de la visiter, mais qui ne put effectuer ce projet faute de vivres pour ses équipages. Le premier nom de cette île est celui de *la Palme*, que nous voyons figurer sur la carte manuscrite de Lazare Picault.

min en 1768. Cette île, d'environ deux lieues de circuit, a près de 2 000 arpents de terre cultivable, dont 1 500 ont été concédés à une vingtaine de colons qui occupent 300 noirs. L'acte de prise de possession est du 12 février 1771 : le sieur Oger, officier à bord de *l'Heure du Berger,* y ayant été envoyé, fit élever une petite pyramide en pierres sèches, dans laquelle fut placée une bouteille bien scellée, renfermant le procès-verbal. L'île était alors pleine d'oiseaux, de tortues et de crocodiles : Oger y fit mesurer un de ces derniers animaux, qui avait 13 pieds de long et 8 pieds de tour; il y vit aussi une grosse couleuvre capelle. — La partie orientale de cette île est entièrement couverte de blocs de rocher énormes, au milieu desquels il est impossible de s'avancer. La partie occidentale est arrosée par un étang long et sinueux, aux bords duquel s'élèvent les habitations. On ne trouve aucun mouillage près des côtes de la Digue; l'abord de cette île est difficile même en pirogue.

Marianne, l'île Ronde, l'île Aride, la *Baleine*, les *Cousins*, les *Cousines*, les *Mamelles*, situées autour de Praslin, sont des îlots inhabités et sans valeur; les *Trois-Sœurs* sont trois petites îles rocailleuses, et couvertes de broussailles, habitées par 15 individus. — *Félicité*, un peu plus grande que les précédentes, a 34 arpents de terre cultivés par 50 noirs.

ILES ÉPARSES.

Ile Denis.

Cette île a environ six milles de circuit. Il ne s'y trouve guère que 150 arpents de terre cultivable. M. de Trobriant, capitaine des vaisseaux du roi, en prit possession en 1777, et en leva un plan que l'on voit, en manuscrit, au dépôt de la marine. Elle a été concédée le 31 décembre 1815, mais elle n'est pas habitée. Son aspect est semblable à celui de l'île aux Vaches-Marines.

Ile aux Vaches-Marines.

Celle-ci, qui n'a pas plus de cinq milles de tour, est située par 3° 45′ de latitude, et 52° 50′ de longitude est, à environ 25 lieues au nord-nord-ouest de Mahé. Deux grandes mares d'eau un peu saumâtre existent vers le centre de l'île, au pied d'une colline presque toute de granit. Le seul végétal qui pousse sur cette terre désolée, est le veloutier, petit arbuste à feuilles grasses de la famille des palétuviers. Des oiseaux et des tortues de mer, quelques vaches marines, et le crabe de terre nommé *tourlourou* par les créoles, en sont les seuls habitants. « La quantité de poissons qui fourmillent sur les côtes de cette île, passe toute croyance », dit un voyageur français embarqué sur le corsaire *l'Hirondelle*, qui y fit naufrage en 1808 : « un seul d'entre nous, en se promenant dans l'eau jusqu'au genou, en assommait dans une heure plus que nous ne pouvions en consommer en deux jours ; les espèces les plus communes étaient la carangue, la sole, les raies, le capitaine, le chien de mer, ainsi que les congres; parmi les crustacés, les homards ou écrevisses de mer étaient les plus communs; les rochers étaient couverts de moules et de plusieurs beaux coquillages, porcelaines, olives, casques, etc., et surtout de la grande huître des Indes, appelée huître tuilée.... Les vaches marines se traînent souvent sur les dunes pour y dormir au soleil, et, dans cet état, on peut les entendre souffler de bien loin : cet animal est peu redoutable, malgré sa taille énorme et ses dents menaçantes ; nos matelots en assommèrent plusieurs pendant notre séjour, mais nous n'en faisions pas beaucoup de cas, la chair n'en étant pas supportable; une seule tortue nous faisait plus de plaisir lorsque nous parvenions à la surprendre. »

Ile aux Récifs.

Située à huit lieues à l'est de Mahé, cette île n'est habitée que par des myriades d'oiseaux de mer. Elle a environ 150 pieds de hauteur ; à son sommet on voit un roc qui ressemble à un château fort, et que la fiente des oi-

seaux a blanchi. Le diamètre de cette île est d'à peu près une demi-lieue.

Ile aux Frégates.

Suivant une tradition qui date des premiers temps de l'établissement des Français à l'île Maurice, la petite *île aux Frégates* a été le dernier refuge des pirates qui désolèrent pendant vingt ans la mer des Indes; un trésor immense y a, dit-on, été enfoui par eux; malheureusement, les indications qui pourraient servir à retrouver l'emplacement de ce précieux dépôt, sont vagues et insuffisantes; et les recherches qui ont été tentées dans cette île, à différentes reprises, n'ont eu aucun succès : « Que le trésor existe ou n'existe pas », dit à ce sujet une gazette de l'île Maurice, « il n'est pas moins constant que l'île en renferme un autre bien plus précieux : c'est une source d'eau minérale, imparfaitement analysée jusqu'à présent, en l'absence des réactifs indispensables, mais qui possède, à n'en pas douter, des propriétés salutaires, qui ont rendu l'usage de cette eau souverain dans le traitement de certaines maladies (cutanées) : on cite, dans le nombre des cures, celle de trois hommes atteints de maux horribles, qu'en désespoir de guérison on avait envoyés à l'île aux Frégates, et qui en sont revenus parfaitement sains; cette eau a un goût acide, auquel les malades ont peine à s'habituer, et qui a fait donner à la source le nom d'*eau aigre.* »

L'île aux Frégates contient environ 300 arpents de terre qui paraît propre à la culture du coton; les bestiaux y réussissent très-bien; elle a été concédée le 22 avril 1813.

L'extrait suivant est emprunté à la relation inédite d'un voyage fait à l'île aux Frégates, en août 1833, par M. Elysée Liénard, membre distingué de la Société d'histoire naturelle de l'île Maurice : « ... Le trajet de Mahé à l'île aux Frégates n'était pas long, dit l'auteur; nous arrivâmes sur la côte de cette dernière île à six heures du soir. L'aspect de ses montagnes arides, le bruit affreux des vagues qui se brisaient avec violence contre les rochers du rivage, les cris assourdissants des oiseaux de mer, tout concourait à donner à ce spectacle un charme à la fois étrange et imposant.... Le débarquement était impossible; des bateaux envoyés vers la terre n'avaient pu réussir à franchir le récif; nous prîmes donc nos dispositions pour passer la nuit à bord. La pêche était abondante; le pont du navire fut bientôt couvert de poissons énormes, qui se débattaient à grand bruit autour de nous. A quatre heures du matin, nous fûmes réveillés par le ramage d'une espèce de pies qui sifflaient à la fois de toutes les parties de l'île. Les vagues étaient encore trop fortes pour qu'on pût débarquer; nous étions environnés de thons, de raies, de marsouins et de squales gigantesques, parmi lesquels nous remarquions l'espèce appelée *marteau*, qui, nageant à la surface de la mer, soulevait hors de l'eau, comme une voile de navire, sa large dorsale grise et triangulaire.... Enfin la mer se calma un peu; on disposa les embarcations, et j'entrai dans l'une d'elles; bientôt nous approchons de la terre au milieu de vagues effrayantes qui menacent à chaque instant de nous engloutir; arrivé à une petite distance de la passe, notre bateau s'arrête; le patron, debout à l'arrière, semble consulter la mer; plus d'un quart d'heure se passe ainsi sans qu'il ose donner le signal; enfin, le moment venu, nous faisons force de rames; les nageurs, animés par la présence du danger, déploient toute leur vigueur; une lame énorme soulève le bateau, et le lance avec la rapidité d'une flèche à cinquante pas sur le rivage, où des esclaves apostés d'avance le saisissent et le transportent entre les rochers, dans un endroit que les flots ne peuvent atteindre. L'espace est très-étroit entre le rivage et la montagne; dans certaines saisons de l'année, lorsque le vent souffle vers cette partie de l'île, la plage de sable disparaît entièrement sous les vagues qui viennent alors frapper contre la falaise, et y forment de pro-

fondes excavations, seul abri que nous trouvâmes contre les rayons du soleil.

« Après nous être reposés quelques instants, nous commençâmes à gravir la montagne par un sentier à pic, bordé de distance en distance de petits arbustes maigres et rachitiques. Le bruit des vagues était si fort, que parvenus à une hauteur assez considérable, et tout près les uns des autres, nous avions de la peine à nous faire entendre. Après une demi-heure de marche pénible, nous atteignîmes le sommet de la falaise; une vaste plaine, parsemée d'arbustes et de rochers énormes, s'étendait devant nos yeux. Pour arriver à l'établissement, situé de l'autre côté de l'île, il nous fallut traverser cette plaine sans ombrage, et descendre à travers les rochers dans une profonde ravine creusée par les eaux d'un torrent. A tout moment, des geckos, des scinques (espèces de lézards), s'élançaient de dessous nos pieds; ces animaux hideux et dégoûtants sont d'une familiarité gênante: on ne peut s'asseoir sans en être assailli de toutes parts; ils sautent entre vos jambes, et se glissent quelquefois sous vos vêtements. Des lapins à fourrure de couleurs diverses fuyaient à notre approche, et disparaissaient bientôt derriere les rochers; d'autres, cachés dans leur tanière, ne laissaient voir que leur tête blanche, et regardaient comme avec surprise les nouveaux hôtes de leur île. Nous avancions lentement, la chaleur était étouffante, et il fallait se frayer un chemin à travers les rocs dont la plaine était hérissée de toutes parts. Une marche d'une heure nous conduisit aux confins de ce petit désert. Le ravin se présentait devant nous; nos regards plongèrent dans ces riantes profondeurs; la verdure la plus fraîche tapissait cette vallée délicieuse, qui contrastait avec les sables arides que nous venions de laisser derrière nous. La scène avait changé : des cocotiers d'une hauteur prodigieuse balançaient mollement leurs tiges élégantes; des *porchers* verts, des *cotonniers* parés de leurs flocons neigeux, des *bonnets-carrés* surchargés de feuilles larges et luisantes, décoraient ce ravissant paysage. Un ruisseau qui descend du ravin serpente un peu plus loin dans la plaine, au milieu d'une forêt d'arbrisseaux; ses eaux sont chargées de principes minéraux, et les habitants de l'île s'en servent avec succès dans les maladies graves qui règnent pendant une saison de l'année. A une petite distance de ce ruisseau, on rencontre des sources d'eau naturelle.

« Quoique fatigué par la marche pénible que je venais de faire, je ne pus résister au désir de parcourir aussitôt le vallon dans toute son étendue. De chaque côté s'élève une muraille de rochers noirs, entassés avec un désordre pittoresque; au-devant, la mer, toujours furieuse, grondait comme le tonnerre. On me fit voir un trou, creusé quelque temps avant mon arrivée, et dans lequel on avait trouvé une immense caisse remplie de vaisselle de différents pays, de piques hollandaises, de couteaux, de haches d'armes, de sabres et de piastres d'Espagne, le tout presque entièrement rongé par le temps. Plus loin, vis-à-vis d'une anse déserte, on me conduisit vers les ruines de l'habitation que les forbans avaient établie en cet endroit : des soubassements en corail et en pierres taillées indiquaient que la construction formait un carré long. Non loin de là, il existe encore d'autres traces de bâtiments enfouis sous la terre, et sous des touffes épaisses de lianes et de broussailles; c'est là que l'on trouva, en 1812, un baudrier et une épaulette en or. Sur un rocher situé en face de l'anse, on distingue, sans pouvoir la déchiffrer, une inscription qui paraît avoir été taillée dans la pierre au moyen d'un ciseau. On dirait que le feu d'un volcan a ravagé cette plage, ou qu'une main puissante s'est plu à y répandre un affreux désordre : la côte est hérissée de rocs noirs et anguleux, contre lesquels la mer brise avec fureur, et un morne abrupte s'élève à trente pieds du rivage; on a donné à cette partie de l'île le nom de l'*Anse au Parc*, à

cause d'un réservoir formé près du rivage, et dans lequel, lorsque la mer est haute, les tortues viennent chercher un abri contre la violence des flots. Dans une autre partie de l'île appelée la *Grande-Anse*, on découvrit aussi des vestiges d'habitations, du fer, des boulets enfouis, un puits de quinze pieds de profondeur, dont l'intérieur était garni d'une feuille de plomb, et à côté, une pierre qui avait servi de filtre. Les premiers habitants qui visitèrent l'île, disent avoir trouvé dans un autre endroit, appelé l'*Anse Lesage*, un très-grand mât en bois de teck, et dont le pied reposait sur une plate-forme très-soigneusement maçonnée; ils virent aussi les ruines d'une forge, un canal en plomb qui conduisait dans l'habitation l'eau d'une source voisine, et sur une hauteur, à gauche, trois tombeaux en corail, sur lesquels étaient déposées des poignées d'épée en cuivre; une grande quantité d'ossements étaient répandus aux alentours.

« Les plus anciens habitants des Séchelles racontent qu'à leur arrivée les pirates avaient disparu depuis longtemps, qu'ils avaien thabité l'île aux Frégates pendant plusieurs années, et que plusieurs navires avaient été victimes de leurs brigandages; qu'enfin, craignant d'être découverts dans leur retraite, ils avaient pris la résolution de quitter l'île, emportant avec eux un immense trésor. Ils disent encore que, dans la crainte d'être surpris en mer, ces brigands cachèrent une partie de leur trésor, mais que, ayant été pris quelque temps après, ils reçurent tous le châtiment de leurs crimes, sauf un seul qui fut épargné à cause de son jeune âge. C'est de lui que l'on tient ces détails curieux; au moment de mourir, il remit à un de ses amis une note qui contenait la désignation et la description de l'endroit où le trésor avait été caché. J'ai vu cette note, et après l'avoir lue, il ne m'est plus resté aucun doute sur l'authenticité des faits qui précèdent, car tout s'accorde à leur donner un caractère de vérité incontestable. Des recherches faites sur les lieux indiqués n'ont pas été couronnées de succès; mais on a souvent recueilli des piastres d'Espagne, et d'autres monnaies appelées *cruzades*, que la mer jetait sur le rivage; j'ai vu plusieurs de ces pièces que le sable et le corail avaient soudées ensemble de manière à ne pouvoir plus être séparées. — Quand le temps est calme, on aperçoit, à un demi-mille de la terre, les débris d'un grand navire qui gisent au fond de l'eau.

« A quelle époque les pirates formèrent-ils leur établissement sur cette île? C'est ce qu'on ignore. Peut-être avaient-ils des relations avec les forbans qui habitèrent près du cap Saint-Sébastien à Madagascar. Ces derniers étaient, à une époque reculée, le fléau des nouvelles colonies fondées dans les îles voisines; leur alliance avec les forbans de Sainte-Marie leur donna l'audace de tout entreprendre: ils interceptèrent le bétail et les provisions que Madagascar fournissait à Maurice et à Bourbon; ils débarquèrent dans ces deux îles, y brûlèrent des habitations et en massacrèrent les habitants: les Hollandais, alors en possession de Maurice, furent réduits à la dernière extrémité, faute de vivres, et par les invasions fréquentes de ces bandits; c'est peut-être à cette cause qu'il faut attribuer l'abandon de l'île Maurice par cette nation, en l'année 1712. »

Ile Plate.

L'île Plate, composée de corail, n'a qu'un mille de long; mais en dehors de sa pointe sud-ouest, il existe un banc qui s'étend à quatre ou cinq lieues, et sur lequel on a une profondeur de 5 à 12 brasses. Un long récif la borde du côté du nord. Le gouvernement de l'île Maurice a jusqu'à présent destiné cette île aux quarantaines des bâtiments qui ont des maladies contagieuses à bord. Sa position est par 5° 48′ 30″ de latitude et 53° 7′ de longitude à l'est de Paris; elle fut découverte en 1768 par le lieutenant Lampérière, commandant la goëlette *la Curieuse*.

HISTOIRE.

Premières explorations.

Malgré la confusion qui règne dans les anciennes cartes, on ne peut douter que les Portugais n'aient eu connaissance des Séchelles dès leurs premiers voyages aux Indes. Les portulans manuscrits du seizième siècle que nous avons consultés, portent tous, à l'est des *Ilhas do Almirante* (les Amirantes des cartes modernes), une chaîne de petites îles appelées *Mascarenhas*, que nous n'hésitons pas à identifier avec les Séchelles. La découverte de cet archipel devait nécessairement suivre celle des Amirantes; car il serait difficile de se rendre de ces dernières îles dans l'Inde, sans apercevoir à l'est les hautes montagnes des Séchelles. Quoi qu'il en soit, les Portugais ne s'arrêtèrent jamais dans ces îles; car s'ils l'avaient fait, ils y auraient certainement découvert l'existence du palmier qui produit le *coco de mer;* or nous voyons, par leurs propres écrivains, que l'origine de cette noix curieuse fut encore longtemps un mystère pour eux comme pour tous les peuples qui attribuaient à ce fruit d'incomparables vertus médicinales.

Ce fut le 19 novembre 1742 qu'eut lieu la découverte réelle de cet archipel : le capitaine Lazare Picault, qui commandait la tartane *l'Élisabeth*, et avait sous ses ordres le bot *le Charles* commandé par Jean Crossen, y aborda dans le cours du voyage d'exploration que Mahé de la Bourdonnais, gouverneur de l'Ile-de-France, lui avait donné l'ordre de faire au nord de cette colonie. Trompé par ses calculs, il crut avoir découvert les îles de *Tres Irmaôs* ou des Trois frères, portées sur les anciennes cartes non loin du point où il croyait être arrivé; Picault et ses compagnons, ayant pénétré dans l'intérieur de la plus grande du groupe, y trouvèrent beaucoup d'oiseaux, tels que tourterelles, merles, perroquets, etc.; et ils y virent aussi une grande quantité de tortues de terre et de mer, des crocodiles de diverses grandeurs. A leur retour, ils s'aperçurent qu'ils avaient commis une grosse méprise relativement à la position des îles qu'ils venaient de visiter : au lieu d'atterrir à Rodrigues, comme ils le croyaient, ils allèrent donner sur Madagascar : c'était se tromper de plus de 300 lieues ! Ils corrigèrent leur route tant bien que mal, au moyen de la variation, et se convainquirent que ces îles étaient inconnues avant leur arrivée ; en conséquence, ils leur imposèrent le nom de Mahé en l'honneur du gouverneur de l'Ile-de-France. Le récit avantageux qu'ils firent de leur découverte, à leur arrivée dans cette colonie, engagea la Bourdonnais à y envoyer de nouveau la tartane l'*Élisabeth* sous le commandement de Lazare Picault; celui-ci s'y rendit en effet au mois de mai 1744, jeta l'ancre à Mahé, dans une petite anse du sud-ouest que l'on appelle encore l'*anse Saint-Lazare*, et, au nom du roi, prit possession du groupe entier, qu'il nomma *Iles de la Bourdonnais*, réservant à l'île principale le nom de *Mahé*, qu'elle a conservé; le port de cette île reçut le nom de *Port-Royal.*

L'exploration du capitaine Picault fut trop rapide pour n'être pas superficielle. En 1756, Magon, gouverneur de l'Ile-de-France, pensa qu'il serait avantageux de prendre une connaissance particulière de toutes les îles portées sur les cartes entre l'Ile-de-France et l'Inde, de remarquer leur situation, leurs ports, la qualité du terrain, les productions naturelles qu'elles renferment, les espèces d'arbres qui y croissent, enfin, tout ce qu'elles peuvent contenir de bon, de curieux et d'utile. C'est dans ce but qu'il y envoya, dans la même année, la frégate *le Cerf*, commandée par le sieur Morphey, et la goëlette *le Saint-Benoît*, commandée par le sieur Prejean, « avec ordre de prendre possession sous le nom d'Isle-de-Seychelles de celle où l'on serait assez heureux pour trouver un bon port, et d'y laisser pour marque une pierre gravée aux armes de France. »

Cette prise de possession fut effec-

tuée le 1er novembre 1756, et pour la constater, Morphey fit poser et maçonner une pierre aux armes de France, et élever, sur le rocher en forme d'éventail que l'on voit dans le port, un mât de 55 pieds de hauteur, auquel on arbora le pavillon français. Le procès-verbal en est conservé aux archives de la cour d'appel de l'île Maurice.

Le nouveau nom que l'on imposait à l'île etait un hommage rendu au contrôleur des finances et secrétaire d'État Moreau de Séchelles : cependant la Bourdonnais mourait à la suite des persécutions dont il avait été l'objet de la part d'une administration jalouse, ingrate et inique; mais le sort n'a pas voulu que le souvenir de cette glorieuse victime d'une politique corrompue fût entièrement effacé de l'histoire modeste de cet archipel, dont le premier il avait compris l'importance: le nom de *Mahé* rappelle encore les généreux efforts qu'il tenta pour fonder la puissance française dans les mers de l'Inde, et, quoique restreint à une seule petite île, il éclipse par sa célébrité le nom de Séchelles, que la flatterie imposa à l'archipel entier, et dont d'arides recherches peuvent seules aujourd'hui retrouver l'origine.

Pendant douze ans on ne s'occupa plus des îles Séchelles. En 1769, le capitaine Marion Dufrêne, commandant la flûte *la Digue*, reçut du duc de Praslin, alors ministre de la marine, l'ordre d'aller reconnaître les archipels situés entre les Maldives et l'Ile-de-France. Arrivé dans cette colonie, ce navigateur envoya son bâtiment vers les Séchelles à la fin du mois de septembre : la saison des pluies, qui commence dans ces îles à cette époque de l'année, ne permit pas aux explorateurs d'en faire un examen approfondi; mais une découverte à laquelle ils étaient loin de s'attendre, donna à cette reconnaissance beaucoup d'importance, et excita les administrateurs de l'Ile-de-France à y envoyer une seconde expédition : l'ingénieur Barré, levant en 1768 les plans de l'archipel des Séchelles, par commission spéciale de ce brave capitaine Marion, qui fut depuis dévoré par les anthropophages de la Nouvelle-Zélande, trouva à l'île de Palme (Praslin) un fruit qui fut reconnu pour un coco de mer, ce fruit si recherché aux Indes et dans toute l'Asie.

Ce fut au chevalier Grenier que fut confiée la seconde expédition; l'abbé Rochon fut adjoint à cet officier pour la détermination astronomique des lieux où l'on s'arrêterait; les corvettes *l'Heure du Berger* et *le Vert-Galant* furent mises sous ses ordres, et le 13 juin 1769 on arriva à Mahé. Nous reproduisons ici en l'abrégeant le récit de Rochon : « Je ne fatiguerai pas le lecteur du détail de mes observations, dit cet astronome; je ne me permettrai pas même d'énumérer les productions de cet archipel : depuis qu'il est habité, les colons doivent le connaître beaucoup mieux que moi; mais je dirai que, pendant que le capitaine faisait caréner sa corvette, il fit faire une vergue d'un seul arbre d'un bois blanc dont le suc est laiteux et l'aubier assez semblable à celui de l'ébène; ces arbres ont soixante-dix pieds de hauteur, et ce n'est qu'au bois de natte et aux arbres à pommes de singes qu'ils le cèdent en dimensions. J'ai vu des bois de natte qui avaient cinq pieds de diamètre et quatre-vingts pieds de haut. En général ces îles sont couvertes de bois de différentes espèces; la vue en est pittoresque; mais en descendant à terre, le tableau n'en est pas si riant: ce n'est plus qu'un terrain sablonneux, hérissé de montagnes dont l'accès est difficile, et coupé de vallons tellement resserrés, qu'on rencontre rarement des plaines d'un demi-kilomètre de long.

« On est surpris qu'un lieu aussi voisin de la ligne soit aussi tempéré. La position de l'île Mahé et la bonté de son port la rendent intéressante sous plus d'un rapport; l'air y est pur, et lorsqu'elle sera habitée, on la délivrera de ces monstrueux crocodiles qui s'élancent sur les hommes qui ne sont pas sur leurs gardes. Nous avons couru quelques dangers de ce genre;

mais ils étaient moins grands que ceux auxquels nous nous exposions en nous rendant fréquemment à terre, tant de jour que de nuit, de la part des requins et des torpilles. Plusieurs hommes de notre équipage ont été blessés par ces animaux, qui nous poursuivaient, dès que notre canot était échoué, pendant l'espace d'un demi-myriamètre, chemin que nous étions forcés de faire dans l'eau pour atteindre le lieu où mon observatoire était placé...

« L'intendant Poivre nous avait chargés de rapporter à l'Ile-de-France de jeunes plants de cocotiers de mer; nous remplîmes avec zèle cette commission; nous fîmes plus : nous apportâmes, pour le Cabinet d'histoire naturelle de Paris, une grande palme de vingt pieds de longueur, et divers renseignements qui furent accueillis avec intérêt... »

Colonisation par les Français.

Les connaissances positives qui résultèrent des explorations dont on vient de lire le récit, furent le prétexte dont se servit un sieur Brayer du Barré, habitant de l'Ile-de-France, pour former un établissement dans l'île Mahé. Au mois d'août 1770, il y fit passer des nègres et des ouvriers; l'administration encouragea d'abord cette entreprise en fournissant à Brayer tout ce dont il avait besoin; mais, s'apercevant bientôt qu'elle avait affaire à un aventurier dont la turbulence et la rapacité étaient sans bornes, elle refusa bientôt de l'aider davantage. Les projets de cet homme, qui se livrait déjà à la traite des nègres, et se proposait d'y joindre par occasion un peu de piraterie, étaient aussi absurdes qu'ambitieux : ils ne tendaient à rien moins qu'à fonder un petit royaume des Séchelles dont il se serait fait le chef : ce n'étaient là que des rêveries dont le ridicule devait faire justice; mais Brayer y joignit des actes d'une nature plus grave et plus répréhensible : s'étant procuré une certaine quantité de calin, il eut l'idée d'en faire fondre plusieurs morceaux avec un peu d'argent, et de présenter cet échantillon comme provenant d'une mine des îles Séchelles; cette fraude, qui avait pour but d'extorquer de l'administration de nouveaux secours pour l'établissement de Mahé, tourna contre son auteur : la vérité ayant été découverte, Brayer fut emprisonné en 1772, et son établissement passa entre les mains de ses nombreux créanciers.

Vers la même époque, trente à quarante colons de l'île Bourbon émigrèrent aux Séchelles. Les Anglais paraissent avoir eu aussi le dessein de s'y fixer; dans le but d'en faire partir les habitants, ils firent courir le bruit qu'ils traiteraient comme forbans les Français qu'ils y trouveraient : cette menace n'ayant produit aucun effet, ils renoncèrent à leur dessein. La petite colonie prit un notable accroissement en 1778; le gouverneur de l'Ile-de-France y envoya un détachement de soldats commandés par un officier au régiment de l'Ile-de-France, M. de Romainville. On commençait alors à espérer de grands résultats d'une plantation d'arbres à épiceries, que l'ordonnateur Poivre avait donné, en octobre 1771, l'ordre de former dans l'anse Royale à Mahé.

On avait dépensé des sommes énormes pour se procurer, des îles de la Sonde, quelques plants de cannelliers, de muscadiers et de gérofliers; et on les avait distribués entre l'Ile-de-France, Bourbon et Mahé; mais soit que le terrain de l'Ile-de-France ne fût pas convenable à leur culture, soit que l'habitant se fût lassé de leur donner des soins dispendieux, ces arbres précieux ne réussirent bien qu'à Bourbon et à Mahé : les cannelliers, surtout, se propagèrent avec une telle rapidité dans cette dernière île, que bientôt le canton de l'Anse-Royale en fut couvert partout où les arbres de haute futaie leur permirent de croître; un événement imprévu vint ruiner ces belles espérances : par un malentendu de M. de Romainville, qui commandait à Mahé, tous les arbres à épiceries furent arrachés. Cependant la destruc-

tion ne fut pas complète : les oiseaux, très-friands des baies de ces arbres, en avaient emporté dans les bois de l'intérieur de l'île; elles y produisirent de nouveaux plants que l'on retrouva en 1783; on les y a soignés, et en 1802 ils étaient en très-bon état; mais leur culture était trop coûteuse pour que les colons, pressés de jouir, pussent s'y livrer; on en détruisit même pour faire place à des plantations de riz, de maïs et de manioc, de cocotiers, etc.

En 1789, le gouvernement accorda des concessions aux habitants de l'Ile-de-France qui voulurent aller s'établir aux Séchelles : Mahé fut bientôt concédée, ainsi que Praslin; l'île de Sainte-Anne fut réunie au domaine, afin de la laisser à la disposition des vaisseaux qui relâchaient en ce port, et leur donner la liberté d'y descendre leurs équipages pour s'y établir. Une seule habitation existait alors à Sainte-Anne; c'était celle du premier colon qui se fût fixé dans l'archipel : cet homme, qui s'appelait Hangard, servait comme matelot sur un bâtiment qui relâcha aux Séchelles; il demanda à être déposé dans l'île Sainte-Anne, dont la situation lui parut des plus favorables; on lui donna quelques nègres, des armes, des instruments aratoires, et tout ce qui pouvait lui être nécessaire au commencement de son séjour dans la colonie; son habitation, la plus belle et la plus riche de ces îles, était cultivée en 1802 par plus de 200 noirs.

La population des îles Séchelles était, en 1789, de 20 blancs, 9 noirs libres et 221 esclaves. On ne peut s'empêcher de sourire en apprenant que cette petite colonie envoya en 1791 une adresse à l'Assemblée nationale pour qu'on la fît jouir des droits et des avantages accordés aux autres colonies. Un commissaire, le citoyen Lescalier, y fut, à cet effet, envoyé en 1792; il amenait avec lui le sieur Énouf, destiné à exercer les fonctions de commandant et d'administrateur. Les vingt colons de cet archipel reçurent d'abord avec joie un plan d'organisation provisoire; mais l'esprit de vertige révolutionnaire s'étant emparé d'eux, ils voulurent montrer qu'ils savaient aussi se servir des droits de l'homme, et formèrent une assemblée coloniale, une municipalité, une justice de paix, et jusqu'à une garde nationale : le chiffre de la population força de cumuler sur une seule tête les fonctions, assez incompatibles par leur nature, de président de l'assemblée, de maire, et de juge de paix; la garde nationale, composée de cinq hommes, se nomma un commandant général; et le représentant des administrateurs généraux de l'Ile-de-France, devenu pouvoir exécutif, ne conserva de son autorité que le droit de représentation et de sanction.

Cette puérile imitation des institutions nouvelles de l'Ile-de-France eut peu de durée : l'apparition d'une escadre anglaise, composée de *l'Orpheus*, du *Centurion* et de *la Résistance*, força l'assemblée souveraine à abdiquer entre les mains du commandant, M. Quéau de Quincy, qui avait succédé à M. Énouf; le nouveau commandant, qui savait ne pouvoir résister à la moindre attaque de l'ennemi, négocia avec le commodore anglais, et obtint, le 17 mai 1794, une capitulation, à l'abri de laquelle les goëlettes de l'archipel purent naviguer dans la mer des Indes; d'après cette convention, ratifiée par le gouvernement de Bombay dans le cours de la même année, les Séchelles restaient sous la protection de la France, mais s'engageaient à conserver la neutralité entre les puissances belligérantes : ses bâtiments devaient porter une enseigne bleue avec ces mots : *Séchelles — Capitulation*, en lettres blanches. Ce fut sous l'empire de ce traité et sous la sage et habile administration de M. de Quincy, que l'archipel prospéra d'une manière prodigieuse : sa population qui, avant l'année 1794, ne comptait que cinq ou six familles et environ 200 esclaves, s'éleva, en moins de cinq ans, à plus de 80 familles et à près de 2 000 noirs.

Séjour, aux Séchelles, des déportés français de l'an IX.

La tranquillité dont ces îles jouissaient ne fut momentanément troublée que par l'arrivée des soixante-neuf déportés de l'an IX. Ces hommes, naguere turbulents et indomptables, parmi lesquels se trouvaient le général Rossignol, Pepin de Grouhette, Bouin, Mamin, et une foule d'autres terroristes, furent debarqués à Mahé le 14 juillet et le 25 août 1801, par la frégate *la Chiffonne* et la corvette *la Flèche*, qui, dès leur arrivée dans ce port, tombèrent au pouvoir de l'ennemi, après une défense courageuse à laquelle les déportés eux-mêmes prirent une part active. Les habitants n'apprirent pas sans un vif mécontentement quels étaient les hôtes qu'on leur destinait; un grand nombre d'entre eux déclarèrent qu'ils s'opposeraient à leur séjour dans l'île; M. de Quincy lui-même hésitait à les recevoir; mais les ordres du ministre de la marine étaient positifs : « Vous recevrez les nouveaux colons français », disait le ministre; « vous leur donnerez des concessions, et leur fournirez des instruments aratoires dont ils auront besoin; les habitants de Mahé qui se trouveraient formalisés de la présence de ces nouveaux colons, pourront passer à l'Ile-de-France, où on les indemnisera de la perte de leurs habitations. Traitez ces Français avec douceur ; ce sont les intentions du premier consul: il désire que ces malheureux changent de principes, et reviennent de leurs erreurs. »

Les Séchellois, qui tous avaient deux ou trois habitations, craignirent, après avoir pris connaissance de ses dépêches, que le commandant ne leur en ôtât une à chacun, pour en donner la propriété aux déportés; la plupart pensèrent que le plus sûr moyen d'éviter cette perte était de prendre chez eux la totalité des proscrits, et de pourvoir à leur nourriture et à leur entretien; ils en firent la proposition au commandant, qui l'accepta, croyant accorder ainsi tous les intérêts et mettre fin a tous les débats; mais ceux des anciens colons qui s'étaient le plus opposés au débarquement des proscrits, ne consentirent point à en recevoir sur leurs habitations. Leurs craintes étaient certainement exagérées, car le plus grand nombre d'entre les déportés étaient maintenant abattus par l'infortune et incapables de rien tenter contre eux ou leurs propriétés; hors du théâtre des mouvements séditieux, c'étaient, pour la plupart, des hommes doux et inoffensifs, comme la suite l'a prouvé. Quoi qu'il en soit, les Séchellois, qui les redoutaient, pousserent l'animosité jusqu'à conspirer contre eux, afin d'obtenir leur éloignement de l'archipel; pour mieux réussir dans leurs projets, ils eurent recours à l'Assemblée coloniale de l'Ile-de-France, qui avait déjà pris un arrêté portant peine de mort contre ceux des proscrits qui chercheraient à s'introduire dans cette île; et comme des relations commerciales attiraient assez souvent à l'Ile-de-France les habitants de Mahé, elles leur servirent de prétexte pour y multiplier leurs voyages. Ils commencèrent par agir sourdement; et lorsqu'ils eurent préparé les esprits, ils firent entendre des plaintes incessantes : il était impossible, suivant eux, de vivre dans des îles habitées par un aussi grand nombre de proscrits; leur existence était compromise, ainsi que celle de leurs familles; ils prétendaient même, et rien n'était plus contraire à la vérité, que l'archipel ne produisait pas les vivres nécessaires à la subsistance de ses nombreux habitants, que les déportés y avaient déjà occasionné une très-grande disette, qu'ils s'étaient emparés de plusieurs habitations, et que les propriétaires et leurs familles erraient çà et là dans les bois.

L'Assemblée coloniale, qui accueillait ces plaintes réitérées et qui craignait que la tranquillité ne fût longtemps troublée aux Séchelles, décida, après une longue délibération, et malgré les intentions bien connues du gouvernement, que les soixante-neuf proscrits seraient transportés en d'autres lieux;

mais il fallait environ 60 000 francs pour l'armement d'un navire, et l'Assemblée coloniale n'était pas disposée à dépenser une somme aussi considérable, dans un moment où elle ne recevait aucun secours de la métropole; les mécontents des Séchelles n'ignoraient pas que, parmi les déportés, plusieurs avaient laissé quelque fortune en France; ils leur offrirent donc le moyen de retourner dans la mère patrie en leur proposant l'achat d'un bâtiment. Les proscrits acceptèrent sur-le-champ une proposition qui s'accordait avec leurs désirs : ils nommèrent trois de leurs compagnons, Rossignol, Vanheck et Corchant pour conclure cette affaire, à laquelle ils attachaient la plus grande importance; les habitants, de leur côté, confièrent leurs intérêts à trois de leurs compatriotes nommés Mondon, Marie et Savy; ces commissaires firent l'acquisition d'un petit navire qui était encore sur le chantier. On travaillait avec ardeur à son armement, et les habitants fixaient déjà le jour où tous ceux qui logeaient des déportés devaient les envoyer au port pour leur embarquement, lorsqu'on apprit que la corvette *le Bélier*, qui venait de jeter l'ancre à Mahé, avait été expédiée de l'Ile-de-France pour emmener les proscrits. Sur-le-champ, les habitants et une partie de leurs nègres prirent les armes et s'assurèrent des déportés. Partout on fit des arrestations, et on mit des pirogues à la mer pour aller chercher ceux d'entre eux qui logeaient dans des habitations éloignées. Le capitaine de la corvette en fit mettre aux fers plusieurs; mais un commissaire, M. Lafitte, que l'Assemblée coloniale de l'Ile-de-France avait chargé de ses instructions, s'empressa de mettre fin à un traitement aussi rigoureux. Il fit même assembler les habitants, et il leur dit qu'il ne voyait rien qui pût justifier leurs plaintes; qu'ils en avaient imposé à l'Assemblée coloniale; que leur colonie était tranquille; que chacun y vivait chez soi; qu'il n'en exécuterait par moins les ordres qu'il avait reçus, mais qu'il porterait la vérité à la connaissance de cette Assemblée, et l'instruirait de leur coupable conduite. La corvette ne pouvant, à cause de son nombreux équipage, recevoir sur son bord les soixante-neuf déportés, n'emmena que trente-deux de ces malheureux, parmi lesquels se trouvaient Rossignol, Bouin et Mamin; elle leva l'ancre le 13 mars 1803, et aborda le 3 avril à Anjouan, l'une des îles Comores, où une maladie épidémique moissonna en vingt jours la plus grande partie des exilés.

Quant à ceux qui restaient aux îles Séchelles, les habitants se flattèrent que l'Assemblée coloniale les ferait transporter, comme les autres, dans les îles Comores; mais il paraît que, d'après le compte rendu par le commissaire Lafitte, cette Assemblée, voyant qu'elle avait été trompée par de faux rapports, et craignant que le gouvernement de la métropole ne condamnât son acte arbitraire, ne voulut point ajouter à ses torts en ordonnant la translation de ce qui restait de déportés. Les habitants, après avoir fait à cet égard les plus instantes demandes, et après s'être convaincus de l'inutilité de leurs démarches, finirent par concevoir eux-mêmes des inquiétudes, et ils ne manifestèrent plus aux déportés l'animosité dont ils avaient été remplis. Ceux-ci étaient, du reste, en trop petit nombre pour leur pouvoir nuire; les caractères turbulents furent facilement contenus, et par les habitants, et par ceux même de leurs compagnons d'infortune qui s'étaient résignés à leur sort et cherchaient à l'adoucir par le travail. L'Assemblée coloniale de l'Ile-de-France leur permit, quelques années après, de venir s'établir dans cette île : une partie des exilés profitèrent de cette autorisation, dans l'espoir d'employer leurs talents et de se créer une ressource pour l'avenir; les autres demeurèrent aux Séchelles, et se livrèrent à la culture ou au commerce de détail. En 1817, plusieurs d'entre eux demandèrent et obtinrent l'autorisation de revenir en France (*).

(*) Nous avons puisé les faits qui pré-

Derniers événements.

L'accroissement de population dont nous avons parlé plus haut, ne s'arrêta pas, malgré les désordres que le séjour des déportés occasionna dans ces îles.

L'arrivée d'une frégate anglaise (*la Concorde*) qui força, le 24 septembre 1804, le commandant Quéau de Quincy à reconnaître la souveraineté de l'Angleterre et voulut l'amener à rompre toute relation avec l'Ile-de-France, causa une vive contrariété au général Decaen, alors gouverneur des possessions françaises au delà du cap de Bonne-Espérance : il déclara hautement qu'il considérait cette soumission comme non avenue, et sa fermeté eut pour effet d'amener le gouvernement de Bombay à faire renouveler purement et simplement la capitulation obtenue en 1794 ; le capitaine Ferrier, commandant la frégate *l'Albion*, vint signer cet acte à Mahé dans l'année 1806.

Decaen s'occupa aussi de l'organisation civile des Séchelles : par un arrêté en date du 23 septembre 1806, le grand juge de l'Ile-de-France eut ordre de former dans l'archipel un tribunal de paix, qui subsiste encore aujourd'hui ; un autre arrêté, en date du 12 mars 1810, ordonna la création d'un tribunal spécial pour juger les crimes et délits commis par les esclaves aux Séchelles ; mais nous ne pensons pas que cet arrêté ait reçu son exécution (*), car ce fut dans la même année que l'Ile-de-France et l'île Bourbon furent prises par les Anglais, et que les Séchelles passèrent sous la domination de cette nation (24 avril 1811). Les premiers instants de ce nouvel état de choses furent troublés par l'arrivée de la frégate française *la Clorinde* (mai 1811), qui s'était échappée du combat où *la Renommée* et *la Néréide* venaient de succomber à Madagascar : le capitaine (M. de Saint-Cricq) fut obligé d'employer la menace pour se faire donner, par les habitants, les vivres et les autres secours dont il avait besoin.

Depuis cette époque jusqu'aux jours où l'émancipation vint bouleverser toutes les habitudes, les Séchelles ne cessèrent de prospérer ; la population, en 1837, y était de 7 000 habitants. Un agent du gouvernement de Maurice, un sous-agent chargé de la recette des impositions auxquelles ces îles sont assujetties depuis l'année 1817, et un commissaire de l'état civil, composent l'administration ; un juge de paix, assisté de deux suppléants, un commissaire de police, des commandants de quartier, et quelques gendarmes, sont chargés du maintien de l'ordre public. Voici quels sont les appointements des principaux fonctionnaires :

Agent du gouvernement..	22 200 fr.
Sous-agent et juge spécial.	15 700
Juge de paix.............	6 900
Officier de police........	3 600

Les dépenses générales s'élèvent annuellement à 110 875 francs ; les recettes ne sont que de 6 250 francs : le trésor de l'île Maurice supporte la différence de ces sommes.

Les Séchellois se plaignent avec raison de l'insuffisance de ce personnel administratif depuis l'émancipation des esclaves ; d'ailleurs, les magistrats manquent absolument de moyens de répression contre les nouveaux libres, dont la conduite peut se résumer en trois mots : paresse, vagabondage et vol. Le travail est abandonné, les récoltes ont diminué de moitié faute de bras, et quelques îles de l'archipel sont devenues le refuge de bandes vagabondes qui vivent aux dépens des maîtres du sol, impuissants à les en déloger. Cet état de choses aigrit les esprits, et souleva, de la part des colons, des plaintes les plus vives contre l'agent du gouvernement, qui, de son côté, les traita comme des factieux, et

cèdent dans une *Histoire de la conjuration de* 1800, par M. Fescourt, écrite sur les mémoires d'un des déportés. Des notices particulières et les pièces des Archives de la Marine nous ont fourni en outre quelques détails utiles.

(*) En 1827, le gouverneur de Maurice rendit une ordonnance qui créait un tribunal spécial dans l'archipel.

prit contre eux des mesures arbitraires qui portèrent au comble l'exaspération ; elle était telle, au mois de septembre 1844, que les placards affichés dans toutes les rues du chef-lieu mettaient à prix la tête du commandant ; des menaces retentissaient partout contre sa personne, et cet administrateur, entouré de gendarmes, n'osait plus sortir de son hôtel. Un pareil état de choses a dû provoquer l'intervention de l'autorité supérieure de Maurice, et il est à espérer qu'elle a enfin pris des mesures qui doivent ramener l'ordre et le travail, régler les rapports du maître et de l'affranchi, et réprimer le fléau croissant du vagabondage et de la maraude.

IV. ILES ENTRE LES SÉCHELLES ET LES COMORES.

LES ÎLES DE L'ALMIRANTE.

L'archipel de l'Almirante, qui consiste en deux groupes, l'un au nord, l'autre au sud, est composé de onze petites îles liées ensemble par un banc de sable et de corail. Ces îlots, d'environ deux milles de diamètre, s'élèvent à peine à vingt-cinq pieds au-dessus du niveau de la mer; ils ne sont fréquentés que durant une partie de l'année par quelques habitants des Séchelles et de Maurice, auxquels ils ont été concédés, et qui viennent y chercher des tortues de mer et de terre. Les cocotiers et quelques arbres à bois spongieux y croissent fort bien.

Suivant toutes les apparences, cet archipel est celui qui figure, sur les cartes portugaises, sous le nom de *Ilhas do Almirante*, ou *Ilhas que achou o Almirante Vasco da Cunha*. Quoique son existence ait été confirmée dès 1730, il ne fut exploré pour la première fois qu'en 1771 : les îles du groupe sud furent visitées, en janvier, par le chevalier du Roslan, commandant *l'Heure du Berger*, et accompagné de *l'Etoile du Matin*, dont le chevalier d'Hercé avait le commandement ; celles du groupe nord le furent, en novembre, par le chevalier de la Biolière, sur le dernier de ces bâtiments ; la plupart des noms qu'elles portent sont ceux qui leur furent imposés par ces navigateurs. La prise de possession de cet archipel eut lieu, au nom de la nation française, le 7 septembre et le 5 octobre 1802, par le sieur Blin, commandant la goëlette *la Rosalie*, expédiée à cet effet des îles Séchelles. Voici la liste des îles, avec le nom de leur découvreur, et les observations particulières à chacune d'entre elles. Nous commencerons par celles du sud.

L'île *Marie-Louise* (du Roslan), basse et boisée; concédée.

L'île des *Nœuds* (du Roslan), et non des *Nœufs* et des *Neuf*, comme on le voit écrit sur toutes les cartes postérieures à celles de d'Après, qui, le premier, laissa passer cette faute; basse et boisée; concédée. C'est la plus méridionale du groupe : latitude, 6° 53′ 15″; longitude, 50° 48′ est.

La *Boudeuse* n'était, à l'époque de sa découverte par du Roslan, qu'un banc de sable couvert de broussailles; aujourd'hui on y voit de grands arbres; c'est la plus occidentale des îles du groupe : latitude, 6° 11′; longitude, 50° 35′ est.

L'île de l'*Étoile* (du Roslan), basse et boisée.

L'île des *Roches* (la Biolière), ainsi nommée en l'honneur du chevalier des Roches, gouverneur de l'Ile-de-France; appelée *Wood-Island* par les Anglais; concédée. Latitude, 5° 41′ 30″; longitude, 51° 22′ est.

Les îles *Poivre*, ainsi nommées par la Biolière en l'honneur de l'intendant de l'Ile-de-France; deux îlots à un mille de distance l'un de l'autre. C'est l'île du *Berger* de du Roslan, qui la visita le premier. « Elle est plus élevée dans la partie du nord », dit ce navigateur, « et il y a, vers le milieu, une coupée ou séparation qui la ferait prendre de loin pour deux îles; la mer haute recouvre ce canal, mais, à basse mer, on peut le traverser à pied sec. L'île peut avoir deux lieues de circuit; le sol est d'un corail très-dur, recouvert d'un peu de sable. Les

bois y sont élevés, mais très-spongieux; on y voit aussi quelques cocotiers d'une très-petite espèce, dont les fruits ont une saveur désagréable. On n'y trouve d'eau douce que ce que les marais en conservent. Je remarquai, en la côtoyant, qu'il y a une passe dans le nord-ouest, formée dans le récif, où les bateaux peuvent aborder avec facilité, et d'où l'on peut venir sur l'île à l'aide d'une chaussée que la nature semble avoir faite exprès pour la commodité des navigateurs. Je vis deux tourterelles, et les matelots disent avoir rencontré des caïmans et des poules bleues. Le récif est rempli d'une prodigieuse quantité de requins, de tortues de mer, et d'autres poissons; les raies y ont le goût de corail. Il n'y a, sur l'île, d'autres insectes que des fourmis rouges, de petites mouches, des araignées, et un grand nombre de nérites. » Les îles Poivre sont concédées.

Saint-Joseph (la Biolière), concédée.

L'île d'*Arros*, ainsi nommée en l'honneur du baron d'Arros, commandant de la marine à l'Ile-de-France en 1770 et 1771; concédée.

Remire (la Biolière), appelée l'île de l'*Aigle* par le navire anglais de ce nom, qui la visita aussi en 1771. Elle est basse et couverte de buissons.

Les îlots *Africains*, découverts et nommés, en 1797, par l'amiral Willaumez, alors capitaine de vaisseau, commandant la frégate *la Régénérée*. Ces îlots n'avaient point été vus auparavant, ou avaient été oubliés sur les cartes. Ils sont bas, et couverts de broussailles hautes de quatre pieds; les grandes marées du printemps les inondent presque en entier; on y trouve beaucoup d'oiseaux de mer et de tortues de terre. On ne peut pas s'y procurer d'eau douce, même en creusant des puits d'une profondeur de 40 pieds. Ils furent revus, le 7 juillet 1801, par la frégate *la Chiffonne*, qui portait à Mahé les déportés de l'an IX. Le 21 août de la même année, le *Spit-Fire*, goëlette de S. M. B., se perdit sur les brisants qui sont dans le sud; le lieutenant Campbell, qui commandait ce petit bâtiment, s'embarqua dans un canot avec quatre hommes, et se rendit à Mahé, où il trouva la frégate anglaise *la Sibylle*, qui se dirigea immédiatement vers les îlots Africains, et y recueillit les malheureux naufragés. Ce sont les îles les plus septentrionales de l'archipel : latitude, 4° 55′; longitude, 51° 7′ est.

LES ÎLES ALPHONSE.

Ces îles, au nombre de deux, et situées à douze lieues au sud de celles de l'Almirante, par 6° 59′ 30″ de latitude sud, et 50° 25′ de longitude est, sont basses et entourées de récifs fort étendus. On y voit quelques arbustes. Elles ont été découvertes, le 28 janvier 1730, par le chevalier de Pontevez, qui commandait la frégate *le Lys*. Le capitaine Moresby, qui visita ces îles en 1822, remarque que celle du sud est la plus grande (elle a cinq ou six milles d'étendue), et que le chenal qui les sépare est très-étroit et extrêmement dangereux; l'on y trouve des courants rapides et fort peu connus. Les tortues de terre et les carets sont très-abondants sur ces deux îles, qui ont été concédées, le 17 décembre 1820, à M. G. Harrison, alors commandant des îles Séchelles.

LA PROVIDENCE.

L'île de la Providence, située par 9° 10′ de latitude sud, et 48° 44′ de longitude à l'est de Paris, est très-basse; elle peut avoir deux milles d'étendue du nord au sud, et environ trois cents toises de largeur vers son milieu. Elle est environnée de brisants qui, dans sa partie orientale, s'étendent à plus d'une lieue au large, ce qui la préserve du gonflement de la mer dans les ras de marée, très-fréquents en ces parages durant les fortes bourrasques de la mousson du nord-ouest. Le mouillage y est mauvais, le fond n'y étant pas d'une bonne tenue; l'on y est d'ailleurs exposé à des ras de marée subits, contre lesquels il faut se tenir en garde par un prompt appareillage.

A l'extrémité sud de l'île commence un banc large d'environ deux lieues, parsemé de pâtés de coraux que la basse mer découvre de telle sorte, qu'un canot peut à peine y naviguer. Ce banc va presque joindre, à six ou sept lieues au sud, un bas-fond sur lequel fit naufrage, en 1769, la frégate française *l'Heureuse.*

Ce bâtiment, parti de l'Ile-de-France pour se rendre au Bengale, y fut jeté, au milieu de la nuit du 5 au 6 septembre; une chaîne de brisants laissait peu d'espoir de salut, et le vaisseau était au moment d'être submergé, lorsque le capitaine Campis, fit résolument jeter l'ancre : l'équipage attendit la fin de la nuit sur le haut des mâts. La pointe du jour ne retira pas les naufragés de leur position alarmante; mais à six heures du matin, ils eurent quelque lueur d'espérance en apercevant, dans le lointain, un petit plateau de sable : tout l'équipage s'y rendit successivement dans le canot que le capitaine avait eu la sage précaution de mettre à la mer avant l'instant fatal du naufrage de son vaisseau; mais ce plateau de sable n'était qu'une plage que la mer abandonnait dans les basses marées. Dans cette cruelle perplexité, le capitaine ne vit d'autres ressources que celle d'envoyer son canot chercher du secours à la côte d'Afrique; les hommes qui montaient cette embarcation rencontrèrent sur leur route, huit heures après leur départ, une petite île que le capitaine Campis nomma *la Providence:* ils y trouvèrent de l'eau, des tortues de mer, et des cocotiers. Neuf hommes de l'équipage du canot y restèrent, tandis que deux vigoureux rameurs s'efforçaient de regagner le plateau de sable où le reste de leurs compagnons s'était réfugié en attendant qu'on pût venir à leur secours; leur attente était d'autant plus cruelle, qu'ils se voyaient au moment d'être engloutis par les hautes marées dont le terme fatal approchait. Le canot fut trois jours à s'y rendre; il avait trop peu de capacité pour recevoir tous les naufragés; on y suppléa par un radeau qui fut fait des débris du vaisseau; on lui donna la grandeur requise pour contenir les vivres et les ustensiles nécessaires à la construction d'une grande chaloupe; ce radeau fut remorqué par le canot jusqu'à l'île de la Providence. Les naufragés restèrent deux mois sur cette île; le 8 novembre, ayant terminé la construction d'une chaloupe de vingt-cinq pieds, ils s'y embarquèrent tous, au nombre de trente-cinq hommes, et, en quatre jours, ils eurent le bonheur d'atterrir sans accident à huit lieues au sud du cap d'Ambre (Madagascar).

Le sol de l'île de la Providence est un terreau noir, épais d'environ dix-huit pouces, et superposé à un sable roux qui forme la base de l'île. L'eau des puits y est moins saumâtre à la pleine mer qu'à la basse mer. La partie sud est couverte de cocotiers fort élevés; dans celle du nord croissent de grands arbres, tels que le mapou, le bois mangue, le tacamaca, le badamier et le mourouquier. Les naufragés de *l'Heureuse* remarquèrent que les cendres des bois qu'on y avait brûlés, ayant été humectées par la pluie, se sont durcies au point de rendre l'emploi du marteau nécessaire pour en briser des fragments; l'intérieur de cette pétrification brillait comme les écailles d'un poisson. La côte est très-poissonneuse; on y trouve une grande quantité de tortues de mer et de terre, ainsi qu'une espèce de grands crabes terrestres qui sont très-bons à manger; on en prend qui pèsent jusqu'à six livres. Les rats font beaucoup de dégâts aux plantations, et nécessitent l'entretien d'une meute de chats et de chiens destinés à leur donner la chasse. Des hérons gris-blanc, des aigrettes de la petite espèce, et une sorte de pigeons bruns, sont les oiseaux les plus remarquables.

Le concessionnaire de cette île y a établi, à ses frais, un lazaret pour les lépreux; c'est une condition de l'acte par lequel il est entré en jouissance, et qui porte la date du 20 juillet 1817. On y fabrique de l'huile à brûler. En 1837, une quarantaine de personnes y habitaient.

JUAN DE NOVA.

Nous voyons deux îles de ce nom sur les cartes anciennes comme sur les modernes: l'une est placée dans le canal de Mozambique; l'autre au nord de Madagascar. C'est à tort qu'on les a appelées Juan de Nova; suivant les textes portugais, l'île que le Galicien Juan de Nova, amiral au service du roi de Portugal, découvrit en 1501, et à laquelle il donna son nom, doit se trouver *entre Mozambique et Quiloa*. L'indication est précise, et nous reporte aux îles Comores, les seules que l'on puisse rencontrer en se rendant de Mozambique à Quiloa. Quoi qu'il en soit, l'usage a prévalu d'appeler Juan de Nova des îles dont le navigateur galicien n'eut sans doute jamais connaissance; nous nous y conformons, et nous décrivons sous ce nom le petit archipel situé au nord du cap d'Ambre, par 51° 2′ de latitude et 48° 42′ de longitude (*).

Ce groupe est composé d'une chaîne elliptique d'îlots et de récifs de corail, qui s'étendent à six ou huit lieues du nord-est au sud-est. On y trouve un bassin tranquille, dont la profondeur est de cinq à six brasses, mais l'entrée n'en est possible que pour les bateaux qui tirent cinq à six pieds d'eau. Le sol de ces îlots est semblable à celui de la Providence; les cocotiers pourraient y réussir. Les tortues et les poissons y sont abondants, et l'on peut se procurer de l'eau douce en creusant dans le sable. Les îles de Juan de Nova furent reconnues le 26 juin 1730, par le chevalier de Pontevez, commandant *le Lys;* le 29 octobre 1742, le capitaine Picault y aborda; et la corvette *le Cerf*, commandée par Morphey, les visita en août 1756. Elles ont été concédées au propriétaire de l'île de la Providence, qui y occupe sept personnes.

(*) Dans notre pensée, comme on l'a pu voir dans l'Introduction que nous avons placée en tête de cette troisième partie (ci-dessus, feuille 39, pp. *j* à *iv*), il est trop rigoureux de vouloir réduire à une seule île, dans ces parages, les découvertes de chaque navigateur; Juan de Nova, le découvreur de l'Ascension et de Sainte-Hélène dans l'Atlantique, a donné son nom à deux îles dans la mer des Indes, comme Mascarenhas, comme Diogo Roys, comme Pero dos Banhos, comme Roque Pires; mais nous croyons que, pour l'île dont il s'agit ici, elle n'a pris le nom de Juan de Nova que par usurpation sur la Galéga, et qu'elle a pour nom légitime *As doze Ilhas*, qui, tronqué et défiguré (*Astove* pour *As doze*), a été transporté par erreur sur une petite île voisine du groupe de Cosmoledo. — *A.

SAINT-PIERRE.

Saint-Pierre est une île très-basse, d'environ un mille et un quart de longueur. Elle n'est abordable que du côté du nord-ouest, où l'on trouve une petite plage de sable; le reste de la côte est bordé de blocs énormes de corail, qui forment des grottes profondes, par les interstices desquelles la mer, en brisant, fait jaillir des jets d'eau élevés, pareils à ceux que soufflent les baleines. Le rocher dont l'île est formée est recouvert d'une couche de terre peu épaisse, dans laquelle croissent un grand nombre de badamiers et d'autres arbres que l'on voit également sur les îles voisines. On y trouve beaucoup d'oiseaux de mer et de pigeons bruns. Le nom de Saint-Pierre a été donné, le 6 juin 1732, à cette île par le capitaine Duchemin: c'était celui de son navire. L'île où, en 1756, Morphey aborda, et à laquelle il donna le nom de l'*île du Cerf*, est sans doute celle de Saint-Pierre, que plusieurs navires français avaient rencontrée en se rendant dans l'Inde. Le capitaine Moresby la place par 9° 20′ de latitude et 48° 27′ 45″ de longitude.

ÎLES COSMOLEDO.

Sous ce nom, les cartes portugaises comprenaient aussi l'île Astove, que nous décrirons plus bas. Les îles Cosmoledo, vues le 13 août 1756 par l'expédition de Morphey, ont été explorées en 1822 par le capitaine Moresby, qui les place par 9° 42′ de latitude sud et 45° 24′ de longitude est. Elles forment un anneau de corail d'environ

dix lieues de circonférence, qui borde un magnifique lagon où des bancs et des récifs empêchent de pénétrer. L'îlot du sud-ouest a été appelé *Menaï*, du nom du bâtiment que commandait le capitaine Moresby; il est plus élevé que les autres, et l'on y voit quelques cocotiers mêlés à d'autres arbres. L'îlot du sud-est reçut le nom de *Wizard*, qui était celui d'un autre bâtiment de la même expédition. Ce groupe a été concédé à un habitant de Maurice par acte du 21 décembre 1820; pendant la saison de la pêche, il est habité par quelques noirs. Sur la côte sud, il y a un petit banc de sable où de petits navires peuvent mouiller pendant la mousson du nord.

ASTOVE.

Cette île ou ces îles, que l'on croit situées par 10° 10′ de latitude sud et 47° 50′ de longitude est, sont petites et n'offrent de ressources que pour la pêche. Elles ont été concédées à deux habitants de l'île Maurice, qui n'en ont jamais pris possession. Les bateaux *le Charles* et *l'Élisabeth*, commandés par le capitaine Picault, aperçurent les îles Astove le 27 octobre 1742; quelques hommes visitèrent l'îlot du nord: ils trouvèrent partout le terrain plat, marécageux, couvert de petits arbres, et y virent quantité de grosses tortues. L'on suppose que c'est sur ces îles que se sont perdus les vaisseaux français *le Bon-Royal* et *la Jardinière*.

L'ASSOMPTION.

Cette île, située par 9° 44′ de latitude sud, et 44° 12′ de longitude est, d'après les observations faites au mois d'août 1822 par le capitaine Moresby, est très-basse, et l'on y voit quelques dunes de sable. Elle fut découverte par le lieutenant Morphey le 14 août 1756; on y descendit le 16 du même mois, mais on n'y vit rien de remarquable. Cette île a environ une demi-lieue de circonférence, et se compose d'un roc calcaire percé de cavernes, et parsemé d'espaces sablonneux où croissent quelques broussailles; on y trouve des tortues. L'abord en est très-difficile, et ne se peut faire que du côté du nord-ouest.

LES ÎLES ALDABRA.

Les îles Aldabra, qu'on nomme aussi Aro, Arco, Atques et Albadra (*), sont au nombre de trois; mais, comme elles sont jointes par des îlots et des rochers de corail, elles semblent ne former qu'une seule île dont la circonférence serait de douze lieues. Les bâtiments de 25 à 30 tonneaux peuvent se mettre à l'abri dans les canaux qui séparent cet assemblage d'îlots; les navires d'un plus fort tonnage, qui mouillent au nord du groupe, sont obligés de mettre à la voile lors des fortes brises, et, dès qu'ils ont chassé d'une encablure, ils perdent le fond. Aldabra est couvert de broussailles entre lesquelles se tiennent les tortues de terre; on y voit aussi quelques *casuarinas* qui n'atteignent pas à une grande hauteur. Comme on ne peut s'y procurer d'eau potable, les pêcheurs qu'on y envoie des Séchelles sont réduits à boire l'urine des tortues, lorsque la provision d'eau qu'ils ont apportée est épuisée.

Ces îles ont été vues pour la première fois, en 1744, par le bot *le Charles* et la tartane *l'Élisabeth*, commandés par Lazare Picault et Jean Grossen. Elles sont situées à peu près par 40° 5′ de longitude est. Nicolas de Morphey les visita le 18 août 1756, dans le cours de son voyage d'exploration. D'Après de Mannevilette leur a conservé le nom corrompu qu'elles portent sur les anciennes cartes, et Horsburgh n'a jamais fait que consacrer davantage, en les répétant, les erreurs de cette espèce.

(*) Nous avons dit, dans l'Introduction, que le nom véritable est *Ilhas da Aréa*, c'est-à-dire îles du Sable. — * A.

ILES AFRICAINES DE LA MER DES INDES.

§ III.

LES ILES ARABES,

PAR M. OSCAR MACCARTHY.

Les relations des Arabes avec les côtes de l'Afrique orientale étaient déjà anciennes au premier siècle de notre ère, et toute la contrée voisine du cap des *Rhaptes* était depuis longtemps sous la domination d'un suzerain arabe. Ces relations, toujours continuées, durent prendre une activité et une extension plus grandes, quand la prédication de Mahomet eut électrisé son peuple, qui s'élança de tous côtés à la conquête du monde. Les îles africaines, fréquentées de longue date sans doute, durent alors être soumises et colonisées : ils y ont laissé des traces profondes de leur type physique, aussi bien que de leur religion, de leurs mœurs et de leurs lois : et c'est avec juste motif que nous désignons de leur nom toutes ces îles où leur race domine encore ; sauf à distinguer par des noms différents, que nous tenons d'eux-mêmes, les deux groupes séparés qu'elles forment, et qui paraissent avoir été peuplés dans l'origine par deux nations africaines distinctes, appelées respectivement *Comor* et *Zeng*. L'un de ces groupes, composé des quatre îles Angaziya (ou Comore), Hinzouân, Mouély et Mayota, a conservé, dans la bouche des Européens, le nom commun d'*îles de Comor*, devenu vulgaire sous la forme appellative des *Comores ;* l'autre, réunissant les trois îles de Monfia, Ongouyah (ou Zanzibar) et Pemba, a pareillement conservé chez les Européens, dans le nom vulgaire de l'île principale (*Zanzibar*, plus exactement *Zengj-bar* ou terre des Zenges), la trace évidente de celui des *Zenges*, qui les ont peuplées toutes les trois.

*A.

LES ILES COMORES.

Description générale de ce groupe d'îles.

Au milieu du bassin que forme, entre la côte septentrionale de Madagascar et les terres de l'Afrique orientale, la partie nord du canal de Mozambique, s'élève un groupe de quatre îles, signalées à l'Europe par les Portugais, sous le nom d'*Ilhas do Comoro*, et que nous appelons, d'après eux, *Comores*. Elles sont bien au milieu de la mer, à 145 milles du point le plus rapproché de la grande île, et 160 du rivage le plus proche de la côte africaine, entre les 11° et 13° de latitude sud et les 40° 30′ et 43° 10′ de longitude orientale. On en compte quatre : deux au centre, placées sur la même ligne, est et ouest, *Mouéli*, ou *Mohelli*, et *Hinzouan*, à l'orient ; deux autres affectant des positions diamétralement opposées, eu égard à celles-ci, la *Grande-Comore* ou *Angaziyah* au nord-nord-ouest de Mouéli, *Mayotte* au sud-est de Hin-

zouan. Quelques écrivains des siècles derniers en comptent six, parce qu'ils y rattachent deux autres îles, Saint-Christophe et Santo-Espiritu, qui ne sauraient en faire partie par leur éloignement, cette dernière, par exemple, en étant à 300 milles au sud 1/4 sud-ouest sur la carte du Pilote oriental de d'Après.

Il est assez difficile de déterminer avec précision la superficie des îles Comores. La révolution complète qu'a subie sur les cartes le profil de Mayotte, à la suite des reconnaissances de MM. Bérard et Jehenne, montre que nous n'avons qu'un tracé très-imparfait des trois autres. En cherchant à évaluer leur superficie sur la carte de Horsburgh telle qu'elle est, on voit qu'elles peuvent rentrer dans des figures géométriques très-simples, qui donnent une superficie d'environ 295 000 hectares; celle de Mayotte, d'après la grande carte de M. Jehenne est de 32 000, ce qui présente un total de 327 000 hectares, la moitié du département de la Drôme.

Les Comores sont élevées et montagneuses. D'après les dernières reconnaissances, la hauteur des points principaux de Mayotte est de 400 à 600 mètres; ceux de Mouéli ne paraissent pas avoir une élévation plus grande; mais les montagnes de Hinzouan et de la Grande-Comore prennent des dimensions perpendiculaires bien plus considérables; dans la première, le massif même de l'île, qui atteint de 1 000 à 1 200 mètres, est dominé par un pic beaucoup plus élevé, et les deux hauts sommets de la Grande-Comore atteignent, dit-on, 2 400 à 2 500 mètres.

Nous ne savons que peu de chose de la géologie des Comores. Les volcans ont laissé des traces plus ou moins remarquables de leur action sur presque tous les points de leur surface, et celui de la Grande-Comore brûle même encore; le 14 mai 1828, dans la nuit, M. Leguevel de Lacombe en aperçut les flammes, qui avaient, du reste, peu d'activité, et il paraît qu'on le voit d'ailleurs rarement dans cet état. La partie nord-ouest de l'île est couverte de nombreux pitons qui ont la forme de petits cratères éteints; le rivage est noir, à pic, formé de pierres volcaniques, et la mer s'y brise avec force; un peu plus loin, à l'est, comme à Moroni, sur la côte occidentale, la terre est parsemée de pierres calcinées. Pamanzi, un des îlots voisins de Mayotte, renferme, dans sa partie nord, un ancien cratère, au fond duquel est un lac d'environ 600 mètres de circonférence et de 2 mètres de profondeur, dont les eaux noirâtres et huileuses ont une odeur de soufre très-prononcée; elles lavent parfaitement le linge, et sont vantées par les habitants comme souveraines contre les affections cutanées. D'après M. Épidariste Colin, Hinzouan tout entière paraît avoir été exposée aux ravages d'un volcan considérable, et partout on y rencontre les traces d'un feu violent.

Si l'on en juge par les matériaux employés dans les constructions, le calcaire doit être abondant aux Comores, et de nombreux coraux, formant tantôt des écueils dangereux, tantôt de longues murailles, avoisinent ou enveloppent les côtes de toutes les îles.

L'eau manque, on peut dire complétement, à l'une des Comores; mais les autres paraissent en être bien pourvues. Hinzouan, Mayotte, Mouéli, sont arrosées par une foule de petites rivières et de ruisseaux qui, durant la saison des pluies, bondissent et roulent au fond des vallées, sillonnant le flanc de leurs montagnes. Mais, à la Grande-Comore, il n'y a d'autre réservoir qu'un trou dans lequel vient filtrer une eau peu abondante et souvent assez malsaine.

Le climat des Comores ne diffère pas, on le sent bien, de celui des régions voisines, et il est soumis à toutes les grandes modifications atmosphériques propres au bassin de l'océan Indien. Ainsi, quant à la direction des vents généraux, l'année s'y divise en *mousson du nord-est* et *mousson du sud-ouest*, lesquelles correspondent à un état de l'atmosphère très-différent.

La mousson du nord-est, qui commence vers la fin d'octobre et continue jusqu'à la fin du mois d'avril, représente la *saison pluvieuse* ou mauvaise saison : cette époque, pendant laquelle ont lieu les pluies d'orage, les bourrasques et les ouragans, est communément désignée sous le nom d'*hivernage* sur les côtes voisines de Madagascar. La mousson du sud-ouest, ou *saison sèche*, commence en mai et finit vers le milieu d'octobre ; de très-fortes brises, soufflant alors pendant le jour, renouvellent et purifient l'air. Par leur nature même, par leur isolement, les Comores, bien que placées à une latitude où la chaleur solaire est très-puissante, ne peuvent en être réellement incommodées; elle y est sans cesse tempérée par les brises. C'est en janvier et février qu'elle atteint son maximum et que le climat est plus malsain dans les endroits bas et voisins des marais. Ceux-ci paraissent n'exister qu'en un petit nombre d'endroits, comme à Mayotte, où ils ont été une cause de dépopulation. Dans les trois autres îles, on ne paraît voir rien de semblable ; la population y porte un air de santé remarquable; et si les Européens ont été atteints aux Comores de fièvres légères, cela est plutôt dû au défaut d'acclimatation qu'à des causes permanentes d'insalubrité.

L'aspect des Comores est tout en leur faveur et témoigne de la fécondité de leur sol. Les hautes pentes des montagnes élevées, le sommet des mornes du rivage, sont couverts d'une belle verdure d'arbres, d'arbustes, de lianes et de hautes herbes qui forment un réseau souvent infranchissable ; la base est ombragée de bosquets de cocotiers, de touffes épaisses de bananiers, de groupes de manganiers, d'orangers, de citronniers, de mangoustans, entremêlés de champs d'ignames, de patates sucrées, de coton, de maïs, de riz qui égale, s'il ne le surpasse pas, celui de la Caroline. On y recueille aussi en profusion les pamplemousses, une grande variété de fèves, de l'arrow-root, des ananas délicieux. Le pignon d'Inde, le papayer, l'élégant arec, le goyavier, le tamarinier, et d'autres arbres moins connus, ornent le flanc des collines. La canne à sucre et l'indigo s'y trouvent également, mais cette dernière plante n'y est qu'à l'état sauvage. Du reste, beaucoup de productions de l'Asie et de l'Europe y réussiraient parfaitement, si la population, moins paresseuse, s'occupait un peu activement de culture.

De vastes pâturages, aussi bons que le terroir, nourrissent de nombreux troupeaux. A la Grande-Comore, 20 000 bœufs croissent et multiplient de manière à fournir à la nourriture des îles voisines et de Mozambique. Ces animaux, quoique ne buvant jamais, sont si gras qu'ils peuvent à peine marcher; singulier résultat d'une propriété particulière au sol ou à l'air de cette île, car elle s'étend, non-seulement aux hommes, qui sont de véritables colosses, mais encore aux moutons, lesquels sont superbes, aux cabris, qui sont plus gros, plus gras, et qui produisent mieux qu'ailleurs. Cette particularité est tellement locale, qu'à Hinzouan et à Mouéli les bœufs sont de la plus petite espèce ; leur chair est cependant très-délicate; dans cette dernière île, on paye les plus gros de ces animaux cinq ou six piastres d'Espagne, et on donne quatre cabris ou quatre moutons pour une piastre. Cette petitesse du gros bétail ne pouvait pas d'ailleurs s'étendre ici à tous les animaux domestiques, car Hinzouan possède une espèce de cabris ou de chèvres de la plus grande taille; ils ont le poil ras et doux, de grandes oreilles, le cou allongé et point de cornes; les femelles donnent en abondance d'excellent lait, mais un préjugé empêche les Arabes d'en boire; leur chair est meilleure que celle des moutons sans laine que l'on trouve en Afrique. Les chèvres de cette espèce sont connues sous le nom de *cabris de Surate*, d'où il est probable qu'elles sont originaires. Il semble, d'après un voyageur, qu'il faut compter le zèbre au nombre des animaux domestiques des Comores. Le maki brun paraît être le seul habitant des forêts.

On rencontre dans les champs des pintades, beaucoup de cailles, plusieurs espèces de pigeons et de tourterelles, parmi lesquelles il y en a surtout une qui frappe par sa beauté : elle a le plumage gris cendré, nuancé de bleu, de vert et de blanc; son cou et ses jambes sont d'une extrême longueur; son bec est jaune et fort pointu. Le ramier y est très-abondant, et un autre pigeon, d'une couleur roux-clair, est remarquable par sa grosseur.

Les veuves y sont en grand nombre, mais une seule est remarquable par la richesse de son plumage. Quelques martins-pêcheurs ayant beaucoup de rapport avec ceux du Sénégal, se voient sur les rivages. Des troupes nombreuses de corbeaux et d'une espèce d'épervier planent au-dessus de la mer. Cet oiseau, qui, pour la taille et le plumage, ressemble à l'épervier de France, a cela de particulier, qu'il ne vit qu'à la côte, ne se nourrit que de poisson, et n'a aucun des caractères qui distinguent les oiseaux aquatiques; ses pieds ne sont pas même à demi palmés. Le gibier paraît être rare à Hinzouan.

Les îles Comores n'ont aucun des insectes incommodes qui désolent la côte d'Afrique et l'île de Madagascar, mais les champs fourmillent de petites souris. M. Archambault n'a recueilli, à Mayotte, qu'un seul reptile, dont les caractères encore ne dénotaient pas un serpent venimeux.

« Je n'ai vu d'autres oiseaux dans les montagnes, écrivait William Jones en 1783 (*Notice sur Hinzouân*), que des poules de Guinée. Je n'ai été importuné par d'autres insectes que par des moustiques; je n'avais du reste aucune crainte de rencontrer des reptiles venimeux, ayant été informé que l'air était trop pur pour qu'il y en eût. Mais je fus souvent et bien innocemment une cause de frayeur pour un gentil et tout à fait inoffensif lézard qui courait à travers les buissons. »

Les rivières de Mouéli nourrissent beaucoup de carpes et de gouramis, mais surtout des anguilles monstrueuses, qui sont d'autant plus abondantes, qu'un préjugé religieux en interdit la chair aux Arabes. Tous ces cours d'eau intérieurs sont très-poissonneux; mais il ne paraît pas en être de même des mers voisines. Du reste, vu l'extrême indolence des Arabes, on a mille peines à se procurer du poisson. Un grand nombre de gros carets fréquentent les côtes.

« Que les montagnes des îles Comores, dit William Jones, renferment des diamants et des métaux précieux, cachés avec soin et avec intention par la politique de leurs divers gouvernements, cela peut être vrai, bien que je n'aie aucune raison pour le croire et que cela m'ait été seulement assuré sans preuves. » Les explorations à venir de nos naturalistes nous éclaireront incontestablement à cet égard, en nous permettant d'ailleurs d'apprécier à leur juste valeur les revenus minéralogiques de ces îles.

Il est assez difficile de se faire une idée exacte de la population des Comores. Mayotte est la seule pour laquelle nous possédions, à cet égard, des renseignements précis. Quant aux trois autres, les évaluations que l'on peut faire n'ont d'autre base que les renseignements des voyageurs, ou l'impression qu'ils ont ressentie en explorant le pays. Pendant plus d'un siècle, comme on le verra par leur histoire, ce groupe d'îles fut exposé aux invasions et aux déprédations des Sakalavas de la côte de Madagascar, véritables razzias, presque toujours suivies de l'enlèvement d'une partie des individus qui en étaient l'objet; aussi la population avait-elle très-notablement diminué : il y a quarante à cinquante ans, il paraît qu'on ne pouvait guère l'évaluer qu'à 17 000 ou 18 000 âmes. D'après les rapports de MM. Bosse et Passot, la Grande-Comore paraît être aujourd'hui très-peuplée; et si l'on peut traduire matériellement le sentiment de M. Leguevel de Lacombe pour Mouéli, et celui de M. Le Bron de Véxéla pour Hinzouan, on voit que la population y présente une certaine densité. En subordonnant ces données, un peu vagues il est vrai, à l'étendue des surfaces,

nous croyons qu'on peut évaluer la population totale des Comores à 70 ou 80 000 âmes, ce qui donne à peu près 24 individus par kilomètre carré, proportion dont la valeur s'harmonise assez bien avec les idées que fait naître la lecture attentive des relations, et avec la nature même du sol et des ressources des différentes îles. Ce chiffre présente une différence considérable avec le premier; mais nous devons dire, à l'égard de celui-ci, qu'à l'époque à laquelle il se rapporte, les Comores étaient encore moins connues qu'aujourd'hui, et qu'en réalité la population pourrait bien n'avoir pas été alors aussi faible : dans tous les cas, elle doit être actuellement plus élevée qu'il y a un demi-siècle.

La masse principale de cette population appartient à deux races différentes, les noirs d'Afrique et les Arabes du continent asiatique. Ceux-ci vinrent s'y établir au douzième siècle : ce sont eux qui forment la classe supérieure; ils ont conservé les traits caractéristiques de leur race, de grands yeux, un nez aquilin, une bouche bien dessinée, et souvent une tête d'un beau caractère. De grosses lèvres et des pommettes saillantes indiqueraient suffisamment des indigènes, si la nomenclature géographique des îles, par ses consonnances douces, et quelquefois semblables aux formes malgaches (*Moutchamioli*, *Iconi*, *Moroni*, *Hitsara*, à la Grande-Comore; *Ouâni, Domoni*, *Matsamoudo*, à Hinzouan; *Zambourou, Bouki, Choa* à Mayotte), ne montrait pas qu'ils sont sortis des mêmes lieux que la population primitive de Madagascar. Les Arabes y ont dominé et y dominent politiquement, mais non physiquement, car aucune de leurs dénominations géographiques ordinaires ne s'y fait remarquer, et l'idiome vulgaire est un mélange d'arabe et de souaïli.

Au moral, les Comorois ont été dépeints sous les couleurs les plus dissemblables; mais il paraît que l'idée beaucoup trop favorable que se sont faite de leur caractère quelques voyageurs, provient d'une étude trop superficielle. D'après ceux qui ont eu occasion de les examiner plus à fond, ils sont menteurs, fourbes, dominés de la manière la plus absolue par l'amour du lucre, demandeurs insatiables et infatigables, de mauvaise foi, même entre eux, hypocrites, et d'une cruauté qui se dissimule mal devant l'espoir du gain, ou devant la crainte du châtiment : les souffrances qu'ils ont fait endurer aux équipages de plusieurs navires naufragés sur leurs côtes, n'en sont que de trop malheureuses preuves : il faut lire particulièrement les détails de l'indigne traitement qu'a éprouvé M. Leguevel de Lacombe à Mouéli, et le récit de la triste fin du capitaine Frisque à Mayotte. D'ailleurs, pusillanimes et lâches, ils ont souffert pendant plus d'un demi-siècle les attaques périodiques des Sakkalavas, bien qu'ils eussent tous les moyens de les repousser.

Les mœurs des Comorois, surtout parmi les Arabes, diffèrent peu de celles de l'Arabie et des pays musulmans qui l'avoisinent. Les femmes y vivent très-recluses, et mènent un genre de vie semblable à celui des femmes de l'Orient. « Les Arabes, dit M. Leguevel de Lacombe, jaloux entre eux, le sont si peu des chrétiens, qu'Osman nous ouvrit son harem, où nous vîmes plusieurs femmes noires et cuivrées, que leur embonpoint empêchait de marcher; leur costume n'était pas avantageux : un pantalon blanc, très-large, leur descendait jusqu'à la cheville, où il était serré au moyen d'une coulisse; un gilet sans manches, de drap rouge ou vert, orné de franges et de galons, se terminait devant, par deux pointes auxquelles des glands étaient suspendus. Leur coiffure donnait une expression grotesque à leur figure large et bouffie : c'était une calotte de soie piquée, posée sur leur tête dénudée, car de même que les hommes elles se font raser la tête tous les vendredis. Elles paraissent avoir les dents brûlées par la chaux qu'elles mêlent au bétel; leurs lèvres étaient barbouillées de rouge, leurs sourcils et leurs cils teints en bleu foncé,

et leurs ongles en rouge avec du henné. » Le vêtement des hommes n'a rien de remarquable. A Hinzouan, on a une prédilection particulière pour le musc que donnent les civettes qui habitent les bois de l'intérieur.

Le mahométisme est la religion du pays; mais les gens du peuple ont concilié le culte des fétiches avec la fréquentation de la mosquée.

La population des Comores s'adonne généralement à l'agriculture, d'où elle tire ses principaux moyens de subsistance. Les Arabes y exercent quelques arts mécaniques; ils fabriquent des toiles grossières; et leurs orfévres ou forgerons sont fort adroits : ils font des poignées et des fourreaux de sabre qui se vendent 60 et 80 piastres; les lames qu'ils trempent sont même supérieures aux nôtres.

Le commerce que faisaient jadis les différentes îles de ce groupe, était assez important, et s'étendait jusqu'à l'Inde. Il y a quelques années que, par suite des invasions sakkalavas, il était tombé dans le même état de décadence que l'agriculture; mais aujourd'hui qu'elles ont cessé, il est probable qu'ils vont reprendre un développement, qui sera en tout favorable à notre nouvelle colonie de Mayotte. On exporte de Mouéli à Mozambique de l'huile de coco et de l'écaille de tortue.

Les Comorois sont gouvernés par des sultans, et on peut dire que chaque ville a le sien. Le pouvoir y est sujet d'ailleurs à de continuelles fluctuations, par suite du caractère turbulent du peuple. Les nobles ont part au gouvernement, dans lequel domine le principe électif. Les revenus proviennent de droits sur les navires, et de droits d'entrée, ainsi que d'une sorte d'impôt territorial. Les principales villes en sont exemptes, mais elles payent une dîme sur les objets mobiliers au moufti, et les sultans eux-mêmes doivent l'acquitter.

Description particulière des îles.

ANGAZIYA.

Angaziya, la plus grande des îles de ce groupe, et que par ce motif on appelle communément la Grande-Comore, a environ douze lieues de long sur cinq à six de large. Vue de la mer, son aspect est agréable. Deux hautes montagnes, l'une dans le nord, l'autre dans le sud, s'abaissent par une pente douce jusqu'au rivage, et les versants intérieurs se réunissent vers le milieu de la longueur de l'île, à une hauteur d'environ 300 mètres, où se trouve un passage facile, qui conduit d'un côté de l'île à l'autre.

La partie maritime de l'île est très-peuplée, et on prétend que la partie intérieure l'est encore plus; il serait difficile de voir une plus belle population : les hommes sont de véritables colosses; ils ne se nourrissent guère cependant que de laitage et de fruits.

Vingt-cinq villes plus ou moins grandes, presque toutes construites en maçonnerie et entourées de murs, s'élèvent sur le pourtour de l'île : le récit d'une excursion faite, il y a peu d'années, par le commandant de Mayotte, M. Passot, en fera connaître quelques-unes, et complétera la description du pays.

Le 1er novembre 1844, *la Prudente* quitta Mayotte, et mouilla le 6 à Comore, devant Moroni, ville du sultan Achmet, auquel M. Passot avait affaire, et dont il fut parfaitement accueilli.

« Achmet », dit M. Bosse, le narrateur de ce petit voyage, « devenu entièrement notre ami, nous proposa de nous embarquer avec lui sur un boutre qui lui appartient, pour aller rendre visite au sultan Moinanaon, son fils, qui règne dans Moutchamioli, ville du nord. Cette offre nous fut fort agréable, car M. Passot voulait explorer le pays, et moi je désirais vivement connaître l'endroit où, selon Horsburgh, se trouve le seul mouillage de l'île.

« Parmi les villes que nous rencontrâmes, les deux premières furent Hitsandra et Tchouzini, appartenant au sultan Fombavon; elles lui servent indistinctement de résidence. L'une est située au bord de la mer; l'autre, placée en amphithéâtre sur la montagne, s'aperçoit de fort loin au large, à cause

de ses murailles blanches. Toutes deux paraissent aussi considérables, sinon plus, que Moroni; elles ont des remparts bien construits, des tourelles crénelées, et sont situées sur une baie appelée elle-même Hitsandra.

« Nous vîmes encore quelques dépendances du gouvernement de ce chef, et après, vinrent les domaines de Babaouna. Celui-ci est lié avec le sultan de Moroni, et nous eût bien reçus, si, sans perdre de temps, nous avions pu nous arrêter. Thoueni, sa résidence, que nous considérâmes de très-près, est entourée de jolies murailles et a de fort belles carcasses de maisons en pierres; mais toutes sont sans toiture, ce qui pourrait faire croire que la ville est abandonnée; cependant, en regardant attentivement, on découvre une multitude de cases en paille, dont le faîte est à la hauteur de ses remparts, qui sont assez élevés.

« Achmet nous dit que Babaouna était maintenant peu puissant; qu'il était le seul survivant d'une nombreuse famille, détruite par les naturels de Madagascar, et que lui, en ami dévoué, venait de fournir une assez forte somme d'argent pour faire chercher et racheter la fille de ce malheureux, laquelle, autrefois, avait été enlevée fort jeune en même temps que sa mère, et qu'on prétendait exister encore à Madagascar.

« Il nous apprit que l'état dans lequel nous apparaissait Thoueni, était dû aux invasions des Betsimisaracs, qui, ne craignant pas de quitter la côte de Madagascar dans de simples pirogues, traversaient le canal de Mozambique, et venaient fondre en quantité innombrable sur toute la côte, pour la ravager, et y commettre le meurtre et le pillage. Partout nous rencontrâmes les traces de ces pirates, et on nous expliqua que toutes les petites pyramides blanches qui se voient sur le rivage, étaient des monuments élevés par la superstition arabe, pour se préserver de ces hordes sanguinaires.

« En quittant le territoire de Babaouna, nous tombâmes sur celui de Moinanaon, et à la nuit nous mouillâmes dans un creux du récif qui borde la plage de Moutchamioli, but de notre voyage. Nous étions partis à huit heures du matin, et avions fait environ douze lieues.

« Notre réception fut ce qu'elle devait être, étant venus avec le père du sultan; d'ailleurs, le bon Achmet, qui avait une maison neuve, construite par les soins de son fils, nous la céda, et il alla, ce que nous apprîmes ensuite, loger lui-même dans une mauvaise cabane.

« De suite les canapés, les nattes, tous les objets indispensables nous furent apportés; et comme nous avions avec nous ce qu'il fallait de provisions de bouche, nous fûmes promptement installés. Notre demeure devint le centre des réunions; tout le monde y accourait pour nous souhaiter la bienvenue; et pendant que les chefs nous remerciaient de notre bonne amitié, les deux sultans, qui ne nous quittaient presque pas, nous comblaient de prévenances. Après une nuit de repos, nous profitâmes des bonnes dispositions de notre vieux compagnon, et nous entreprîmes avec lui une longue promenade dans la campagne. Il nous fit d'abord parcourir un sol dont la fertilité nous surprit.

« Comme à Moroni, la terre est couverte de pierres calcinées; mais tout ce qui y pousse vient avec tant de vigueur, que, malgré la chaleur et l'absence totale d'eau, l'ombre épaisse des arbres fournit à la terre un abri suffisant pour y entretenir de l'humidité.

« Le grand nombre de bananiers, de citronniers, d'arbres et de fruits de toute espèce, la fraîcheur qu'on respire en plein midi au milieu d'une belle verdure, tout contribue à donner à ces lieux l'apparence d'un vaste jardin et un aspect charmant. Nul doute que, si les habitants étaient moins paresseux, ils obtiendraient là de belles récoltes qui, en café surtout, pourraient être très-considérables, car la terre ne peut être qu'excellente pour cette culture; mais ils se contentent de quelques patates, de cocos et de bananes qui viennent en quantité; ils n'ont

pas d'autre nourriture ni d'autre boisson. Il est surprenant qu'avec un pareil régime, on puisse avoir une si belle constitution; car, sans parler des femmes, qui restent enfermées, les hommes sont tous d'une stature colossale, et d'une force herculéenne. Est-ce à la salubrité du pays qu'il faut attribuer cela, ou à la beauté de la race elle-même? Mais si c'est à cette dernière cause, comment les naturels de Hinzouan et de Mouéli, qui prétendent à la même origine, ne sont-ils pas ainsi? Et comment les animaux eux-mêmes participent-ils à cet état prospère (*)?

« Nous fîmes aussi une visite au premier chef qui est le personnage le plus riche de la ville; sa case offrait plus de commodité, plus de propreté que les autres, et il y avait dans son arrangement beaucoup plus de recherche. En la parcourant des yeux, nous fûmes surpris de voir qu'un fusil, mis en évidence, et qu'il dit être le sien, fût un ancien fusil à mèche, hors d'état de servir; nos réflexions firent impression sur lui, et il s'attacha à nous persuader qu'il en avait d'autres à sa disposition; mais comme il ne les montrait pas, et pour cause, nous restâmes plus que jamais convaincus de la rareté de ces armes dans le pays, où nous n'en rencontrâmes que fort peu. Il n'en faut pas conclure que les habitants du pays soient plus pacifiques; au contraire, leur manie, ou le besoin de faire et de défaire continuellement leurs sultans, les maintient en état d'hostilité permanente les uns contre les autres; mais ils se servent du sabre ou lancent des quartiers de roche. Avec de pareilles armes, on concevra quels doivent être l'avantage et la supériorité des Malgaches sur eux, puisque ceux-ci, faisant usage de fusils, dont ils se servent fort bien, arrivent tous bien armés. Aussi ces colosses de Comore, sans courage d'ailleurs, n'avaient-ils aucune confiance ni dans leur force ni dans leurs bonnes murailles, et s'empressaient-ils de prendre la fuite en abandonnant tout à la discrétion de l'ennemi.

« Après être restés à Moutchamioli assez de temps pour tout voir, et nous faire bien venir de tout le monde, nous prîmes, le second jour, congé de Moinanaon, et nous montâmes sur le boutre pour repartir avec le sultan.

« Il restait encore à voir Iconi, dépendance de Moroni, et éloignée d'environ trois ou quatre milles dans le sud; nous ne fîmes donc que passer du boutre dans un canot de *la Prudente*, et nous repartîmes à l'instant même, sans avoir pris le temps de nous reposer.

« Cette ville est la plus ancienne, et était la plus considérable de Comore; elle a été détruite par les Malgaches, qui prenaient de préférence ce point de débarquement; aujourd'hui il ne reste que bien peu de maisons et beaucoup de ruines.

« C'est là que se trouve la seule eau douce qui soit sur toute la côte à dix lieues à la ronde; nous y allâmes par un long chemin, à travers les roches; et parvenus à une grande excavation faite de main d'homme, entourée de murailles, nous trouvâmes cette eau dans quelques trous pratiqués sous un amas de pierres; mais malheureusement les sources en sont si faibles, qu'elle a le temps de croupir et d'infecter, de telle sorte qu'il faut y être bien habitué pour la trouver potable. Comme c'était dans le but de voir cet objet si précieux pour le pays, que nous étions surtout venus à Iconi, notre curiosité étant satisfaite, nous nous hâtâmes de visiter quelques chefs, et nous reprîmes la route du navire.

« Cette course fut la dernière que nous fîmes, attendu qu'il était impossible de rien tenter sur les côtes de l'est et du sud, qui sont inabordables même pour des embarcations.

« Le 14 nous fîmes notre visite d'adieu au sultan, et, profitant d'une petite brise sud-ouest, nous mîmes sous voiles, suivis d'une quantité considérable de pirogues qui nous escor-

(*) On a observé des faits semblables à ceux que cite M. Bosse; dans plusieurs autres contrées volcaniques.

taient. Les chefs nous accompagnaient, et ils parurent témoigner bien franchement leur regret de nous quitter. »

« Indépendamment du mouillage du nord, signalé par Horsburgh », ajoute M. Passot,» il en existe deux autres dans l'ouest, mais tous deux si mauvais, que les bâtiments de guerre n'y ont jamais paru. Cependant on peut y être en sûreté pendant la mousson du sud, et même tant que les vents restent au nord-est. Mais il faut abandonner ce mouillage vers la fin de novembre, époque des vents de nord-ouest, qui sont d'une grande violence et battent directement la côte. Un petit plan a été fait de ce mouillage; il pourra être utile à ceux de nos négociants qui viendraient tenter quelques opérations commerciales dans cette île. »

MOUÉLI.

Mouéli, dont le nom a été écrit *Mohelli* et *Mohilla*, est au sud-est de la partie australe de la Grande-Comore, et à l'ouest de Hinzouan, à 15 milles de l'une et 10 de l'autre. C'est la plus petite des Comores.

On doit à M. Leguevel de Lacombe les détails les plus étendus que l'on possède sur cette île : nous en extrairons tous ceux qui, en rentrant dans notre cadre, peuvent donner l'idée la plus complète de cette île.

« Le mouillage à Mouéli est au nord-est de l'île. Dans cette direction on voit, à deux milles environ du rivage, une petite mosquée blanche qui sert de remarque aux navigateurs, et qu'ils désignent, je ne sais pourquoi, sous le nom de chapelle américaine. C'est au large de ce point que les bâtiments s'arrêtent; ils mouillent près des récifs et des bancs de corail, sur un fond rocailleux où ils sont exposés aux vents du large.

« La capitale de Mouéli est située dans la partie orientale de l'île, sur un large plateau de sable qui n'est pas à plus de deux milles du rivage; elle contient environ six cents maisons en pierre, en y comprenant celles des faubourgs. Ces maisons sont presque toutes surmontées de jolies terrasses, où les Arabes vont prendre le frais pendant la nuit. La ville, entourée de murailles assez hautes, est divisée en trois quartiers ou arrondissements, qui ont chacun une mosquée. Le palais du sultan est au centre, sur une grande place carrée, au milieu de laquelle on voit une belle mosquée, une fontaine, et un cimetière, où sont quelques mausolées remarquables: ce palais a un beau portique et plusieurs portes ornées de bas-reliefs; ses murailles, comme presque toutes celles des maisons de la ville, ont plus de deux pieds d'épaisseur. Les rues sont si étroites, que quatre hommes ne pourraient y marcher de front. La population m'a paru considérable; elle est composée d'Arabes, de Maures et de noirs libres; chacune de ces castes a son quartier. D'autres villes et bourgades sont à des distances plus ou moins éloignées de la capitale; là, les maisons sont en torchis, presque toutes rondes comme celles de la côte orientale d'Afrique. Les habitants de l'intérieur sont encore plus mal vêtus que ceux des côtes; ils portent, au lieu de turbans, de larges chapeaux de jonc qui s'élèvent en forme de pyramide, et ressemblent à ceux des Chinois et des Malais; ils les teignent de diverses couleurs.

« Les habitants de Mouéli ne sortent jamais sans armes; les plus pauvres ont au moins un sabre qu'ils suspendent à leur épaule gauche au moyen d'une courroie; plusieurs ont des poignards recourbés qu'ils nomment *jambra*, et quelques-uns des pistolets. Ils sont très-religieux, ou du moins ils le paraissent; ils parlent toujours de Dieu ou de leur prophète avec un respect fanatique, et poussent le fatalisme si loin, que les plus dévots laissent à Allah le soin de pourvoir à leurs besoins : ils semblent n'être occupés que des plaisirs qui leur sont promis dans l'autre vie, et de ceux qu'ils goûtent déjà sur la terre avec les femmes de leurs harems; ils récitent sans cesse, chez eux, aux portes des mosquées, et jusque dans les rues, des

versets du Coran sur les gros grains blancs des chapelets qu'ils portent au cou. A leurs longues barbes, à leurs robes traînantes, à leurs yeux fixés sur la terre, qui peignent si bien l'humilité, on les prendrait pour des moines ou de saints ermites; cependant ces béats ne se font pas scrupule de détrousser les voyageurs, ou de les friponner, quand ils le peuvent, dans les marchés qu'ils font avec eux. »

M. Leguevel décrit une cérémonie religieuse à laquelle il assista : c'était le mariage d'un riche habitant de l'île.

« Le cortége avait parcouru la ville et était arrivé près de la mosquée, lorsque nous le rejoignîmes à l'heure de la prière du soir. Deux estrades avaient été élevées à la porte du temple, l'une pour le fiancé, jeune Arabe d'une figure assez agréable, l'autre pour des musiciens. Les sons rauques et monotones de leurs tambourins, des tamtams et des cornes étourdissaient les assistants. Deux matrones très-âgées s'occupaient de la toilette nuptiale; elles conduisirent d'abord le fiancé à la piscine où il se purifia, et le ramenèrent ensuite près d'un siége couvert de soie rouge; dès qu'il fut assis, l'une de ces femmes prit ses armes qu'elle déposa sur une belle natte ovale, étendue exprès sur les degrés de la mosquée; l'autre lui ôta sa robe, sa calotte, son turban et ses sandales, et répandit sur son corps diverses essences qu'elle choisissait dans de petits flacons rangés sur un plateau qu'un esclave lui présentait. Pendant que les deux matrones parfumaient le linge du fiancé, une troisième, qui venait de les remplacer, lui attachait une ceinture, un collier et des bracelets de clous de girofle. Toutes les trois se réunirent pour le vêtir. L'une lui passait une robe blanche, et par-dessus une robe plus courte de mérinos vert; les autres lui roulaient un turban de cachemire, et lui mettaient des sandales brodées en maroquin vert et rouge. Il ne restait plus qu'à le parfumer une seconde fois; c'est ce qu'elles ne tardèrent pas à faire avec de la civette, de l'ambre gris et de l'encens qu'elles brûlaient dans une cassolette; elles terminèrent la cérémonie en lui passant au cou plusieurs colliers, les uns de clous de girofle, les autres de gros grains odorants.

« Hussein nous ayant dit que nous pouvions l'accompagner dans l'intérieur de la mosquée, si nous consentions à nous laver la bouche, le visage, les pieds et les bras jusqu'au coude, nous acceptâmes avec empressement cette offre, qui nous permettait de voir la suite de la fête à des conditions si faciles à remplir. Il nous fit laisser nos sandales à la porte, où toutes celles des Arabes étaient déposées, et nous conduisit à la piscine; près de ce réservoir, se trouvait une large pierre de marbre blanc, sur laquelle nous passâmes pour entrer dans le temple par une petite porte.

« La grande mosquée de Mohéli est un édifice arrondi en voûte, et soutenu par des colonnes; ses murailles sont proprement blanchies, mais sans aucun ornement : les musulmans ayant horreur de l'idolâtrie, que Mahomet a combattue avec autant d'acharnement que Moïse, n'ont aucune statue dans leurs temples; un seul tableau représentant la Mecque et la Kaaba, est suspendu auprès de sa principale porte. Au milieu de cette grande salle de prière, où tous les Arabes étaient assis sur des nattes, les jambes croisées, on remarquait une petite chaire où l'imam fait tous les soirs une exhortation aux croyants. La prière ne tarda pas à commencer; l'imam se prosterna le premier, et tous les assistants en firent autant : je n'ai pu retenir que leur profession de foi, qu'ils répétaient à chaque instant; ils disaient ensemble à haute voix : *La Ilah illa Allah*, *Mohammed rasoul Allah!* et ensuite : *Bism Illah errahim errahman*; chaque fois qu'ils prononçaient les deux mots *Allah akbar!* ils se prosternaient la face contre terre, les mains sur les oreilles et les doigts élevés. Après la prière, qui ne dura pas plus de dix minutes, l'imam monta en chaire, et récita les versets du Coran relatifs au

mariage; puis il recommanda au fiancé de bien traiter sa femme, et de remplir envers elle les devoirs d'un bon musulman.

« Une demi-heure après, la foule s'écoulait par la grande porte; et le cortége, devant lequel on portait deux drapeaux, l'un rouge, l'autre vert, reprenait sa marche, escorté par les insupportables musiciens; le marié, placé au centre, était porté sur un fauteuil rouge, dont deux gros bambous formaient les brancards; il fit diriger la marche vers la maison de son beau-père, où il allait réclamer son épouse : là s'engagea une lutte entre ses esclaves et ceux de ses nouveaux parents; les premiers frappèrent plusieurs fois à la porte, qu'on refusa longtemps d'ouvrir; les domestiques sortirent enfin armés de bâtons, et repoussèrent le marié et ses amis, qui cherchaient à s'introduire dans la maison. Les matrones furent cependant admises, et amenèrent bientôt la jeune fille couverte de plusieurs voiles et le visage barbouillé de pâte de sandal desséchée : à sa vue, des cris de joie se mêlèrent à la musique, qui recommença de plus belle; et l'épouse, ensevelie comme si elle eût été morte, fut placée par les vieilles femmes sur une espèce de sofa, et transportée chez son mari. Une troupe d'Arabes et de Nègres, aussi nombreuse que celle de la veille, parcourait le lendemain les rues de la ville; mais cette fois l'époux et les matrones ne figuraient pas au milieu d'eux : un troisième drapeau, fort singulier, était porté processionnellement devant les autres : c'était le drap nuptial dont l'exhibition devait servir à constater la vertu de la mariée; à Mohéli, lorsqu'une femme ne produit pas ces attestations, elle est répudiée et perd la dot qu'elle a reçue en se mariant.

« Quelques jours après cette cérémonie, Hussein, qui nous emmenait souvent avec lui, nous conduisit dans la maison d'un Arabe qui venait de mourir. Le corps, après avoir été soigneusement lavé et frotté d'essences, fut enseveli dans un linceul couvert de camphre et de divers aromates, et enfermé dans une bière de bois odorant, que l'on déposa au fond d'une petite chapelle élevée par la famille du défunt dans la principale cour de la maison; des lampes brûlaient continuellement autour du cercueil, auprès duquel les plus proches parents passaient les nuits à prier avec un imam, ou quelque personnage pieux qui leur faisait des lectures du Coran. Le neuvième jour, les funérailles eurent lieu; le corps ne fut pas porté à la mosquée : les enfants et les esclaves du mort lui donnèrent la sépulture pendant la nuit. Le lendemain, les portes de la maison étaient ouvertes à tous les passants qu'on invitait à venir prendre part à un festin : ils étaient servis par la famille, qui jeûnait ce jour-là. Les Mohilois font de grandes dépenses pour les tombeaux; ceux qui sont riches placent, sur le dôme des édifices tumulaires, des ornements en argent ou en or, représentant des fleurs et des fruits. »

HINZOUAN.

Anjouan, dont le véritable nom, suivant l'autorité du savant William Jones, est *Hinzouân*, écrit aussi *Anzuame*, *Anzouan*, *Juanny*, a fini même, sous l'influence d'idées chrétiennes, par s'appeler *Johanna.* Sa forme est celle d'un triangle de 25 milles de hauteur sur autant de base. Bien qu'elle ne soit pas la plus grande des Comores, elle est la plus fréquentée, parce que les bâtiments ont toute facilité pour y prendre des rafraîchissements. Nous devons à cette circonstance plus de détails sur cette île que sur les autres Comores; ils ne diffèrent pas dans leur ensemble de ceux donnés récemment par M. Le Bron de Vexela dans la *Revue de l'Orient*, et dont nous extrairons ce qui suit :

« Les navires mouillent près de terre sur un fond rocailleux; la baie est bonne, si ce n'est aux approches des ouragans, fort à redouter depuis le mois de novembre jusqu'au mois d'avril; la brise du nord-est règne alors constamment, et il n'est plus permis aux navires d'y

séjourner sans courir les plus grands dangers; pendant tout ce temps, les principaux insulaires quittent la ville et retournent dans leurs habitations situées dans l'intérieur des terres : c'est l'époque de la stagnation du commerce.

« La ville, bâtie au pied des montagnes et sur le bord de la mer, est construite comme toutes celles des Arabes. Les rues en sont tellement étroites, qu'on peut à peine y passer deux de front; les maisons, toutes en pierres, n'ont de jour sur la rue que par une porte. Un village de noirs, composé de maisons faites dans le genre de celles des Malgaches, est contigu à la ville. Le palais du sultan n'est qu'une maison plus grande que les autres, et dont l'intérieur est fort mal meublé. Le luxe que lui ont prêté certains écrivains, est une pure fiction : il est peu de pays civilisés où la simplicité dans les costumes, dans l'ameublement et dans la manière de vivre, soit porté aussi loin que dans l'île d'Anjouan. Il s'y trouve quatre mosquées fort laides, et une forteresse garnie de trente pièces de canon dominant la ville et la baie; à environ 500 mètres de la ville, on découvre un autre petit fort désarmé, tombant en ruines. La ville est entourée d'une muraille crénelée, à l'une des extrémités de laquelle sont un petit bois de cocotiers, et des jardins appartenant aux princes neveux du sultan. A vingt minutes d'Anjouan se trouve une belle cascade, dont j'allais souvent respirer la fraîcheur avec délices au lever de l'aurore : la vue des montagnes garnies de cocotiers, des cabris qui les gravissaient à pic, de cette eau perlée tombant avec fracas du haut d'un rocher, réveillaient en moi l'écho des souvenirs, et je rêvais.

« Le sultan Salim est âgé de trente-cinq ans; sa taille est moyenne et élancée, son teint légèrement basané, ses traits réguliers, son œil vif, sa physionomie très-expressive; passionné pour la toilette, il est le seul qui soit toujours mis avec une certaine coquetterie; il est d'un caractère doux, mais d'une avarice extrême; son esprit fin et dissimulé ne se laisse pas facilement deviner : il parle un peu le français; mais, comme tous les habitants de l'île, il a une grande sympathie pour les Anglais. Les trois frères du sultan sont des hommes d'une nullité extrême (l'aîné, à qui revenait le trône, sentant son incapacité, a cédé son droit de régner à Salim); ils ne s'occupent qu'à mâcher du bétel et à faire un petit commerce. Imouko, son neveu et fils du gouverneur de l'île Comore, est le seul des princes anjouanais qui ait su conserver une certaine dignité; il passe pour le plus riche particulier du pays : âgé de vingt-huit ans (1845), il est très-débonnaire, et surtout très-réservé, pour ne point inspirer de jalousie au sultan Salim, qui n'ignore point toute la popularité dont jouit ce jeune prince, désigné d'avance pour monter un jour sur le trône; Imouko ne parle point le français, mais assez bien l'anglais.

« Les Anjouanais ont les mœurs douces; ils ne s'occupent que de leur religion, de leurs femmes, et de la mastication du bétel; leurs réunions se tiennent devant les mosquées, où ils se rendent quatre ou cinq fois par jour, car il n'y a pas à Anjouan, comme dans tout l'Orient, des barbiers et des cafés. Ils n'ont pas l'usage de la pipe. L'encens, le musc et le sandal, que certains écrivains ont prétendu respirer dans les rues, de manière à donner des maux de tête, sont aussi fabuleux que le luxe; il est cependant possible qu'à l'époque où ces écrivains faisaient la traite, le peuple anjouanais, riche alors par ce trafic infâme, brûlât des essences chaque fois que le négrier se trouvait au milieu d'eux pour acheter sa cargaison de chair humaine.

« Les femmes d'Anjouan sont beaucoup plus recluses que dans les autres contrées mahométanes; on n'y voit dehors que des négresses. Les Anjouanaises ne peuvent jamais sortir que le soir, deux à deux, la tête et le corps enveloppés d'une grande pièce de toile qui les réunit et les couvre toutes

deux ; si elles rencontrent un homme, bien vite elles se jettent de côté, la figure tournée vers le mur, jusqu'à ce qu'il soit passé. Leurs excursions sont même fort rares, et n'ont lieu que pour visiter une parente ou une amie. Lorsqu'un membre ou un ami de la famille entre dans une maison, il s'arrête un instant à la porte, et prononce d'une voix forte le mot *Kouézi!* afin de se faire entendre; les femmes disparaissent alors, et le mari crie d'entrer. S'il n'est pas au logis, un esclave vient le dire au visiteur, qui se retire. Mais ce qui forme un grand contraste avec cette jalousie, c'est que les domestiques mâles pénètrent dans les chambres des femmes. « Je ne conçois rien à une pareille absurdité », disais-je souvent à des Anjouanais; « comment! un parent ne peut voir sa parente même en présence du mari, tandis que les domestiques mâles entrent dans les appartements à tout instant! » — « Que voulez-vous », me répondaient-ils, « c'est l'habitude ». Bien que les femmes ne sortent jamais, elles aiment extrêmement les ornements, tels que bagues, bracelets d'or et colliers de corail. Ce sont elles qui, dans leur intérieur, tiennent les rênes du gouvernement domestique; le mari, chez lui, n'est que leur premier sujet. »

« Le vol et l'avarice sont les vices dominants des Anjouanais. Habiles dans l'art de feindre, ils ont toujours un gracieux sourire sur les lèvres, et rien n'est difficile comme de surprendre leur pensée. Plusieurs des plus notables venaient journellement me demander un petit morceau d'argent, ce qui voulait dire quelques piastres, en m'offrant pour cela du riz et de l'arrow-root; et de tous les cadeaux que j'ai offerts aucun n'a été refusé de leur part, pas même par le sultan, auquel j'ai donné un beau sabre doré et une croix d'or pour une de ses femmes. Les seuls présents que j'aie reçus en retour ont été deux colliers d'ambre gris et des clous de girofle.

« J'avais envoyé tous les articles que je croyais pouvoir convenir; le sultan avait fait étaler tous ces objets dans une salle, et lorsque j'arrivai, se trouvaient réunis autour de lui les princes et les principaux habitants. J'eus à peine le temps de me reposer; à l'instant, vingt questions me furent faites à la fois : « Combien ceci, combien cela »; et ce qui leur plaisait davantage était toujours le plus méprisé; tout était trop cher. « Nous ne sommes pas comme les Sakalavas, me disait le sultan, nous connaissons le prix de tout cela. » Enfin, après une séance de plus de quatre heures, nous tombâmes d'accord; tous les articles, dont le prix venait d'être fixé par Salim et consenti par moi, furent inscrits, et restèrent dès lors invariables. Nul Anjouanais, quel que soit son rang, ne peut acheter ni vendre un article tant que le prix n'en est pas fixé d'avance par le sultan, dans une réunion spéciale comme celle que je viens de décrire. Après que tout eut été stipulé sur ce qu'ils voulaient acheter, vint le tour des articles d'échange, car n'allez pas vous imaginer pouvoir vendre aux Arabes contre de l'argent : ils ont pour habitude de se dire très-pauvres. Il faut avoir bien soin de convenir d'une mesure : c'est pour l'étranger une chose essentielle, s'il ne veut pas être trompé; il doit surtout veiller lorsqu'il reçoit la marchandise. Le sultan reçoit un droit de dix pour cent qu'il prélève sur la valeur des articles importés, cinq pour cent sur celle des articles exportés, et de plus 50 piastres de droit d'ancrage.

« Les Anjouanais, ainsi que les autres Comoriens, suivent comme musulmans le jeûne du rhamadan avec rigueur. Leur nonchalance à cette époque de l'année est encore plus grande qu'à l'ordinaire; les mosquées sont les seuls points de rendez-vous. Vers le soir seulement, on les voit tous s'acheminer, ou pour mieux dire se traîner vers le rivage; là, agenouillés au bord de la mer, ils font leur prière, qui dure jusqu'au moment où le soleil disparaît de l'horizon. A cet instant tout change : au silence de la journée succèdent des cris de joie; à la marche grave et lente, le pas de

course; ils se répandent dans toutes les directions, afin de regagner leurs demeures, où le déjeûner les attend. Je me plaisais souvent à les arrêter dans leur élan; mais jamais je n'ai pu obtenir d'eux d'autre réponse que celle-ci : « Nous bien contents de manger, nous très-faim ». Aussi, pendant la première heure qui suit la prière du soir, la ville est-elle morne et silencieuse.

« J'assistais presque toujours au repas du prince. Ayant beaucoup voyagé, surtout en Orient, je suis habitué à voir manger avec les doigts; mais je n'ai vu nulle part des hommes manger avec plus de gloutonnerie et plus salement qu'à Anjouan. Leur plat de résistance est toujours le riz; ils y plongent la main, le pétrissent et en font une boulette qu'ils trempent ensuite dans la sauce. Le repas du prince terminé, nous allions nous promener ensemble dans les environs de la ville ou dans ses jardins, et après notre promenade on se rendait à la danse, ou bien plutôt à la pantomime qui s'exécute tous les jours en plein air. L'orchestre est composé de quatre musiciens, tambourinant de toutes leurs forces sur deux caisses : deux soi-disant danseurs se promènent fièrement, drapés dans un morceau de toile, portant leur tunique fortement serrée autour des reins, paraissant irrités l'un contre l'autre, et s'évitant pour se surprendre mutuellement. Ces acteurs sont remplacés par d'autres, jusqu'à ce qu'il en arrive qui, électrisés par le bruit infernal des caisses, en viennent aux mains, et se gourment à grands coups de poings dans la figure; ils deviennent alors tellement furieux, que la foule qui les entoure est obligée de les séparer.

« J'avais choisi, pour faire mes affaires, un parent du sultan, nommé Abdel-Abbas. Sa femme accoucha d'un fils; il y eut chez lui, pendant quatre jours, grands festins, accompagnés de l'indispensable tambour. Lui ayant fait observer que ce bruit devait incommoder sa femme, il se contenta de me répondre par cette phrase sacramentelle: *C'est l'habitude*. Il me félicita de ma nomination d'ambassadeur du roi en Europe et de colonel général (faite la veille par le sultan), ajoutant qu'il avait pris ses mesures pour me donner une fête le lendemain soir, et qu'il espérait bien que je ne refuserais pas d'y assister. « J'accepte, lui dis-je, avec bien du plaisir; mais n'oubliez pas surtout que c'est un général anjouanais, et non un Européen qui viendra chez vous; c'est vous dire que je désire que la fête soit toute nationale. »

« Le lendemain, je me rendis chez Abdel-Abbas. Un grand fauteuil en bois, de la forme de celui du roi Dagobert, était placé pour moi, ainsi qu'un tapis de pied. J'avais quitté le costume européen pour prendre celui des Arabes, ce qui parut lui faire beaucoup de plaisir. A peine étais-je assis, que le prince Imouko et un autre parent du sultan entrèrent dans la salle, le sabre à la main, et ouvrirent l'assaut en se portant des coups qui furent parfaitement parés. Seize couples se succédèrent en montrant la même adresse : ils ont vraiment du talent dans le maniement du sabre, exercice qu'ils exécutent en sautant toujours sur une jambe. L'assaut terminé, les musiciens redoublèrent leur tapage, et aussitôt parurent une vingtaine de bayadères, c'est-à-dire vingt négresses horriblement laides, vêtues de vestes rouges à galons d'argent et de jupons blancs ou bleus; pour s'embellir, elles s'étaient dessiné, avec du blanc, des perles au front, au nez, et autour de la bouche : cette décoration sur leur peau noire était affreuse. Après qu'elles eurent formé le rond, l'une d'elles, ayant à la main un petit panier renfermant des pierres, qu'elle agitait comme une marotte, entonna un chant improvisé et peu harmonieux, qui fut répété par toutes ses compagnes. On présenta ensuite de l'eau sucrée, de la limonade et des feuilles de bétel. Dans la crainte de désobliger Abdel-Abbas, je fus obligé de subir, pendant trois heures, ce monotone et fastidieux amusement.

« Enfin, le rhamadan venait de finir au grand contentement de tous les Anjouanais, et particulièrement au mien, car j'étais certain de ne plus être réveillé pour manger du poulet, du riz, de petits gâteaux d'arrow-root, et de n'avoir pour boisson qu'une décoction de fèves brûlées, simulant le café, liqueur inconnue à Anjouan. Deux jours après le rhamadan, il y avait une grande fête religieuse; le sultan se rendait en grande cérémonie à la mosquée : dès la pointe du jour, toute la ville était sur pied et en habit de gala. Je reçus une invitation de la part de Sa Hautesse pour l'accompagner : vers les neuf heures, je me rendis avec le prince Imouko au palais; les princes, le gouverneur de la ville et les principaux habitants y étaient à l'avance. Après une demi-heure d'attente, le sultan entra, revêtu d'un brillant costume : il avait quitté le turban, et portait un bonnet de velours noir brodé en or, sur le devant une plaque avec les armes d'Anjouan (une main renversée), autour de la plaque une devise anglaise (*King of Anjouan*), une veste de velours rouge brodée en or, et sur la poitrine une plaque semblable à celle du bonnet, un pantalon bleu collant avec galon d'or sur les côtés, et le sabre que je lui avais donné. Il paraissait enchanté de sa belle toilette, et semblait me demander mon suffrage; je me gardai bien d'y manquer, sachant combien son amour-propre était chatouilleux sur ce chapitre : il était, du reste, vraiment bien dans son costume; je lui dis pourtant que je l'aurais trouvé mieux s'il n'eût point porté le sceau de l'esclavage de ses prétendus amis. « Comment cela? » me dit-il. — « C'est que sur la poitrine d'un souverain tel que vous, au lieu d'une devise anglaise, on ne devrait lire qu'une devise arabe; prenez garde que votre faiblesse ne vous occasionne plus tard des regrets éternels. » La conversation en resta là, car tout était prêt pour se rendre à la mosquée.

« A la porte du palais était placé, pour le sultan, un fauteuil posé sur un brancard et recouvert d'un dais : il s'y assit, et quatre Arabes le portèrent; les princes ses frères, ses neveux, le gouverneur de la ville et moi, nous marchions devant et à côté; parurent ensuite les officiers suivis de toute la population. Arrivé devant la grande mosquée, l'imam vint recevoir le sultan, et nous entrâmes tous. Après le service divin, les princes et tous les habitants vinrent baiser la main de leur souverain; je m'empressai de la lui serrer.

« Mes affaires étant toutes terminées, dès la pointe du jour suivant nous nous éloignâmes des côtes d'Anjouan. »

MAYOTTE.

L'île Mayotte est la première des Comores que l'on rencontre en venant de Madagascar; elle est à 145 milles de la pointe la plus voisine, à 160 de Nossi-Bé, et à 170 de l'entrée de la baie de Bombetok, au midi, entre 12° 34′ et 13° 2′ de latitude sud, 42° 43′ et 43° 3′ de longitude orientale. Sa distance de Bourbon est d'environ 700 milles. On peut faire ce trajet en six ou sept jours pendant la mousson du sud-est; mais le retour pendant cette même mousson ne demande pas moins de trente jours, et réciproquement.

On peut dire que Mayotte n'était pas connue avant l'exploration de la gabare française *la Prévoyante*, commandée par M. Jehenne en 1840; jusqu'alors elle était restée marquée sur tous les routiers du canal de Mozambique, comme absolument dépourvue de bons mouillages. Cette circonstance cessera d'étonner, si on réfléchit que cette île est presque entièrement enveloppée d'un réseau de récifs et de brisants redoutables, et qu'elle était habitée, il y a encore vingt ans, par un peuple sauvage, fanatique, inhospitalier, et sans industrie; les seuls Européens qui la fréquentaient étaient des négriers espagnols et portugais, qui avaient le plus grand intérêt à cacher leurs repaires. Quels ne durent pas être l'étonnement et la satisfaction

de *la Prévoyante*, lorsque, après avoir passé le récif oriental par un chenal de trois encablures de large, elle se trouva comme par enchantement dans une rade immense, dont les eaux paraissaient à peine ridées par les vents qui soulèvent les flots derrière elle, et quand, s'avançant au nord, elle découvrit ces passes tortueuses au milieu des coraux, et ces îlots si favorables à la défense.

Mayotte est d'un aspect très-pittoresque ; une série de montagnes isolées ou pitons y élèvent leurs sommets nus et rougeâtres, et semblent signaler au loin une terre désolée; mais les flancs de ces mêmes montagnes, les nombreuses vallées et les plaines, où les pluies apportent, au détriment des lieux élevés, toute la terre végétale, et où serpentent de nombreux cours d'eau, resplendissent de la végétation la plus variée et la plus luxuriante.

L'île est allongée du nord au sud, et a dans cette direction 21 milles. Sa largeur est très-variable, indice d'une grande irrégularité de formes, et en effet, développée au nord jusqu'à atteindre huit milles, elle n'a plus au midi, en un endroit, que deux milles.

Une ceinture de récifs entoure l'île presque totalement, et il semble au premier abord qu'elle soit inaccessible. Mais cette muraille présente sur plusieurs points des ouvertures qui, quoique étroites, sont suffisantes pour le passage des plus grands bâtiments. Cette chaîne d'écueils, dont les sommités se découvrent à marée basse, gît à la distance de deux à six milles, laissant entre elle et la plage un vaste chenal, dans lequel il y a partout abri contre la tempête et contre l'ennemi, et où le cabotage peut s'effectuer sans péril.

Sur la ceinture même de récifs, et dans le bassin qu'elle forme avec l'île principale, se trouvent plusieurs petites îles, telles que Pamanzi, Zaoudzi, Bouzi et Zambourou.

Pamanzi, située à l'est, est la plus importante de toutes. Elle représente un losange, dont les quatre angles sont, à peu de chose près, tournés vers les quatre points cardinaux. A l'exception de la partie méridionale qui est basse, sa surface est parsemée de monticules, et même de hauts mornes entièrement dépourvus de végétation : le point culminant de la chaîne principale s'élève à 208 mètres au-dessus de la mer voisine. A l'angle occidental, la côte dessine une presqu'île, dite de Zaoudzi, qui fait face à une presqu'île semblable, celle de Choa, dans la grande île, dont elle forme un des promontoires orientaux; ces deux presqu'îles sont élevées, et ne tiennent à la terre que par un isthme étroit et court, d'un mille de large environ.

Entre Pamanzi et Mayotte est l'île Zaoudzi, voisine de la presqu'île ci-dessus, et jointe à Pamanzi par une petite langue de sable qui se découvre à la basse mer; elle n'est séparée de Mayotte que par un faible bras de mer, d'un quart de lieue environ.

L'île Bouzi, au sud-ouest de la précédente, est beaucoup plus près de la côte orientale; elle est haute et boisée jusqu'à son sommet, dans la partie méridionale et occidentale.

Quant à Zambourou, située au large de la côte nord-ouest, elle est très-escarpée et n'a point de terre végétale.

Mayotte est traversée, dans toute sa longueur, par une chaîne de montagnes dont les sommets paraissent atteindre six cents mètres. La grande irrégularité de ses formes provient du développement inégal des contre-forts de la chaîne, qui divergent des points culminants en s'abaissant vers la mer. En général, l'île est montagneuse, coupée de ravins profonds, et ne présente point de plateaux, mais seulement de petites vallées et des vallons, qui s'ouvrent au fond de quelques baies par des terres d'une pente assez douce. Dans les uns et dans les autres, on trouve d'excellente terre végétale. La pointe de Choa, l'un des points les plus remarquables de la côte orientale, est jointe à Mayotte par un isthme élevé de cinq à six mètres au-dessus des plus hautes marées. Son sol est formé d'une couche de terre végétale

assez épaisse, et paraît être d'une grande fertilité. Le terrain compris dans un rayon de deux à trois mille mètres autour de Choa, est parfaitement disposé pour un établissement. Il est très-fertile, très-sain, heureusement accidenté, et renferme des sources, des ruisseaux, et une anse convenablement abritée.

On peut obtenir presque partout, à Mayotte, des aiguades abondantes et commodes, en réunissant des filets d'eau, qui n'assèchent d'ailleurs jamais, au moyen de quelques travaux faciles et peu dispendieux.

L'hivernage à Mayotte est déterminé, comme à Bourbon, par les lunes de décembre et de mars. Les grains donnent généralement plus de pluie que de vents. Les coups de vent sont très-rares. Mayotte passe pour la plus saine des Comores, et elle est en effet d'une admirable salubrité, ainsi que le constate l'absence totale de maladies dans les équipages qui y ont successivement séjourné dans les conditions les moins favorables. L'encaissement jusqu'à leur embouchure de quelques ravines, qui deviennent des torrents durant l'hivernage, complète la salubrité de la côte orientale.

Mayotte est assez bien boisée, et, parmi les arbres qui s'y trouvent, il y en a qui sont propres aux constructions particulières et maritimes, principalement dans la baie de Boéni et dans la partie méridionale de l'île, à l'extrémité de la baie Lapani, au pied du pic Ouchongui. Il y existe une petite forêt exploitée par les indigènes, pour la construction de leurs pirogues et de leurs boutres, et qui fournit des bois d'une grande élévation. En avril 1844, M. Guignard, enseigne de vaisseau, fit couper, à la pointe sud de la baie de Boéni, 36 arbres de 30 à 80 centimètres de diamètre. « Il y a aujourd'hui, ajoute-t-il, dans le seul bois que j'ai exploité, plus de gros arbres qu'on ne pourra en employer dans les dix années qui vont s'écouler, et en élaguant les arbustes, les cocotiers, les baobabs, et tout ce qui peut gêner les jeunes plants de bois dur, on s'y créera de nouvelles ressources pour un temps plus éloigné. »

Il y a des pâturages étendus à Mayotte dans la partie ouest et sud-ouest, mais les meilleurs paraissent être à Pamanzi. Toute la partie montagneuse de cet îlot est couverte d'herbes excellentes, et serait susceptible de recevoir cinq à six mille têtes de bétail; ce qui serait facile, vu l'abondance des îles voisines en animaux de ce genre.

L'île Mayotte n'est pas aussi peuplée qu'on pourrait le croire d'après son étendue et la surface de ses terres cultivables. D'après un recensement fait en 1846, sa population s'élève à 5 268 individus, dont 2 535 libres, et 2 733 esclaves, aujourd'hui probablement affranchis par suite des mesures prises à cet effet par le gouvernement français. Cette population a dû être beaucoup plus considérable : il est présumable qu'elle a été très-réduite par les guerres, par la misère qui les a suivies, par l'émigration dans les îles voisines, à la côte d'Afrique, et en dernier lieu à l'Ile-de-France, où les bâtiments anglais ont transporté un certain nombre d'habitants de Mayotte, comme travailleurs à raison de trois piastres (15 fr.) par mois et la nourriture. La population se divise, quant à la nationalité, ainsi qu'il suit : Mahoris ou indigènes même de Mayotte, 1 439; Malgaches, 104; Arabes Antalaots, 802; Makouas, 843; Macondas, 513; Mozambiques, 373; Souaëlis, 52; Sakkalavas, 710; Adzouzous, 201; Anjouanais, 221; Moelliens 11. Les Mahoris ne diffèrent pas des autres habitants des Comores, dont nous avons parlé. Quant aux Malgaches, aux Antalaots, aux Sakkalavas, aux Adzouzous, ils ont été jetés à Mayotte par les guerres des Hovas de Madagascar contre les autres peuples de cette grande île; les Makouas, les Macondas, les Mozambiques sont des nègres amenés de la côte orientale d'Afrique, par la traite, ainsi, probablement, que les Souaëlis. Ce n'est pas ici le lieu de les décrire.

Depuis la cession de Mayotte à la

France, cette île a été placée sous l'autorité spéciale d'un commandant supérieur, qui a dans ses attributions les différentes îles que nous possédons sur la côte nord de Madagascar, Nossi-Bé, Nossi-Coumba, Nossi-Mitsiou, peuplées d'environ 20 000 individus, et qui prend, d'après cela, le titre de commandant supérieur de Mayotte et dépendances. Le premier titulaire appelé à ce poste, a été le capitaine de corvette Sander Rang, officier de mérite, dont on regrette encore vivement la perte; sa nomination est du 29 août 1843; il a eu pour successeur, à la fin de 1844, le chef de bataillon d'infanterie de marine, Passot, qui conduit avec une activité remarquable les travaux d'occupation définitive, commencés par son prédécesseur. C'est à Dzaoudzi, dans cette petite presqu'île si aisée à défendre, et où les sultans de Mayotte avaient en dernier lieu leur résidence, qu'ont été jetées les bases d'un établissement. De nombreux ouvriers de tous genres y ont été envoyés en 1846. On a choisi ce site à cause de ses mouillages, les mieux situés, les plus vastes et les plus sûrs de l'île, et à cause du voisinage de Pamanzi, où l'on pourra toujours tenir en sûreté de nombreux troupeaux. La mer qui entoure Dzaoudzi présente une rade susceptible de recevoir une escadre, et, sous le rivage même, la nature a placé les rudiments d'un port, qu'il serait facile d'achever au moyen de travaux peu dispendieux. On peut diviser les mouillages de Dzaoudzi en deux parties distinctes, l'une au nord du parallèle de Choa, qui est la plus petite, l'autre au sud, qui est la plus grande et la plus avantageuse. L'abri est complet dans ces rades; la tenue y est excellente, et la profondeur des eaux ne laisse rien à désirer; cependant la rade du sud doit être regardée comme préférable pendant la mousson du nord, et celle du nord l'est peut-être pendant la mousson du sud.

Malgré les grains de pluie et les orages qui sont fréquents pendant l'hivernage, le vent n'est presque jamais assez fort dans ces rades, pour empêcher les navires de tenir le travers, les huniers hauts : la mer y reste toujours si belle, que les navires qui viennent y passer la mauvaise saison, ne bougent pas plus que sur un lac.

La plus vaste de toutes les baies de Mayotte est celle de Boéni, sur la côte occidentale ; elle possède toutes les facilités désirables pour un établissement; mais sa profondeur, et les montagnes dont elle est entourée, y rendent les calmes fréquents et la chaleur souvent étouffante.

Terminons ces détails descriptifs par quelques considérations générales :

« On se tromperait fort », dit M. Jehenne, « si on envisageait Mayotte comme une île pouvant rapporter beaucoup par l'exportation de ses produits : elle n'est ni assez vaste ni assez cultivable pour cela. Je crois, au contraire, qu'elle ne pourrait rien exporter si sa population devenait ce qu'elle pourrait être, et qu'il y eût plus forte garnison à nourrir; seulement, lorsque le riz serait assez abondant pour qu'on ne consommât plus le coco comme aliment ordinaire, ce fruit étant très-commun, on pourrait en faire de l'huile à brûler et du savon. Mayotte ne peut donc être qu'une position maritime pour la France, mais une position susceptible d'acquérir une grande importance en temps de guerre, par ses bonnes rades, et la facilité avec laquelle elles pourraient être défendues. »

« Au point de vue commercial », remarque M. Léopold Botet, « je ne vois point de colonie mieux placée que Mayotte, pour devenir en peu d'années le centre d'un commerce considérable : au milieu du canal de Mozambique, à mi-distance de la grande île de Madagascar et de la côte d'Afrique, sur la route de tous les bâtiments qui vont dans la mer Rouge, à Mascate, à Bombay, et sur la côte de Malabar, elle est en outre, à peu près, la seule escale de tous les caboteurs arabes et antalaots, qui font la navigation de Madagascar et de la côte d'Afri-

que (*). Qu'elle soit approvisionnée des objets demandés par les populations malgaches et africaines (ceux que notre industrie européenne ne pourra fournir, Pondichéry les fournira en trouvant ainsi l'écoulement de ses toiles bleues, de ses grosses cotonnades, et de ses toiles à voiles en coton); qu'une administration juste et éclairée assure à chacun respect pour sa propriété, protection pour tous, franchise et liberté pour le commerce, et la force des choses conduira à Mayotte tous ces caboteurs arabes et antalaots, les seuls qui, par le peu de frais que nécessitent leur armement et leur entretien, peuvent se livrer au genre de commerce de la côte d'Afrique et de Madagascar, où ils ont moins de droits à payer que les navires européens, et où ils trouvent bien d'autres avantages résultant de la conformité de leur religion, de leur langage et de leurs habitudes. La force des choses, dis-je, les conduira à Mayotte devant l'entrepôt de notre commerce et de notre industrie dans le canal de Mozambique, entrepôt qui doit être approprié aux besoins des populations malgaches ou africaines, pour y échanger les productions de ces côtes contre nos produits européens (**).

Histoire.

Les Comores ne paraissent pas avoir été connues des anciens : l'Europe en doit la connaissance aux Portugais, qui y abordèrent dans leurs expéditions de l'océan Indien, aux premières années du seizième siècle. La première carte sur laquelle elles se trouvent dessinées, est celle de Diego Ribero, en 1527. Le nom d'*Ilhas do Comoro*, les îles de Comor, qu'ils leur donnèrent, était emprunté aux Arabes, car les Arabes connaissaient, depuis des siècles, toute cette région maritime qu'ils avaient colonisée jusqu'à Sofala, où les navigateurs lusitains les trouvèrent établis.

On ignore quels sont les événements qui ont signalé l'arrivée des Portugais aux Comores; mais il semble qu'ils se soient placés là, avec les Arabes, dans cet état d'antagonisme où nous les trouvons sur la côte africaine, et qui était tout naturel à cette époque entre chrétiens et musulmans. Une tradition rapporte que le chef arabe qui commandait à la Grande-Comore fut obligé de se soustraire à leur tyrannie par la fuite, en se réfugiant avec une partie des siens à Mayotte.

Il est assez difficile de faire, avec quelque certitude, l'histoire politique de ces îles, par suite même de l'absence des données nécessaires pour cela. Voici ce que l'on peut déduire des renseignements recueillis à cet égard par quelques savants et voyageurs, à la tête desquels est le célèbre orientaliste William Jones.

A une époque dont on ignore la date, un Arabe de la Grande-Comore qui s'était fait remarquer dans de nombreuses occasions par son intrépidité, se fit donner le titre de chef et ensuite celui de sultan avec des pouvoirs limités. Ce fut sans doute un de ses descendants que nous venons de trouver en lutte contre les Portugais. Peu de temps après l'apparition de ces derniers dans cette région, une riche et nombreuse peuplade de Schiraziens (de Schiraz en Perse), déjà établie sur la côte de Zengebar et ayant pour chef Mohammed-ben-Aïssa, s'empara de la Grande-Comore, puis des îles Hinzouan et Mouéli, et leur donna pour chefs ses deux fils.

(*) Ces objets sont, *pour la côte d'Afrique et Madagascar,* la quincaillerie, la coutellerie, la verrerie commune, la poudre, les fusils, les indiennes, le gros coton, les toiles bleues, les toiles à voiles en coton, le sucre de sirop, le girofle, les épices; *pour les Hovas de Madagascar,* les draps de couleurs voyantes, les objets de mode, les galons d'or, les épaulettes, les bagues, les montres, le papier à écrire et à tapisser.

(**) *A la côte orientale d'Afrique,* l'ivoire, la gomme copal, la cire, les drogues, la poudre d'or, la nacre de perle, les perles, l'écaille, l'ambre, les cornes de rhinocéros, le millet, le sésame, les cocos, les sacs de natte.

A Madagascar, le coton, l'indigo, la soie, le bétail, le bois de teinture, la gomme copal, le sucre, le café, le girofle.

Ce même Aïssa, ayant entendu beaucoup vanter Mayotte, vint la visiter : il y fut accueilli en ami, et quelque temps après, la préférant à Hinzouan, il s'y établit et épousa la fille du sultan. A la mort de son beau-père, il lui succéda, et fit bâtir une ville, qui fut appelée *Tchingomi*, sur l'emplacement de laquelle on voit encore aujourd'hui les restes d'une mosquée et un tombeau que l'on dit être celui de Moïna-Singa, la fille du sultan qui lui succéda dans le gouvernement de Mayotte, et dont la postérité directe régna seule à Mayotte, jusqu'à Andrian-Souli exclusivement. Voici comment on dispose la liste de ces petits souverains : 1° l'Arabe de Comore, dont le nom nous reste inconnu ; 2° Aïssa, fils de Mohammed-ben-Aïssa ; 3° Moïna-Singa ; 4° Buona Fournon ; 5° Sultan Ali ; 6° Sultan Omar ; 7° Sultan Ali-ben-Omar ; 8° Moïna-Aïcha ; 9° Sultan Bakari ; 10° Manaon ; 11° Selim ; 12° Buona Ambo ; 13° Sultan Saley ; 14° Maouana-Madi ; 15° Buonacombo-ben-Sultan-Amadi ; 16° Andrian-Souli. On verra plus loin l'histoire de ces derniers.

Celui des fils d'Aïssa qui commandait à Hinzouan, s'y maria et eut plusieurs enfants. En 1598, lorsque Corneille Houtman toucha aux Comores, Mayotte était gouvernée par un roi ; et Hinzouan était aux mains d'une reine, qui ne voulut pas recevoir les Hollandais en sa présence, mais qui les fit traiter avec beaucoup de politesse et d'amitié. On jeta l'ancre devant la ville de Demos (probablement *Domoni*), ville aussi grande que Plymouth, et environnée de ruines qui prouvaient son ancienne prospérité. William Jones pense que cette reine était celle que la tradition nomme *Halîmah* et qu'elle donne comme l'ancêtre du sultan Ahmed, lequel régnait à l'époque du voyage du savant anglais en novembre 1783. Quinze ans après Houtman, quand les capitaines Plyton et Roc touchèrent aux Comores, une vieille sultane régnait à Hinzouan, et étendait sa domination sur les autres îles ; trois de ses fils gouvernaient Mouéli en son nom.

Cinq sultans régnèrent, suivant William Jones, dans l'intervalle de 170 ans qui sépare l'époque où Corneille Houtman et Plyton trouvèrent, à Hinzouan, cette sultane Halîmah, jusqu'à l'avénement du sultan Ahmed, dont le règne paraît avoir commencé vers 1760 et s'être prolongé jusqu'en 1785. Depuis cette époque, nous ne savons que fort peu de chose sur l'histoire générale des Comores, qui se localise même tout à fait, et dans ces derniers temps l'intérêt s'est trouvé entièrement concentré sur Mayotte par la réaction puissante qu'y produisirent les événements dont Madagascar aussi était le théâtre depuis vingt années.

Dans la seconde moitié du siècle dernier, les Comores devinrent le but des incursions des Sakkalavas de Bouéni, peuple qui occupe toute la partie nord-ouest de Madagascar. Les Comorois, si robustes à la Grande-Comore, toujours nombreux dans les autres îles, semblaient tout à fait impuissants devant l'audace de ces hardis pirates, et la plupart du temps ils ne voyaient d'autre moyen de leur échapper que de prendre la fuite, en abandonnant tout ce qu'ils possédaient à la discrétion de leurs ennemis. « Les Johannais (habitants d'Hinzouan), disait en 1809 le capitaine Tomlinson, ont dernièrement fait de grandes pertes causées par les Madégasses qui envahissent l'île tous les ans pour s'y procurer des esclaves. Les autres îles Comores, Mohilla et Mayotte, sont presque dépeuplées par les attaques de ces pirates, et Johanna, de douze bourgades, est réduite à deux. Ils arrivent à la fin de la mousson du sud-ouest, construisent des huttes autour des bourgades murées de l'île, et comme ils ne tentent jamais le passage qu'avec un temps favorable, ils les bloquent ainsi jusqu'à la fin de la mousson du nord-est, ce qui fait un espace de huit mois.

« J'ai vu une de leurs pirogues : elle avait environ quarante-cinq pieds de long sur dix à douze de large. La construction en était ingénieuse et

fort semblable à celle des barques employées à la pêche de la baleine, et les différentes pièces étaient jointes ensemble par des chevilles de bois. Ce peuple fait, tous les cinq ans, une expédition composée d'au moins cent pirogues, qui contiennent chacune de quinze à trente-cinq hommes, armés de mousquets. Chacune des quatre autres années, ils ne détachent que trente pirogues, pour qu'elles ne manquent pas de vivres, et pour laisser le temps aux plantations de se rétablir. Le roi me dit que, durant le siége de l'année précédente, près de deux cents femmes et enfants qui n'osèrent sortir des murs pour aller chercher des vivres, moururent de faim, et que plusieurs mères mangèrent leurs propres enfants. »

Nous ne rappellerons pas ici les événements à la suite desquels le manjaka ou grand chef de Madagascar, Radama, fut entraîné à se déclarer souverain de l'île entière. Qu'il nous suffise de dire qu'après avoir soumis les peuples de la côte orientale et ceux du centre, il tourna ses armes contre les Sakkalavas qui occupent toute la partie nord-ouest et la partie occidentale. Cette conquête fut l'objet de plusieurs expéditions successives; mais ses efforts et ceux de sa veuve Ranavalo n'ont pas encore réussi à dominer complétement les Sakkalavas, dont les chefs ont trouvé aux Comores un centre de résistance qui leur a permis jusqu'à présent de ne pas désespérer de leur cause. Voilà comment le nom de l'île Mayotte et des îles voisines s'est trouvé jeté au milieu du récit des luttes qu'a occasionnées cette longue guerre.

Ce que nous allons rapporter à ce sujet est extrait d'une notice historique, rédigée par un écrivain indigène, le scheikh Iousouf-ben-el-Moallem-Mousa, sur la demande d'un voyageur français fort instruit, Victor Noël, que la mort a prématurément frappé :

« L'île de Mayotte, si l'on en croit les princes d'Anjouan, aurait toujours été vassale des rois de ce dernier pays; mais les Mayottais paraissent n'avoir prononcé la khot'ba en leur nom qu'en de certains intervalles, et lorsqu'ils y ont été forcés par les événements. Pendant le règne du sultan Ahmed, qui gouverna Anjouan de 1760 à 1785, la puissance des Anjouanais avait déjà considérablement souffert des incursions annuelles des Sakkalavas dans leur île, et leur autorité sur Mayotte n'était plus qu'illusoire. Mayotte était alors dans un état de troubles continuels; sa population essentiellement hétérogène, et la position de Tchingoni, son ancienne capitale, au centre de cette population, laissaient les rois qui y faisaient leur résidence exposés à toutes les conséquences des révolutions que les sultans d'Anjouan ne manquaient pas de provoquer toutes les fois que les premiers prenaient des allures d'indépendance trop significatives. C'est dans ces circonstances qu'une famille arabe de Zanzibar, famille originaire de l'Oman, s'établit à Tchingoni, où elle acquit bientôt une grande considération par l'emploi qu'elle faisait des richesses que lui procurait son commerce. Le roi de Mayotte donna sa fille en mariage à celui de ses membres qui jouissait de la plus grande influence, jeune homme appelé Salih-ben-Mohammed-ben-Béchir-el-Mondzary-el-Omany. Le roi de Mayotte étant mort vers 1790, Salih-ben-Mohammed abandonna la secte des *Ibadhites*, qui est celle des Arabes de l'Oman, et embrassa la secte orthodoxe de Chaféy, à laquelle appartiennent les Comorois; toutes les voix le désignèrent alors pour remplacer au pouvoir son beau-père.

« Le premier soin du nouveau sultan fut de transférer le siége du gouvernement à Dzaoudzi, îlot sur lequel il fit établir les fortifications que l'on y voit maintenant, et c'est à cette mesure sans doute qu'il faut attribuer la durée, inouïe jusqu'à lui, et la tranquillité de son règne. Néanmoins, dit Iousouf, les fortifications sont impuissantes contre les trahisons domestiques : Salih-ben-Mohammed fut assassiné vers 1815, par les ordres d'un

nommé Mouana-Mâddi, Mayottais qui avait toute sa confiance.

« Après quelques années de règne, Mouana-Mâddi épousa une femme sakkalava de Mouzangaïe, et fit à cette occasion la connaissance de plusieurs princes sakkalavas, et entre autres de Tsi-Léválou, appelé depuis Andrian-Souli. Lors de la conversion de celui-ci à l'islamisme en 1823, Maouana-Mâddi lui écrivit pour le féliciter à ce sujet, et, peu de temps après, lui proposa une convention dont les clauses principales étaient : Que si l'un des deux chefs mourait sans héritier légitime, son pays appartiendrait de droit au survivant ; que dans le cas où l'un serait forcé d'abandonner ses États, l'autre devrait employer tous les moyens pour l'y rétablir ; et que s'il ne pouvait parvenir à ce résultat, il devrait admettre le prince dépossédé au partage de la souveraineté de son pays, et lui céder la moitié de son territoire. L'exécution des articles de cette convention était obligatoire pour les successeurs légitimes des parties contractantes. Les circonstances allaient bientôt permettre à Andrian-Souli de donner des preuves de sa bonne foi.

« En 1829, Mouana-Mâddi fut assassiné par les ordres de sa propre sœur, qui mit sur le trône son fils Moûgni-Moukoû, jeune homme de quinze ans. Le fils de Mouana-Mâddi, Bana-Kombo, alors âgé de douze ans, eut le temps de s'embarquer, et se rendit à Mouroun-Sunga, auprès d'Andrian-Souli, et réclama de ce prince l'exécution du traité qu'il avait conclu avec son père. Quelque difficile que fût sa position, Andrian-Souli n'hésita pas, et confia au fils de son ami une flottille et quelques centaines de Sakkalavas. Ces forces jetèrent l'épouvante parmi les habitants de Dzaoudzi, qui, pour se faire pardonner la faute qu'ils avaient commise en acceptant pour roi Moûgni-Moukoû, s'empressèrent de le mettre à mort et de proclamer Bana-Kombo.

« Les rigueurs que l'humeur belliqueuse d'Andrian-Souli lui fit exercer sur les Anti-Bouéni, lui aliéna ce peuple, qui le déposa pour élire sa propre sœur. Andrian-Souli, après avoir pris conseil des Antalotes et des Sakkalavas qui lui étaient restés fidèles, sur ce qui restait à faire, s'embarqua avec eux pour Mayotte, où ils arrivèrent en 1832. Bana-Kombo reçut bien celui auquel il devait son trône, et, conformément au traité conclu entre Maouana-Mâddi et le roi de Bouéni, il lui abandonna en toute souveraineté le pays compris entre Moussappéré et une baie à laquelle les réfugiés donnèrent, en souvenir de leur patrie, le nom de Baie de Bouéni. Quelque amical qu'ait été l'accueil fait à Andrian-Souli par Bana-Kombo, la mésintelligence ne tarda pas à éclater entre ces deux chefs, à la suite de la jalousie qu'avait excitée chez les Mayottais une prospérité que les Sakkalavas devaient à un travail assidu. Les Mayottais demandèrent à Bana-Kombo l'expulsion d'Andrian-Souli et de ses adhérents, qui avaient montré jusque-là une excessive modération. Les Sakkalavas, exaspérés de l'ingratitude de Bana-Kombo, coururent aux armes, défirent les Mayottais dans plusieurs rencontres, et se vengèrent de Bana-Kombo en le chassant lui-même de l'île. Bana-Kombo s'enfuit à Mohéli, auprès du sultan Ramanateka, et le pria de négocier la paix avec son adversaire.

« Ramanateka devait, à la ruse et à la mauvaise foi, la position qu'il occupait alors. Parent de Radama, gouverneur de Mouzangaïe dans le pays des Sakkalavas, il avait été obligé de s'enfuir avec soixante officiers et soldats, tous voués comme lui à la mort par Ranavalo. C'était vers la fin de 1832. Les fugitifs abordèrent à Anjouan, et y furent bien reçus par le sultan Abd-Allah, qui leur abandonna le quart de son île. Un an après leur arrivée dans ce pays, l'un des frères du sultan, Seyd-Ali, leva l'étendard de la révolte. Ramanateka, oubliant la généreuse hospitalité d'Abd-Allah, se ligua avec le prince rebelle, auquel sa coopération procura la victoire. Mais

peu de temps après, Ramanateka ayant senti que sa présence à Anjouan devenait importune, il se rendit à Mohéli avec tous les siens, s'imposa comme roi du pays aux habitants, stupéfiés de tant d'audace, entoura de murailles Fomboni, la capitale de l'île, se fit musulman ainsi que ses compagnons, et attendit de pied ferme ses ennemis.

« Tel était l'homme entre les mains duquel Bana-Kombo, chassé de Mayotte en 1833, allait remettre ses intérêts. Ramanateka écrivit à Andrian-Souli, et l'invita à se rendre à Mohéli, ce que celui-ci fit sans balancer. Les deux Malgaches s'entendirent au détriment de Bana-Kombo ; il fut convenu entre eux que Ramanateka serait mis en possession de Dzaoudzi, et qu'Andrian-Souli conserverait la souveraineté de la partie de la grande île qu'il occupait. Une ruse mit bientôt après Ramanateka en possession du reste, et lui facilita les moyens de chasser, à quelque temps de là, son allié du territoire dont il venait de lui faire cession. A la tête d'une petite armée, il envahit en 1836 Mayotte, en chasse Andrian-Souli, laisse le commandement à un officier, et retourne à Mohéli. Andrian-Souli, qui s'était réfugié chez Abdallah, sultan d'Anjouan, s'empare de Mayotte avec l'assistance de ce prince. Ensuite il vient bloquer, à Mohéli, Ramanateka, lequel, à la faveur d'un coup de vent qui jette à la côte la flottille d'Anjouan, s'empare d'Abdallah et le laisse mourir de faim en prison. Depuis lors, à l'instigation de Ramanateka, Salim, oncle d'Alaouy, chasse d'Anjouan son neveu, qui fuit à Comore, de là à Mozambique, à Mascate, et qui, en dernier lieu, se réfugie à Maurice. Salim devient l'ennemi naturel d'Andrian-Souli, à cause des liaisons de ce dernier avec Alaouy; il manifeste quelques prétentions à la souveraineté de Mayotte, sous prétexte qu'elle aurait été autrefois, ainsi que les autres Comores, une des dépendances d'Anjouan. Salim se borne toutefois, de concert avec Ramanateka, à favoriser, à Mayotte, la rébellion d'un jeune chef de la province d'Antankare, accueilli par Andrian-Souli, et qui, depuis lors, après avoir réuni autour de lui les Sakkalavas mécontents et quelques Mayottais, finit par succomber dans la lutte. »

Tel était l'état des choses en 1841, lorsque Andrian-Souli fit cession de l'île de Mayotte à la France. Bana-Kombo, seul prétendant sérieux à sa possession, est mort dans le courant de la même année, ainsi que Ramanateka, qui a laissé le trône à sa fille Sooud, enfant d'une dizaine d'années, qui gouverne Mouéli sous la régence de sa mère, ancienne femme de Radama. Quant à Seyid-Alaouy, qui, après avoir été vaincu par les meurtriers de son père et par son oncle, s'était réfugié à Mozambique, il mourut en 1842 dans cette ville, en léguant ses droits à son fils Mougnanlaouy ou Seyid-Hamza. Enfin, Andrian-Souli est lui-même descendu dans la tombe en 1845, laissant la France tranquille maîtresse de la nouvelle possession qu'elle venait d'acquérir dans l'océan Indien. Seyid-Hamza a bien formulé une protestation contre notre occupation, manifestant ainsi, quant à la souveraineté des Comores, des prétentions parallèles à celles de Salim; mais, depuis lors, il est venu demander lui-même au gouverneur de Bourbon de l'aider à reconquérir ses droits vrais ou supposés sur Anjouan, demande qui n'a pas été accueillie. Les événements feront connaître lequel, de Salim ou de Hamza, conservera définitivement la souveraineté d'Anjouan. Mais aucune réclamation sérieuse sur celle de Mayotte ne peut désormais s'élever de leur part. Par un acte authentique daté du 19 septembre 1843, Salim a même renoncé positivement à tous ses droits de souveraineté sur Mayotte, en reconnaissant « comme « une chose juste et vraie, que, depuis « la mort du sultan Alaouy, les sul- « tans d'Anjouan n'ont aucune espèce « de droits à faire valoir sur l'île « Mayotte, et que ses habitants sont « libres d'en disposer suivant leur vo- « lonté. »

LES ILES ZENGES.

Au large de la côte orientale d'Afrique, de Monbasah à Kilouah, entre les 4° 50′ et 8° 10′ de latitude sud, se trouvent trois îles remarquables par leur étendue, et qui ont été appelées par les Arabes *îles des Zenges*, du nom de la population nègre qu'ils y trouvèrent établie. Ce sont, en allant du sud au nord, Monfia, Zengebar et Pemba. Nous allons décrire tout d'abord la plus importante des trois, Zengebar, parce que les détails que nous aurions à donner sur les deux autres, seraient en très-grande partie tellement semblables à ceux dont celle-ci aura déjà été l'objet, que nous nous contenterons d'y renvoyer.

ZENGEBAR.

Zanzibar, ou plus exactement *Zengebar*, c'est-à-dire, terre des Zenges, est la dénomination vulgaire de la grande île que ses propres habitants appellent *Oungouyah;* elle s'étend entre les 5° 43′ et 6° 30′ de latitude sud, par 37° de longitude moyenne. Elle a 50 milles de long sur 10 à 19 de largeur, et environ 180 000 hectares de superficie.

Cette île est basse et repose entièrement sur le corail, qui se montre partout sur le rivage et qui perce même en quelques endroits dans l'intérieur. Elle est séparée du continent par un bras de mer de six à sept lieues de largeur; mais un récif fort étendu, qui se projette du rivage de la grande terre, ne laisse entre lui et l'île qu'un chenal praticable pour les plus gros navires, et qui va se rétrécissant vers le sud.

L'aspect de l'île est fort riant; elle offre à l'œil une vaste plaine, cultivable dans toute son étendue, diversifiée par des coteaux dont l'élévation n'excède pas deux cents pieds, et dont la pente est rarement rapide. Les parties non défrichées sont couvertes de beaux bois jusque sur le rivage, où la végétation semble disputer le terrain à la mer; les flots viennent y baigner le pied des arbres. Le sol, léger et sablonneux à la superficie, est pourtant d'une extrême fertilité; les produits végétaux sont d'une beauté qu'on ne peut attribuer qu'à l'excellence de la terre, la culture étant très-négligée et les moyens qu'on y emploie très-grossiers et très-défectueux.

Les eaux courantes ne paraissent pas fort abondantes. La rivière où les navires font leur eau est à une demi-lieue au nord de la ville. Ce n'est qu'un ruisseau guéable partout; il coule sur un lit de sable et n'a nulle part deux pieds de profondeur. L'aiguade n'est pas commode; il faut remonter assez loin avec le flot, attendre d'abord le jusant pour que l'eau ne soit pas saumâtre, et ensuite la pleine mer pour pouvoir redescendre, de sorte que les bateaux ne peuvent faire qu'un seul voyage en deux marées. On dit qu'il y a dans l'île deux autres rivières plus considérables, dont l'une coule à l'est. Au surplus, on trouve partout, en creusant la terre, de l'eau potable et très-bonne; elle ne diffère de celle de la rivière que par sa couleur blanchâtre, qui semble indiquer qu'elle contient quelque substance minérale en dissolution. Tous les habitants s'accordent d'ailleurs à assurer qu'elle n'a aucune qualité malfaisante.

Placée vers un parallèle très-rapproché de l'équateur et dans le voisinage du continent, l'île Zengebar jouit d'un climat plus tempéré que sa position ne semblerait l'annoncer. Dans la saison la plus brûlante de ces climats, à l'heure où le soleil, parvenu au zénith, lance perpendiculairement ses rayons dont rien ne tempère l'ardeur, la chaleur n'est pas excessive, ce qu'il faut attribuer surtout à l'influence de l'Océan. Le thermomètre, placé à l'ombre, ne paraît pas alors s'y élever au-dessus de 35°. Cette température, qu'on peut regarder comme douce par une latitude si voisine de la ligne, est probablement due à la fréquence des brises de mer et à la rareté de celles du continent. Les vents dominants sont du nord et du nord-est, depuis novembre jusqu'en avril; ils soufflent du sud-est le reste de l'an-

née. Les pluies sont rares; mais ce défaut est plus que compensé par l'abondance des rosées de la nuit : cette abondance est telle, que la campagne présente, souvent après deux mois de sécheresse, un aspect aussi vert et aussi animé qu'il peut l'être dans la saison des pluies. Cette saison commence au mois d'avril et ne dure guère au delà de mai : les eaux sont, dit-on, quelquefois assez abondantes pour rendre le passage des rivières dangereux, inconvénient de peu de durée.

Le climat passe d'ailleurs pour être très-sain : placée au vent de la grande terre, elle n'en pourrait recevoir des miasmes dangereux, et l'on assure d'ailleurs que cette partie du continent n'est point sujette aux maladies qui infestent la côte, depuis Kilouah jusqu'à Mozambique; ce qu'il faut attribuer à la hauteur des terres, ainsi qu'on le voit par les reconnaissances d'Owen. La saison des pluies occasionne quelques fièvres, mais elles sont de peu de durée, et ne présentent pas ce caractère de malignité qui rend si redoutables les fièvres de Madagascar. On y éprouve aussi quelques affections catarrhales dues à la fraîcheur des nuits. La salubrité du pays est d'ailleurs confirmée par tous les navigateurs qui ont fréquenté cette côte.

Les productions végétales de Zengebar sont variées et nombreuses, et pourraient l'être encore davantage; elle est presque entièrement couverte de cocotiers, dont on retire de l'huile, et dont la bourre sert à faire des cordages connus sous le nom de *bastain*. On y remarque aussi le manguier, le citronnier, l'aréquier, l'oranger, le jaquier, le bananier, etc. Le manguier, par la beauté de sa verdure, l'épaisseur de son feuillage et l'élégance de son port, est un des plus beaux arbres du pays; on vante l'excellence de ses fruits. La banane et le citron sont délicieux; l'orange n'a qu'une saveur douce et fade, et est très-éloignée de valoir celle de Bourbon. La noix d'arec entre dans la préparation du bétel, dont l'usage est général. Il ne paraît pas y avoir de dattiers. Le riz et le manioc sont de la plus grande beauté. Le petit mil, qui sert d'aliment à la majeure partie de la population, est la seule plante cultivée en grand à Zengebar; il s'en exporte annuellement une quantité considérable pour l'Arabie et la côte d'Afrique. Les cannes à sucre n'y sont point belles, et il n'y a que quelques plants d'indigo et de café, lesquels paraissent d'ailleurs y venir très-bien. Des girofliers, apportés par M. Desplants, ont tout à fait prospéré; ils rapportent au bout de cinq ans, et, après sept ans de séjour en terre, ils s'élevaient déjà à 15 pieds; la récolte avait eu lieu dans le mois de janvier, et ils avaient été très-chargés : il ne sera pas inutile de rappeler ici que les premiers girofliers plantés à Bourbon furent trente ans avant de rapporter. Le cotonnier est, à ce qu'on prétend, attaqué par une espèce de vermine qui le fait périr : si ce fait est vrai, on ne peut que l'attribuer à la négligence des cultivateurs, lorsqu'on songe que les Almirantes et les autres îles placées aux environs du parallèle de Zengebar, et dont le sol ne diffère pas de celui de cette île, produisent toutes un coton si estimé, qu'on le préfère même à celui des Séchelles. Au reste, ce serait se tromper étrangement que de juger ce qui peut se faire à Zengebar par ce qui s'y fait, et tout porte à croire que beaucoup de produits végétaux qui languissent entre les mains des Arabes, prospéreraient bientôt s'ils recevaient les soins d'un cultivateur européen. En effet, rien n'est plus misérable que la culture de ce pays : l'ignorance et l'insouciance des habitants sont au delà de tout ce qu'on peut imaginer : les défrichements se font en brûlant; on ne donne aucune façon à la terre; on se contente de semer, et on abandonne les plants à l'heureuse influence du sol et du climat. D'après des renseignements exacts, les deux tiers du sol sont en friche. La propriété territoriale y a peu de valeur, et en effet, à l'exception du terrain situé aux environs du port, à la distance de deux ou trois

lieues, tout le reste est à celui qui veut l'ensemencer : il suffit de donner une demi-piastre au chef maure du canton auquel appartient la terre qu'on se propose de cultiver, et de lui payer en outre, pendant tout le temps qu'on garde son terrain, une redevance annuelle de deux à trois cents livres de riz.

Zengebar abonde en bétail et en animaux utiles; le bœuf et le mouton y sont d'une excellente qualité. Les volailles y sont si communes, qu'on en donne vingt à vingt-cinq pour une piastre ; elles sont d'un goût très-délicat, mais d'une petite espèce. Les bois sont remplis de porcs sauvages, qui ont été probablement apportés par les Portugais : ces animaux ont dû se multiplier à l'infini dansun pays où les préjugés de la religion prohibent l'usage de leur chair. On ne voit guère d'autre gibier que des tourterelles, qui y sont fort nombreuses. On dit la rade fort poissonneuse. Il y a dans l'île des ânes d'une très-belle espèce ; ils ont été apportés de Mascate, aussi bien que les chameaux et le peu de chevaux qu'on y trouve. Les chiens sont très-rares, et il paraît que les Arabes ont pour ces animaux une sorte d'horreur superstitieuse. Nombre de singes habitent les bois et les endroits non défrichés. Quelques tigres sont dans la partie la plus reculée de l'île ; ils sont d'une petite espèce et attaquent rarement l'homme; au reste, il serait aisé de les détruire. Le pays a aussi deux espèces de couleuvres : l'une, grosse comme le bras, ne fait de mal qu'aux animaux et fuit devant l'homme; l'autre, très-longue et très-mince, pique douloureusement, mais sa blessure n'est point mortelle ; l'une et l'autre sont peu communes.

La population libre de Zengebar se divise en trois classes : les Arabes, qui forment la première, sont originaires de Mascate et dominent dans le pays; on les reconnaît aisément aux traits de leur visage, et à la couleur olivâtre de leur teint. Politiques et vains, ils ménagent les chrétiens et les méprisent ; observateurs peu zélés des lois de l'islamisme, ils n'en gardent que la haine et le dédain de tout ce qui n'est pas musulman. Descendants de ce peuple guerrier et marchand, à qui sa religion et son commerce mirent toujours les armes à la main, ils ont porté l'un et l'autre sur cette côte, dont ils possèdent les principaux points. L'astuce et l'avidité du gain forment les principaux traits de leur caractère. Du reste, amollis par l'oisiveté et l'abondance, ils ont perdu la valeur farouche de leurs ancêtres, et, vainqueurs dégénérés, ils n'ont pas dédaigné de s'allier aux Maures qu'ils avaient vaincus. Le nombre des individus de cette nation, dispersés dans l'île, se monte, d'après leurs calculs, à mille hommes en état de porter les armes; cette évaluation paraît fort exagérée.

Les Maures, qui sont les plus anciens et les plus nombreux habitants du pays, composent la seconde race; ils sont noirs et ont les cheveux laineux. Accoutumés à commercer avec les Français, plusieurs d'entre eux parlent le créole de Maurice avec assez de facilité pour être compris ; ils sont du reste doux et hospitaliers, et traitent les chrétiens avec affabilité. Sujets du roi de Kilouah, ils ont vu avec indifférence l'occupation des Arabes, qui ne froissaient ni leurs droits ni leurs intérêts, et n'était onéreuse qu'à leurs souverains, dont elle diminuait les revenus. Rapprochés d'ailleurs de ces étrangers par une religion commune et des alliances fréquentes, ils ont peu à peu oublié leur prince légitime, et reconnaissent pleinement la domination de l'imam de Mascate. Ces Maures sont, ainsi que les Arabes, musulmans chiîtes, c'est-à-dire de la secte d'Ali ; ils ne diffèrent entre eux que par quelques cérémonies extérieures peu importantes.

Les Banians forment la troisième race; leur couleur est cuivrée, et ils se distinguent par leur coiffure, qui est une espèce de turban rouge très-élevé, et d'une forme bizarre. Ils habitent la ville et se livrent tous au négoce. On vante leur douceur, leur humanité et leur scrupuleuse bonne foi dans les af-

faires commerciales. Ils ne s'allient point aux deux autres castes, dont ils sont méprisés à cause de leur religion. Leur nombre est de 214, et ils payent patente pour demeurer à Zengebar et y exercer le commerce.

Les esclaves, dont le nombre se monte dans l'île à environ 15 000, sont tous musulmans. Leur condition est fort douce, et diffère à peine de celle des hommes libres. Soumis à une discipline indulgente et à des travaux peu fatigants, la bonté avec laquelle on les traite, leur donne une familiarité importune, et qui pourrait devenir dangereuse. Ils sont très-rarement punis, à cause de la facilité qu'ils ont de se sauver à la grande terre, où on ne peut les ravoir qu'à prix d'argent.

L'usage où l'on est, sur le continent, de leur laisser des armes pour se défendre des bêtes féroces, s'est conservé à Zengebar, quoique le même motif n'y existe pas : il serait difficile d'en rencontrer un qui ne fût pas muni d'un arc, d'une lance ou d'un sabre. Leurs boucliers, de forme ronde, n'ont guère plus de dix pouces de diamètre; ils sont faits de peau de rhinocéros qui, travaillée par des procédés connus de ce peuple, acquiert la transparence de la corne et la consistance d'un bois très-dur. Au surplus, ces armes paraissent leur servir d'ornement plutôt que de défense. Ce genre de parure n'est pas particulier à cette classe d'hommes, tous les Maures et les Arabes, de quelque condition qu'ils soient, étant également armés lorsqu'ils paraissent en public.

La langue du pays se nomme le *souaïli*. Elle s'écrit avec les caractères de la langue arabe, et n'a d'ailleurs aucun rapport avec elle. Le souaïli est un idiome fort doux, composé d'un petit nombre de sons faciles à prononcer, et très-simple dans ses rapports grammaticaux. Il n'offre aucune ressemblance avec les différentes langues du sud et de l'ouest de l'Afrique, dont plusieurs voyageurs ont donné les vocabulaires.

L'arabe, qui est la langue de la religion, est parlé par les Mascatais et les Banians; ces derniers le prononcent fort mal; les Arabes créoles l'entendent à peine; beaucoup de Maures le lisent sans le comprendre; et c'est à ce degré de connaissance que se borne généralement l'éducation dans le pays. Ç'a été un grand sujet d'étonnement, pour tous ces musulmans, que de voir un livre arabe imprimé à Paris par des chrétiens, et d'y trouver des lettres de l'imâm de Mascate : cette circonstance n'a pas peu contribué à leur donner une haute idée de la civilisation de la France.

Zengebar est l'entrepôt général du commerce de cette partie de la côte d'Afrique comprise entre Patta et le cap Delgado, où commencent les possessions portugaises. Ce commerce consiste principalement en noirs : on assure qu'il en entre tous les ans dans l'île, par Kilouah seulement, 13 000; donnée qui paraît trop forte, si on la compare au nombre des navires qui mouillent sur la rade de Zengebar, nombre qui ne dépasse pas vingt-cinq ou trente. Il est vrai que les chelingues de la côte prennent part à ce trafic d'une manière fort active, et peut-être la quantité d'esclaves exportés par ce cabotage va-t-elle beaucoup plus haut qu'on ne l'imaginerait.

Outre le trafic des noirs, Zengebar fait encore un commerce assez étendu en ivoire, qu'elle extrait de la grande terre; en *bastain*, qu'elle fabrique; en cire, qu'elle tire de Bombetok sur la côte nord-ouest de Madagascar, et en petit mil qu'elle récolte dans son sein. Une douzaine de navires de Surate, Bombay, Mascate, et un ou deux du Bengale, lui apportent des épiceries, du sucre, du café, des dattes, des poteries, du gros coton, quelques châles. Une partie de ces objets se consomme dans le pays; le reste est porté à Pemba, à Monbasah, et sur tous les points de la côte jusqu'à Oïbo. Les mêmes navires prennent en retour diverses marchandises que nous avons mentionnées plus haut, et les piastres que les bâtiments de traite ont versées dans l'île; ce dernier article

entre ordinairement pour un tiers dans la valeur de leur cargaison.

Cette navigation se fait dans des navires du port de 100 à 200 tonneaux, fort élevés sur l'eau, et rarement pontés; on les nomme *daou*; ils sont fort laids et d'une construction bizarre. Quelques-uns ont trois mâts, mais la plupart ne portent qu'une seule voile carrée. Les capitaines de ces navires ne perdent jamais la côte de vue, et ne naviguent que vent arrière. Malgré toutes leurs précautions, leur ignorance est si grande, qu'il n'est pas rare d'apprendre qu'ils se sont perdus. Les bateaux de la côte se nomment *chelingues;* ce sont des embarcations non pontées, qui peuvent porter 20 à 25 tonneaux, et qui en général marchent fort bien.

Il n'y a d'autre industrie dans le pays que la fabrication du bastain, celle de l'huile de coco, et les constructions navales. Le bastain, comme on l'a vu, forme une branche de commerce fort intéressante avec l'Inde. On ne fait d'huile de coco, que la quantité nécessaire à la consommation; il y aurait pourtant de l'avantage à en exporter à Bourbon. On construit à Zengebar des daou et des chelingues, dont les matériaux sont tirés du continent, où ils sont très-communs. Si l'on excepte ces divers genres d'industrie, Zengebar est pour tout le reste dans la dépendance de Mascate; et c'est pour maintenir cette dépendance, que l'imâm a prohibé l'établissement de toute manufacture dans ce pays; on y a cependant formé, il y a quelques années, deux sucreries, mais qui ne donnent que des produits très-grossiers.

Les seules monnaies qui aient cours à Zengebar, sont la piastre d'Espagne, et l'écu de Hongrie au coin de Marie-Thérèse, qui ont toutes deux la même valeur. Les piastres d'Espagne y sont en grande abondance. La plus petite monnaie métallique est le quart de piastre; pour les marchés au-dessous de cette valeur, on se sert du petit mil, qui est un objet considérable d'échange sur la côte d'Afrique.

Le gouverneur de Zengebar n'est, à proprement parler, qu'un fermier qui loue de l'imâm de Mascate, moyennant une somme annuelle, la perception des droits sur la traite des noirs, sur le commerce des Banians, et sur la fabrication du bastain. On évaluait à 80 000 piastres (400 000 francs) le revenu net que ce prince tirait de Zengebar avant les traités par lesquels il a adhéré à l'abolition du commerce des noirs; ce revenu doit s'être trouvé nécessairement bien réduit, car les sommes que produisaient les deux autres branches étaient peu de chose auprès de ce que rendait cette dernière : on payait dix piastres par chaque noir exporté, et on a vu plus haut que le nombre en était considérable. Les navires arabes seuls étaient exceptés de ce tribut, étant tous armés par l'imâm, qui est le seul négociant de ses États.

Les Arabes de Zengebar sont divisés en deux partis : l'un d'eux se compose de la tribu Harthi, et avait en 1837, pour chef, un nommé Abdallah-ben-Djema', homme très-riche et très-considéré, qui a été gouverneur de Zengebar, et qui à cette époque commandait à Kilouah sans y résider. Le chef de l'autre parti se nommait Salèh. Cet Arabe est bien connu de tous les Français qui sont venus à Zengebar ; c'est un homme d'un grand sens et d'un bon caractère, d'environ cinquante ans, qui a voyagé, qui sait apprécier la supériorité de nos arts, et qui parle passablement le créole de l'Ile-de-France; il a été plus d'une fois près de payer cher la considération que lui ont acquise sa fortune et ses connaissances : poursuivi par la haine et la jalousie de la tribu de Harthi, il a su se faire un parti qui le protége contre leurs violences. Ces deux partis en viennent quelquefois aux mains, et le sang coule un instant.

La ville de *Zengebar*, chef-lieu de l'île, est située sur la côte occidentale, devant le mouillage, et vis-à-vis du continent. Son fort, ses maisons blanches, derrière lesquelles s'élèvent les têtes de nombreux cocotiers, offrent

de la rade un aspect assez agréable, auquel l'intérieur est loin de répondre : les rues sont sales, tortueuses et non pavées. Une partie de la ville est formée de maisons bâties en corail, la pierre manquant absolument dans le pays ; elles n'ont qu'un seul étage, et sont recrépies à la chaux ; leur toit plat est recouvert de feuilles de cocotiers, qui de près leur donnent un aspect misérable. Le reste des habitations consiste en huttes basses et étroites, mais assez propres à l'intérieur. D'après les observations d'Owen, le fort est par 6° 9′ 5″ sud, et 36° 48′ 40″ est.

C'est probablement ici qu'il faut chercher à retrouver l'île *Menouthias* de l'antiquité. Mais cette question appartient trop évidemment à l'étude générale des indications du Périple de la mer Érythrée applicables aux îles africaines, pour que notre discussion à ce sujet ne fût un empiétement sur le sujet spécial de la section suivante, à laquelle nous nous bornons en conséquence à renvoyer le lecteur.

Il est presque certain que, dans leurs migrations au septième siècle, les Arabes vinrent s'établir à Zengebar : ils y avaient un fort sur la petite île de Tombat, située près de la pointe nord, et un autre à la pointe sud ; à cette époque, l'île faisait partie du royaume de Kilouah. Lorsque les Portugais apparurent dans l'océan Indien, les Arabes furent obligés de reculer devant les envahissements des nouveaux arrivants, et ils perdirent même Mascate en 1508.

Rentrés en possession de cette place 150 ans après, ils vinrent mettre le siége devant Monbasah, et y restèrent durant six années, au bout desquelles les Portugais, n'étant pas secourus, capitulèrent et se retirèrent à Mozambique, emmenant avec eux, dans leur retraite, tous ceux de leur nation qui étaient établis à Zengebar et sur les autres points de la côte. La réoccupation complète de Zengebar, car c'est ainsi qu'il faut entendre le mot conquête employé par Niebuhr, eut lieu, d'après cet écrivain, sous le règne d'un imâm dont le fils était contemporain de Nadir-Châh, c'est-à-dire vers la fin du dix-septième siècle ou au commencement du dix-huitième. Depuis cette époque, les maîtres de l'Omân n'ont fait que consolider leur domination sur ces rivages, et, dans ces dernières années, l'imâm régnant paraît même s'être décidé à faire de Zengebar le centre de sa puissance : deux traités, signés, en 1842 avec les États-Unis, et en 1846 avec la France, semblent comme un témoignage certain de ses nouvelles intentions.

L'intéressant Victor Noël, auquel nous devons divers renseignements historiques sur l'histoire des Comores, fut d'abord chargé de veiller aux intérêts français dans ces parages lointains, comme agent consulaire ; une ordonnance royale du 8 février 1844 lui avait donné pour successeur, avec le titre de consul, le capitaine Brocquant, dont on vient d'apprendre la mort récente.

MONFIA.

Monfia est à 73 milles au sud de Zengebar, par 7° 52′ de latitude. Comme elle s'étend du nord-est au sud-ouest, il s'ensuit que la pointe tournée de ce dernier côté est à 9 milles seulement du continent, tandis que l'extrémité opposée en est éloignée de 31 milles. Elle n'a point, ainsi que les anciennes cartes la représentent, une forme presque circulaire ; elle est au contraire étroite et allongée ; sa longueur est de 26 milles, sa plus grande largeur de 10, et sa superficie d'environ 48 000 hectares. La côte sud-est semble former une baie demi-circulaire, devant laquelle se trouvent plusieurs petites îles qui achèvent ainsi de dessiner comme un grand lagon. Du côté du large, l'île s'élève abruptement des profondeurs de la mer ; au nord et au sud, entre elle et le continent, sont des labyrinthes d'écueils. Il règne dans ces parages un courant redoutable venant du nord avec une vitesse de deux milles à l'heure, et le navire qui se trouverait soumis à son influence, sans pouvoir le combattre, serait infailliblement jeté à la côte.

Monfia est d'ailleurs plate, couverte d'arbres, et inhabitée; son sol ne diffère point dans sa composition de celui de Zengebar, et ses productions sont les mêmes : elle passe pour fertile, et l'on y trouve, dit Horsburgh, de l'eau et des provisions.

En 1827, les Sakkalavas firent une descente dans cette île, dont ils réussirent à emmener les habitants esclaves; mais leurs pirogues furent atteintes à Quivinga par une flottille arabe, qui les força à relâcher leurs captifs.

PEMBA.

Pemba, située par 5° 10′ de latitude, a 35 milles du nord au sud, une largeur assez uniforme de 6 à 8 milles, et environ 77 000 hectares de superficie. Elle est à 18 milles du continent, et à 25 milles de Zengebar. Dans ces deux directions, la sonde ne saurait atteindre le fond, et il en est de même sur plusieurs points, tout près des rochers du rivage. Ceci faillit causer la perte du bâtiment que montait le capitaine anglais Boteler, chargé de l'exploration hydrographique de ces parages; car ayant voulu jeter l'ancre dans la soirée du 12 décembre 1823, il se trouva, inopinément, au milieu d'un labyrinthe complet de roches de corail, dont quelques-unes atteignaient presque la surface des eaux.

Pemba est entièrement plate et basse; le sol y est, comme à Zengebar, de formation coralligène, et couvert d'une végétation tellement brillante, que cette île est particulièrement connue des Arabes sous le nom de *Gezira-el-Khadra*, l'île Verte; dans la langue des indigènes, Pemba signifie *Corne*. La terre y donne les plus belles moissons, surtout en riz d'une qualité tout à fait supérieure.

« La prise de Pemba sur les Monbasiens », dit le capitaine Boteler, « a été un des succès les plus marquants du gouvernement de l'imâm de Mascate, sur cette puissance rivale. Le peu de cultures que ces gens ont sur leur propre territoire, cependant si beau et si fertile, le grain qu'ils se procurent auprès des Ouannekahs de l'intérieur, ne sauraient en aucune manière suffire à l'approvisionnement de leur ville en denrées de première nécessité, ce qui les a mis dans la dépendance presque entière de l'île de Pemba, qui a peu d'égales pour la richesse du sol, la beauté de l'aspect, la variété des produits, et les moyens de les exporter. La lutte qui précéda la soumission complète de l'île par l'imâm, fut longue et opiniâtre. Le prince Mombarrouk avait été chargé de la défense, et bien qu'il n'ait remporté aucun avantage signalé contre les forces imposantes de l'ennemi, il en a fait cependant assez pour prouver qu'il était digne d'un meilleur sort. Il a dû être d'ailleurs bien consolé de son échec par la haute estime que lui ont témoignée ses compatriotes : les guerres de Mombarrouk sont devenues le sujet de plusieurs chants favoris, non-seulement à Monbase, mais encore dans les villes intérieures des Ouannekahs. »

Le capitaine Boteler place sur la côte occidentale de Pemba, vers le sud, la baie de Chak-Chak, nom qui a été indiqué à M. Antoine d'Abbadie, sous la forme *Chek-Chek*, comme étant celui d'une ville; en même temps que son informateur lui signalait le bender ou port de Touwagah, avec une *grande ville*, dont le premier ne parle non plus en aucune façon. Au surplus, l'habile marin anglais n'avait pu consacrer à la reconnaissance de l'île le temps qu'il aurait voulu, et il déclare lui-même qu'il en est peu qui soient encore aussi mal connues.

---

§ IV.

ILES DU GOLFE ARABIQUE ET SOCOTORA,

PAR M. FERD. HOEFER.

Il règne beaucoup d'arbitraire relativement au nom de mer Érythrée, Ἐρυθρὰ θάλασσα, qu'on traduit par *mer Rouge* (*). Ce dernier nom, comme on sait, s'applique aujourd'hui exclusivement au golfe Arabique. Il n'en était pas de même chez les anciens. Ainsi Hérodote appelle *mer Érythrée* l'océan Indien, qui forme, d'un côté, le golfe Arabique (Ἀράβιος κόλπος), et de l'autre, le golfe Persique (κόλπος Περσικός). Mais on a quelquefois désigné ces deux golfes par la dénomination générale de *mer Rouge*. De là cette confusion qui règne chez les anciens historiens et géographes : chez Agatharchide, Diodore de Sicile et d'autres, le nom de mer Rouge comprend tout à la fois l'océan Indien, le golfe Arabique et le golfe Persique. Dans ce cas, cependant, l'océan Indien s'appelle plus particulièrement *Océan méridional* ou mer Atlantique du Sud (*). Les peuples sémitiques ne connaissaient point le nom de mer Rouge. Les Hébreux désignaient le golfe Arabique, principalement la partie supérieure, par ים סוף (iam Souph), *mer d'Algues*.

Le périple (περίπλους, circumnavigation) de l'Arabie par la mer Érythrée était un voyage certainement familier aux marchands phéniciens et arabes. C'est par là que s'établirent les premières relations avec l'Inde. Cette navigation, dans laquelle on perdait rarement la côte de vue, n'exigeait pas de grandes connaissances maritimes; la régularité des moussons qui soufflent dans l'océan Indien, pouvait suppléer au défaut de la boussole. Diodore de Sicile nous donne à entendre que les récits de ces périples étaient consignés dans les Annales royales d'Alexandrie (**); c'est là, du moins, qu'il dit avoir puisé en partie les documents qu'il nous a laissés sur les îles et les côtes de la mer Érythrée. L'auteur de la *Bibliothèque historique* nous apprend en même temps qu'il a eu soin de compléter ces documents à l'aide des renseignements donnés par des témoins oculaires. Diodore de Sicile sera donc ici notre principal guide.

En partant de la ville d'Arsinoé (Suez), et longeant le côté droit du golfe Ara-

(*) Pline (*Hist. Nat.*, lib. VI, cap. 23) cite les différentes opinions qui ont été émises pour expliquer le nom de *mer Rouge* : « Les uns en rapportent, dit-il, l'origine au roi Érythras, les autres à la couleur rouge de l'eau par suite de la réflexion des rayons solaires; d'autres encore au sable et au terrain ; d'autres enfin à la nature propre des eaux (*aquæ ipsius natura*). » Cette dernière opinion est la plus probable. Ce sont, d'après les recherches modernes, des animalcules microscopiques qui colorent les eaux du golfe Arabique, souvent dans une grande étendue, et en changent, pour ainsi dire, la nature. Ces phénomènes de coloration paraissent être beaucoup plus fréquents dans quelques parties que dans d'autres. Ils sont aussi dus quelquefois à des plantes sous-marines du genre *Ceramium*, formant des tapis de pourpre sur les rochers de la mer.

(*) Ὁ κατὰ μεσημβρίαν κείμενον ὠκεανός, τὸ Ἀτλαντικὸν πέλαγος τὸ πρὸς μεσημβρίαν κέκλιμένον. Diodor. Sic., lib. III, 37 (edit. Bipont.).

(**) Diod. Sic. lib. III, 37.

bique, on rencontrait le port de Vénus ou Myos-Hormos (port aux rats). « A l'entrée de ce port, dit Diodore, d'après l'autorité d'Agatharchide, il y a trois îles, dont deux pleines d'oliviers et de figuiers; la troisieme est dénuée de ces arbres, mais on y trouve beaucoup de poules d'Inde. »

Ces trois îles, que Diodore ne désigne pas autrement, ne sont mentionnées que par Strabon, qui cite la même source que Diodore (*). Si le port d'Abou-Schaar est le Myos-Hormos des anciens, on pourra admettre avec probabilité que les îles d'Agatharchide s'appellent aujourd'hui Jubal, Tiran et Omosab. Or, M. Ruppell (**) assure avoir trouvé à Abou-Schaar les ruines du port de Myos-Hormos, fondé par Ptolémée Philadelphe. « Ce port, dit-il, était défendu par un mur carré très-épais, dont on voit encore les débris; chaque angle du mur était garni d'une tour; le carré avait quatre-vingt-douze pieds de côté. L'entrée était au centre du côté septentrional. L'intérieur de cet espace était divisé en trois compartiments réguliers où l'on reconnaît encore l'emplacement des magasins. Les environs sont marécageux et couverts de plantes salines (*salsola soda*). C'était l'entrepôt du commerce de l'Arabie méridionale. C'est là que les marchandises debarquées étaient portées sur des chameaux jusqu'au Nil; car la navigation d'ici à Suez (Cléopatris ou Arsinoé) était dangereuse et longue, à cause du vent nord-ouest qui domine pendant une grande partie de l'année. On voit encore aujourd'hui, dit-on, les traces de la route qui conduisait de Myos-Hormos à Benisouf (Coptos). »

D'après ce même voyageur, les îles de Jubal, Tiran et Omosab sont dépourvues d'eau; elles appartiennent aux Arabes de la tribu Tehmi. Ces Arabes, qui paraissent descendre des Amalécites, passent le printemps à Abou-Schaar, sur la côte d'Égypte, et en été ils établissent leurs tentes près des puits de Tor. Ils tirent tous leurs moyens de subsistance de la pêche des poissons, et particulièrement des tortues. Ces Arabes ont conservé fidèlement les habitudes et les traditions de leurs ancêtres; car c'est dans les environs que les anciens plaçaient les Ichthyophages et les Chélonophages. Il existait même chez les Ichthyophages une tradition qui rappelle exactement le récit de Moïse : « Ils racontent, dit Diodore, qu'un jour le reflux fut tel que tout le golfe se changea en une terre ferme, offrant l'aspect d'une verte campagne; toute la mer s'étant retirée sur les côtes opposées, son lit fut mis à découvert; mais les eaux, revenant tout à coup, reprirent leur cours ordinaire (*). »

Au delà de Myos-Hormos il y avait la vaste baie d'*Acathartos* (**). Selon Strabon, cette baie était ainsi nommée parce que les rochers et les récifs cachés sous l'eau la rendent fort dangereuse. Au fond de cette baie était située la ville de Bérénice (***).

Suivant Vincent, la baie d'Acathartos s'appelle aujourd'hui *Beled-el-Habesch*, c'est-à-dire port d'Abyssinie, situé à 23° 16′ 30″ latitude nord (****).

« En continuant à longer la côte on rencontre, dit Diodore, une île située dans la haute mer, et qui a quatre-vingts stades de long. On la nomme *Ophiodès* (île des serpents). Elle était autrefois infestée de toutes sortes de reptiles formidables, et c'est de là qu'elle a tiré son nom. Mais dans ces derniers temps les rois d'Alexandrie l'ont fait si bien cultiver, qu'on n'y voit plus aucun de ces animaux. Si l'on a eu tant de soin à cultiver cette île, c'est qu'elle produit la topaze (*****)..... C'est pourquoi aussi l'entrée de cette île est défendue aux voyageurs. Tous ceux qui y abordent sont aussitôt mis à mort par les gardes qui

(*) Strab. lib. XVI, p. 1114. Strabon cite comme autorité Artémidore, tandis que Diodore s'appuie sur Agatharchide. En comparant les deux textes il est facile de s'assurer qu'Artémidore n'a fait que copier Agatharchide.

(**) *Reise nach Nubien*, etc., p. 211.

(*) Diodore, liv. III, ch. 40. (Tome I p. 218 de ma traduction.)

(**) Ἀκάθαρτος, impur, sale.

(***) Strab. XVI, p. 769.

(****) *Voyez* Vincent, *the Periplus of the Erythrean sea*. London, 1800.

(*****) D'après la théorie des anciens, renouvelée par les physiciens du moyen âge, les minéraux croissent et se développent comme les végétaux.

s'y trouvent établis. Ils sont en petit nombre, et mènent une vie malheureuse; car, de peur qu'on ne vole quelques-unes de ces pierres (topazes), on ne laisse aucun vaisseau dans l'île, et les navigateurs se tiennent au loin, par la crainte du roi. Les vivres qu'on leur amène sont promptement consommés, et l'on n'en trouve point dans le pays. Quand il ne leur reste plus que peu de vivres, les habitants du lieu viennent s'asseoir tous ensemble sur le rivage, en attendant l'arrivée de leurs provisions; et si elles tardent à venir, ils se voient réduits à la dernière extrémité (*). »

L'île Ophiodès est probablement *Agathonis insula* de Ptolémée. On l'appelle, dit-on, maintenant *Zémorget* ou *Zamargat*. Aujourd'hui, elle n'a guère plus d'importance que les trois petites îles dont nous avons parlé, et qui sont dans le voisinage de la baie d'Abou-Schaar (Myos-Hormos). Les voyageurs modernes ne nous apprennent pas si l'on y trouve encore des topazes, si toutefois, ce qui ne nous paraît pas probable, il faut entendre par là les mêmes pierres que nous appelons aujourd'hui topazes. « On ne voit pas (continue Agatharchide, cité par Diodore) cette pierre pendant le jour, en raison de la clarté du soleil qui l'efface, mais elle brille dans l'obscurité de la nuit, et on distingue de fort loin le lieu où elle se trouve. Les gardes de l'île se distribuent au sort la recherche de ces lieux. Dès qu'une pierre se révèle par son éclat, ils couvrent l'endroit d'un vase de même grandeur, afin de le marquer. Au jour ils y retournent, et coupent la roche dans l'espace marqué, et la livrent à des ouvriers instruits dans l'art de polir les pierres. »

Si ce récit est exact, il faudrait voir dans ces pierres des espèces de phosphores naturels (certains composés calcaires), qui jouissent de la propriété d'absorber, pour ainsi dire, les rayons du soleil et de luire dans l'obscurité. Du reste, on sait que plusieurs pierres précieuses cristallisées, comme le diamant, sont brillantes dans l'obscurité.

Reprenons le récit d'Agatharchide : « Au delà de l'île Ophiodès, les voyageurs rencontrent diverses peuplades d'Ichthyophages et de Troglodytes nomades. Après cela, on voit plusieurs montagnes particulières jusqu'à ce qu'on arrive au port *Sauveur*, ainsi nommé par les Grecs, qui, naviguant les premiers dans ces parages, se réfugièrent dans ce port. A partir de là le golfe commence à se rétrécir en contournant les côtes d'Arabie; la terre et la mer changent visiblement de nature et d'aspect. La terre est basse, et on n'y aperçoit point de collines. La mer est remplie de bancs de sable; elle n'a guère que trois orgyies de profondeur, et ses eaux sont d'une couleur verte. On dit que cette couleur ne vient pas tant de l'eau elle-même que des algues et fucus qui y croissent (*). »

Cette dernière opinion est parfaitement fondée, d'après le témoignage des modernes. On ne sait pas exactement à quelle baie correspond le port Sauveur.

A partir du port Sauveur la description de la côte occidentale et des îles du golfe Arabique est fort abrégée: Agatharchide (ou plutôt Diodore citant Agatharchide) se contente d'ajouter que le pays est arrosé par des fleuves ayant leurs sources dans les monts Pzébéens, qu'il est traversé par de grandes plaines fertiles en mauve, en cardamome et en palmiers d'une hauteur prodigieuse; que l'intérieur est rempli d'éléphants, de taureaux sauvages, de lions et de beaucoup d'autres animaux féroces; que la mer qui touche à ce pays est parsemée de plusieurs îles, où l'on ne trouve aucun fruit cultivé, qu'elle est très-profonde et nourrit des cétacés de dimensions énormes.

Nous allons ici abandonner pour un moment la source de Diodore, et prendre pour guide Strabon citant le *Périple* d'Artémidore.

Après avoir dépassé le port Sauveur on rencontre « deux montagnes, appelées les Taureaux à cause de leur forme, puis une autre montagne, sur laquelle est un temple d'Isis, élevé par Sésostris, une île remplie d'oliviers et presque couverte par les eaux de la mer, et enfin la ville de Ptolémaïs (**), dite *près de*

(*) Diod. III, 39.

(*) Diodore, III, 40.

(**) L'emplacement de la ville de Ptolémaïs

la chasse des éléphants, fondée par Eumède, que Ptolémée Philadelphe avait envoyé à la chasse de ces animaux : il commença par fermer en secret une certaine presqu'île, au moyen d'un fossé et d'un mur; il parvint ensuite à gagner par ses bons procédés les naturels, qui voulaient empêcher son établissement, et à changer en amitié leurs mauvaises dispositions. C'est dans cet intervalle qu'un bras détaché de l'Astaboras vient se rendre à la mer (Rouge) (*). Ce fleuve sort d'un lac; il porte une petite portion de ses eaux dans le golfe; mais la plus grande partie va se réunir au Nil (**). »

Suivant Artémidore, on rencontrait ensuite six îles appelées *Latomies* (***) et l'entrée d'un petit golfe nommé Sabaïtique. Dans l'intérieur des terres était un château bâti par Suchus (****). Après cela venaient successivement le port Elæa, l'île de Straton (*****), le port Saba et l'endroit nommé Chasse des éléphants. Après Elæa se trouvaient les vedettes de Démétrius et les autels de Canon, puis le port de Mélinus et celui d'Antiphile; dans l'intérieur du pays habitaient les Créophages (mangeurs de chair), qui pratiquaient la circoncision à la manière des Juifs; plus bas, au midi, étaient les Cynomolgues (tétant des chiennes), nourrissant de gros chiens. Plus loin, on trouvait la ville de Daraba et un lieu destiné à la chasse des éléphants. Ce district était habité par les Éléphantomaques (chasseurs d'éléphants), voisins des Strouthophages (mangeurs d'autruches).

Depuis le port d'Eumène jusqu'au cap Dire (Δειρή, cou) et au détroit des Six Iles, le pays était en grande partie habité par les Ichthyophages (mangeurs de poissons) et les Chélonophages (mangeurs de tortues). Diodore décrit fort au long l'industrie de ces peuples. Les six îles ou îlots dont il est ici question sont situées au point où le golfe Arabique communique avec le golfe d'Aden. Le cap Dire (*), point le plus resserré de la mer Rouge, est le cap méridional de Bab-el-Mandeb. Il y avait là une petite ville de même nom, habitée par des Ichthyophages. On y voyait une colonne de Sésostris, sur laquelle était une inscription en caractères sacrés, indiquant que ce roi avait passé le détroit pour accomplir ses vastes conquêtes. Le cap opposé à celui de Dire s'appelait *Ocila* (cap septentrional de Bab-el-Mandeb); il tirait son nom de la ville d'Ocelis, qui en était voisine.

En dehors du détroit de Bab-el-Mandeb, c'est-à-dire à partir du golfe d'Aden, les connaissances géographiques des anciens devenaient de plus en plus vagues : Artémidore, cité par Strabon, mentionne d'abord quatre îles, celle des Tortues, celle des Phoques, celle des Éperviers, et celle de Philippe, sans en donner aucune description; puis il ajoute : « La côte au delà de Dire est aromatifère, et produit de la myrrhe; il y croît aussi le *persea* et le *sycaminus* égyptien. Plus loin est Licha, lieu de chasse pour les éléphants; on y trouve çà et là des mares formées par la réunion des eaux de pluie; lorsqu'elles sont à sec les éléphants avec leurs trompes et leurs défenses creusent des espèces de puits, et parviennent à en tirer de l'eau. Sur ce rivage jusqu'au cap de *Pytholaüs*, il y a deux grands lacs : l'un d'eau salée, auquel on donne le nom de mer; l'autre d'eau douce, qui nourrit des hippopotames et des crocodiles : sur ses bords, il croît du papyrus; aussi l'on voit l'ibis aux environs (**). »

(Épithéra) a été fixé par Gossellin vers 16° 58′ de latitude. Le mont Taurus était à vingt-deux lieues plus haut; c'est probablement le ras Ahehaz ou Agiz.

(*) L'Astaboras est un des affluents du Nil Bleu (*Atbara?*), sinon le Nil Bleu lui-même, qui traverse le lac Dembea. On n'a pas encore trouvé les traces de ce bras de fleuve (si toutefois il a jamais existé) se jetant dans le golfe Arabique.

(**) Strabon, XVI, p. 1115, édit. Casaub. (*Géographie de Strabon*, tome V, p. 269.)

(***) Ces îles sont, d'après Gossellin, situées au nord d'Arkiko.

(****) Quelques auteurs ont rapporté le château de Suchus à l'emplacement de Suakem.

(*****) C'est probablement la même île que Pline (lib. VI, cap. 29) appelle *insula Stratiotôn* (île des Soldats).

(*) Ce cap ou plutôt ce détroit (Bab-el-Mandeb) portait aussi le nom de *Palindromos*, sans doute à cause des courants et contre-courants qu'y forment les eaux.

(**) Strabon, tome V, p. 277 (Paris, 1819).

Les deux lacs dont parle ici Artémidore paraissent avoir été retrouvés par des voyageurs modernes. M. Rochet d'Héricourt indique, sur la carte qui accompagne la relation de son second voyage au royaume de Choa, entre les 11° et 12° latitude nord, et les 39° et 40° longitude est de Paris, deux lacs très-voisins l'un de l'autre; celui d'eau douce est plus grand que le lac salé, et il nourrit en effet un grand nombre d'hippopotames. Nous sommes d'opinion que ces deux lacs sont ceux que mentionne Strabon d'après Artémidore.

« Après Pytholaüs, continue ce dernier, vient le pays qui produit l'encens : on y trouve un cap et un terrain consacré, renfermant un bois de peupliers. Dans l'intérieur sont deux vallées du fleuve, l'une portant le nom d'Isis, l'autre appelée Nilus : toutes deux produisent la myrrhe et l'arbre à l'encens, qui croît sur les bords du fleuve (*). Il s'y trouve aussi une mare alimentée par les eaux qui descendent des montagnes; et plus loin la bourgade du Lion, et le port de Pythangelus; le pays qui vient ensuite produit la fausse casse. On rencontre plusieurs vallées, contiguës les unes aux autres, où croît l'arbre à l'encens, et plusieurs rivières, en avançant jusqu'à la région cinnamomifère; le fleuve qui sert de limite à ce pays produit le *phleum* en quantité. Puis succèdent une autre rivière, le port *Daphnus* (**), et une vallée dite d'Apollon, qui fournit de l'encens, et en outre de la myrrhe et du cinnamome; ce dernier vient beaucoup mieux dans l'intérieur des terres. Ensuite on trouve le mont *Elephas* (***), qui s'avance dans la mer, une anse, puis le grand port de Psygmus, l'aiguade dite des *Cynocéphales*, et enfin le *Notu-Ceras* (Corne du midi), dernier cap de cette côte (****).

(*) Le périple de la mer Érythrée indique sur cette côte un lieu nommé *Niloptolomæum*, qui paraît répondre à l'embouchure de la rivière de Pédra.

(**) Le *Daphnon parvum* du périple de la mer Erythrée.

(***) Aujourd'hui *Fellis*, qui en arabe signifie *éléphant*.

(****) La Corne du midi (*Notu-Ceras*), si ce nom n'est pas synonyme de *cap des Aromates* (cap de Guardafui), doit être le cap d'Orfui.

« Nous ne possédons point de relevé des ports et des lieux situés au delà de ce cap vers le midi, parce que cette côte est jusqu'à présent inconnue. »

Cette dernière remarque d'Artémidore, chose curieuse à constater, est encore vraie aujourd'hui : après un intervalle de vingt siècles, nos connaissances concernant la côte d'Ajan, l'*Azania* des anciens, sont extrêmement incomplètes et défectueuses.

Suivons maintenant la navigation le long de la côte orientale (côte arabique) de la mer Rouge, en partant de la pointe du golfe ou de *Posidium*, ainsi nommé à cause d'un autel consacré à Neptune (*). On rencontrait d'abord un territoire très-fertile, appelé *jardins des Palmiers* (Φοινικών), espèce d'oasis dont la riche végétation devait contraster avec la désolante stérilité des environs. L'auteur cité par Diodore et par Strabon fait de ce lieu un tableau enchanteur : « Ce territoire, dit-il, est arrosé par de nombreuses sources dont l'eau est aussi fraîche que la neige, et qui entretiennent sur les rives une verdure délicieuse. On y trouve un autel antique, bâti en pierre dure, et portant une inscription en caractères anciens et inconnus. L'enceinte sacrée de cet autel est gardée par un homme et une femme, qui remplissent les fonctions sacerdotales pendant tout le cours de leur vie. Les habitants de ce territoire vivent très-longtemps (**). »

Les anciens ont souvent fait mention de ce bois de palmiers. Théophraste (*Histor. plantar.*, II, 8) le décrit comme faisant partie de la vallée de palmiers qui s'étendait des confins de la Syrie jusqu'au golfe Arabique. Suivant Cosmas et d'autres, ce fut là que les Israélites, après leur passage de la mer Rouge, vinrent aborder. Elim, en effet, dont parle l'Exode (XV, 27), ne devait pas en être éloigné.

Gossellin (***) pense que le *Phœnicon* (jardin de Palmiers d'Agatharchide et d'Artémidore) est le même endroit qui

(*) Cet autel, situé près d'Héropolis (Ayin Musa ?), avait été élevé par Ariston, envoyé par Ptolémée Philadelphe pour explorer les côtes de l'Arabie. (Diod. III, 41.)

(**) Diod. III, 42. Strabon, XVI, p. 1122.

(***) *Recherches géographiques.*

s'appelle aujourd'hui Tor, situé à peu de distance du mont Sinaï. On y trouve, en effet, beaucoup de sources d'eau douce et des dattiers. Tor est, suivant Ruppell, habité maintenant par neuf familles chrétiennes et par quelques tribus arabes (Beni-Wasel, Balasaïti, Alekati, Karassi, Tarabin, Gebelli, Hateri, Tehmi). Ces tribus vivent presque exclusivement de lait aigri, de dattes et de pain non fermenté (*).

Dans le voisinage de Tor existe le couvent de Sainte-Catherine. Ruppell évalue toute la population de la presqu'île Sinaïtique, entre Suez, Akaba et ras Mahomet, à sept mille soixante-douze âmes, et il pense que, même à l'époque où la mer Rouge était la route commerciale de l'Inde, cette population n'était pas plus nombreuse.

Revenons au *périple* d'Artémidore : après avoir dépassé ce bois de palmiers, le navigateur rencontrait, en avant de la saillie du promontoire (de la presqu'île de Sinaï), l'*île des Phoques*, ainsi appelée du grand nombre de ces animaux qui s'y trouvaient (**).

C'est là que les Gerrhéens et les Minnéens apportaient de l'Arabie Heureuse l'encens et la myrrhe.

En longeant la côte habitée par les Maranes (Maranites) et les Garydanes on entrait dans le golfe Léanite ou Élanitique (***). Ce golfe était occupé par les Nabathéens, qui se livraient à la piraterie (****). Après cela, on voyait une contrée plate, bien arrosée, riche en pâturages, mais infestée par des animaux féroces. Puis, venait une baie, entourée d'immenses rochers, et habitée par les Banizomènes. Plus loin, en face de la côte, étaient trois îles. « La première, dit Diodore, est tout à fait déserte et consacrée à Isis. On y voit des fondements en pierre d'anciens édifices et des colonnes chargées d'inscriptions en caractères barbares. Les autres îles sont également désertes. Toutes ces îles sont couvertes d'oliviers, différents des nôtres (*). Au delà de ces îles, la côte est escarpée et inaccessible aux navires dans une etendue de mille stades (**) ; car il n'y a ni port ni rade où les matelots puissent jeter l'ancre ; il n'y a même pas une langue de terre où les voyageurs fatigués puissent trouver un asile. Il y a là une montagne au sommet de laquelle s'élèvent des rochers taillés à pic et d'une hauteur prodigieuse. La racine de cette montagne est garnie d'écueils aigus qui s'avancent dans la mer, et qui forment derrière elle des gouffres sinueux. Comme ces récifs sont très-rapprochés les uns des autres, et que la mer y est très-profonde, les brisants, par leur arrivée et leur retrait alternatif, font entendre un bruit semblable à un fort mugissement. Une partie des vagues, lancées contre ces immenses rochers, s'élèvent et se résolvent en écume ; une autre partie, s'engloutissant dans des gouffres, forme des tournants épouvantables ; de telle sorte que ceux qui passent auprès de cette montagne meurent presque de frayeur. Cette côte est habitée par les Arabes Thamudéhiens. De là on arrive à une baie assez vaste, remplie d'îles qui présentent l'aspect des Échinades. Les bords de cette baie se composent de monceaux de sable noir, d'une étendue et d'une épaisseur prodigieuses. Plus loin, on découvre une presqu'île : c'est là qu'est le port appelé *Charmuthas*, le plus beau de tous ceux qui nous sont connus par les relations des historiens ; car une langue de terre, située à l'occident, sert à former une baie non-seulement d'un très-bel aspect, mais encore qui surpasse toutes les autres en commodité. Elle est dominée par une montagne couverte d'arbres et qui a cent stades de tour.

(*) Ruppell, *Reise nach Nubien*, etc., p. 196.

(**) C'est, suivant Gossellin, l'île de Scheduan, près du cap (ras) Mahomet ; la *Saspirene insula* de Ptolémée.

(***) Ce golfe portait différents noms. Comparez Pline, *Hist. nat.*, VI, 28 : *Sinus intimus, in quo Læanitæ, qui nomen ei dedere. Regia eorum Agra, et in sinu Læana, vel ut alii, Ælana. Nam et ipsum sinum nostri Ælaniticum scripsere, alii Ælanaticum : Artemidorus Aleniticum, Juba Læaniticum.* C'est de nos jours le golfe Akaba. On y trouve des ruines et des inscriptions anciennes, propres à exercer la sagacité des archéologues.

(****) Voyez *l'Arabie*, par M. A. Desvergers (Collection de *l'Univers pittoresque*.)

(*) Probablement les îles Neiman, Nebeka, Aréga.

(**) Cent quatre-vingt-quatre kilomètres.

Son entrée est large de deux plèthres. Ce port peut contenir deux mille navires à l'abri de tous les vents. En outre, on y trouve de l'eau douce en abondance, car un grand fleuve se décharge dans ce port. Il y a au milieu une île bien arrosée, susceptible de recevoir des plantations. En un mot, ce port est tout à fait semblable au port de Carthage appelé *Cothon* (*). »

Il paraît démontré que *Charmuthas* (**) est le port de l'ancienne Iambo, l'*Iambia* de Ptolémée, qui, par l'effet des atterrissements, se trouve aujourd'hui à plus d'une journée de marche dans l'intérieur des terres. Le territoire de l'ancienne ville d'Iambo est très-fertile. Les Arabes la désignent par Iambo-el-Naked (Iambo des Palmiers) pour la distinguer de la nouvelle Iambo, située sur le bord de la mer et sur un sol très-aride.

La côte habitée par les Thamudéniens est la contrée de Thamud, près de Mohila. Les principales îles du groupe que Diodore compare à celui des Échinades, sont probablement Abumela, Mardouna, Marabet, Hassani, Narad, Beridi.

Au delà du port Charmuthas, la côte était habitée par les Arabes Dèbes, par les Aliléens, par les Gassandes, par les Cerbes et les Sabéens. A partir de là Diodore et Strabon ne nous donnent plus de détails intéressants sur la navigation du golfe le long de la côte arabique.

Vouloir indiquer et décrire toutes les îles de la mer Rouge, ce serait une entreprise aussi inutile qu'impossible. D'abord ces îles, même celles que nous avons mentionnées, sont très-petites; elles sont, la plupart, incultes, désertes, et n'offrent aucun intérêt. Puis, est-on bien sûr que leur nombre n'augmente ou ne diminue périodiquement suivant les actions géologiques dont le fond de la mer est le theâtre! Les phénomènes de soulèvements que nous avons vus assez récemment survenir dans la mer la mieux explorée, la Méditerranée, nous permettent de supposer, par analogie, que bien des îlots connus des anciens peuvent disparaître, tandis que d'autres prennent naissance par voie de soulèvement. Ce qui donne à notre supposition une grande vraisemblance, c'est la constitution géologique même de ces îles. Ainsi, elles doivent, en général, leur formation à des bancs de corail et de madrépores. C'est ce que Ruppell a positivement observé pour l'île de Neimann (à 27° 7′ 48″); l'île de Nebeka (à 26° 44′ 24″) plate et allongée du sud-est au nord-ouest; l'île de Mardouna (à 26° 0′ 13″) au sud du port de Wouschk; l'île d'Arega; l'île d'Aboumela, habitée par les pêcheurs Tehmis; les îles de Marabet, de Narad, d'Omroum (à 25° 29′ 40″); l'île de Hassani (à 24° 57′ 21″), formée d'une montagne de 500 pieds de haut; et l'île de Beridi près du cap Gerbab.

Toutes ces îles ont pour assises des bancs de coraux et de madrépores. C'est ce qui a, de temps immémorial, rendu la navigation si dangereuse dans ces parages (*).

Il n'y a peut-être pas de pays qui offre pour le géologue un intérêt plus saisissant que les côtes de la mer Rouge, tant du côté de l'Arabie que du côté de l'Égypte et de l'Abyssinie. Tous les voyageurs, anciens et modernes, ont été frappés de cette nature tourmentée par d'innombrables déchirements, de l'aspect de ces roches cristallines et vitreuses, qui rappellent l'action des volcans.

Suivant M. Rochet, le golfe Arabique peut, sous le rapport géologique, se diviser en deux parties : le nord de Suez à Djedda est, sur ses deux rives, bordé de recifs de madrépores qui, en certains endroits, obstruent la mer jusqu'à une assez grande distance du rivage. Dans la partie méridionale, les récifs deviennent moins fréquents et sont remplacés par des bancs de sable, des îlots ou des îles dont la plupart sont des volcans éteints. M. Rochet cite ici les îles de Djebel-Tar ou Djebel-Cabret (montagne de soufre), à vingt lieues à l'ouest de Lo-

(*) Diodore, III, 44 (tome I, p. 222 de ma traduction). Le récit de Strabon diffère ici un peu de celui de Diodore. Ce dernier est plus complet; c'est pourquoi nous l'avons suivi.

(**) Ce mot paraît venir de l'arabe *el kharm*, qui signifie *fente*.

(*) Diodore, III, 40. Voyez, sur la navigation actuelle de la mer Rouge, Rochet d'Héricourt (*Second Voyage au royaume de Choa*, p. 19).

héia ; l'île Nora, à quatre lieues au nord de Dalack ; l'île de Zébayar, à dix-huit lieues à l'ouest-nord-ouest de Hodéida ; les volcans qui bordent le port de Rayéta sur la rive africaine, en face de Moka ; le Grand-Sian, volcan qui forme un cône assez élevé sur la rive occidentale, à l'entrée du détroit ; sept volcans sur une ligne parallèle qui obstruent le détroit de ce côté, dont un porte le nom de Petit-Sian, celui d'Hamra, et ceux de Sababo et Sababé ; enfin l'île de Périm, à l'entrée du détroit, sur la rive orientale. De Confonda jusque près de Djézan la côte se compose de terrains volcaniques, et à quelques lieues au sud de Moka jusqu'à Aden, qui est circonscrite de volcans éteints, le même travail souterrain s'est reproduit (*).

En parlant des îles de la mer Érythrée, nous ne devons pas passer sous silence les îles d'Hiéra et de Panchéa, ainsi que l'île dont Iambulus a raconté tant de merveilles. S'il faut en croire Évhémère, cité par Diodore (**), l'île d'Hiéra produisait l'encens et la myrrhe ; elle était voisine de l'île Panchéa, séjour des dieux. Les détails curieux qu'Evhémère a donnés sur cette dernière île ont été taxés de mensonges déjà par les auteurs anciens. Nous ne croyons donc pas devoir y insister ; et il serait inutile de rechercher si le récit d'Évhémère s'applique à l'île de Zeylan ou tout simplement à l'Arabie Heureuse, considérée comme une oasis au milieu du désert.

Quant à l'histoire d'Iambulus, voici ce que Diodore nous rapporte :

« Iambulus était, dès son enfance, curieux de s'instruire. A la mort de son père, qui était marchand, il se livra au commerce. Passant par l'Arabie pour se rendre dans la contrée d'où viennent les aromates, il fut, avec ses compagnons de voyage, saisi par des brigands. Il fut d'abord employé à garder les troupeaux avec un de ses compagnons. Ils tombèrent ensuite tous deux entre les mains de quelques brigands éthiopiens, qui les emmenèrent dans la partie maritime de l'Éthiopie. Ainsi enlevés, ils furent, comme étrangers, destinés à la pratique d'une cérémonie expiatoire pour purifier le pays. Cette cérémonie, dont l'usage est établi parmi ces Éthiopiens depuis un temps immémorial et sanctionnée par des oracles, s'accomplit toutes les vingt générations ou tous les six cents ans, en comptant trente ans par génération. A cet effet, on emploie deux hommes pour lesquels on équipe un navire de dimensions proportionnées, capable de résister aux tempêtes et d'être aisément conduit par deux rameurs. Ils l'approvisionnent de vivres pour six mois, y font entrer les deux hommes désignés, et leur ordonnent, conformément à l'oracle, de se diriger vers le midi. En même temps, ces deux hommes reçoivent l'assurance qu'ils arriveront dans une île fortunée, habitée par une race d'hommes doux, parmi lesquels ils passeront une vie heureuse. On déclare aussi aux voyageurs que, s'ils arrivent sains et saufs dans cette île l'Éthiopie jouira pendant six cents ans d'une paix et d'un bonheur continuels ; mais que si, effrayés de l'immensité de l'Océan, ils ramenaient leur navire en arrière, ils s'exposeraient, comme des impies et comme des hommes funestes à l'État, aux plus terribles châtiments. Les Éthiopiens célébrèrent donc cette fête solennelle sur les bords de la mer, et après avoir brûlé des sacrifices pompeux, ils couronnèrent de fleurs les deux hommes chargés du salut de la nation, et les embarquèrent. Après avoir navigué pendant quatre mois, et lutté contre les tempêtes, ils abordèrent dans l'île désignée, qui est de figure ronde et qui a jusqu'à cinq mille stades de circonférence.

« En s'approchant de cette île, ils virent quelques naturels venir à leur rencontre pour tirer leur barque à terre. Tous les insulaires accoururent, et admirèrent l'entreprise des deux étrangers, qui furent bien accueillis et pourvus de toutes les choses nécessaires. Ces insulaires diffèrent beaucoup des habitants de nos contrées par les particularités de leurs corps et par leurs mœurs. Ils ont tous à peu près la même conformation, et leur taille est au delà de quatre coudées. Leurs os peuvent se courber et se redresser comme des cordes élastiques. Leurs corps paraissent extrêmement fai-

(*) Rochet d'Héricourt (*Second Voyage*) p. 331.

(**) Diodore, V, 41-46.

bles, mais ils sont beaucoup plus vigoureux que les nôtres, car lorsqu'ils saisissent quelque chose dans leurs mains, personne ne peut le leur arracher. Ils n'ont de poils que sur la tête, aux sourcils, aux paupières et à la barbe; tout le reste du corps est si lisse qu'on n'y aperçoit pas le moindre duvet. Leur physionomie est belle, et toutes les parties du corps sont bien proportionnées. Leurs narines sont beaucoup plus ouvertes que les nôtres, et on y voit pendre une excroissance semblable à une languette. Leur langue a aussi quelque chose de particulier, en partie naturel, en partie artificiel : elle est fendue dans sa longueur de manière à paraître double jusqu'à la racine. Cette disposition leur donne la faculté de produire une grande variété de sons, d'imiter non-seulement tous les dialectes, mais encore les chants de divers oiseaux, en un mot, tous les sons imaginables. Ce qu'il y a de plus merveilleux, c'est que le même homme peut causer avec deux personnes à la fois, leur répondre et soutenir la conversation, en se servant d'une moitié de la langue pour parler au premier, et de l'autre moitié pour parler au second. Le climat y est très-tempéré, parce que l'île est située sous la ligne équinoxiale; les habitants ne souffrent ni de trop de chaleur ni de trop de froid. Il y règne un automne perpétuel, et comme dit le poëte : « La poire mûrit « près de la poire, la pomme près de la « pomme; la grappe succède à la grappe, « la figue à la figue. » Les jours sont constamment égaux aux nuits, et à midi les objets ne jettent point d'ombre, parce que le soleil se trouve alors perpendiculairement sur leur tête.

« Les habitants sont distribués en familles ou en tribus, dont chacune ne se compose que de quatre cents personnes au plus. Ils vivent dans des prairies, où ils trouvent tout ce qui est nécessaire à l'entretien de la vie, car la bonté du sol et la température du climat produisent plus de fruits qu'il ne leur en faut. Il croît surtout dans cette île une multitude de roseaux portant un fruit semblable à l'orobe blanche. Les habitants le recueillent et le laissent macérer dans l'eau chaude jusqu'à ce qu'il acquière la grosseur d'un œuf de pigeon; après l'avoir moulu et pétri avec leurs mains, ils en cuisent des pains d'une saveur très-douce. On y trouve aussi beaucoup de sources, dont les unes, chaudes, sont employées pour les bains de délassement; les autres, froides, agréables à boire, sont propres à entretenir la santé. Les insulaires s'appliquent à toutes les sciences, et particulièrement à l'astrologie; leur alphabet se compose de sept caractères, mais dont la valeur équivaut à vingt-huit lettres, chaque caractère primitif étant modifié de quatre manières différentes. Les habitants vivent très-longtemps; ils parviennent ordinairement jusqu'à l'âge de cent cinquante ans, et sans avoir éprouvé de maladies. Une loi sévère condamne à mourir tous ceux qui sont contrefaits ou estropiés. Leur écriture consiste à tracer des signes, non pas comme nous transversalement, mais perpendiculairement de haut en bas. Lorsque les habitants sont arrivés à l'âge indiqué, ils se donnent volontairement la mort par un procédé particulier. Il croît dans ce pays une plante fort singulière : lorsqu'on s'y couche, on tombe dans un sommeil profond, et l'on meurt.

« Le mariage n'est point en usage parmi eux; les femmes et les enfants sont entretenus et élevés à frais communs et avec une égale affection. Les enfants encore à la mamelle sont souvent changés de nourrices, afin que les mères ne reconnaissent pas ceux qui leur appartiennent. Comme il ne peut y avoir ni jalousie ni ambition, les habitants vivent entre eux dans la plus parfaite harmonie. Leur île renferme une espèce d'animaux de petite taille, dont le corps et le sang présentent des propriétés fort singulières. Ces animaux sont de forme arrondie, parfaitement semblables aux tortues; leur dos est marqué de deux raies jaunes, disposées en forme de X : aux extrémités de chaque raie se trouvent un œil et une bouche, de manière que l'individu a quatre yeux pour voir et autant de bouches pour introduire les aliments dans un seul gosier qui les porte tous dans un estomac unique. Les intestins, ainsi que les autres viscères, sont également simples. Les pieds, disposés circulairement, donnent à cet animal la faculté de marcher là où l'instinct le con-

duit; son sang a une propriété fort extraordinaire : il agglutine sur-le-champ un membre coupé en deux, tel que la main ou toute autre partie du corps, pourvu que la coupure soit récente, et qu'elle n'intéresse pas des organes essentiels à la vie. Chaque tribu d'insulaires nourrit une espèce particulière de très-grands oiseaux, qui servent à découvrir les dispositions naturelles de leurs enfants. A cet effet, ils mettent les enfants sur le dos de ces oiseaux, qui les enlèvent aussitôt dans les airs; les enfants qui supportent cette manière de voyager sont conservés, et on les élève; tandis que ceux auxquels ce voyage aérien donne le mal de mer et qui se laissent choir de frayeur, sont abandonnés comme n'étant pas destinés à vivre longtemps, et comme dépourvus des bonnes qualités de l'âme. Le plus âgé est le chef de chaque tribu; il a l'autorité d'un roi auquel tous les autres obéissent; lorsqu'il atteint cent cinquante ans, il renonce, suivant la loi, volontairement à la vie, et le plus ancien le remplace immédiatement dans sa dignité.

« La mer qui environne cette île est orageuse, et a des flux et des reflux considérables; mais ses eaux sont douces. Les constellations des deux Ourses, ainsi que beaucoup d'autres astres que l'on ne voit que chez nous, y sont invisibles. On compte sept îles de ce genre, toutes de même grandeur et séparées par des intervalles égaux, et qui sont toutes régies par les mêmes mœurs et les mêmes lois.

« Quoique le sol fournisse à tous les habitants des vivres en abondance et sans exiger aucun travail, ils n'en usent point d'une manière désordonnée : ils ne prennent que ce qui est nécessaire, et vivent dans une grande frugalité. Ils mangent de la viande et d'autres aliments, rôtis ou cuits dans l'eau; mais ils ne connaissent point les sauces recherchées ni les épices de nos cuisiniers. Ils vénèrent comme des divinités la voûte de l'univers, le soleil, et en général tous les corps célestes. La pêche leur procure toutes sortes de poissons, et la chasse un grand nombre d'oiseaux. Parmi les arbres fruitiers sauvages, on remarque l'olivier et la vigne, qui fournissent de l'huile et du vin en abondance. On y trouve aussi des serpents énormes, qui ne font aucun mal à l'homme; leur chair est bonne à manger et d'un excellent goût. Les vêtements de ces insulaires sont fabriqués avec certains joncs qui renferment au milieu un duvet brillant et doux; on recueille ce duvet, et en le mêlant avec des coquillages marins pilés, on en fait des toiles de pourpre admirables. Les animaux qu'on trouve dans ces îles ont tous des formes extraordinaires et incroyables. La manière de vivre des habitants est soumise à des règles fixes, et on ne se sert pas tous les jours des mêmes aliments. Il y a des jours déterminés d'avance pour manger du poisson, de la volaille ou de la chair d'animaux terrestres; enfin, il y a des jours auxquels on ne mange que des olives ou d'autres aliments très-simples. Les emplois sont partagés : les uns vont à la chasse, les autres se livrent à quelques métiers mécaniques; d'autres s'occupent d'autres travaux utiles; enfin, à l'exception des vieillards, ils exercent tous, alternativement et pendant un certain temps, les fonctions publiques. Dans les fêtes et les grandes solennités ils récitent et chantent des hymnes et des louanges en l'honneur des dieux, et particulièrement en honneur du soleil, auquel ils ont consacré leurs îles et leurs personnes. Ils enterrent les morts dans le sable au moment de la marée basse, afin que la mer, pendant le reflux, leur élève en quelque sorte leur tombeau. Ils prétendent que les roseaux dont ils tirent en partie leur nourriture et qui sont de l'épaisseur d'une couronne, se remplissent à l'époque de la pleine lune, et diminuent pendant son déclin. L'eau douce et salutaire des sources chaudes qui existent dans ces îles, conserve constamment le même degré de chaleur; elle ne se refroidit même pas lorsqu'on la mélange avec de l'eau ou du vin froids.

« Après un séjour de sept ans dans ces îles, Iambulus et son compagnon de voyage en furent expulsés comme des hommes méchants et de mauvaises habitudes. Ils furent donc forcés d'équiper de nouveau leur barque, et de l'approvisionner pour le retour. Au bout de quatre mois de navigation, ils échouèrent, du côté de l'Inde, sur des sables et des bas-fonds. L'un périt dans ce naufrage : l'au-

tre, Iambulus, se traîna jusqu'à un village : les habitants le conduisirent devant le roi, résidant dans la ville de Palibothra, éloignée de la mer de plusieurs journées. Ce roi, aimant les Grecs et l'instruction, lui fit un très-bon accueil, et finit par lui donner une escorte chargée de le conduire jusqu'en Perse. De là Iambulus regagna la Grèce sans accident (*). »

Faut-il voir dans l'île d'Iambulus l'île de Dioscoride, aujourd'hui Socotora, ou l'île de Zeylan ? En faisant la part du merveilleux, dont les Grecs étaient si avides, on peut soutenir également l'une ou l'autre opinion, à moins qu'on ne veuille traiter de fable tout le récit d'Iambulus. Quoi qu'il en soit, il y a des details qui pourraient très-bien s'appliquer à l'île de Socotora, qui est probablement l'île de Ménuthias de Marcien d'Héraclée (**). Peut-être le lecteur sera-t-il à même de juger la question, après avoir pris connaissance de la description qui va suivre.

ILE DE SOCOTORA OU SOCOTRA.

I. APERÇU HISTORIQUE.

L'île de Socotora, située (à 12° latitude nord et 52° longitude est de Paris) sur la route de l'Inde par la mer Rouge, devait de bonne heure acquérir de l'importance en raison même de sa position avantageuse. Elle était connue des plus anciens géographes Ptolémée en parle sous le nom d'île de Dioscoride, et Arrien rapporte que les habitants étaient soumis aux rois du pays de l'encens. Suivant l'autorité, d'ailleurs assez contestable, de Philostorgius, auteur d'une *Histoire de l'Église*, Alexandre le Grand y avait envoyé une colonie. Ce même auteur (qui vivait vers la fin du quatrième siecle) affirme que les habitants de Socotora parlent la langue syriaque, et il cite divers témoignages pour prouver que cette île avait été peuplée par une secte de chrétiens, gouvernés par un évêque.

Cependant, plus tard, on ne trouve plus aucune mention de Socotora, si ce n'est dans le voyage de Marco Polo, au treizième siècle. Vasco de Gama, en 1497, passa devant cette île, sans la visiter ; sept ans après, Fernandez Pereira s'y arrêta, et Albuquerque en prit bientôt possession.

Le célèbre amiral portugais trouva l'île déchirée par des factions ennemies ; il y rétablit l'ordre, et en confia le gouvernement à quelques-uns de ses officiers. Les Portugais s'allièrent avec les indigènes, et, oubliant leur patrie, ils perdirent peu à peu leur caractère national en même temps que leur suprématie. L'île retomba sous le pouvoir de ses anciens maîtres.

II. APERÇU TOPOGRAPHIQUE. MOEURS ET INDUSTRIE DES HABITANTS. CLIMAT. PRODUCTIONS NATURELLES.

L'île de Socotora a la forme d'une ellipse dont le grand axe serait dirigé de l'est à l'ouest. Elle est traversée, dans le même sens, par une chaîne de montagnes dont les assises sont de granit ; ces montagnes sont à peu près toutes de même hauteur ; à leur pied commence une plaine basse, qui s'étend jusqu'au bord de la mer. La largeur de cette plaine, de forme irrégulière, varie de deux à quatre milles ; elle est moindre près du ras Feling et du ras Shuab, dont les sommets s'élèvent perpendiculairement, et semblent surgir immédiatement de l'Océan. La côte méridionale est, en général, beaucoup moins fertile que la côte septentrionale, arrosée par plusieurs torrents qui se dessèchent pendant l'été. La côte occidentale rappelle les contrées les plus arides de l'Arabie déserte ; elle est garnie de bancs de sable, amoncelés par les vents du sud-ouest. Ce sable, extrêmement fin et presque impalpable, forme une rangée de collines de plusieurs milles d'étendue ; sans la barrière infranchissable que lui opposent les montagnes, toute l'île en serait couverte.

La partie septentrionale de la plaine est pierreuse et tapissée de buissons rabougris, qui cependant présentent au loin l'aspect d'une verdure assez belle. La partie orientale offre le contraste le plus frappant avec la partie occidentale. Pendant que la première est dépourvue de verdure, et n'a d'autre eau

(*) Diodore, II, 55-60. (Tome I, p. 172-178 de ma traduction.)

(**) Μενουθίας νῆσος. Voyez le *Périple de Marcien d'Héraclée*, etc., par M. E. Miller ; Paris, 1839 (p. 21).

que celle contenue dans les réservoirs naturels, la dernière abonde en rivières : les vallons et les plaines sont couverts de riches pâturages et d'une végétation luxuriante. Enfin, l'île entière est une masse de roches primitives, que recouvre, sauf les portions sablonneuses, une couche de terre labourable, dont l'épaisseur varie en raison même de la végétation.

Les voyageurs ne s'accordent pas sur le hiffre de la population de Socotora. Ce chiffre est, en effet, difficile à fixer, à cause de l'instabilité des habitants, qui, livrés principalement à la vie commerciale, changent souvent de demeure, et vont s'établir dans d'autres régions. M. Wellsted, à qui nous devons les renseignements les plus détaillés sur l'île de Socotora, évalue le total de la population à environ quatre mille âmes (*). En le comparant avec la surface de l'île, qui est approximativement de mille milles carrés, on trouve quatre habitants pour chaque mille carré. M. Wellsted n'a pu découvrir aucun vestige d'ancien monument qui témoignât de l'existence d'une race antérieure à la population actuelle. Cependant, on a quelque raison de croire que l'île était jadis mieux cultivée et plus peuplée. Mais il n'est guère facile de déterminer l'époque de cette ancienne prospérité.

Tamarida peut être considéré comme le chef-lieu de Socotora. Cette ville est située à la base d'une rangée de collines qui s'élèvent en forme d'amphithéâtre et s'étendent jusqu'à la mer. Elle se compose d'environ cent cinquante maisons, isolées et entourées de palmiers. Mais il n'y a que le tiers de ces maisons d'habitées; le reste se trouve dans le même état où le laissèrent les Wahabites, lorsqu'ils vinrent, en 1801, ruiner Tamarida. Quoique petites, elles sont bien bâties en pierres calcaires et en corail qui abonde sur toute la côte. Le corail, à l'état frais, est assez mou pour qu'on puisse facilement le couper en morceaux dans la forme que l'on désire. Les maisons sont ordinairement carrées et à deux étages; l'un des angles est garni d'une tour où est pratiqué l'escalier par lequel on monte dans l'étage supérieur. Comme les pluies sont fréquentes, il importe de construire des habitations solides, et de les recouvrir d'une couche de mortier durable, car le corail ne résiste pas longtemps à l'action de l'atmosphère. Ce mortier est préparé avec des morceaux de corail qu'on calcine dans des rigoles de sable. Les chambres de l'étage supérieur sont affectées au harem; dans les chambres inférieures, les Arabes reçoivent les visiteurs, et vaquent à leurs affaires. Les fenêtres regardent le nord-est, et sont surchargées d'ornements d'architecture en bois, qui interceptent en grande partie la lumière. A chaque maison est attenant un petit jardin où l'on cultive des melons et d'autres plantes potagères pour les usages domestiques. En 1834, Tamarida ne renfermait guère plus de cent ou cent cinquante habitants, en comptant ceux qui étaient alors absents, à Zanzibar, pour affaires de commerce. Il n'y a que deux boutiques à Tamarida, et les seuls articles qu'on y vende sont des dattes, du millet, du tabac, et des vêtements. L'argent monnayé y est rare; on le remplace quelquefois par des pendants d'oreilles en argent, et par de l'ambre. Cette dernière substance se trouve occasionnellement sur la côte occidentale de l'île. La plaine dans laquelle a été bâtie Tamarida a quatre milles de large sur cinq de long; elle est arrosée par trois rivières, dont l'une passe tout près des maisons. Aucune de ces rivières ne se dessèche pendant l'été; leur eau est remarquablement pure et limpide; elles sont toutes bordées de dattiers. On trouve sur leurs rivages, ainsi que dans d'autres parties de l'île, une singulière espèce d'herbe, à laquelle M. Wellsted donne le nom de *Pennisetum dichotomum*. La tige a plus d'un demi-mètre de long; la partie supérieure présente des branches disposées en verticille, dont les extrémités sont en pointes recourbées; ces pointes s'accrochent aux habits et pénètrent jusque dans la chair des passants (*). Le

(*) R. Wellsted, lieutenant of the East-India Company's marine service, *Memoir on the island of Socotra* (*Journal of the royal geographical Society of London,* vol. V, p. 129-229).

(*) C'est probablement une espèce de *cenchrus*, et non de *pennisetum*.

sol est de couleur rougeâtre, ce qui est sans doute dû à la présence de l'oxyde de fer; il est riche et fertile.

Derrière Tamarida, près du Djebel Rummul, on voit les ruines d'un fort portugais; les ruines d'un autre fort sont à peu de distance de là, sur une colline, au centre de la plaine et en vue du mouillage. Dans le voisinage du petit hameau de Suk, se trouvent les ruines de la ville de Hadibou, qui, d'après la tradition du pays, était jadis la principale de l'île; il n'en reste plus que les murs des maisons. M. Wellsted incline à penser que la fondation de Tamarida est postérieure à la première invasion des Portugais.

Cadhoup est un village bordé d'un côté par la mer, et de l'autre par un étang profond. Il renferme trente maisons et autant de huttes. Les premières sont plus petites que celles de Tamarida et d'une architecture moins soignée; les dernières sont de chétives baraques, qui ne garantissent leurs propriétaires ni contre le vent ni contre la pluie. La principale occupation des habitants consiste dans la pêche et l'élève des bestiaux. Le soin des derniers est ordinairement dévolu aux femmes. Quelques villageois font le commerce avec Zanzibar et Mascate. Aux environs de Cadhoup, on trouve quelques inscriptions arabes, gravées sur l'écorce d'un arbre (camhane); leur date remonte à 1640.

A deux milles de Cadhoup est située la vallée de Moreh, ainsi appelée d'après le cap voisin de même nom. Pendant la saison d'hiver cette vallée est traversée par un torrent rapide, bordé de palmiers. On rencontre çà et là quelques huttes occupées par ceux qui exploitent la culture du dattier. Aux environs du ras (cap) Moreh, on voit plusieurs inscriptions fort curieuses, tracées sur une roche calcaire, presque au niveau de la plaine. Ces inscriptions, qui mériteraient d'être examinées par des archéologues, paraissent avoir de l'analogie avec d'autres inscriptions qu'on trouve sur la côte opposée du continent arabique. Elles sont accompagnées d'espèces d'hiéroglyphes, représentant des serpents, des pieds d'hommes, des chameaux, des brebis, des bœufs, etc.

Gollonsier ou Colleseh est un village situé sur la côte nord-est de l'île; son emplacement est à l'entrée d'une vallée étroite que traverse une rivière assez considérable. Quelques chétives cabanes et un petit édifice qui sert de mosquée composent tout le village. Les habitants, peu nombreux, sont extrêmement pauvres; tout leur bien consiste en quelques bateaux pêcheurs. Ils vivent, indépendamment de la pêche, de la récolte de l'aloès et du sang-dragon. Les navires étrangers abordent d'ordinaire à Colleseh pour renouveler leurs provisions d'eau.

Dans d'autres parties de l'île on rencontre çà et là des habitations abandonnées et des ruines dont la plupart témoignent de l'ancienne domination des Portugais.

Socotora appartient aujourd'hui au sultan de Kissine, sur la côte d'Arabie. Il y envoie annuellement un de ses officiers ou de ses parents, pour percevoir les impôts, dont la valeur ne paraît pas dépasser 1,200 francs.

Les habitants parlent un dialecte qui semble se rapprocher singulièrement de l'hébreu ou du phénicien. C'est du moins l'opinion que nous croyons pouvoir émettre après avoir comparé le vocabulaire socotrain de M. Wellsted avec l'hébreu.

Exemples :

Socotrain.	Hébreu.	
kokeb.	*kokab,*	étoile.
ichah.	*ichah,*	femme.
lichen.	*lachon,*	langue.
allah.	*allah,*	monter.
ketab.	*katab,*	écrire.

Il serait inutile de multiplier les exemples. Les Portugais, pendant leur première visite à Socotora, y avaient, dit-on, trouvé des manuscrits chaldéens. M. Wellsted ne put se procurer aucun de ces manuscrits, qui seraient d'un si haut intérêt pour l'histoire des langues sémitiques. Les habitants lui assurèrent que les Wahabites, lors de leur invasion, les avaient tous détruits.

Le dialecte socotrain n'est guère parlé que des anciens habitants de l'île. Les Arabes de Mascate ne le comprennent pas. Cependant les montagnards de la côte d'Arabie paraissent assez bien entendre le langage des montagnards de Socotora.

Les indigènes se divisent naturellement en deux classes : les montagnards et les habitants des plaines. Ces derniers composent une race mixte : ils descendent d'Arabes, d'esclaves africains, de Portugais et d'autres nations ; ils occupent Tamarida, Colesseh, Cadhoup et l'extrémité orientale de l'île. Les montagnards sont de véritables autochthones : leurs traits en font en quelque sorte une race particulière. Ils sont, la plupart, d'une taille élevée, bien musclés ; leurs membres sont bien conformés ; leur angle facial est aussi grand que chez les Européens ; ils ont le nez légèrement aquilin, les yeux vifs et expressifs, les dents blanches et la bouche bien faite. Leur chevelure, qu'ils portent très-longue, frise naturellement ; mais elle n'est pas laineuse comme celle des Nègres, et ne ressemble pas à celle des Malgaches. Ils portent généralement de la barbe, mais pas de moustaches. Ils s'éloignent, à certains égards, du type arabe, et n'ont rien de commun avec les Somaulis de la côte orientale de l'Afrique ; leur teint varie du blanc au brun foncé ; leur démarche est assurée, et ils franchissent des montagnes avec la légèreté des antilopes ; habitués à grimper de roc en roc, ils ont les orteils écartés ; mais ce léger défaut ne leur fait rien perdre de la beauté et de la régularité de leurs traits. En un mot, les montagnards de Socotora sont une des plus belles variétés des races qui peuplent les continents asiatique et africain.

Leur vêtement consiste en une pièce de toile jetée négligemment autour des épaules, et sans aucun ornement ; la ceinture est munie d'un couteau, et la main armée d'un gros bâton. Ils arrangent leurs cheveux avec une certaine coquetterie, soumise aux changements de la mode : les uns les frisent, les autres les portent très-longs, et tressés en nattes, maintenus par un bandeau. Leur peau bien propre, lisse, est exempte de toute éruption cutanée. Quelques-uns portent des cicatrices dues à l'application du fer rouge, genre de cautère que les Arabes emploient si souvent pour traiter des maladies locales.

Les mêmes observations s'appliquent aux personnes de l'autre sexe. Les femmes présentent la même régularité dans les traits de la physionomie ; leur teint est généralement beaucoup moins foncé que celui des hommes, et quelques-unes, surtout dans leur jeunesse, peuvent passer pour remarquablement belles. La plupart de celles qui vivent dans les contrées basses ont les jambes d'une grosseur étonnante, mais sans dénoter un état morbide, car elles jouissent toutes d'une santé excellente. Leur principal habillement consiste en une espèce de camail de laine, serré autour de la taille par une ceinture de cuir. Elles portent des colliers de corail rouge, de succin ou de verre coloré ; elles ont aussi des pendants d'oreilles en argent, lourds et épais, deux à chaque oreille, l'un à la partie supérieure, l'autre à la partie inférieure de la conque auriculaire. Elles vont non voilées, se promènent et s'entretiennent librement avec les étrangers. Tels sont les montagnards de Socotora.

Les Socotrains font consister leur principale occupation dans l'élève des bestiaux et le commerce de l'aloès et du sang-dragon, qu'ils échangent dans les villes contre des dattes, du dorrha (espèce de céréale) et des vêtements. Les femmes ont en partage les travaux les plus rudes des champs et du ménage ; tandis que les hommes passent leur temps à dormir ou à fumer. Le lait est leur aliment quotidien ; ce n'est que dans les grandes occasions qu'ils se décident à tuer un agneau ou une chèvre. Leur cuisine est fort simple : ils séparent la viande des os, et la coupent en menus morceaux, qu'ils font cuire dans des pots de terre. Contrairement à la coutume des musulmans, ils se servent, en mangeant, de couteaux, qu'ils achètent aux baleiniers qui viennent toucher à l'île.

Comme le climat est très-humide, il serait imprudent de vivre sous des tentes pendant plusieurs mois de suite ; et comme ils sont obligés par leur vie pastorale de changer souvent de lieu pour chercher des pâturages, ils s'abritent dans les cavernes naturelles qu'on rencontre dans les montagnes. Ces cavernes sont très-nombreuses, et comme taillées dans le calcaire par la main de l'homme. Il y en a d'assez spacieuses pour contenir plusieurs familles avec tous leurs troupeaux. M. Wellsted en a vu qui étaient

situées à huit cents pieds au-dessus de la plaine; cependant la plupart sont presque au niveau du pays plat. Quand l'entrée est trop étroite, on l'élargit, on en couvre la partie supérieure avec des sarments, de sorte qu'il est difficile, même à une courte distance, de distinguer ces cavernes du sol environnant. Tout à côté de ces demeures naturelles sont des enclos circulaires en pierres, pour abriter, pendant la nuit, les chèvres et les brebis. Les seuls meubles qu'on y observe sont : une pierre pour moudre le blé, des matelas de peaux pour le coucher, des outres de cuir pour conserver l'eau et le lait, quelques pots de terre pour les usages culinaires, et quelques habits de laine suspendus au travers de la caverne. Ces habits, convenablement arrangés servent, souvent de berceau. En général, il ne règne pas beaucoup de propreté dans ces cavernes, qui fourmillent de puces et de vermine. La douceur de la température y rend inutile l'entretien d'un foyer : on n'allume du feu qu'au dehors pour faire cuire la viande.

Le caractère moral des indigènes pourrait servir de modèle aux autres nations : les crimes contre les personnes et les propriétés y sont extrêmement rares ; on peut y voyager en toute sécurité. Ils se font surtout remarquer par leur hospitalité, dont l'exercice n'est limité que par les bornes de la fortune; ils ne fatiguent pas les étrangers, comme le font les Arabes, par une curiosité incommode, en les interrogeant sur leur religion, le but de leur voyage, etc. Ils ont différentes manières de se saluer. Deux amis qui se rencontrent s'embrassent d'abord six ou huit fois sur les joues ou les épaules, puis ils se touchent les mains, les embrassent à leur tour, et échangent enfin une multitude de compliments. Un autre mode de salutation consiste à placer les nez l'un contre l'autre, à faire une profonde inspiration et à chasser l'haleine avec force à travers les narines. Hommes et femmes se saluent publiquement de cette façon. Les femmes saluent les chefs de tribu en embrassant leurs genoux; et elles reçoivent en retour un baiser sur le front. C'est aussi le salut ordinaire qui s'échange entre les enfants et les vieillards.

Les indigènes de Socotora. jadis chrétiens, s'il faut en croire la tradition, professent aujourd'hui la religion de Mahomet. Mais ce sont des observateurs peu rigides des lois du prophète. Beaucoup d'entre eux négligent même le jeûne du ramadan, ce que tout vrai musulman regarderait comme un crime de lèse-divinité. Il y en a peu qui connaissent les prières du matin et du soir. La circoncision est pratiquée, non pas dans l'enfance, mais à l'âge de quinze ou vingt ans; et M. Wellsted pense qu'il y a un grand nombre d'indigènes qui peut-être n'ont jamais été circoncis. Les Arabes des plaines et les citadins sont, au contraire, très-dévots, très-intolérants, en même temps que fort ignorants, comme le sont du reste partout les fanatiques religieux.

S'il est vrai qu'il y eut autrefois dans l'île un archevêque et deux évêques, les choses sont bien changées : il n'y a aujourd'hui qu'un seul prêtre mahométan qui cumule les fonctions de mollah, de muezzim et de maître d'école. Trois petites mosquées, dont deux à Tamarida et une à Colleseh sont les seuls édifices consacrés au culte. Il serait intéressant de rechercher ce que sont devenues les églises chrétiennes; peut-être en reconnaîtrait-on quelques vestiges dans les ruines dont les légendes des insulaires font le siége des démons et des sorciers.

Parmi les coutumes des indigènes de Socotora, nous nous contenterons de signaler l'une des plus singulières. Tout individu soupçonné d'un crime capital est placé, les pieds et poings liés, sur le sommet d'une montagne, où il doit demeurer exposé pendant trois jours. Si pendant ce temps il tombe de la pluie l'accusé est regardé comme coupable, et condamné au supplice de la lapidation. Cette coutume paraît être aujourd'hui généralement abandonnée.

La stabilité du type des montagnards, auxquels M. Wellsted donne le nom de Bédouins, par opposition aux autres habitants, qu'il appelle Arabes, s'explique tout naturellement. Les premiers n'ont aucun scrupule à donner leurs filles en mariage aux Arabes et même aux étrangers qui viennent visiter momentanément l'île; les enfants issus de ces mariages suivent l'état de leurs pères, et

oublient entièrement les parents de leurs mères. Les Arabes, au contraire, croiraient se déshonorer en mariant leurs filles aux Bédouins ou montagnards de l'île. A cela il faut ajouter que la partie occidentale de l'île occupée par les montagnards est généralement stérile, manque d'eau, et offre fort peu d'attraits à des colons. Telles sont les principales causes qui expliquent l'absence de tout mélange de la plupart des indigènes avec les étrangers.

Une des tribus les plus curieuses à étudier est celle de Bahi-Rahow; elle ne se compose que d'environ cent cinquante individus, et vit dans le voisinage du ras Moreh. Ils descendent, dit-on, d'une colonie d'Israélites, et ils conservent, en effet, quelques traits de ressemblance avec la race juive. Les Saymi, les Sayfi, les Dirmi et les Zirzhi, connus sous la dénomination générale de Camhanes, sont regardés comme descendants des Portugais. Ils vivent dans les montagnes granitiques, et sont riches en troupeaux de moutons et de vaches, mais ils ne portent aucun signe de cette dégradation physique qui stigmatise la race portugaise de l'Inde.

Parmi les contes les plus répandus dans l'île, il y en a beaucoup qui ressemblent singulièrement aux légendes de nos pays. On y raconte, entre autres, qu'il y a des femmes étranges qui, retirées dans des lieux cachés, épient les voyageurs fatigués et se précipitent sur eux pour les dévorer. Il n'y a pas d'habitant qui ne croie cette histoire parfaitement véridique, et ne parle avec horreur du nombre des victimes. Le fait est qu'on trouve quelquefois dans des précipices des corps dévorés par des vautours et d'autres animaux de proie; mais ce sont là probablement des morts accidentelles, par suite d'une chute du haut des rocs escarpés.

Les maladies sont rares à Socotora. M. Wellsted, pendant son séjour dans cette île, n'y observa que quatre cas d'ulcères rongeants et autant de cas d'éléphantiasis. L'hydropisie abdominale ou ascite paraît être cependant une affection assez fréquente : M. Wellsted l'attribue, à tort suivant moi, au régime des habitants, qui plusieurs jours de suite ne vivent que de lait et de millet, et qui tout à coup mangent avec excès de la viande de mouton à demi cuite. Dans certaines vallées, on rencontre une espèce d'idiots qui rappelle les crétins de la Savoie. Ils forment une famille à part, et mènent une vie tout à fait sauvage; on leur donne des aliments quand ils approchent des habitations; mais ils aiment mieux se nourrir de racines et d'herbes, ou de chèvres sauvages, qu'ils tuent à coups de pierre. Ces idiots, qui ne paraissent pas susceptibles de civilisation, vont en général tout nus.

Climat. Socotora, quoique située sous la même latitude que les contrées les plus chaudes de l'Afrique, jouit d'un climat doux et modéré. La météorologie rend parfaitement compte de cette différence qui se présente chaque fois qu'on compare le climat d'une île avec celui d'un continent situé sous la même latitude. Des vents réguliers, passant sur d'immenses nappes d'eau, viennent sans cesse tempérer l'ardeur du soleil. La température n'éprouve que des oscillations très-peu étendues : la température moyenne hivernale (du 12 janvier au 13 mars) est d'environ 10° du thermomètre centigrade, et la température moyenne annuelle n'est que d'environ 12° (*). On comprend aisément que le climat est moins doux sur les plateaux élevés et dans les montagnes. M. Wellsted attribue aux montagnes de granit les pluies fréquentes qui surviennent souvent vers la fin de la saison sèche. La mousson du sud-ouest s'y fait quelquefois sentir avec une extrême violence, et entretient la fraîcheur dans les vallées, qui seraient autrement brûlées par les rayons concentrés du soleil. Pendant que la mousson souffle ainsi avec une force d'ouragan, le ciel reste serein; ce n'est qu'à de rares intervalles qu'on voit quelques nuages blancs, semblables à ceux qui enveloppent le pic de la Table au cap de Bonne-Espérance, et qui annoncent constamment l'arrivée des tempêtes. L'air alors, loin d'être humide, est d'une sécheresse extrême : des draps mouillés se dessèchent presque instantanément; des personnes en sueur éprou-

(*) Wellsted, Mémoire cité (*Journal of the royal geographical Society of London*, t. V, p. 196).

vent aussitôt un froid pénible; quand on a la peau sèche, on est en proie à une chaleur fébrile et à un malaise général. Cependant cette mousson ne paraît pas beaucoup influer sur l'état sanitaire de l'île, si ce n'est qu'elle paraît amener quelquefois des fièvres intermittentes.

Productions naturelles. Au nombre des produits les plus importants de l'île, il faut placer l'aloès (*aloe spicata*): c'est la meilleure espèce qu'on connaisse, et elle porte dans le commerce le nom d'aloès *succotrin*. C'est, de temps immémorial, la principale richesse de Socotora. Cette plante croît naturellement sur les penchants et les sommets des montagnes calcaires de l'île; elle s'élève jusqu'à 1000 mètres au-dessus du niveau de la plaine, et se plaît dans un sol aride. A une époque fixe, on en cueille les feuilles, et on en exprime le suc à travers une peau. C'est dans cet état qu'on transporte l'aloès à Tamarida et Colleseh; puis de là à Mascate, où son prix varie considérablement. La récolte de l'aloès, qui croissait dans toutes les parties de l'île, était autrefois affermée à plusieurs individus par le sultan de Kissine, qui en avait fait un monopole. Aujourd'hui il n'y a plus ni fermiers ni monopole : chaque habitant cueille autant d'aloès qu'il veut s'en donner la peine. La quantité exportée en 1833 s'éleva à quatre-vingt-trois peaux ou deux tonnes.

Parmi les autres produits on remarque le sang-dragon (*Pterocarpus draco*): c'est une espèce de gomme-résine que les habitants recueillent en toute saison. L'arbre qui la fournit croît sur le penchant des collines et s'élève depuis deux cent cinquante jusqu'à six cents mètres au-dessus du niveau de la mer. Son stipe ou tronc, d'environ six mètres de haut, varie de trois à quatre décimètres de diamètre. Ses branches sont nombreuses, mais courtes, et entrelacées. Les feuilles sont coriaces, de trois décimètres de long, ensiformes, pointues à l'extrémité, sessiles et élargies à la base; elles sont extrêmement nombreuses et insérées presque à angle droit sur les branches, de manière à offrir l'aspect des fanons de baleine. M. Wellsted, auquel nous empruntons cette caractéristique, n'a pas vu ce *pterocarpus* en fleur. La gomme-résine découle spontanément du stipe; on n'a donc pas besoin de recourir aux incisions pour se la procurer. La plus belle espèce de sang-dragon est de couleur cramoisi foncé, et se vend fort cher.

L'arbre auquel les insulaires donnent le nom d'*amra* fournit une matière gommeuse, transparente, douée d'une odeur agréable; mais elle est inférieure à l'oliban qu'on récolte sur les côtes d'Arabie.

Au nombre des plantes qui ne sont pas d'une utilité immédiate, quoique d'un grand intérêt pour la science, on remarque l'*asset* et le *camhane*, comme les appellent les indigènes. Ces végétaux croissent sur les rochers les plus escarpés, et tirent leur nourriture de la terre qui se trouve accidentellement comme encaissée dans les cellules ou les fentes de ces rochers. Toute la tige, qui est assez épaisse, se compose d'une substance molle, blanchâtre, cellulaire, qu'on peut couper facilement au couteau. Les chameaux et les moutons mangent les feuilles du *camhane*, tandis qu'ils rejettent celles de l'*asset*. L'un et l'autre laissent suinter des feuilles et du tronc un suc lactescent très-âcre. Les rejets que poussent les racines donnent naissance à autant d'individus nouveaux. Le petit nombre de feuilles, très-grandes comparativement à la hauteur des tiges, présentent un aspect fort singulier : quelques-unes de ces plantes n'ont pas deux mètres de haut, tandis qu'elles ont à leur base une étendue bien plus considérable. Pendant la mousson nord-est elles se parent de belles fleurs rouges. Ces végétaux, encore imparfaitement connus, paraissent appartenir à la famille des Asclépiadacées.

On trouve sur le bord de la mer un arbrisseau dont les indigènes mangent l'intérieur de l'écorce, et en font leurs délices. Le *metayne* ou *malarah* est un arbre qui abonde dans toute l'île, et qui fournit un bois excessivement dur. Dans les crevasses des montagnes granitiques se développe un lichen grisâtre que les femmes arabes emploient pour se teindre le visage en jaune. Ce lichen s'attache solidement aux rochers et les tapisse entièrement.

L'agriculture est à peu près inconnue

à Socotora. On n'y cultive d'autre céréale qu'une espèce de millet (*dokhna*), qui n'exige presque aucun soin, et produit dans toute saison. Les cultivateurs se contentent de nettoyer les champs des pierres, de les remuer avec un bâton aigu, et de les entourer d'un mur pour les garantir contre les bestiaux. Quand ils peuvent se procurer du lait et des dattes, ils ne se soucient guère de semer du dokhna; celui-ci n'est d'ailleurs cultivé que dans la partie orientale de l'île : il n'y en a point dans la partie occidentale. C'est des plantations des dattiers et de l'élève des troupeaux que les habitants tirent leurs principaux moyens de subsistance. Dans l'est de l'île, les bords des rivières sont garnis de dattiers; quelques-uns de ces arbres sont fécondés à la fin de décembre, les autres ne le sont que vers le commencement de mars; c'est ainsi qu'on a des dattes fraîches pendant plusieurs mois de suite. Cependant ce fruit ne suffit pas à la consommation : on en fait venir annuellement de Mascate des charges considérables. Dans les montagnes on trouve quelques orangers sauvages, dont le fruit est acide et amer, ainsi qu'une espèce d'igname dont on ne paraît pas, comme ailleurs, manger la racine. Aux environs de Tamarida, on cultive un peu de tabac. Tout le sol, particulièrement dans le voisinage des pics granitiques, est extrêmement fertile et très-susceptible de culture; les céréales et toutes sortes d'arbres fruitiers pourraient y croître en abondance; malheureusement, comme nous venons de le dire, les habitants ne se livrent guère à l'art agricole.

Les espèces animales qu'on rencontre à Socotora paraissent moins variées que les espèces végétales. M. Wellsted n'y a vu que des chameaux, des moutons, des ânes, des bœufs, des chèvres et des civettes. Les chameaux sont aussi grands que ceux de la Syrie; mais ils sont plus robustes que rapides à la course. Bien nourris d'herbes et de buissons succulents, ils ne sont pas aussi durs à la fatigue que les chameaux d'Arabie, et ne supportent pas aussi longtemps la faim et la soif. Ils remplacent ici les mulets. Leur nombre, dans toute l'île, ne dépasse pas deux cents. Les vaches sont nourries dans de riches pâturages, aux environs de Tamarida; elles sont généralement très-grasses. Les indigènes les élèvent pour le lait, avec lequel ils fabriquent le *ghih*, si estimé en Arabie et en Afrique. Ils ne les tuent guère, pas plus que les bœufs, pour en manger la viande, si ce n'est dans des occasions tout à fait extraordinaires. On en estime le nombre à environ six cents dans toute l'île.

On voit partout d'immenses troupeaux de moutons et de chèvres; les propriétaires ne paraissent pas en avoir grand soin. Les brebis n'ont pas cette queue monstrueuse qui défigure celles de l'Arabie et de l'Égypte; ces animaux sont d'ordinaire petits, à jambe grêle, et leur chair n'est pas très-savoureuse; avec leur laine on fabrique ces haïks épais si connus en Arabie et en Perse. Les chèvres présentent plusieurs variétés; celle dont le poil est long et roux vit à peu près à l'état sauvage : personne n'en réclame la propriété. Il ne faut pas la confondre avec la chèvre sauvage proprement dite, dont les indigènes estiment beaucoup la chair, et qu'ils prennent dans des especes de filets. Il y a également plusieurs variétés d'ânes, qui vivent à l'état sauvage, par troupes de dix à douze individus. On rencontre aussi beaucoup de civettes; mais les Indigènes ne paraissent pas utiliser ces animaux pour la parfumerie. Les hyènes, les jackals, les singes et d'autres animaux, si communs sur les continents opposés, sont inconnus à Socotora. On n'y trouve pas même, chose remarquable, l'antilope qui vit dans les autres îles voisines de l'Arabie. On n'y connaît pas non plus les chiens; les indigènes prenaient pour des porcs les chiens qu'ils voyaient sur le bâtiment où se trouvait M. Wellsted. Les serpents paraissent y être assez rares dans les montagnes; mais les plaines sont infestées de scorpions, de myriapodes et d'une grosse espèce d'araignée appelée *nargule*, dont la morsure est, dit-on, très-dangereuse. On y voit aussi beaucoup de fourmis; leur morsure est aussi douloureuse que la piqûre d'une guêpe. Le caméléon est indigène dans l'île; il y en a plusieurs variétés. On y trouve enfin un grand nombre d'oiseaux aquatiques et de vautours. M. Wellsted mentionne un petit oiseau à bec rouge et à plumage pourpre foncé, que les

indigènes appellent *Mahuarad ;* il fait entendre un cri perçant, semblable à la voix humaine.

En résumé, l'île de Socotora paraît offrir de riches moissons au naturaliste qui voudrait l'explorer. On doit y trouver bien des espèces, tant végétales qu'animales, tout à fait inconnues ; c'est ce qui pourrait fournir l'occasion de combler bien des lacunes qui existent encore dans la science.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

DE LA SECONDE ET DE LA TROISIÈME PARTIE

DES ILES AFRICAINES.

B

C

N

O

P

R

S

T

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

TABLE

DES PARTIES COMPOSANT LE VOLUME

DES ILES DE L'AFRIQUE.

PREMIÈRE PARTIE.

ILES AFRICAINES DE LA MÉDITERRANÉE.

Vue générale de la Méditerranée.

Distribution des îles de la Méditerranée.

Ilots du littoral Libyen.

Les Syrtiques.

Ile de Gerbeh.

Description.

Histoire.

La Pantellerie.

Description.

Histoire.

Lampedouse.

Malte et le Goze.

Description.

Histoire.

SECONDE PARTIE.

TROISIÈME PARTIE.

ILES AFRICAINES DE LA MER DES INDES.

PLACEMENT DES GRAVURES

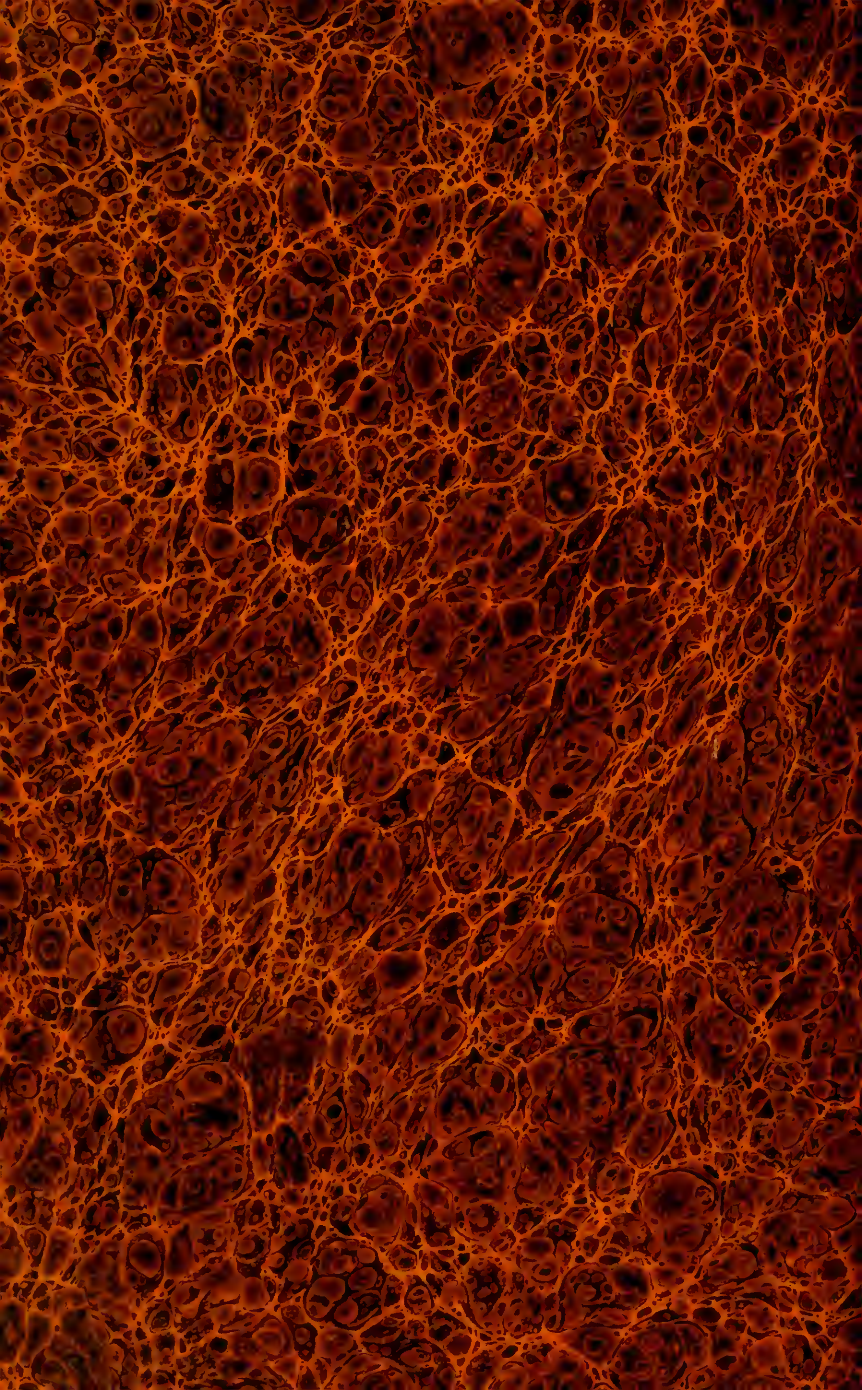
POUR LA SECONDE PARTIE DES ILES DE L'AFRIQUE.

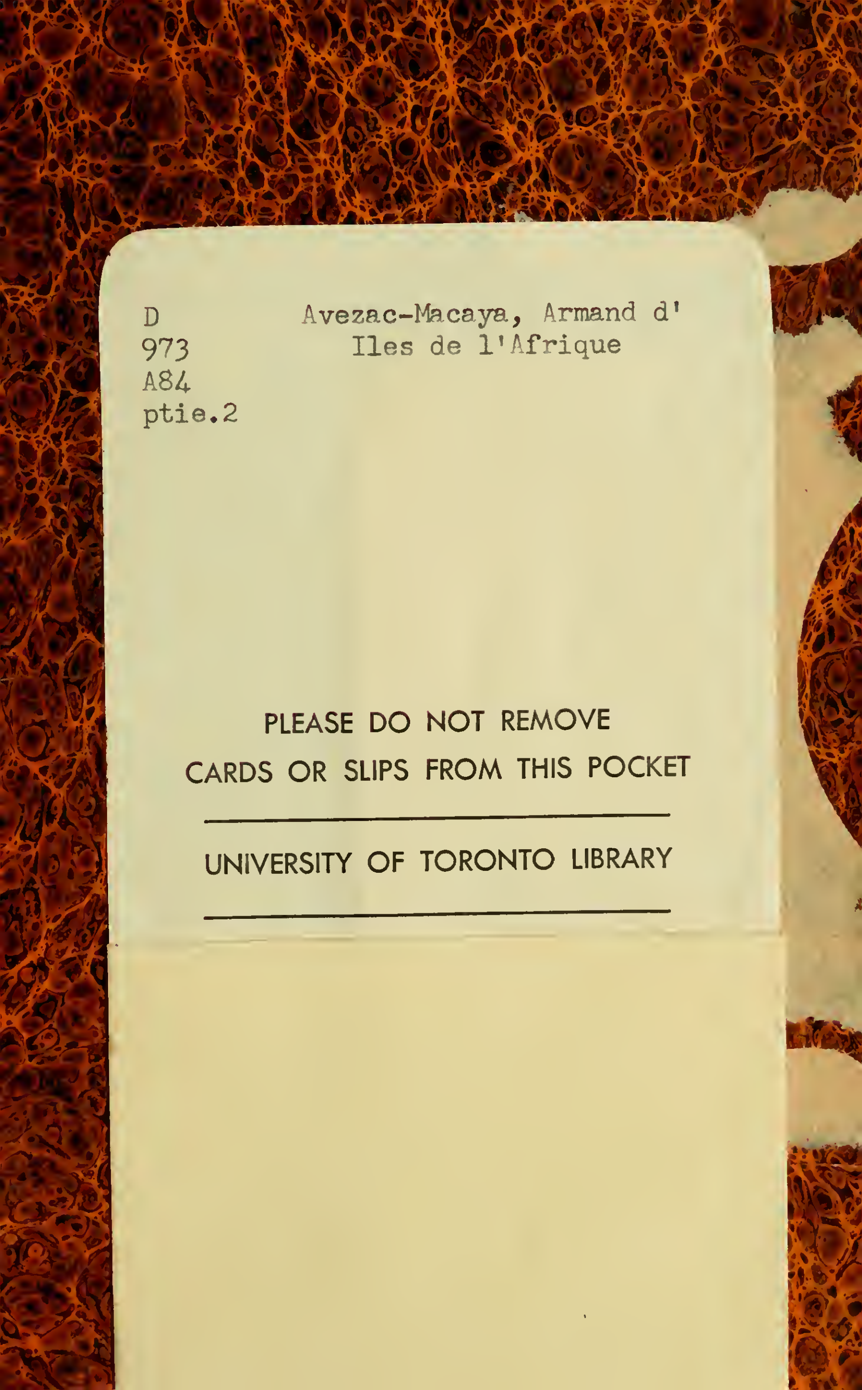
ILES MADAGASCAR, BOURBON ET MAURICE.

(*) Pour l'indication des huit gravures précédentes, voyez la table à la page 127.
Pour le placement des gravures qui accompagnent MALTE et LE GOZE, voyez à la page 192 l'indication qui se trouve à la suite de la table de cette partie.

Le volume doit être relié dans l'ordre suivant :

1° Iles de l'Afrique, par M. d'Avezac, p. 1 à 128.
2° Malte et le Goze, par M. Frédéric Lacroix, p. 1 à 192.
3° Iles Africaines, par M. d'Avezac, p. 1 a 300; plus quatre pages d'introduction
4° Iles Madagascar, Bourbon et Maurice, par M. Victor Lecharlier, p. 1 à 64.
5° Iles Africaines de la mer des Indes, par MM. Eugène de Froberville et Oscar Maccarthy; et de la mer Érythrée, par M. Ferdinand Hoefer, p. 65 à 164.






UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 15 19 07 08 016 8